

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME XIV.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.

Marquis de Laplace.
Marquis de Pastoret.
Vte de Chateaubriand.
Cte Chabrol de Volvic.
Becquey.
Bon Alex. de Humboldt.
Cte Chabrol de Crousol.
Baron Georges Cuvier.
Bon Hyde de Neuville.
Duc de Doudeauville.
J. B. Eyriès.
Le vice-amiral de Rigny.

MM.

Le contre-amiral Dumont d'Urville.
Duc Decazes.
Comte de Montalivet.
Baron de Barante.
Le général baron Pelet.
Guizot.
De Salvandy.
Baron Tupinier.
Baron de Las Cases.
Villemain.
Cunin-Gridaine.

MM.

L'amiral baron Roussin.
L'amiral baron de Mackau.
Le vice-amiral Halgan.
Baron Walckenaer.
Cte Molé.
Jomard.
Dumas.
Le contre-amiral Mathieu.
Le vice-amiral La Place.
Hip. Fortoul.
Lefebvre Duruflé.
Guigniaut.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.

H. S. Tanner, à Philadelphie.
W. Woodbridge, à Boston.
Le lt-col. Edward Sabine, à Londres.
Le docteur Reinganum, à Berlin.
Le docteur J. Richardson, à Londres.
Le professeur Rafn, à Copenhague.
W. Ainsworth, à Londres.
Le colonel Long, à Louisville, Ky.
Le capitaine Maconochie, à Sydney.
Le conseiller de Mackdo, à Lisbonne.
Le professeur Karl Ritter, à Berlin.
Le cap. John Washington, à Londres.
P. de Angelis, à Buenos-Ayres.
Le docteur Kriegk, à Francfort.
Adolphe Erman, à Berlin.
Le docteur Wappaüs, à Goettingue.
Ferdinand de Luca, à Naples.

MM.

Le docteur Baruffi, à Turin.
Le lieut.-col. Fr. Coello, à Madrid.
Le professeur Munch, à Christiania.
Le gén. Albert de la Marmora, à Turin
Ch. Scheffer, à Constantinople.
Le professeur Paul Chaix, à Genève.
J. S. Abert, colonel des ingénieurs topographes des États-Unis.
Le professeur Alex. Bache, surintendant du *Coast-Survey*, aux Etats-Unis.
Lepsius (Richard), de l'Académie des sciences de Berlin, à Berlin.
De Martius, secrét. perpét. de l'Acad. des sciences de Bavière, à Munich.
Kiepert (Henri), à Berlin.
Petermann (Augustus), à Gotha.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.

Le capit. sir J. Franklin, à Londres.
Le capitaine Graah, à Copenhague.
Le capitaine sir John Ross, à Londres.
Le capitaine G. Back.

MM.

Le capit. James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine R. Mac-Clure, à Londres.
Le docteur Henri Barth, à Londres.
Le rév. David Livingstone, à Londres.

Paris — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

V. A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME QUATORZIÈME.

ANNÉE 1857.

JUILLET — DÉCEMBRE.

PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1857

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
POUR 1856-1857.

Président. M. DAUSSY, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. D'AVEZAC.
DE LA ROQUETTE.
Scrutateurs. MM. CORTAMBERT.
SÉDILLOT.
Secrétaire. M. ERNEST DESJARDINS.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE
POUR 1857.

Président. M. JOMARD, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. D'AVEZAC et GUIGNIAUT, de l'Institut.
Secrétaire général. M. Alfred MAURY.
Secrétaire adjoint. M. V. A. MALTE-BRUN.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.
Cte d'Escayrac de Lauture.
de Froberville.
V. Guérin.
Gabriel Lafond.
De la Roquette.

MM. Morin.
Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
Poulain de Bossay.
Renard.
Talabot.
N.....

Section de Publication.

MM. Cortambert.
Daussy, membre de l'Institut.
Demersay.
Ernest Desjardins.
Jacobs.
Lourmand.

MM. Mauroy.
Morel-Fatio.
De Quatrefages, m. de l'Instit.
Sédillot.
Trémaux.
Vivien de Saint-Martin.

Section de Comptabilité.

MM. Albert-Montémont.
Alex. Bonneau.
Garnier.

MM. Lefebvre-Duruflé.
N.....
N.....

Archiviste-bibliothécaire.

M......

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. A. Barbié du Bocage.
Ferd. Fabre.

MM. A. de Froidefonds des Farges.
G. Lejean.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1857.

Mémoires, etc.

EXPÉDITION DU NORD DE L'AUSTRALIE

DE M. A. C. GREGORY,

EN 1855 ET 1856.

—

Les explorations faites dans l'intérieur de l'Australie, pendant ces dernières années, par Ch. Sturt (1844-1846), par le Dr Leichardt en 1845, par M. Grégory en 1846 et 1852, par Robert Austin en 1854, avaient accrédité cette croyance, que le centre du continent australien présentait un désert aride, dépourvu d'eau, de végétation, et entièrement inhabitable.

Cependant, pour être entièrement confirmée, cette opinion avait besoin de la sanction d'une complète exploration. Une tentative avait déjà eu lieu en 1848 : le Dr Leichardt qui déjà s'était fait connaître par une traversée de la baie de Moreton (*Moreton-Bay*) à Victoria, près de Port-Essington, avait proposé un plan

de voyage qui reçut l'approbation des hommes les plus compétents. Son exploration fut organisée sur une grande échelle, on lui accorda tout le personnel et le matériel qu'il crut nécessaires à la réussite de son entreprise : il devait essayer de traverser de l'est à l'ouest le continent austral, il partit de *Moreton-Bay*, avec l'intention de gagner Melbourne, mais on n'eut plus de ses nouvelles ; et depuis près de dix années, malgré les efforts tentés pour retrouver ses traces, on ignore encore quel fut son triste sort.

Cependant la Sociétéroyale géographique de Londres, pensant avec quelque raison que l'on pourrait sans doute pénétrer plus facilement dans l'intérieur de l'Australie à l'aide de l'une des grandes rivières qui viennent, au nord, se jeter dans l'océan, jugea utile d'organiser une nouvelle exploration, dont la Direction des Colonies (*Colonial Office*) voulut généreusement faire tous les frais. Cette nouvelle expédition fut confiée à l'arpenteur A. C. Gregory qui avait déjà accompli deux voyages importants, en 1846 et 1852 (*Voyez la carte*), dans l'intérieur, à partir de la côte occidentale.

Cette fois il eut l'ordre d'explorer le nord de l'Australie, entre le golfe de Cambridge et le golfe de Carpentarie, de pénétrer aussi avant qu'il le pourrait dans l'intérieur du continent par la *Victoria River*, dont on ne connaissait que le cours inférieur jusqu'à la chaine Fitz-Roy (*Fitz-Roy Range*) et de trouver, du point le plus méridional du golfe de Carpentarie un chemin plus court, vers la baie de Moreton, que celui qui avait été parcouru en 1845, par le Dr Leichardt.

De Sydney, l'expédition qui se composait de vingt-

et-une personnes, parmi lesquelles nous citerons outre M. A. C. Gregory, qui la commandait, MM. H. Gregory, le géologue Wilson, le dessinateur Baines, le botaniste Muller, le docteur Elsey, et l'inspecteur Phibbs, se rendit d'abord à la baie Moreton, où elle compléta ses approvisionnements. On emmenait cinquante chevaux et deux cents moutons, des chariots, des vivres de toute sorte. Le 13 septembre 1855, on mit à la voile pour le golfe de Cambridge avec la goëlette *Monarch* et le schooner *Tom-Tough.*

Le 1er août, ces deux petits bâtiments atteignaient Port-Essington, mais le schooner ayant touché sur un récif à l'entrée de Port Patterson, il fallut y séjourner jusqu'au 10 septembre pour réparer ses avaries.

Le 25 septembre, M. Gregory se vit dans la nécessité de prendre terre à *Point-Pearce,* au nord de l'embouchure de la rivière Victoria (*Victoria river*), pour fournir aux quarante et un chevaux qui lui restaient un fourrage frais et convenable.

De *Point-Pearce*, il résolut de se diriger par la voie de terre vers la rivière Victoria avec M. H. Gregory, le Dr Muller, l'inspecteur Phibbs, et six autres personnes prises parmi celles qui lui avaient été adjointes pour cette expédition, tandis que le schooner *Tom Tough* gagnerait l'embouchure de la rivière avec les autres membres de l'expédition, et avec le reste du chargement. Le rendez-vous général fut fixé à *Kangaroo-Point.*

M. Gregory suivit d'abord une direction orientale à travers une plaine très-boisée; le 3 octobre on atteignit la chaîne des monts Mac-Adam (*Mac-Adam range*), dont la crête dentelée s'élève sur le plateau sablon-

neux qui compose en grande partie l'Australie du nord. Après avoir perdu deux chevaux, l'expédition atteignit, le 11 octobre, la *Fitz-Maurice river*, trois chevaux y furent grièvement blessés par la morsure des alligators, et l'on dut en abandonner un à cause de sa faiblesse.

Le 13 octobre, après avoir suivi une vallée couverte d'un épais pâturage, M. Gregory et ses compagnons traversèrent la rivière en un point où elle avait vingt yards de largeur et deux pieds (1) seulement de profondeur. On se dirigea vers le sud, à travers une vallée dont la végétation était très active, et bientôt après avoir passé la chaîne dite *Sea Range* qui domine la rive droite de la rivière Victoria d'une hauteur de sept à huit cents pieds et où l'on perdit encore deux chevaux à cause des difficultés du terrain, on atteignit, le 20 octobre 1855, le 15°34', de latitude méridionale, point qui avait été assigné pour rendez-vous au *Tom-Tough* qui transportait le reste de l'expédition et les bagages.

Ce n'était qu'avec de grandes difficultés que le schooner *Tom-Tough* avait pu remonter la rivière Victoria jusqu'à *Kangaroo-Point ;* il fut même fortement endommagé par les récifs et les bancs de sable, et l'on perdit une partie des approvisionnements; des 167 moutons qui existaient encore à *Point-Pearce*, on en avait perdu 117. M. Gregory donna alors au capitaine Gourlay qui commandait ce petit bâtiment. l'ordre d'aller, après avoir terminé ses réparations, ce qui n'eut lieu que le

(1) Nous avons conservé dans cet article les mesures anglaises ; les *milles* sont donc des milles anglais de 1609 mètres ; les *pieds* des pieds anglais de 0m 305.

2 avril 1856, à *Copang* (Timor) chercher des provisions, et de venir l'attendre à la rivière Albert (*Albert-River*) dans le golfe de Carpentarie.

Le débarquement et la construction des magasins employa la première moitié du mois de novembre. Cependant on était arrivé au moment de la saison sèche, époque la plus favorable à une exploration dans l'intérieur, et comme les chevaux n'étaient pas encore entièrement remis de leur fatigue et de leurs privations, M. Gregory se décida, le 15 novembre, à remonter la rivière dans un canot en gutta-percha. Mais la multiplicité des bancs de sable rendit cette navigation malheureuse ; le canot reçut de graves avaries et eut bientôt besoin de réparations; la chaleur dévorante du soleil avait de plus détérioré l'étoffe imperméable dont il était fait, de telle sorte qu'à la suite de cette malheureuse tentative, il se trouvait entièrement hors d'usage.

La semaine suivante il tomba quelques ondées qui eurent un effet salutaire sur la végétation, et les chevaux se rétablirent promptement. M. Gregory en prit sept des plus vigoureux, et le 24 novembre, il se mit en route avec M. Wilson et le docteur Muller, pour remonter sans plus tarder le cours de la rivière Victoria.

On quitta d'abord le fleuve un peu au-dessous de la pointe Steep (*Steep Head*) et après s'être avancé dans une direction méridionale, à travers un pays couvert de beaux pâturages qui s'étendaient jusqu'à *Beagle Valley*, on rejoignit le fleuve à quelques milles au delà du point extrême que le capitaine Stokes avait atteint dans une précédente excursion. Alors M. Gregory suivit de nouveau la rivière jusqu'au delà de la partie orientale

de la chaîne Fitz-Roy (*Fitz-Roy range*), et le 27 octobre il atteignait une profonde déchirure dont les flancs très abruptes étaient couverts de roches de grès dont quelques-unes avaient trois cents pieds de hauteur. La vallée au fond de laquelle coulait la rivière, avait d'un demi-mille à un mille de large. Les bords de la Victoria étaient élevés de cinquante à soixante pieds; des traces laissées par les eaux prouvaient que dans la mauvaise saison elles s'élevaient à cent pieds au-dessus du niveau actuel; la rivière ainsi encaissée avait l'aspect d'un canal coulant du sud au nord à neuf cents pieds au-dessous du plateau que formait la contrée. M. Gregory et ses compagnons s'avancèrent vers le sud jusqu'au 16° degré de latitude. A ce point s'ouvrait une vaste vallée couverte de beaux pâturages, au milieu de laquelle on voyait s'élever des collines basaltiques; elle reçut le nom de *Hutt Plains*. M. Gregory continua de remonter la rivière jusqu'au 16° 26′ de latitude et au 128° 50′ de longitude du méridien de Paris, (131° 10′ Gr); parvenu en ce point, il rebroussa chemin avec ses compagnons et rentra au campement le 13 décembre.

Cependant l'humidité croissante de la saison avait détrempé le sol, et le convertissait en un vaste marécage; M. Gregory désirant conserver le peu de bêtes de trait qui lui restaient, résolut, pour leur trouver quelque pâturage convenable, de s'avancer dans l'intérieur. Ayant donc réuni trente chevaux de trait, six chevaux de main, il fit charger ses chariots, et dans les premiers jours de janvier 1856, il se dirigea de nouveau vers le sud. Comme le pays se trouvait inondé dans le

voisinage du fleuve, on appuya un peu vers l'ouest en longeant une chaîne de montagnes qui avait huit cents pieds d'élévation (*Jasper range*); on suivit ensuite les bords d'une rivière à laquelle M. Gregory donna le nom de *Wickham river :* elle coulait à travers une contrée très accidentée où les pâturages et les sites les plus désolés par leur aspect sauvage, leurs roches, leurs sables, se succédèrent alternativement. Mais on ne put avancer que très lentement, tant à cause de la stérilité du pays que de l'atmosphère lourde et humide; aussi plusieurs chevaux furent-ils estropiés et deux moururent-ils (6 janvier 1856 au 28 janvier).

M. Gregory se vit donc dans l'obligation d'établir un dépôt au 17° 3′ de latitude sud, 128° 15′ de long. orientale (130° 35′ Gr.), sur l'un des bras de la *Wickham river*, dans une contrée accidentée mais fertile; il en confia la garde à M. Baines auquel il laissa quatre hommes, et lui-même en compagnie de MM. H. Gregory, Dr Muller et Ch. Deans, il poursuivit son voyage vers le sud.

Le 7 février, il atteignit par le 18° 12′ lat. s. et le 128° 19′ long. est (130° 39′ Gr.), la source de la rivière Victoria; il franchit alors une chaîne de montagnes élevée de mille trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer (*Dividing range*), qui déterminait la ligne de partage entre les eaux qui coulaient à la côte nord-ouest, vers l'océan, ou bien au sud vers l'intérieur du continent austral. Ayant atteint ce versant méridional, il trouva une contrée généralement unie, couverte de *tirodias* et d'*eucalyptes* que traversait le lit d'une rivière coulant vers le sud-est; elle était à demi desséchée,

mais il y avait de l'eau dans les creux que présentait son lit. M. Gregory en suivit les bords jusqu'au 18° 22' lat. sud et 128° 20' long. orientale, (130° 40' Gr.). Les rives étaient couvertes d'épais pâturages qui furent d'une précieuse ressource pour les chevaux. Cette rivière allait se perdre dans une vaste plaine très unie ; il croissait par places inégales, au milieu du sable, une herbe rare et maigre, et quelques roseaux ; la marche redevint très difficile, et le 9 février, lorsque l'on eut atteint le 18° 31' lat. sud, 128° 24' long. est, (130° 44' Gr.), il fut impossible d'avancer plus loin ; on se trouvait alors dans un vaste désert couvert de sables rougeâtres, sans végétation, sans eau, et quoique l'on ne fût pas encore éloigné de la saison des pluies, M. Gregory n'en trouva pas de trace au sud de la ligne de partage des deux versants. Le point où l'on s'arrêta était à environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

M. Gregory résolut alors de rebrousser chemin et de longer dans la direction de l'ouest la limite septentrionale du désert, dans l'espoir d'atteindre le lit d'un des cours d'eau qui descendaient du plateau de séparation vers l'intérieur, ce qui alors lui permettrait probablement de pénétrer plus avant vers le sud. Après avoir suivi le pied d'une chaîne composée de collines de grès et de granit, il se trouva dans une plaine couverte d'herbes et de roseaux, qui doit être en partie inondée pendant la saison des pluies, et il atteignit au 18° lat. sud et 127° 40' long. est, (130° Gr.), le lit d'une rivière qui se dirigeait d'abord vers le nord-ouest, mais qui bientôt tourna au sud-ouest. Pendant les premiers cent milles, la contrée située sur la rive

droite parut fertile, elle était couverte d'une puissante végétation, tandis que le long de la rive gauche on apercevait de longues collines de grès sur lesquelles croissaient quelques broussailles et des arbres de très chétive apparence.

M. Gregory suivit le lit de cette rivière, à laquelle il donna le nom de *Sturt Creek,* pendant environ trois cents milles, jusqu'à ce qu'elle vînt se perdre dans une suite de lacs salés à demi desséchés à 20° 16′ lat. sud, et 125° 15′ de long. est (127° 35′ Gr.). L'altitude de ce désert était alors d'environ neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce fut en vain que M. Gregory et ses compagnons tentèrent de pénétrer au delà de ces lacs; pendant trois jours, les 5, 6, 7 mars 1856, ils explorèrent les environs; les innombrables coquillages qu'ils trouvèrent de ce côté du versant intérieur, jusqu'à une hauteur de vingt pieds au-dessus du niveau des lacs et à un mille au delà de leurs bords, sont des preuves irrécusables qu'autrefois la contrée se trouvait sous les eaux. Une des collines, où le grès dominait et qui s'élevait dans le voisinage du lac Salé où se perdait le *Sturt Creek*, reçut le nom de *mount Wilson.* Jusqu'alors le lit de la rivière *Sturt Creek* avait offert de distance en distance quelques flaques d'eau, et sur ses rives on avait rencontré l'herbe indispensable à la nourriture des chevaux; mais alors M. Gregory et ses compagnons se trouvaient au milieu d'un désert sablonneux d'un désolant aspect, où l'on n'avait aucune chance de rencontrer ni l'une ni l'autre; on ne pouvait donc pas chercher à pénétrer plus au sud, il fallut songer au retour après avoir atteint le 7 mars le 20°20′

de latitude méridionale qui demeura le point extrême atteint par l'expédition.

Il fallait même se hâter afin de pouvoir encore retrouver ces flaques d'eau d'une si grande ressource que l'on avait rencontrées dans le *Sturt Creek* avant que l'ardeur du soleil les eût desséchées. Pour plus de commodité on voyagea la nuit. Le 11 mars, l'expédition gagna les bords du *Sturt Creek* et commença à le remonter; le 24, on avait atteint le point le plus septentrional de son cours, et l'on campa sur la rive droite, dans cette même plaine au sol riche et aux épais pâturages, où l'on avait campé le 15 février précédent et à laquelle M. Gregory donna le nom de *Denison Plains* en l'honneur du gouverneur général de l'Australie. Pour éviter le pays aride que l'on avait eu à traverser depuis la source de la rivière Victoria jusqu'au *Sturt Creek*, M. Gregory prit avec ses compagnons une direction nord-est, au lieu de la direction sud-est. Au 17° 42' lat. sud, et au 127° 38' de long. est (129° 58' Gr.), on traversa la chaîne qui déterminait la ligne de partage des eaux qui en ce point avaient une élévation de mille six cent soixante pieds au-dessus du niveau de la mer. On descendit ensuite une vallée dans laquelle on suivit le lit desséché d'une rivière dirigée au nord-ouest pendant trente milles. Le lit de cette rivière était sablonneux, elle offrait de loin en loin quelques flaques d'eau, et traversait une contrée d'une riche végétation, dans laquelle s'élevaient des collines crayeuses et calcaires couvertes de *triodia*, *d'eucalyptes*, etc., etc. M. Gregory suppose qu'elle va se jeter dans le golfe de Cambridge. De là on marcha

pendant cinquante milles, dans une direction est-nord-est, à travers un pays uni couvert d'herbes, peu boisé, sans eau, et le 28 mars on atteignait le dépôt laissé sous la garde de M. Baines.

Après quelques jours de repos, le 2 avril, M. Gregory partit avec les six chevaux que l'on avait laissés au dépôt, pour faire, en compagnie de MM. H. Gregory, Baines et Fahey, une excursion vers l'est.

On marcha pendant soixante milles dans cette direction, à travers une belle contrée de formation basaltique, riche en pâturages, arrosée par de nombreux ruisseaux, et l'on atteignit la vallée de la rivière Victoria. M. Gregory la descendit du 4 au 11 avril l'espace de cinquante milles jusqu'au 16° 56′ de latitude méridionale, de telle sorte que cette excursion vint se souder à celle qu'il avait faite en octobre 1855. Le pays que l'on traversa était généralement plat, couvert d'herbages; vers le sud il était plus accidenté, on y voyait des collines de grès et de basaltes souvent revêtues de végétation. De ce point on retourna au dépôt par un chemin plus direct en remontant un affluent de la rivière Victoria, on y rentrait le 17 avril ; la vaste plaine que l'on venait de parcourir au retour reçut le nom de *Roe Downs*.

Quatre jours plus tard, le 21 avril, le dépôt était définitivement abandonné par nos explorateurs, qui se dirigèrent vers la rivière Victoria pour s'assurer si elle ne recevait pas d'importants tributaires de l'est ; et le 9 mai ils rejoignaient le premier campement général situé près de *Kangaroo-Point* où l'on trouva en bonne santé les hommes que l'on y avait laissés à la garde du

matériel de l'expédition. M. Gregory et ses compagnons s'y reposèrent de leurs fatigues avant d'entreprendre l'exécution de la seconde partie de leurs instructions; c'est-à-dire, le retour à la baie de Moreton par la voie de terre.

M. A. C. Gregory représente la contrée parcourue par lui comme un plateau de grès et de sable, qui s'élève à sept cents pieds environ au-dessus de la rivière Victoria, sous le 15ᵉ parallèle sud, et à neuf cents sous le 16ᵉ; ce plateau atteint sa plus grande hauteur sous le 18ᵉ degré de latitude, elle est de mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. A partir du 18ᵉ degré il s'incline vers le sud, au 19ᵉ degré il conserve encore mille trois cents pieds d'élévation, et sous le 20ᵉ il en a mille cent seulement. La couche qui forme le sol est composée de grès et de sable, elle a environ trois cents pieds d'épaisseur, et repose sur un terrain ardoisier mou, qui lui-même gît sur un lit calcaire. Les deux couches supérieures ont souvent été détruites par le ravage des eaux, et l'absence de ces deux premières couches forme alors ces profondes vallées encaissées par des roches dans lesquelles coulent les rivières.

Au sud, à partir du 15° 38′ de latitude, un grand nombre de pics basaltiques percent les vallées, ils sont quelquefois isolés, mais le plus souvent ils se présentent par couples l'un à côté de l'autre. Le grès, dit M. Gregory, forme par sa décomposition un sol maigre, mais il est très favorable à la végétation dans les plaines.

Le sol calcaire que l'on rencontre principalement dans les vallées, est ordinairement couvert d'un sol argileux où croissent de beaux pâturages; mais le sol

le plus fertile est celui qui est formé par la décomposition des roches basaltiques. Dans la vallée supérieure de la rivière Victoria, il occupe de si grandes étendues que d'après un calcul restreint on peut l'évaluer à un million d'acres, et si l'on y ajoute les terres fertiles de la *Creek Sturt*, celles de la vallée inférieure de la *Victoria river*, enfin le territoire de *Fitz-Maurice river*, on trouvera que l'expédition de M. Gregory a révélé l'existence de trois millions d'acres d'excellents pâturages. A l'exception du fer, qui paraît exister en grande quantité en Australie, les minéraux utiles sont rares, les explorateurs ont remarqué quelques traces de cuivre et de faibles indices de houille. En dehors des beaux pâturages, la végétation n'offre aucune ressource, le bois de construction est très rare et de mauvaise qualité ; on ne le rencontre en quantité suffisante que dans le voisinage de *Point-Pearce.* En ce qui concerne les habitants, il semble résulter du rapport de M. Gregory qu'il n'en vit nulle trace dans le pays.

Après s'être complétement remis des fatigues de cette première campagne qui avait duré six mois, M. Gregory leva son camp de la *Victoria river*, et le 21 juin 1856, il partit accompagné de MM. H. Gregory, Elsey, Dr Muller, et de trois des hommes qui avaient été chargés des soins du matériel de l'expédition : MM. Ch. Deans, Bowman et Melville, pour se rendre à travers le continent dans les nouvelles Galles du sud.

La nature ingrate de l'intérieur de l'Australie septentrionale obligea nos voyageurs à remonter jusqu'au 15e degré de latitude, afin de longer le désert de la Terre d'Arnheim, et se tenant aussi loin de la côte

qu'on pouvait le faire sans être exposé au manque d'eau, ils se dirigèrent vers le sud-est. Ils suivirent ainsi une ligne parallèle à la mer, mais distante de celle-ci d'une centaine de milles.

Le 30 août, on atteignait la rivière Albert (*Albert river*), mais le schooner *Tom-Tough*, auquel M. Gregory avait assigné ce rendez-vous, n'y était pas encore arrivé. On reconnut seulement, à quelques noms de matelots inscrits sur les écorces des arbres, qu'une chaloupe du navire anglais *Torch* avait remonté la rvière.

M. Gregory ne jugeant pas convenable d'attendre l'arrivée du schooner, et ayant enterré des instructions pour le commandant au pied d'un arbre qu'il marqua d'un signe de reconnaissance convenu, continua le 3 septembre sa route vers le sud-est. Il tenta plusieurs essais infructueux pour pénétrer dans l'intérieur, mais le manque d'eau le força toujours de prendre une route parallèle à la côte, à une latitude de 17° 20′ sud, jusqu'à ce que l'on eût atteint les bords de la rivière Gilbert (*Gilbert river*). Il prit alors une direction franchement sud-sud-est, traversant les sources du Lynd au 18° 40′ lat., il atteignit la rivière Burdekin (*Burdekin river*) le 16 octobre, il suivit la rive droite de cette dernière jusqu'à sa jonction avec le *Suttor*, et ensuite jusqu'à la rivière *Belyando* qui fut remontée jusqu'à sa source, à la latitude de 22 degrés. De ce dernier point, on se dirigea vers le confluent des rivières *Comet* et *Mackenzie*, puis vers le *Dawson*, en laissant sur la droite le groupe du *King Mountain*, et ils arrivèrent le 22 novembre 1856 à l'établissement de MM. Connor et Pitt, qui est le plus septentrional de la colonie des Nou-

velles Galles du sud. M. Gregory et ses compagnons s'y reposèrent et de là ils gagnèrent *Brisbane* sur la baie de Moreton, d'où ils se rendirent à *Sydney*.

Nous manquons encore de détails sur cette seconde partie de l'exploration de M. A. C. Gregory, qui avait principalement pour but de reconnaître l'origine et la direction des cours d'eau qui viennent se jeter dans le golfe de Carpentarie; mais sa route différant très peu de celle que suivit le Dr Leichardt en 1845, on peut croire que ses observations ne feront que confirmer le rapport de son infortuné prédécesseur.

Ce que nous devons reconnaître avec l'honorable Sir Robert I. Murchison, président de la Société royale géographique de Londres (1), c'est que M. A. C. Gregory a suivi les instructions qui lui avaient été tracées par le célèbre voyageur, capitaine Sturt. Il a marché dans deux directions pour reconnaître si l'intérieur de l'Australie était, oui ou non, un désert impraticable à l'homme; il a ainsi parcouru six mille quatre cent cinquante milles (dix mille trois cent soixante-dix-huit kilomètres), déterminant la position de plusieurs points inconnus jusqu'alors, étudiant la nature du pays, les ressources qu'il pourrait offrir un jour à la colonisation. Aussi la Société royale géographique de Londres, reconnaissant toute l'importance de ces découvertes, a-t-elle, dans sa séance générale annuelle du 25 mai 1857, décerné à M. Auguste Gregory, en la personne de son représentant, le très honorable H. Labouchère, Secrétaire d'État des Colonies, la médaille d'or de fondateur (*Foun-*

(1) Voir le n° VIII des *Proceedings*, p. 328.

der's medal) pour ses explorations aussi importantes qu'étendues dans l'Australie occidentale et septentrionale (1).

Il résulte pour nous de l'expédition de M. Gregory, que si le nord de l'Australie est, ainsi que l'ont dépeint les voyageurs qui ont visité ce pays, un désert sablonneux, stérile, entièrement impropre à la vie humaine, cette contrée disgraciée présente néanmoins quelques plaines propres à la végétation dans les profondes vallées que se sont creusées ses rivières les plus importantes.

D'après l'inspection de la nature du sol, il est permis de penser que les pâturages épais qui recouvrent ces plaines pourraient faire place à quelques-unes des productions végétales propres à l'alimentation de l'homme, et que par conséquent on pourrait y établir quelques colonies de fermiers s'y livrant à l'élève des bestiaux.

Cette exploration a eu aussi ce résultat de déterminer au nord-ouest les limites du grand désert central ; de même qu'elles avaient été déterminées au sud-est par le capitaine Sturt, au sud-ouest, par Robert Austin, et à l'ouest par les premières explorations de M. Gregory.

Quant à la nature de l'intérieur de l'Australie, nous pensons que l'opinion émise par M. H. Landor (2) mérite considération. L'intérieur de l'Australie forme, comme on le sait, un vaste plateau élevé de mille à

(1) Voir le procès-verbal de la séance du 25 mai 1857.

(2) Dans la séance de la Société royale géographique de Londres, du 11 février 1856. — Voir les *Proceedings*, n° II, p. 31.

trois mille pieds anglais vers le nord, et s'inclinant graduellement vers le sud. Les eaux qui tombent au nord de la ligne de partage reconnue par M. Gregory, donnent naissance à des rivières qui vont affluer vers les côtes septentrionales et dans le golfe de Carpentarie. Les eaux qui tombent au sud de cette même ligne de partage, en forment d'autres qui, selon M. Landor, détermineraient des lacs temporaires, perdant leurs eaux, pendant la saison sèche, par l'évaporation, ainsi que les rivières elles-mêmes ; mais qui dans la saison des pluies s'étendent, se joignent, se confondent de manière à former peut-être un vaste lac intérieur temporaire. Ce grand lac temporaire intérieur et les fleuves qui l'alimentent auraient alors des débouchés par la baie Shark, le Blackwood, le Spencer et le lac Eyre dans le Darling. La présence de l'eau et son séjour périodique dans les solitudes du désert central sont d'ailleurs attestés par les herbes marécageuses et les roseaux que l'on y rencontre l'espace de plusieurs centaines de milles.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au delà d'une certaine zone, à partir des côtes, on ne peut pénétrer dans l'Australie, qu'elle présente un désert inhabité et inhabitable élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, que ce désert aux sables rougeâtres et brûlés, demeure jusqu'à ce jour infranchissable, et que pour nous, le *mystère de l'Australie*, comme le disent nos voisins d'outre-Manche, *n'est pas encore dévoilé*.

V. A. Malte-Brun.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Sur l'ouvrage intitulé :

TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE MÉDICALES, ET DES MALADIES ENDÉMIQUES,

PAR M. BOUDIN,
Médecin en chef de l'hôpital du Roule.
Paris, 1857, 2 vol. in-8°.

Par M. Alfred Maury.

Si l'ouvrage dont je viens de vous faire connaître le titre ne traitait pas au fond l'une des questions fondamentales de l'ethnologie, et n'envisageait pas un des problèmes les plus difficiles de l'histoire de la géographie, je ne vous aurais point entretenus, dans un rapport spécial, d'un livre qu'au premier abord on pourrait supposer exclusivement écrit pour les médecins. Mais plus on approfondit les questions qui servent de base à notre science favorite, plus on se convainc qu'il n'est pas de connaissance humaine qui ne fournisse à la géographie sa part d'application. En sorte que pour connaître le tout, il faut étudier des parties en apparence très hétérogènes, et que sans une idée suffisante du tout, l'étude des parties n'a ni valeur ni

autorité. Telle est la pensée qu'a exprimée Pascal, et qui sert d'épigraphe au livre de M. Boudin.

Il faut l'avouer, il est difficile de satisfaire à cette exigence première. Assez de science pour écrire un traité se résolvant en méthodes pratiques et en applications usuelles ; assez d'érudition pour grouper un grand nombre de faits recueillis dans des lectures persévérantes et prolongées ; assez de critique pour discuter les observations d'autrui et opposer les théories abstraites aux données recueillies sans idées préconçues : tout cela se trouve bien rarement réuni. Ces qualités sont exceptionnellement distribuées en proportion telle que l'une ne fasse pas de tort à l'autre, et que les forces scientifiques et intellectuelles se composent au lieu de se neutraliser.

Je ne vous dirai pas, messieurs, si M. Boudin a rempli ce difficile programme. Il a tenté de le faire et dépensé beaucoup de travail et de science dans un livre estimable et assurément digne d'être lu et médité; il a étudié la géographie en médecin, et la médecine en géographe ; et ces deux points de vue différents, il les a conciliés dans l'ouvrage que je vous fais connaître. Il y a déjà bien des siècles que le plus grand médecin de l'antiquité, Hippocrate, dans son traité des airs, des eaux et des lieux, s'imposait une tâche analogue, et concentrait toutes les lumières de la physique du globe sur l'homme sain ou malade, dont il voulait éclairer la physiologie. On trouve dans son immortel ouvrage les premiers principes de l'ethnologie : il n'écrivait encore qu'un traité élémentaire. Celui de M. le docteur Boudin en est un aussi. Mais que l'on compare l'étendue des

deux ouvrages, et l'on jugera des progrès que la science et l'observation ont faits depuis près de vingt-quatre siècles.

M. Boudin a divisé son travail en deux parties qui se subdivisent chacune en un certain nombre de livres. La première embrasse la physique du globe et la météorologie médicale; la seconde traite de l'homme considéré au point de vue géographique : dix livres sont renfermés dans chacune de ces sections, et ces livres se subdivisent eux-mêmes en chapitres.

Dans la première section, l'auteur, malgré la généralité de son sujet, ne perd jamais de vue le but qu'il poursuit. Ce but, c'est l'homme; c'est à lui qu'il rapporte tous les phénomènes cosmiques dont l'action s'étend à bien d'autres êtres que lui. C'est en vue de leur application physiologique et de leurs effets sur notre économie, que M. Boudin fait connaître le système solaire, le soleil, les planètes, la lune, la terre considérée comme planète, c'est-à-dire dans son mouvement diurne et annuel. Il a besoin de prendre connaissance des phénomènes qui règlent la durée, pour savoir quels effets ces mouvements périodiques produisent sur l'homme. Car il y a une foule d'accidents de la vie humaine qui sont placés sous la dépendance de ces révolutions périodiques. Le corps humain a ses périodes comme les corps célestes. Depuis la conception d'une femme jusqu'au suicide, tout se trouve dans une relation étroite avec les saisons.

Il existe d'autres phénomènes tout à fait irréguliers en apparence, bien qu'une loi encore inconnue préside vraisemblablement à leur production, et dont les

effets sont bien autrement marqués sur notre espèce. Je veux parler des tremblements de terre, des actions volcaniques. M. Boudin en donne le tableau et en esquisse la théorie. Il cherche ensuite les effets du magnétisme terrestre, passe de là à l'étendue, à la configuration, au relief des continents, à l'examen des montagnes et des soulèvements, d'où il redescend jusqu'aux bords de la mer, en suivant les attérissements qui servent comme de frontières entre les parties solides et les parties liquides de notre planète. Après quoi, il en perce l'écorce; il passe en revue les couches dont elles se composent; car, si la configuration d'une contrée exerce sur notre économie une influence considérable, la composition du sol agit aussi puissamment sur nous. L'homme est, pour parler avec les mathématiciens, une fonction de la terre qui le porte, fonction dont un des facteurs est sans doute le principe immatériel qui nous anime, mais dont la valeur exponentielle ne peut être que fictivement séparée des éléments physiques qui entrent en elle. Aussi, M. Boudin s'attache-t-il à faire voir que l'homme est l'expression du sol sur lequel il vit; son caractère réfléchit comme en un miroir les impressions qu'il tire du dehors; ses actions sont proportionnées aux moyens que le sol lui fournit, moyens de communication, moyens d'alimentation, moyens de conservation et de défense contre les éléments et contre les hommes; de défense contre les éléments, principes de toutes les maladies qui s'abattent sur nous. C'est ici que l'auteur entre dans le domaine de la pathologie. Du sol s'exhalent les fièvres, les épidémies. L'homme s'étiole et se rabougrit comme la

plante, comme l'arbre ; son intelligence même, si fière, se déprime sous l'action du climat, et la même cause qui déforme sa gorge en un goître hideux, en fait un crétin ou un idiot. Ces effluves, qui s'élèvent des terrains tertiaires et d'alluvion et se manifestent par les noms effrayants de choléra et de peste, pénètrent jusqu'aux parties les plus subtiles de notre organisme, et affectent notre cerveau. Des entrailles mêmes du sol, s'échappent des gaz méphitiques ; l'acide carbonique fait explosion, et l'homme tombe frappé par un coup subit ou s'endort dans une douloureuse asphyxie. M. Boudin décrit tout cela, et quand il a laissé la terre et ses moyens de destruction, il passe aux parties liquides, aux eaux qui tiennent à la fois en dissolution tant de principes morbifiques et tant de principes bienfaisants. Il analyse toutes celles qui coulent à la surface du globe, et va puiser jusqu'aux plus souterraines ; il en prend la température après en avoir constaté la composition. Il les cherche sous toutes les formes, jaillissantes ou limpides, torrentielles ou stagnantes, douces, salées ou saumâtres ; et comme c'est l'homme qu'il a en vue, il s'attache surtout aux eaux qui sont potables, car son expérience de médecin lui a montré quelles influences multiples elles ont sur l'économie.

Ces eaux permettent l'introduction en nous, de parties, de substances qui, à l'état solide, n'auraient pu pénétrer. Les gaz sont encore bien autrement fluides ; ils s'insinuent en nous encore bien plus rapidement, avec bien plus de facilité. L'atmosphère au sein de laquelle nous vivons, nous inonde de particules déliées, qui pénètrent par les voies respiratoires, par les pores, et

dont les effets se modifient à l'infini, suivant sa composition, sa densité, son état hygrométrique, sa température. M. Boudin examine, dans des chapitres séparés, ces phénomènes différents, et suit, jusqu'à leur retour à l'état liquide, en pluie ou en neige, ces particules atmosphériques qui enveloppent la terre et au sein desquelles nous nageons, sans nous en apercevoir.

Ce sont ces différences dans la composition et dans la constitution de l'air qui forment la base des climats. L'auteur, au VIe livre de sa première partie, en donne la théorie et en scrute les lois. Le climat est la condition d'existence des êtres, il en est le milieu ; ce milieu connu, on s'explique leur distribution. L'auteur est ainsi conduit à traiter de la géographie botanique, puis de la géographie zoologique ; mais il ne le fait pas en naturaliste, c'est toujours le médecin qui écrit. Ce qu'il recherche, ce sont les effets de la culture de telle ou telle plante sur l'homme, de l'élève de tel ou tel animal domestique sur l'alimentation, car c'est la chair des animaux qui nourrit l'homme. C'est ainsi qu'il consacre un chapitre tout entier aux effets de la culture du maïs. Lorsque le grain de cette céréale est déposé dans les greniers, il s'y produit parfois une altération spéciale, une sorte d'épaississement avec coloration verdâtre, connue en Italie sous le nom de *verderame*. Le verderame se développe surtout dans les années froides après les automnes pluvieux qui font obstacle à la parfaite maturité ainsi qu'à la dessiccation du maïs. L'usage de grains ainsi altérés, est, selon certains médecins, la cause principale de cette terrible épidémie

connue sous le nom de *pellagre*, sorte de scorbut, ou mal de misère. comme disent les paysans, qui produit tant de ravages dans les Landes, l'Espagne et l'Italie. M. Boudin discute cette opinion avec critique, et est enclin à trouver à la maladie une cause plus générale et plus complexe. Le livre consacré à la géographie zoologique lui fournit l'occasion de discussions de ce genre, toutes d'un vif intérêt. La distribution des animaux parasites et des entozoaires le conduit à l'étude d'une foule de maladies cutanées, d'affections nerveuses ou d'un genre spécial, telles que le *tarentisme*, le *tœnia*, *le mal de Bassine*, sorte d'éruption vésiculo-pustuleuse qui se manifeste sur les doigts, etc. Une statistique des animaux domestiques en Europe lui fournit aussi le sujet d'un chapitre spécial. Deux autres sont consacrés à la morsure du scorpion et à celle du serpent.

Dans le livre IX, l'auteur pénètre davantage dans ce qu'on pourrait appeler la climatologie médicale. De la nature physique, il était descendu à l'homme; maintenant de l'homme, il remonte à la nature. L'homme est en effet un foyer de chaleur; une petite atmosphère propre, un climat qui a ses phénomènes thermométriques et électriques. Sa température varie, il résiste plus ou moins au chaud ou au froid et, dans cette lutte, sa vie est plus ou moins en danger. La mortalité se trouve ainsi dans un rapport étroit avec la température. L'homme a bien moins de moyens de défense à opposer à l'électricité ; en face de cet agent terrible, il n'est le plus souvent qu'une victime désarmée, qu'un jouet qui, suivant le caprice de cette force invisible, succombe,

revient à la vie, perd momentanément l'usage de ses organes ou est à tout jamais estropié. M. Boudin a étudié dans les plus grands détails les effets de la foudre, et le livre X, qui leur est consacré, est certainement un des plus curieux qu'il ait écrits. Après avoir résumé ce que l'on sait des orages et des phénomènes lumineux dus à l'électricité, des trombes et des météores dont cet agent paraît être la cause, il examine en détail les effets du tonnerre ; il compte les victimes, il en distingue et l'âge et le sexe, et comme les aruspices étrusques, il en classe les foudres, suivant leurs chutes et leurs manifestations. En présence de tant d'accidents, de tant de lésions anatomiques déterminées par ce fléau, on se prend à trouver moins enfantine la frayeur qu'il inspire aux populations ignorantes, surtout quand on les rapproche des moyens si imparfaits que nous avons de nous en garantir, et que M. Boudin n'a point oubliés. En lisant les effets bizarres et inexplicables produits par l'électricité atmosphérique, on appelle le moment où l'homme ayant pénétré la loi de ce redoutable phénomène et calculé tous ses effets, le soumettra comme il soumet la vapeur, à sa volonté. On verra peut-être alors transporter instantanément, avec la facilité que nous mettons maintenant à faire circuler la pensée, des objets et des personnes à des distances considérables. Des masses de soufre seront fabriquées tout d'une pièce pour les besoins de la guerre; les roches les plus dures, des masses métalliques prodigieuses seront en un instant fondues, ou des particules métalliques transportées subitement sur les objets que l'on voudra traiter par la galvanoplastie. On pourra graver par la

foudre, puisque la foudre dessine des objets jusque sur le corps humain. C'est ainsi qu'une dame de Lugano, atteinte par le tonnerre, vit sur sa jambe l'image d'une fleur placée dans le voisinage, et qu'une jeune américaine se trouva la peau marquée de la figure d'un arbre au pied duquel elle avait été frappée. M. Boudin a cité des personnes qui, non-seulement ont été transportées par la foudre à une distance assez notable, mais qui ont été complétement déshabillées, en sorte que l'on peut croire qu'un jour le tonnerre nous servira de valet de chambre, de même que la vapeur a remplacé l'esclave qui tournait la meule. La médecine devra-t-elle des effets thérapeutiques à ce terrible agent? on ne sait. Tout ce qui est bien constaté aujourd'hui, ce sont les effets pathologiques innombrables qu'il détermine : il brûle, il paralyse, il gèle, il arrache la langue, il affaisse ou dilate les poumons, il épile même; il pourrait donc servir au besoin, non-seulement de valet de chambre, mais encore de barbier.

Nous ne savons que bien peu de choses des effets de la lumière sur l'homme, et nous ne nous étonnerons pas de ne point rencontrer dans le Xe livre de la première section qui est consacré à l'examen de ces effets, un aussi riche ensemble de données, que dans le livre précédent. M. Boudin examine l'influence de cet agent sur la couleur, sur les êtres organisés, et en particulier sur l'œil. Cela le conduit à l'étude du mirage et à celle du ragle ou hallucination du désert, sur lequel vous avez entendu un mémoire de notre confrère M. d'Escayrac de Lauture, qu'il a pris pour guide. Il termine cette première partie par un chapitre consacré

à la fréquence relative du suicide, selon les heures et la longueur du jour.

L'étude des lois statistiques du sol et de la population fait le sujet du premier livre de la seconde partie de l'ouvrage. Densité et groupement de la population, recensement, composition des populations selon l'âge, selon le sexe, examen des formes et des conditions du mariage, fécondité, naissance, accroissement de la population, tables de mortalité, M. Boudin passe tout en revue, et ne laisse de côté aucune des questions de cette partie importante de la statistique. On comprend que dans un aperçu si général, il ne peut beaucoup s'arrêter sur les détails; il résume encore plus ce qui a été fait, qu'il n'expose de recherches originales. Ce livre se termine par un recensement des professions, des cultes, et une statistique morale. Ici il est obligé de condenser en quelques pages des données et des appréciations qui eussent demandé des volumes. Je m'étonne, dans sa statistique morale, qu'il n'ait pas mis davantage à profit les beaux travaux d'un des plus habiles statisticiens de la France, M. Guerry, dont la vie tout entière a été consacrée à la poursuite de ce curieux problème des lois de la criminalité humaine. La nouvelle publication de ce savant statisticien fournira à l'un des chapitres de M. Boudin un complément indispensable. Les actions humaines, en apparence si irrégulières et si capricieuses, sont soumises, comme tout dans l'univers, à des lois constantes, bien que complexes, et que la statistique s'attache à démêler. Chaque crime, chaque délit dans des conditions déterminées, dans un état social donné, a ses chiffres fixés à

l'avance, en raison de la population. C'est ce qu'a démontré M. Guerry, par un ensemble de travaux exécutés avec une rigueur et une critique que l'on n'avait encore apportées dans aucune recherche de ce genre. La statistique morale, établie ainsi sur des principes immuables, rentre donc plus que jamais dans le domaine de l'ethnologie et de la géographie. La criminalité est un des côtés par lequel on peut envisager la physionomie d'une population. Ce côté étant une condition nécessaire de l'état de la population, devient ainsi un des moyens d'apprécier ce qu'elle est, le sol sur lequel elle vit, le climat à l'influence duquel elle est soumise; il constitue en un mot un caractère ethnologique de premier ordre.

Les lois générales de la population, ce que les Allemands appellent *populationistik*, amenaient naturellement l'auteur sur le terrain de l'ethnologie proprement dite. M. Boudin n'a point entendu en donner un traité; mais tout ce qui dans cette science se rattache directement ou indirectement aux problèmes d'hygiène générale et de physiologie qui constituent le fond de sa géographie médicale, il les aborde et les expose avec de nombreux développements. Il commence par la statistique de la population du globe et des divers États de l'Europe; puis il passe à l'ethnographie de cette dernière partie du monde, traite dans un chapitre spécial des Bohémiens, dans un autre des Juifs dont il étudie en particulier les maladies et ce qu'il appelle les *immunités pathologiques*. Le livre III est consacré tout entier à l'acclimatement, car, de l'acclimatement plus ou moins incomplet, dépendent et la mortalité et une foule de

maladies. C'est le changement de climat qui expose les individus aux atteintes d'une foule de maladies que l'auteur étudie dans le livre suivant. La statistique des races sert ainsi d'introduction à la géographie statistique des maladies qui est dressée dans le livre IV, et qui se poursuit au livre V et dernier, non plus dans la généralité des affections pathologiques, mais dans certaines affections spéciales propres à certains pays et à certaines races, et qui deviennent de la sorte de véritables caractères ethnologiques.

Les études de M. Boudin ont porté d'une manière toute spéciale sur cette intéressante question de l'acclimatation. Plus il a creusé ce sujet, plus il s'est convaincu du grand nombre d'obstacles que présente la colonisation européenne dans les pays chauds. Nul ne se déclare adversaire aussi décidé du cosmopolitisme prétendu de l'homme. « C'est, écrit-il, une hypothèse insoutenable, et l'impartial examen des faits vient chaque jour confirmer une proposition que nous avons formulée depuis longtemps, à savoir que les établissements européens dans les pays chauds n'ont de chances sérieuses de réussite, qu'à la condition d'un des correctifs suivants : 1° Fixation du séjour sur les lieux élevés ; exemple : Mexique, Pérou ; 2° culture du sol par des nègres : provinces du sud des États-Unis d'Amérique, Antilles, Guyane, Brésil, Sénégal, Bourbon, Maurice ; 3° culture du sol par la population indigène : Inde anglaise, Philippines, Java.

Ce n'est pas cependant que M. Boudin nie d'une manière complète qu'une race ne puisse finir par s'acclimater dans un pays et sous un climat tout à fait dif-

férent de celui d'où elle est originaire, un trop grand nombre de faits déposeraient contre son assertion ; mais il soutient que cette acclimatation présente des difficultés dont on ne peut triompher que par une longue et dispendieuse persévérance. L'appropriation d'un sol nouveau à une race qui lui était originairement étrangère, ne peut se faire qu'au prix de bien des vies, de bien des souffrances et de bien des déceptions. L'histoire romaine à la main, il nous montre que les essais de colonisation militaire n'ont presque jamais été durables, et que la domination latine ne s'est réellement établie que là où la population indigène a été romanisée. Ces idées, il en fait une application toute particulière à l'Algérie, ou pour mieux dire, les observations qu'il a recueillies sur notre colonie africaine ont beaucoup contribué à lui faire adopter l'opinion qu'il soutient énergiquement. Ici, il faut convenir qu'il a en sa faveur des autorités considérables, je dirai même les témoignages les plus compétents. Les faits parlent aussi haut que les hommes : la mortalité de la population européenne est terrible. 1847 et 1848 ont été des années à peu près normales, sans épidémie et sans immigration exceptionnelle, sans défrichement considérable. Et cependant, dans ces deux années, la mortalité annuelle moyenne a été de 46 sur 1,000 Européens, c'est-à-dire deux fois plus considérable que la mortalité normale de la France, et de 64 p. 100 plus forte que la mortalité de ce pays en 1849, année de choléra. « Ajoutons, continue M. Boudin, que l'Algérie n'a qu'une faible proportion de vieillards, que beaucoup d'habitants sont Maltais ou Espagnols, enfin que

nombre de malades rentrent en Europe, soit pour s'y rétablir, soit pour y mourir. » Ce sont là des faits graves que l'auteur discute et examine avec une scrupuleuse attention, et qui parlent éloquemment en faveur de sa thèse. Mais n'est-ce là qu'un spectacle présenté par la population européenne? Chose remarquable, la population mauresque tend aussi à diminuer : le nombre des décès a constamment dépassé, depuis 1845, celui des naissances. « Cette diminution, écrit M. Boudin, est-elle l'effet de la misère, de la démoralisation; se rattache-t-elle à la cessation des unions des soldats turcs avec les femmes indigènes; ou bien enfin, se relie-t-elle à cette loi en vertu de laquelle certaines races inférieures semblent destinées à disparaître au contact des races supérieures? » Il en est de même de la population nègre, qui paraît avoir diminué dans une progression rapide. Au contraire, la population juive présente un excédant prononcé des naissances sur les décès, à l'exception des années 1849 et 1851, pendant lesquelles le choléra a exercé des ravages insolites. « Maintenant, continue M. Boudin, faut-il conclure de l'ensemble des faits exposés dans ce chapitre, que l'acclimatement de l'Européen en Algérie est impossible? Bien qu'on nous ait souvent prêté cette opinion, nous répéterons ici que telle n'est nullement notre pensée. Nous nous bornons à dire qu'en présence des faits connus jusqu'à ce jour, l'acclimatement *du Français à l'état d'agriculteur* n'a que la valeur d'une simple *hypothèse*. En d'autres termes, il reste à prouver. Nous insistons sur les mots : acclimatement du Français à l'état d'agriculteur, parce que c'est là la véritable ques-

tion pratique, et que l'acclimatement de l'Espagnol du midi et du Maltais, dont l'impossibilité absolue nous paraît peu soutenable *à priori*, n'impliquerait en aucune manière l'acclimatement du Lorrain, de l'Alsacien, du Franc-Comtois, du Normand. » Les résultats auxquels l'auteur a été conduit en Algérie, il les retrouve ailleurs. Quels sont les moyens de diminuer cette mortalité hors du pays natal ? L'auteur les cherche et dans le choix des lieux et dans le croisement des races. Il y a ici encore bien des études à poursuivre que l'auteur ne fait qu'indiquer. Dans les questions de physiologie que ce grand problème du croisement soulève, il en est une sur laquelle M. Boudin a particulièrement appelé l'attention des voyageurs : c'est l'influence exercée par le premier mâle fécondant sur les produits des fécondations ultérieures. Chez les animaux, il n'est pas rare de voir des petits ayant, outre la ressemblance avec les pères qui les ont engendrés, des traits de ressemblance plus ou moins marqués, avec des mâles par lesquels leur mère avait été fécondée à une époque antérieure ; M. Boudin en reproduit de curieux exemples d'après M. A. Harvey, d'Aberdeen. On cite des juments couvertes par des chevaux d'espèces différentes, dont les petits possédaient tous quelques caractères du premier mâle qui avait fécondé leur mère. Un fait analogue se produirait-il dans l'espèce humaine ? La chose mériterait d'être examinée. M. Boudin cite quelques observations qui tendent à faire croire qu'il en serait ainsi.

La géographie médicale proprement dite, si elle n'est pas du domaine immédiat de l'ethnologie, fournit au moins des lumières à cette science, des données

dont elle peut tirer des conséquences applicables à des faits d'un autre ordre. La connaissance de la distribution géographique des maladies démontre de la manière la plus évidente l'influence des climats, des localités, des nationalités et des races. Si tant de maladies qui altèrent la peau, changent les tempéraments, modifient le jeu de l'économie, peuvent se produire suivant les lieux et les conditions climatologiques, on ne devra pas s'étonner des modifications profondes que la peau, la chevelure, la taille, les formes, le caractère éprouvent suivant les contrées, on s'expliquera la variété infinie des races. Et ici notons une curieuse et nouvelle analogie. Une fois que la maladie a pris naissance, en vertu de conditions climatologiques déterminées, elle constitue une sorte d'entité morbifique, ayant son existence propre, jusqu'à un certain point indépendante des conditions dans lesquelles elle est née. Elle existe par elle-même, avec ses caractères individuels, et sévit alors presque indifféremment sous tous les climats. C'est ce qui a lieu pour les maladies épidémiques, pour les contagions qui sortent du berceau dans lequel le concours de certaines influences physiques leur a donné naissance, et qui se propagent ensuite au loin, dans des contrées absolument étrangères à ce point de départ. Le domaine occupé par ces maladies va ainsi s'agrandissant. « Il est très probable, écrit M. Boudin, que la fréquence et la rapidité des communications entre les divers pays du globe sont appelées à étendre le domaine géographique d'une foule de maladies transmissibles, et à modifier certaines limites dont la fixité apparente n'avait souvent d'autre raison

d'être que l'exiguïté des relations entre les pays atteints et les pays précédemment épargnés. » C'est ainsi que la fièvre jaune, sortie des alluvions humides du Missis-sipi et des côtes du Mexique, étend peu à peu le rayon de ses invasions. Cette terrible maladie s'est implantée au Brésil depuis une quinzaine d'années ; elle a fait son apparition au Chili depuis 1854. Cette année, elle a pénétré dans la république Cisplatine. Elle s'est même montrée déjà sur le littoral du Portugal et de l'Espagne, à Cadix en 1800, à Gibraltar en 1813, à Barcelone en 1821. Pareille observation pour le choléra dont les conquêtes ont été bien autrement étendues. Il en est de même pour les races humaines. La race une fois produite par certaines influences de climat et de genre de vie, a une force de conservation qui fait qu'elle persiste avec ses caractères sous d'autres cieux et sur d'autres terres. Cependant, de même que la maladie finit par se modifier à la longue, dans les contrées qu'elle a envahies et dont la constitution physique est différente de sa première patrie, la race finit par céder à l'influence du climat et d'un genre de vie nouveau. M. Boudin nous montre le Yankee perdant peu à peu le beau type anglais, s'amaigrissant, acquérant une chevelure dure où l'on ne retrouve plus les poils soyeux des têtes britanniques, prenant une activité impatiente due à l'extrême sécheresse du climat. Pareillement le choléra, poussé dans notre Europe par une cause inconnue, perd peu à peu sa physionomie hindoue, sa violence, sa puissance sidérative, et revêt de plus en plus les caractères d'une fièvre typhoïde. De même qu'il y a certaines races humaines qui sont confinées dans des cantons

circonscrits et n'en peuvent sortir, tandis que d'autres, telles que la petite vérole et la peste, étendent sur une partie du globe leur action conquérante et destructive; il y a des maladies bornées, renfermées dans des espaces étroits, fruits amers que l'on ne cueille que sur certaines variétés locales d'arbres rabougris, fleurs fétides qui n'exhalent leur odeur empoisonnée que dans certains marécages ou au fond de quelques forêts. M. Boudin fait l'histoire de toutes ces maladies au nom desquelles nos oreilles françaises sont peu familiarisées : le *pian*, la *pinta*, la *plaie de l'Yémen*, le *radzige*, le *scherliévo*, le *spedalskhed*, le *tara de Sibérie*, l'*ulcère de Mozambique*, le *waren de Westphalie*, le *bouton d'Alep*, le *bicho*, etc. Mais qu'une circonstance particulière vienne tout à coup transporter un individu atteint d'une de ces maladies locales dans un autre pays, au milieu de conditions favorables à son développement, et tout à coup ce mal inconnu y apparaît, il fait plus, il s'y propage, il s'y perpétue. C'est ainsi que le scherliévo fit subitement, au commencement de ce siècle, son apparition dans le dictrict qui lui a donné son nom et dans celui de Fiume. Ce mal horrible se modifia bientôt en un grand nombre de variétés. Ne voilà-t-il pas encore un fait applicable aux races? N'a-t-on pas vu des variétés isolées et bizarres, comme le taureau à une corne de la république argentine, donner naissance, en vertu de certaines conditions spéciales, à une race pareillement constituée? Hélas! la facilité des communications, si avantageuse et si désirable, a pourtant aussi ses fâcheux effets : la petite vérole, la syphilis, la rage même se propagent ainsi avec une

effrayante rapidité. La rage, qui semblait purement sporadique, est reconnue maintenant comme une maladie contagieuse. Elle a été portée en Amérique où elle était inconnue. Il y a par contre des maladies tellement liées au sol qu'elles n'en peuvent sortir. La rapidité des voies de communication est alors un bienfait, puisqu'elle permet de se soustraire plus vite et plus souvent à l'action délétère de tel ou tel climat sur certaines constitutions. C'est ainsi que les scrofules qui se rencontrent dans la région tempérée et tropicale de l'un et l'autre hémisphères et qui atteignent 24 p. 100 des enfants en Angleterre, et sont si fréquentes chez les populations slaves de la Pologne et de la Servie, sont inconnues dans les régions polaires, sauf quelques exceptions en Sibérie et en Suède ; elles sont également très rares dans les pays élevés. Les montagnes ont aussi leurs maladies locales : le crétinisme ou idiotie endémique est leur fléau ; le goître qui l'accompagne si souvent afflige un nombre considérable de personnes. Mais une bonne hygiène diminue, arrête même les effets de ces maladies locales, ainsi que nous le fait voir M. Boudin dans les chapitres qu'il consacre à ces diverses maladies.

On comprend qu'il m'est impossible de le suivre dans les intéressants détails qu'il recueille sur les maladies caractéristiques de chaque pays. On peut dire qu'il n'en a omis aucune entre celles qui portent quelque peu le caractère endémique. L'influence locale se révèle partout comme celle de l'hérédité, pour nous convaincre que la maladie est le produit, aussi bien que la race, de certaines causes ayant agi d'une manière persistante et continue, de façon à créer des phénomènes

qui se produisent ensuite pendant un certain temps, en vertu de ce mouvement initial. Mais le mouvement se modifie peu à peu, se transforme ou s'anéantit. Telle est la moralité ethnologique que je tire de l'ouvrage de M. Boudin, œuvre consciencieuse et savante, fruit de nombreuses lectures et de nombreuses méditations qui honorent le corps de la médecine militaire auquel l'auteur appartient. Au milieu des travaux si pénibles et des fatigues si multipliées d'un service d'ambulance ou d'hôpital militaire, qu'un homme comme M. Boudin, comme M. Michel Lévy, dont le savant traité d'hygiène trouve dans ce livre un digne pendant, puisse suffire à tant de recherches, à tant d'observations; qu'il trouve le loisir de lire, dans les principales langues de l'Europe, des documents si variés, cela prouve que l'activité ne fait que s'aiguiser en s'imposant de nouveaux buts; que le devoir accompli ne nuit point à la science qui trouve dans l'exercice de ce devoir de nouveaux moyens d'études. Les géographes doivent remercier M. Boudin d'avoir mis à leur portée des faits qui se cachent en des lieux où ils n'ont pas l'habitude de pénétrer, où ils ne sauraient même discerner ce qui peut les intéresser. Sans doute, dans cet ouvrage, la critique trouvera à s'exercer sur des points de détail, mais l'ensemble demeure un travail digne d'éloges et d'un grand intérêt pour tous les esprits curieux.

RAPPORT

SUR LES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN SIBÉRIE,

De M. Christophe Hansteen,
Directeur de l'Observatoire de Christiania,

PAR M. POULAIN DE BOSSAY.

Je viens rendre compte d'un ouvrage traduit du norvégien, et publié récemment sous ce titre : *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, par Christophe Hansteen, directeur de l'Observatoire de Christiania. Je le dirai tout d'abord : dans ce livre écrit par un savant de premier ordre, à la fois mathématicien, astronome et physicien, il est à peine question de science, et je ne saurais trop en louer M. Hansteen. Amoureux du savoir réel et positif au point de s'éloigner de sa famille pour entreprendre un voyage qui devait durer plus de deux ans, de quitter sa femme et ses six enfants pour aller à la recherche du système magnétique dans l'empire russe, en s'exposant à des privations, à des souffrances et même à des dangers, à travers les espaces immenses de la Sibérie, nous le voyons bien, il est vrai, dans ses souvenirs de voyage, constamment préoccupé de ses observations astronomiques, qui étaient pour lui le but unique de l'entreprise; mais il a consigné les résultats de ses observations dans des mémoires spéciaux, et, si ce n'est la détermination exacte de quelques positions, il n'en est pas fait mention dans le livre dont je dois parler aujourd'hui.

M. Hansteen a donc fait deux ouvrages : l'un, qui s'adresse aux savants, impatiemment attendu par eux, a été publié par fragments pendant le voyage même; l'autre, qui a paru plus tard, et dont la lecture n'exige pas de connaissances scientifiques, s'adresse par conséquent, au plus grand nombre. Pourquoi tout explorateur n'agit-il pas ainsi ? pourquoi le résultat de son voyage n'est-il pas donné au public, de manière à convenir à deux genres de lecteurs bien différents? il y aurait, ce me semble, un avantage incontestable, pour l'explorateur d'abord, puis pour le public.

Le voyageur y gagnerait, car le récit de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait, disons mieux, la connaissance de ses découvertes n'étant pas retardée par des calculs longs et difficiles, ou par l'exécution d'œuvres d'art, pourrait être immédiatement répandue, avant que le temps ou des découvertes plus récentes aient fait oublier le voyage, peut-être même le voyageur, ou du moins aient diminué l'intérêt qui s'attachait à son nom. Or, ce sentiment exalté, ou si l'on veut, cette passion qui portait Alexandre à entreprendre de si grandes choses, à affronter tant de difficultés pour être loué par les Athéniens ; cette préoccupation de l'avenir, cette aspiration vers l'immortalité, quoi de plus légitime! Pourquoi donc ne pas écarter tout ce qui peut diminuer l'intérêt, amener l'oubli, et, dans tous les cas, retarder le moment où l'explorateur, en voyant son nom honoré, recevra la juste récompense qu'il a su mériter par tant de courage, de persévérance, de fatigues et de dangers ? D'un autre côté, il n'y aurait pas un moindre avantage pour

cet être collectif qui s'appelle *tout le monde*, c'est-à-dire pour toutes les personnes qui, n'ayant pas fait d'études spéciales, entreprennent la lecture d'un voyage, poussées uniquement par le désir et le besoin de connaître. On leur épargnerait l'ennui... — je ne dis pas assez; — on leur épargnerait l'impatience qu'elles éprouvent en rencontrant à chaque page des détails et des expressions techniques, souvent même des formules scientifiques, très utiles sans doute pour les hommes du métier, et que recherchent avant tout les gens instruits, mais qui bien certainement feraient rejeter le livre par la majorité des lecteurs, si l'on ne pouvait dire des voyages comme de l'histoire : de quelque manière qu'ils soient écrits, la lecture en est attachante.

Quant à M. Hansteen qui voulait, par des observations quotidiennes, étudier le système magnétique de la terre, et fixer la situation géographique de différents points d'une contrée lointaine et peu connue, ce sont les résultats scientifiques, par lui obtenus, qu'il s'est empressé de porter à la connaissance du public; il ne pouvait en être autrement. Je dois même ajouter que, pendant qu'il parcourait la Sibérie, il était loin de penser qu'un jour il dût publier ses *Souvenirs de voyage*; mais, selon la remarque de l'auteur : « Tout » le monde ne va pas en Sibérie, et ceux qui s'y ren- » dent font rarement ce voyage de leur libre volonté. » En Norvége, comme en bien d'autres pays, on connaissait peu la Russie asiatique; à son retour on lui a dit : Vous qui avez tant vu, racontez-nous donc quelque chose sur le caractère, les mœurs et les coutumes des

populations diverses que vous avez visitées. Il n'a point été sourd à cet appel. Afin de satisfaire à la curiosité de ses compatriotes, il a d'abord publié quelques parties de son voyage dans une sorte d'almanach populaire, intitulé : *Calendrier du peuple norvégien* ; ces fragments, avec des additions, ont été traduits en allemand ; enfin le récit du voyage a été complété par M. Hansteen ; puis madame Colban l'a traduit en français. La traduction a été revue par M. Sédillot et par M. De la Roquette, et ce dernier y a joint une courte notice sur la vie et les travaux de l'auteur. Une carte accompagne l'ouvrage ; elle était indispensable pour suivre le savant voyageur dans ses lointaines excursions.

Telle est l'origine du livre ; voici maintenant quel a été le *théâtre* du voyage, comme on disait autrefois. Le 19 mai 1828, M. Hansteen quitte Christiania, se rend à Stockholm et de là à Saint-Pétersbourg ; puis il passe à Novogorod, à Twer, à Moscou, à Nischni-Novogorod, à Cazan, à Ekathérinenbourg, visite la côte orientale de la chaîne de l'Oural, jusqu'aux lavoirs d'or et de platine, revient à Ekatherinenbourg, et arrive à Tobolsk. Après un séjour prolongé dans cette ville, il va à Tomsk, à Krasnoiarsk et arrive à Irkutsk, la ville la plus orientale qu'il ait visitée. Pendant le séjour qu'il y fait, il est conduit à Kiachta et à Maimatschin, sur la frontière chinoise ; ensuite il s'embarque sur l'Angara, descend cette rivière et le fleuve Ienisseï jusqu'à Turuschansk, puis, remontant le Ienisseï, il revient à Ienisseisk, et de là se rend à Tomsk. Se rapprochant de la frontière chinoise, il gagne Orenbourg par Barnaul, Semipalatinsk, Omsk, Troitsk et Ufa. Après un

séjour forcé d'environ deux mois à Orembourg, il traverse les steppes des Kirghises et des Kalmouks, et arrive à Astrakan, près de la mer Caspienne. Il regagne Moscou par Saratov, repasse par Saint-Pétersbourg et Stockholm, et le soir du 24 juin 1830, il revoit Christiania, après une absence de vingt-cinq mois, ayant parcouru un pays qui n'a pas moins de 94 degrés de l'est à l'ouest, et plus de vingt degrés du nord au sud.

Dans ce long voyage, M. Hansteen était accompagné de M. Due, lieutenant de vaisseau dans la marine norvégienne ; et de plus, M. Erman, fils d'un professeur de Berlin, fit le voyage avec eux jusqu'à Irkutsk, où il les quitta pour revenir en Europe par le Kamtschatka.

Le savant astronome a fixé ou rectifié un grand nombre de positions géographiques en Sibérie. Sous ce rapport, les meilleures cartes de l'empire russe offraient des erreurs graves ; il les a corrigées. C'est pendant sa navigation sur le fleuve Ienisseï, qu'il a fait les rectifications les plus importantes ; par exemple celle de la ville de Turuchansk que l'on plaçait à deux degrés cinquante-neuf minutes trop loin vers l'est.

Je puis être court sur ces travaux de M. Hansteen, qui d'ailleurs tiennent peu de place dans son ouvrage ; il ne saurait en être de même pour ce qu'il dit sur les caractères distinctifs des différentes populations au milieu desquelles il a vécu.

Après avoir franchi l'Oural, on trouve les Sibériens. « Ils ont la réputation d'être les plus beaux sujets de » la Russie, et pour ma part, dit M. Hansteen, je trouve » que c'est parfaitement vrai. C'est une race innocente,

» bonne, enfantine, gentille, pleine de bon sens et
» d'une santé de fer, n'ayant pas l'ombre de la cupi-
» dité juive qui distingue le paysan russe européen, et
» se montrant au contraire l'hospitalité incarnée. A
» quoi servirait l'argent à ces braves gens? Ils ont
» autant de terrain qu'ils peuvent en cultiver, et la
» terre leur donne leurs vêtements et leur nourri-
» ture. Ils ne peuvent ni vendre ni acheter, au-
» cun marché ne se trouvant à leur portée. Ils sont
» d'une propreté exquise; leurs chambres sont littéra-
» lement ratissées. Avec de grands couteaux, ils grat-
» tent planches, parois, fenêtres, bancs, etc., qui ont
» ainsi toujours l'air neuf. — Outre la chemise et une
» culotte mince, les Sibériens portent une pelisse
» de mouton, les poils en dedans; avec ce vêtement,
» ils bravent un froid de trente à trente-cinq degrés.
» Dans leurs chambres, ils ont une chaleur étouffante,
» mais ils en sortent et rentrent par les plus fortes ge-
» lées, sans éprouver le moindre effet nuisible. Les
» femmes vont, l'hiver comme l'été, le haut du corps
» couvert seulement d'une chemise, avec un léger jupon
» de toile, et les pieds nus. Si elles doivent rester
» dehors quelque temps, elles mettent une jaquette de
» peau, et se chaussent de souliers; pour une course
» rapide, elles gardent le costume qu'elles ont dans la
» maison, et marchent pieds nus sur la neige. »

L'exquise propreté des Sibériens ne se retrouve pas partout, notamment chez le paysan kirghise, mais partout le savant et courageux voyageur reçoit la même hospitalité empressée, soit chez les bons habitants des bords de l'Angara, qui le pressent d'accepter du poisson,

des œufs, de la crème, des petits pains, et refusent de recevoir de l'argent, sans toutefois faire difficulté de boire un peu d'eau-de-vie, et chez les Ostiaques qu'il rencontre sur le fleuve Ienisseï, population aux yeux noirs, étincelants, au teint brun, n'entendant pas le russe, et parlant une langue qui ressemble au mongol; soit à l'autre extrémité de l'empire, chez les Kirghises et les Kalmouks. On lui avait représenté ces peuples comme fort dangereux, on avait voulu le dissuader de traverser leurs steppes pour se rendre d'Orembourg à Astrakan, et nulle part il ne lui fut fait une réception plus cordiale. Là, comme ailleurs, M. Hansteen a observé les mœurs des habitants, et il donne sous ce rapport de curieux détails :

« Chez les Kirghises, il n'est pas permis à une jeune » femme de montrer son visage à un homme, même à » un membre de sa famille, le père seul excepté. De- » venue vieille, elle a toute liberté à cet égard. Un » homme n'a donc pas le droit de voir sa belle-fille ni » la femme de son neveu ou d'un frère cadet, tandis » qu'il peut regarder sa tante ou la femme de son oncle.

» Pendant notre visite au sultan, oncle du Khan, il » eut la bonté d'ordonner, sur un désir exprimé par » nous, à ses deux filles et à sa belle-fille, de se revêtir » de leurs habits de fête, et de se placer au fond d'une » *kibitke* (tente). A notre grand étonnement, il resta » lui-même dehors pendant que nous pénétrions dans » le sanctuaire. Plus tard, M. Due se rendit chez lui » afin de dessiner son portrait en grand costume, ce » qui réussit assez bien ; et à cette occasion, il exprima » le désir d'avoir également un portrait de sa belle-

» fille. Comme elle ne comprenait pas le russe, M. Due » pria le beau-père d'être présent pour leur servir d'in- » terprète : « C'est une chose impossible ! » répondit le » sultan. Les usages ne lui permettaient pas de voir une » belle-fille, et il ne l'avait aperçue de sa vie. L'affaire » était donc difficile à arranger, car le peintre a tou- » jours quelques petites communications à faire à son » modèle. Après de longs pourparlers, on trouva enfin » un expédient. Le sultan fit suspendre dans sa chambre » un grand rideau qui la divisait en deux parties ; sa » belle-fille fut placée sur une chaise d'un côté du ri- » deau, et M. Due, comme peintre, à une certaine dis- » tance, tandis que le beau-père, resté de l'autre côté, » fit l'office de porte-voix. Quand M. Due s'écriait : » Demandez à votre belle-fille de tourner la tête à gau- » che, le sultan répétait la sommation en kirghise. »

Quoique M. Hansteen ne le dise pas, il est probable que cette rigidité de mœurs n'existe pas au même degré dans tous les rangs des Kirghises, si l'on en juge par le détail des occupations auxquelles les femmes se livrent, si l'on en juge aussi par quelques coutumes comme celle-ci :

« C'est chose curieuse que de voir comment une » Kirghise de classe inférieure salue un sultan » quand elle ne l'a pas vu depuis plus d'un an. Elle » entre dans la kibitke, va droit à lui et l'embrasse, » c'est-à-dire elle lui entoure le cou de son bras droit » et le corps de son bras gauche, tandis qu'il suit le » même procédé à son égard ; puis on change les bras. » Après ce double embrassement cordial, il s'éloigne » un peu, avance sa main droite, le pouce en haut et

» le petit doigt en bas, et elle la serre avec les siennes,
» on se dit quelques paroles de félicitations. Si on s'est
» vu depuis peu de temps, on dit tout simplement :
» la paix soit avec toi, sans embrassements. »

« La vie nomade était assez de notre goût, » dit M. Hansteen ; je ne pense pas qu'il se soit jamais accommodé de la vie nomade jusqu'à vouloir prendre sa part du festin qu'il décrit :

« Les Kirghises étaient accroupis en cercle autour
» du feu ; la viande fut tirée de la marmite et déchirée
» avec les mains, puis elle fut servie dans des écuelles
» de bois. Chacun saisit la viande avec ses doigts, et
» la mangea sans pain et sans sel. Toutes les fois qu'un
» homme avait à moitié rongé un os, il le remettait,
» par-dessus sa tête, à une femme kirghise, placée der-
» rière lui, qui l'achevait. La viande mangée, les
» écuelles furent renvoyées au cuisinier, qui les remplit
» de soupe. La viande était cuite sans sel, et la soupe,
» n'ayant pas été écumée, avait une couleur gris sale. »

Si de la kibitke des gens de service, nous passons à l'habitation du khan, la scène change. Pendant l'été, le khan vit en nomade dans sa kibitke, mais pendant l'hiver, il occupe une jolie résidence que l'empereur Nicolas lui a fait élever à ses frais. C'est là que furent reçus les voyageurs. « Les appartements étaient tapis-
» sés et avaient de jolis meubles en acajou, même de
» grandes glaces ; de beaux tapis de Perse couvraient
» les planchers. Dans notre salon était le piano de
» l'épouse du khan ; dans la chambre de M. Due, il y
» avait un billard avec tous ses accessoires... Le khan
» était un jeune homme de vingt-sept ans, fort poli,

» ayant beaucoup de dignité et une figure assez inté-
» ressante. Il savait concilier parfaitement sa dignité
» de prince régnant avec une certaine modestie vis-à-
» vis de deux représentants de la science moderne. »

Voulant faire plaisir au khan qui les recevait si bien, M. Hansteen proposa de lui montrer quelques exercices de son pays. Il commença par un exercice d'équilibre fort difficile ; le frère du khan voulut l'imiter, et fit de plaisants efforts sans pouvoir réussir. Le khan riait à en perdre la respiration. Les Kirghises réunis dans le grand salon, entendant tout ce tumulte, entr'ouvrirent la porte et montèrent sur les épaules les uns des autres, afin de mieux voir ; et lorsqu'un des spectateurs se laissait tomber à force de rire, la gaieté du khan et des acteurs prenait un nouvel essor. A la fin M. Due joua un joli *halling;* c'était une danse des paysans norvégiens, qui fut exécutée par M. Hansteen. Pendant la danse, on vit s'entr'ouvrir doucement une autre porte ; c'était celle de l'appartement de la khanesse Fatime.

Au milieu d'un steppe tout couvert de neige, dans une chambre meublée à l'européenne, en présence d'un khan en riche costume asiatique, un professeur vêtu de noir et un jeune officier de marine se livrant, au son d'un piano, à des exercices fort gais, que le frère du khan cherche gauchement à imiter ; une porte à peu près ouverte laissant voir un groupe d'hommes étouffant de rire, une autre porte s'entr'ouvrant et laissant apercevoir vaguement une forme blanche... n'y aurait-il pas là de quoi exercer le pinceau d'un peintre habile ?

Une autre scène, non moins pittoresque, est celle

qui, quelques mois auparavant, s'était plusieurs fois renouvelée sur le bateau qui portait M. Hansteen d'Irkutsk à Ienisseisk. Pendant une semaine, Gustave, le domestique interprète, avait égayé tout l'équipage en faisant la lecture d'une traduction russe du roman d'*Ivanhoë*, par Walter Scott. « Les auditeurs attentifs » étaient Siméon, pauvre juif qui avait trouvé passage » sur le bateau, deux Cosaques, et ceux de l'équipage » qui ne faisaient pas le service des rames, tous assis » sur le pont, les jambes croisées. Ils riaient souvent » aux éclats et se permettaient des remarques..... » Siméon fit entendre un gémissement plaintif au récit » des afflictions de Rebecca, mais son visage s'éclaircit » d'un sourire de bonheur à la peinture de sa beauté, » de sa fermeté et de son noble caractère; de plus, dans » la scène entre Ivanhoë et Isaac d'York, qui lui pro» cure un cheval et une armure, il s'écria avec enthou» siasme : *Ia Isaak ist ein guter mann.* ».

A propos de Siméon, M. Hansteen fait connaître le sort misérable des Juifs, sans cesse vexés et rançonnés par les fonctionnaires d'un ordre inférieur qui emploient ce moyen odieux d'augmenter leurs traitements trop minimes, ou simplement de satisfaire leur cupidité.

Le savant professeur donne également des détails intéressants sur les exilés qu'on appelle les *malheureux*, et il fait un récit attachant des infortunes du plus distingué des exilés politiques, le colonel Muravief, qu'il trouva préfet de police à Irkutsk, et avec lequel il contracta une étroite amitié.

M. Hansteen eut la chance de traverser Nischni-Novogorod à l'époque de la foire célèbre qui a lieu chaque

année dans cette ville, et de séjourner à Irkutsk pendant que se tenait la foire de Maimatschin, sur le territoire chinois. Il ne perdit pas l'occasion de se rendre compte du commerce si important qui se fait dans ces deux grands marchés, et surtout d'étudier les populations qui s'y rendent de fort loin. « C'est un contraste » bizarre que de passer d'une de ces têtes à demi sau- » vages, aux traits jaunes et noirs, vendant des peaux » de bêtes féroces, à une gentille modiste française, » assise dans sa belle boutique, entourée de chapeaux » de soie, de rubans de mille nuances, de satins, de » parfumerie, etc... »

Lorsque M. Hansteen était forcé de séjourner dans une ville, il ne manquait aucune occasion de s'instruire sur les particularités que pouvaient offrir les mœurs des habitants. C'est ainsi qu'il raconte avec des détails circonstanciés, une noce qu'il vit célébrer à Tobolsk et un baptême auquel il assista. C'était en hiver; la néophyte avait vingt ans; vêtue d'une robe de mousseline, elle fut précipitée dans une cuve remplie d'eau non chauffée; et quand elle en sortit, en présence de nombreux spectateurs, la sensation de froid ne fut pas, je le présume, la seule chose qu'elle dut éprouver.

Pendant la navigation sur l'Angara, toutes les journées ne ressemblaient pas, il s'en fallait de beaucoup, à celles qui permettaient à Gustave de réjouir l'équipage par la lecture du roman d'*Ivanhoë;* il y avait des journées pleines d'émotion causée par un danger véritable.

La Sibérie est un plateau en pente, qui, depuis la frontière chinoise, descend vers le nord jusqu'au bord

de la mer Glaciale. Tous les fleuves ont, par conséquent, une direction septentrionale... En général, leur cours n'est pas très rapide, mais quand ils entrent dans des contrées montagneuses, où le terrain est inégal et où les eaux sont resserrées entre deux murailles de rochers escarpés, où la pente devient très forte, on est entraîné avec une vitesse extrême, la surface de l'eau s'agite, puis les vagues s'élèvent avec des lames blanches d'écume et un bruit qui peut être entendu à une grande distance. Il existe sur l'Angara dix *porogs* ou cataractes de cette espèce, dont quelques-unes sont fort dangereuses, sans compter une foule de *schevera* ou cascades moins importantes.

« Les préparatifs de la descente d'un porog ont quel-
» que chose de solennel. Quand on est assez près de
» la cataracte pour en entendre le mugissement et voir
» la crête écumante des vagues, le conducteur de la
» barque, placé près du gouvernail, s'écrie : *Priez Dieu!*
» sur quoi tout l'équipage se tourne vers une image
» clouée dans un lieu apparent, et fait le signe de la
» croix ; ensuite le patron prononce à haute voix une
» courte prière. Les rames sont aussitôt saisies ; le pa-
» tron commande : *ramez fortement*, et on travaille de
» tout cœur. Vient un moment de vive attente ; plus on
» se rapproche du danger, plus l'anxiété augmente :
» le pilote prend sa place sur la proue, un mouchoir
» blanc tordu à la main ; il s'en sert pour faire les si-
» gnaux au patron, à la poupe, soit en le tenant au-
» dessus de sa tête, soit en frappant à gauche ou à
» droite, aucun mot de commandement ne pouvant
» être entendu au milieu du fracas des eaux... tout

» l'art de la manœuvre est de tenir la quille du navire
» dans la même direction que l'eau ; car, si le bâtiment
» prend le courant de travers, il est perdu. Enfin, les
» premières vagues se font sentir ; la barque commence
» à se balancer ; la rapidité s'accroît à chaque seconde,
» le tumulte des flots devient de plus en plus assour-
» dissant ; tous les muscles sont tendus pour suivre les
» signaux du pilote, qui ordonne d'aller tantôt à droite,
» tantôt à gauche. Le patron crie : *fortement, forte-*
» *ment!* si la barque ne tourne pas assez vite. Enfin
» les vagues s'apaisent, le pilote descend de la proue,
» essuie la sueur qui couvre son visage, et vient radieux
» vers le premier passager en lui disant : *Je félicite*
» *votre seigneurie*, puis il adresse ses compliments au
» patron qui est encore au gouvernail. De tous côtés
» on entend le cri : Que Dieu soit loué ! Toutes les bou-
» ches, fermées jusqu'à cet instant, se mettent tout
» d'un coup en mouvement ; la gaieté et les rires font
» irruption comme la fumée de la soupape d'une ma-
» chine à vapeur. »

Sur le Ienisseï, tous dangers de cette nature avaient disparu, mais M. Hansteen y rencontra un ennemi contre lequel il est impossible de se défendre complétement. « C'est une espèce de petit cousin blanc,
» d'une extrême voracité, qui pénètre dans la bouche
» et dans les narines quand on respire. Le visage, les
» mains, et même les parties du corps couvertes de
» vêtement, sont tellement piqués qu'il en résulte une
» espèce de fièvre. Quiconque n'a pas visité ces con-
» trées ne saurait se faire une idée d'un tel fléau.....
» En général, on se protége contre la morsure des cou-

» sins à l'aide de gants et d'un masque de crin ; mais » pour faire des observations au bord du fleuve, ce qui » demandait bien deux heures par jour, tenant le livre » et le chronomètre de la main gauche et le crayon de » la droite, il fallait jeter gants et masque, et déployer » une certaine force d'âme pour ne pas remuer, en » dépit de piqûres incessantes sur le visage et sur les » mains. »

Puisque je viens de parler de ce qui fit le tourment de M. Hansteen pendant sa navigation sur le Ienisseï, je parlerai également d'un ennui auquel nulle part il ne put échapper, et qui partout lui causa une extrême impatience. Dans quelque lieu qu'il allât, à peine était-il arrivé, qu'aussitôt les fonctionnaires de la localité se présentaient en grande tenue. « Mais c'est in» supportable, s'écriait le voyageur, qu'on n'ait pas le » temps de tirer ses bottes avant que ces pauvres gens, » avec leur politesse outrée, n'accourent pour faire » preuve de leur respect! »

Plaintes inutiles ! rien ne peut empêcher le fonctionnaire de pénétrer par une porte ou par une autre; et s'il est mal accueilli, s'il voit qu'il est importun dans le moment, il reste roide, tout d'une pièce, et attend sans souffler mot, ou, ce qui est plus rare, il se retire silencieusement, comme le fit l'assesseur et conseiller titulaire de Sélo-Keschémy. « Au beau milieu de mon tra» vail, raconte M. Hansteen, je fus interrompu par » Gregorii Komlevsky, l'unique fonctionnaire de la » ville, qui venait m'offrir son hommage respectueux. » Je lui déclarai que je ne parlais presque pas le russe » et continuai mes observations. Il restait derrière moi,

» muet et incliné, le bonnet à la main ; puis il s'en » alla tout doucement, et deux domestiques bien vêtus » me présentèrent de sa part une assiette de gaufres, » plusieurs espèces d'autres gâteaux, de la crème, du » beurre frais et un grand morceau d'esturgeon. Enfin, » il fit appeler Gustave, et lui remit un présent fort utile » pour moi comme pour lui, et dont il présageait que » nous sentirions bientôt le prix : deux masques contre » les cousins. »

Partout sur sa route, même dans les villages, en Sibérie comme en Russie, l'ordre du gouvernement, relativement au voyage de M. Hansteen était connu d'avance par les soins des gouverneurs. Cette circonstance, jointe à la lettre ouverte du ministre de l'intérieur, leva toutes les difficultés qui pouvaient venir des hommes, et à son retour à Saint-Pétersbourg, le savant professeur put dire avec vérité à l'empereur Nicolas : « Il n'existe pas un pays sur la terre où l'on voyage » aussi rapidement, aussi sûrement et à si peu de frais » qu'en Russie, et surtout en Sibérie. » Il aurait pu ajouter (ce qui est bien autrement à considérer que la vitesse ou la dépense), qu'en tous lieux il avait été accueilli avec une franche cordialité, et que quelquefois même il avait reçu des preuves d'une véritable affection de la part des gouverneurs de province et de toutes les personnes éclairées avec lesquelles il avait eu des rapports.

« On vous recevra à bras ouverts, lui avait dit un » médecin de Cazan, M. Thiele, et on sera heureux de » vous garder le plus longtemps possible ; et n'allez » pas penser que c'est vous qui serez l'obligé ; ce se-

» ront vos hôtes eux-mêmes qui vous auront de la re-
» connaissance pour les bons moments qu'on vous
» devra. » M. Thiele avait dit vrai ; M. Hansteen et ses deux jeunes compagnons furent reçus à bras ouverts dans les salons. Il existe une franc-maçonnerie de l'éducation, dans laquelle les initiés se reconnaissent, non à des signes extérieurs ou à des poignées de main, mais à des indices inintelligibles pour les profanes. Cette parenté de notre choix, qui porte les gens de tendances semblables à se rechercher, a fait plus encore que toutes les recommandations du ministre de l'intérieur, pour procurer à M. Hansteen une bonne réception de la part des gouverneurs de province, un seul excepté : il s'agit du général d'Essen, Allemand d'origine, ancien sous-officier, devenu directeur militaire du gouvernement d'Orenbourg, vrai soldat, mais exclusivement soldat ; M. d'Essen ne pouvait pas plus comprendre la mission du savant norvégien, qu'il n'avait compris la mission de M. Alexandre de Humboldt qui, peu de temps auparavant, avait traversé son gouvernement. Avant son arrivée à Orenbourg, l'illustre voyageur avait écrit une lettre au général, en le suppliant de lui procurer quelques animaux rares, qui se trouvent dans les environs de cette ville, et que l'habile naturaliste destinait au musée de Berlin ; d'Essen avait été furieux de la demande, et s'était écrié : « Je ne comprends pas comment le roi de Prusse a pu donner un rang élevé à un homme qui s'occupe de choses aussi futiles ! »

Quel changement si nous nous transportons à Krasnoiarsk, chez le gouverneur Alexandre Petrovitsch Ste-

panoff. Les voyageurs le trouvèrent dans son cabinet de travail, qui renfermait une nombreuse collection de minéraux, d'animaux empaillés, des livres, des gravures, des portraits de peuplades du Nord, des vases chinois, etc... Sur la table se trouvait un joli volume : c'était l'*Almanach de Ienisseisk*, rédigé par le gouverneur lui-même. — Il avait un atelier de pierres où M. Hansteen fit polir deux petites boîtes d'agate pour ses aiguilles magnétiques, ce qu'il n'avait pas pu se procurer à Christiania. Qui se serait attendu à trouver au fond de la Sibérie orientale tout ce que la science, l'art et la nature produisent de plus remarquable !

C'est surtout chez les membres des différentes universités que M. Hansteen reçut un accueil amical et presque fraternel, et son livre fait parfaitement connaître quelle est, en Russie, la société des gens instruits.

Entrons dans les salons où le voyageur veut bien nous introduire : qui trouvons-nous? des hommes laborieux, dévoués à la science, toujours pleins d'aménité et quelquefois de gaieté ; des femmes bien élevées, spirituelles, voulant être aimables, et par cela même y réussissant le plus souvent. Telles sont : madame Jänisch, qui jouait du piano et chantait comme une artiste, et dont la fille âgée de vingt ans, parlait le russe, le français et l'allemand, comprenait l'italien et le polonais, et était fort versée dans la connaissance de la littérature européenne ; madame Kupffer, jeune Parisienne, qui n'hésitait pas à suivre son mari pendant les longs et pénibles voyages qu'il entreprenait dans l'intérêt de

la science; madame Eversmann, d'origine asiatique, qui obtenait toutes les sympathies par sa vivacité, par son laisser-aller tartare et par sa parole chaleureuse; mesdames Einbrodt, Friandt, Hirsch et tant d'autres dont je ne puis parler, dans la crainte de donner à ce rapport des proportions insolites. Charmantes réunions! quel bonheur de vivre au milieu de ces excellentes familles dont M. Hansteen a eu tant à se louer, et qu'à son tour il nous a fait aimer!

Toutefois je ne puis me défendre d'une pensée qui porte avec elle le désenchantement. Près de trente ans se sont écoulés depuis que le savant norvégien parcourait l'empire russe; la société est-elle bien restée ce qu'elle était en 1829? En Russie, comme en d'autres pays qui se croient et se disent plus civilisés, ne s'est-on pas éloigné du salon pour se rapprocher de la salle des gardes? L'urbanité expansive, la conversation polie, vive et spirituelle, la courtoisie, que je ne confonds pas avec la galanterie, n'ont-elles souffert aucune atteinte? n'ont-elles pas été remplacées par les émotions du gain, et par le sans-gêne des cercles prétendus littéraires? il est permis de concevoir quelque crainte à cet égard. L'état d'innocence que M. Hansteen avait remarqué chez le paysan sibérien a disparu depuis que l'on a introduit en Sibérie le lavage de l'or. C'est un fait hors de doute. Il est difficile de croire que les rangs supérieurs de la Société aient été préservés d'un changement non moins grand, quoique se produisant sous des formes différentes. Que si cependant, à Tobolsk ou ailleurs, il existe encore un de ces salons dont M. Hansteen nous a fait une peinture si gracieuse, qui

ne désirerait y être admis, qui ne serait tenté de s'écrier avec le poëte :

...... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat!....

A Ekathérinembourg, chez le docteur Wulff, un jeune noble russe, Salomiosky, attira l'attention de M. Hansteen, et ne tarda pas à obtenir toutes ses sympathies. C'était un homme de manières presque imposantes, avec une figure pleine d'âme et des yeux doux et beaux. Il était tout cœur, et le professeur fut ému de voir un jeune homme de vingt-sept ans entrer avec lui, sur les problèmes les plus graves de la vie, dans une conformité de sentiments singulière.

Salomiosky accompagna les voyageurs norvégiens dans la visite qu'ils firent aux fabriques, usines, lavoirs d'argent, d'or et de platine, et à tous les *savodi* qui se trouvent sur le côté oriental de la chaîne de l'Oural. « La position des inspecteurs de savodi (lieux d'industrie) est étrange. Aujourd'hui ils commandent en » maîtres absolus à plusieurs milliers d'ouvriers ; des » millions de roubles passent chaque année entre leurs » mains ; ils vivent en grands seigneurs comme de » riches propriétaires. Demain le maître, mécontent, les » prive de tout ce qu'ils ont mis de côté pour eux-» mêmes, et les envoie travailler dans les mines, car » ils ne sont que des instruments dans sa main, comme » tout serf. Nous ne sommes pas habitués à nous fi-» gurer le servage accompagné de talent et de richesse ; » un maître découvre-t-il chez un jeune serf d'heu-

» reuses dispositions, il l'envoie en France, en Angle-
» terre, avec l'ordre d'étudier la chimie, la physique,
» les sciences mécaniques, etc... Le serf travaille,
» apprend les langues, suit les cours publics avec une
» énergie de volonté et de mémoire telle, que les pro-
» fesseurs s'étonnent de ses progrès rapides, et prédi-
» sent qu'il deviendra une lumière dans son pays, où
» il portera le flambeau des sciences. Suprême erreur !
» retourné dans sa patrie, le maître l'accapare et le met
» sous le joug comme une bête de somme qu'on traîne
» où l'on veut. Un beau jour il est mécontent ; il arrache
» au serf le harnais de seigneur et le rejette dans la
» bande ouvrière. »

Le froid de la Sibérie est à remarquer. A Tomsk, le 3 janvier 1829, le thermomètre marqua trente et un degrés (Réaumur), et cependant cette ville n'est située que vers le cinquante-septième degré de latitude boréale. Il est heureux que l'hiver de la Sibérie présente un calme tel que M. Hansteen pouvait aller, une lumière à la main, devant la porte de la maison, pour observer le thermomètre, sans que la flamme vacillât le moins du monde. Si cette circonstance n'existait pas, ni homme ni animal ne pourrait vivre en plein air.

Si M. Hansteen éprouva un froid intense à Tomsk, en revanche il eut à supporter une terrible chaleur pendant son séjour à Ienisseisk. Le 31 juillet 1829, peu après midi, le thermomètre marquait vingt-quatre degrés deux minutes (Réaumur) à l'ombre, et à quatre heures de l'après-midi, trente-trois degrés deux minutes au soleil.

Le voyage, qui avait commencé par d'incroyables

difficultés avec la douane russe, finit par une audience de l'empereur et de l'impératrice de Russie, audience précédée de très grands embarras pour se procurer un costume. Tout cela est raconté avec beaucoup de vivacité et d'entrain ; et, en 1830, le lecteur prend part à l'anxiété de M. Hansteen, comme deux ans auparavant il avait pris part aux ennuis extrêmes qu'il avait éprouvés, et que ne voulait pas lever le ministre des finances comte Cancrin.

Il faut l'avouer, la nouveauté des descriptions et des détails de mœurs est pour beaucoup dans le plaisir qu'on éprouve à la lecture des *Souvenirs d'un voyage en Sibérie;* mais ce plaisir n'a pas pour cause unique un sentiment de curiosité pleinement satisfait. Et en effet, si M. Hansteen a parcouru des pays bien peu connus de nous, s'il a vu des populations bien rarement visitées par quelque Européen, il a aussi traversé la Russie d'Europe, décrite avant comme après son voyage par un assez grand nombre d'écrivains. Tout n'est donc pas nouveau dans son livre ; seulement, ce qui n'a pas l'attrait de la nouveauté est raconté et expliqué autrement et dans un autre esprit.

En général, les auteurs qui ont écrit sur la Russie l'ont-ils étudiée avec un esprit assez éclairé, avec la volonté bien arrêtée de demeurer toujours exempts de toute partialité? Je n'oserais l'affirmer ; et d'ailleurs chacun d'eux, le plus souvent, n'a levé qu'un coin du voile. L'un s'est attaché à peindre les classes élevées, l'autre s'est montré surtout occupé du sort des serfs ; celui-ci n'a voulu voir que les usines et les ateliers, celui-là n'a guère fréquenté que les salons. Je me défie,

à tort peut-être, mais enfin je me défie de leurs récits, bien plus encore de leurs appréciations dictées souvent (du moins je le crois) par l'esprit de parti ou de caste, ou émises d'après des idées préconçues. Rien de tout cela dans l'ouvrage de M. Hansteen, si ce n'est toutefois lorsqu'il parle de certaines pratiques religieuses qu'il ne juge pas bien, parce qu'elles s'éloignent de ses croyances et qu'il ne les comprend pas suffisamment.

Indépendamment de la nouveauté, d'où naît donc enfin le plaisir que procure la lecture des *Souvenirs de voyage?* — De la nature d'esprit du narrateur. — M. Hansteen, cet homme universel, sans l'avis duquel rien de ce qui touche de près ou de loin à la science ne saurait se faire en Norvége, comme le dit M. De la Roquette, ce savant éminent auquel ses collègues ont offert une médaille d'or sur laquelle ils ont cru pouvoir mettre cette inscription : *Splendet in orbe decus*, M. Hansteen a su se dépouiller pour ainsi dire de tout bagage scientifique ; et qu'est-il resté ? un homme d'un esprit élevé, ferme et judicieux, un homme chez qui domine la droiture et le bon sens, qui sait tout voir et peut tout étudier. Et quand il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, il n'enfle pas sa voix, il ne prend pas des airs hautains et dédaigneux en se drapant magistralement dans son manteau ; non, bien loin de là : il raconte avec simplicité, avec une bonhomie pleine de finesse et de gaieté, bonhomie que je crois quelque peu parente de celle de notre La Fontaine.

En lisant les *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, ne cherchez donc pas les opinions de l'aimable conteur, sur les différents genres de gouvernement, son point de

vue historique, son système d'économie politique ; n'y cherchez de système d'aucune sorte ; vous y trouverez mieux que cela ; vous y trouverez la peinture vraie et impartiale, fine et spirituelle des personnes et des choses. La réunion de toutes ces qualités est assez rare pour que j'aie crue devoir insister en la signalant.

Dans ce rapport, trop long peut-être, je n'ai donné qu'un aperçu fort incomplet des *Souvenirs d'un voyage en Sibérie.* Il faut lire l'ouvrage. Quant à moi, je dois le dire, j'ai trouvé à cette lecture un tel charme, qu'une fois commencée, il ne m'a point été possible de l'interrompre ; et au moment, trop tôt arrivé, où j'ai fermé le livre, le bon, aimable et spirituel voyageur, avec lequel je venais de passer quelques heures, comptait un ami de plus.

Nouvelles et communications.

NOUVELLES D'ÉGYPTE ET D'ÉTHIOPIE.

S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte, vient d'établir un conseil chargé de la direction des études des jeunes Égyptiens envoyés en France et destinés à différentes professions civiles et militaires. La mission se compose maintenant de deux élèves astronomes, trois élèves ingénieurs civils, quatre élèves médecins, pharmaciens ou chimistes, et treize élèves destinés aux Écoles de Metz ou de Saint-Cyr. Le premier, Mahmoud-Effendi, s'est déjà fait connaître par des observations d'astronomie et de physique, accueillies par l'Académie royale de Bruxelles, et par l'Institut de France.

En Égypte, l'attention du gouvernement s'est portée sur le rétablissement des Écoles qui avaient été, la plupart, fermées sous le règne d'Abbas. L'École médicale du Caire a été rouverte par les soins de Clot-Bey qui en conserve la direction supérieure. Au Caire, on fonde dix Écoles dites nationales. Le cheykh Refa'ha, le traducteur de la Géographie de Malte-Brun, est le directeur de l'École militaire, où l'on apprend, outre l'arabe, le turc et le persan, les langues européennes, savoir : le français, l'anglais et l'allemand, avec la géographie, le dessin, les éléments des mathématiques et le cours militaire. L'école est aujourd'hui composée de 250 élèves internes, répartis par divisions, et en outre de quantité d'élèves externes, fils des principaux

personnages du pays et hauts fonctionnaires, tels que LL. EE. Hassan, Ismayl et Latif pachas, etc. A l'école est joint un bureau de traduction ; les traducteurs sont les élèves de l'ancienne école des langues (1). On y traduit en ce moment, entre autres ouvrages d'histoire, l'histoire de Napoléon Ier, les hommes illustres de Plutarque, etc.

Le Caire possède plus de 200 écoles primaires, et, en outre, dix établissements où l'on donne une instruction plus développée, avec des leçons de turc et de calligraphie. Son Exc. Edhem-Pacha, gouverneur du Caire, ancien ministre de l'instruction publique, directeur du Ouâqf, a fondé d'autres écoles dans la capitale.

En attendant la réorganisation de l'expédition à la recherche des sources du Nil blanc, nous apprenons que M. de Lesseps, pendant son voyage à Khartoum, à la suite de S. A. Mohammed Saïd, a recueilli d'intéressantes observations de géographie et d'histoire narelle. En voici un court résumé : Don Bartolomeo Mosgân, membre de la mission autrichienne, après la mort de don Angelo Vinco, a remonté le Nil pendant quinze jours de navigation au delà du terme de l'expédition d'Arnaud, vers le 3e degré de latitude nord. Il a visité la station de Gondokoro, presque aussi importante que Khartoum, et fondée par Angelo Vinco, par 4° 35′ latitude nord et 28° 47′ longitude est de Paris. Le pays est malsain ; 12 missionnaires sur 36, ont succombé ; il règne des fièvres pernicieuses à Khartoum même. En reportant ses souvenirs à l'année 1839, époque du

(1) Que dirigeait jadis le cheykh Refa'ha.

voyage de S. A. Mohammed-Aly, on se rappelle que sur 60 individus qui l'accompagnaient, 13 sont morts. En 1857, sur 65 Albanais formant l'escorte du vice-roi, trente ont été atteints et ont beaucoup souffert de l'ardeur excessive du soleil.

M. Heuglin, consul d'Autriche à Khartoum, a mesuré l'altitude de cette ville, et a trouvé 1 060 pieds de France (34^{m},50).

Khartoum possède aujourd'hui 35 à 40 000 habitants. On prétend que son nom lui vient d'un mot qui signifie *trompe*, parce que l'on compare le Nil bleu et le Nil blanc aux deux doigts qui terminent la trompe de l'éléphant. A Khartoum, plusieurs Européens s'occupent d'observations scientifiques, M. de Malzac, de géographie, le docteur Peney de climatologie et de physique médicale : ce dernier se propose de traiter les questions signalées par M. le docteur Jules Cloquet, au nombre des *instructions* qu'a rédigées la commission de l'Académie impériale des sciences.

De nombreux produits végétaux et des échantillons d'armes et d'objets ethnographiques ainsi que des croquis de vues et de typographie ont été envoyés à l'Académie par M. de Lesseps à l'appui de ses observations. On distingue dans les plantès, l'arbre à beurre, des tubercules de grands convolvulus, le *caoutchouc;* parmi les instruments, des outils d'agriculture en fer, en usage aujourd'hui, ainsi qu'une arme en fer à deux tranchants, absolument semblable à une sorte de *trident* représenté sur les monuments de l'Égypte ; ce qui prouve que les usages n'ont point changé depuis les conquêtes des Égyptiens en Éthiopie.

JOMARD.

NOUVELLE EXPÉDITION ENVOYÉE DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES PAR LADY FRANKLIN.

LETTRE

ADRESSÉE A M. LE CAPITAINE M' CLINTOCK,

Commandant le navire à hélice le Fox,

Le 3 juin 1857.

PAR M. DE LA ROQUETTE.

Vice-président de la Société de Géographie,

Communiquée le 5 du même mois à la Commission centrale.

Paris, le 3 juin 1857.

Monsieur,

Lady Franklin a eu l'obligeance de m'envoyer vos « *Reminiscences of Arctic Ice-Travel in Search of Sir John Franklin and his Companions* » que vous avez bien voulu me faire parvenir par son intermédiaire. Quoique je connusse déjà la majeure partie de vos belles explorations des mers arctiques par le *Nautical Magazine* et par quelques autres écrits, je n'en ai pas moins lû avec un vif intérêt ce que vous venez de publier récemment sur le même sujet dans le *Journal of the Royal Dublin Society*, et je vous prie d'agréer mes remercie-ments pour cette importante communication. Lady Franklin doit se féliciter, et l'Angleterre, de même que la France et les autres nations éclairées doivent se féliciter aussi de vous voir à la tête d'une expédition qui produira, personne ne saurait en douter, d'heureux

résultats, non-seulement en ce qui concerne son but principal, mais aussi sous le rapport des informations dont vous enrichirez les sciences que vous cultivez.

Si je suis bien informé, il paraîtrait que vous vous proposez de pénétrer par la baie de Baffin dans le détroit de Lancaster, puis de suivre l'*Inlet* du Prince Régent, et de vous diriger ensuite, après avoir traversé le détroit auquel le capitaine Kennedy a donné le nom de Bellot, et qu'il suppose séparer la terre de North Somerset de Boothia, vers l'embouchure de la grande rivière des Poissons où on a trouvé des débris incontestables provenant de l'*Erebus* ou de la *Terror* (1). Je ne me permettrai à ce sujet qu'une seule observation : A-t-on la certitude que ce détroit existe réellement? Si vous prenez la peine de jeter un coup d'œil sur la relation posthume du voyage de Bellot, pages 274 et 334-336 (7 avril au 9 juin 1852), et de comparer ce

(1) Il résulte d'une lettre écrite par le capitaine M' Clintock au président de l'association des armateurs de Liverpool, et que je n'ai connue que postérieurement, que l'expédition de lady Franklin se dirigera vers le détroit de Barrow pour s'assurer que les approvisionnements, etc., laissés à Port-Léopold et à l'île Beechey, sont en bon état; il examinera l'état des glaces dans le détroit de Peel, et, poussera plus loin dans les parties non encore connues, si cela est praticable. S'il ne réussit pas de ce côté, il a le projet de retourner à Port-Léopold et de s'avancer en passant par l'*Inlet* du Prince-Régent jusqu'au détroit de Bellot, et d'y faire une nouvelle tentative pour le traverser; de gagner la terre Victoria où il passerait l'hiver, et d'essayer au printemps suivant, avant la fonte des glaces, une exploration complète au moyen de traîneaux tirés par des hommes et par des chiens, etc., etc. Le capitaine M' Clintock a avec lui un interprète esquimau.

que dit le lieutenant de vaisseau de la marine impériale de France, avec ce que rapporte Kennedy dans « *A short narrative of the second voyage of the Prince-Albert in Search of Sir John Franklin*, p. 131, vous reconnaîtrez que ces deux marins ne sont pas tout à fait d'accord. Il semble qu'il y aurait eu, dans cette circonstance, entre Kennedy et Bellot, un dissentiment semblable, mais en sens inverse, à celui qui eut lieu en 1818 entre John Ross, qui supposait que le détroit de Lancaster était une baie profonde, et ses officiers qui pensaient que ce *pouvait être* un détroit, quoi qu'ils n'en eussent point acquis la certitude, ce qui a été démontré depuis, et qui demandaient à l'explorer. J'ajouterai toutefois que le 22 mai 1854, le comte d'Ellesmere, à cette époque président de la Société géographique de Londres, en rappelant dans son Rapport annuel (*Address*) une note que j'avais cru devoir mettre à la p. 274 de la relation du voyage de Bellot, s'exprimait ainsi page LXXXIII : « *My attention has been directed to a passage at page* 335 *of the journal of lieut. Bellot, and to an annotation of its able editor, which I think merits observation. It relates to a supposed difference of opinion on a point of some geographical interest between the writer and Mr. Kennedy. I advert to it not for the purpose of geographical discussion or detail, but first, because it brings out in strong and creditable relief the delicate susceptibility of the writer. The very notion of a difference of opinion on a matter of fact with his friend seems to have weighed upon his mind; and he appears to have positively shrunk from the prospect of elevating his own credit for accuracy at the expense of*

Mr. Kennedy. My other reason for allusion to the passage is, THAT I BELIEVE *the difference of opinion did not continue, and that lieutenant Bellot, before his last expedition, had found reason to adopt the conclusions of his associate, a fact with which his editor was not acquainted.* » Je ne puis ni contester, ni adopter cette assertion du noble lord, Bellot ne m'ayant point parlé de ce fait lorsque je l'ai vu à Paris au retour de son voyage.

Mes collègues de la Société de géographie de Paris ont été charmés d'apprendre la généreuse détermination de lady Franklin, dont la constance est au-dessus de tout éloge. Ils se félicitent comme moi, monsieur, de voir le *Fox* sous le commandement d'un officier de la marine royale britannique, qui a si souvent et si honorablement exploré les régions arctiques ; ils regrettent seulement que le *Resolute* ne marche pas de conserve avec le *Fox*.

Agréez, etc., etc.

DE LA ROQUETTE,
Vice-président de la Société de Géographie.

RÉPONSE

DE M. LE CAPITAINE M' CLINTOCK,
Commandant l'expédition de lady Franklin,

A la lettre qui lui avait été écrite le 3 juin 1857,

PAR M. DE LA ROQUETTE,
Vice-président de la Société de Géographie.
Communiquée le 3 juillet à la Commission centrale.

Découvertes arctiques, yacht *Fox*,
Aberdeen, 30 juin 1857.

Cher monsieur,

Je suis très reconnaissant pour ce que vous voulez bien me dire de flatteur dans la lettre que lady Franklin m'a remise de votre part. J'aurais été charmé de vous répondre avec quelques détails ; mais *ayant l'intention de mettre à la voile ce soir*, je suis extrêmement occupé à la veille de mon départ.

Il est probable que j'hivernerai dans la baie Brentford au travers de laquelle je pense qu'il existe un passage. C'est aussi l'opinion de Sir James Ross, opinion qu'il m'a manifestée en 1849, lorsque j'explorais la côte occidentale de North Somerset (1). Je pense aussi

(1) Sans mettre aucunement en doute, le fait cité par M. le capitaine M' Clintock, je crois devoir cependant faire remarquer que dans le rapport officiel adressé à l'amirauté par Sir James Ross, sur son voyage à la recherche de Franklin, de 1848 à 1849, rapport inséré dans le *Return; Arctic-Expedition*, publié au mois de mars 1850, cet illustre navigateur s'exprime ainsi, p. 62. « *We observed several small bays and inlets between us and the southernmost cape, of whose continuity we could not be assured at so great a distance, yet they are marked on the chart which accompanies this account of our proceedings,* BY WHICH IT WILL BE PERCEIVED THAT A VERY NARROW ISTHMUS SEPARATES PRINCE REGENT

que ce qui milite en faveur de l'existence du détroit de Bellot, est le fait de fortes marées et d'eau libre vues à la fois, dans ces environs, par Kennedy et Bellot. Il n'en serait point ainsi, si le passage se rapportait seulement à une île située dans la baie Brentford comme quelques personnes (Bellot à ce que je crois) l'ont suggéré.

Mon navire est admirablement approprié et on ne peut plus convenablement équipé pour le voyage, aussi je ne puis concevoir le moindre doute que nous ne complétions la découverte de rivages encore inconnus, et que nous ne trouvions les restes (*relics*) qui peuvent encore exister. Mais il dépendra beaucoup de la saison, suivant qu'elle sera favorable ou contraire, que nous puissions faire une traversée complète par le détroit de Bhering (*Beering*).

Agréez, je vous prie, mes excuses pour ces lignes écrites à la hâte, et croyez-moi, cher monsieur, votre, etc. *Signé :* J. L. M' Clintock,

Capt. R. N.

INLET FROM THE WESTERN SEA AT CRESWELL AND BRENTFORD BAYS. »

Si un isthme, quelque étroit qu'il soit, sépare l'*Inlet* du Prince Régent de la mer occidentale aux baies Creswell et Brentford, ainsi que l'annonce Sir James Ross, isthme dont parle aussi Bellot et auquel il suppose une largeur d'environ cinq milles, il semble difficile qu'il puisse exister en même temps un passage de la baie Brentford (qui ne serait plus alors une baie) à la mer occidentale? J'ajouterai que l'inspection de la carte qui accompagne la relation du voyage de Sir John Ross (1829-1833), ne permet guère de supposer qu'il se trouve un détroit à partir de la baie Creswell soit à l'ouest, soit au sud de la baie Brentford. M. le capitaine M' Clintock lèvera certainement tous les doutes, et en tranchant la difficulté, rendra un nouveau service à la géographie des régions arctiques. *De la Roquette.*

CANAL MARITIME SANS ÉCLUSES, ENTRE L'OCÉAN PACIFIQUE ET L'OCÉAN ATLANTIQUE,

Par la voie des rivières Truando et Atrato.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Adressée le 10 juin 1857, de New-York, par M. F. Kelley,
A M. De la Roquette, vice-président de la Société,
Et communiquée le 3 juillet à la Commission centrale.

Mon cher monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer qu'après une navigation fort orageuse de quatorze jours à travers l'océan Atlantique, je suis arrivé aux États-Unis en bonne santé. A moitié route, j'ai été assez heureux d'apercevoir, pour la première fois de ma vie, une énorme montagne de glace (*a large ice-berg*) entraînée par un vent furieux, spectacle qui m'a rempli d'une profonde admiration. Six semaines après mon retour, j'ai visité Washington, et eu avec le président et les membres de son cabinet une entrevue dans laquelle je leur ai développé le plan que vous connaissez, pour un *canal maritime sans écluses entre les deux océans, par la voie des rivières Truando* et *Atrato.* Ils l'ont accueilli favorablement, et il a été décidé qu'un navire de l'état, le bateau à vapeur l'*Arctic*, commandé par le lieutenant Craven, l'un de nos meilleurs officiers, et à bord duquel se trouveront d'autres officiers de notre marine nationale, des ingénieurs de l'armée et plusieurs savants, partira le 1er octobre prochain; et que deux autres bâtiments se-

ront mis à leur disposition (1). Pendant les six mois environ que doit durer l'expédition, tous les lieux que j'ai parcourus moi-même ou que j'ai fait étudier par des hommes compétents, et en particulier la baie de Humboldt, l'*inlet* Kelley, et la baie de la Chandeleur (*Candelaria*), dont on déterminera exactement la latitude et la longitude, seront explorés avec le plus grand soin. Je crois pouvoir dire que sous le rapport de l'expérience et de l'habileté scientifique, aucune des expéditions envoyées jusqu'ici par le gouvernement des États-Unis ne pourra être comparée à celle qui va bientôt visiter l'isthme.

Tout en me félicitant de la détermination du gouvernement américain, et en conservant la plus vive gratitude pour la faveur qu'il veut bien m'accorder, je ne laisse pas de regretter de n'avoir pas suggéré à votre empereur, pendant l'entrevue que Sa Majesté m'a accordée, l'idée de proposer au gouvernement anglais de se joindre à lui pour faire un examen approfondi des portions de l'isthme situées entre ma route et le chemin de fer de Panama. Le monde entier aurait pu savoir alors où se trouve la meilleure et la seule localité sur laquelle on peut établir un canal. Si une semblable proposition pouvait être mise sous les yeux de Sa Majesté, je ne doute pas qu'elle ne l'accueillît favorablement. . . . .

Signé : F. M. Kelley.

(1) Le *New-York Herald* annonce que le congrès a voté une somme de vingt-cinq mille piastres pour les frais de cette exploration.

De la Roquette.

NOTE

Sur la cause principale du phénomène nommé Seiche.

Le phénomène connu sous le nom de *seiche*, qui est propre aux lacs longs et étroits, et se produit par un temps parfaitement calme, paraît venir spontanément, c'est-à-dire par des causes qui échappent à l'observation. Les géographes attribuent ce phénomène aux changements de la pression atmosphérique, et cette opinion se trouve corroborée par les faits suivants, observés par le colonel de génie russe Stabrowski, qui a, pendant sept ans, habité le bord sud du lac Onéga.

1° Le flux dans les seiches n'est nullement causé par le vent venant du bord opposé ; il en est seulement suivi.

2° La violence du vent et la vitesse avec laquelle il succède aux *seiches* sont constamment proportionnels au degré du flux et à la vitesse de son développement ;

3° Le flux des *seiches* est toujours accompagné d'une pression atmosphérique peu considérable ;

4° La baisse spontanée produite par les *seiches* est en rapport avec l'accroissement de la pression atmosphérique ;

Et enfin 5° La baisse spontanée est constamment suivie du vent dirigé vers le bord opposé, qui survient avec une vitesse et une violence proportionnelles au degré de la baisse.

Il faut ajouter que les riverains du lac prédisent les

vents et leurs directions, d'après le phénomène des *seiches*, aussi n'entreprennent-ils de voyage sur le lac, qu'après avoir examiné l'état de ses eaux. C'est ainsi que les habitants du bord sud se préparent au voyage quand il y a baisse spontanée, sachant par expérience qu'ils auront bientôt un vent propice; mais ils se gardent bien d'abandonner les bords par le temps de hausse, car ils risqueraient d'être rejetés sur le bord par le vent nord qui succède constamment au flux des *seiches*.

Tout cela prouve que le phénomène des *seiches* a pour cause une différence accidentelle entre les pressions atmosphériques sur les parties opposées du lac. Cette différence détermine l'élévation à l'une des extrémités du lac, et l'abaissement à l'autre.

La différence accidentelle de la pression atmosphérique sur les deux parties, nous dirons sur les deux moitiés opposées du lac, est naturellement d'autant plus grande que leur distance est plus considérable, et que la température de l'atmosphère présente en même temps une inégalité plus prononcée.

Les lacs, qui sont à la fois longs et étroits, sont comme des baromètres, et montrent à leurs extrémités la différence de la pression atmosphérique existant sur deux parties opposées du bassin.

Cette disposition étant précisément celle du lac Onéga, les *seiches* y sont fréquents et très considérables.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 19 *juin* 1857.

—

M. Cortambert écrit à M. le président pour exprimer ses regrets que l'état de sa santé et son séjour à la campagne le privent d'assister régulièrement aux séances de la Commission centrale; il fait déposer sur le bureau un plan de Paris dressé par M. Mignon, et disposé d'une manière particulière, sous forme d'un in-12; il fait remarquer que l'idée de M. Mignon pourrait être appliquée à de plus grandes cartes géographiques. Après quelques observations, la Société décide que M. Cortambert rédigera une note sur l'idée appliquée par M. Mignon à son plan de Paris.

M. Filippo Bartolomeo écrit de Messine, à la date du 12 mai 1857, à M. le président pour lui annoncer l'envoi d'une géographie physique dont il est l'auteur, et réclamer de la bienveillance des membres de la Société de Géographie de Paris, les observations et les annotations que ce petit ouvrage pourrait leur suggérer.

M. Ludwig de Heufler écrit de Vienne, à la date du 10 mai 1857, pour faire hommage à la Société de plusieurs de ses ouvrages, entre autres des instructions qu'il a rédigées pour le voyage de circumnavigation de

la frégate la *Novara* à propos des recherches à faire sur les cryptogames.

M. H. Haidinger, président de la Société impériale de géographie de Vienne, écrit à la Société à la date du 30 mai 1857, pour lui faire hommage de la première partie des mémoires de cette compagnie (voir au bulletin bibliographique). Des remercîments seront adressés à M. le président Haidinger.

M. Jomard annonce que, sur ses instances, M. Pentland a été chargé par le révérend D. Livingstone, de retirer la médaille d'or qui lui a été adjugée pour le prix annuel. Elle a été remise, ainsi que le diplôme, à M. Pentland.

Sir Roderick I. Murchison, président de la Société royale de Géographie de Londres, écrit que le savant voyageur, M. Livingstone, dont il transmet une lettre, est actuellement retiré en Écosse, au sein de sa famille, pour y terminer la rédaction de ses voyages.

M. Jomard offre à la Société, de la part de M. Babinet, membre de l'Institut, et de M. E. Bourdin, éditeur, une mappemonde homolographique, collée sur toile et montée sur rouleau. M. Daussy est prié de faire un rapport sur ce travail, et sur le nouveau système de projection imaginé par M. Babinet. Le même membre lit l'extrait d'une lettre que lui a écrite M. Mac-Queen, le savant géographe anglais, au sujet de plusieurs positions de l'Afrique australe encore incertaines, celles entre autres de *Cubango* et de *Calende;* il donne enfin quelques nouvelles d'Égypte et d'Éthiopie. — Voir au *Bulletin*.

M. Daussy présente au nom de M. de Kerhallet, ca-

pitaine de vaisseau, la carte du relevé des côtes du Maroc, que cet officier a dressée, et qu'il a accompagnée d'un mémoire à l'appui. M. Daussy est prié de faire parvenir à M. de Kerhallet les remercîments de la Société.

M. Malte-Brun offre à la Société sa notice historique sur les explorations du D[r] David Livingstone dans l'Afrique australe.

M. Legras, lieutenant de vaisseau de la marine impériale, présenté à la dernière séance par MM. le contre-amiral Mathieu et d'Avezac, est admis comme membre de la Société.

M. Ernest Bourdin, éditeur de voyages et de cartes géographiques, est présenté par MM. Jomard et Malte-Brun, pour faire partie de la Société.

M. Malte-Brun met sous les yeux de la Société une carte de M. John Arrowsmith, indiquant les dernières découvertes faites dans l'Australie septentrionale, par M. A. C. Gregory, et il donne lecture d'un résumé analytique des explorations de ce voyageur, pendant les années 1855 et 1856. Ces dernières explorations sont celles qui ont valu à M. A. C. Gregory la médaille d'or du Fondateur (*Founder's medal*) dans la dernière séance générale de la Société royale de géographie de Londres (25 mai 1857). — Renvoi au *Bulletin*.

M. Jomard communique à la Société une notice succincte sur la grande carte du globe de Sébastien Cabot, retrouvée depuis quelques années, et aujourd'hui déposée à la Bibliothèque impériale, carte dont il a donné une reproduction dans ses *Monuments de la géographie*.

La composition de ce planisphère gravé en plusieurs parties, explique la diversité des descriptions qui en

avaient été données. Cette notice est extraite d'un travail spécial sur la carte de Sébastien Cabot.

M. d'Avezac insiste sur l'importance historique de cette curieuse mappemonde, dont il établit qu'il existait au XVI[e] siècle d'assez nombreux exemplaires, et probablement plusieurs éditions, mais dont on ne connaît plus aujourd'hui que l'exemplaire unique possédé par la bibliothèque impériale, et que M. Jomard a eu la bonne pensée de reproduire en fac simile.

La notice de M. Jomard est renvoyée au *Bulletin*.

Séance du 3 *juillet* 1857.

—

M. le colonel Blondel, directeur du dépôt de la guerre, écrit à M. le président, pour lui annoncer de la part du ministre, l'envoi des neuf feuilles qui composent la 20[e] livraison de la grande carte de France au 80,000[e]. Des remercîments seront adressés au nom de la Société à M. le directeur du dépôt de la guerre, et il sera prié de vouloir bien procurer à la Société les feuilles déjà publiées de la carte au 32,000[e], ainsi que le tableau des coordonnées. M. le secrétaire de la Société impériale géographique de Russie adresse à M. le secrétaire général de la Commission centrale les procès-verbaux des séances du 23 mars et du 24 avril 1857. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Ernest Desjardins donne lecture d'une lettre de M. Lejean, membre de la Commission centrale, relative à son voyage dans les provinces danubiennes. Renvoi au *Bulletin*, par extrait.

M. Cortambert s'excuse de n'avoir pu assister à la séance et adresse, par l'entremise de M. le secrétaire-adjoint, la note qu'il a été chargé de rédiger sur l'application du procédé employé par M. Mignon, dans son plan de Paris, aux cartes géographiques, quelle que soit leur dimension.

M. De la Roquette communique à la Commission centrale une lettre que M. F. Kelley, auteur d'un projet de canal maritime sans écluses entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique, par la voie des rivières Truando et Atrato, lui a écrite de New-York sous la date du 10 juin dernier. Dans cette lettre, M. Kelley annonce que le gouvernement des États-Unis, convaincu de l'utilité du projet, a décidé qu'une expédition serait envoyée à ses frais pour explorer les contrées que ce canal est destiné à traverser. Un extrait de cette lettre sera envoyé au comité du *Bulletin*.

Le même membre donne ensuite lecture d'une lettre que M. le capitaine M' Clintock, commandant l'expédition arctique envoyée par lady Franklin à la recherche de l'*Erebus* et de la *Terror*, vient de lui écrire d'Aberdeen, sous la date du 30 juin dernier, pour annoncer qu'il se propose de mettre à la voile dans la soirée. Cet officier répond succinctement à quelques observations que M. De la Roquette avait cru devoir lui soumettre relativement au détroit de Bellot, dont l'existence paraît encore problématique. Un extrait de cette lettre sera envoyé au *Bulletin*.

M. Jomard présente un mémoire accompagné de cartes, intitulé : *Mémoire sur l'état actuel des lignes isocliniques et isodynamiques, dans le nord-ouest de l'Europe* (France, Angleterre, Belgique, Pays-Bas, etc., etc.)

Ce travail a été imprimé à Bruxelles, et est l'ouvrage de Mahmoud Effendi, astronome égyptien, l'un des jeunes gens qui ont fait leurs études à Paris. Le mémoire est extraït du tome XIX des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*. Mahmoud-Effendi est destiné à prendre la direction de l'observatoire du Caire.

M. Malte-Brun dépose sur le bureau la carte de l'itinéraire d'El-Oued à R'dâmes qu'il a dressée d'après les esquisses de MM. les capitaines Robert et de Bonnemain ; cette carte est accompagné du plan de R'dâmes (Ghadamès) publié pour la première fois d'après le croquis de M. de Bonnemain.

M. Ernest Bourdin, présenté à la dernière séance, pour faire partie de la Société, par MM. Jomard et Malte-Brun, est admis au nombre de ses membres.

M. Ernest Desjardins donne, au nom de M. Poulain de Bossay, lecture de la première partie d'un rapport sur le *Voyage en Sibérie*, de M. le professeur Hansteen, traduit en français par madame Colban, avec des notes de MM. De la Roquette et Sédillot ; l'heure avancée ne permet pas d'entendre la lecture du reste du rapport ; la fin est renvoyée à la prochaine séance.

M. le président, d'après le Dr Leplais, présent à Paris, donne à la Commission centrale de bonnes nouvelles de M. le baron de Humboldt : sa santé est dans l'état le plus satisfaisant. Il prend un vif intérêt aux travaux de la Société de Géographie de Paris, et fait des vœux pour sa prospérité ; ces nouvelles de l'illustre savant sont accueillies avec une vive sympathie par l'assemblée.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JUILLET 1857.

AFRIQUE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Description nautique de la côte nord du Maroc, par M. C. A. Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de 1re classe, et M. C. P. de Kerhallet, capitaine de vaisseau. Paris, 1857. 1 vol. in-8° avec une carte. M. DE KERHALLET.

Résumé historique des explorations faites dans l'Afrique australe, de 1849 à 1856, par le rév. Dr David Livingstone, par M. V. A. Malte-Brun, rédacteur en chef des Nouvelles annales des voyages, etc. Paris, 1857. Br. in-8°. M. V. A. MALTE-BRUN.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Resumen de los trabajos meteorologicos correspondientes al año 1854, verificados en el real observatorio de Madrid, bajo la direccion de D. Manuel Rico y Sinobas. Madrid, 1857. 1 vol. in-4°. OBSERV. ROY. DE MADRID.

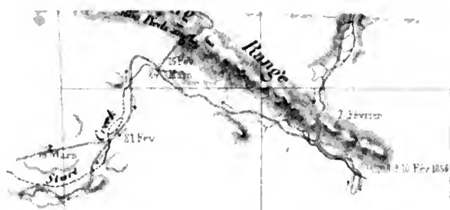
Almanaque nautico para 1858, calculado de orden de S. M. en el observatorio de marina de la ciudad de San-Fernando. Cadix, 1856. 1 vol. in-8°. OBSERV. DE SAN-FERNANDO.

Système rationnel de navigation aérienne, à circulation stable, fondé sur le principe de la séparation des appareils ainsi que sur l'emploi du point d'appui et pratiqué au moyen d'un propulseur rotatif à effet alterno-continu, par H. Barnout, architecte. Paris, 1857. 1 broch. in-8°. M. H. BARNOUT.

Compte rendu annuel adressé à S. E. M. de Brock, ministre des finances, par A. T. Kupffer, directeur de l'observatoire physique central, année 1855. Saint-Pétersbourg, 1856. Br. in-4°. M. A. T. KUPFFER.

Métrologie russe, br. in-8°. M. ALFRED MAURY.

richt, etc., n° de janvier à décembre 1856. In-8°. — Mitt der Kaiserlich-Königlichen Geographischen Gesellschaft, von Franz Fœtterle. Vienne, 1857. In-8°. — Mittheilung wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der phie von Dr A. Petermann, nos II et III. — Zeitschrift de chen morgenländischen Gesellschaft, Leipzig, 1857, 2 cah — Revue des Sociétés savantes, janvier. — Revue colonia vier à mai 1857. — Annales du commerce extérieur, avril — Nouvelles annales des voyages, mai et juin. — Revue de l' de l'Algérie et des Colonies, mai. — Annuaire de la Société rologique de France, avril. — Bulletin de la Société impéria logique d'acclimatation, avril, mai et juin.—Bulletin de la S géologique de France, mai. — Annales de la propagation de juillet. — Journal des missions évangéliques, mai et juin. — vestigateur, journal de l'institut historique, avril et mai. — nal d'éducation populaire, mai et juin. — Nouveau journa connaissances utiles, juin, juillet. — Travaux de l'Académie riale de Reims, années 1855-1856. — Mémoires de l'Académi sciences, arts et belles-lettres de Dijon, tome V (2e série). — moires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et be lettres du département de l'Aube, tome VIII (2e série). — Ex des travaux de la Société centrale d'agriculture de la Seine-I rieure, 3e et 4e trimestres de 1856. — L'Espérance, journal g 8 numéros. — L'Isthme de Suez, nos 23 et 24.



CARTE

de l'exploration faite en 1855 et 1856

par Mr. A. C. GREGORY

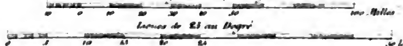
DANS L'AUSTRALIE SEPTENTRIONALE

d'après Mr. J. Arrowsmith

PAR V. A. MALTE-BRUN

1857

Échelles



Imp. Rincteau fils à Paris

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT ET SEPTEMBRE 1857.

Mémoires, etc.

CONSIDÉRATIONS GÉOGRAPHIQUES

SUR L'HISTOIRE DU BRÉSIL,

EXAMEN CRITIQUE D'UNE NOUVELLE HISTOIRE GÉNÉRALE DU BRÉSIL
RÉCEMMENT PUBLIÉE EN PORTUGAIS A MADRID
PAR M. FRANÇOIS-ADOLPHE DE VARNHAGEN
Chargé d'affaires du Brésil en Espagne,

RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
Dans ses séances des 1er mai, 15 mai et 5 juin 1857,

PAR M. D'AVEZAC,
Vice-président de la Société et de la Commission centrale.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il est proverbial que la Géographie est la compagne inséparable de l'Histoire (1), et jamais proverbe n'a trouvé d'application plus vraie qu'à l'égard de ces pa-

(1) « L'on ne doit faire estat d'aucune Histoire, si la Géographie, son » œil droit et lumière naturelle, ne marche devant. En quoy néant- » moins tous Historiografes de quelque temps et langue qu'ils soient, » ont tousjours failly com' à plusieurs autres choses. » (*Les trois mondes, par le seigneur de* LA POPELLINIÈRE; Paris 1582, petit in-8° : sommaire du 1er livre.)

rages où le génie des découvertes illumina tout à coup de son flambeau, par delà l'Océan aux ténèbres séculaires, des terres jusqu'alors ignorées : quelques peuplades chasseresses, hôtes sauvages des forêts vierges, n'avaient pas de traditions que se fût soucié de recueillir l'esprit conquérant et affamé de richesses, des aventuriers qui prenaient possession de leur pays en vertu du plus irrésistible de tous les droits, le droit du plus fort. Les événements politiques ne se produisent qu'à la suite de la formation des États, et les États nouvellement éclos dans ces terres nouvelles ne peuvent avoir d'annales que pour des dates voisines de nous : pour de telles contrées, la découverte, l'exploration, la colonisation, constituent la majeure part de leur histoire, et cette part est presque tout entière du domaine de la Géographie.

Voilà comment la Société de Géographie de Paris a reçu à bon droit l'hommage d'une *Histoire générale du Brésil*, et qu'elle a voulu qu'il lui en fût fait un rapport exprès. Puisse-t-elle ne pas regretter d'avoir imposé à mon insuffisance une tâche que de justes scrupules m'avaient porté à décliner.

Le livre lui a été offert par un de ses membres, le chevalier Joachim-Gaëtan da Silva, ami particulier de l'auteur, François-Adolphe de Varnhagen, pareillement chargés d'affaires du Brésil, le premier dans les Pays-Bas, le second en Espagne ; émules l'un de l'autre dans l'étude approfondie des sources historiques de leur commune patrie ; tous deux membres de l'Institut de Rio-Janeiro, dont la *Revista trimensal* nous met dès longtemps à portée d'apprécier le noble but et les

louables efforts pour recueillir les éléments de l'histoire nationale (1); tous deux connus par leur zèle infatigable à fouiller les archives de l'Europe afin d'y retrouver les pièces justificatives des origines et des annales de leur pays. De l'ample moisson qu'ils y ont faite, l'un tire les sujets variés des *Questions américaines* dont il projette la publication (2); l'autre, une masse de matériaux à coordonner en un seul tout pour former l'*Histoire générale du Brésil*, dont nous avons sous les yeux le premier volume, et qui doit renfermer, ainsi que le titre l'explique, celle « de la découverte, » de la colonisation, de l'organisation et du développe- » ment de cet État, aujourd'hui empire indépendant, » écrite sur de nombreux documents authentiques re- » cueillis dans les archives du Brésil, de Portugal, » d'Espagne et de Hollande (3). » Deux volumes contiendront l'œuvre totale, conduite jusqu'à la date de la proclamation de l'empire, qui ouvre une ère nou-

(1) Voir l'*Appendice*, note A.

(2) On peut considérer comme un spécimen de ces *Questions américaines* un « Mémoire sur les limites du Brésil avec la Guyane française » conformément au sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht » lu en présence de l'empereur Pierre II, à l'Institut historique et géographique du Brésil, dans ses séances des 26 septembre, 10 et 24 octobre 1851, et inséré dans la *Revista trimensal*, tome XIII (6ᵉ de la 2ᵉ série), pages 421 à 512. Excellente défense d'une mauvaise cause.

(3) Voici le titre de l'ouvrage : *Historia geral do Brazil isto é do descobrimento, colonisação, legislação e desenvolvimento deste Estado, hoje imperio independente, escripta em presença de muitos documentos autenticos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal, da Hespanha e da Hollanda, por um socio do Instituto historico do Brazil, natural de Sorocaba;* Madrid 1854, petit in-4°.

velle (1); le premier volume seul a paru : il s'arrête à l'avénement de la maison de Bragance (2), qui avait aussi puissamment influé sur les destinées des provinces portugaises transatlantiques.

II.

Ce n'est pas la première fois qu'il se publie une histoire générale du Brésil ; d'assez nombreux essais se sont déjà produits en différentes langues, à des dates inégalement échelonnées sur un espace de cent vingt ans, depuis 1730 jusqu'à 1850, dans des conditions fort diverses de mérite et d'étendue. Nous avons en portugais les histoires de Sébastien da Rocha Pitta, de François Solano Constancio, de Louis - Gonçalves dos Sanctos, d'Henri-Louis de Niemeyer Bellegarde, de Joseph-Ignace d'Abreu e Lima, de Salvator-Henri d'Albuquerque, d'Augustin-Marques Perdigão Malheiro, d'Antoine-Alvares Pereira Coruja ; en anglais, celles d'André Grant, de Robert Southey, de James Henderson, de John Armitage ; en allemand, celles du

(1) La déclaration d'indépendance du Brésil est du 7 septembre 1822, et la proclamation de l'empereur Pierre I[er], du 12 octobre suivant. L'empereur actuel, Pierre II, a succédé à son père le 7 avril 1831.

(2) La restauration de la maison de Bragance sur le trône de Portugal, suggérée et favorisée par le cardinal de Richelieu, s'accomplit à Lisbonne le 1[er] décembre 1640, et à Bahia, chef-lieu du Brésil, le 16 février suivant. Le nouveau roi érigea en 1645 cette colonie en titre de principauté, pour en faire l'apanage de l'aîné de ses fils, et ce titre fut désormais affecté à l'héritier présomptif de la couronne de Portugal, jusqu'au 16 décembre 1815 que Jean VI éleva la principauté à la dignité de royaume.

Dr Schæffer (depuis comte de Frankenthal), d'Édouard Lebrecht, d'Ernest-Joseph-Hermann Münch ; en français, celles d'Alphonse de Beauchamp, de Ferdinand Denis, et de l'anglo-américain David Bailie Warden (1).

Il ne saurait nous appartenir d'apprécier la valeur relative de toutes ces œuvres, dont quelques-unes d'ailleurs ne nous sont guère connues que par leur titre. La plupart sont de simples abrégés, parmi lesquels le Résumé de Ferdinand Denis qui a eu deux éditions et les honneurs d'une contrefaçon belge, celui de Bellegarde qui en est une traduction arrangée pour l'usage des écoles brésiliennes et qui a pareillement eu deux éditions, enfin la petite histoire d'Édouard Lebrecht, également traduite du Résumé de Ferdinand Denis et imprimée aussi deux fois, ont été plus favorablement accueillis ; tandis que les compilations plus développées d'Alphonse de Beauchamp et de Warden, sur lesquelles ont été calquées celles de Constancio et d'Abreu e Lima, ont eu moins de succès. Certains auteurs, comme Schæffer, Dos Sanctos et Armitage, ne se sont occupés que de l'époque contemporaine ; Henderson, puisant largement dans la Chorographie brésilienne du Père Emmanuel Ayres de Cazal, est plutôt descriptif qu'historique, de même que Ferdinand Denis dans ses autres publications sur le Brésil.

Bien au-dessus de tous ces livres plane, hors de pair, par l'importance et le mérite, celui de Southey, dont les trois volumes in-quarto sont le fruit d'une recherche attentive des sources, d'une étude soigneuse

(1) Voir l'*Appendice*, note B.

des matériaux recueillis, et d'une élaboration littéraire que le nom de l'auteur suffit à caractériser : les annales générales du Brésil y sont déroulées depuis la découverte, en 1500, jusqu'à l'arrivée de la famille royale de Portugal en 1808; et le livre de John Armitage en est la continuation expresse jusqu'à l'avénement de l'empereur actuel en 1831.

Il existait donc une histoire générale du Brésil, toute faite, et d'une valeur incontestée; mais elle n'était pas absolument exempte d'imperfections ni de lacunes : c'était d'ailleurs l'ouvrage d'un étranger, et le Brésil attendait encore une histoire nationale.

L'Institut de Rio-Janeiro ayant mis au concours (1) le plan d'une histoire ancienne et moderne du Brésil, considérée à la fois au point de vue politique, civil, ecclésiastique et littéraire, avait reçu d'Europe, à ce sujet, les conseils éclairés d'un homme dont les excursions ont autrefois sillonné, au profit de la science, cet immense territoire, moins bien connu de ses possesseurs clairsemés (2).

(1) Dans sa séance anniversaire du 27 novembre 1840, l'Institut brésilien proposait, parmi ses prix, une médaille d'or de 200 milreis (600 francs) pour le meilleur *Plano de se escrever a Historia antiga e moderna do Brasil, organisada com tal systema que nella se comprendam as suas partes politica, civil, ecclesiastica e litteraria.* Le rapport sur le concours fut présenté par le Dr François Freire Allemão dans la séance du 20 mars 1847, discuté et approuvé dans celle du 10 juin suivant. (*Revista trimensal*, tome IX, 2e de la 2e série, pages 273, 279 et suiv.)

(2) *Como se deve escrever a historia do Brazil : dissertação offerecida ao Instituto historico e geographico do Brazil, pelo Dr Carlos-Frederico-Ph.* DE MARTIUS, *accompanhada de uma Bibliotheca brasileira ou lista das obras pertencentes á historia do Brazil.* Munich, 10 de janeiro 1843. (*Revista trimensal*, tome VI, pages 381 à 403.)

L'étude du caractère propre de la population nouvelle formée hier de la juxtaposition, aujourd'hui du mélange, demain de la fusion des trois races distinctes qui occupent le sol à des titres divers ; l'étude spéciale de chacune de ces races, — d'abord l'homme rouge aborigène avec les quelques vestiges saisissables d'une antique civilisation disparue, — puis l'homme blanc, l'aventurier portugais, avec les liens multiples qui le rattachent au monde ancien, dans ce monde nouveau où il vient s'acclimater, — enfin le nègre apporté comme esclave et réagissant sur ses maîtres; — voilà, dans la pensée de M. de Martius, quelle doit être la préoccupation première de l'écrivain qui méditera une véritable histoire du Brésil; et dans le récit des événements, il rejettera la monotone et interminable chronique des petits faits locaux sans intérêt et sans portée, pour ne considérer que la vie d'ensemble de ce grand corps, soit dans ses relations avec la mère patrie et le reste du monde, soit dans ses grandes manifestations intérieures, diverses sans doute suivant la prédominance de tel ou tel des éléments inégalement répartis sur une si vaste étendue et qui appellent l'attention tour à tour sur des points divers : mais là encore les analogies et les contrastes déterminent des groupes naturels autour d'un petit nombre de centres bien caractérisés, Saint-Paul, Maragnan, Fernambouc et Bahia (1).

(1) « Converge a historia das provincias de S. Paulo, Minas, Goyaz » e Mato grosso; a do Maranhão se liga à do Parà ; e à roda dos acon- » tecimentos de Pernambuco formam um grupo natural os de Cearà, Rio » grande do Norte e Parahyba ; emfim a historia de Sergipe, Alagoas e » Porto seguro não serà senão a da Bahia. » (Martius, *ubi suprà*, p. 400.)

A l'exemple d'Hérodote, le narrateur aura soin, dans les occasions opportunes, de décrire le théâtre des événements, source d'intérêt varié pour le lecteur; il évitera la diffusion, l'enflure de style, la surcharge d'érudition; il unira la chaleur poétique de la jeunesse à la raison de l'âge mûr; mieux que tout cela, il écrira en homme de bien, qui fait servir le passé à l'enseignement de l'avenir, et qui consacre ses efforts à diriger toutes les volontés vers un seul but, la prospérité de la commune patrie.

Avec un devancier tel que Southey, un programme magistralement esquissé tel que celui de Martius, préparé en outre lui-même par l'étude directe des documents originaux glanés dans toutes les archives, le nouvel historiographe se trouvait dans les conditions les plus avantageuses pour entreprendre son œuvre. Assez riche de matériaux pour les compiler aisément en une volumineuse série chronologique de trente-deux prolixes décades (1), à la manière de Barros ou de Herrera, incité d'autre part à s'élever avec Martius à cette hauteur de vues qui domine l'ensemble des faits et ne les considère plus que par masses saillantes, par groupes caractérisés coordonnés suivant des lois philosophiques de dépendance mutuelle; il a préféré pour son livre les proportions moyennes de la narration plus élégante que nerveuse de Southey. D'autres, lui-

(1) « Com o archivo de documentos inéditos que tivemos à vista, » alem de uns cem livros impressos que possuimos acerca da nossa his- » toria, muito mais facil nos houvera sido compilar treinta e duas de- » cadas em crescido numero de volumes. » (Varnhagen, *Historia geral do Brazil*; post-editum, p. 478.)

même peut-être, nous donneront quelque jour l'ample collection des sources historiques brésiliennes (1); d'autres ou lui-même, la savante analyse de la formation et du développement de cette nation nouvelle qui progresse vigoureusement à cette heure vers une robuste virilité. Ce que l'auteur nous offre aujourd'hui, c'est un récit compacte, disposé avec méthode et rédigé avec soin, empreint à la fois, dans une certaine mesure, de l'abondance des matériaux colligés et des inspirations élevées de l'académicien bavarois. Il avoue avec candeur qu'il n'a pas eu la pensée de faire de plein jet un chef-d'œuvre (2); peut-être s'il eût eu le loisir d'attendre davantage, eût-il présenté dans un autre ordre quelques parties de son travail, imprimé à son style plus de recherche et de grâce. Quoi qu'il en soit, tel qu'il est, c'est un livre sérieux, avec lequel il faut sérieusement compter.

III.

L'auteur ne s'est pas placé au point de vue proprement brésilien. L'enfant légitime du sol donne son

(1) « Incluimos varios documentos, pela maiŏr parte inéditos... » muitos leitores desejariam acaso ter presente todos quantos no texto » citamos... Não nos fôra possivel sem auxilio das cámaras e do Go- » verno emprender a sua publicação, que alias desejaremos effectuar, se » podéssemos, por meio de uma collecção especial, etc. » (Varnhagen, *ubi suprà*, p. 479.)

(2) « Agora porém que, impresso o livro, o autor se converte em » leitor desapiedado de si proprio, e que a letra de molde lhe revela » desalinhos que como que se ocultavam entre os seus rabiscos... agora » que ao cabo de tantas fadigas e vigilias se vé tão pouco satisfeito, etc. » (Varnhagen, *ubi suprà*, p. 477.)

premier regard à la terre natale, aux habitants primitifs dont il est de plein droit le représentant, et dont il recherche pieusement les vestiges effacés; il note curieusement, à mesure qu'elle se produit, l'apparition, sur ses côtes, des étrangers advenus de terres inconnues : peut-être d'abord isolément, à d'incertaines époques, quelques naufragés jetés par les tempêtes et les courants loin des routes où leur témérité s'était risquée; puis tout à coup, se succédant à de courts intervalles, à l'aurore du XVI[e] siècle de notre ère, les explorateurs castillans conduits par Vincent Pinçon et par Diègue de Lepe; après eux, les conquérants portugais égarés de leur route vers l'Inde sous le commandement de Cabral, et ceux qui bientôt reviennent à deux reprises guidés par Vespuce; presque aussitôt les visiteurs français amenés par Binot Paulmier de Gonneville et par Jean Denys de Honfleur, suivis de près par les nombreux navires de Bretagne et de Normandie; puis derechef des explorateurs castillans, et des commerçants français, et des conquérants portugais..... et le reste.

Le nouvel historien a choisi le point de vue exclusif et jaloux des conquérants portugais, et il en subit les inexorables exigences. Ce n'est point au Brésil que s'ouvre son récit : c'est en Europe. Il nous montre d'abord la péninsule ibérique au milieu de ses luttes contre la puissance musulmane, prêtant l'oreille à la voix inspirée de Raimond Lulle (1), qui prêchait à la chrétienté le refoulement des Arabes jusque dans leur

(1) Voir l'*Appendice*, note C.

propre foyer. Le Portugal, après les avoir chassés de son Algarve, les poursuit en Afrique, et pour les atteindre en Orient, cherche une route maritime par le sud ; Vasco da Gama fraye la voie nouvelle, et bientôt une escadre est mise aux ordres de Cabral pour suivre ses traces : les instructions préparées par Gama lui-même (1), recommandent, pour éviter la région des vents contraires, de s'élever au sud-ouest jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, afin de le prendre dans les conditions les plus favorables, droit à l'est. Cabral, docile aux conseils de son devancier, force au sud-ouest, et dans cet écart aperçoit inopinément devant lui une terre inconnue, dont il se hâte de prendre solennellement possession au nom de son souverain. Voilà comment le Brésil fut découvert, et adjugé à la couronne de Portugal. Il lui appartenait bien légitimement, puisque le pape Alexandre VI avait jadis partagé entre le Portugal et l'Espagne toutes les découvertes maritimes faites ou à faire, au moyen d'une ligne méridienne supposée à cent lieues dans l'ouest des archipels des Açores et du cap Vert (2), et que sur les vives réclamations du Portugal contre l'insuffisance de son lot, l'Espagne avait, par un fameux traité signé en 1494 à Tordesillas entre les deux couronnes, consenti à reculer ce méridien de démarcation jusqu'à trois cents soixante-dix lieues à l'ouest des îles du cap Vert (3).

Il est vrai que François Ier s'avisait de ne pas prendre au sérieux un tel partage, et demandait plaisamment

(1) Voir l'*Appendice*, note D.

(2) Voir l'*Appendice*, note E.

(3) Voir l'*Appendice*, note F.

qu'on lui montrât le testament du Père commun qui déshéritait le roi de France de sa part dans ce patrimoine (1); mais la convention engageait du moins mutuellement les deux puissances contractantes, et fut entre elles ultérieurement l'objet de bien des subtilités et des chicanes; notre auteur ne manque pas de l'interpréter le plus largement possible (trop largement à coup sûr) dans l'intérêt portugais d'alors. Nous y reviendrons (2).

Cependant l'historien ne veut point dissimuler les explorations castillanes antérieures, bien qu'à vrai dire elles aient laissé si peu de traces que jusqu'à ces derniers temps elles sont restées à peine connues, et presque contestées : il n'ose avouer tout à fait que l'ignorance et la préoccupation sont réellement allées jusqu'à les contester (3). Mais du moins (compensation restrictive), pourra-t-on mettre à leur charge la première cause de cette hostilité des indigènes qui s'est tant de fois depuis manifestée contre les conquérants portugais. Bref, l'historien reconnaît que Pinçon (et même Hojeda, ce qui est de trop) sont venus avant Cabral au Brésil, que ce soit ou non le cap Saint-Augustin que Pinçon ait visité; le navigateur espagnol a vu ensuite

(1) Voir l'*Appendice*, note G.

(2) Voir ci-après, le § XII.

(3) Le père Manoel Ayres de Cazal (*Corografia Brazilica*, Rio de Janeiro 1817, 2 vol. petit in-4°; tome I, pages 34 à 36) prétend que le cap où atterrit Pinçon, au lieu d'être le cap Saint-Augustin, n'est autre que le cap de Nord, par 2° de latitude septentrionale; et il trouve très vraisemblable que Gaspard de Lemos ait été le découvreur réel du cap Saint-Augustin et du cap Saint-Roch!

l'embouchure de l'Amazone, puis remontant la côte au nord, il est entré dans divers ports, et son nom est resté attaché, avec ou sans raison, au fleuve Oyapoc, déclaré par divers traités limite septentrionale du Brésil. Voilà pour nous, dans le champ de la science, de véritables énormités, qu'une déférence peut-être forcée à des préjugés nationaux intraitables, ne saurait absoudre à nos yeux, et qu'il suffirait de signaler pour en faire justice, si l'incorrigible légèreté de la tourbe des compilateurs n'était toute prête à les répéter de confiance, sans plus d'examen. Nous aurons donc à en reparler (1).

Sauf, en certaines parties, ce renversement des objets et ces altérations de forme et de couleur résultant d'une fascination inhérente au point de vue où l'auteur s'est placé, et contre laquelle la rectitude habituelle de son esprit est réduite à l'impuissant correctif d'une hésitation qui se trahit plutôt qu'elle ne s'avoue ; à part, dirai-je, ces questions de rivalités internationales, où le joug inflexible des vanités de l'ancienne métropole pèse encore sur la colonie émancipée, l'écrivain montre généralement un sens droit, une connaissance étendue et approfondie de son sujet, une recherche sincère de la vérité des faits, et une saine critique dans leur appréciation.

L'économie générale du volume présente, au premier aspect, une série continue de trente et une sections ou petits chapitres se succédant comme les anneaux multiples et semblables d'une chaîne ininterrompue ; en sorte qu'il n'en resterait dans la mémoire

(1) Voir ci-après, les §§ X et XV.

qu'une empreinte uniforme de détails ajustés bout à bout, si l'esprit de synthèse ne venait les réunir par groupes moins nombreux et plus nettement caractérisés, de manière à graver dans le souvenir les grands traits du tableau d'ensemble : le lecteur parvient seulement ainsi à percevoir distinctement les phases diverses de cette histoire de la conquête du Brésil par les Portugais : d'abord la découverte et la prise de possession, sections I à VI ; alors un coup d'œil sur le sol, ses productions et ses habitants indigènes, sections VII à X ; puis les entreprises de colonisation par des concessionnaires féodaux, sections XI à XIV ; bientôt la reprise et l'organisation par le pouvoir central, sections XV et XVI ; ensuite, comme avant, comme après, comme toujours, le développement laborieux, à travers la guerre d'envahissement et de servitude contre les indigènes, la guerre d'exclusion contre le commerce et les tentatives d'établissement des Français, sections XVII à XXVI ; et encore la guerre d'exclusion contre l'occupation plus tenace des Hollandais, sections XXVII à XXXI.

Quelques mots sur chacune de ces grandes phases.

IV.

Nous avons remarqué déjà que pour la découverte et la prise de possession, le premier plan du tableau est consacré sans partage aux Portugais, de manière à rejeter les Espagnols sur le deuxième plan ; comme de raison les Français n'apparaissent qu'en troisième ligne.

Après avoir montré Cabral touchant à Porto-Seguro

et détachant de son escadre un aviso qui portât à son maître la nouvelle de sa découverte, l'auteur nous raconte les deux expéditions successivement envoyées par le roi Emmanuel à la reconnaissance de cette *île de la Sainte-Croix* que le hasard venait de lui adjuger; expéditions au profit desquelles avait été embauché en Espagne, à grand renfort de sollicitations royales, le fameux cosmographe florentin Améric Vespuce, dont il nous est parvenu un récit incorrect et tronqué (1). La première, de trois caravelles, partie de Lisbonne en 1501, courut tout le littoral depuis le 5e jusqu'au 52e degré de latitude australe. A deux ans d'intervalle, la seconde, de six caravelles, dont quatre périrent en mer, aborda à Bahia, et remontant la côte jusqu'auprès de Porto-Seguro, y construisit le poste de Santa-Cruz, premier établissement des Européens en cette contrée. On sait que Gonçalve Coelho était le commandant de cette deuxième expédition exploratrice (2), mais on

(1) Voir l'*Appendice*, note H.

(2) L'opinion nettement formulée à cet égard par Southey (*History of Brazil*, tome I, p. 20, note 23) a été adoptée et corroborée par Humboldt (*Géographie du nouveau continent*, section II, § VI: tome V, pages 115 à 148). Par respect sans doute pour les conjectures du P. Cazal (*Corografia Brazilica*, tome I, pages 36 à 39 du texte, pages 44 et 45 de l'entrefilets, et tome II, p. 113, à la note), qui attribue à Gonçalve Coelho le commandement de l'expédition de 1501, et à Christophe Jaques celui de l'expédition de 1503, M. de Varnhagen garde sur ce point, dans son texte, un silence absolu, et dans une note (p. 424, note 8) une complète indécision. Dans son édition du *Diario de Pero Lopes* (p. 73) et dans ses *Primeiras negociações diplomaticas* (p. 126), M. de Varnhagen hasarde même la conjecture que le commandant de l'expédition de 1503 était en réalité Fernand de Noronha.

ignore qui conduisait la première : si nous osions hasarder à cet égard des conjectures personnelles, nous serions tenté de désigner ce même Coelho, qui aurait ainsi fait avec Vespuce deux campagnes consécutives, dans l'une desquelles il n'aurait eu sous ses ordres que trois caravelles, conformément à l'indication expresse de Gabriel Soares (1), tandis que dans la suivante il partit avec un nombre double de navires, comme le raconte Damien de Goes (2). Cependant il est un autre nom, celui de Nuno Manuel, signalé dans des correspondances officielles ultérieures comme le chef d'une division navale portugaise qui aurait fait la première découverte de la Plata (3), et pour trouver sa place

(1) Le P. Cazal (*ubi suprà*), en attribuant à Coelho l'expédition de 1501 exclusivement, s'appuie précisément sur le texte, alors anonyme, de Gabriel Soares, qu'il désigne sous le nom de François da Cunha : « A estas partes [do Brazil] foi depois mandado por S. A. [elRey D. » Manoel] Gonsalo Coelho com tres caravelas da Armada, para que » descubrisse esta costa, com as quaes andou por ellas muitos mezes » buscandolhe os portos e rios, etc. » (*Noticias das nações ultramarinas*, tome III, n° 1 : *Noticia do Brazil*, cap. I, p. 6 ; ou dans l'édition de Varnhagen, *Revista trimensal*, tome XIV, p. 16.) La perte de deux des trois navires de Coelho nous paraît cependant offrir, contre cette hypothèse, une sérieuse difficulté, malgré le bon marché qu'en fait le P. Cazal (tome I, p. 43, note 19).

(2) « No mesmo ànno [MDIII] mandou [elRey D. Emanuel] Gon» çallo Coelho com seis naus à terra de Sancta-Cruz, com que partiu » de Lisboa ahos dêz dias do mêz de junho ; das quaes por ainda terem » pouca noticia da Terra, perdeu quatro, et has outras duas trouxe aho » Regno com mercadorias da terra, que entam nam eram outras que » páu vermelho a que chamam Brazil, bogios et papagaios. » (Damião de Goes, *Chronica do serenissimo senhor Rey Dom Emanuel ;* Coïmbre 1790, 2 vol. petit in 4° : part. I, cap. 65, tome I, p. 170.)

(3) Voir l'*Appendice*, note I.

dans la série des navigations connues, on est en quelque sorte conduit à lui attribuer le commandement de l'expédition de 1501, que Vespuce déclare s'être élevée à de hautes latitudes australes (1).

Désormais signalé comme une escale pour les grandes expéditions des Indes, le poste de Santa-Cruz fut visité au passage, déjà peut-être par Jean de Nova, mais certainement par Alphonse d'Albuquerque, Vasco da Gama, et leurs successeurs. Le commerce, de son côté, y alla chercher des bois de teinture; un riche armateur qui en avait dès l'origine affermé le privilége, et auquel dès le mois de janvier 1504 fut concédée, à titre de découvreur, l'île qui porte son nom (2), Fernand de

(1) « Questa terra ferma comincia dilà della linea equinoziale otto » gradi verso il polo antartico; e navigammo presso di detta costa, » che trapassammo il tropico iemale, verso il polo antartico, per » 17 gradi e mezzo, dove avemmo l'orizzonte levato 50 gradi. » (Vespucci, *Lettera del terzo viaggio*, dans Bandini, p. 106; ou dans Canovai, p. 87.) — Il y a évidemment ici une erreur de chiffre : 17° 30′ ajoutés aux 23° 30′ du tropique hiémal ne donneraient que 41° de hauteur du pôle. Dans la lettre de 1504 à Soderini, Vespuce pousse encore plus loin : « e tanto navicammo por questo vento (sci» locco), che ci trovammo tanto alti, che il polo del meridione ci stava » alto fuora del nostro orizzonte ben 52 gradi. » (Bandini, p. 54; ou Canovai, p. 107.) Il semblerait donc, si l'on doit admettre une latitude australe de 50° à 52°, qu'il y aurait lieu de corriger les 17° 30′ ci-dessus en 27° 30′.

(2) Des Lettres du 16 et du 24 janvier 1504, transcrites dans des confirmations ultérieures, constatent la découverte récente, par Fernand de Noronha, d'une île de Saint-Jean, à 50 lieues au large de la Terre de Santa-Cruz, et lui en accordent la capitainie et la propriété effective. Ces documents ont été imprimés par M. de Varnhagen dans ses

Noronha envoyait ses navires prendre de riches chargements au Brésil, ainsi que nous en fournit un exemple le voyage de *la Bretonne*, expédiée en février 1511 pour son compte en participation avec trois associés, et dont le journal de bord est publié en entier à la fin du volume que nous examinons (1). Après Noronha, George Lopes Bixorda obtint la ferme de cette exploitation privilégiée (2).

Quant aux explorations castillanes du Brésil, nous nous sommes déjà récrié contre les solécismes que notre auteur a commis sur ce point, par simple inadvertance sans doute à l'égard de Hojeda, mais de propos délibéré et sous l'empire de préoccupations étranges à l'égard de Vincent Pinçon, et nous nous réservons de revenir spécialement sur ce sujet (3).

Vespuce avait pris part à ces expéditions espagnoles avant que le Portugal l'eût attiré à lui; il revint en Espagne quand il eut éprouvé l'ingratitude portu-

notes au *Diario de Pero Lopez de Souza* (pages 70 à 73). Dans la seconde de ces pièces se trouve énoncée la *ferme* déjà concédée à Noronha : « Nossa Terra de Sancta-Cruz que lhe temos *arrendada.* » (p. 72.)

(1) Dans la note 13, pages 427 à 432 : *Llyvro da naoo Bertoa que vay para a terra do Brazyll.*

(2) « No anno de mil et quinhentos et treze,.... George Lopes » Bixorda que naquelle tempo tinha o trato do pào brasil que traxem » desta terra de Santa Cruz, veo a fallar a elRei et com elle tres ho- » mens desta provincia, assas bem dispostos, que então vierão em huma » nao que de la chegara. » (Damião de Goes, *ubi suprà;* part. I, cap. 56 : tome I, p. 136).

(3) Voir ci-après le § X.

gaise (1) : Solis (2) et Magellan (3), enfants propres ou adoptifs du Portugal, renièrent eux-mêmes cette ingrate patrie pour venir trouver en Castille une estime plus juste de leurs mérites. Ceux de Vespuce ont été vivement contestés sous l'inspiration d'une généreuse pensée d'expiation envers la gloire méconnue de Colomb, comme si le cosmographe florentin eût été directement coupable de

(1) « La fortuna le ha sido contraria como à otros muchos : sus tra» bajos no le han aprovechado tanto como la razon requiere. » Ainsi s'exprimait sur son compte Christophe Colomb, dans une lettre du 5 février 1505. (NAVARRETE, *Viages y descubrimientos de los Españoles*, tome I, p. 351.) — Le roi d'Espagne lui accorda d'abord une gratification honorable, bientôt des lettres de naturalisation, puis il l'employa à ses armements avec le titre de capitaine, et enfin il créa pour lui, le 22 mars 1508, l'emploi de pilote en chef (*piloto mayor*), dont les lettres furent expédiées le 6 août suivant; et après sa mort, arrivée le 22 février 1512, une pension fut assurée à sa veuve, et un traitement annuel comme pilote à son neveu Jean Vespuce. (Voir les documents officiels à ce relatifs, n°s III à XIV, dans NAVARRETE, *ubi suprà*, tome III, pp. 292 à 309.)

(2) Voir l'*Appendice*, note J.

(3) Fernand de Magalhães, que nous appelons Magellan, avait été blessé dans son orgueil de preux et de gentilhomme, par le refus obstiné d'une distinction légère en apparence, mais significative; il renonça hautement au service de son ingrat souverain, et vint chercher fortune en Espagne, où il fut rejoint par l'astronome portugais Ruy Faleiro, qui avait aussi ses griefs, et par le puissant armateur anversois, Christophe de Haro, irrité de son côté d'une perfidie portugaise qui venait de lui coûter sept de ses navires. Une même pensée de vengeance réunit ces trois hommes dans le dessein de donner les Moluques à l'Espagne; et ce dessein s'accomplit en dépit des sourdes intrigues employées auprès de Magellan ou contre lui pour faire avorter son entreprise. Le quatrième volume de la collection de Navarrete est consacré tout entier à l'histoire de cette expédition célèbre.

l'immense honneur que lui a fait la postérité en préférant son nom à celui du découvreur génois pour dénommer le continent d'Amérique; M. de Varnhagen fait équitablement ressortir les motifs plausibles qui, du moins pour l'Amérique méridionale, excusent, s'ils ne le justifient, un choix contre lequel il n'est plus de recours (1).

Moins heureux, Solis s'obstinant à la recherche d'un passage à l'ouest vers les îles orientales des Epices, après avoir en 1508, de conserve avec Pinçon, couru le littoral depuis le cap Saint-Augustin jusqu'au 40e degré de latitude méridionale, rallie encore, en 1515, la côte brésilienne au cap Saint-Roch, et la remonte au sud jusqu'à l'estuaire de la Plata, pour y périr misérablement, dévoré par les sauvages, sans que son nom, donné alors à ce grand fleuve, y soit resté attaché plus de quelques années. Magellan, à son tour, ne périt du moins qu'après avoir frayé la voie tant cherchée de

(1) M. de Varnhagen avait déjà abordé spécialement cette question dans ses notes au *Diario de Pero Lopes de Souza* (à la fin de la note 11, pp. 73 à 77). Depuis le beau travail de M. de Humboldt sur ce sujet tant controversé (*Géographie du nouveau continent*, tomes IV et V), une appréciation plus saine a remplacé les exagérations des détracteurs et des apologistes passionnés; sans doute tous les détails n'ont pas été éclaircis, toutes les difficultés résolues, mais la lumière s'est faite sur l'ensemble du problème. Les *Noticias exactas de Americo Vespucio* dans lesquelles Navarrete (tome III, pp. 315 à 334) avait résumé la substance des documents authentiques par lui recueillis, étaient déjà, il le faut avouer, un travail préliminaire propre à faciliter beaucoup la tâche des critiques ultérieurs, et M. de Humboldt n'a eu garde de le dissimuler.

l'un à l'autre océan; et son nom brave encore sur place l'oublieuse ingratitude des générations suivantes.

Plus tard, l'Espagne envoya Garcie de Loaysa (1) sur les traces de Magellan; et Sébastien Cabot (2) sur les traces de Loaysa, pendant que Diègue Garcia (3) devait remonter le fleuve de Solis.

(1) Frère Garcie-Geoffroi de Loaysa, commandeur profès en l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, partit de la Corogne le 24 juillet 1525, avec sept navires, que les tempêtes assaillirent et dispersèrent aux abords du détroit de Magellan; quatre seulement le franchirent et furent dispersés de nouveau dans le grand Océan. Loaysa, n'ayant plus qu'un seul navire, mourut à bord le 30 juillet 1526; son successeur Jean-Sebastien d'El Cano mourut quatre jours après; puis à neuf jours de là mourut à son tour Toribio-Alonso de Salazar qui l'avait remplacé; et ce fut Martin Iñiguez de Carquizano qui conduisit enfin le vaisseau amiral à Tidor, où l'on débarqua le 1er janvier 1527. Navarrete a consacré à cette expédition tout le cinquième volume, malheureusement le dernier, de son précieux recueil.

(2) Voir l'*Appendice*, note K.

(3) Le pilote Diègue Garcia (encore un Portugais au service de l'Espagne), parti du cap de Finisterre le 15 août 1526, atteignit au mois d'avril 1527 le fort du Saint-Esprit élevé par Cabot, et remonta 27 journées de navigation au delà, jusqu'au terme des découvertes de Cabot de ce côté. M. de Varnhagen a publié dans la *Revista trimensal* (tome XV, pages 6 à 14), d'après l'original conservé aux archives des Indes, à Séville, un rapport de Diègue Garcia sur son expédition; il est facile de reconnaître que Herrera a eu cette pièce entre les mains, et la fidélité avec laquelle il la reproduit (Decad. III, lib. X, cap. 1, et Decad. IV, lib. I, cap. 1), doit inspirer une grande confiance dans l'exactitude de cet écrivain : Or il a lu *août* pour la date du départ (ce qui s'accorde avec celle de septembre pour la relâche aux Canaries), tandis que la copie de M. de Varnhagen porte *janvier*.

De ces expéditions portugaises et castillanes, il resta souvent, au milieu des populations indigènes, quelques individus, les uns débarqués expressément pour subir une déportation pénale, d'autres inévitablement abandonnés au fort de quelque désastre, comme les compagnons de Solis ou de Cabot, certains autres déserteurs volontaires : tous devenant par la suite de précieux auxiliaires pour leurs frères d'Europe ; et comme avec eux il se trouva aussi des Français, il faut bien que des navires français fussent pareillement venus de bonne heure en ces parages.

Notre auteur semble ne s'être pas suffisamment souvenu des indications précises que lui offraient, quant aux premiers voyages des Français au Brésil, des documents qu'il connaît d'ailleurs à merveille ; et d'un autre côté, il se risque à assigner conjecturalement le millésime de 1508 à un opuscule allemand anonyme et sans date donnant des nouvelles d'une expédition portugaise dans le sud du Brésil, et constatant occasionnellement à ce propos la fréquentation antérieure des mêmes côtes par des navires français. Tout cela est à examiner de plus près, et nous en reparlerons (1).

Quoi qu'il en soit, les voyages des Français au Brésil se multipliaient tellement, sans égard pour les prétentions exclusives des Portugais, que des réclamations furent officiellement adressées en 1516 à la cour de France, mais sans beaucoup d'efficacité, et qu'en 1526, averti de préparatifs d'armements encore plus considérables, le Portugal prit le parti d'instituer une croisière

(1) Voir ci-après le § XI.

sur les côtes du Brésil, avec ordre de ne faire aucune merci aux étrangers (1). Christophe Jaques (2) qui le premier en reçût le commandement, commença par établir à Fernambouc un poste, où il recueillit et retint prisonnier l'un des capitaines de l'escadre espagnole de Loaysa, victime des tempêtes, de la désertion de ses hommes, et de l'abandon de trois navires français qui l'avaient d'abord secouru près de l'embouchure du fleuve San-Francisco, où il les avait rencontrés en chargement (3). Bientôt après, trois autres navires français, surpris par les croiseurs dans le Paraguaçu (4), furent

(1) « In anno MDXXVI idem Rex serenissimus [Portugalliæ] per » totum ejus regnum edictum ab eo emanatum publicationi dederat, » quo continebatur præceptum expressum omnibus ejus subditis sub » pœna capitis, de omnibus Gallis ad dictas insulas accedentibus, seu » ab eis redeuntibus, submergendis ; et expressam commissionem ad » hoc finis, dicto Correa signatam tradiderat. Et illud decreverat, licet » tunc nullum extaret bellum inter præfatos reges seu eorum subditos, » imo tunc confederati erant, et licet etiam merces de quibus supra » facta est mentio non sint de iis quæ de jure prohibentur ad inimi» cos deferri. » (Plainte du baron de Saint-Blancard contre la capture de *la Pèlerine*, p. 443.)

(2) Une indication équivoque et mal comprise de Gabriel Soares faisait rapporter inconsidérément à l'année 1503 la présence de Christophe Jaques au Brésil ; mais les Annales manuscrites de la vie de Jean III, par Louis de Souza, ont fourni à M. de Varnhagen (*As primeiras negociações*, p. 127) la date précise de 1526 pour l'expédition de Jaques ; ce qui est d'ailleurs confirmé par les documents contemporains relatifs au navire espagnol *le Saint-Gabriel*, où nous voyons en outre que Jaques était déjà remplacé en octobre 1528 par Antoine Ribeiro.

(3) Voir l'*Appendice*, note L.

(4) Ces trois navires français capturés par Christophe Jaques (deux de 140 tonneaux et l'autre de 80) appartenaient à des armateurs bre-

capturés après une défense opiniâtre qui dura toute une journée. Mais à quelques années de là (1) un galion de France vint à son tour tomber sur Fernambouc et saccager l'établissement portugais.

Quelques mois plus tard (2), nous voyons un autre navire français, *la Pèlerine*, armé à Marseille aux frais du baron de Saint-Blancard, général des galères (3),

tons (Yvon de Kertrugar, Guerret-Maturin Tournemouche, Jean Bureau et Jean Jamet), qui sollicitèrent, sans les obtenir, des lettres de marque pour user de représailles. (Varnhagen, *As primeiras negociações*, p. 130. — *Historia geral*, pp. 41 et 45.) — Les cruautés exercées à l'égard des matelots prisonniers, par les capteurs, sont rappelées dans une lettre de Diègue de Gouvea adressée de Paris, le 17 février 1535, au roi de Portugal, et dont un extrait a été publié par M. de Varnhagen (dans une note de ses *Primeiras negociações*, p. 137) : on les enterrait jusqu'aux épaules, et leurs têtes servaient de cible aux arquebusades des Portugais.

(1) A la date du vendredi 17 février 1531, on lit dans le *Diario de Pero Lopes de Souza* (p. 14, et p. 78 note 16) : « E me disseram que » foram ao Rio de Pernambuco, e como havia dous mezes que ao dito » rio chegara hum galeam de França, e que saqueara a feitoria, e que » roubara toda a fazenda que nelle estava del Rei nosso senhor : e » que o feitor do dito rio [que se chamava Diogo Dias (*ibid.* p. 20)] » era ido ao Rio de Janeiro n'huma caravela que ia para Çofala. » — Le coup de main du galion français avait donc eu lieu vers le milieu de décembre 1530.

(2) Au mois de mars (ou au commencement d'avril) de l'année 1531, si l'on s'en rapporte aux dates indiquées dans un document de 1538, où il semble y avoir erreur d'une année, du moins sur les dates postérieures à celle-ci ; il y a donc incertitude entre 1531 et 1532.

(3) Bertrand d'Ornézan, baron de Saint-Blancard en Astarac, était revêtu depuis 1521 de la grande charge de *Général des galères*, qu'il ne faut pas confondre avec le grade, relativement inférieur, de lieute-

et commandée par le capitaine Du Péret, construire un fort sur l'emplacement même du poste portugais, y laisser une garnison de 37 hommes sous les ordres du capitaine De la Motte, et revenir en Europe sous le commandement du capitaine Barran, avec une riche cargaison qui fut traîtreusement capturée (1) dans la Méditerranée par une division portugaise ; et le fort, attaqué et battu pendant dix-huit jours consécutifs, capitula à des conditions honorables, aussitôt honteusement violées (2). Nous devons à M. de Varnhagen la première publication du document original (3), intéres-

nant général des armées navales, de création beaucoup plus récente. Le Général des galères avait, sur la Méditerranée, le même rang que l'Amiral de la flotte sur l'Océan. Le dernier titulaire a été Jean-Philippe d'Orléans, fils naturel du régent, entre les mains de qui la charge fut éteinte, par la réunion de la marine des galères à celle des vaisseaux, en septembre 1748.

(1) Voir l'*Appendice*, note M.

(2) Voir l'*Appendice*, note N.

(3) *Notas e provas*, pp. 441 à 444. — C'est la requête présentée le 11 mars 1838, au nom du baron de Saint-Blancard, aux commissaires français et portugais siégeant à Bayonne et Fontarabie pour régler les différends entre les sujets des deux nations à raison des prises en mer. Les commissaires français étaient Jean de Calvimont et Bertrand de Moncaup, président et conseiller au parlement de Bordeaux ; les commissaires portugais étaient l'évêque de Santiago du cap Vert, Gonçalve Pinheiro, remplaçant l'évêque d'Asafy, Blaise Neto, décédé, et le licencié Alphonse Fernandes. Voir sur ce sujet le *Quadro elementar das relações politicas e diplomaticas de Portugal com as diversas potencias do mundo*, pelo Visconde de Santarem, Paris 1842-1854, 10 vol. in-8° ; tome III, pages 248 à 274, où les noms propres français sont malencontreusement défigurés : Dorversas (à la page 270) doit se lire d'Ornézan.

sant à plus d'un titre, qui contient les curieux détails de cette affaire.

V.

Dès auparavant avait commencé, de la part des Portugais, une prise de possession plus sérieuse : Depuis trois ans déjà, des demandes de concessions territoriales avaient été faites, au retour de sa croisière, par Christophe Jaques, qui s'engageait à y conduire mille colons, et par Ruy Gonçalves da Camera qui promettait d'en amener deux mille (1); ces propositions n'avaient pas été accueillies, mais elles montraient la voie; et pour la préparer enfin, Martin-Alphonse de Souza était venu, au commencement de 1531, muni de pouvoirs étendus, à la tête d'une expédition qui portait quatre cents immigrants destinés à former dans le sud, pour servir de barrière aux tentatives castillanes de ce côté, le noyau d'un établissement solide (2).

(1) Ces détails sont donnés dans une lettre du portugais Diègue de Gouvéa, directeur du collége de Sainte-Barbe à Paris, adressée au roi de Portugal le 1er mars 1532, et publiée par M. de Varnhagen (*As primeiras negociações*, p. 135).

(2) L'histoire détaillée de cette expédition est consignée dans le journal original de Pierre-Lopes de Souza, frère de Martin-Alphonse, publié en 1839 à Lisbonne, en un volume in-octavo, par M. de Varnhagen lui-même (d'après une copie de la main de Pero de Goes, corrigée de la main de Martin Affonso. — *Rev. trim.*, XIV, 376) sous ce titre : *Diario da navegação da Armada que foi à terra do Brasil em 1530 sob a capitania-mor de Martin-Affonso de Souza, escripto por seu irmão Pero-Lopes de Souza.* L'éditeur, qui a préludé par tant de publications utiles au grand ouvrage qu'il accomplit aujourd'hui, a joint au texte de Pero-Lopes, outre les biographies de l'auteur et de son

En arrivant dans les eaux de Fernambouc, il avait rencontré une nouvelle triade de navires français, dont il s'était emparé ; et après avoir visité le poste récemment dévasté, il avait envoyé en reconnaissance vers le nord Diègue Leite, qui s'avança jusqu'au delà du Maragnan (1), tandis que lui-même remontait au sud, touchant d'abord à la baie de Tous-les-Saints, *Bahia*, où depuis vingt-deux ans était établi et devenu puissant au milieu des sauvages, sous le nom de Caramurú, le naufragé Diègue Alvares Correa, dont le souvenir s'est perpétué dans une légende populaire, fabuleuse comme toutes les légendes (2). Souza laissa en cet endroit deux autres Portugais, avec les esclaves que l'ancien facteur de Fernambouc avait sauvés de la désastreuse attaque des Français ; et sans s'arrêter là davantage, il arriva bientôt dans cette autre baie qui porte singulièrement le nom de fleuve ou *Rio* de Janeiro, y éleva un poste avec des retranchements, et y fit un séjour de trois mois,

héros, des notes étendues, enrichies de plusieurs documents originaux d'un grand intérêt. Le vicomte de Santarem en a donné, en 1840, dans les *Nouvelles annales des voyages* (4e série, tome I, pp. 330 à 372) un compte rendu détaillé, qu'il a fait tirer à part sous ce titre : *Analyse du journal de la navigation de la flotte qui est allée à la terre du Brésil en* 1530-1532, *par Pedro Lopes de Souza* (Paris, 1840, in-8°).

(1) Le nom de Diogo Leite resta attaché un certain temps à un port ou havre qu'on trouve ainsi désigné sur plusieurs cartes anciennes, mais avec trop peu de précision ou d'accord pour ne laisser aucune incertitude sur l'application exacte ; l'hésitation ne semble possible toutefois qu'entre l'entrée du Tury-assu et celle du Gurupi ; des mesures de distances et des conditions de limites nous semblent devoir faire opter pour l'entrée du Tury-assu.

(2) Voir l'*Appendice*, note O.

pendant lequel il envoya quatre de ses hommes à la découverte jusqu'à cent quinze lieues dans l'intérieur (1).

Poursuivant sa route, Souza fit encore une relâche d'un mois et demi au port de la Cananea, où il retrouva un ancien banni portugais (2) et quelques Espagnols; un de ceux-ci fut envoyé avec quatre-vingts hommes tenter une reconnaissance dans l'intérieur; mais ils y périrent tous (3).

Souza avait repris sa route vers la Plata; les mauvais temps l'assaillirent avant qu'il y arrivât, et il fut décidé que l'expédition n'irait pas plus loin; le commandant dut se borner à envoyer son frère Pierre Lopes explorer cet estuaire; puis redescendant la côte jusqu'au tropique, il entrait le 21 janvier 1532 au port de

(1) On traversa 65 lieues de montagnes, puis 50 lieues de plaines, jusqu'à la demeure d'un chef puissant, qui donna des renseignements sur les richesses du Paraguay (*Diario de Pero Lopes*, p. 26).

(2) L'ancien banni portugais était peut-être cet Édouard Pires qui, d'après Charlevoix (*Histoire du Paraguay*, Paris 1757, 6 vol. in-12; tome I, p. 51), vint avec sa famille trouver sur la côte le Castillan Ruy Mosquera ramenant les débris de la garnison du fort abandonné de Cabot. Comparez ce qu'en dit le P. Gaspard da Madre de Deos (*Memorias para a historia da capitania de San Vicente;* Lisbonne 1797, petit in-4°, p. 90).

(3) L'expédition conduite par François de Chaves partit le 1er septembre 1531; mais arrivée sur les bords du Paraná en descendant l'Iguaçu, elle fut attaquée au passage de cette rivière par les Carijos, qui massacrèrent tous ces malheureux. (Gaspard da Madre de Deos, *ubi suprà*, pp. 85 et 93 à 95. — Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, *Commentaires*, dans la collection de *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois en français* par H. Ternaux-Compans, Paris 1837, in-8°; p. 81.— Herrera, *Historia de las Indias*, Decad. VII, lib. II, cap. ix.)

San-Vicente, où il fut bien accueilli des naturels, grâce à l'influence du portugais Jean Ramalho (1) qui vivait parmi eux depuis vingt ans : c'est là que Souza se détermina à jeter les fondements de la colonie qu'il avait mission de créer, et il y établit en effet deux villes jumelles, l'une sur la côte, en l'île qui prit le nom de San-Vicente, l'autre à quelques lieues de là dans les terres, au lieu même où demeurait Ramalho, et qui est aujourd'hui Saint-Paul.

Sur ces entrefaites, le roi de Portugal, instruit par la capture de *la Pèlerine*, de la présence des Français à Fernambouc, donnait des ordres pour les déloger ; et déterminé enfin à une prise de possession effective du pays, qui servît de garantie contre les entreprises étrangères, il fit une répartition générale de tout le littoral qu'il s'attribuait, entre des capitaines donataires investis de la plénitude des pouvoirs féodaux, à charge par eux de former des établissements. La répartition ne comprenait d'abord que les terres qui s'étendent de la Plata à Fernambouc (2) ; mais quand furent délivrées ultérieurement les lettres d'investiture (3), la limite

(1) Voir ce qu'en disent le P. Simon de Vasconcellos dans son *Historia da Companhia de Jesus do Estado do Brazil*, Lisbonne 1663, in-f°, lib. I, n°s 77 et 126 de la *Chronica*, pp. 70 et 113 ; et le Fr. Gaspard da Madre de Deos, *ubi suprà*, pp. 30 à 32, 68, 108.

(2) « Se praticó se seria meu serviço povoar toda essa costa do » Brasil, e algumas pessoas me requeriam capitanias em terra delle..... » Determinei de mandar demarcar de Pernambuco até o Rio da Prata » cincoenta leguas de costa a cada capitania. » (Lettre du roi à Martin-Alphonse de Souza, du 28 septembre 1532, dans Varnhagen, *Historia do Brazil*, p. 62.)

(3) Voir l'*Appendice*, note P.

extrême en fut poussée jusqu'au havre de Diègue Leite. Il y eut en tout quinze lots pour douze donataires, deux d'entre eux, Martin-Alphonse de Souza et son frère, en ayant eu cinq pour leur double part. Cette distribution du sol a un intérêt géographique trop direct pour que nous négligions ici d'en donner au moins un aperçu.

La limite extrême de la plus méridionale de ces capitainies, concédée à Pierre-Lopes de Souza, est déterminée, dans les lettres mêmes de donation, par une latitude expresse de vingt-huit degrés et un tiers; elle confinait, un peu au nord du Paranaguá, avec celle de San-Vicente réservée à Martin-Alphonse de Souza, et qui s'étendait à l'opposite jusqu'au Macahé au nord du cap Frio, développant ainsi plus de cent lieues de côtes, mais en deux parts qui enclavaient, depuis San-Vicente jusqu'à l'embouchure du Juquiriquéré, celle de Santo-Amaro, de dix lieues, adjugée à Pierre-Lopes, le frère de Martin-Alphonse.

Au nord des domaines de celui-ci était la capitainie de San-Thomé, dont les trente lieues allaient expirer auprès d'Itapemerim (1); c'était le lot de Pierre de Goès, frère du célèbre historien Damien de Goès. A la suite venait la capitainie d'Espirito-Santo, octroyée à Vasco-Fernandes Coutinho, et dont la borne ultérieure était marquée par le Mocury, qui la séparait de la capitainie de Porto-Seguro, attribuée à Pierre do Campo Tourinho; celle-ci se poursuivait l'espace de cinquante lieues, jusqu'à celle des Ilhéos, obtenue par George de

(1) Cette limite fut déterminée ultérieurement entre Vasco Fernandes et Pero de Goes, et confirmée par lettres royales du 12 mars 1543.

Figueiredo Correa, et pareillement de cinquante lieues dont le terme arrivait tout près de Bahia. La capitainie de Bahia, échue à François Pereira Coutinho, s'étendait jusqu'au grand fleuve de San-Francisco ; au delà était celle de Fernambouc, adjugée à Édouard Coelho, et qui comptait soixante lieues jusqu'à la rivière Igaraçu, après laquelle Pierre-Lopes de Sousa possédait encore un troisième lot de trente lieues formant sa capitainie d'Itamaracá jusqu'à la baie de la Trahison.

A cet endroit commençait, pour s'étendre sur un littoral de cent lieues jusqu'à l'anse des Nègres, la capitainie du Rio-Grande, donnée en commun au grand historien Jean de Barros et à son associé Ayres da Cunha ; de l'anse des Nègres à la rivière de la Croix, quarante lieues de côtes constituaient le lot concédé à Antoine Cardoso de Barros ; de la rivière de la Croix au cap de Todos-Santos voisin du Maragnan, soixante-quinze lieues (1) étaient adjugées au secrétaire des finances Fernand-Alvares d'Andrade ; et au delà venait enfin la capitainie de Maragnan, formant un deuxième lot pour l'association de Jean de Barros et d'Ayres da Cunha, avec cinquante lieues d'étendue sur le littoral jusqu'au havre de Diègue Leite, c'est-à-dire jusque vers l'embouchure du Tury-assou.

C'était là, pour chacune des capitainies, le développement du côté qui longeait la mer ; à l'intérieur, elles

(1) M. de Varnhagen énonce expressément dans son Histoire (pp. 76, et 445 note 37) que la donation à Fernand Alvares fut de 75 lieues, corrigeant ainsi un extrait du document original, par lui rapporté dans ses notes au *Diario de Pero Lopes* (p. 80) où il avait écrit le chiffre 65 par suite d'une mauvaise lecture de *sessenta* pour *setenta*.

devaient se poursuivre dans les mêmes proportions jusqu'à une profondeur indéfinie, sans autre terme que l'imaginaire démarcation hispano-portugaise (1). Notre auteur se livre à ce propos à des calculs de superficie relative qui ont le double défaut de manquer d'exactitude et de n'avoir jamais eu d'application possible (2).

Toutes ces capitainies, inféodées à titre perpétuel et héréditaire, assuraient aux impétrants les droits seigneuriaux les plus étendus : gouvernement, administration civile et judiciaire, nomination à toutes charges et offices, faculté de concéder des terres avec clause de redevance, perception d'impôts divers, exemptions et priviléges personnels; propriété directe d'un domaine privé occupant dix lieues de côtes, à la seule condition du morcellement en quatre ou cinq parcelles distantes entre elles d'au moins deux lieues; plus que tout cela : le droit exorbitant de réduire en esclavage les indi-

(1) Les lettres de donation définissaient uniformément l'étendue superficielle de la concession, de la manière suivante (prise comme exemple dans celles de Pedro do Campo, du 27 mai 1534, rapportées dans les *Provas da historia genealogica da casa real de Portugal*, d'Antonio Caetano de Sousa, Lisbonne 1739-1748, in-folio; tome VI, p. 68) : « As quaes cincoenta leguas se entenderam e seram de largo, » ao longo da costa, e entraram na mesma largura pelo certam e terra- » firme adentro, tanto quanto poderem entrar, e fôr de minha con- » quista, da qual terra pela sobredita demarcaçam lhe assy faço » doaçam. »

(2) Le manque d'exactitude est la conséquence inévitable d'une détermination arbitraire du tracé de la ligne de démarcation, trop reculé à l'ouest de plus de cinquante lieues géographiques; et les concessionnaires s'étaient à peine aventurés à quelques lieues du rivage, que déjà leurs droits territoriaux avaient fait retour à la couronne.

gènes pour le service du donataire et de ses navires, même pour en faire vendre annuellement à Lisbonne un nombre déterminé, exempts de toute taxe jusqu'à un maximum de trente-neuf têtes (1). Si telle fut la mesure du droit, qui pourra dire celle de l'abus?.....

Voilà les conditions dans lesquelles les conquérants portugais venaient prendre pied au Brésil.

VI.

La description du pays dont il était si cavalièrement disposé par les rois de Portugal, est donnée par notre auteur avec une brièveté excessive (2). Une terre d'immense étendue, aussi neuve encore aujourd'hui pour ses possesseurs que pour les étrangers, semblait réclamer une exposition plus développée de ses formes extérieures, de sa constitution géognostique, de ses productions naturelles si variées dans leur admirable richesse.

Nous aurions voulu que le nouvel historien nous fît embrasser à la fois, d'un coup d'œil prolongé, d'abord

(1) « Outro sim me praz..... que todos os escravos que elles resga-
» tarem e houverem nadita terra do Brasil possam mandar a este reino,
» 24 peças cada anno para fazer dellas o que lhe bem vier..... E alem
» das ditas 24 peças que assim cada anno poderá mandar forros, hei
» por bem que possa trazer por marinheiros e grumetes em seus na-
» vios todos os escravos que quizer e lhe for necessarios. » — « E assim
» me praz que os escravos que elle e seus successores poderão mandar
» trazer forros de direitos sejam 39 peças em cada um anno para sem-
» pre. » (Donation à Pero Lopes, dans Varnhagen, *Diario*, pp. 123, 125.)

(2) Secticu VII, pp. 89 à 96.

le rideau des montagnes littorales avec ses sommets déchiquetés élevant quelques-unes de leurs aiguilles à plus de treize cents mètres : en arrière, sur une deuxième ligne, la puissante chaîne dorsale dont le faîte est jalonné par les cimes d'Itambé, de Piedade, d'Itaculumi, d'Itabirá, de Caraça, d'Ibitipocá, du Papagayo, qui mesurent de dix-huit à dix-neuf cents mètres d'altitude ; puis, en arrière encore, le système occidental des versants, dont les culminances n'atteignent guère que neuf cents mètres, et au delà duquel s'étendent d'un côté les reliefs qui dessinent le bassin du Paranahyba, de l'autre les plateaux où prennent naissance les grands affluents de l'Amazone et de la Plata, séparés entre eux à leur origine par quelques lieues à peine (1).

L'histoire même des antiques révolutions du sol, dont les époques successives demeurent écrites sur les gigantesques monuments qu'elles ont élevés, n'avaient-elles pas aussi quelque titre à obtenir une page spéciale, qui nous eût initiés à la genèse des terres brésiliennes (2) ?

Remontant l'échelle des âges jusqu'à l'époque primordiale où l'Océan n'avait encore déposé sur le noyau terrestre qu'une couche de gneiss, l'auteur aurait pu nous montrer cette assise rocheuse cédant à l'effort d'une brusque dislocation, se déchirer alors et se redresser sur une étendue de trois cents lieues du sud-ouest au nord-est, pour émerger sous la forme d'une

(1) Voir l'*Appendice*, note Q.
(2) Voir l'*Appendice*, note R.

île étroite et longue, à laquelle appartiennent les noms modernes de *serra do Mar*, *serra dos Orgaôs*, et *cordilheira dos Aymorés* (1).

Puis, à de longs siècles d'intervalle, quand au pied de ces montagnes la mer eut déposé d'énormes couches de schistes argileux, entremêlés à leur dernier étage de strates arénacées où apparaissent les premiers vestiges d'êtres animés, des trilobites, des calymènes, des asaphes, l'auteur nous aurait fait assister à une convulsion nouvelle qui, soulevant et brisant d'est en ouest ces assises accumulées au couchant de l'île primitive, fit surgir à travers les fissures, les cimes dioritiques de ce grand *Espinhaço* ou arête dorsale dont elles constituent les vertèbres.

L'auteur aurait pu nous décrire l'île, ainsi agrandie en un vaste triangle, au pied de laquelle, durant de longs siècles encore, l'Océan devait déposer des couches alternatives de grès dépourvu de fossiles, et de calcaires où se laissent reconnaître les solarions, les productes, les spirifères, les terébratules qui peuplaient alors ces rivages, jusqu'à ce qu'une autre catastrophe, soulevant le fond des mers à l'ouest et au nord de l'île triangulaire, et le striant de déchirures dirigées de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, fit émerger une immense étendue de terres longeant au sud le parallèle de 10° jusqu'aux limites les plus occidentales du Brésil actuel, et probablement aussi au nord-est les monta-

(1) Voir, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, *Savants étrangers*, tome X, à la suite du mémoire de M. Pissis, la planche septième, offrant une *Carte de la partie australe du Brésil pendant le dépôt du terrain silurien*; c'est précisément l'île primitive dont nous parlons.

gnes du Paranahyba, en même temps que celles des Guyanes.

Une autre révolution physique, d'une plus puissante énergie, vint, à une époque ultérieure, faire surgir du sein des couches triasiques le granit des Andes boliviennes, qui formèrent, à l'ouest de la grande île ancienne, déjà vieille de trois âges, une île nouvelle séparée de la première par un large détroit. Puis, quand des siècles de tranquillité eurent laissé s'accumuler dans le canal et ses abords, des couches considérables de grès, d'argile et de calcaire, avec les ammonites et les autres mollusques de cette période, les convulsions puissantes qui tracèrent la ligne porphyrique de la grande Cordillère en déchirant les assises superposées, soulevèrent en même temps ces terrains crétacés entre les deux îles, qu'ils soudèrent par un isthme s'évasant au nord et au sud en une large bordure le long des rivages contigus. Et les oscillations de l'Océan, inséparables des grandes perturbations continentales, promenant ses ondes sur l'ensemble des surfaces émergées, en balayaient les détritus vers le fond des bassins, en lits successifs de grès ferrugineux, de calcaire, et d'argile gypseuse.

Alors commence une période d'un intérêt tout nouveau : c'est la naissance de la vie terrestre, le développement de la végétation primitive, l'apparition des mammifères aux proportions gigantesques (1). La mer

(1) Lund (*Lettre à M. Victor Audouin*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, tome VIII, pp. 571 à 577) et Claussen (*Notes géologiques*, dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, tome VIII, pp. 340 et 341) ont publié la liste des animaux antédiluviens dont les ossements fossiles abondent dans les cavernes du Brésil.

répand encore sur les plages où elle peut atteindre, des sédiments arénacés parsemés de dépouilles de mollusques antédiluviens ; les rivières charrient et déposent avec leurs sables des coquilles fluviatiles, des débris végétaux, des ossements de grands quadrupèdes. Mais il arrive un jour où des convulsions plus puissantes que toutes celles qui avaient précédé, ébranlant dans l'ouest la grande Cordillère, et poussant au travers des roches éclatées les plus hauts sommets trachytiques, remuent l'Océan jusqu'en ses profondeurs, et le lancent en vagues immenses sur toutes les terres d'alentour : et quand l'inondation se fut retirée, toute vie avait disparu ; une épaisse couche de limon rougeâtre couvrait le sol à tous les étages, et toutes les races d'animaux qui naguères peuplaient cette terre, étaient désormais éteintes (1).

Une nouvelle période de tranquillité succéda à ce grand cataclysme, et la vie reparut, mais sous d'autres formes ; il ne se produisit plus, sous l'effort des volcans qui s'ouvraient des issues dans les Andes, que des désastres partiels ; la terre, revêtue d'une végétation luxuriante, s'était repeuplée d'animaux, l'homme avait pris naissance (2), et l'histoire de l'âge actuel avait commencé.

(1) Lund, *ubi suprà*, aux pages 571 et 577.

(2) Lund (*Lettres au secrétaire de l'Institut de Rio*, dans la *Revista trimensal*, tome IV, pp. 83-84, et tome VI, pp. 329 à 333) établit que la population du Brésil remonte à une époque des plus reculées, et que ces habitants primitifs appartenaient à une race semblable à celle que la découverte européenne y rencontra.

Nulle région, peut-être, autant que le Brésil, ne porte l'empreinte significative de ces grandes vicissitudes qui constituent les primitives annales de la terre (1), et nous devons regretter que M. de Varnhagen, familier de longue date avec ces études (2), n'en ait pas consigné l'exposition rapide dans le chapitre si court, le plus court hélas de tout le volume (3), qu'il consacre à la description de son pays natal. Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que ce tableau, qui emprunterait aux majestés de la nature un caractère de si haute poésie, et

(1) Alcide D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale : Géologie*, p. 265 ; et Élie de Beaumont, *Rapport à l'Académie des sciences*, dans les *Comptes rendus*, tome XVII, p. 416. — D'Orbigny a rendu encore plus saisissable la succession des époques géologiques du continent américain austral, par une carte où elles sont distinguées au moyen de teintes différentes respectivement appliquées aux diverses émersions (*Atlas : Géologie spéciale*, pl. X).

(2) Notre auteur est le troisième fils du colonel du génie Frédéric-Louis-Guillaume de Varnhagen, que le baron d'Eschwege avait attiré en Portugal pour le seconder dans ses travaux métallurgiques, et qui continua d'être employé avec lui au Brésil, où il devint le créateur et le directeur de la grande forge ou fonderie de fer de Saint-Jean d'Ipanema, sur la montagne de *Guaraçoyava* (plus exactement *Araassoïava*) près de Sorocaba, dans la province de Saint-Paul : (Eschwege, *Journal von Brasilien*, Weimar 1818, 2 vol. in-8° : tome I, pp. 231 à 242, et tome II, pp. 238 à 264. — Idem, *Brasilien die Neue Welt*, Braunschweig 1824 (ou 1830), 2 vol. in-8° : tome II, pp. 88 à 132). Le jeune Adolphe de Varnhagen, élevé au sein même du grand établissement dirigé par son père, se trouva naturellement initié dès son jeune âge aux connaissances pratiques ayant cours dans le milieu où il vivait.

(3) Les trente et une sections de ce volume occupent un total effectif de 435 pages, ce qui donne une moyenne de 14 pages par section, et celle-ci n'a que huit pages !...—Avertissons occasionnellement qu'à

dont la place serait marquée dans une introduction largement conçue, au début de l'ouvrage, se trouverait probablement à l'étroit dans une simple digression passagère, telle que l'a faite notre auteur, sur l'état de la contrée au moment de la prise de possession des nouveaux venus d'Europe : c'est pour nous un motif de plus de déplorer ce point de vue de la conquête portugaise, qui domine tout le livre et amoindrit les proportions du sujet.

Nous nous persuadons volontiers, au surplus, que l'auteur a déjà senti lui-même le désavantage des conditions trop étroites où il s'est laissé emprisonner ; il nous semble entrevoir qu'il médite, pour une édition nouvelle, une autre disposition dans l'ordonnance générale de son œuvre (1), et nous serons heureux que nos incitations puissent contribuer à l'affermir dans ce dessein.

VII.

Après la terre, les habitants.

M. de Varnhagen consacre à la population indigène une intéressante notice générale, à laquelle du moins il a cru pouvoir accorder quelque développement (2). Il

partir de la page 290 jusqu'à 333, la pagination du volume offre de fréquentes répétitions de chiffres, si bien que la page numérotée 334 est en réalité la 350e. Nous distinguerons entre elles, dans nos citations, les pages portant un même numéro, par l'addition respective des lettres *a* ou *b*.

(1) » Naõ duvidamos de que, em uma nova ediçaõ, se a chegamos a » preparar, teremos de dar a alguns pontos maior desenvolvi- » mento... » etc. (Varnhagen, *Historia do Brazil : Post-editum*, p. 478.)

(2) Sections VIII, IX et X, pages 97 à 137.

représente le Brésil comme habité par une seule race d'hommes, une seule grande nation, au milieu de laquelle demeurent isolés et perdus des restes de caravanes étrangères réfugiées ou transmigrées. Une même langue sert de lien commun à toutes les fractions éparses du grand peuple, divisé et subdivisé en nombre de peuplades mutuellement indépendantes et souvent ennemies. Cette langue générale est désignée, au propre, sous le nom de Toupi, qui paraît aussi être fondamentalement celui de la race entière (1), sauf les compléments distinctifs ou les appellations caractéristiques affectés à chaque division principale, comme — (c'est à M. de Varnhagen que nous empruntons exclusivement ces exemples) — Toupinambá, Toupiniqui, Toupinaem, Toupinambarana, où l'on voit tour à tour se joindre à la dénomination nationale une idée particulière de bravoure, de voisinage, d'inimitié, de sauvagerie; Tamoy, Temiminó, qui rappellent la corrélation des ancêtres et des descendants; Tabajára, Temembé, qui mettent en contraste les domiciliés et les vagabonds; Guató, Guaitacá, les navigateurs et les coureurs; Caïpó, les chasseurs des forêts; Potyuára, les pêcheurs de crevettes; Mbéguá, les pacifiques; Guarani, les guerriers; Pouri, les anthropophages; Tibirá, les infâmes; Maracayá, les chats sauvages; Nhengaïba, les mauvaises langues; Juruuna, les bouches-noires; et cent autres noms significatifs, dont l'in-

(1) Varnhagen (*Historia do Brazil*, p. 104) cherche l'étymologie ou du moins l'origine de cette dénomination nationale dans l'appellatif *toupi*, signifiant *oncle* et par extension *compère*.

terprétation échappe à la science incertaine des linguistes de nos jours.

Tout ce qui était en dehors de chacune de ces petites nationalités recevait d'elle la qualification générale de Tapuya ou étranger, analogue à celle de barbare chez les Grecs et les Romains ; aussi notre auteur pense-t-il que cette seule explication doit faire évanouir l'existence prétendue de la grande nation Tapuya, tant de fois mentionnée dans les anciennes relations.

Certes, M. de Varnhagen cherche dans une voie nouvelle l'éclaircissement de cette partie si intéressante et si curieuse des origines brésiliennes, et il s'applique avec une critique ingénieuse, à déblayer le champ des études ethnologiques qui s'y rattachent, d'une foule de notions parasites, confuses, erronées, au milieu desquelles s'embarrassait l'esprit du lecteur ; mais peut-être, comme tous les novateurs, a-t-il poussé un peu loin son expurgation, et nous serions tenté de recommander à la maturité de son jugement une pondération plus scrupuleuse de certains témoignages importants, si nous ne savions de reste que lui-même les connaît mieux que nous, et mieux que nous a qualité pour en déterminer la valeur (1). Cependant il est un aspect

(1) Notre auteur a publié lui-même, dans la *Revista trimensal* (tome XIV, pp. 13 à 365) avec un commentaire (pp. 367 à 415), une édition nouvelle de la *Notice du Brésil* de Gabriel Soares, où se trouvent les témoignages les plus dignes d'attention. M. de Varnhagen s'est d'ailleurs occupé aussi d'une manière particulière d'ethnologie brésilienne ; nous connaissons de lui à ce sujet deux écrits spéciaux : 1° *Memoria sobre a necessidade do estudo e ensino das linguas indigenas do Brazil*, sous la date du 1er août 1840 (*Revista trimensal*, tome III,

sous lequel la question ne paraît pas avoir été suffisamment considérée, pour la constatation des faits comme pour les déductions qu'il convient d'en tirer, et nous demandons la permission d'en dire quelques mots.

Une langue commune était parlée ou entendue par la généralité des populations littorales indigènes du Brésil, voilà un point acquis (1); disons même que certains caractères de forme corporelle, de coloration, d'habi-

pp. 53 à 63); 2° *Ethnographia indigena, linguas, emigrações e archeologia*, etc., lettre datée de Madrid le 1er avril 1849 (*Ibidem*, tome XII, 5e de la 2e série, pp. 366 à 376).

(1) Les Portugais donnent à cette langue le nom de *lingua geral*; il en existe plusieurs grammaires, dont la plus ancienne est celle du P. Joseph Anchieta qui parut en 1595 à Coïmbre; vint ensuite celle du P. Louis Figueira (dont l'*approbation* date de 1620), réimprimée plusieurs fois (1681, 1687, 1754), et en dernier lieu en 1795 à Lisbonne, en même temps qu'un Dictionnaire anonyme portugais-brésilien, déjà imprimé en 1745, et qui paraît avoir encore été donné avec la date de 1815. Il en faut rapprocher un *Vocabulario da lingua geral usada hoje em dia no Alto-Amazonas*, publié par le Dr Antoine Gonçalves Dias (*Revista trimensal*, tome XVII, pp. 553 à 576); et bientôt un *Diccionario da lingua Tupi* que M. Dias fait imprimer en ce moment à Leipzig, en un volume in-12. — On peut considérer comme appartenant à la même langue la grammaire Guarani du P. Antonio Ruiz de Montoya, auteur aussi d'un copieux dictionnaire, rare et recherché, intitulé *Tesoro de la lingua Guarani*, imprimé à Madrid en 1639. — On pourrait citer en outre le colloque inséré par Jean de Léry dans sa relation, le Catéchisme dialogué du P. Antoine Araujo (Lisbonne 1618), un autre du P. Bettendorf (Lisbonne 1800), le vocabulaire Oyampi de Leprieur (*Bulletin de la Société de Géographie*, Paris 1834, 2e série, tome I, pp. 225-229), etc. — Quant à l'extension de cette famille de langues, il faut consulter encore Hervas (*Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas*, Madrid 1800-1805, 6 vol. petit in-4° : tome I, pp. 139 à 151 et 265 à 271).

tudes, de mœurs, ajoutaient une conformité de plus à celle du langage : en faut-il conclure, d'une manière absolue, qu'il y ait là preuve certaine de l'unité de race? Ce serait s'arrêter à la superficie des choses. Il ne viendrait à la pensée d'aucun historien de notre vieille Europe, de juger ainsi, d'après la ressemblance actuelle des idiomes et des caractères extérieurs dans une nation, qu'elle appartient tout entière à une seule race, qu'elle provient d'une origine unique. A défaut des indices profonds que l'œil scrutateur de la science découvre seulement par une étude assidue et prolongée, les traditions nous apprennent que cette homogénéité apparente n'est qu'un vernis plus ou moins épais recouvrant d'une teinte monotone des éléments autrefois disparates et tranchés : que si l'on parle français, de Strasbourg à Bayonne et de Marseille à Quimper, le Basque, l'Alsacien, le Breton, le Provençal n'en ont pas moins, respectivement, en leur particulier, des langues radicalement distinctes, et une généalogie nationale très diverse pour chacun d'eux.

Lors donc que les relations du Brésil nous signalent, en concurrence avec la langue générale empruntée aux peuples de race toupi, des langues quelquefois très différentes, parlées spécialement dans quelques tribus (1), ce serait méconnaître les enseignements de

(1) M. de Martius nous a montré en épreuves un recueil de nombreux vocabulaires des langues du Brésil, dont il prépare la publication. Le prince Maximilien de Neuwied (*Voyage au Brésil, traduit par Eyriès*, Paris 1822, 3 vol. in-8° : tome III, pp. 305 à 360), le baron d'Eschwege (*Journal von Brasilien*, tome I, pp. 158 à 172; et *Brasilien die Neue Welt*, tome I, pp. 232 à 244), le comte de Castelnau (*Expé-*

l'histoire, que de rejeter comme un indice insignifiant ce témoignage d'une ancienne diversité d'origine. Il est vrai que notre auteur ne se préoccupe que de l'état des choses au moment de la prise de possession des Portugais, et peut-être est-il ainsi, jusqu'à un certain point, autorisé à considérer toutes les populations littorales du Brésil comme enveloppées dans une sorte de nationalité commune. Mais il n'en est pas moins constant que les désignations de tribu, dont il fait bon marché comme de sobriquets ou d'appellations passagères et capricieuses, offrent le plus souvent, au contraire, une dénomination propre et invariable (1), pré-

dition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud : Histoire du Voyage, Paris 1850-1851, 6 vol. in-8° : tome V, pp. 249 à 302), et quelques autres, en avaient déjà rassemblé divers échantillons. On peut même citer une *Grammatik der Kiriri Sprache*, de Von der Gabelentz (Leipzig 1852).—Hervas (*ubi suprà*, pp. 151 à 158) donne une longue liste des peuplades du Brésil qui parlent des langues étrangères au Toupi. — Il faut se hâter de recueillir les restes de plus en plus rares de ces idiomes indigènes, avant que notre civilisation les ait effacés; savons-nous combien ont déjà péri sans qu'il en reste de vestiges?... L'étude comparée des langues brésiliennes, cet élément précieux de l'histoire antérieure à la découverte européenne, n'est pas née encore, et nombre de vocabulaires auront disparu avant que notre insouciante et orgueilleuse paresse se soit avisée de les colliger.

(1) Il faut distinguer les dénominations nationales persistantes et d'une application exclusive, quelle qu'en puisse être d'ailleurs la signification, d'avec les appellations plus ou moins variables et fugitives appliquées en commun à diverses tribus, pour une cause déterminée, comme par exemple *Igaruana* (canotiers) donnée sans acception de nationalité à toutes les populations indiennes qui naviguent sur les bras et les affluents de l'Amazone. (Cazal, *Corografia Brazilica*, tome II, pp. 295-296.)

cieux vestige, quelquefois le seul, d'une nationalité distincte, dont le souvenir est à conserver pieusement dans les titres généalogiques de leurs héritiers.

N'est-il pas à craindre d'ailleurs que sur la foi de quelques étymologies plus ou moins conjecturales (1), il ne soit donné trop légèrement un démenti à des témoignages formels, qui mériteraient au moins d'être rigoureusement discutés. Que le nom de Tapuya fût synonyme d'étranger, est-ce à dire qu'il fût indistinctement appliqué par chaque peuplade à toute peuplade autre qu'elle ? Tout ce que nous connaissons de relations anciennes nous semble répondre par une négation absolue, et poser comme condition première la disparité de langage, c'est-à-dire la qualité réelle d'étranger (2). Et s'ensuit-il encore que tous les étrangers fussent désignés par ce nom de Tapuya ? Gabriel Soares de Sousa, si bien informé par l'observation personnelle des faits pendant un séjour de dix-sept années dans le pays même, nous fournit la preuve directe du contraire en ce qu'il nous dit des Goaitacazes, des Goainazes, et surtout des Ubirajáras, qu'il distingue expressément des Tapuyas, auxquels il rattache d'autre part les

(1) Voir l'*Appendice*, note S.

(2) « Naõ se chama naçaõ diversa a que naõ tem diversa lingoa » (Simon de Vasconcellos, *Chronica da companhia de Jesu do Estado do Brasil : Noticias antecedentes*, lib. I, p. 93). — « A naçaõ dos Ta- » puyas..... a todas as outras tinha feito insultos..... et por isso era » tida de todas por inimiga, et como tal chamada Tapuya, a saber, » naçaõ contraria » (*Ibidem*, p. 95). — Cette signification du nom des Tapuyas est appliquée à celui des Tobayares par Claude d'Abbeville (*Mission de Maragnan*, f° 261 v°) et par Yves d'Evreux (*Suitte de l'histoire*, f° 44).

Aymorés (1). Remarquons en même temps que la nation Tapuya, par lui décrite, est au moins aussi importante que celle des Tupinambás avec tous leurs congénères (2). Il nous semble donc bien hardi de ne point faire état spécial d'une population considérable, étrangère à la race toupi, et occupant antérieurement le littoral, d'où elle fut repoussée dans l'intérieur des terres par des invasions successives dont la mémoire s'est conservée dans les traditions locales.

Ces vieilles traditions, c'est à peu près tout ce qui reste de l'histoire perdue des anciens habitants du Brésil; je me trompe, nous avons encore les conformités et les dissidences de langage et d'appellations nationales, puis encore les caractères physiques de formes et de couleur, de moins en moins saisissables, il est vrai, à travers les dégénérescences et les croisements. Les résultats en sont tels, aujourd'hui, que l'œil du naturaliste même peut confondre le descendant du Guarani ou du Toupinambá avec celui du Galibi ou du Caraïbe (3); mais la diversité du

(1) Voir l'*Appendice*, note T.

(2) « A naçaõ dos Tapuyas..... tem muito mais copia de gente que » alguma das outras nacões; et alguns cuidão que mais que todas jun- » tas. » (VASCONCELLOS, *Noticias*, p. 95.)

(3) Ainsi est-il arrivé à un savant confrère, que la mort vient de nous enlever, Alcide d'ORBIGNY (*L'homme américain — de l'Amérique méridionale — considéré sous des rapports physiologiques et moraux*, Paris 1839, 2 vol. in-8° : tome II, pp. 265 à 352, et spécialement pp. 268-269, et 274 à 280) : il a classé en commun les uns et les autres en un rameau unique, ainsi caractérisé : « Couleur jaunâtre » mélangée d'un peu de rouge très pâle; taille moyenne de 1m,620mm, » formes très massives; front non fuyant, face pleine et circulaire;

langage (1) nous avertit de distinguer en eux deux peuples issus de souches hétérogènes ; comme aussi, dans une même peuplade, la différence des idiomes entre les deux sexes nous révèle une double origine de vainqueurs et de vaincus ; et dans les tribus toupinambás, où les prêtres sont appelés Caraïbes (2), ce seul nom ainsi employé n'accuse-t-il pas à la fois l'existence séparée et la supériorité relative d'un peuple initiateur? Combien d'autres particularités, insignifiantes en apparence, peuvent devenir fécondes en déductions (3) ! Bien loin donc d'effacer, de dédaigner,

» nez court et étroit, narines étroites ; bouche moyenne peu saillante, » lèvres minces ; yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle » extérieur ; pommettes peu saillantes, traits efféminés, physionomie » douce. »

(1) On a, du P. Raymond Breton, une *Grammaire*, un double *Dictionnaire* et un petit *Catéchisme caraïbe*, publiés à Auxerre en 1667, 1666, 1665 et 1664 ; et du P. Leclercq un *Dictionnaire caraïbe-français*, paru à Rennes en 1665. Un double *Dictionnaire galibi, précédé d'un essai de grammaire*, a été donné à Paris en 1760, sous de simples initiales, par M. de la Salle de l'Estang, qui a profité des éléments antérieurement publiés à Paris, en 1654 par Boyer de Petit Puy (*Voyage du sieur de Bretigny*, in-8°) et par Antoine Biet (*Voyage de la France équinoxiale*, in-4°), et en 1665 par le P. Pierre Pelleprat (*Introduction à la langue des Galibis*, in-12). On a, du P. François de Tauste, un *Arte y vocabulario de la lengua de los Indios Chaymas, Cumanagotos, Cores, Parias y otros*, imprimé à Madrid en 1680, in-4°, qu'il faut classer à côté des précédents, comme appartenant à la même famille de langues, dans laquelle Hervas (*ubi suprà*, pp. 204 à 218) compte plus de trente dialectes.

(2) Voir l'*Appendice*, note U.

(3) Parmi ces vestiges indicateurs qu'il est intéressant de recueillir, nous pouvons citer l'usage des perforations de la lèvre inférieure pour y insérer le singulier ornement appelé *botoc*, d'où est venu aux Aymo-

de négliger ces faibles indices, prenons soin de les sauver de l'oubli; mettons notre étude à recueillir ces lueurs éparses que peut-être un jour il sera donné au génie de réunir en faisceau lumineux. Ainsi les cailloux roulés que le flot des torrents a uniformément arrondis et entraînés dans une alluvion commune, recèlent pour le géologue les témoignages indélébiles de leur multiple origine, et lui racontent l'histoire des montagnes d'où ils sont descendus (1).

Nous espérons bien que M. de Varnhagen, quand un tel sujet ne sera plus resserré pour lui dans les limites

rés le sobriquet portugais de *Botocudos*. Notre excellent ami Ferdinand Denis, intelligent investigateur de ces curiosités, a montré que cette simple coutume pourrait donner lieu à des recherches ethnologiques dignes d'étude et susceptibles de révéler quelque trace des migrations des peuples qui la pratiquent : Voir à ce sujet une série de cinq articles, avec figures, insérés en 1850 dans le *Magasin pittoresque* d'Edouard Charton (n°s 18, 23, 30, 43 et 49, pages 138, 183, 239, 338 et 390) sous ce titre : *Des ornements de la lèvre inférieure en usage chez quelques peuples de l'Amérique.*

(1) Notre opinion, à cet égard, a obtenu un précieux suffrage dans l'adhésion complète du professeur d'anthropologie au muséum d'histoire naturelle : après avoir entendu la lecture de ce paragraphe à la Société de Géographie dans sa séance du 1er mai, M. de Quatrefages voulut bien venir spontanément nous exprimer sa conviction que c'est en effet par le triage des éléments spéciaux fondus dans le détritus commun qu'il faut reconstituer les races et remonter aux origines. C'est là, dans notre pensée, l'étude ardue mais seule féconde, au moyen de laquelle se pourront reprendre à la base, pour le Brésil, les aperçus ethnologiques esquissés par Prichard et par Alcide d'Orbigny, et les élucubrations érudites consacrées à la recherche des origines américaines par Grégoire Garcia de Baeza, Grotius, De-Laet, Dury, Thorowgood, Horn, Buxtorf, Spizel, Wagner, Engel, Vater, et tant d'autres.

procustiques d'une digression occasionnelle, abordera résolûment la tâche de rétablir à leur place, à leur rang, à leur âge, tous ces anciens peuples du Brésil ancêtres de la population actuelle, les passant en revue comme jadis Homère les peuples de la Grèce et de Troie, ou comme Hérodote les peuples compris dans l'empire des Perses, et relevant la nomenclature indigène que leur habitation a imprimée sur le sol. Et alors ce n'est plus dans une note obscurément insérée à la fin du volume que nous aurons à chercher les noms et l'emplacement des plus célèbres nations brésiliennes (1).

Alors aussi l'auteur ne sera plus obligé de rejeter parmi ces notes en appendice, les pages qu'il a consacrées à quelques aperçus généraux sur d'anciennes

(1) *Notas e provas*, note 49, pp. 147-148. — L'auteur mentionne ainsi : 1° les *Carijós* de Rio-Grande do Sul ; —2° les *Guaianás* de Saint-Paul ; 3° les *Temiminós*, au nord de ceux-ci ; — 4° les *Tamoyos* de Rio de Janeiro (qui ont fourni le sujet et le titre d'un poëme national de M. Dominique-Joseph Gonçalves de Magalhaẽs, magnifiquement imprimé en 1856, à Rio, en un beau volume in-4°, aux frais de l'empereur Pierre II) ; — 5° les *Guaitacazes* de Campos ; — 6° les *Papanazes* d'Espirito Santo ; — 7° les *Tupiniquins* de Porto Seguro ; — 8° les *Aymorés* d'Ilheos ; — 9° les *Tupinambás* de Bahia, ayant derrière eux, à l'intérieur, *les Tupináens*, *Amoipiras*, *Maracás* et *Ubirajáras* ; — 10° les *Caités* de Fernambouc ; — 11° les *Petiguares* ou *Potiguáras* au nord de ces derniers ; —12° enfin, dans tout l'intérieur du pays, la masse des *Tapuyas* ou barbares.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces dénominations, afin d'en constater la synonymie, celles que nous ont transmises nos voyageurs français (notamment Léry, p. 354), telles que *Karios*, *Oueanen*, *Tenreminon*, *Ouetaca*, *Toupinenquin*, *Tououpinambaoults*, *Tovaiats* ; à quoi il faut ajouter les noms de *Margaiat* (Maracayá), *Tovaiare* (Tobajáras) et *Karaia* (Carajá).

communications possibles entre les deux mondes (1), car ce sera la transition naturelle de l'histoire indigène à celle de l'invasion des Européens, plus opportunément placée ici, dans l'ordre d'enchaînement des faits. Et nous serons ainsi conduits par la déduction progressive des événements, comme nous y sommes maintenant ramenés par un brusque retour, à l'établissement des colons portugais.

VIII.

L'histoire de cet établissement est présentée, dans le livre de M. de Varnhagen, sous les diverses phases qui résultent d'une coordination intelligente des faits par groupes naturellement disposés. D'abord, c'est une revue des capitainies concédées où se portèrent avec succès les premiers essais de colonisation : San-Vicente, Santo-Amaro, Itamaracá, Pernambuco, Espirito-Santo, Porto Seguro, Ilhéos, où s'élevèrent bientôt des villes et des bourgades européennes, autour desquelles se firent des défrichements et s'établirent quelques mou-

(1) *Alguns vislumbres de relações maritimas entre o mundo antigo e a América* (Varnhagen, *ubi suprà*, note 54, pp. 449 à 453). — La possibilité des communications par terre n'est point examinée, et mérite cependant une mention parmi ces lueurs où l'esprit cherche à saisir quelque vague reflet d'une antique parenté entre les populations primitives des deux mondes : car si l'œil le moins attentif se laisse frapper par certains grands traits qui chez l'Eskimau font involontairement penser au Samoyède, chez l'Aztec à l'Indou, chez le Guarani au Chinois, n'est-ce pas d'Occident en Orient, et par terre, qu'auraient marché les peuples transmigrés des tepeh de l'Asie aux tepec et tepetl de l'Amérique?

lins à sucre (1). Puis, c'est la triste histoire des efforts malheureux qui vinrent échouer à Maragnan, à San-Thomé, à Bahia (2), sans parler des concessions sur lesquelles il ne fut dirigé aucune espèce de tentative, au nord entre Maragnan et Itamaracá, au sud depuis la Cananéa jusqu'à la limite extrême des territoires concédés.

Ensuite c'est une peinture de la vie des premiers colons, de leurs relations avec les indigènes, et de l'influence réciproque des deux races l'une sur l'autre, sous le rapport des mœurs, des croisements, du langage (3). Il y faut réunir quelques pages de la section suivante, où l'auteur a rejeté la part de l'élément africain bientôt introduit par la traite des esclaves au milieu des deux autres races, et produisant à son tour, dans les mœurs, les croisements et le langage, des résultats dont l'importance ne doit pas être dissimulée (4).

Puis enfin se dessinent, dans une autre partie du tableau, les conséquences prochaines des conditions d'existence de cette société hétérogène (5), viciée dès le principe dans son élément européen, par la multitude toujours croissante des repris de justice que la métropole déversait sans mesure sur la nouvelle colonie, où des garanties d'impunité leur étaient acquises par le droit absolu d'asile dont jouissait chacune de ces capitainies même à l'encontre de ses voisines : aussi

(1) Varnhagen, *Historia geral*, sect. XI, pp. 138 à 157.

(2) Idem, *ibidem*, sect. XII, pp. 158 à 168.

(3) Idem, *ibidem*, sect. XIII, pp. 169 à 180.

(4) Idem, *ibidem*, sect. XIV, pp. 181 à 185.

(5) Idem, *ibidem*, sect. XIV, pp. 185 à 191.

la dissolution des mœurs, l'insubordination, l'abus de la force, dans leur propre sein, et dans leurs rapports extérieurs la contrebande la plus effrénée, la piraterie et le brigandage, constituèrent bientôt l'état, pour ainsi dire normal, de ces petits gouvernements juxtaposés dans une complète indépendance mutuelle. A ces causes de désorganisation imminente venait s'ajouter la crainte perpétuelle de l'invasion étrangère : car le commerce français continuait d'envoyer ses navires (1) s'approvisionner sur ces côtes de bois de teinture et d'autres productions naturelles du pays, et ces pacifiques traitants, si bien accueillis par les indigènes (2), étaient à redouter s'ils devenaient un jour des ennemis.

La métropole sentit qu'elle ne pouvait efficacement exercer de si loin les pouvoirs souverains qui dirigent, contiennent ou répriment au dedans, protégent ou défendent au dehors; elle reconnut la nécessité de constituer au milieu de ces petits États près de se disloquer, un centre d'action vigoureux et puissant, et elle résolut d'y fonder une capitale qui fût à la fois le siége du gouvernement et le noyau de la colonisation. La capi-

(1) « As naos francezas... se avezaram ao Cabo Frio e Rio de Janeiro, » Ilha grande e Ubatuba, de modo que ja por estes portos naõ ousa- » vam mostrar vela os navios portuguezes. A Bretanha e a Norman- » dia consideravam as terras do Brazil taõ suas como o proprio Por- » tugal. ... A longinqua colonia de S. Vicente..... esteve, en conse- » quencia do trato dos navios francezes, em termos de ver cortadas as » suas relaçoes com a mãe patria. » (Varnhagen, *ibidem*, p. 189.)

(2) Voir l'*Appendice*, note V.

tainie languissante et délaissée de Bahia fut rachetée (1) dans ce but par la couronne, qui y bâtit la ville *do Salvador* ou du Sauveur, pour laquelle le nom de Bahi a prévalu.

La nouvelle organisation, décrétée le 7 janvier 1549, comportait un gouverneur général investi de l'autorité politique administrative et militaire, un *ouvidor* ou auditeur général exerçant presque sans réserve le suprême pouvoir judiciaire civil et criminel, et un *provedor mór* ou contrôleur en chef des finances (2) ; plus un *capitão mór da costa* ou commandant maritime chargé de la garde des côtes sous les ordres directs du gouverneur général (3). Des dispositions spéciales réglaient l'espèce et la quantité des armes et munitions de guerre qui devaient exister en approvisionnement dans chaque capitainie, chaque établissement, chaque habitation, de manière à constituer sur place une force défensive toujours prête, origine des milices locales.

L'organisation ecclésiastique suivit de près : Bahia fut érigée en cité épiscopale ayant dans son obédience toutes les terres du Brésil, lesquelles ne formaient pré-

(1) Moyennant une rente perpétuelle de 400 milreis (1200 fr.). (VARNHAGEN, *ubi suprà*, p. 196, et p 459, note 67.)

(2) IDEM, *ibidem*, sect. XV, pp. 192 à 195.

(3) Ce commandant maritime fut Pierre de Goes, le donataire désappointé de Campos (VARNHAGEN, *ubi suprà*, p. 195). Au retour d'une visite à San-Vicente avec deux caravelles et un brigantin, il trouva à Rio de Janeiro, occupés à traiter du bois de Brésil, deux Français, l'un excellent interprète, l'autre habile forgeron, qu'il fit prisonniers et envoya plus tard à Bahia. Au Cabo Frio il rencontra un navire français, qui pendant deux jours et demi soutint vigoureusement ses attaques et parvint à lui faire lâcher prise. (IDEM, *ibidem*, pp. 206-207.)

cédemment qu'une simple annexe du diocèse du Funchal (1). Les jésuites eurent un collége dans la capitale, et leurs missionnaires s'appliquèrent à civiliser et à convertir les sauvages d'alentour (2); ils ne tardèrent pas à fonder en ces contrées une province de leur ordre (3), et ils établirent un nouveau collége à Piratininga, sous l'invocation de saint Paul, dont le nom passa à la ville, et ultérieurement à la capitainie générale dont cette ville devint le chef-lieu.

Les hommes aux mains desquels avait été remis le soin d'accomplir la régénération de l'action gouvernementale au Brésil, n'étaient point au-dessous de leur tâche; aussi le pays prit-il bientôt un nouvel aspect, le désordre fut réprimé partout, et la colonisation put acquérir quelque développement sur les points déjà occupés (4). Des tentatives furent aussi réitérées par la mère patrie pour fonder des établissements dans les provinces du nord : Louis de Mello partit de Lisbonne en 1554, à la tête d'une expédition de plusieurs vaisseaux portant trois cents hommes d'infanterie et cinquante cavaliers (5); mais elle eut le même sort que

(1) Varnhagen, *ubi suprà*, sect. XVI, pp. 208-209; et dans le *Supplément*, pp. 482, 483 et 487.

(2) Idem, *ibidem*, pp. 202 à 205.

(3) Idem, *ibidem*, pp. 217-218.

(4) « Thomé de Souza cumpria a sua missaõ. O Brazil ficava con» stituido : a autoridade e a lei haviam feito sentir suas forças benéfi» cas : e a moral publica ganhara muyto. » (Idem, *ibidem*, p. 216.)

(5) A armada, que... . se compunha de oito ou nove caravelas e alguns bergantins, perdeu-se como a de Ayres da Cunha, nos baixos do Maranhão. » (Idem, *ibidem*, p. 216.) — L'importance de l'expédition,

jadis celle d'Ayres da Cunha et des fils de Jean de Barros dans les mêmes parages, et comme eux Louis de Mello vint se perdre aux abords de Maragnan; comme alors aussi, les Antilles servirent de refuge à ceux que le naufrage n'avait pas engloutis.

IX.

Nous voici parvenus à cette phase de l'histoire brésilienne que caractérisent surtout, à ses deux termes extrêmes, les essais d'établissement permanent des Français, d'une part en 1555 au Rio de Janeiro sous Villegagnon et Boislecomte (1), de l'autre en 1612

exposée dans une dépêche de l'ambassadeur espagnol à Lisbonne, don Luis Hurtado de Mendoza, adressée à sa cour le 26 février 1554, est indiquée avec moins de détail et d'autorité dans une mention passagère de Gabriel Soares. (*Noticia do Brazil*, cap. IV : p. 10 de l'édition de Lisbonne, ou p. 19 de l'édition de Varnhagen.)

(1) Varnhagen, *Historia geral*, pp. 229 et suiv. — Le principal historien de cette entreprise est Jean de Léry, qui avait écrit sur les lieux mêmes les mémoires qui ont servi à la rédaction publiée dix-huit ans après [à la Rochelle] en 1578, et dont il a donné successivement plusieurs éditions, en 1580, 1585, 1594, 1599, 1600 et 1611, dont cinq à Genève (Meusel, *Bibliotheca historica*, tome III, part. II, p. 50, cite même une réimpression de 1677), sans parler des traductions. Il existe en outre nombre d'écrits se rattachant au même sujet : la *Copie de quelques lettres du chev. de Villegagnon* (Paris 1557, in-12) ; le *Discours* de Nicolas Barré *sur la navigation du chev. de Villegagnon* (Paris 1558, in-12); *Les singularitez de la France antarctique* de Thevet (Paris 1558, in-4°); l'*Histoire des choses mémorables advenues en la terre du Brésil* (S. L. 1561, in-12); les *Libri duo apologetici* de Pierre Richier (S. L. 1561, in-4°) ; le *Brief recueil de l'affliction et dispersion de l'Église des fidèles au pays de Brésil* (S. L. 1565,

au Maragnan sous La Ravardière et Razilly (1), et les luttes prolongées au prix desquelles fut obtenue leur expulsion ; sans préjudice des collisions sans cesse renaissantes entre les navires français qui persistaient à venir commercer avec les naturels du pays (2), et les

in-8°), etc. — Voir aussi Ternaux-Compans, *Notice historique sur la Guyane française* (Paris 1843, in-8°, pp. 12 à 17), et Léon Guérin, *Les navigateurs français* (Paris 1847, in-8° colombier, pp. 162 à 179).

(1) Varnhagen, *ubi suprà*, pp. 327 *a* et suiv.— Nous avons, comme historiens de cette entreprise, le R. P. Claude d'Abbeville (*Histoire de la mission des Pères capucins en l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, Paris 1614, in-8°), et le R. P. Yves d'Évreux (*Suitte de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années* 1613 *et* 1614, Paris 1615, in-8°) : il n'existe de ce dernier ouvrage qu'un exemplaire unique, formé de feuilles sauvées d'une destruction entière chez l'imprimeur, par François de Razilly, qui les réunit pour les présenter au roi, accompagnées d'une épître où il expose le fait, en déplorant la perte totale de quelques feuillets qui devaient compléter la préface et les derniers chapitres du volume. — Parmi les documents portugais, les plus importants sont les *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*, de Diogo de Campos Moreno, compagnon de Jérôme d'Albuquerque, publiés dans les *Noticias das nações ultramarinas* (Lisbonne 1812, petit in-4°, tome I, n° III). — Voir aussi Ternaux, *ubi suprà*, pp. 23 à 32; et Léon Guérin, pp. 301 à 342.

(2) Varnhagen, *ubi suprà*, p. 228. D'après ce qu'il rapporte sous l'année 1553, les navires français venaient jusqu'à Tatuapara, à 12 lieues de Bahia ; on en avait rencontré trois au Port des Français, près de l'embouchure du San-Francisco ; Gaspard Gomès, des Ilhéos, avait été retenu deux mois au Rio de Janeiro par un navire français qui y avait laissé des interprètes et des facteurs pour traiter d'autres chargements ; il y avait en même temps un navire en charge au Cabo Frio ; Louis Alvarès, de San-Vicente, avait échappé, par la fuite, à un autre, monté de 300 hommes ; et enfin Braz Cubas, de Santos, avait appris que les Français se fortifiaient au Cabo Frio. — Voir aussi Ternaux, *ubi suprà*, pp. 18 à 22.

croiseurs portugais qui s'opiniâtraient à les en empêcher.

Mais ces faits n'occupent que la moindre part des dix sections ou chapitres que M. de Varnhagen a consacrés à cette intéressante période (1) ; au milieu de ces vicissitudes, la colonisation portugaise progressait, aiguillonnée à la fois et préparée par l'occupation, sédentaire ou transitoire, des étrangers. Ainsi, quand le poste français de Rio de Janeiro eut été conquis par le gouvernement de la colonie brésilienne, une ville portugaise y fut aussitôt fondée sous l'invocation de saint Sébastien (2), qui n'a pu faire oublier le premier nom. De même à Parahyba, après une série alternative de succès et de revers, les Portugais restés maîtres de la position, rebâtirent en 1585, sous le nom de Cabedêlo, un fort qui finit par leur rester (3). La création, en 1589, de la capitainie de Séregipe d'El-Rei (4), avec le fort de Saint-Christophe, ultérieurement abandonné, fut un simple démembrement de la capitainie royale de Bahia. Une attaque dirigée en 1597 contre le fort

(1) Varnhagen, *ibidem*, sections XVII à XXVI, pp. 217 à 340.

(2) Idem, *ibidem*, p. 251.

(3) Idem, *ibidem*, pp. 287 à 292. — A l'arrivée de la première expédition des Portugais dans le Parahyba, ils y trouvèrent six navires français, dont cinq échoués, lesquels furent pillés et brûlés. Un fort sous l'invocation de saint Philippe fut alors bâti sur la rive nord du fleuve, puis détruit, et la place abandonnée; mais bientôt un nouveau fort était rebâti sur l'autre rive, puis abandonné encore, à la nouvelle que sept navires français étaient dans le voisinage, et réoccupé quand ils se furent éloignés.

(4) Varnhagen, *ibidem*, p. 307.

de Cabedêlo par les équipages de treize navires français, ayant été repoussée, les assaillants se retirèrent dans le Rio Grande, où ils furent eux-mêmes attaqués à deux reprises, avec un médiocre succès à ce qu'il semble (1) ; mais quand ils furent partis, le capitaine de Fernambouc alla s'emparer de cette position, et y fonda un établissement sous le nom de Natal, c'est-à-dire Noël, avec un fort sous l'invocation des Trois-Rois-Mages (à cause de l'Epiphanie) (2). Ce fut de même à l'encontre des Français que fut établi en 1612 le poste de Ceará (3); et enfin, lorsque Saint-Louis de Maragnan leur eut été enlevé à la fin de 1615 (4), il devint naturellement le chef-lieu effectif (5) d'une capitainie jusqu'alors purement nominale, stigmatisée par les désastres d'Ayres da Cunha et de Louis de Mello ; et

(1) Varnhagen, *ibidem*, p. 311 *a*.—Félicien Coelho parvint seulement, dans une seconde attaque, le 29 juillet, à faire prisonniers, entre les Indiens, quatorze Français provenant de deux embarcations naufragées en ces parages avec le capitaine Jean Riffault.

(2) Idem, *ibidem*, p. 311 *b*.

(3) Idem, *ibidem*, pp. 326 *a*, 326 *b*, et 474, note 89.—Les Portugais ayant gagné un chef indigène, la nouvelle amitié de celui-ci s'était manifestée par le massacre de l'équipage d'un navire français, probablement *le Pélican* de Dieppe, capitaine David Paul. Voir Ternaux, *ubi suprà*, pp. 22-23.

(4) Varnhagen, *ibidem*, p. 331. — Une trêve avait été signée entre La Ravardière et Jérôme d'Albuquerque, jusqu'à décision de leurs souverains respectifs, à qui il en était référé (Diogo de Campos, *Jornada do Maranhaõ*, pp. 80 à 83 et 105 à 112); elle fut déloyalement rompue par Alexandre de Moura qui arrivait avec des renforts.

(5) Varnhagen, *ibidem*, p. 331 : « A pezar da mudanza do nome do » forte, a povoaçaõ naõ veiu a perder a primitiva invocaçaõ de San-» Luiz, e ainda hoje a conserva a capital do Maranhaõ. »

les conquérants s'étendant à l'ouest, allèrent immédiatement fonder, sur le bras oriental du grand fleuve des Amazones, la ville de Belem (forme portugaise de Bethlehem) et la capitainie du Pará (1).

Diverses modifications d'ensemble et de détail s'étaient pendant ce temps produites dans l'organisation du gouvernement colonial, et un changement de dynastie s'était même opéré sur le trône de la mère patrie : Philippe II d'Espagne, proclamé en 1580 à Lisbonne comme roi de Portugal, fut immédiatement reconnu au Brésil (2), et les navires français auxquels son compétiteur avait remis ses lettres de protestation, ne furent point admis (3). Dans une sphère moins élevée, on vit en 1573, à la mort du gouverneur général Men de Sá, deux gouverneurs généraux parallèles lui succéder à la fois, l'un à Bahia pour les provinces du nord, l'autre à Rio de Janeiro pour celles du sud (4) ; on peut présumer que le partage était marqué alors, comme il le fut plus tard, au Rio Mucury, entre Porto Seguro et Espirito-Santo. La séparation ne dura que peu d'années, et un gouverneur général unique fut rétabli en 1577 (5);

(1) Varnhagen, *ibidem*, pp. 332 et 333 *a*.—Cette extension des Portugais vers l'ouest fut sans doute facilitée par les levés topographiques du pays jusqu'au Pará, qui leur avaient été courtoisement offerts par La Ravardière (*Jornada do Maranhaõ*, p. 104).

(2) Idem, *ibidem*, p. 280. — Le serment de fidélité ne fut toutefois prêté que le 25 mai 1582, sur un ordre exprès de la cour.

(3) Idem, *ibidem*, même page. — Trois navires français qui se présentèrent à Rio furent forcés de reprendre le large.

(4) Idem, *ibidem*, p. 272 : Luiz de Brito d'Almeida à Bahia, Antonio Salema à Rio.

(5) Idem, *ibidem*, p. 277 : Lourenço da Veiga.

mais il y eut itérativement, en 1608, séparation pareillement temporaire entre les gouvernements généraux de Bahia et de Rio (1); et la résidence de Fernambouc fut préférée à celle de Bahia par deux des titulaires successifs, jusqu'à ce qu'un ordre de la métropole eut prescrit le retour au siége officiel (2). Un autre démembrement constitua en 1621 un nouveau gouvernement général plus durable à Maragnan, comprenant aussi Pará et Ceará dans la même circonscription politique et administrative, judiciaire, et ecclésiastique (3).

D'autres faits d'un haut intérêt se trouvent pareillement engagés dans l'ensemble du récit de M. de Varnhagen, et le géographe doit spécialement y relever les expéditions d'exploration à l'intérieur, soit à la recherche des mines de pierreries ou de métaux précieux comme fut en 1580 celle d'Antoine Dias Adorno (4) avec une suite de cent cinquante Européens et quatre cents indigènes, soit à la chasse des esclaves, que la population métive de Saint-Paul, connue désormais sous le nom de Paulistes, allait capturer au loin dans les tribus sauvages au delà des Missions (5).

(1) Varnhagen, *ibidem*, pp. 319 *a* et 319 *b* : Diogo de Menezes à Bahia, Francisco de Souza à Rio.

(2) Idem, *ibidem*, p. 333 *b*: « Provisaõ para que nenhum governador » do Brazil tivesse jurisdiçao nem cobrasse ordenado, a menos que não » residisse na verdadeira capital do Estado. »

(3) Idem, *ibidem*, p. 333 *a* : « Por decreto de 13 de Junho 1621 » resolveu-se que as tres capitanias do Ceará, Maranhão e Pará for- » massem um novo Estado inteiramente independente do Brazil. »

(4) Idem, *ibidem*, p. 281.

(5) Idem, *ibidem*, pp. 334 et 406.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer, sans doute, qu'en appelant particulièrement l'attention sur certaines catégories de faits, que leur nature rapproche davantage des études qui ont le plus habituellement cours dans le sein de la Société de Géographie, nous sommes loin de prétendre donner un inventaire général des richesses historiques renfermées dans le livre de M. de Varnhagen : c'est au contraire un dépouillement tout spécial que nous faisons ici, laissant de côté l'histoire proprement dite, qui naturellement fait le corps principal de l'ouvrage, et acquiert plus de développement à mesure que les dates se rapprochent de nous.

Placé dans ces conditions, nous devons borner à peu de mots ce qu'il nous reste à dire de la dernière des grandes phases entre lesquelles nous avons, au début, réparti les sections multiples du récit de notre auteur.

Après les expéditions de piraterie des Anglais Thomas Cavendish à Santos en 1591 (1) et James Lancaster à Fernambouc en 1595 (2), les Hollandais à leur tour parurent sur les côtes du Brésil, non pour

(1) Varnhagen, *ibidem*, p. 308.—On peut voir dans Hakluyt (*Voyages, navigations*, etc., tome III, pp. 842-843) le récit de cette expédition : « Written by Mr John Jane, a man of good observation, imployed in « the same and many other voyages ». La relation de Cavendish lui-même est imprimée dans Purchass (*His Pilgrimes*, tome IV, pp. 1192 à 1201), et à la suite (pp. 1201 à 1242) on trouve : *The admirable adventures and strange fortunes of master* Antonie Knivet *which went with master* Thomas Candish *in his second voyage to the south sea*; 1591.

(2) Varnhagen, *ubi suprà*, p. 309. — Hakluyt, *ubi suprà*, tome III, pp. 708 à 715.

commercer comme les Français, mais pour piller comme des corsaires : en 1602, en 1604, ils faisaient leurs premières captures (1); en 1616, ils avaient enlevé vingt-huit navires ; en 1623, le nombre des prises s'élevait à soixante-dix (2). Ce n'était qu'un prélude à de plus sérieuses entreprises : en 1624 une flotte de la Compagnie des Indes occidentales nouvellement formée à Amsterdam (3), se présenta devant Bahia, et l'emporta (4); mais elle fut obligée de la rendre l'année suivante (5).

(1) Varnhagen, *ibidem*, pp. 312 *a* et 315 *a*.

(2) Idem, *ibidem*, p. 337.

(3) La Compagnie hollandaise des Indes *orientales*, formée en 1602, avait fait de tels bénéfices, que tout en distribuant des dividendes annuels s'élevant en moyenne à plus de 25 pour 100 des capitaux engagés, elle avait quintuplé le fonds social. Cet exemple détermina la formation de la Compagnie des Indes *occidentales*, qui fut constituée par lettres d'octroi du 18 juin 1621, avec privilége exclusif du commerce sur les côtes d'Afrique depuis le tropique du cancer jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et en Amérique sur les deux Océans, depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve jusqu'au détroit d'Anian, en passant par le sud. — Elle était partagée en cinq chambres, dans le sein desquelles (au prorata de leurs mises respectives) étaient élus 18 directeurs gérants, savoir : 8 par la chambre d'Amsterdam, 4 par celle de Zélande, et 2 par chacune des trois autres, celle de la Meuse, celle des quartiers du Nord, et celle de Frise; le 19ᵉ directeur, complétant le Conseil de régie, était à la nomination des États généraux. — Une inadvertance typographique laisse incomplet à cet égard l'exposé de M. de Varnhagen (page 339) au compte duquel il se trouve manquer ainsi deux chambres et quatre directeurs.

(4) Idem, *ibidem*, p. 341. — Ce fut, au dire des Hollandais, un admirable coup de main de leur intrépide amiral Pieter Pieterzoon Heyne, qui vint résolûment, avec son seul vaisseau, s'embosser au milieu de la flotte ennemie, et en eut raison après une demi-heure de combat. (De-Laet, *India occidentalis*, p. 588.)

(5) Varnhagen, *ibidem*, p. 351. — Il en existe une relation spéciale,

En 1630 ce fut la ville de Fernambouc dont la Compagnie fit la conquête (1), et elle la garda, y joignant plus tard, d'un côté Seregipe, de l'autre Ceará et Maragnan (2) : et ces possessions lui restèrent assurées par une trêve de douze ans, conclue le 12 juin 1641 à la suite de la restauration de la maison de Bragance sur le trône de Portugal (3).

Au milieu de ces événements de prise et de reprise de territoires, s'intercale un fait que nous ne pouvons laisser échapper, quelque passagèrement qu'il soit indiqué par notre auteur : c'est la concession à un capitaine donataire, suivant l'exemple donné un siècle auparavant par le roi Jean III, de terres dont le gouvernement voulait provoquer l'occupation. Une capitainie nouvelle aurait ainsi été créée sur les bords de l'Amazone, sous la dénomination de Cap-du-nord (4), en faveur de Benoît Maciel Parente, qui avait enlevé aux Hollandais, en ces parages, le lieu de Gurupá, où ils avaient des

du P. Barthélemi Guerreiro, imprimée à Lisbonne en 1625, in-4°, sous ce titre : *Jornada dos Vasallos da coroa de Portugal para se recuperar do Salvador na bahia de Todos-os-Santos tomada pelos Olandeses a 8 de maio 1624 et recuperada no 1 de maio 1625.* — Une autre relation spéciale, également parue à Lisbonne en 1625, a été reproduite dans la *Revista trimensal* (tome V, pp. 476 à 490) sous le titre de *Relaçaõ verdadeira de tudo o sucedido na Restauraçaõ da bahia de Todos-os-Sanctos, etc., mandada pelos officiaes de S. M. a estes reinos.*

(1) Varnhagen, *ibidem*, p. 359.

(2) Idem, *ibidem*, pp. 400-401. — Ce fut sur des avis de la prochaine trêve, que le comte Maurice s'empara de ces provinces du nord.

(3) Idem, *ibidem*, p. 400. — Le Rio Real devint la limite commune des deux puissances.

(4) Idem, *ibidem*, p. 417.

plantations de tabac (1). Nous aurons à en reparler (2).

La Compagnie d'Amsterdam avait, depuis 1636, déféré le gouvernement des provinces conquises, au prince Maurice de Nassau (3), dont l'administration, empreinte d'un cachet de grandeur et de force, se termina par une brusque démission (4) au mois de mai 1644, pour céder la place à l'esprit de lésinerie mercantile de la Compagnie, qui n'avait plus besoin de brandir une si lourde épée. Déjà cependant avait commencé le mouvement insurrectionnel qui devait amener un jour l'expulsion des Hollandais, et Maragnan avait dû être évacué dès la fin de février (5).

Là s'arrête le volume.

(1) Varnhagen, *ibidem*, p. 333 *a*.

(2) Voir ci-après le § XIV.

(3) Varnhagen, *ubi suprà*, pp. 375 à 378. — Le comte Jean Maurice était le second fils du comte Jean II de Nassau-Siegen, et petit-fils du comte Jean Ier, huitième aïeul du roi actuel des Pays-Bas.

(4) Idem, *ibidem*, p. 401. — Le gouvernement du comte Maurice au Brésil nous a valu deux ouvrages capitaux : celui de Gaspard van Baerle, *Rerum per octennium in Brasilia et alibi nuper gestarum sub præfectura illustrissimi comitis Joannis Mauritii, Nassoviæ comitis... historia*, Amsterdam 1647, gr. in-fol.; et celui de Guillaume Pison, George Marggraf et Jean De-Laet, *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde et Amsterdam 1648, in-folio. Ajoutons-y aujourd'hui l'intéressante notice historique de P. M. Netscher, *Les Hollandais au Brésil*, avec carte, portrait et fac simile, La Haye, 1853, gr. in-8°.

(5) Varnhagen, *ubi suprà* p. 418.—L'histoire de cette lutte a fourni le sujet d'une foule d'écrits contemporains, dont ce n'est pas ici le lieu de faire un relevé bibliographique : il nous suffit de renvoyer à la *Bibliothèque américaine* de H. Ternaux, Paris 1837, in-8°, en y signalant les numéros 537, 567, 583, 599, 600, 606, 636, 663, 691, 706, 712, 736, 737, 745 et 917.

DEUXIÈME PARTIE.

X.

Nous nous sommes réservé (1) de revenir particulièrement, après ce compte rendu général, sur trois points à l'égard desquels l'auteur nous a paru s'être imprudemment fourvoyé, moins peut-être par inadvertance, que sous l'empire de préoccupations ou de préjugés imposés aux colons du Brésil par les traditions de l'orgueil national portugais : ces trois points, c'est la découverte, c'est la ligne de démarcation, c'est la limite septentrionale, questions intimement liées entre elles, méritant un examen spécial (2), et qui peuvent être nettement traitées sans beaucoup de développement, si l'on se borne à les considérer au point de vue impartial de la science, en mettant à l'écart l'arrière-pensée des intérêts politiques, sous l'influence desquels l'esprit le plus droit semble n'avoir plus conscience de la vérité ou ne plus être libre de la confesser.

Quant à la découverte, après avoir cherché à amortir, sous les précautions oratoires et les formes restrictives (3), le rude coup porté à des vanités héréditaires

(1) Voir ci-dessus, §§ III, IV, V et IX.

(2) Nous allons consacrer à cet examen, quant au premier point, les §§ X et XI, quant au second point les §§ XII et XIII, et enfin quant au troisième point les §§ XIV et XV.

(3) VARNHAGEN, *Historia do Brazil*, p. 24.

par un aveu forcé de la priorité des explorations castillanes, le nouvel historien n'a pas pris garde qu'il outrepassait la mesure des concessions obligées en admettant, pour une part quelconque, dans la première reconnaissance des côtes du Brésil, l'expédition où Jean de la Cosa et Améric Vespuce accompagnaient Alphonse de Hojeda, ce gracieux cavalier au petit corps plein d'un si grand courage (1) : c'est, de la part de M. de Varnhagen, le résultat d'une méprise dans l'emploi inattentif des récits de Vespuce, et nous devons mettre d'autant plus d'empressement à la relever, que notre auteur s'est imprudemment laissé entraîner à reprendre à ce propos le docte Navarrete (2), si profondément versé en ces matières, et si scrupuleux dans l'appréciation des faits.

Les deux premières navigations de Vespuce furent exécutées, on le sait, au compte de l'Espagne ; il y a entre elles cette différence énorme, que l'une se maintint à plusieurs degrés au nord de l'équateur, et que l'autre s'avança de plusieurs degrés au sud de la ligne (3).

(1) Voir dans NAVARRETE (*Viages y descubrimientos*, tome III, pp. 163 à 176) les intéressantes *Noticias biógraficas del capitan Alonso Hojeda*, où est transcrit le portrait qu'en a laissé Barthélemi de Las Casas.

(2) VARNHAGEN, *ubi suprà*, p. 433, note 15 : « Não se encontrando » os roteiros da viagem de Hojeda, tivemos que valernos da narração » que nos deixou Amerigo Vespucci, que Navarrete (no tomo III, » pp. 245 e 249) não confrontou devidamente (vej. tomo III, p. 5). » — Les pages 245 et 249 signalées ici appartiennent au second voyage de Vespuce.

(3) Dans son premier voyage (Voir BANDINI, *Vita e lettere d'Amerigo Vespucci*, pp. 1 à 36, et CANOVAI, *Viaggi d'Amerigo Vespucci*,

Or dans le procès, d'une si haute importance pour l'histoire de la Géographie, où se discutèrent contradictoirement avec le fisc les titres que Diègue Colomb réclamait du roi d'Espagne comme un légitime héritage de son père (1), Hojeda lui-même déclara, avec toute l'autorité d'un témoignage judiciaire, que la côte par lui visitée dans son premier voyage comprenait deux cents lieues depuis le point où il avait atterri jusqu'à Pária (2), où il retrouva les traces de l'immortel *amiral ;* et

pp. 29 à 49), Vespuce, partant des Canaries, fait route à l' O.S.O. pour arriver, après un millier de lieues, à une terre-ferme où l'on trouve « il polo del settentrione alzare fuora del suo orizonte 16 gradi ; » et la navigation se poursuit au N.O. le long de la côte, jusqu'à ce qu'enfin on prend à l'E.N.E. pour se rendre à Haïti. — Dans le second voyage (Bandini, *ut suprà*, pp. 33 à 45 et 64 à 86 ; Canovai, *ut suprà*, pp. 50 à 81), Vespuce, partant de l'île Fogo du Cap Vert, fait route au S.O. pour arriver, après 800 lieues, à une terre ferme « sopra la quale alza il polo del meridione 8 gradi. » — Il peut y avoir des variantes quant aux chiffres, il n'y en a pas quant à la portée des faits. M. de Varnhagen a perdu de vue la distinction si bien signalée à ce sujet par Alexandre de Humboldt (*Géographie du nouveau continent*, tome IV, pp. 154 et 286).

(1) Ce procès, qui dura de 1508 à 1527 (Navarrete, *ubi suprà*, tome III, p. 330), donna lieu à des enquêtes et contre-enquêtes dans lesquelles furent recueillies les déclarations de 109 témoins sur 41 questions déterminées. Navarrete en a donné, en ce qu'il y a de plus essentiel, un extrait littéral, et une analyse du surplus : ce précieux document est imprimé sous le n° lxix dans le troisième volume de sa collection (pp. 538 à 591), avec quelques observations additionnelles (pp. 591 à 615).

(2) « Alonso de Hojeda dice que..... descubrió al mediodia la tierra » firme é corrió por ella ansí 200 leguas hasta Pária;..... y en toda » esta tierra firme 200 leguas antes de Pária, é de la Pária hasta las » perlas, é desde las perlas hasta Quinquibacoa ;.... y que en este

comme il s'agit naturellement de lieues espagnoles de 17 ½ au degré équatorial (1), il est facile de vérifier que l'estime ne peut porter cet atterrage guère plus à l'est que le Marauny (2), par une latitude septentrionale voisine de 6°, bien loin des limites, même contestées, du Brésil. Pour le dire en passant, c'est précisément ce chiffre de 6° de latitude septentrionale qu'on reconnaît facilement devoir être lu dans le récit de la première navigation de Vespuce (3), au lieu de 16° que portent les éditions par suite d'une inadvertance de transcription qui plus d'une fois a transformé en caractère numérique un léger trait usité dans les manuscrits et les impressions anciennes comme signe de ponctuation analogue à notre virgule.

Il est incontestable, dans de telles conditions, que cette première navigation de Vespuce est la seule qui puisse être identifiée avec l'expédition de Hojeda (4),

» viage que este dicho testigo hizo, trujo consigo á Juan de la Cosa » piloto, é Morigo Vespuche é otros pilotos...etc. » (Navarrete, *ibidem*, tome III, p. 544.)

(1) Nous dirons plus loin (§ XII) la valeur réelle des lieues de ce temps. L'opinion générale des marins d'alors était qu'un degré de latitude avait pour mesure 17 ½ de ces lieues, ce qui n'était exact qu'à un quinzième près.

(2) Canovai (*ubi suprà*, p. 327), Navarrete (*ubi suprà*, tome III, p. 5) et Humboldt (*Géographie du nouveau continent*, t. IV, p. 196) désignent la côte de Surinam. Humboldt fait remarquer ailleurs (p. 305) que Hojeda n'a dépassé l'équateur dans aucune de ses quatre expéditions de 1499 à 1510.

(3) Canovai, *ibidem*, pp. 30, 327, 328. — Humboldt, *ibidem*, tome I, p. 313; tome IV, pp. 276 et 291.

(4) Humboldt, *ibidem*, tome IV, pp. 195 à 200, 281 à 293, 302 à 305, 311, etc.

et il y a inadvertance évidente à rapporter à ce même voyage de Hojeda la seconde navigation du cosmographe florentin, laquelle a une tout autre étendue, et semble devoir bien plutôt se confondre, ainsi que l'a presque démontré Alexandre de Humboldt, avec l'exploration de Vincent Pinçon (1), ou mieux encore peut-être avec celle de Diègue de Lepe (2). *Quandoque bonus dormitat Homerus*, Homère lui-même sommeille quelquefois (3) : en se réveillant M. de Varnhagen s'étonnera de son rêve, et sera certainement le premier à effacer le nom de Hojeda de sa liste des découvreurs d'une portion quelconque du Brésil.

Venons à l'expédition de Pinçon. Nous avons, pour compléter les premiers récits contemporains recueillis par Pierre-Martyr d'Anghiera et Ange Trévisan (4), les attestations juridiques d'une douzaine de témoins qui en avaient directement fait partie : c'étaient Vincent

(1) Humboldt, *ubi suprà*, tome IV, pp. 200 à 213, et 293 à 320.

(2) La date de la lettre adressée de Séville à Laurent de Médicis le 18 juillet 1500, un mois après le retour de Vespuce, démontre que ce retour ne s'était point effectué en compagnie de Pinçon, lequel ne rentra au port de Palos que le 30 septembre suivant, tandis qu'il semble y avoir lieu de supposer que l'expédition de Diègue de Lepe était revenue en effet dès le mois de juin.

(3) N'attribuons cependant point à une aberration de l'auteur, mais bien à une simple inadvertance de son imprimeur, le singulier déplacement d'un renvoi (p. 25, note 1) qui semblerait, à propos du voyage de Hojeda, citer précisément en témoignage les récits de Pierre-Martyr d'Anghiera et les dépositions juridiques des navigateurs espagnols, expressément applicables les uns et les autres au voyage même de Pinçon.

(4) Voir l'*Appendice*, note X.

Pinçon lui-même, commandant en chef, et ses neveux Diègue Hernandez Colmenero et Arias Perez, commandant sous ses ordres deux autres navires; les pilotes Jean de Ungria, Jean Quintero et Jean de Xerez; l'écrivain royal et médecin Garcie Hernandez, et divers autres moins notables; sans parler de ceux qui avaient connaissance des faits sans y avoir personnellement participé (1).

Mettant à la voile le 18 novembre 1499 (2), Pinçon alla faire des vivres aux îles du Cap Vert, et de là reprenant sa route le 13 janvier 1500 (3), il courut environ trois cents lieues au sud-sud-ouest jusqu'à l'équateur, puis encore deux cent quarante lieues au delà dans la même direction, pour arriver inespérément, au bout de quatorze jours, le 26 janvier (4), dans des eaux troublées où la sonde n'accusait plus que 16 brasses, ayant

(1) NAVARRETE, *Viages y descubrimientos*, tome III, pp. 547 à 552, et 588.

(2) La rédaction vulgate de Pierre-Martyr (Décade I, liv. IX : édit. de 1574, p. 93) dit en son élégante latinité : « Et a Regibus habitâ » veniâ, circiter calendas Decembris anni noni et nonagesimi a qua» dringentesimo suprà millesimum, e portu solvunt. » — Le manuscrit original vu par Ange Trévisan avait sans doute, au lieu de *circiter* le nombre précis *decimo quarto*, puisque l'indiscret Italien a traduit en conséquence le 18 novembre (GRYNÆUS, *Novus orbis*, cap. CXII), date qui se trouve même aussi dans le *Sommario* de RAMUSIO (*Navigazioni e viaggi*, tome III, fol. 15 A). — GOMARA, cap. LXXXV (dans le recueil de BARCIA, tome II, p. 78) dit le 13 novembre, évidemment par une fausse lecture du 18 novembre d'Ange Trévisan.

(3) « Idibus Januariis discedentes » dans le texte latin d'Anghiéra : cette date est omise partout ailleurs.

(4) « Septimo calendas februarii » dans le texte, ce qui doit se traduire par le 26 janvier; mais une inexactitude d'écriture de la part

en vue au sud-sud-ouest une terre lointaine, sur laquelle on se dirigea (1). Or, suivant les déclarations concordantes de Pinçon lui-même, d'Arias Perez, de Manuel de Valdovinos, de Garcie Hernandez de Huelva, et de son homonyme l'écrivain royal Garcie Hernandez de Palos, le point où l'on aborda est précisément celui qu'on a appelé depuis cap Saint-Augustin et pointe de Santa-Cruz (2), à sept cent cinquante ou huit cents lieues de la Bouche du Dragon, limite la plus orientale

d'Ange Trévisan, ou une faute d'impression de la part d'Albertin Vercellese, a introduit dans toutes les versions le quantième du 20 janvier, évidemment fautif; tandis que celui du 26 concorde avec les 14 jours de traversée déclarés par Pierre Ramirez (NAVARRETE, *ubi suprà*, tome III, p. 550), combinés avec la date précise du 13 janvier pour le départ des îles du Cap Vert.

(1) « Tandem a longè terram prospiciunt, et cùm turbidam esse » maris aquam viderent, jacto funiculo plumbato sexdecim ulnarum, aiunt vulgò brazatas, altitudinem reperiunt. » (ANGHIERA, *ubi suprà*). — « E pensaron no hallar tierra dende en tres o cuatro meses, » é à cabo de catorce dias dieron en tierra firme la via de sursudueste, » é dieron en un cabo al cual pusieron nombre Rostro Hermoso. » (Déclaration de Pierre Ramirez, dans NAVARRETE, *ubi suprà*.)

(2) Pinçon : « Descubrió desde el cabo de Consolacion que es en la » parte de Portugal é agora se llama cabo de San Agustin » (p. 547). — Arias Perez : « Por la informacion que dél hubieron fueron adelante y doblaron la punta de San Agustin » (p. 555). — Valdovinos : « Allí puso el dicho Vicente Yañez por nombre Rostro Hermoso, que » agora diz que se llama Santa-Cruz é San Agustin » (p. 552). — Garcie Hernandez, de Huelva : « Vicente Yañez Pinzon descubrió..... » fácia la punta que llaman de Santa-Cruz é de San Agustin » (p. 551). — Garcie Hernandez, de Palos : « Vicente Yañez descubrió la costa » de Pária fasta la punta de Santa-Cruz, y..... deste Rostro Hermoso » se halló por los pilotos haber setecientas cincuenta leguas fásta la » bahia de Pária » (p. 549).

des découvertes de Colomb en terre ferme. En présence de tels témoignages un auteur sérieux ne peut plus hésiter encore sur la synonymie géographique de cet atterrage. C'est donc bien au cap Saint-Augustin que Pinçon débarqua avec les écrivains ou commissaires royaux de ses quatre caravelles, et prit solennellement possession du pays au nom de ses souverains (1).

M. de Varnhagen a très exactement résumé en peu de mots la navigation de Pinçon depuis le cap où il avait atterri jusqu'aux bouches de l'Amazone (2), en notant les deux points intermédiaires où l'expédition aborda pour essayer d'entrer en relations avec les naturels, la première fois avec peu de succès, non loin du lieu d'arrivée, la seconde fois avec de sanglants résultats, près de Maragnan. Ces deux points paraissent en effet les seuls que Vincent Pinçon ait visités dans cet intervalle.

Cela ne veut pas dire que du bord on ne relevât l'aspect et les accidents de la côte qu'on rangeait à une certaine distance : nous trouvons à cet égard, au contraire, des indices non équivoques dans la carte terminée en octobre 1500 au Puerto Santa-Maria par le célèbre pilote Jean de la Cosa; monument précieux (3) que les injures du temps n'ont malheureusement pas

(1) Antoine et Garcie Hernandez Colmenero (pp. 548 et 551) ainsi que Garcie Hernandez de Palos (p. 549) donnent des détails curieux sur la manière d'accomplir matériellement cette formalité.

(2) *Historia do Brazil*, pp. 25-26.

(3) C'est un des documents les plus importants qu'ait mis à la portée de tous les hommes d'étude la belle publication des *Monuments de la Géographie*, dont le monde savant ne saurait témoigner à M. Jomard

épargné en quelques endroits, et notamment en la partie qui appelle en ce moment notre attention : des ravages déplorables y ont produit deux lacunes, dont la première, vers le cap Saint-Augustin, n'a fait disparaître, à la vérité, qu'un ou deux noms, mais dont la seconde nous dérobe en entier les parages de Maragnan.

M. de Varnhagen, qui a eu le bon esprit de ne pas négliger le complément d'informations qui se peut puiser à si bonne source, a relevé dans une note (1) la nomenclature inscrite entre les deux lacunes, mais en l'attribuant à l'expédition de Hojeda, sans que ses yeux aient été dessillés par la légende initiale, si nettement significative cependant : « Este cavo se descubrió » en año de mil y CCCCXCIX por Castilla, syendo » descubridor Vicentiañes. » Bien plus, la lacune que les injures du temps ont produite dans les parages de Maragnan, notre auteur l'a prise pour une omission volontaire, et obligée, attendu, pense-t-il, que la côte qui s'étend entre Maragnan et Pará n'aurait pas été visitée par Pinçon (2).

Un examen matériel plus attentif du document original aura déjà fait reconnaître sans doute à M. de

trop de gratitude. Le fac-simile de la carte de Jean de la Cosa est compris dans cette collection en deux parties ou grandes feuilles doubles, et rappelle avec une grande exactitude l'original, aujourd'hui conservé à sa place la plus légitime, au musée naval de Madrid.

(1) *Notas e provas*, pp. 433 et 434, notes 15 et 16, sans oublier l'*Errata*.

(2) « Se vê em branco a extensão desde o Maranhaõ ao Pará, que » naõ fora visitada nem pelo dito Pinzon, nem antes por Hojeda. » (*Ibidem*, note 16, p. 434.)

Varnhagen que cette lacune véritablement regrettable est tout simplement ce qu'en langage vulgaire on appelle un *trou* (1), sur le bord duquel il reste encore une fin de mot, échappée fortuitement à la dent rongeuse qui a détruit le surplus ; et nous pensons même qu'à la place si malheureusement enlevée devait expressément figurer la grande embouchure obstruée de bas-fonds à laquelle se rapportent tous les détails à recueillir et rapprocher dans les récits de Pierre-Martyr et d'Ange Trévisan, et mieux encore dans les déclarations juridiques de l'écrivain royal Hernandez de Palos, et de son homonyme Hernandez de Huelva : cette *Boca de los Leones* où s'engageaient imprudemment les caravelles quand un marinier aperçut le danger assez à temps pour permettre de regagner le large et d'échapper ainsi à un désastre pareil à ceux d'Ayres da Cunha et de Louis de Mello, qui depuis rendirent si tristement célèbres les abords de Maragnan : c'est après avoir reconnu le péril et s'y être soustraits que les gros navires se bornèrent à envoyer en reconnaissance leurs embarcations légères, et qu'eut lieu l'engagement avec les sauvages où les Espagnols perdirent huit hommes et une de leurs barques (2).

Quant à la grande embouchure de l'Amazone, la carte

(1) Le fac-simile de M. Jomard représente ces lacunes assez fidèlement pour en faire reconnaître la nature dès le premier aspect.

(2) Voir Anghiera, déc. I, lib. IX, pp. 97-98 : « Ulteriùs adnavigantes... » etc.— Grynæus, cap. CXII : « Progressi itaque ultrà... » etc. — Navarrete, *Viages*, tome III, p. 549 : « Tocaron en un seno de dos » bajos..... que se hubieran de perder... y entonces vinieron los na» vios, fallándose perdidos, á desandar lo andado .... al cual seno le

de Jean de la Cosa offre un parfait éclaircissement des descriptions et des témoignages qui nous sont parvenus sur cette partie de l'expédition de Vincent Pinçon, et entre lesquels méritent d'être signalés les détails contenus dans la déposition de l'écrivain royal Hernandez (1); le fameux mascaret (*el macareo*), rappelé par Antonio Hernandez Colmenero (2), est même expressé-

» pusieron nombre *la Boca de los Leones.* » — *Ibidem*, au bas de la p. 551 : « Despues que hubieron descubierto aquella isla, » etc., jusqu'à la fin de cette déposition.

(1) Garcie Hernandez, de Palos : « Toparon con un rio grande el cual » decian los pilotos que habia de allí á tierra cuarenta leguas, é allí » andando toparon con este rio ; habia seis [brazas] de agua, é allí fallando esta agua dulce tan buena... » etc. — Tout ce passage est à relever comme un éclaircissement nécessaire du texte de Pierre-Martyr : « Lequas circiter XL percurrerant.... » etc. (p. 98), aussi bien que de la version du Trévisan retraduite par Madrignan : « Progressi igitur » ad leucas ferè XL... » etc. (Grynæus, cap. CXIII.)

(2) Navarrete, *ubi suprà*, p. 548 : « Hallaron dentro del rio un » [macareo], é estando surtos los navios, alzaba de golpe de la mar e » el ruido que traía, les alzó cuatro brazas el navio. » — Si nous comprenons bien l'intention de la note de M. de Varnhagen à ce sujet (p. 433 note 16), il regarderait le nom de *Paricura*, prononcé dans la déposition de Valdovinos (Nav. p. 552), comme une réminiscence plus ou moins exacte, une allusion plus ou moins directe à la fameuse *pororoca*, désignation indigène du mascaret. Nous ne saurions nous associer à une telle pensée : le nom de *Paricura* figure déjà comme dénomination de pays dans la déposition de Pinçon (p. 547), aussi bien que dans le texte de Pierre-Martyr (*ubi suprà*, p. 98) avec la forme *Paricóra*, et s'il nous fallait absolument lui trouver une synonymie actuelle, nous préférerions y reconnaître simplement le nom des Indiens *Palicours*, habitants de cette région sur les marges orientales de la Guyane, en ces terres noyées auxquelles se rapporte en effet l'indication de Pinçon.

ment marqué par le cartographe, à l'endroit sans doute où il avait été ressenti ; et immédiatement après vient la *Costa anegada*, la côte noyée, dont nous savons, par l'écrivain Hernandez, qu'on s'approcha jusqu'à huit lieues de distance, par un fond de trois brasses seulement, ce qui fit qu'on n'osa pas s'avancer davantage et qu'on revint au large pour reprendre la navigation vers le nord (1), et suivant l'expression de Vincent Pinçon lui-même, longer la côte jusqu'à la Bouche du Dragon (2).

Aucun récit, aucun témoignage ne donne lieu de penser que l'expédition ait, dans cet intervalle, abordé sur quelque point que ce soit du littoral, et la carte de La Cosa n'offre notamment aucune indication quelconque de rivière entre l'Amazone et l'Essequibo, ce qui montre suffisamment que l'on naviguait à distance assez grande pour n'en point apercevoir. Il y a donc lieu de rester ébahi devant cette assertion doublement énorme de M. de Varnhagen, qu'au sortir de l'Amazone Vincent Pinçon continua sa route vers le nord en suivant la côte *et entrant dans divers ports*, et que son

(1) Garcie Hernandez, de Palos : « E otro dia juntáronse en los » navios é acordaron dar la vuelta sobre tierra para si pudiesen saber » el secreto de este rio, é que llegaron fasta vista de tierra, que po- » dia haber ocho leguas fásta tierra, é que en este parage donde llega- » ron no habia sinó tres brazas de agua, é la tierra anegada; é de allí » no osaron pasar mas fácia á tierra por la bajeza de la tierra, é de » allí se volvieron siguiendo su viage para Pária » (p. 549).

(2) Pinçon : « E asi mismo descubrió esta provincia que se llama » Paricura, é corrió la costa de luengo fasta la boca del Dragon » (p. 547).

nom demeura attaché *au fleuve Oyapoc.....* (1). Ce dernier mot est le fondement, bien risqué comme on le voit, sur lequel pivote toute la question de limites sur laquelle nous aurons à revenir bientôt (2) : nous nous dispensons donc de nous y arrêter davantage ici.

De l'expédition de Lepe, si voisine de celle de Pinçon qu'elles se rencontrèrent l'une l'autre sur divers points du littoral brésilien (3), il y avait à signaler, ce nous semble, cette particularité remarquable, qu'elle doubla le cap Saint-Augustin (4) et prolongea vers le sud les découvertes jusqu'à un fleuve ou baie qu'on appela *Rio de San-Julian* (5), sans doute parce qu'on y était arrivé le 8 mars, et dont le nom, conservé sous la forme *San-Giano* dans les routiers anciens (6), est remplacé aujourd'hui par celui de *Rio das Contas*.

(1) *Historia do Brazil*, p. 26 : « Vicente Pinzon ainda proseguiu » correndo a costa, e entrando em varios portos d'ahi para o norte ; e » o seu nome ficou associado, com razaõ ou sem ella, ao rio Oyapoc, » declarado por varios tratados limite septentrional do Brazil. »

(2) Voir ci-après, § XV.

(3) Hernando Estéban, compagnon de Lepe, qui témoigna pour le voyage de Pinçon, déclara « que fué así todo uno en pos de otro » (p. 552). — Juan Calvo, compagnon de Pinçon, témoigne pour le voyage de Diego de Lepe (p. 553). — Arias Perez, capitaine de l'un des navires de Pinçon, déclare avoir arraisonné l'un des navires de l'expédition de Lepe.

(4) Voir l'*Appendice*, note Y.

(5) Alphonse Rodriguez de la Calva parle d'une baie à laquelle on donna le nom de *Santa-Julia* (p. 553); Christophe Garcia désigne le *rio de San-Julian* (p. 554).

(6) Dans la *Description de l'Amérique* qui vient à la suite de l'*Histoire*

XI.

Nous avons à revendiquer aussi, dans l'histoire des découvertes maritimes au long des côtes brésiliennes, la part des navigateurs français, trop oubliés (ou même quelquefois volontairement méconnus (1), ainsi qu'il est arrivé pour Jean Allefonsce de Xaintonge), sans doute parce qu'ils n'étaient pas les envoyés officiels des gouvernements qui s'adjugeaient d'avance un domaine exclusif dans les océans inexplorés, mais qu'ils étaient de simples enfants perdus n'obéissant qu'à leurs propres inspirations, ou plutôt à celles de ce puissant civilisateur qu'on appelle le commerce.

Il existe parmi les curiosités bibliographiques les plus rares un petit opuscule de trois feuillets, sans désignation d'auteur, de date ni de lieu d'impression (2), con-

de la Navigation de Linschot *aux Indes orientales* (Amsterdam 1619, in-fol.), au chap. X, *De la terre du Brésil* (p. 33), on trouve l'indication suivante : « De cette baye (de Todos Sanctos) au cap des Abrolhos » ou des Baixos..... on compte cent lieues, et entre deux gisent Rio » de S. Giano, c'est-à-dire la rivière de S. Julien... » etc. La carte jointe au volume signale en outre la position précise de la rivière ainsi nommée.

(1) Voir l'*Appendice*, note Z.

(2) *Copia der newen Zeytung auss Pressillig Landt.* — Il s'en trouve, dans la Bibliothèque royale de Dresde, un exemplaire d'après lequel M. de Humboldt en a donné une traduction avec commentaire (*Géographie du nouveau continent*, tome V, note B, pp. 239 à 258). — De son côté, M. Ternaux-Compans en possède aussi un exemplaire, dont il a pareillement donné une traduction (*Archives des Voyages*, Paris [1840], 2 vol. in-8° : tome II, pp. 306 à 309).

tenant, d'après un original évidemment italien (1), la version allemande très peu claire (2) d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent (3). Ce navire avait été équipé aux frais de riches armateurs, notamment Christophe de Haro, bien connu dans l'histoire des découvertes comme l'un des bailleurs de fonds de l'expédition de Magellan ainsi que de celle de Loaysa ; et le pilote, qui avait déjà fait plusieurs voyages dans l'Inde, était le plus renommé de ceux du roi de Portugal.

L'auteur de la lettre, bien informé par ce pilote, dont il avait acquis l'amitié, donne le résumé d'une exploration de six à sept cents lieues de côtes, accomplie par deux navires avec l'autorisation du monarque portugais, et dans laquelle, après s'être élevé jusqu'à 40° de latitude australe, on avait gagné un cap terminant le Brésil au sud, et formant avec les terres ultérieures un détroit dirigé d'est en ouest comme celui de Gibraltar. Ayant tourné ce cap et couru une soixantaine de lieues au delà, on s'était heurté à la côte opposée, et l'on s'é-

(1) Il suffit de remarquer les dénominations de *Capo de Bona Speranza*, *colfo*, *strilto di Gibelterra*, *coperta*, etc. — Nous croirions volontiers que la lettre originale était écrite par quelqu'un des Italiens établis à Lisbonne, tel que Bartolommeo del Giocondo, qui fut le translateur latin des lettres de Vespuce, ou peut-être même l'envoyé vénitien, ce Dominique Cretico si empressé à transmettre en Italie les nouvelles qu'il pouvait recueillir sur les expéditions portugaises.

(2) Quelques mots sont restés des énigmes, même pour Alexandre de Humboldt, tels que *Nort assril* et *Gezyner*.

(3) « Item sachez que le 12 octobre il est revenu ici un navire du » Brésil, à cause du manque de vivres » : rien de plus quant au lieu et à l'époque.

tait alors dirigé vers le nord-ouest; mais la tempête et les vents contraires avaient forcé à rebrousser chemin pour regagner la côte du Brésil, et l'épuisement des vivres avait déterminé le retour en Europe du navire récemment arrivé. L'habile pilote était persuadé qu'on pouvait se rendre à Malaca par cette voie, et que la distance devait être, au plus, de six cents lieues. Mais ce qui fait pour nous l'intérêt actuel de cet écrit, c'est la mention des arrivages antérieurs et répétés, sur les mêmes côtes, de navires montés par des hommes dont les indigènes dépeignaient aux Portugais l'habillement et la barbe rousse, de manière à faire reconnaître en eux des Français (1).

Alexandre de Humboldt a supposé que le détroit visité par l'expédition nouvelle était celui de Magellan, et il a en conséquence proposé pour ce voyage une date conjecturale flottant de 1525 à 1540 (2), sans dissimuler cependant les sérieuses difficultés que rencontre cette hypothèse dans la situation de mécontentement mutuel où devaient se trouver alors Christophe de Haro et la cour de Portugal (3).

(1) Voir l'*Appendice*, note AA.

(2) *Géographie du nouveau continent*, tome V, pp. 245 à 259.

(3) Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome IV, pp. lxxiv-lxxv, 155 et 254. — Haro, après avoir fait en 1517 une capitulation avec le roi de Portugal pour le commerce de Guinée, y envoya une expédition, qui fut traîtreusement attaquée et coulée à fond par les Portugais; cette perfidie lui coûta sept navires, pour lesquels il réclama une indemnité de 18,000 ducats, et n'obtint qu'un déni de justice. Ce n'est pas après de tels faits qu'une nouvelle expédition portugaise pouvait être entreprise aux frais de la maison de Haro.

M. de Varnhagen n'a pas craint d'adopter, sur la portée du voyage et sa date probable, une opinion différente ; et nous n'hésitons pas à reconnaître, avec lui, dans le prétendu détroit l'estuaire de la Plata. Mais la nationalité portugaise de l'expédition nous semble trop nettement accusée, pour que nous nous croyions autorisé à l'identifier avec l'expédition castillane de Solis et Pinçon en 1508, malgré les ingénieux rapprochements indiqués par notre auteur (1) et qu'on pourrait multiplier encore. C'est le cas de se souvenir que dans des correspondances diplomatiques ultérieures, connues de M. de Varnhagen mieux que de personne (2), le Portugal revendiquait contre l'Espagne la priorité de la découverte du Rio de la Plata, que l'ambassadeur Vasconcellos soutenait avoir été effectuée par une division navale portugaise aux ordres de Nuno Manuel. Nous avons déjà insinué (sans vouloir donner à cette conjecture plus de valeur qu'elle n'en comporte) que peut-être Nuno Manuel commandait l'expédition même où Vespuce était embarqué en 1501 (3) ; il nous semble que la question actuelle ne se trouve pas moins engagée dans les recherches à faire pour la détermination de la date certaine et des circonstances propres du voyage de Nuno Manuel : dans tous les cas, il n'est pas sans intérêt de remarquer une corrélation frappante entre l'opinion du « pilote le plus célèbre du roi de Portugal » relativement à la possibilité d'aller par cette

(1) *Historia do Brazil*, pp. 36, et 434-435 note 19, où il donne aussi, par extrait, une version portugaise faite d'après l'original.

(2) *As primeiras negociações*, p. 133.

(3) Voir ci-dessus § IV.

voie à Malaca (1), et le départ de Vespuce en mai 1503 pour aller précisément à Malaca par une voie semblable (2). Il ressort, à notre avis, de l'ensemble de ces rapprochements, une probabilité très grande que la date cherchée ne peut s'éloigner des premières années du siècle.

En proposant l'expédition de Solis et la date de 1508 comme le mot de l'énigme que nous donne à deviner l'opuscule allemand relatif au navire de Christophe de Haro, M. de Varnhagen en déduit comme une sorte de concession, que les navigations françaises au Brésil remonteraient aussi à cette date (3) : d'abord il fallait dire plus exactement, auraient précédé cette date, puisque les naturels énonçaient avoir déjà vu à diverses fois ces hommes blonds qui sans doute étaient des Normands. Mais M. de Varnhagen a lui-même fourni à

(1) « Le pilote qui a conduit ce navire est mon très bon ami ; c'est » le plus célèbre de tous ceux du roi de Portugal. Il a été plusieurs » fois dans l'Inde, et il m'a assuré qu'à son compte, de ce cap du Bré» sil où commence la terre du Brésil, jusqu'à Malacca, il n'y a pas » plus de 600 lieues ; que pour aller à Malacca par cette route, et en » revenir, il faudra peu de temps, ce qui donnera au roi de Portugal » un grand avantage pour le commerce des épices. Il se trouve que le » pays du Brésil tourne et continue vers Malacca. » (HUMBOLDT, *ubi suprà*, tome V, p. 241. — TERNAUX, *ubi suprà*, tome II, p. 307.)

(2) « Partimmo di questo porto di Lisbona sei navi di conserva con » proposito di andare à scoprire una isola verso l'oriente, che si dice » Melacca, della quale si ha nuove esser molto ricca,..... e questa » Melacca é più all'occidente che Caligut. » (*Viaggio quarto*, dans BANDINI, p. 57 ; ou dans CANOVAI, p. 110.)

(3) *Historia do Brazil*, p. 36 note 3.

l'Institut de Rio de Janeiro, qui l'a publié dans son excellente *Revista trimensal* de janvier 1845, un curieux document, œuvre d'un jésuite anonyme, ayant pour titre *Enformação do Brasil et de suas capitanias*, et portant la date de 1584, où se trouve un chapitre spécial *Da primeira entrada dos Francezes no Brazil* (1), commençant ainsi : « En l'année 1504 les Français vinrent au » Brésil, la première fois au port de Bahia, et ils en- » trèrent dans la rivière de Paraguaçu qui est à l'inté- » rieur de cette même baie, y firent leur traite, et s'en » retournèrent satisfaits en France, d'où vinrent en- » suite trois navires au même lieu, » etc.

D'un autre côté, Ramusio nous a conservé, dans sa précieuse collection, un écrit ou discours (2) rédigé en 1539 par un grand capitaine de mer dieppois (3) *degno d'esser letto da ogni uno*, et nous y trouvons l'exposé que voici : « Cette terre du Brésil fut premièrement » découverte par les Portugais pour une partie, et il y » a environ trente-cinq ans l'autre partie fut décou- » verte par un [capitaine] de Honfleur appelé [Jean] » Denys de Honfleur. De vingt ans en çà, et depuis,

(1) *Revista trimensal*, tome VI, pp. 404 à 435, et spécialement pp. 412 à 414.

(2) *Discorso d'un gran capitano di mare Francese del luoco di Dieppa, sopra le navigazioni fatte alla Terra Nuova dell' Indie occidentali..... et sopra la terra del Brasil, Guinea, etc... fino alle quali hanno navigato le caravelle et navi francese*; dans le tome III, foll. 423 à 432. — Ce document a été réimprimé (pp. 194 à 215) avec une traduction française (pp. 216 à 240) par M. Estancelin dans ses *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, Paris 1832, in-8°.

(3) Voir l'*Appendice*, note BB.

» beaucoup d'autres navires y sont allés, et jamais ils » n'ont trouvé de Portugais sur aucun point qu'ils occu- » passent pour le roi de Portugal; les gens de ce pays » sont libres, et n'ont ni roi ni loi; et ils aiment mieux » les Français que toute autre nation qu'ils aient pra- » tiquée, » etc. Comme ceci fut écrit en 1539 (1), la découverte de Denys de Honfleur (2) se rapporte en conséquence à l'année 1504, conformément à l'information de l'anonyme portugais.

Mais, indépendamment de ce que nous avons déjà dit au sujet des Français qui avaient précédé le navire de Christophe de Haro sur la côte du Brésil, nous avons lieu de regarder comme certain que Denys de Honfleur n'était pas le premier capitaine normand qui eût fait le même voyage. On a longtemps considéré comme une navigation aux terres australes, et même en Océanie, celle que fit en 1503 Binot Paulmier de Gonneville, qui, pillé au retour par des corsaires anglais, au voisinage de Jersey et Guernesey, fut appelé à faire de-

(1) Dans son Discours d'introduction (fol. 417 E) aux documents rassemblés à la fin de son troisième volume, sur les voyages des Français, Ramusio énonce la date de 1539 pour la relation du grand capitaine de mer dieppois : cette date ressort du récit même, puisqu'en parlant des découvertes de Jean de Verazzano (fol. 423 F) qu'on sait avoir eu lieu en 1524, l'auteur les rapporte à 15 années avant le moment où il écrit : 15 *anni fà*.

(2) Le même Jean Denys de Honfleur fit en 1506, avec Gamart de Rouen pour pilote, un voyage à Terre-Neuve, où des colons français furent conduits en 1508 par Thomas Aubert sur le navire *la Pensée*, armé par Jean Ango, père du célèbre capitaine et vicomte de Dieppe (*Ibidem*).

vant le procureur du roi à Honfleur, le 19 juillet 1505, une déclaration juridique parvenue jusqu'à nous, et publiée par un de ses descendants (1) ; seulement l'éditeur, pressé d'arriver à la description du pays et des habitants visités par son aïeul, s'est borné à une analyse insuffisante de ce qu'il regardait sans doute comme des détails de route superflus. En attendant qu'il soit publié une édition exacte du document entier (2), nous résumerons en quelques mots les indications qui nous

(1) *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde autrement appelé la Terre australe, méridionale, antarctique et inconnue, dédiés au pape Alexandre VII par un ecclésiastique originaire de cette même terre*, Paris 1663, in-12. L'auteur est l'abbé J. Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux, arrière-petit-fils du sauvage Essomericq ramené en France par Binot Paulmier de Gonneville, qui le maria à une de ses parentes et adopta son fils, aïeul de l'abbé. — Ce récit a été reproduit par le président De Brosses (*Histoire des navigations aux terres australes*, Paris 1656, 2 vol. in-4° ; tome I, pp. 102 à 120, ou plus exactement pp. 104 à 114), et par M. Estancelin (*Voyages et découvertes des Normands*, pp. 165 à 185, plus exactement pp. 167 à 180).

(2) M. Pierre Margry, conservateur adjoint aux Archives de la marine, se propose de comprendre ce document dans le recueil dont il s'est occupé pendant plusieurs années à rassembler les éléments, sur les *Origines historiques de la France d'outre-mer*. — Le texte des premières pages, dont l'abbé Paulmier s'était borné à donner une analyse, involontairement empreinte de la préoccupation de l'éditeur à l'égard de la terre *australe*, fut envoyé au maréchal de Castries, ministre de la marine, sur sa demande, le 30 avril 1783, par le baron de Gonneville, chef de la famille à une branche collatérale de laquelle avait appartenu le navigateur. — Rappelons en passant que *Binot* était le prénom (*Relation*, dans Estancelin, p. 180) de ce navigateur, et nullement le nom de sa famille, comme quelques-uns l'ont cru.

paraissent significatives dans le récit original de la navigation proprement dite.

Parti au mois de juin 1503 du port de Honfleur, Paulmier de Gonneville, passant en vue de Lisbonne et des Canaries, arrivait au mois d'août dans les eaux du cap Vert, et de là *au Brésil*, faisant une traversée de plus de huit cents lieues sans voir aucune terre, par de très mauvais temps qui le mirent en péril et le forcèrent à doubler le *cap Saint-Augustin* au mois de novembre, pour courir au sud encore six cents lieues. Étant ainsi à la hauteur du cap Tourmentes, c'est-à dire du cap de Bonne-Espérance, en butte à des vents violents, sans apercevoir aucune baie, il fut pris par les calmes, dans une mer qu'il ne connaissait pas, ne sachant où diriger sa route après avoir perdu de vue les côtes, et n'ayant d'autre secours que ses instruments propres à observer l'élévation du soleil. A la fin quelques oiseaux venant du sud lui donnèrent l'espoir de rencontrer un continent prochain, dont il avait grand besoin pour réparer ses avaries et se ravitailler; il amena toutes ses voiles, et poussé rapidement par un bon vent de sud, épuisé de fatigue, il découvrit enfin à sa grande joie, en janvier 1504, une terre aux abords de laquelle voltigeaient en grand nombre des perroquets de couleurs variées; bientôt il reconnut l'entrée d'une belle rivière semblable à celle d'Orne en Normandie, et il vint y jeter l'ancre. Il y fit un séjour de six mois pour se mettre en état de reprendre la mer, visitant les populations d'alentour, et faisant lever la carte du pays par maître Nicole Lefebvre, de Honfleur, le plus savant clerc de l'expédition; après quoi il repartit le 3 juillet, ne revit la terre que

le 10 octobre suivant, et fut dépouillé de tous ses papiers et marchandises par les corsaires anglais, au moment où il approchait des côtes de Normandie.

Les détails contenus dans le même document, en la partie publiée à diverses reprises par l'abbé de Gonneville, le président de Brosses et M. Estancelin, sur les habitants de ces *Indes méridionales*, ces hommes au grave maintien, à la stature moyenne et replète, à la tête coiffée de plumes, désignent suffisamment quelque peuple de l'Amérique du Sud. Les indications relatives à la route depuis la mention du cap de Bonne-Espérance, les conditions atmosphériques accusées, comparées à la direction habituelle des vents dans l'océan Atlantique austral pendant la saison corrélative à cette époque du voyage, certaines particularités caractéristiques du pays et de la nation visitée (1), tout concourt à démontrer que Paulmier de Gonneville a dû être ra-

(1) L'usage du hamac pour se coucher domine dans toute la partie septentrionale du Brésil; tandis que les lits de feuilles ou de nattes étendues sur le sol caractérisent la partie australe ; or la relation du voyage de 1503 nous apprend, à l'égard des habitants du pays visité, que « leurs lits sont de nattes douces pleines de feuilles ou plumes, « leurs couvertes de nattes, peaux et plumasseries » (p. 172). Cela s'accorde avec ce que Gabriel Soarès (cap XLV, p. 65 de l'édition de Lisbonne) nous dit des Goaitacazes : « Não dormem em redes, mas no chão » com folhas debaixo de sí. » — Il venait de dire : « Não grangeão muita » lavoura de mantimentos ; plantão sómente legumes, de que se man- » tem, e da caça, que matão ás flexadas, porque saõ grandes flexeiros ; » et Gonneville de son côté (pp. 170-171) parle de « gens simples, ne de- » mandant qu'à mener joyeuse vie sans grand travail, vivant de chasse » et de pêche et de ce que leur terre donne de soi, et d'aucuns légu- » mages et rachynes qu'ils plantent, etc. »

mené du sud-est au nord-ouest, vers la terre des Goaitacás, à l'embouchure de quelque rivière dont les abords aient pu rappeler au navigateur normand ceux de l'Orne sur la côte du Calvados.

On peut remarquer, à la manière dont il parle du Brésil et du cap Saint-Augustin, que c'étaient là pour lui des parages déjà connus, ce qui vient ajouter une probabilité de plus à l'antériorité des navigations françaises révélées par l'opuscule allemand relatif au navire de Christophe de Haro.

Les navigations françaises au Brésil furent précoces, on n'en peut douter : que serait-ce s'il était permis de regarder comme avéré que le capitaine Cousin de Dieppe, qui fit en 1488, suivant que le racontent les annales de sa patrie (1), un grand voyage où il parvint à des terres lointaines inconnues, eût abordé fortuitement, comme on l'a supposé depuis, sur quelque point de la côte brésilienne! Un étranger du nom de Pinçon, se trouvait à bord du navire, et son insubordination pendant le voyage motiva, au retour, son renvoi du service. On a rapproché habilement (4) ces traditions incertaines, de la conduite connue du célèbre Martin-Alphonse Pin-

(1) Voir les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française* [par Des Marquetz, maître des eaux et forêts], Paris 1785, 2 vol. in-12 : tome I, pp. 93 à 98.— L'auteur identifie sans façon le lieutenant du capitaine Cousin, avec Vincent Pinçon : il y a lieu de penser que les mémoires originaux qu'il a compilés étaient moins explicites à ce sujet.

(2) Estancelin, *Voyages et découvertes des Normands*, pp. 37, et 332 à 361.

çon, l'Espagnol, si prompt à embrasser les idées du futur découvreur du Nouveau-Monde alors qu'on les traitait de folie, si chaleureux à associer sa fortune à la sienne, si désireux pendant leur commun voyage de faire diriger plus au sud la route choisie par Colomb, si insubordonné, si jaloux, et mourant enfin du dépit de n'être pas écouté quand il apportait le premier la nouvelle du succès de la grande entreprise : d'où cette conclusion entraînante, que Martin-Alphonse Pinçon lui-même avait été le compagnon de Cousin avant d'être celui de Colomb; qu'à la conviction prophétique de celui-ci il venait associer la certitude matérielle acquise auprès de l'autre, et qu'enfin, tandis que le Génois s'aventurait à tenter par l'Occident la route des Indes orientales si fameuses dans les récits de cet âge, l'ancien marinier du navire dieppois cherchait simplement à retrouver dans le sud-ouest une terre sans nom qu'il avait déjà vue. Ce sont d'ingénieuses conjectures, qui méritent de trouver place, en conservant ce caractère, dans le vaporeux lointain des origines oubliées ou perdues : nous ne prétendons pas davantage en les rappelant ici.

XII.

Qu'importait la priorité de découverte, et même d'occupation, à des gens qui se prétendaient, de droit divin, maîtres absolus de toutes les terres découvertes ou à découvrir dans des limites déterminées d'avance par l'omniscience pontificale? Il y avait cependant une restriction : sans doute le pontife ne pouvait faillir, du moins aux yeux des intéressés, en créant le droit exclu-

sif des Portugais et des Castillans (1); mais Alexandre VI avait certainement failli en réglant, par sa fameuse bulle du 4 mai 1493, la part respective des deux puissances favorisées (2), puisqu'elles revinrent d'un commun accord sur sa détermination, réglant à nouveau, par le traité de Tordesillas du 7 juin 1494, la ligne de démarcation mutuelle (3), et que le pape Jules II acquiesça au nouvel arrangement par une bulle du 24 janvier 1506.

Ainsi le méridien de démarcation était définitivement fixé à 370 lieues à l'ouest des îles du cap Vert. Mais comment tracer pratiquement cette limite au milieu de l'élément liquide? Grande question, qui impliquait la question, plus grande encore, de la mesure de l'orbe terrestre, et cette autre bien grande aussi, la détermination des longitudes en mer (4). Ce serait une histoire

(1) Le privilége exclusif du Portugal remontait à une bulle de Nicolas V, du 8 janvier 1454, appliquant aux découvertes de Guinée les concessions spirituelles et temporelles décrétées relativement aux terres à conquérir sur les Sarrasins, et ce privilége fut confirmé, dans de nouvelles bulles : le 13 mars 1456 par Calixte III, qui accordait à l'ordre du Christ le patronat de tous les bénéfices et fondations ecclésiastiques dans les conquêtes d'outre-mer, et le 21 juin 1481 par Sixte IV, qui excluait du privilége portugais les Canaries reconnues appartenir à l'Espagne. Après la découverte de Christophe Colomb, des bulles semblables furent expédiées en faveur de l'Espagne par Alexandre VI, deux le 4 mai 1493 et une troisième le 24 novembre suivant : par cette dernière était écartée la prétention du Portugal d'exclure l'Espagne même de toute part dans les terres à découvrir.

(2) Voir la note E de l'*Appendice*.

(3) Voir la note F de l'*Appendice*.

(4) Quelle est la longueur effective de la lieue? Combien y a-t-il de ces lieues dans un arc déterminé de la circonférence terrestre, ou en

fort curieuse que celle de toutes les hypothèses, les chicanes, les contradictions qui se sont produites, aussi bien sur les données du problème que sur les théories plus ou moins scientifiques proposées comme formule de solution, depuis l'époque même du traité jusqu'à notre temps, soit dans les conférences officielles, comme en 1524 et en 1681, soit dans les élucubrations critiques des écrivains (1).

M. de Varnhagen, bien plus éclairé que les anciens commissaires délimitateurs, abordant à son tour la question après qu'elle a cessé d'avoir un intérêt politique, alors que les progrès de la science et de l'érudition géographiques permettent une appréciation nette et saine de tous les éléments jadis faussés par des prétentions contradictoires; M. de Varnhagen, ce nous

d'autres termes, quel est, sur un parallèle donné, l'arc de ce parallèle dont la mesure angulaire est égale à 370 lieues effectives? Enfin, l'une des extrémités de cet arc étant fixée, quel est le point effectif où aboutit l'autre extrémité? Voilà, dans leur expression la plus vulgaire, les trois questions essentielles du problème.

(1) Nous n'avons pas la prétention de donner ici une bibliographie générale des écrits publiés à ce sujet; qu'il nous suffise de signaler les documents recueillis par Navarrete dans sa collection (tome II, n° LXVIII, pp. 97 à 105; tome IV, n° XIX, pp. 188-189; et même volume, n°s XXXII à XXXVIII, pp. 326 à 371), et d'y ajouter la *Dissertacion histórica y geográfica sobre el meridiano de demarcacion entre los dominios de España y de Portugal, y los parages por donde passa en la América meridionál, conforme á los tratados y derechos de cada Estado y las mas seguras y modernas observaciones*, por D. Jorge Juan, comendador de Aliaga en el orden de S. Juan, y D. Antonio de Ulloa, capitanos de navio de la real armada, de la real Sociedad de Londres, y socios correspondientes de la real Academia de las ciencias de Paris; Madrid 1749, petit in-8°.

semble, s'est laissé induire par les anciennes traditions portugaises à résoudre le problème dans un sens beaucoup trop large. Son calcul est d'une parfaite simplicité : d'abord le point de départ doit être pris au cap le plus occidental de l'île Saint-Antoine, qui est elle-même la plus occidentale des îles du cap Vert (1) ; et nous nous empressons de déclarer que cette détermination, quoique repoussée autrefois précisément par les Portugais, nous paraît celle que, dans l'impartialité scientifique de notre temps, il convient d'adopter comme la plus rationnelle (2). Puis, dans l'esprit de notre auteur, les lieues doivent être comptées sur le pied de $16\frac{2}{3}$ pour un degré équinoxial, car on admet-

(1) « Sem prevencoēs de qualidade alguma entendemos que assim » como a distancia de um continente a outro situado ao poente se deve » rasoavelmente começar á contar desde a paragem mais occidental do » primeiro, assim tambem ao afastarnos de um archipelago as leguas » devem começar á contar-se do ultimo ponto do mesmo archipélago, » isto é do mais proximo ao rumo que vamos seguindo. Nesta confor- » midade a linha divisoria imaginaria deveria passar 370 leguas, isto » é a 23 gráos, 14 minutos e 51 segundos para o poente da pouta do » Tarrafal na illa de Santo Antaõ, que é a paragem mais occidental do » archipélago ; vindo assim o meridiano de demarcação á cair um ponco » a loeste do Pará e da Laguna. » (Varnhagen, *Historia do Brazil*, p. 9.)

(2) Aux conférences de Badajoz, dans la séance du 13 mai 1524, les commissaires espagnols déclarent : « Sobre de que isla deven empezarse » á contar las 370 leguas, nuestro parecer es que de la de Santo Anto- » nio, última al occidente ; » et ils le démontrent par le sens naturel des paroles, aussi bien que par l'esprit du traité de Tordesillas (Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome IV, p. 363); ce qui ne les empêcha pas de soutenir une autre opinion aux conférences de 1681 (Juan et Ulloa, *Meridiano de demarcacion*, pp. 51-52).

tait généralement, à l'époque du traité, que le tour de la Terre était de 6000 lieues, et Magellan lui-même a évalué à 22 degrés les 370 lieues stipulées ; or, en faisant la réduction corrélative à la latitude du point de départ, ces 22 degrés deviennent 23° 14′ 51″, et la ligne de démarcation irait passer ainsi à trois lieues dans l'ouest de Pará (1).

En admettant que l'édifice fût d'une construction irréprochable, la base n'en serait pas moins suspendue dans le vide ; et il croule de lui-même dès qu'on vérifie la valeur effective de la lieue. Moins opiniâtrément contestée que la plupart des autres points en discussion entre les deux puissances contendantes, cette valeur était reconnue de part et d'autre, aux conférences de 1524, aussi bien qu'à celles de 1681, devoir être comptée sur le pied de 17 ½ au degré équatorial (2),

(1) « Na extensão das leguas, bem que naõ seja ella indicada no » tratado, nenhuma duvida temos de que se deviam entender de 16 ⅔ » ao gráo equinocial, pois que isso era entaõ convencional (vejam-se » as cosmographias de Enciso 1519 e de Francisco Falero 1537), supondo-se a circumferencia da terra de 6000 leguas. Era nesta idea » que os antigos reduziam a 22° as 370 leguas (Magalhães em Nav. » t. IV, p. 188). Devendo porem as 370 leguas ser contadas no circulo da altura do ponto inchoativo, haõ-de a ella reduzir-se ; e estando » a ponta do Tarafal da ilha de Santo Antaõ em 17° 15′ de lat. N., » achamos por meio da conhecida proporção do *coseno das taboas*, etc., » que equivalem naquella altura a 23° 14′ 51″; e que por tanto a linha » meridiana rigurosamente calculada viria a ser a que cortase a ilha » de Marajó desde 10′ 34″ (ou proximamente tres leguas e meia marítimas) a loeste do Pará... » etc. (Varnhagen, *Historia do Brazil*, note 4, pp. 421-422.)

(2) Voir pour le rapprochement des opinions sur ce point aux conférences de 1524, ci-après, les deux dernières notes de ce paragraphe ;

comme le faisait en 1587 Gabriel Soares (1), et c'est ainsi, au surplus, qu'indubitablement l'avait fait aussi en 1519 Magellan même, dans la déclaration alléguée de lui, puisqu'il traduisait les 370 lieues réglementaires en 22 degrés pour le parallèle de l'île Saint-Antoine (2), ce qui suppose un degré et un quart en moins sur le résultat proposé par notre auteur ; c'est-à-dire que dans cette hypothèse, la plus favorable à laquelle il soit possible de s'arrêter, la ligne de démarcation passerait, toutes inadvertances de calcul corrigées, à une vingtaine de lieues marines à l'est de Pará (3).

et pour celles de 1681, Juan et Ulloa, *Meridiano de demarcacion*, pp. 53 et 59 : le parallèle de Saint-Antoine étant alors supposé à 18° N., les 22° 13′ comptés de commun accord pour 370 lieues sur ce parallèle représentent une distance égale à 21° 8′ de grand cercle, ce qui revient précisément à 17 lieues ½ par degré.

(1) « Fazendo balança na ilha das do cabo Verde de barlavento mais » occidental que se entende a de Santo Antaõ, e contando della 21° e ½ » equinocial de 17 legoas e ½ cada grão » (*Noticia do Brazil*, cap II, p. 7). — Cela est conforme au tracé d'un globe produit par les Portugais aux conférences de 1524, et dont ils essayèrent de dénier la signification. (Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome IV, p. 345.)

(2) *Memorial que dejó al Rey Fernando de Magallanes*, dans Navarrete, *ibidem*, p. 188 : « La isla de Sant Anton que es una de las del » cabo Verde..... está la dicha isla á 22 grados al oriente de la linea » de la reparticion : item está la dicha isla, conviene a saber la punta » del occidente, á 17 grados de latitud. » — Ces 22° comptés pour 370 lieues sur le parallèle de 17° N. équivalent à 21° 3′ de grand cercle, ce qui fait ressortir, de même, à peu près 17 lieues ½ par degré. Au surplus, les chiffres ronds de 17° pour la latitude et de 20° pour la distance montrent assez que le calcul de Magellan n'est qu'approximatif.

(3) Prenant la latitude de la pointe occidentale de l'île Saint-Antoine à 17° 5′ N. et sa longitude à 16° 16′ à l'ouest de Lisbonne, soit

Mais, dans la rigueur des déductions géographiques, c'est encore un résultat erroné, puisqu'il se fonde sur un rapport supposé de dix-sept lieues et demie pour un degré équatorial, et qu'à notre avis rien n'est moins démontré que l'exactitude de cette supposition (1). Pour déterminer un rapport de cette nature, il est indispensable que les deux termes entre lesquels on l'établit soient l'un et l'autre suffisamment connus, et il est à peu près certain au contraire qu'à l'époque où l'évaluation comparative a été faite, l'un des termes au moins, sinon tous les deux, étaient assez vaguement appréciés, surtout à la mer. Dans tous les cas, c'était alors d'après les mesures anciennes que l'on déterminait les mesures modernes, et si nous voulons aujourd'hui nous procurer l'intelligence complète des appréciations formulées par les cosmographes, les calculateurs et les pilotes de ce temps-là (2), il nous faut recourir à l'é-

27° 45' à l'ouest de Paris; nous trouvons que les 370 lieues qui sur l'équateur, à raison de 17 ½ au degré, équivalent à un peu plus de 21° 8', produisent sur le parallèle de Saint-Antoine 22° 8', lesquels ajoutés à 27° 45' portent la ligne de démarcation à 49° 53' à l'ouest de Paris. Or la position de Pará étant déterminée à 50° 48' à l'ouest de Paris, il en résulte une différence de 55 milles ou 18 lieues ½ en excès sur la démarcation, pour arriver à Pará.

(1) La mesure de 18,000 pieds de marc ou 6,000 varas, donnée par Pedro Ruiz de Villegas, à la lieue de 17 ½ au degré équatorial, supposerait à celui-ci une valeur de 105,000 varas seulement, ou 89,019 mètres, près d'un tiers au-dessous de sa grandeur réelle. Voir ci-après la note avant-dernière de ce paragraphe.

(2) Pour entendre ces questions, il faut être « cosmógrafo, aresmético, y marinero », suivant que le déclare messire Jacques Ferrer de Blanes (mossen Jaume Ferrer) dans un écrit de 1495 réimprimé par Navarrete (*ubi suprà*, tome II, p. 100).

talon antique sur lequel ils avaient pris leur unité de mesure, cette même lieue qu'ils nous présentaient en rapport si variable avec le degré terrestre.

Pour ne dire que peu de mots sur cette curieuse matière, qu'il nous suffise de faire remarquer, dans tous les documents de la fin du xv[e] siècle et du commencement du xvi[e], où la question est abordée, cette double donnée fondamentale souvent reproduite, sans incertitude, sans modification, sans variante, de la lieue de quatre milles (1), et du mille de huit sta-

(1) Dans le journal du premier voyage de Christophe Colomb en 1492 (Navarrete, *ubi suprà*, tome I, pp. 1 à 166) fourmillent des énonciations parallèles de distances en milles et en lieues, toujours dans la proportion exacte de 4 milles pour une lieue (voir notamment les pp. 140 à 148). On ne comprendrait donc pas comment dans la *Lettera rarissima* adressée de la Jamaïque le 7 juillet 1503 par Colomb aux monarques espagnols (p. 7 de l'édition italienne de Morelli) se trouve une remarque où la concordance est énoncée dans la proportion de 5 milles pour une lieue, si le contexte même de la phrase, qui s'adresse à *un lecteur* quelconque, ne signalait une interpolation manifeste, dont l'original espagnol reproduit par Navarrete (tome I, pp. 296 à 313) n'offre aucune trace. — Anghiéra écrivait, le 13 novembre 1493 (Decad. I, lib. I, p. 2) : « Singulas autem lequas navigationis periti quatuor » millia passuum continere suis computationibus aïunt » ; et le 4 décembre 1514 (Decad. II, lib. X, p. 200) : « Volunt lequam Hispani » millia passuum quatuor continere, mari præsertim : terra verò tria ; » puis encore en 1516 (Décad. III, lib. X, p. 320) : « Lequam tamen » aïunt constare milliaribus tribus, terrâ dico : mari quatuor, in- « quiunt. » — Jacques Ferrer en 1495 (Navarrete, tome II, p. 102) calcule « à razon de cuatro millas por legua á cuenta de Castilla. » — Ferdinand Colomb en 1524 (Navarrete, tome IV, p. 335) : « Leguas » Castellanas ó marineras de à cuatro millas por legua. »

des (1) ; c'est là le lien nécessaire des théories nouvelles avec les hypothèses de l'antiquité sur lesquelles se basent toutes les évaluations cosmographiques.

Nous savons aujourd'hui que le stade valait très approximativement, en moyenne, 185 mètres (2), et que le mille romain, ce mille connu de tous, marqué sur les grandes routes par des bornes milliaires, valait très approximativement aussi, en moyenne, 1481 mètres (3) :

(1) Jacques Ferrer, dans NAVARRETE (tome II, p. 101, *ad calcem*) : « Contando ocho stadios por milla ». — Ferdinand Colomb (*ibidem*, tome IV, p. 335), passant en revue les systèmes anciens, fait toutes ses réductions de stades en lieues à raison de 4 milles à la lieue et 8 stades au mille. — Le rapport de 8 stades pour un mille est une des notions les plus vulgaires de la géographie ancienne.

(2) La mesure du stylobate du Parthénon, qui était de cent pieds grecs, ou la sixième partie d'un stade, nous donne, pour la valeur du stade entier, 184 mètres 97 centimètres; et ce résultat a d'autant plus de poids qu'il s'accorde d'une manière très satisfaisante avec la moyenne obtenue par d'autres voies. Le chiffre rond de 185 mètres est donc approximatif à 3 centimètres près. — Voir, entre autres documents à ce sujet, le mémoire de William Martin LEAKE, *On the stade as a linear measure*, dans le *Journal of the royal Geographical Society*, tome IX, Londres 1839 : pp. 1 à 25, spécialement p. 2; — le mémoire de IDELER, *Ueber die Længen und Flæchen masse der Alten*, traduction de l'abbé Halma à la suite de la *Géographie mathématique de Ptolémée*, Paris 1828, in-4° : pp. 138-139; — le Rapport fait à l'Institut le 12 juin 1835 par M. JOMARD, *sur un pied romain*, Paris 1839, in-4° : p. 21 ; — et SAIGEY, *Traité de métrologie ancienne et moderne*, Paris 1834, in-12 : pp. 31-32.

(3) Il a été effectué divers mesurages de portions de voies romaines (signalés par les noms d'Astruc, de Maffei, de Riccioli et Grimaldi, de Cassini, de Prony et Salvati), qui ont produit, pour la valeur du mille, des résultats flottants autour d'une moyenne d'environ 1480 mètres 78 centimètres; la mesure des échantillons le mieux conservés du

le compte de huit stades pour un mille, s'il n'est pas d'une exactitude absolue, est comme on voit assez près de la vérité pour que nous reconnaissions à cet égard le bien jugé de l'antiquité classique et des cosmographes ultérieurs qui l'ont prise pour guide (1). La lieue de quatre milles avait donc une valeur qui se traduirait maintenant par 5924 mètres (ce qui donne le rapport de 18 lieues trois quarts environ au degré équatorial); et pour le dire tout de suite, le degré de longitude sous le parallèle de l'île Saint-Antoine du

pied romain procure d'autre part un pied moyen de 296 millimètres 14 centièmes, d'où il ressort, pour 5000 pieds ou un mille itinéraire, 1480 mètres 7 décimètres; enfin l'architecte Canina ayant mesuré les cent pieds des colonnes Trajane et Antonine, en a déduit, toutes rectifications faites, une valeur de 1481 mètres 75 centimètres. Le chiffre rond de 1481 mètres peut donc être admis comme offrant une approximation très voisine de l'exactitude. — Consultez ASTRUC, *Mémoires pour l'histoire naturelle du Languedoc*, Paris 1737, in-4° : pp. 225 à 228; — CASSINI, *Comparaison des mesures itinéraires anciennes avec les modernes*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, année M.DCC.II*, Paris 1720, in-4° : pp. 15 à 26, spécialement pp. 16 et 17; — D'ANVILLE, *Mémoire sur le mille romain*, dans ses *Œuvres*, Paris 1834, 2 vol. in-4° : tome I, pp. 373 à 391; — IDELER, *ubi suprà*, pp. 111-112; — JOMARD, rapport cité, pp. 15 à 17; — SAIGEY, *Métrologie*, pp. 64 à 66; — Luigi CANINA, *Esposizione della via Appia*, dans les *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*, Rome 1851 à 1853, gr. in-8 : tome XXIII, p. 309; tome XXIV, p. 255; tome XXV, p. 134; — Ernest DESJARDINS, *Essai sur la topographie du Latium*, Paris 1854, in-4° : pp. 90-91, et 253.

(1) Peut être aurions-nous même à tenir plus de compte de cette proportion dans le choix définitif des chiffres ronds d'évaluation moyenne, et sous ce point de vue les valeurs métriques de 185 pour le stade et de 1480 pour le mille seraient-elles à préférer.

Cap Vert étant de 106437 mètres (1), nous devons en inférer que les 370 lieues du traité de Tordesillas équivalent à 20° 30′, ce qui détermine le méridien de démarcation par 48° 21′ à l'ouest de Paris, c'est-a-dire à cinquante lieues dans l'est de Pará, entre le Gurupy et le Turyuaçu sur la côte nord du Brésil (2), et entre Ubatuba et Santos sur la côte sud. Voilà, dans les conditions actuelles de la science, la véritable solution du problème si longtemps agité.

Dans les théories cosmographiques auxquelles on s'essayait, on prenait le plus souvent pour donnée fondamentale l'évaluation du degré à 500 stades selon Ptolémée, et traduisant en milles et en lieues ce nombre de stades, on estimait le degré à 62 milles et $\frac{1}{2}$, comme Sébastien Cabot l'a inscrit sur sa mappemonde (3), et

(1) Saigey (*Physique du Globe*, Paris 1842, 2 vol. in-18, tome II, p. 89) donne la valeur du degré de longitude sur le parallèle de 17° à 106,485 mètres; en tenant compte d'un décroissement de 48 mètres pour 5′ d'élévation en sus, nous avons 106,437 mètres pour la valeur du degré de longitude sur le parallèle de 17° 5′ qui est celui de la pointe occidentale de l'île Saint-Antoine du Cap Vert.

(2) Ce qui revient (quelle que soit la différence du point de départ) à l'indication de Martin Fernandez de Enciso (*Suma de Geographia que trata de todas las partidas et provincias del mundo, en especial de las Indias; et trata largamente del marear*; Séville 1519, in-folio): « E porque Vuestra Alteza tiene fecha particion del Universo con el » rey de Portogal, y el limite de dó comiença la particion está » trezientas et setenta leguas al poniente de la isla del Fuego, las » cuales van á dar en la tierra firme de las Indias, entre el rio Ma- » rañó que está al sudueste de las islas del Fuego et algo inclinado à » la quarta del sur, y entre la mar dulce », c'est-à-dire entre le fleuve de Maragnan et celui des Amazones.

(3) On y lit expressément (correction faite de quelques inadvertances

par conséquent à 15 lieues et $\frac{2}{3}$; mais d'autres, comme Jacques Ferrer (1), préféraient les 700 stades d'Ératosthènes, et en concluaient 87 milles et $\frac{1}{2}$, ou 21 lieues et $\frac{5}{8}$; d'autres, et le grand Colomb était de ce nombre, aussi bien que son fils Ferdinand (2), adoptaient les 56 milles et $\frac{2}{3}$ des Arabes, ou 14 lieues et $\frac{1}{6}$, (sans s'apercevoir qu'ici les milles n'étaient plus les

d'écriture) : « Sub equinoctiali gradus longitudinis vel latitudinis con-» tinet stadia quingenta quæ faciunt milliaria 62 $\frac{1}{2}$. » — Dans le parère des astronomes et pilotes espagnols aux conférences de 1524, ils déclarent : « Es cosa manifiesta entre cosmógrafos en el situar las » tierras, y entre los astrólogos para saber las diferencias de los aspectos » y los tiempos é horas de los movimientos de los cuerpos celestes, » que cada grado en la tierra corresponde a otro grado del cielo 62 millas » e media, como parece por Tolomeo, el cual descubrió e razonó toda » su cosmografia a este respeto. » (NAVARRETE, *Viages y descubri-» mientos*, tome IV, p. 352).

(1) « Es menester dar por cada un grado 700 stadios segun Strabo, » Alfragano, Teodosi, Macrobi, Ambrosi, Euristenes; porque Tolomeo » no dá por grado sino 500 stadios. » — « Preterea es la dicha circon-» ferencia de la tierra 252,000 stadios segun Strabo, Alfragano, Am-» brosi, Macrobi, Teodosi et Euristhenes; los cuales 252,000 stadios » à razon de 8 stadios por milla son 31,500 millas, y á 4 millas por » legua son 7875 leguas. » — « Item es de notar que en el cercle equi-» noccial cada un grado es de 21 leguas y 5 partes de 8. » (NAVARRETE, *ubi suprà*, tome II, pp. 101 et 102.)

(2) « D. Hernando Colon dice..... que sigue y tiene por buena la » (opinion) de Tebit y Almeon y Alfragano en la diferencia 8a, al cual » siguen algunos modernos de autoridad, como es Pedro de Aliaco en » el 10 cap. *De imagine mundi*... y el primero Almirante de las In-» dias, como consta por muchas escrituras de su mano; los cuales » todos dan a cada grado 56 millas y 2 tercios, que constituyen » 14 leguas y 2 tercios de milla. » (NAVARRETE, *ibidem*, tome IV, p. 335.)

mêmes) (1). Mais les mariniers, en Portugal comme en Castille, s'accordaient à donner 17 lieues et $\frac{1}{2}$ ou 70 milles au degré de latitude couru du sud au nord (2), prenant cette mesure pour base de leur quartier de réduction, ainsi qu'on le trouve dans la Somme de Géo-

(1) Le mille arabe, de 96,000 doigts, peut-être évalué en nombre rond à 1,920 mètres, en faisant le doigt de 2 centimètres, ce qui est presque exact, quoique un peu faible. Mais le préjugé que le mille arabe était égal au mille romain a longtemps eu cours, et Hartmann (*Edrisii Africa*, Gœttingue 1796, in-8° : p. cxx) approuve Reland (*Palæstina*, Nuremberg 1716, in-4°, p. 820) d'avoir ainsi calculé. — — Voir la définition du mille arabe dans la *Géographie d'Aboulféda* traduite et annotée par M. Reinaud (Paris 1848, 2 vol. in-4° : tome I, p. cclxvi; et tome II, p. 18).

(2) « Y los dichos Portugueses, para comprender mayor cantidad » de tierra en un menor número de grados, de cierto tiempo á esta » parte han graduado sus cartas á razon de 70 millas por grado, dando » 17 leguas y media por grado, las cuales leguas son razonadas á » 4 millas por legua, como se manifiesta por los troncos de las millas » de todas las dichas cartas, etc. » (Navarrete, *ubi suprà*, tome IV, p. 352.) — « Los Castellanos en el número de las leguas para el grado » del cielo, venian en lo que comunmente usaban los marineros de » Portugal y de Castilla, que dan 17 leguas y media á cada grado; y » se conformaban con Tolomeo que dá 62 millas [y media], no em- » bargante que en las costumbres de saber quantas leguas marineras ó » castellanas de 4 millas por legua corresponden á un grado, tiene » fundamento en la experiencia : y como la execution de tal experi- » mento sea dificil, y por esto ninguno lo haia verificado, ni pueda » en ello hablar afirmativamente sinó Pedro Ruiz de Villegas, que » afirma haverlo medido, y hallado 18 mil piés de marco en cada legua, » y que de estas corresponden 17 y media à cada grado de la tierra, y » todos los otros difieren, queda al arbitrio del cosmógrafo allegarse » al que mas le parece que se conforma con la verdad. » (Herrera, Decad. III, lib. vi, cap. vij, pp. 184-185). — Voir en outre la note suivante.

graphie de Martin Fernandez de Enciso et ailleurs (1).

Au milieu de ces dissidences, gardons-nous d'oublier que ce n'est point l'unité de mesure qui était variable, mais bien l'évaluation à laquelle on l'appliquait, et n'allons pas, comme jadis Gossellin, confondre le degré terrestre, dont la grandeur est fixe, il est vrai, mais n'était pas connue, avec l'évaluation conjecturale qui en était hasardée, et comme lui renversant l'ordre des idées et les lois de la logique, conclure de cette évaluation flottante la valeur même de l'unité de mesure. De telles aberrations ne peuvent plus avoir cours de notre temps, et M. de Varnhagen a trop de lumières et de sens pour s'y laisser égarer dès que son attention sera éveillée sur ce point.

XIII.

Que les bulles pontificales, ou plutôt le traité de Tordesillas qui leur avait été substitué, obligeassent les

(1) Au-dessous de la rose de 32 vents qu'il a figurée dans son livre, Enciso a donné en lieues la longueur à courir sur chaque aire de vent pour s'élever d'un degré en latitude, et il commence par la distance la plus courte : « Para tomar el altura del norte et regirte por él, has » de saber que alçandosete el norte, por la linea norte-sur, un grado, » que vale aquel grado dezisiete leguas et media de camino, et tantas » avras andado. » — Dans le parère de Thomas Duran, Sébastien Cabot et Jean Vespuce, du 15 avril 1524, aux conférences de Badajoz : « Parecenos que tenemos de venir á lo que comunmente usan los ma- » rineros ansi en Portugal como en Castilla, que dán á cada grado del » cielo 17 leguas y media; é al primer rumbo despues del norte dan » 18 y media; é al nornordeste dan 20;... etc. » (NAVARRETE, *ubi suprà*, tome IV, p. 339.)

deux puissances contractantes, c'était de plain droit; mais quant à la valeur et des bulles et du traité à l'égard des puissances qui n'étaient point intervenues à ces actes, la question n'a même pas besoin d'être posée : la réserve du droit d'autrui est toujours sous-entendue (1).

Si donc le tracé de la ligne de démarcation devait constituer la borne mutuelle des possessions américaines de l'Espagne et du Portugal, d'autres principes devaient être invoqués pour la détermination des limites à l'égard de toute autre nation qui aurait pris pied sur le sol dont le Portugal et l'Espagne n'avaient l'attribution que vis-à-vis d'elles-mêmes; et d'un autre côté, les conditions d'exclusion réciproque entre ces puissances impliquant, de la part de chacune d'elles, une renonciation absolue aux terres placées en dehors de sa propre attribution, il lui aurait fallu, pour exclure une nation étrangère, remplir la double condition de n'être point primée par le droit de celle-ci, et d'être elle-même dans les limites de son attribution spéciale. En précisant ces termes, le Portugal ne pouvait disputer à la France aucune possession quelconque dans l'ouest de la ligne de démarcation, par ce double motif, qu'il n'avait aucun droit vis-à-vis de la France, et que de plus il n'avait aucun droit vis-à-vis d'une nation quelconque à l'ouest de la ligne de démarcation, borne infranchissable par

(1) Aussi la cour de Rome ne faisait-elle pas difficulté de conférer les pouvoirs ecclésiastiques « destinatis missionariis ad Indos protectos » a Christianissimo rege Galliæ », aux missionnaires que la France envoyait dans ces mêmes pays sur lesquels le Portugal et l'Espagne prétendaient avoir reçu des papes un droit exclusif.

lui-même reconnue. En deçà de la ligne de démarcation, le Portugal ne pouvait non plus exclure la France, par ce motif unique, mais bien suffisant aux yeux de la raison et de la justice, qu'il n'avait aucun droit quelconque vis-à-vis de la France.

D'après ces principes, l'expulsion des Français d'Ubatuba, de Rio-de-Janeiro, du Cabo-Frio, de Bahia, du rio Réal, du rio de San-Francisco, de Fernambouc, de Parahyba, de Rio-Grande, de Ceará, de Maragnan, fut une série de simples voies de fait, de violences en pleine paix, non l'exercice d'un droit, car le Portugal ne pouvait, sur aucun de ces points, invoquer le titre de premier occupant, le seul que le droit public des nations lui eût permis de soutenir vis-à-vis de la France ; mais ces méfaits sont couverts aujourd'hui par une prescription séculaire, et nous n'avons, certes, aucun dessein de revenir là-dessus.

La querelle des limites sur les rives de l'Amazone a un caractère d'usurpation plus prononcé encore ; et vis-à-vis de la France en ces parages, comme vis-à-vis de l'Espagne pour les frontières du sud, ce n'est point, il le faut avouer, par la modération de ses demandes que se fit remarquer le gouvernement portugais.

D'abord, on le sait, quand la question du partage de l'Amérique se compliqua de celle de la possession des Moluques (1), le point de départ des 370 lieues stipu-

(1) Les Moluques étant situées sous le méridien moyen de 125° à l'est de Paris, il s'ensuit que, suivant l'esprit des conventions de Tordesillas, l'attribution en devait être dévolue à celle des deux puissances qui, dans la démarcation d'Amérique, n'aurait point en son lot les terres traversées par le méridien de 55° à l'ouest de Paris. Il est évi-

lées à Tordesillas fut proposé par l'Espagne à la pointe occidentale de Saint-Antoine du Cap Vert, et la ligne de démarcation portée au terme le plus occidental que l'art de grouper les chiffres en matière de longitude permît aux calculateurs d'alors de tracer sur des cartes sinon construites au moins choisies tout exprès pour les besoins de la cause ; si bien que ce terme atteignait du côté du nord l'embouchure de l'Amazone, du côté du sud le cap Sainte-Marie, supposés tous deux sous un même méridien (1), comme on le voit expressément indiqué sur une mappemonde bien connue de Diègue Ribero (2), le cosmographe de Charles-Quint : c'était

dent que le compte exact des longitudes, tel qu'on le ferait aujourd'hui, aurait exclu l'Espagne de tout droit aux Moluques ; mais la question n'était point alors susceptible d'une solution aussi certaine : les navigations à l'est, c'est-à-dire dans l'hémisphère portugais, n'avaient encore pu ramener dans de justes limites la protension traditionnelle de l'Asie vers l'Orient, en sorte que les Moluques, jugées beaucoup plus orientales qu'elles ne le sont en réalité, se trouvaient, d'après l'estime des plus savants hommes de ce temps, repoussées dans l'hémisphère espagnol du moment où la démarcation était portée aux bouches de l'Amazone.

(1) L'embouchure de l'Amazone, prise à l'entrée de Pará, est vers 50° 30', à l'Occident de Paris, et un degré plus à l'ouest s'il s'agit de l'entrée principale ; tandis que la longitude du cap Sainte-Marie est de 57° 20' à l'ouest de Paris. — La démarcation exacte étant à 48° 21' de longitude occidentale, il en résulte, au nord, deux à trois degrés, au sud, neuf degrés entiers de différence entre le *droit* et les *prétentions*.

(2) L'Amérique, telle qu'elle est tracée dans la mappemonde de Diego Ribero, a été gravée séparément par F. L. Güssefeld pour accompagner la dissertation spéciale de Mathias Christian Sprengel, *über Diego Ribero's älteste Weltcharte*, Weimar 1795, in-8°. On n'y voit point figurée d'ouverture pour la bouche de l'Amazone, qui est dési-

ici, au profit du Portugal, une concession énorme, dépassant de plus de quatre-vingts lieues d'une part, et de cent cinquante lieues de l'autre, la limite véritable qui résulte d'un calcul rigoureux appliqué aux territoires tels que la science moderne en a déterminé les positions exactes et tracé les configurations réelles. Le Portugal refusa opiniâtrement d'entendre un tel arrangement, et soutint qu'il fallait au contraire prendre le point inchoatif des 370 lieues aux îles du Sel et de Boavista (1), les plus orientales de l'archipel du Cap Vert.

gnée seulement par les mots *Furna grande*; c'est là que passe le méridien 0°, sur lequel pareillement se rencontre au sud le cap Sainte-Marie. A l'ouest de la *Furna grande*, la côte s'arrondit un peu au N. O. et présente une entrée de rivière qui répond à la bouche occidentale de l'Amazone actuelle, avec le nom de *rio de la Buelta* (rivière du retour), très significatif si l'on se rappelle les détails de la visite de Pinçon en ces parages; après le *rio de la Buelta* la côte remonte brusquement au nord, où se projette un cap fortement accusé, pour se continuer ensuite au N. O. jusqu'à l'Orénoque (*rio Dulce*) et au delà. — Diego Ribero avait été envoyé aux conférences de 1524 comme l'un des « gentiles pilotos y maestros de hacer cartas de marear, para dar » globos, mapas, y los instrumentos necesarios à la declaracion del » sitio de las islas Malucas, sobre las cuales era el pleito. » (Gomara, cap. C; dans Barcia, *Historiadores primitivos*, tome II, p. 93).

(1) Aux conférences de 1524, séance du 13 mai : « En la tarde los » jueces de Portugal dieron el siguiente voto : que la medida de dichas » 370 leguas debe tomarse de las islas de la Sal é de Buena-Vista, » que están en un meridiano. » Les Espagnols contestent; les Portugais persistent (séance du 18 mai) « porque en la capitulacion dice que » se mida de las islas de Cabo Verde, y esto no ha de entenderse in» definite de modo que signifique todas, sino que debe ser de un me» ridiano donde se verifiquen islas en plural, y esto sucede en las de » la Sal y Buena-Vista..., etc. » (Navarrete, *viages y descubrimientos*, tome IV, pp. 363-364).

Mais lorsque, par le traité de Saragosse du 22 avril 1529, le Portugal eut acheté le désistement de l'Espagne à l'égard des Moluques (1), les rôles se trouvèrent intervertis, et le Portugal ne manqua pas de se prévaloir de la position que sous d'autres influences avait naguère voulu lui faire l'Espagne : c'était de bonne guerre. L'Espagne, qui à son tour aurait pu argüer de l'ancienne opposition tenace des Portugais, se borna à proposer pour point de départ le centre de l'archipel du Cap Vert, laissant entrevoir peut-être qu'elle finirait par accéder à admettre la pointe occidentale de l'île Saint-Antoine ; et l'on s'accorda à reconnaître que, sur ce parallèle, les 370 lieues équivalaient à 28° 13′ en longitude (2). Mais la dissidence recommença plus forte

(1) La négociation se poursuivit pendant plusieurs années, mais elle n'aboutit définitivement qu'en 1529, à un traité qui fut signé à Saragosse le 22 avril par les plénipotentiaires, puis ratifié à Lérida dès le lendemain par l'Empereur, et à Lisbonne le 20 juin 1530 par le roi de Portugal. (Santarem, *Cuadro elementar das relações politicas e diplomáticas de Portugal*, tome II, pp. 66 et 68, et *passim* depuis la p. 46.) — Le traité même a été publié *in extenso* à Lisbonne parmi les annexes du traité d'abolition de celui de Tordesillas, du 13 janvier 1750, et reproduit semblablement par Martens, *Supplément au Recueil des traités de paix*, Gœttingue 1802 à 1808, 4 vol. in-8° ; tome I, pp. 378 à 422). — C'est donc par erreur que dans la *Dissertacion sobre el meridiano de demarcation*, de Juan et Ulloa (p. 37), ce traité est rapporté à l'année 1526 : les représentations des *Cortes* de 1528 (*ibidem*, p. 38) ne peuvent s'appliquer qu'aux négociations préparatoires, et non au traité même.

(2) Aux conférences de 1681, les motifs des commissaires portugais furent précisément ceux des Espagnols aux conférences de 1524. Mais les Espagnols choisirent, à nouveau, le milieu de l'île Saint-Nicolas comme la plus voisine du centre commun de toutes les îles du Cap Vert;

que jamais sur le choix des cartes auxquelles on s'en rapporterait pour déterminer les positions effectives où viendraient aboutir ces 20° 13'; et il faut rendre cette justice à l'Espagne, que les résultats indiqués par elle étaient les plus voisins de la vérité aujourd'hui constatée : au sud, sa ligne de démarcation coïncidait sur la côte avec le tropique du Capricorne; au nord elle passait par le cap des Fumos, un peu au levant de l'estuaire de Maragnan (1); et c'est ainsi qu'on la voit expressément établie sur la grande mappemonde de Sébastien Cabot, de 1544 (2).

cependant ils consentirent à ce que les calculs fussent faits dans les deux hypothèses, sauf décision ultérieure de l'alternative. (Juan et Ulloa, *Meridiano de demarcacion*, pp. 51 à 53). — Évidemment ces discussions de 1681 n'étaient que la constatation d'un état de choses qui avait dû se produire à l'issue immédiate de la convention de 1529.

(1) Herrera (Decad. III, lib. vi, cap. vij, p. 186), mêlant au compte-rendu des conférences de 1524 les déterminations qui prévalurent quelques années plus tard, s'exprime ainsi : « Pero averiguada la verdad, así por lo que declararon los jueces castellanos como por lo que » despues acá se ha hallado, esta linea de la demarcacion... viene á » cortar la costa del norte del Brasil por la boca del rio Marañon, » dexando toda la boca al occidente; y á la costa del Brasil que mira » al oriente, la corta por el rio de San Anton y los Organos,... segun » lo cual no solamente el rio de la Plata, pero toda la costa que ay de » la baia de San-Vicente al rio de la Plata, cae en la demarcacion de » Castilla, porque queda de la linea de demarcacion al occidente. » — Jean De-Laet (*Descriptio Indiæ occidentalis*, lib. XV, cap. I, pp. 541 et 542) n'a pas très fidèlement reproduit cette explication.

(2) La carte générale jointe par Herrera au premier chapitre de sa *Descripcion de las Indias occidentales*, est conforme aux indications qui précèdent, aussi bien que la grande mappemonde de Cabot, où la démarcation est signalée par les pavillons armoriés d'Espagne et de Portugal.

Le Portugal, au contraire, ne voulut admettre d'autres cartes que celles de son propre cosmographe Jean Teixeira, et elles étaient graduées de telle façon, que, pour la frontière du sud, non-seulement le cap Sainte-Marie, mais la colonie du Sacramento en face de Buenos-Ayres, et même l'Uruguay, et au delà, se trouvaient compris dans son lot (1) : c'était, de ce côté, près de 13 degrés en excès sur le droit réel ; et d'interminables querelles s'ensuivirent, jusqu'à ce que cession eût été faite à l'Espagne, par voie d'échange, des territoires contestés.

Sur la côte septentrionale, la limite, portée de Maragnan à l'Amazone, constituait aux Portugais un bénéfice de plus de cinq degrés ou cent lieues marines en excès sur le droit réel. Voyons comment ils l'établissaient.

Gabriel Soarès de Sousa, qui terminait à Madrid, au commencement de 1587, la mise au net des mémoires qu'il avait pendant dix-sept ans recueillis sur les lieux (2), et qui avait dû écrire avant la réunion des

(1) Juan et Ulloa, *Meridiano de demarcacion*, p. 59.

(2 Dans sa dédicace au conseiller d'État Christophe de Moura, datée du 1er mars 1587, Gabriel Soares lui dit : « Obrigado de minha curio- » zidade fiz por espaço de 17 annos que rezidi no Estado de Brazil, » muitas lembranças por escrito do que me pareceo digno de notar, as » quaes tirei a limpo nesta corte em este caderno. » (*Noticia do Brasil*, p. 1.) — La bibliothèque de l'empereur Pierre II (*Revista trimensal*, tome I, p. 190) renferme un manuscrit de l'ouvrage de Gabriel Soares, terminé par l'épilogue que voici : « Esta hé a fiel noticia que » pude alcançar em 17 annos que continuamente girei pelo Brazil,

deux couronnes de Portugal et d'Espagne en 1580, les chapitres où il traite, au point de vue exclusivement portugais, de l'étendue et des limites du Brésil, nous le montre « situé au sud de la ligne équinoxiale, sous » laquelle il commence, près de l'Amazone, au point » initial de la ligne de démarcation, se poursuivant au » sud avec celle-ci jusqu'à la baie de Saint-Mathias, » vers 45° de latitude (1). » — C'est bien là, comme on voit, dans son extension la plus démesurée, la prétention reconventionnelle des Portugais à l'encontre de l'Espagne, avec l'assurance imperturbable qu'on se maintenait ainsi dans les bornes fixées par la ligne de démarcation.

Il est particulièrement intéressant pour nous d'examiner de plus près comment le tracé de cette limite se comportait à l'égard de l'embouchure de l'Amazone.

» assim pela costa como pelo sertão..... etc. » — C'est plus tard, à ce qu'il paraît, que Gabriel Soares fit dans le Maragnan une reconnaissance assez avancée, que mentionne Bernard Pereira de Berredo (*Annaes historicos do Estado do Maranhaõ*, Lisbonne 1749, in-fol. : lib. II, § 93, pp. 40-41).

(1) « A provincia do Brazil esta situada além da linha equinocial » da parte do sul; debaixo daqual começa ella a correr junto do rio » que se diz das Amazonas, onde se principia o norte da linha de de» marcação et repartiçaõ, e vai correndo esta linha pelo certaõ desta » provincia até 45 gráos pouco mais ou menos. » (*Noticia do Brazil*, cap. I, p. 5.) — « O Estado do Brazil..... se começa além da ponta » do rio das Amazonas, da banda de oeste pela terra dos Charibas, » donde se principia o norte desta provincia, e indo correndo esta li» nha pelo certaõ della, ao sul parte o Brazil e conquistas delle além » da bahia de S. Mathias por 45° pouco mais ou menos..... como pelas » cartas se pode ver, segundo a opiniaõ de Pedro Nunes, que nesta » arte atinou melhor que todos os de seu tempo. » (*Ibidem*, cap. II, p. 7.)

Avant tout, il faut se mettre en garde contre une confusion involontaire de la nomenclature actuelle avec la nomenclature ancienne; il faut se souvenir que le nom de rivière des Amazones avait jadis et a conservé longtemps une application très différente de celle que nous lui donnons aujourd'hui (1); il faut surtout ne point oublier l'indication fondamentale par laquelle débute Soarès, que le Brésil commence sous la ligne équinoxiale et se poursuit au delà du côté du sud. « Il est » clairement démontré », dit-il ensuite, « que la côte » du Brésil commence au delà de la rivière des Amazones, du côté d'ouest, par la terre dite des Caribes (2), depuis la rivière de Vincent Pinçon qui » reste sous la ligne. De cette rivière de Vincent Pinçon, » à la pointe de la rivière des Amazones qu'on appelle » cap Corso, laquelle pointe est sous la ligne équi-

(1) Voir ci-après § XIV, les citations de Christophe d'Acunã et de Simon de Vasconcellos sur l'application du nom d'Amazones spécialement à la rivière actuelle de Pará.

(2) Il faut se garder de croire que la dénomination de terre des Caribes fût exclusivement confinée à l'Amazone actuelle : Si l'on jette les yeux sur le bel atlas de Guillaume Le Testu, daté du 5 avril 1555 « en la ville Françoyse-de-Grâce », et qui se conserve à la bibliothèque du Dépôt de la guerre, on y verra, dans l'ouest du Brésil et limitrophe avec lui, commencer sur la rive droite du Maragnan la légende PARTIE DES CANIBALLES, ce qui a la même signification que terre des Caribes. — Robert Dudley, dans son *Arcano del mare*, carte XVI d'Amérique, annote sous le nom de Petaguar : « le gente sono » Caribi e cattive. » — On pourrait aussi remarquer sur la grande carte manuscrite exécutée en 1604 à Florence par le cosmographe toscan Maffeo Neroni de Pesciola, et conservée au Département des cartes de la Bibliothèque impériale, un *rio de Caribes* entre le Rio grande de Oriliana et le Rio Maranyon, mais plus près de ce dernier.

» noxiale, il y a quinze lieues. De cette pointe de la » rivière à l'autre pointe du côté de l'est, il y a trente- » six lieues. » — « La pointe de l'est de cette rivière » des Amazones est à un degré vers le sud. De cette » pointe à la rivière da Lama, qui est à la hauteur de » un degré et trois quarts, il y a trente-cinq lieues. — » De cette rivière à la pointe des Basses, qui est à la » même hauteur de un degré trois quarts, il y a neuf » lieues. — De la pointe des Basses à la pointe de la » rivière de Maragnan, où aboutit la montagne aride, » et qui est par deux degrés du côté du sud, il y a dix » lieues; jusqu'ici la côte court de l'ouest-nord-ouest » à l'est-sud-est. Et de cette pointe du fleuve à celle de » l'autre côté, qui est par deux degrés trois quarts de » hauteur, il y a dix-sept lieues. (1) »

Il nous était nécessaire d'arriver jusqu'ici pour tom-

(1) « Mostra-se claramente..... que se começa a costa do Brasil além » do rio das Amazonas, da banda de oeste pela terra que se diz dos » Charibas, do rio de Vicente Pinson qué demora debaixo da linha. » Deste rio de Vicente Pinson á ponta do rio das Amazonas á que cha- » mão o Cabo Corso são 15 legoas; a qual ponta esta de baixo da linha » equinocial. Desta ponta do rio á outra ponta da banda de leste saõ » 36 legoas....,etc. » (*Noticia do Brazil*, cap. III, p. 8). — « A ponta » do leste deste rio das Amazonas está em hum gráo da banda do sul. » Desta ponta ao rio da Lama saõ 35 legoas; a qual está em altura » de hum gráo e tres quartos... Deste rio á ponta dos Baixos saõ nove » legoas; a qual está na mesma altura de hum gráo e tres quartos..... » Deste rio á ponta dos Baixos saõ nove legoas; a qual está na mesma » altura de hum gráo e $\frac{3}{4}$..... Da ponta dos Baixos á ponta do rio do » Maranhão saõ dez legoas; onde chega a serra escalvada..... a qual » ponta está em 2 gráos da banda do sul; e atequi se corre a costa nor- » oeste-sueste e tomada quarta de leste-oeste; e desta ponta do rio á » outra parte são 17 legoas..... etc. » (*Ibidem*, cap. V, p. 10).

ber sur un point dont la synonymie géographique actuelle fût de la plus complète évidence, telle que l'embouchure du Maragnan, dont la pointe montagneuse de l'ouest est ainsi bien déterminée par le morne d'Itacolumi (1). Revenant en arrière de dix lieues sur la pointe des Basses et de neuf lieues encore jusqu'à la rivière da Lama, il n'est pas possible de méconnaître dans celle-ci la rivière actuelle de Toury-ouassou (2), qui est d'ailleurs pareillement nommée rivière das Lamas dans les cartes de l'*Arcano del Mare* du duc de Northumberland (8); et alors les trente-cinq lieues en arrière qui doivent nous conduire à la pointe de l'est de la rivière des Amazones, viennent précisément aboutir à la pointe actuelle de la Tigioca, dont Pimentel dit expressément que c'est là « la pointe de l'est de la rivière des Amazones (4). »

Maintenant, que de cette pointe de la Tigioca on mesure trente six lieues à l'ouest-nord-ouest, jusqu'à un point qui puisse représenter le cap Corso, dans quelqu'une des bouches multiples de l'Amazone, ou mieux encore dans celle-là même que nos hydrographes décrivent comme la plus importante, entre l'île de Marajó et

(1) Situé, d'après le beau travail hydrographique du capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, par 2° 18' S. et 46° 44' O. de Paris.

(2) Turyuaçú, Turyaçú, etc. — *Uaçú, açú*, grand.

(3) *Arcano del mare di* D. Ruberto Dudleo duca di Northumbria e conte di Warwich, Florence 1661, très grand in-folio : *carta prima generale d'Affrica e parte d'America* ,etc.

(4) Manoel Pimentel, *Arte de navegar, e Roteiro das viagens e costas maritimas*, Lisbonne 1762, in-folio : *Roteiro da costa do Brasil*, p. 298 : « a ponta da Tigioca, que he a ponta de Leste do rio das Amazonas.

la série des îles das Frexas, Mexiana et Caviana ; puis, que de là on poursuive droit à l'ouest les quinze lieues qui doivent aboutir à la rivière de Vincent Pinçon (1) : on se trouvera précisément dans le bras le plus occidental du grand fleuve, où il est bien avéré, par les témoignages authentiques du temps, que Vincent Pinçon était venu en effet ancrer dans les premiers mois de l'année 1500.

Ce résultat odométrique est d'autant plus remarquable et d'autant plus satisfaisant, qu'il répond en même temps à deux autres données fondamentales qui ne sauraient non plus être oubliées : d'abord, que la rivière désignée soit dans des conditions telles qu'elle ait dû naturellement recevoir le nom de Vincent Pinçon ; et d'autre part, qu'elle ait pu, dans le droit ou les prétentions des Portugais, s'identifier avec la ligne de démarcation.

XIV.

La réunion des couronnes d'Espagne et de Portugal, en 1580, dépouilla momentanément cette question de démarcation de tout intérêt de rivalité ; mais la prétention portugaise antérieure, de s'étendre jusqu'à l'Amazone, dut revivre après la restauration de la maison de Bragance sur le trône de Portugal en 1640. Alors, ce

(1) La pointe de la Tigioca est déterminée par 0° 34′ S. et 50° 13′ O. de Paris : de là, 36 lieues portugaises O.N.O. nous conduiraient rigoureusement à quelque pointe dans l'E. ou le N.E. de l'île Caviana, et les 15 lieues de surplus vers l'ouest aboutiraient aux environs de la pointe Jupati ; mais en prenant par le chenal entre les îles, on toucherait à la pointe Caridade, pour aboutir au voisinage de la pointe Pedreira.

n'était plus seulement à l'Espagne, c'était spécialement à la France que le Portugal venait encore une fois se heurter.

Les Français en effet avaient dès longtemps précédé les Portugais dans l'Amazone comme sur tant d'autres points. Le célèbre Ralegh recueillait en 1584 àFalmouth des renseignements de la bouche d'un de leurs capitaines, qui en arrivait (1) ; à son départ pour sa fameuse expédition de la Guyane, il savait que les Français fréquentaient l'Amazone, et en tiraient beaucoup d'or et autres objets précieux (2). Son lieutenant Keymis, en relevant les noms des rivières notables comprises entre l'Amazone et l'Orénoque, et nommant en

(1) Outre un second, arrivé à Helford après une surestarie de quatorze mois dans l'Amazone. — Dans sa relation à lord Howard, Ralegh lui-même s'exprime ainsi : « I spake with a capitaine of a French ship » that came from thence (*viz* Amazones), his ship riding in Falmouth » the same yeere that my ships came first from Virginia. There was » another this yeere in Helford that also came from thence and had » bene foureteene moneths at an anker in Amazones ; which were both » rich ». (*The discovery of the large, rich and beautifull empire of Guiana performed in the yeere* 1595 by sir Walter Ralegh, Knight, etc.; dans Hakluyt, tome III, pp. 627 à 666, spécialement p. 637). — Le premier voyage en Virginie fait par les navires de Ralegh s'accomplit sous les ordres des capitaines Philippe Amadas et Arthur Barlow, partis le 27 avril 1584, et dont le retour eut lieu vers la mi-septembre de la même année. (Hakluyt, tome III, p. 246 à 251).

(2) « I know it (*viz* the way that I entred) is this very yeere (1595) » sought by the French, although by the way that they now take, I » feare it not much. It was also tolde me yer I departed England (*viz* » before 6 of february 1595), that Villiers the admirall was in prepa- » ration for the planting of Amazones, to which river the French have » made divers voyages ». (Hakluyt, *ut suprà*, tome III, p. 637.)

premier lieu l'Arawari et l'Iwaripoco, fait la remarque particulière que dans l'une de ces deux-là habitaient des Français qui y avaient naufragé deux ou trois années auparavant (1). Le nom de Brest, souvenir filial de la Bretagne, persistait au temps de Jean DeLaet sur une île de l'Amazone, au confluent de l'Anauirapucú, et s'étendait également à la rivière même (2). Nous savons aussi, par la relation du Père Christophe d'Acuña, que les richesses de la grande rivière des Tocantins n'étaient, encore de son temps, connues que des seuls Français qui la fréquentaient depuis l'origine (3).

(1) « Rivers : Arowari, great; Iwaripoco, very great. — In one of » these two rivers certain Frenchmen that suffred shipwrak some 2 or » 3 yeres since, doe live ». (*A Relation of the second voyage to Guiana, performed and written in the yeere* 1596 by Laurence Keymis, gentleman; dans Hakluyt, tome III, pp. 666 à 689, spécialement p. 687).

(2) « Ad oram porrò continentis sive ripam fluminis [Amazonum » intrantibus] dexteram, sequitur Callepoke et mox insula quæ ab » amne ambitur qui ab occidente dilabitur in magnum flumen et appel- » latur Brest » (DeLaet, *Descriptio Indiæ occidentalis*, lib. XII, cap. iii, » p. 632.) — On retrouve *Mallepoco Riv. alias Brest* dans la carte de *Guiane et Caribane* de Nicolas Sanson d'Abbeville, qui porte la date de 1679. — Le *Mallepoco* des anciennes cartes paraît le même que l'*Anauerapucú* d'aujourd'hui, nonobstant la différence du nom, qui semble avoir subsisté dans *Malapecú*.

(3) « Rio de los Tocantines. — Ninguno ha conocido su caudal sinó » solo el Francés, que quando poblaron sus costas, cargava naos de » sola la tierra que de sus orillas sacaba, para, beneficiandola en la » suya, enriquecerla, sin atreverse jamas á mostrar tales tesoros á los » bárbaros que en él habitan, receloso de que haciendo de ellos la esti- » ma que era razon, sin duda los defenderian con las armas, para no » se dexar desposeer de tantas riquezas ». Christóval de Acuña, *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, Madrid 1641, petit in-4°

Jean Moquet (1), rapportant le voyage qu'il fit en 1604 en ces parages avec La Ravardière, nous raconte comment ils arrivèrent le 8 avril à l'embouchure de l'Amazone, où le mascaret les surprit pendant la nuit ; comment la sonde rapporta successivement 25 brasses, puis 9 brasses et bientôt 3 à 4 brasses de fond, sans apparence encore de terre, qu'on découvrit seulement le lendemain, très basse, dans l'ouest-sud-ouest : c'est, à plus d'un siècle d'intervalle, une répétition exacte des circonstances qui signalèrent la navigation de Vincent Pinçon dans les mêmes eaux. « Au delà vers le « midi », remarque-t-il expressément, « est le grand » pays du Brésil » ; et pour plus de précision, il répète un peu plus loin : « Tout le pays qui est à main gauche » en entrant dans la rivière des Amazones, est compris » sous la grande province du Brésil. » On ne saurait constater plus clairement que c'est le fleuve même qui constituait la limite. Encore cette limite n'était-elle pas admise par tout le monde : « Quelques-uns », dit-il, « ont pris cette rivière des Amazones ou Orégliane pour

de 46 feuillets chiffrés, très rare : n° LXXXI, fol. 41. — Manuel RODRIGUEZ, *El Marañon y Amazonas*, Madrid 1684, in-fol. (lib. II, cap. XIII, p. 140). — Acuña (*ubi suprà*, n° XXXIII, fol. 16) avait déjà signalé « Los » Tocantines, en piedras de precio y abundancia de oro tan afamados » de el Francés ».

(1) *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales, faits par* Jean MOCQUET garde du cabinet des singularitez du Roi, aux Tuileries, *divisez en six livres*, Rouen 1645, in-12; réimprimé à Paris en août 1830, in-8°. — Le second livre contient les « Voyages aux Indes » occidentales, en la rivière des Amazones, pays des Caripous et Ca- » ribes, et autres terres et isles d'occident, en l'an 1604 ». Voir spé- » cialement aux pp, 62, 63, 81 et 84 de la réimpression.

» la même que le Maragnan (1) ; mais d'autres en veu- » lent faire deux, et disent que leurs embouchures sont » éloignées de quelque cent lieues, celle de Maragnan » faisant la borne du Brésil du côté du nord, comme » le fleuve de Plata ou d'Argent fait l'autre borne au » midi. » — Ainsi voilà bien indiquée la double version des limites : la prétention espagnole, au Maragnan, et la prétention portugaise, à la rive droite de l'Amazone.

Au surplus, les Portugais admirent eux-mêmes quelquefois la délimitation espagnole, et lorsqu'après l'établissement des Français à Saint-Louis de Maragnan, Jérôme d'Albuquerque eut été envoyé contre eux, nous le voyons, dans sa correspondance officielle écrite sur les lieux en 1614, reconnaître que le Maragnan sépare du côté du nord le Brésil du Pérou (2).

(1) Le P. d'Acuña (*ubi suprà*, n° I, fol. 1) dit en commençant son livre : « El gran rio de las Amazonas, llamado por error comun entre » los poco vistos en la geographia, rio de el Marañon » ; et plus loin (*ibidem*, n° XIX, fol. 9) : « Este rio de las Amazonas... le confunden » el origen y nombraule algunos rio Marañon, nombre muy assentado » en aquellas partes ». — Ce nom, exclusivement resté aujourd'hui à l'estuaire où viennent aboutir l'Itapicurú, le Mearim et le Pindaré, a été, pour les géographes du XVIe siècle, une cause de confusion et d'erreur, à raison de son application à l'Amazone, fondée à ce qu'il semble sur l'extension progressive de cette dénomination, de l'affluent supérieur le plus reculé, auquel elle était originairement restreinte, au cours entier du grand fleuve descendu par Orellana. Ce nom, suivant la remarque de Berredo (*Annaes do Maranhão*, lib. I, n° 11, pp. 5-6), est celui d'une famille espagnole distinguée qui avait fourni en 1206 un grand-maître à l'ordre religieux et militaire de Saint-Jacques.

(2) « Este año de 1614... venimos à nos alojar en el rio Marañon, » que divide el Perù del Brazil por la parte del norte, y porque tuvi-

Quant à la délimitation portugaise à l'Amazone, en répétant qu'elle était à la rive droite, entendons bien que c'est la rive droite ou orientale de la rivière dans sa plus grande extension, c'est-à-dire la rive orientale du bras le plus oriental. Le Père d'Acuña, qui prend soin d'avertir qu'il a vu de ses yeux ce dont il parle, envoyé qu'il était par un des grands rois de la chrétienté exprès pour s'enquérir de toutes choses ; le Père d'Acuña ne laisse prise à aucun doute, à aucune hésitation à cet égard ; il a soin de désigner explicitement comme la principale embouchure celle de Pará : « on » sait », ajoute-t-il, « qu'elle est sous la ligne, aux der- » niers confins du Brésil » (1). Pour ce qui est du bras

» mos nuevas que avia Francezes, nos fortifiquamos y tratamos de » ocupar por S. M. C. en sus tierras lo que nos pareció à su servicio » conveniente ». *Carta ao Embaixador de Hespanha em França* : « del rio Marañon, en el fuerte de Santa-Maria de los Portuguezes, à » 13 de diciembre 1614. Hieronymo d'Albuquerque ». (Diogo de Campos Moreno, *Jornada do Maranhão*, dans les *Noticias das naçoẽs ultramarinas*, tome I, n° III, pp. 105 à 107.)

(1) « Como testigo de vista y persona imbiada de S. M. à solo à hazer » inquisicion de todo, podré quizá mejor que otros dar con bastantes » fundamentos razón de lo que tomé á mi cargo : no trato aquí de la » principal entrada deste rio por el mar occéano en las costas del gran » Pará ; que essa ha ya muchos tiempos que como conocida y que cae » debaxo de la linea Equinocial en los últimos fines del Brazil, es cur- » sada y sabida de todos los que quieren navegar á aquellas partes » (Acuña, *ubi suprà*, n° XLIII, f. 20 v°). — Vasconcellos (*Noticias antecedentes*, lib. I, § 17, p. 14) : « Se pode ver o autor do novo livro in- » titulado *Theatrum orbis*, na taboa do Brasil, com Niculao de Oliveira » ahi citado. E dizem assi : Initium sumit (id est Brasilia) a Pará quæ » Portugallorum arx est in æstuario maximi fluminis Amazonum, sub » ipso penè æquatore sita »... — Et mieux encore (Idem, *ibidem*, § 21,

occidental, c'est plutôt une rivière distincte, en communication avec l'Amazone par plusieurs embranchements transversaux (1).

Avec de telles prémisses, qui donc voudra croire que jamais l'empereur Charles-Quint ait pu, comme on s'est risqué à nous le conter plus tard, faire élever, bien au delà des bouches occidentales de l'Amazone, un pilier de marbre blanc, portant le millésime de 1543, tout exprès pour attester qu'en cet endroit était la démarcation de l'Amérique espagnole et du Brésil (2)!...

pp. 17-18) : « Sitio da terra do Brasil :... Traz seu principio de junto » ao rio das Almazonas ou graò Pará, pella terra que chamam dos » Caribás, da banda do leste, desde o riacho de Vicente Pinçon que » demora debaixo da linha equinocial » etc.

(1) On lui donnait spécialement le nom de *rio Felipe* (Acuña, *ubi suprà*, n°s LXIII et LXVI. — Rodriguez, *ubi suprà*, lib. II, cap. XI, pp 131 et 132, et cap. XIV, p. 147). — Une phrase du P. d'Acuña, transcrite par le P. Rodriguez, se trouve ainsi imprimée : « Son los » Olandezes que, ázia la voca de el rio Dulce que llaman de Felipe » Hadias, tienen tomada possession », ce qui ferait croire que les Hollandais s'étaient établis vers l'embouchure du fleuve nommé *de Philippe Hadias*, tandis qu'il faut lire : « Son los Olandezes que hacia la » boca del rio Dulce, que llaman de Felipe, ha dias tienen tomado » possession », c'est-à-dire que les Hollandais se sont depuis longtemps établis vers l'embouchure de la rivière Douce qu'on appelle rivière de Philippe. — Voir aussi Berredo (*Annaes do Maranhão*, liv. VI, n° 538, p 230; et liv. VIII, n° 599, p. 262); Southey (*History of Brasil*, tome I, p. 602, note 26); et Humboldt (*Voyage aux régions équinoxiales*, tome VIII, pp. 111 à 116).

(2) « O mesmo rio (de Vicente Pinçon — hum grão et treinta mi» nutos ao norte da Equinocial) he tambem a demarcaçao das Indias » Castelhanas, por hum padrão de marmore que mandou levantar em

la mappemonde de son pilote major Sébastien Cabot, datée de 1544, ne suffit-elle pas à renverser de pareilles billevesées?

Qui donc voudra même croire que Philippe IV, roi des Espagnes (le Portugal y compris), ait pu créer sur la rive gauche du bras le plus occidental de l'Amazone, une capitainie portugaise, telle qu'au dire de Berredo ce monarque l'aurait concédée, le 14 juin 1636, à Bento Maciel Parente, qui avait été commandant de Pará! Les termes de la donation, connue seulement par la citation de Berredo (1), sont très significatifs :

» sitio alto junto da sua boca o emperador Carlos V, como escreve » Simão Estacio de Silveira, referido por Frey Marcos de Guadalaxara; » e reconhecida esta baliza ha mais de hum seculo, só pela tradição de » antigas memorias successivamente continuadas, a descobrio no anno » de 1723 João Paes de Amaral, capitaõ de huma das companhias de » Infanteria da guarnição da praca do Pará ». (Berredo, *Annaes do Maranhão*, lib. I, n°s 13 et 14, p. 7.) — Le même fait est répété, avec un petit commentaire géographique de sa façon, par Ignace Accioli de Cerqueira e Silva (*Corographia paraense*, Bahia 1833, in-8°; p. 198 à la note), et avec des variantes plus ou moins innocentes par Antoine Ladislas Monteiro Baena (*Compendio das Eras da provincia do Pará*, Pará 1838, petit in-4°; pp. 208 et 209).

(1) Nous avons dû à l'amicale courtoisie d'un de nos plus redoutables adversaires dans cette question, une lecture du document entier, copié sur l'original aux archives de Lisbonne; lecture passagère et rapide, suffisante néanmoins pour nous donner lieu de croire que tout ce qu'il y a d'essentiel pour la discussion actuelle, dans cette pièce tant de fois invoquée à l'encontre des droits de la France, se trouve renfermé dans l'extrait de Berredo (*ubi suprà*, liv. IX, n° 674, pp. 294-295) qui se rencontre aussi textuellement reproduit dans la *Corografia paraense* d'Accioli (pp. 189-190, à la note), puis dans le beau travail de M. da Silva sur les limites du Brésil et de la Guyane française

il s'agit « des terres qui gisent au cap nord, en comp-
» tant trente-cinq à quarante lieues sur le littoral de-
» puis ce cap jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, où
» commence le département des Indes du royaume de
» Castille, et à l'intérieur, en remontant l'Amazone le
» long du canal qui débouche à la mer, quatre-vingts
» à cent lieues jusqu'à la rivière des Tupuyaussús (1).»

Si cet acte est réel, il ne le peut être qu'à la condition de s'accorder avec les idées ayant cours chez le prince qui l'octroye. En ce cas, d'Acuña, l'envoyé de Philippe IV en ces parages mêmes, nous dicte la seule interprétation rationnelle, et nous savons à quoi nous en tenir : l'Amazone véritable, ainsi qu'il le déclare, c'est la branche ou rivière de Pará, au bord oriental de laquelle sont précisément établis les Portugais ; et c'est la terre au delà qu'on veut tenter de coloniser. Le cap du nord de la rivière de Pará, c'est ce que nous appelons aujourd'hui la pointe de Magoari (2) ; voilà où

(*Revista trimensal*, tome XIII, pp. 421 à 512, spécialement pp. 488-489), et encore, mais avec quelques coupures, dans le mémoire de Alexandre Rodriguez Ferreira, *Propriedade e posse das terras do Cabo do Norte pela coróa de Portugal* (*ibidem*, tome III, pp. 339 à 371, spécialement, p. 356), et que nous allons tout à l'heure transcrire à notre tour.

(1) Voir l'*Appendice*, note CC.

(2) Ou plus exactement *Mauari*, comme écrit Baena (*Ensaio corografico sobre a Provincia do Pará*, Pará 1839, petit in-4; pp. 355, etc.) d'après le nom indigène d'une sorte de héron fréquent en ces parages. — Cette situation relative de la pointe Maguari comme extrémité septentrionale du Brésil est tellement frappante, que le P. Cazal *lui-même* l'a prise naturellement pour indication fondamentale de la dimension du Brésil du nord au sud : « O Brazil..... fica entre o equa-

commencera la capitainie nouvelle. De ce point, comptez à l'ouest trente-cinq ou quarante lieues pour arriver à la rivière de Vincent Pinçon, et vous aboutirez en effet à ce bras occidental où Gabriel Soarès vous a déjà montré la rivière de Vincent Pinçon, sous l'équateur même. De ce cap de Magoari, comptez, d'autre part, en remontant la rivière de Pará, quatre-vingts à cent lieues, et vous atteindrez le fleuve des Tapuyaussús, comme écrit Berredo, ou des Tapajosos comme dit Acuña, ou Topajós comme portent nos cartes modernes (1).

Dans ces conditions géographiques, la concession est possible, naturelle; disons plus, elle a dû être réellement ainsi effectuée; car le Père Antoine Vieira, dans un mémoire au roi de Portugal, du 28 novembre 1659, constate que le gouvernement général de Maragnan,

dor e o parallelo de 35° de latitude austral;.....tem 694 leguas de 20 » em gráu no mayor comprimento de norte-sul, da Ponta Maguary na » entrada do rio Pará ou Tucantins em 15' austraes, athé a ponta de » Maldonado no golfo do rio da Prata em 34° 57'. » (*Corografia brazilica : Introduçaõ*, tome I, p. 10.) — Voir, un peu plus loin, la troisième note après celle-ci.

(1) Ce nom de *Tapuyaussús* est écrit en deux mots par Accioli (*ut suprà*, pp. 189-190) et même avec une légère correction, *Tapuya-assú*, évidemment en vue de l'étymologie, *les grands Tapuyas*. Acuña (*ubi suprá*, n° LXXIV, fol. 38) intitule spécialement un de ses chapitres: *Rio y nacion de los Tapajosos*; et le P. Rodriguez l'a transcrit littéralement en son œuvre (*Marañon y Amazonas*, lib. II, cap. XII, pp. 137-138). Berredo à son tour (*Annaes do Maranhão*, liv. X, n°s 733 et 735, pp. 319-320), abrégeant d'après Rodriguez la relation du P. d'Acuña, substitue au nom de Tapajosos celui de *Tapajós*, comme pour constater explicitement la filiation du nom moderne donné aux anciens *Tapuyaussús*.

attaqué du côté de Ceará par les Tobajáras, et du côté du cap du Nord par les Nheengahibas, se trouve ainsi assiégé et bloqué à ses deux extrémités (1) : or l'habitat des Nheengahíbas, bien connu sur les terres de Marajó et nullement sur la rive gauche de l'Amazone actuelle (2),

(1) « O estado do Maranhaõ até agora estava como sitiado de dous » poderosos inimigos que o tinhám cercado e fechado entre os braços » de um e de outro lado; porque por la parte do Ceará o tinham cer- » cado os Tabajáras da serra, e pela parte do Cabo de Norte (que saõ » os dous extremos do estado) os Nheengahibas ». (Antonio VIEIRA, dans ACCIOLI, *Corografia paraense*, pp. 311 à 326, spécialement p. 325.) — La *Revista trimensal* (tome IV, pp. 111 à 127) a reproduit la lettre du P. Vieira, mais avec beaucoup d'incorrections. La date donnée à ce document par Accioli est le 11 février de l'année 1660, (transformée en 1670 dans la *Revista*) et paraît se rapporter à l'envoi qui en fut fait de Maragnan : l'original, retrouvé aux archives d'Evora, porte celle du 28 novembre 1659, au Pará. C'est à l'obligeance de M. da Silva que nous devons cette dernière rectification.

(2) Les Nheengahíbas formaient la principale population de la grande île qui portait leur nom, et qui recevait aussi, dans sa partie orientale celui des Joanes, autre nation indigène, tandis que le nom de Marajó, qui a prévalu, était restreint à la moindre partie, au sud-est; mais c'était le côté le plus voisin de la ville de Pará, qui a consacré cette nomenclature. — A l'ouest des Nheengahíbas étaient les Tucujús occupant, à ce qu'il semble, la grande île allongée ou la chaîne d'îles entre Gurupá et Macapá, et les Arouas occupant les îles du nord-ouest. — Il est évident que si les Nheengahibas, maîtres de la majeure partie de l'île actuelle de Marajó, bloquaient l'état de Maragnan à son extrémité occidentale, *pela parte do Cabo do Norte*, c'est que ce *Cobo do Norte* était en deçà et à l'est de ces mêmes Nheengahibas assiégeants, c'est-à-dire encore une fois que ce *Cabo do Norte* nétait autre que celui qui s'appelle aujourd'hui cap deMagoari. — C'est à la même conclusion que l'étude personnelle des lieux conduisait en 1731 le chevalier d'Audiffrédy, et en 1843 l'enseigne de vaisseau Le Serrec de Kervily.

caractérise suffisamment l'extension véritable de la frontière portugaise de ce côté, et confirme d'autant la synonymie incontestable de la rivière de Vincent Pinçon avec le bras le plus occidental de l'Amazone, comme limite extrême de l'Amérique portugaise.

C'est précisément aussi la même limite qui, sans préjudice des droits plus étendus de la France, était assignée aux compagnies de commerce qui obtenaient de Louis XIII et de Richelieu, le 27 juin 1633, le 9 décembre 1638, le 26 mai 1640, et de Louis XIV ultérieurement, des lettres de privilége leur donnant enfin cette attache gouvernementale et protectrice qui jusqu'alors avait manqué à leurs devanciers, abandonnés en enfants-perdus aux risques et périls de leur bonne ou mauvaise fortune : il était concédé à ces compagnies d'aller fonder des établissements « depuis la ri-
» vière d'Orénoque icelle comprise jusques à la rivière
» des Amazones icelle comprise (1). »

(1) Les désignations étaient vagues dans les lettres antérieurement accordées à La Ravardière par Henri IV en 1605 et par Louis XIII en 1610 : On peut voir ces dernières rapportées dans la *Jornada do Maranhaõ* de Diogo de Campos (*ubi suprà*, pp. 85 à 89). Elles devinrent plus explicites dans les provisions de vice-roi des Iles et Terre-ferme de l'Amérique expédjées par ordre de Louis XIII d'abord en 1602 au comte de Soissons, et successivement au prince de Condé, au duc de Montmorency et au duc de Ventadour, puis sous Louis XIV en 1644 et 1655 au duc d'Amville, dont les pouvoirs s'étendaient même aux terres « qui débordent de part et d'autre les rivières des Ama-
» zones, Orénoc... » etc. La formule « depuis la rivière des Amazones
» icelle comprise jusqu'à celle d'Orénoque icelle pareillement com-
» prise » , ou l'équivalent, qui paraît avoir figuré pour la première

Cette étendue de pays, qui reçut ensuite le nom de France équinoxiale, était d'abord appelée *terres du cap du Nord* (1), dénomination intelligible seulement dans la largeur d'acception du mot *cabo* et de ses dérivés dans la langue des Espagnols et des Portugais, et qui pour ceux-ci comprenait toutes les terres au delà de leur limite septentrionale, à l'intérieur aussi bien que sur la côte. Après que les fortins de Torrego, de Philippe, de Cumaú, successivement élevés par les Anglais dans l'Amazone, eurent été détruits en 1629, 1631 et 1632 par les Portugais (2) dont ils menaçaient la frontière,

fois dans la concession de 1633, se reproduisait à chaque renouvellement. L'édit de création de la Compagnie des Indes occidentales en 1664 dit simplement : « toute la terre-ferme de l'Amérique depuis la » rivière des Amazones jusqu'à celle d'Orénoc ».

(1) Les compagnies Rozée et Robin en 1633, Jacques Boutemps en 1638, Poncet de Brétigny en 1643, Marivault et Royville en 1651, successivement substituées aux droits les unes des autres, portèrent uniformément le titre de Compagnie du *Cap de Nord*. Les lettres-patentes du 12 octobre 1663 substituèrent à cette dénomination celle de Compagnie de la *France équinoxiale*, bientôt effacée par celle de Compagnie des *Indes occidentales*. — Voir dans Malouet (*Collection de Mémoires et Correspondances officielles*, Paris an x, 5 vol. in-8°: tom. I, pp. 111 à 118) le « Mémoire contenant les droits de la France sur les pays situés entre la rivière des Amazones et celle d'Orénoc ».

(2) Voir les Annales de Berredo : — 1° pour ce qui concerne le fort de Torrego, défendu par l'irlandais James Pursell et pris par Pierre Teixeira, liv. VII, n°ˢ 581, 582, 585, 588 et 589, pp. 253 à 257 ; — 2° pour le fort de Philippe, défendu par le vieux capitaine Thomas et pris par Jacques Raymond de Noronha, liv. VIII, n°ˢ 599, 602, 603 et 605, pp. 262 à 265 ; — 3° pour le fort de Cumaú, défendu par l'anglais Roger Frey et pris par Félicien Coelho, liv. VIII, n°ˢ 614, 617 et 618, pp. 268 et 269. — Tous ces forts avaient été élevés l'un après l'autre, sinon sur un même emplacement, du moins dans un rayon

le commandant de Pará, Antoine d'Albuquerque Coelho se détermina à élever sur le même emplacement, en 1688, la *forteresse du cap du Nord* (1), sous l'invocation de Saint-Antoine de Macapá. Il n'est pas sans intérêt de remarquer, à ce propos, que Macapá est précisément sous l'équateur, au bord de ce même bras occidental de l'Amazone que nous avons reconnu pour la rivière de Vincent Pinçon, et au delà duquel les Portugais s'aventuraient alors pour la première fois à prendre pied.

C'était de leur part une tactique habile, afin de donner un point d'appui à des prétentions plus étendues, longtemps couvées peut-être, mais écloses tout à coup en 1686 (2), sous l'inspiration de certains intérêts commerciaux qui touchaient personnellement, disait-on un peu plus tard sans trop de mystère à Pará, le gouverneur de la colonie et l'un des ministres du souverain (3).

assez restreint, en l'île des Tucujús, que Baena (*Eras do Maranhaõ*, p. 13) soupçonne devoir être cherchée sur la rive gauche de l'Amazone.

(1) « A Fortaleza do Cabo do Norte da invocaçaõ de Santo Antonio » de Macapá. Sendo capitaõ mor do graõ Pará tinha fundado esta For- » taleza Antonio de Albuquerque no anno 1688 sobre as ruinas da de » Camaú, que seu tio Feliciano Coelho de Carvalho havia demolido » no de 1632 » (Berredo, *ubi suprà*, liv. XIX, n°s 1378 et 1379, p. 638). — Voir aussi Alexandre Rodriguez Ferreira (*Revista trimensal*, tome III, pp. 355, 360, 368, 369).

(2) C'est alors que pour la première fois les Français furent inquiétés dans leurs opérations de trafic et de pêche au-dessus de Macapá ; quelques-uns furent pillés et emmenés prisonniers au Pará, puis sur la réclamation du marquis de Ferrolle, renvoyés à Cayenne. (Berredo, *ubi suprà*, liv. XIX, n° 1356, p. 628.)

(3) Antoine d'Albuquerque Coelho de Carvalho, commandant du Pará depuis le 25 juillet 1685, puis gouverneur général du Maragnan

Ces prétentions consistaient à reculer encore la ligne de démarcation, toujours censée inviolable mais toujours peu respectée, en déplaçant la synonymie géographique de la rivière de Vincent Pinçon ; et c'est seulement alors qu'on vit apparaître, en parallèle avec cette ancienne désignation, le nom d'Oyapoc, qui prêtait à l'équivoque en ce qu'il se trouvait à la fois à l'embouchure de l'Amazone et à cent lieues de là vers le nord, sans parler des autres applications qui pouvaient naître d'une signification appellative.

XV.

Il serait curieux, sans doute, de passer en revue les diverses applications géographiques successivement inscrites sur les cartes ou consignées dans les livres, tant du nom de Vincent Pinçon que de celui de Yapoc, soit dans l'indépendance mutuelle où ils étaient restés jusqu'à l'époque où il prit aux Portugais la fantaisie de les proclamer synonymes, soit dans la correlation, réelle peut-être, mais moins vulgaire et autrement entendue, sur laquelle ils fondaient leur prétention nouvelle.

Le nom de Yapoc, où se reconnaissent aisément des racines brésiliennes très usuelles (1), offre en soi une

du 17 mai 1690 au 30 juin 1701, passait pour l'agent et l'associé du ministre Roch Monteiro Paim (le négociateur du traité provisionnel de 1700), à ce qu'on disait assez ouvertement à Belem lors du voyage de MM. de Salampart et Gaudais.

(1) Voir l'*Appendice*, note DD.

désignation significative qui a dû en motiver l'application en plus d'un endroit de ces parages, où abondent les terres noyées (*yga*, *oyga*) : aussi des témoignages multipliés révèlent-ils l'existence de ce nom au milieu du delta compris entre les bras extrêmes de l'Amazone, soit dans la grande île de Marayó, où les levés de La Condamine et les cartes les plus estimées, comme celles de D'Anville et de Jean de la Cruz, l'inscrivent sur une rivière débouchant au nord en face de la pointe orientale de l'île Mexiana (1) ; soit dans le canal même tracé entre les deux îles, ainsi que nous l'avons remarqué sur une ancienne carte manuscrite conservée au dépôt de la marine (2).

Dans un mémoire (3) lu à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut le 17 décembre 1797, Buache rapporte les indications consignées à ce sujet

(1) « Si La Condamine avait examiné sa relation et les cartes qu'il » avait levées lui-même, avec autant d'attention que les anciennes, il » y aurait vu une rivière d'Oyapok à la côte nord de la terre de Juanès,..... » etc. (Buache, *Mémoires de l'Institut*, *Sciences morales et politiques*, tome III, Paris an IX, in-4, p. 35). — D'Anville, *Carte de l'Amérique méridionale*, Paris 1748, 3 feuilles. — D. Juan de la Cruz Cano y Olmedilla, *Mapa geografico de Amerina meridional*, Madrid 1775, 6 grandes feuilles.)

(2) Portefeuille 163, section 4, n° 6 : *Embouchure de la Rivière des Amazones et partie de la coste de Guiane.* — Les bancs de Magoari y sont appelés *Banc de Kambou.*

(3) *Considérations géographiques sur la Guiane française*, *concernant ses limites méridionales*, par le citoyen Buache ; lu le 27 frimaire an VI. (Dans les *Mémoires de l'Institut*, *Sciences morales et Politiques* ; tome III, pp. 15 à 39, avec une carte.) Voir spécialement les pages 32 à 34.

dans une lettre du marquis de Ferrolle (1) en 1694, et dans un rapport du chevalier d'Audiffrédy (2) envoyé de Cayenne en 1731 à la poursuite de quelques maraudeurs portugais. Un document du 14 mai 1699, contenant les déclarations des principaux et plus anciens habitants de Cayenne ayant fait le commerce dans la rivière des Amazones et dans celle du Yapoc, affirme : « que de temps immémorial et par tradition continuelle » ils savent certainement par eux et leurs auteurs, » comme ils l'assurent, qu'il y a dans le milieu de l'embouchure de la rivière des Amazones, une île beaucoup plus grande que celle de Cayenne, que les Portugais, les Indiens Arouas habitants de cette île, les » Français, les autres voisins, et aussi les Galibis sous » la domination du roi, ont toujours nommée Hyapoc, » où tous les Indiens de Cayenne ont perpétuellement

(1) Pierre Eléonor de La Ville, marquis de Ferrolle, qui était entré au service dans les Gardes de la marine à Rochefort en 1673, fit partie de l'expédition du maréchal d'Estrées, et fut ensuite employé à Cayenne en 1677 avec le grade de major; il fut fait gouverneur de cette colonie le 3 septembre 1690, et le 1er mars 1701 lieutenant au Gouvernement général des Iles de l'Amérique, continuant de résider à Cayenne, où il mourut âgé de 56 ans, le 5 août 1705, quelques jours après sa nomination dans l'ordre de Saint-Louis. Une brève notice nécrologique lui a été consacrée dans le *Mercure galant* d'avril 1706, pp. 221 à 226.

(2) Jacques-Alexandre d'Audiffrédy, fils d'un capitaine de vaisseau, était né en 1700 à Chérée dans l'isle d'Oléron; enseigne d'infanterie en 1727, il fut employé sans interruption à Cayenne, où il devint successivement lieutenant en 1730, aide-major l'année suivante, et capitaine le 1er décembre 1737; il fut reçu en 1754 dans l'ordre de Saint-Louis, obtint en 1762 le brevet de major honoraire, et mourut dans la colonie à laquelle il avait dévoué ses services, le 29 mars 1776.

» avec les naturels indiens dudit Hyapoc traité et tra-
» qué;... et les naturels de ladite contrée d'Hyapoc de
» la rivière des Amazones ont de tout temps sans diffi-
» culté eu commerce avec les habitants de Cayenne et
» les Indiens qui en dépendent (1). »

Les informations que le chevalier d'Audiffrédy reçut des Indiens habitants au sud de l'Araouary nous procurent un élément déterminatif précieux : il apprit de ces indigènes qu'on se trouvait en cet endroit à quinze lieues de Macapá, et à dix lieues seulement d'une grande baie nommée Oyapok, où venait aboutir une rivière de même nom (2) : n'est-ce point désigner l'emplacement précis de cette baie à cinq lieues au nord de Macapá, à l'endroit où concourent à la fois, d'un côté la petite rivière Carapana-Túba, de l'autre le canal qui passe entre Marayó et Mexiana, et à l'autre bout duquel nous avons déjà rencontré le nom de Yapoc?

Nous avons aussi dans certaines indications du gouverneur portugais Berredo, une trace certaine de l'existence de cette même dénomination sur la rive gauche

(1) Extrait des registres du greffe civil et criminel de l'île de Cayenne.

(2) « Cet officier suivit dans une pirogue toute la côte de la Guiane,
» qu'il reconnut avec soin et dont il donne une description exacte
» dans son journal. Il s'avança au delà du Cap de Nord, visita la ri-
» vière d'Araouari et quelques autres situées au delà de ce cap. Là il
» apprit des Indiens du pays qu'il n'était éloigné que de quinze lieues
» du fort portugais de Macapa, qui est sous l'équateur, et de dix lieues
» d'une grande baie nommée Oyapok, où tombait une rivière de même
» nom. On lui parla aussi d'une longue pointe de terre qu'il faut dou-
» bler pour aller à Para, et qu'il croit être le véritable cap de Nord
» des anciennes cartes ». (Buache, *ubi suprà*, pp. 33-34.)

de l'Amazone, à un degré et demi de l'équateur (1). Nous pourrions encore, à la rigueur, en trouver quelque vestige aux environs du cap Nord, dans le nom de la crique Calebasse, simple traduction du mot brasilien Yapóca (2). Puis un document officiel émané du cabinet de Lisbonne signale expressément l'Oyapoc alors en litige à deux degrés cinquante minutes de latitude septentrionale (3).

Puis enfin, à vingt-cinq lieues de là dans le nord, se voit l'Oyapoc actuel, l'Oyapoc vulgaire, débouchant à l'ouest du cap que les Anglais avaient appelé cap Cécil (4), et les Français cap de Luçon et cap de Condé,

(1) « A verdadeira demarcação do Estado [do Maranhão] fica 70 le-
» guas do cabo de Santo Agostinho,..... e correndo a costa Leste Oeste
» pelo longo espaço de 465 leguas, acaba o seu dominio, com o de to-
» da a America Portugueza, no rio de Vicente Pinçon, a que os Fran-
» cezes chamā *Wiapoc*, hum grão e trinta minutos ao norte da Equinocial ». (Berredo, *Annaes do Maranhão*, liv. I, n° 13, pp. 6-7.) — Bernard Pereira de Berredo, du Conseil de S. M., gouverneur et capitaine général de l'état de Maragnan du 18 juin 1718 au 19 juillet 1722, devait connaître mieux que personne la portée des stipulations récentes d'Utrecht, et il écrivait sur les lieux.

(2) Voir la note DD ci-après, dans l'*Appendice*.

(3) « O rio de Oyapoc ou de Vicente Pinson se acha situado em dous
» grãos e cincoenta minutos da parte do Norte » (*Mémoire du ministre*
» *Roch Monteiro Paim, en réponse à celui de l'ambassadeur français,*
» janvier 1699 : Voir les *Protocoles de la Conférence sur la délimita-*
» *tion des Guyanes*, pp. 72 à 94.

(4) Voir la relation de Keymis, dans Hakluyt, tome III, p. 673. — Sa rivière *Caipurogh* (*Cassipurogh* de Robert Harcourt, dans Purchas, tome IV, p. 1282), est notre *Cachipour* actuel ; tandis que sa rivière *Arcooa* (*Arracow* de Harcourt) est celle qui, formée de l'*Aracoa* et du *Ouassa* des cartes nouvelles, tombe aujourd'hui sous ce dernier

avant que les Hollandais lui donnassent le nom de cap d'Orange qui lui est exclusivement resté.

Quant au nom de Vincent Pinçon, il a été impatronisé sur la côte septentrionale du Brésil sous deux influences distinctes : tantôt hors du cercle de la discussion actuelle, sporadiquement et presque à l'aventure, pour glorifier la mémoire du compagnon de Colomb, soit qu'il eût ou non fait escale aux lieux ainsi désignés, comme on peut le voir dans la mappemonde de Diègue Ribero, vers l'est, à une embouchure de fleuve qui semble représenter le Paraná-hyba (1), ou dans celles d'Ortelius, de Mercator, et de tant d'autres, vers l'ouest, à une embouchure de fleuve qui peut représenter l'Essequebo ou le Marauni (2) ; tantôt dans l'évolution pro-

nom dans la baie d'Oyapoc. La nomenclature de Robert THORNTON, qui a servi de guide à DUDLEY pour sa carte XIIII d'Amérique (liv. VI de l'*Arcano del mare; dichiarazione*, p. 11), est conforme à celle de Keymis.

(1) En estimant que ce pourrait être le Meary, Alexandre de HUMBOLDT (*Régions équinoxiales*, tome VIII, pp. 503 à 506, aux notes) a supposé, comme SPRENGEL (*Ueber Diego Riberos Welt-karte*, p. 66), que malgré l'énorme différence tant en latitude qu'en longitude, le Marañon de Ribero serait l'Amazone ; mais il nous paraît indispensable de reconnaître ce dernier fleuve à la *Furna grande* signalée par l'intersection, décisive ici, de l'équateur et de la *ligne de démarcation*.

(2) L'incertitude que laissent planer entre ces deux fleuves les cartes à trop petit point d'Ortelius et de Mercator, semble devoir se résoudre en faveur du Marauni si l'on consulte les cartes relativement plus précises d'Arnold-Florent Van LANGREN, et surtout de Corneille WYTFLIET (*Descriptionis Ptolemaïcæ augmentum, sive Occidentis notitia*, Louvain 1598, ou Douai 1603, in-4° : « Residuum continentis eum » adjacentibus insulis). »

gressive que les tâtonnements de l'incertitude ou des combinaisons moins innocentes ont fait subir à ce nom comme désignation effective de l'ancrage du navigateur espagnol à la bouche de l'Amazone, en 1500.

Ici la mappemonde contemporaine de Jean de la Cosa nous indique le lieu sans le nom : c'est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, à la bouche même de l'Amazone, là où il est écrit *el macareo* et *Costa anegada.* Puis la mappemonde de Sébastien Cabot, en 1544, inscrit le nom de Vicente Yañez, sinon précisément à l'embouchure, du moins dans un voisinage immédiat, entre le grand fleuve et la légende qui le signale.

Nous arrivons ainsi à la grande carte des côtes du Brésil, datée de l'année 1640, et signée du cosmographe royal portugais Jean Teixeira (1), si habile à plier la

(1) Elle existe en original au Département des Cartes de la Bibliothèque impériale, formant un volume in-folio de trente-deux feuilles, avec un texte explicatif pour chaque subdivision. — Une copie en a été faite pour le Gouvernement Brésilien par les soins de M. Araujo Ribeiro, son ministre à Paris, suivant l'énoncé des *Protocoles de la Conférence sur la délimitation des Guyanes française et brésilienne* (Rio de Janeiro 1857, in-folio, p. 27). — On a vu plus haut, § XIII, le rôle joué par les cartes de Teixeira dans les conférences relatives à la démarcation hispano-portugaise : Robert Thorne (*a Declaration of the Indies and lands discovered*, dans Hakluyt, tome I, pp. 212 à 220, spécialement p. 218) semble y faire allusion dans ce passage d'une âpre crudité, déjà rappelé par Biddle (*Memoir of Cabot*, p. 249) : « Sub judice lis est; but without doubt (by all conjectures of reason) » the sayd islands fall all without the limitation of Portingal, and » pertaine to Spaine, as it appeareth by the most part of all the car- » des made by the Portingals, save those which they have falsified » of late purposely. »

Géographie aux fantaisies de la politique : elle nous offre, à sa 32e feuille, le détail des bouches de l'Amazone, avec le « cabo do Norte em altura de 2 graos do » Norte », et à l'ouest de ce cap une petite embouchure de rivière ornée à l'angle nord-est d'une figure de tour ou pilier, dont la signification est ainsi expliquée : « Rio » de Vicente Pinson per donde passa a linha da de- » marcaçaõ das duas conquistas ». La feuille d'ensemble se borne aux simples dénominations de Cabo do Norte et de Rio de Vicente Pinsam, sans plus. — Il est curieux de comparer cette carte avec celle que le même cosmographe royal avait rédigée à Lisbonne en 1627, et où le nom de Vincent Pinçon n'avait point encore apparu bien que le tracé de la côte s'étendît plus loin à l'ouest que dans la rédaction de 1640 ; par contre, on ne trouve plus dans celle-ci l'explication consignée dans la première, que c'était « la description de tout » l'État du Brésil, lequel, du côté du nord, commence » à la grande rivière Pará, dont l'entrée reste sous la » ligne équinoxiale », etc. (1).

(1) « Mostra-se na prezente carta a Descripção de todo o estado do » Brasil que polla parte do norte comesa no grande rio Para, cuja entrada » fica de baixo da Equinocial, e acaba polla parte do sul em 35 gráos » na boca do rio da Prata, e pola parte do occidente confina com a » provincio do Piru ou parte do mundo novo. Polla parte oriental lava » sus ribeiras o oceano ethiopico. Nella se monstrão as verdadeiras » alturas de todos seus portos, os quais nas tavoas seguintes vão mais » em particular com todas as sondas e sorgidouros, povoaçoẽs e fazen- » das, cithios e fortificaçois na melhor forma que foy possivel. Feitas » em Lisboa anno do sñor de 1627 por João Teixeira moço da camara » de Sua Magestad e seu cosmographo no Reino de Portugal. » (Département des Cartes de la Bibliothèque impériale, fonds de Klaproth.)

Cette situation relative de la rivière de Vincent Pinçon au voisinage immédiat du cap du Nord, figurée aussi de même par Robert Dudley dans son *Arcano del mare* (1), a été généralement considérée comme caractéristique, et adoptée par tous les géographes de quelque renom, De l'Isle, D'Anville, La Condamine, Bellin, La Cruz, et tant d'autres : et peut-être en fouillant ses propres portefeuilles l'administration du Pará y retrouverait-elle des cartes topographiques détaillées (2), où

(1) Robert Dudley, duc de Nortumberland et comte de Warwick, fils du célèbre comte de Leicester favori d'Elisabeth, entreprit fort jeune une campagne maritime aux Indes occidentales, du 5 novembre 1594 à la fin de mai 1595, et en écrivit le récit pour Hakluyt qui le lui avait demandé. Retiré plus tard à Florence, il y composa en italien un grand traité de navigation, en six livres, intitulé *Arcano del mare*, qui a eu deux éditions, en 1646 et en 1661, toutes deux posthumes. L'ouvrage, grand in-folio, est orné de belles cartes, entre lesquelles il convient de signaler ici la *Carta prima generale d'Affrica e parte d'America*, qui appartient au livre II, et parmi celles du livre VI, *L'Imperio di Guiana o Walliana*, et la *Carta particulare dell' rio d'Amazone con la costa sin al' flume Maranhan*, qui sont la xive et la xve d'Amérique, l'une d'après les levés de Robert Thornton, l'autre d'après les documents hollandais, avec une *dichiarazione* ou explication dans le texte, pp. 11 et 12. — Le *R. Vincenzo Pinçon* y figure entre le *R. Arowari*, au sud, et le *Waripogo* avec l'*I. Pinçon* adjacente, au nord.

(2) La Société de Géographie de Paris reçut en février 1825 (*Bulletin*, 1re série, tome III, pp. 83 et 400) le calque en deux feuilles d'une carte portugaise intitulée : *Carta topographica das provincias do Grão Pará e Rio Negro;* le chevalier de Rossel, à qui elle fut communiquée, y a inscrit de sa main l'annotation suivante : « Cette carte, » dont la minute sort du bureau de l'ingénieur du Pará, est remar» quable en ce qu'elle porte la limite française à Vincent Pinçon et non » à l'Oyapock ». — Les cours d'eau se succèdent ainsi du nord au

le cours d'une rivière intitulée *Rio de Vicente Pinsam* vient déboucher derrière l'île actuelle de Maracá, celle-là même que Roberd Dudley appelle île Pinçon.

Une seule carte (1), gravée à Quito en 1707 par un des jésuites de la mission du Pérou d'après le tracé du père Samuel Fritz (et reproduite ultérieurement dans le recueil des *Lettres édifiantes*), laquelle offre spécialement le cours entier de l'Amazone, que ce religieux avait descendue jusqu'au Pará au commencement de 1689, indique aussi quelque partie des côtes voisines de l'embouchure ; et dans l'ouest, à l'entrée d'une rivière qui pourrait représenter l'Oyapoc actuel, est inscrit d'une manière très apparente le nom de *Rio de Vicente Pinçon*. Mais il n'est pas hors de propos de s'enquérir des sources où le père Fritz a puisé ses renseignements sur les abords extérieurs du grand fleuve : or il est bon de rappeler ici qu'à peine arrivé à Pará il fut arrêté comme espion, et détenu près de deux ans jusqu'à ce qu'ayant fait parvenir ses plaintes en Portugal, ordre fut envoyé de le reconduire honorablement; et une escorte militaire le raccompagna en effet jusqu'au centre de sa

sud : *R. Macari*, *R. Carapacuri*, *R. de Vicente Pinsam*, *R. Curerarú*, *R. Medai*, *R. Araguari*, *R. Arapecú*, etc.

(1) *El gran Rio Marañon o Amazonas con la mission de la compañia de Jesus geograficamente delineado por el P. Samuel Fritz, missionero continuo en este rio. — P. J. de N. Societatis Jesu, quondam in hoc Marañone missionarius, sculpebat Quiti anno* 1707. (Département des Cartes de la Bibliothèque impériale.) — Cette carte, reproduite à Paris en 1717 dans le 12e Recueil de *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, a depuis accompagné les diverses éditions de cette intéressante collection.

mission (1). Il est donc évident que ce bon religieux n'a eu, sur la valeur géographique de la dénomination de rivière de Vincent Pinçon, d'autres lumières que les dires intéressés des Portugais du Pará, alors dans la ferveur de leurs prétentions nouvel-écloses.

Nous avons regret de le dire, c'est précisément à cet unique document, suspect s'il en fut mais, que M. de Varnhagen s'est laissé induire à emprunter, pour la carte qu'il a jointe à son livre (2), ce mensonge géographique : *Rio Oyapoc ou de V. Pinçon ;* et comme au voisinage immédiat de la rivière de Vincent Pinçon il faut un cap de Nord, le cap de Nord a voyagé à son tour pour venir asseoir sur le cap d'Orange cette dénomination essentielle. Telle est la géographie fantastique dont nous avons à déplorer l'intrusion dans une œuvre d'ailleurs estimable et sérieuse.

Ce n'est pas que, dans la bouche des Hollandais, la dénomination de cap de Nord ne fût souvent, au temps de Jean De-Laet qui en fait la remarque, un équivalent de celle de cap d'Orange (3) ; mais sans aucune corre-

(1) Toute cette histoire est consignée par George JUAN et Antoine d'ULLOA dans leur *Dissertacion histórica y geográphica sobre el meridiano de demarcacion* (pages 136 à 199) ; elle est brièvement rappelée dans l'article que M. Ferdinand Denis a consacré au P. Fritz dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot (tome XVIII, Paris 1856, in-8°).

(2) *Mappa do Brazil e territorios limitrophes para acompanhar a Historia geral d'aquelle paiz ; delineado pelo autor d'ella.* — Vis à vis de la page 89.

(3) « Promontorium quod sinum ab ortu claudit in quem flumen » Wiapoco et alii minores amnes egrediuntur, distat ab æquatore 4° » 30' versus austrum ; appellaturque ab Anglis quidem nunc *Cabo de* » *Conde*, nunc *Cabo Cecil ;* a nostratibus autem *Cape d'Orange*, et non

lation avec le nom de Vincent Pinçon, qui leur demeurait inconnu ; et il ne nous a même pas été donné de rencontrer une carte hollandaise qui nous ait offert un seul exemple de cette appellation de cap de Nord appliquée au cap d'Orange.

Considéré comme borne délimitative des bouches de l'Amazone, le cap de Nord a pu être successivement porté de la pointe Magoary (1) à la pointe Pedreira (2), ensuite à la pointe Jupaty (3), puis à la *ponta grossa* ou pointe méridionale de l'Araouary (4), et enfin à la

» raró *Cabo de Nord* ». (De-Laet, *Descriptio Indiae occidentalis*, lib. XVII, cap. vii, p. 636). — Évidemment cette dernière indication est un simple reflet de la locution commune qui attribuait à toute la côte, de l'Amazone à l'Orénoque, la dénomination de cap Nord.

(1) La pointe Magoari fut le véritable cap Nord tant que la rivière de Pará demeura la véritable rivière des Amazones ; voir ce que nous en avons dit ci-dessus, § XIV.

(2) La pointe Pedreira est clairement désignée comme limite septentrionale des bouches de l'Amazone dans la *Description de la France équinoxiale* par le gouverneur Le Febvre de la Barre (Paris 1666, in-4, avec une carte ; p. 13) : « La France Equinoctiale appellée cy- » devant Guyanne, et par les Espagnols *El Dorado*, est cette coste de » Terre ferme qui commence *sous la ligne, à la pointe du nord* de l'embouchure de la grande rivière des Amazones ».

(3) La pointe Jupati, qui porte le nom de *Wetali isle et Cap* sur la carte de Le Febvre de La Barre, est signalée à son tour comme la borne septentrionale de l'Amazone, dans l'*Arcano del mare* de Robert Dudley (libro II, cap. vii : *Portolano terzo*, p. 9) : « E per libeccio-mezzo- » giorno si vide *il capo del rio Amazones* nella latitudine gr. 0 e min. » 48 tramontana ».

(4) De-Laet (Lib. XVII, cap. iii, p. 631) donne à cette pointe le nom d'*Arrepoco* : « Primò occurit Arewary, non tàm fluvius quàm flu- » vii ramus sive fretum..... Infrà autem os hujus freti circiter duabus » leucis prominet *cornu continentis*, quod vocant *Arrepoco* ». — La

pointe la plus avancée à l'est de l'île Pira-tuba (1), ou même, suivant une dernière prétention portugaise, à la pointe orientale de l'île Maracá (2); mais jamais il n'est venu à la pensée de personne de pousser plus loin la limite extrême des bouches du grand fleuve.

Ce coup d'œil, tout rapide et superficiel qu'il est, sur l'assiette et les déplacements de la nomenclature géographique des abords de l'Amazone, permet d'appré-

carte de Le Febvre de La Barre porte aussi, vis à vis de ce point, l'inscription *Arrepoco ou Calvarie isle et promontoire.* — Nous lui voyons le nom de *Cabo Arowary* dans la carte hollandaise de Jan Robyn, *De Zeekusten van Westindien streckende van Rio d'Amesones tot Rio Wya;* tandisque ce même nom d'Arowary est appliqué par Robert Dudley (*ubi suprà*) au cap Nord vulgaire : « Dal capo Luçon per isci- » rocco mezzoquarto australe si trova il capo eminente del North o di » Arowari, nella latitudine gr. 2, e long. gr. 343 e min. 25 ».

(1) *Piratuba* (abondance de poissons) est le nom d'un lac qui communique à la mer de deux côtés, au N.O. et à l'E., par deux criques ou *furos*, qui détachent ainsi des Terres du cap Nord, appelées aussi île Carpori sur nombre de cartes, une île plus petite, à laquelle la carte portugaise manuscrite *das provincias do grão Pará e Rio Negro* dont nous avons déjà parlé attribue le nom de *I. Piratuba.* — C'est là le cap Nord vulgaire « quod ab aliis [Hispanis scilicet et Lusitanis] » *Cabo Race* [meliùs *Raso*], ab aliis *Cabo de Nord*, a nostratibus *de* » *Noord Caep* appellatur », ainsi que s'exprime De-Laet.

(2) Ainsi indiqué sur la carte portugaise manuscrite déjà citée. Cependant nous possédons personnellement un document portugais de même nature, daté de 1817, et très significatif, *Carta para determinação dos limites entre as Guianas portugueza e franceza*, où le *Cabo do Norte* est marquée à sa place la plus ordinaire.—Mais M. Da Silva (*Revista trimensal*, tome XIII, p. 432) prétend établir que « O verdadeiro » cabo do Norte está na ponta N. E. da ilha de Maracá, como se prova,

cier à leur juste valeur les titres des Portugais à s'arroger, comme ils le prétendirent pour la première fois en 1686, le droit de s'avancer jusqu'aux bords de l'Oyapoc actuel.

Le coup était hardi ; mais la longanimité française au sujet de Maragnan autorisait ces audacieuses tentatives. Cependant il y eut cette fois, dans la résistance du gouverneur français de la Guyane, le marquis de Ferrolle, autant de fermeté que dans l'aggression portugaise, et après des discussions vivement soutenues, les forts portugais de la rive gauche de l'Amazone furent démolis (1) ; mais la question de délimitation demeura réservée par un traité provisionnel du 4 mars 1700 (2).

« além de outras razões, pelo testemunho de quatro graves autorida» des francezas em distinctas epocas : Froger em 1698, Milhau em 1730, » Bellin em 1764, et Brué em 1836 ».

(1) Voir dans Berredo (*Annaes do Maranhão*, liv. XIX, n°s 1368 à 1370, et 1378 à 1387, pp. 635 à 641) le récit de la prise et de la reprise de Macapá. La notice nécrologique consacrée au marquis de Ferrolle dans le *Mercure* d'Avril 1706, contient à ce sujet (pp. 224-225) le résumé que voici : « Il exécuta avec beaucoup de valeur et peu de » troupes les ordres qu'il reçut de la Cour, d'aller chasser les Portu» gais des trois forts qu'ils étaient venus construire sur la rive septen» trionale de la rivière des Amazones vers son embouchure. Il n'avait » que 90 hommes ; il en chassa 200 Portugais, soutenu de 600 Indiens, » rasa deux de leurs forts, laissa garnison dans le troisième nommé » Makapa, et revint à Cayenne avec les cinq ou six canots ou pyraugues » qui avaient servi à cette expédition, et avec lesquels il aurait pu » chasser tous les Portugais, ainsi que de Para leur capitale, et des » autres postes qu'ils ont sur la rive droite de cette rivière ; mais les » ordres de la Cour portaient de les chasser seulement de ces forts » qu'ils avaient bâtis sur les terres dépendantes du Roy ».

(2) Voir l'*Appendice*, note EE.

Et lorsque, après la guerre de la succession d'Espagne, Louis XIV signa le 11 avril 1713 le fameux traité d'Utrecht, le Portugal parvint à y introduire la cession du cours de l'Amazone et des terres du cap Nord jusqu'à la rivière de Japoc ou Vincent Pinçon, perpétuant sur ce dernier point l'ancienne équivoque, source d'interminables difficultés (1) : elles furent un moment suspendues, il est vrai, par une désignation précise de limites, soit au Carsewene, comme dans le traité de Paris du 10 août 1797, soit au Carapana-túba comme dans le traité de Madrid du 29 septembre 1801, soit à l'Araouary comme dans le traité de Badajoz du 6 juin précédent et dans celui d'Amiens du 27 mars 1802 (2) ; mais les fameux traités de 1814 et 1815 les firent revivre de plus belle en se référant au traité d'Utrecht (3) : à Paris et à Vienne, comme à Utrecht, la France n'échappait que meurtrie aux coups de l'Europe coalisée.

Nous croyons fermement que pour tout esprit éclairé, dégagé de préoccupations politiques dans cette question, le nom du navigateur espagnol Vincent Pinçon n'était *resté attaché* à aucune autre rivière que celle où il avait jeté l'ancre dans les premiers mois de l'année 1500; que ce nom a été, *sans raison* valable, subrepticement *rattaché* à celui de Japoc, postérieurement à 1686, en vue d'une confusion qui favorisât une usurpation méditée; et que ce n'est point, en définitive, à ce nom équivoque de Japoc ou Oyapoc, mais à celui de Vincent

(1) Voir l'*Appendice*, note FF.
(2) Voir l'*Appendice*, note GG.
(3) Voir l'*Appendice*, note HH.

Pinçon, que se réfèrent virtuellement les déclarations délimitatives des traités.

XVI.

Il est temps de nous arrêter. Les pages ont succédé aux pages plus qu'il n'eût convenu peut-être à la simple analyse des parties géographiques d'un volume d'histoire. Mais ce volume n'est point une de ces œuvres éphémères envers lesquelles la critique s'acquitte insoucieusement de sa tâche en jetant hâtivement à l'auteur quelques phrases laudatives. Le livre de M. de Varnhagen est sérieusement, consciencieusement écrit, par un homme qui y a consacré tout son temps, toutes ses affections, toute son étude : il fallait qu'un tel livre fût pris au sérieux, et que faisant court l'éloge, qui se sous entend toujours quand il n'est pas exprimé, le rapporteur donnât plus d'étendue et de soin à l'examen, sérieux à son tour, des défectuosités d'un ouvrage destiné à s'améliorer dans des éditions successives.

Voilà pourquoi nous avons, pour ainsi dire, épluché, au point de vue géographique, toutes les imperfections qu'il nous a semblé découvrir en cet ouvrage, sûr que l'auteur a lui-même suffisante estime de son travail, pour préférer à la louange banale et facile, ces pages de critique attentive d'où ressort un témoignage irrécusable de la valeur par nous attachée à l'œuvre de ses veilles.

Ce n'est point, au surplus, rigoureusement, exclusivement, au livre de M. de Varnhagen que nous avons circonscrit notre propre étude ; des questions qu'il n'a

qu'en passant effleurées, ont appelé de notre part une discussion plus directe et plus vive que peut-être au premier aspect ne semblaient la provoquer les quelques mots qu'il en a dits ; mais ces quelques mots trahissent l'addiction à un système tout entier de préjugés et d'erreurs invétérés, contre lesquels il était de notre devoir de mettre en garde l'inattentive légèreté des compilateurs et des abbréviateurs de nos jours, pour qui ce livre sera, doit être, la source principale où se puiseront désormais les épitomes nouveaux de l'histoire brésilienne.

M. de Varnhagen méritait qu'on s'arrêtât ainsi à l'examen de son ouvrage : désireux le premier d'en corriger les imperfections, il révise les chapitres écrits à mesure qu'il en écrit de nouveaux, et pendant que son volume était entre nos mains, il nous est arrivé de lui une feuille entière de seize pages compactes, formant un supplément tout rempli d'annotations rectificatives à ce même volume : admirable témoignage de cet amour sincère des études consciencieuses, si bien fait pour exciter en nous, à l'égard de l'auteur, l'estime la plus vraie, et la plus réelle sympathie.

Paris, mai 1857.

APPENDICE.

NOTE A.

Nous ne saurions nous refuser le plaisir de dire ici quelques mots de l'Institut historique et géographique du Brésil, et de la *Revue trimestrielle* qui recueille ses actes.

Déjà à diverses reprises l'étude spéciale de l'histoire du pays avait inspiré la fondation de corporations académiques dans cette vaste Amérique portugaise qui n'était alors qu'une colonie en tutelle. Une Académie brésilienne des *Esquecidos* avait été formée en 1724 à Bahia; mais ses mémoires, envoyés à Lisbonne pour y être imprimés, périrent avec le navire qui les portait et qui brûla en mer. Le 6 mai 1736 fut instituée à Rio de Janeiro une autre Académie, celle des *Felizes*, dont il reste quelques mémoires détachés, d'un mérite équivoque. A vingt-cinq ans d'intervalle, Bahia vit renaître son Académie des Oubliés de 1724, dans une nouvelle compagnie des *Renascidos*, qui tint sa première séance le 6 juin 1759, et dont le programme détaillé, conservé en manuscrit dans la Bibliothèque publique de Rio de Janeiro, révèle une appréciation intelligente des *desiderata* de l'histoire locale (1).

(1) Un coup d'œil retrospectif sur ces anciennes académies brésiliennes fait l'objet d'un article spécial du vicomte de San Leopoldo, ayant pour argument : « O Instituto historico e geographico Brasileiro » he o representante das ideas de illustraçaõ que em differentes epochas » se manifestaraõ em o nosso continente » ; inséré dans la *Revista trimensal*, tome I, pp. 65 à 85.

Enfin, au mois d'août 1838, quelques hommes distingués (1) provoquèrent, dans la capitale de l'empire, la création d'un Institut historique et géographique, qui eut sa première séance le 1er décembre suivant, et obtint bientôt d'être placé sous la protection immédiate de l'Empereur, de siéger au palais impérial, et d'être habituellement honoré, à ses réunions, de la présence du souverain, qui ne dédaigne pas de présider lui-même effectivement ces assemblées, et de prolonger encore, après la séance, la conversation sur des sujets variés.

La *Revue trimestrielle* publiée par l'Institut de Rio, contient à la fois le bulletin des travaux de la Compagnie, les mémoires de ses membres, et les matériaux historiques qui lui sont remis ou envoyés. Sans s'écarter jamais de la spécialité définie par son programme, qui est de « rassembler, classer, publier ou *archiver* » les documents qui intéressent l'histoire et la géogra- » phie de l'empire du Brésil (2) », l'Institut possède,

(1) Les premiers promoteurs furent le maréchal de camp Raymond Joseph da Cunha Mattos, mort le 2 mars suivant, et le chanoine Janvier da Cunha Barbosa, mort le 21 février 1846; dans une séance extraordinaire du 6 avril 1848, l'Institut de Rio inaugurait dans la salle de ses séance au palais impérial, en présence de l'empereur Pierre II et de toutes les notabilités brésiliennes et étrangères, invitées à cette solennité, les bustes de ses deux fondateurs.

(2) Le premier point de ce programme a été spécialement développé dans la séance du 4 février 1841 par le conseiller d'appel (*dezembargador*) Rodrigue de Souza da Silva Pontes, sous cet argument : « Quaes os meios de que se deve lançar mão para obter o » maior numero possivel de documentos relativos à historia e geogra- » phia do Brasil? » (*Revista trimensal*, tome III, pp. 149 à 157.)

dans cette spécialité même, un champ assez vaste pour y trouver longtemps encore d'immenses espaces à défricher. Chaque année ajoute un volume de matériaux utiles aux volumes où les années précédentes ont déjà accumulé de nombreux éléments, dont la valeur ne peut être méconnue, ni par les nationaux, ni par les étrangers qui veulent s'initier plus avant dans la connaissance de ce pays, à peine étudié depuis hier.

La *Revista trimensal*, dont il y a quelque difficulté à réunir une collection bien complète, se compose, dans l'état actuel, de trois séries, dont la première contient sept volumes qui répondent aux années 1839 à 1845, comptées d'avril en avril (1). La deuxième série renferme six volumes, tomés de 1 à 6, dont le quatrième est un supplément à l'année 1848, tandis que les cinq autres répondent aux années 1846 à 1850, comptées de janvier en janvier : il faut avoir soin, à la reliure, de faire ajouter à la tomaison spéciale de la série, un numéro d'ordre général dans la collection, de 8 à 13 inclus. La troisième série commence avec le double numérotage de série 1, 2, 3, et d'ordre général 14, 15, 16; le dernier volume que nous ayons sous les yeux est le dix-huitième, répondant à l'année 1855. En général, chaque volume est formé de quatre cahiers trimestriels; mais quelques volumes ont des cahiers supplémentaires (2). Enfin, il est bon de savoir que le

(1) Le tome VII, qui clôt la première série, se termine par un cahier de janvier 1846; et le premier cahier du tome [VIII], qui ouvre la deuxième série, est intitulé du 1er trimestre 1846.

(2) Des cahiers supplémentaires doivent se trouver à la fin de sept

tome quatorzième se termine par une table alphabétique sommaire de tous les articles publiés jusque-là dans cet utile recueil. M. de Varnhagen y occupe une bonne place, tant par les mémoires et les notices émanés de sa plume, que par les documents qu'il a colligés dans les Archives et les Bibliothèques.

Il ne faut point oublier un premier volume de *Memorias do Instituto historico e geographico Brasileiro*, commencé en 1839, interrompu depuis 1845, et qui était destiné à former la tête d'une collection séparée, qui paraît ne devoir plus être continuée ; il se compose de quatre cahiers seulement, comprenant ensemble 244 pages. Ces cahiers, difficiles à réunir aujourd'hui, et qu'aucun repère autre que la pagination ne rattache au recueil commun où ils doivent prendre place, ont été imprimés chacun isolément, à diverses dates, sous les titres et dans l'ordre que voici :

1° *Progamma historico : quaes saõ os limites naturaes, pacteados, e necessarios do Imperio do Brazil?* par le vicomte de Saõ Leopoldo. — (Impression ordonnée le 16 février 1839); cahier en tête duquel est le titre général de *Memorias*, etc., et qui contient les pages 1 à 54.

2° *Da vida e feitos de Alexandre de Gusmaõ e de Bartholomeo Lourenço de Gusmaõ*, par le vicomte de Saõ Leopoldo. — (Impression ordonnée le 13 mars 1841); pp. 55 à 118.

3° *As primeiras negociacões diplomaticas respectivas*

volumes sur les dix-huit aujourd'hui parus ; ce sont les tomes II à VI, XVII et XV II

ao Brazil, par F. A. de Varnhagen. — (Impression ordonnée le 15 décembre 1842) ; pp. 119 à 154.

4° *Breves annotações à memoria que o Ex. Sr. visconde de S. Leopoldo escreveu com o titulo : « Quaes saõ os limites, etc. »* par Manoel José Maria da Costa e Sá (pp. 155 à 204); et à la suite : *Resposta ás « Breves annotações*, etc. » par le vicomte de S. Leopoldo, (pp. 205 à 244). — (Impression ordonnée le 19 janvier 1843.)

NOTE B.

Il nous a semblé plus convenable et plus commode de réunir en une seule liste les titres de tous les ouvrages consacrés à l'histoire générale du Brésil, classés par langues et par ordre chronologique.

1° Ouvrages portugais.

Historia da America portugueza desde o anno de 1500 *do seu descobrimento até o de* 1724, por Sebastiaõ de Rocha Pitta; Lisbonne 1730, in-folio.

M. Pereira da Silva a donné une biographie de Rocha Pitta et une appréciation laudative de son œuvre, dans la *Revista trimensal*, tome XII (5ᵉ de la deuxième série) pages 258 à 276 ; il l'a réimprimée dans son *Plutarco Brazileiro*, Rio de Janeiro 1845-1847, 2 vol. in-8°.

Southey le juge ainsi dans la préface de son histoire : « The only general history of Brazil is the America Portugueza of Sebastiam da Rocha Pitta, a meagre and

» inaccurate work, which has been accounted valuable » merely because there was no other. »

Historia do Brasil desde o seu descobrimento por Pedro Alvarez Cabral até a abdicação do imperador D. Pedro I, pelo D[r] Francisco Solano CONSTANCIO; Paris 1822, 2 vol. in-8°.

MM. Rodrigue de Souza da Silva Pontes et Candide Joseph de Araujo Vianna en ont fait un compte rendu critique, inséré dans la *Revista trimensal*, tome I, pp. 91 à 96.

Memorias para servir à historia do Reino do Brazil, divididas em tres epocas, da Felicidade, Honra, e Gloria; escriptas na corte do Rio de Janeiro no anno de 1821, pelo P. Luiz Gonçalves DOS SANCTOS; Lisbonne 1825, 2 volumes petit in-4°.

Les trois époques sont le *Bonheur* résultant de l'arrivée de la Cour de Portugal, l'*Honneur* obtenu par l'élévation au titre de royaume, la *Gloire* d'avoir proclamé le roi Jean VI.

Resumo da Historia do Brasil até 1828 *traduzido de Mr.* DENIZ, *correcto e augmentado* por Henrique Luiz de NIEMEYER BELLEGARDE; Rio de Janeiro 1831, in-18.

Ce titre est changé dans la seconde édition, qui ne mentionne plus le nom de l'auteur français : *Resumo da Historia do Brasil* por H. L. de NIEMEYER BELLEGARDE; *obra adoptada pelo Governo para uso das escolas, 2° edição;* Rio de Janeiro 1834, in-18.

Un éloge historique de l'écrivain portugais se trouve dans la *Revista trimensal* (tome I, pp. 278 à 286), indépendamment d'une notice nécrologique comprise dans le même volume (pp. 125 à 127).

Compendio da Historia do Brazil, pelo general José Ignacio de ABREU E LIMA ; Rio de Janeiro 1843 : deux éditions en la même année, l'une in-8°, l'autre en 2 vol. in-12.

M. de Varnhagen en a fait un examen critique, inséré dans la *Revista trimensal* (tome VI, pages 60 à 83) ; il s'en suivit une réclamation, à laquelle M. de Varnhagen fit une réponse, insérée aussi dans la *Revista* (tome XIII, 6e de la 2e série, pp. 397 à 401).

Le même auteur fit paraître bientôt après l'ouvrage suivant :

Synopsis ou deducçaõ chronologica dos factos mais notaveis da Historia do Brazil, pelo general J. I. de ABREU E LIMA ; Fernambouc 1845, grand in-8°.

Resumo da Historia do Brazil para uso das aulas de instrucçaõ primeira, por Salvador-Henrique de ALBUQUERQUE ; Fernambouc 1849, in-18.

Indice chronologico dos factos mais notaveis da Historia do Brazil, desde o seu descobrimento em 1500 *até* 1849, pelo Dr Agostinho-Marques PERDIGAÕ MALHEIRO ; Rio de Janeiro 1850, in-8°.

Un rapport sur cet ouvrage, par M. Diogo Soares da Silva de Bivar, est inséré dans la *Revista trimensal*

(tome XV, pp. 77 à 87), avec un appendice (reconventionnel) plein d'une érudition toute spéciale, dû au Dr Joachim Gaëtan da Silva (pp. 87 à 112), et une note d'observations du conseiller Candide-Baptiste de Oliveira (pp. 113 à 115).

Lições da Historia do Brazil adaptadas à leitura das escolas, por Antonio Alvares PEREIRA CORUJA ; Rio de Janeiro 1855, in-12.

2° Ouvrages anglais.

History of Brazil; comprising a geographical account of that country, together with a narrative of the most remarquable events which have occurred there since its discovery; a description of the manners, customs, religion, etc., of the natives and colonists; remarks on its soil, climate and productions, with directions to new settlers for the preservation of their health; by Andrew GRANT, M. D.; Londres 1810, in-8°.

History of Brazil, by Robert SOUTHEY; Londres 1810-1817-1819, 3 vol. in-4°.

A history of the Brazil; comprising its geography, commerce, colonization, aboriginal inhabitants, etc., etc., by James HENDERSON, recently from south America; *illustrated with 27 plates and 2 maps;* Londres 1821 in-4°.

The history of Brazil, from the period of the arrival of the Braganza family in 1808, to the abdication of don Pedro the first in 1831, compiled from state do-

cuments and other original sources, forming a continuation to Southey's history of that country, by John Armitage, esq., *in two volumes;* Londres 1836, in-8°.

Il en a été publié en 1837, à Rio de Janeiro, en un seul volume petit in-4°, une traduction portugaise anonyme, attribuée à M. Joaquin Teixeira de Macedo. On croit que l'original avait été rédigé en grande partie sur les documents et les notes fournis à l'auteur anglais par M. Evariste Ferreira da Veiga.

3° Ouvrages allemands.

Brasilien als unabhängiges Reich in historischer, mercantilischer und politische Beziehung geschildert vom Ritter von Schäffer, Dr, Major der K. Brasilischen Ehrengarde, etc., etc., etc.; Altona 1824, in-8°.

Geschichte von Brasilien, von Eduard Lebrecht : *Cabinets-Ausgabe;* Gotha 1827, in-18. — 2e édition en 1832.

« In dieser Ueberzeugung haben wir gegenwärtiger
» Geschichte Brasiliens die von Denis in Paris (1825)
» herausgekommene Geschichte dieses Landes zu Grun-
» de gelegt, da dieselbe allen jenen Anforderungen im
» hohen Grade entspricht. »

Dans la *Cabinets-Bibliothek des Geschichte, oder Geschichte der merkwurdigsten Staaten und Völker der Erde, herausgegeben von einem Vereine von Historikern, unter Mitwirkung und Leitung von* Galletti, H. Sächs. Hofrath, Historiographen und Prof. zu Gotha.

Geschichte von Brasilien, von D[r] Ernst MÜNCH, Königl. niederländ. Professor an der Hochschule zu Lüttich. *In drei* (lies zwei) *Bändchen;* Dresde 1829, in-12.

Dans l'*Allgemeine historische Taschenbibliothek für Jedermann.*

4° Ouvrages français.

Histoire du Brésil depuis sa découverte en 1500 *jusqu'en* 1810, par Alphonse de BEAUCHAMP; Paris 1815, 3 vol. in-8°.

Il en a été publié à Lisbonne une traduction portugaise avec une continuation jusqu'en 1822.

On a, du même auteur : *L'indépendance de l'empire du Brésil présentée aux monarques européens*, Paris 1824, in-8°.

Le Brésil, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume, par M. Hippolyte TAUNAY, correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et M. Ferdinand DENIS, membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris; ouvrage orné de nombreuses gravures, d'après les dessins faits dans le pays par M. H. Taunay; Paris 1822, 6 vol. in-18.

Résumé de l'histoire du Brésil, *suivi du Résumé de l'histoire de la Guyane*, par Ferdinand DENIS; Paris 1825, in-18.

Deux éditions dans la même année. — Contrefaçon belge; Bruxelles 1827, in-32.

Histoire géographique du Brésil, par M. Ferdinand DENIS; Paris 1833, 2 parties in-18. — 2e édition en 1834.

Dans la *Bibliothèque populaire* d'Ajasson de Grandsaigne. Le tirage ayant eu lieu à très grand nombre, le libraire Maumus, qui avait acheté les exemplaires restés en magasin, eut l'idée de les offrir de nouveau au public en changeant le titre et le nom de l'auteur, et c'est ainsi que nous avons à mentionner ici le même ouvrage sous cette autre enseigne : *Beautés et merveilles de la nature au Brésil, ou description pittoresque des productions, curiosités et phénomènes de cette contrée, des mœurs et coutumes de ses habitants*, par M. RAMIÈRE D'ELVAS, professeur d'histoire et de géographie; Paris 1839, in-18. L'auteur véritable eut quelque peine à faire cesser ce singulier déguisement de son travail.

Brésil, par M. Ferdinand DENIS.—*Colombie et Guyanes*, par M. César FAMIN; Paris 1838, in-8°.

Dans la collection de Firmin Didot intitulée : *l'Univers, histoire et description de tous les peuples.*

Histoire de l'empire du Brésil depuis sa découverte jusqu'à nos jours, composée par David Bailie WARDEN, correspondant de l'Académie royale des sciences, membre de la Société de Géographie, etc.; extraite de l'*Art de vérifier les dates* publié par le marquis de FORTIA, de l'Académie des inscriptions; Paris 1832-1833, 2 vol. in-8°.

Formant les tomes XIII et XIV de « *L'art de vérifier les dates depuis l'année* 1770 *jusqu'à nos jours*, 3e *partie de l'ouvrage publié sous ce titre par les Bénédictins de Saint-Maur*.

Note C.

Qu'on nous pardonne, à propos du nom de Raimond Lulle, une courte observation digressionnelle : l'occasion est toujours bonne à saisir pour rectifier une indication erronée, surtout lorsque de citation en citation elle est parvenue à se glisser deux fois sous la plume d'Alexandre de Humboldt (1). Elle remonte à Capmani (2) de qui l'a empruntée Salazar (3), et elle a passé dans la *Correspondance astronomique* du baron de Zach (4), puis de celle-ci dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (5) et ailleurs (6).

Il s'agit d'un ouvrage du célèbre mayorquin, écrit à Paris en 1286, et dans lequel il est occasionnellement rappelé que les mariniers de ce temps ont à leur usage « instrument, carte, compas, aiguille, etc. », indications

(1) *Examen critique de l'histoire de la Géographie du nouveau continent*, Paris 1836 à 1839, 5 vol. in-8° : tome I, pp. 6-7, et 283.

(2) *Qüestiones criticas sobre varios puntos de historia*, Madrid 1807, petit in-4° : question II, pp. 114 et 115.

(3) *Discurso sobre los progresos y estado actual de la hidrografia en España*, Madrid 1809, petit in-4° : p. 7.

(4) Gênes 1818 à 1826, 16 vol. in-8° : tome XIII, 1825, p. 540.

(5) Première série, tome IV, 1825, p. 140.

(6) Duflot de Mofras, *Recherches sur les progrès de l'astronomie et des sciences nautiques en Espagne*, Paris 1839, in-8° : p. 9.

curieuses à recueillir au profit de l'histoire des sciences au XIIIe siècle, comme bien d'autres notions de même genre répandues dans les livres du savant missionnaire. Dans les citations qui en ont été successivement faites de seconde et de troisième main depuis cinquante ans, cet ouvrage est supposé porter le titre de *El Fénix de las maravillas del orbe* (le Phénix des merveilles du monde). Or le titre véritable du livre, écrit en catalan et publié en espagnol, est le suivant : *Libro* FELIX, *ó maravillas del mundo, compuesto en lengua lemosina por el iluminado doctor maestro y martyr el beato Raymundo* LULIO *mallorquin, y traducido en español por un discipulo* (1). Il se trouve exactement cité par le P. Raymundo Pasqual soit dans ses *Vindiciæ Lullianæ* (2), soit dans son *Descubrimiento de la aguja náutica* (3), et par Navarrete en sa *Disertacion sobre la historia de la náutica* (4).

Félix est le nom d'un jeune homme avide de connaissances, et le livre une suite de dialogues où il recueille d'utiles et saintes leçons, le tout distribué en dix traités d'étendue très inégale, dont le huitième (de l'homme) équivaut lui seul aux neuf autres ensemble.

Cet ouvrage devait entrer, en latin, dans la grande édition des œuvres de Raymond Lulle, dont il a paru, de 1721 à 1742, à Mayence, dix volumes in-folio, en tête desquels est imprimé un sextuple catalogue des livres composés par le fécond écrivain ; le *Liber Felix*,

(1) Mayorque 1750, 2 vol. petit in-4°.

(2) Avignon 1778, 4 vol. in-4° : tome I, chap. XVIII, §§ V à XI, pp. 171 à 174.

(3) Madrid 1789, petit in-4° : n° IX, pp. 14 à 24.

(4) Madrid 1846, petit in-4° : p. 50.

seu de mirabilibus mundi, s'y trouve inventorié sous le n° 101 des traités spéculatifs.

NOTE D.

« Esta hé a maneira que parece à Vasco da Gama
» que deve teer Pedro Alvarez em sua yda, prazendo
» a Nosso Senhor. »

Ces instructions, conservées dans les archives royales de Portugal, où elles existaient acéphales, furent publiées telles quelles dans la *Revista trimensal* (1), par les soins de M. de Varnhagen, qui depuis eut le bonheur d'en retrouver, dans une vente de vieux papiers, le premier feuillet adiré, dont il a inséré le fac-simile dans l'appendice de son volume, après la page 422. On y lit ce passage essentiel :

« Faram seu caminho direito à Ylha de Santiago,
» e se ao tempo que hy chegarem teverem agoa em
» abastança para quatro meses, nam devem pensar (2)
» nadita ylha nem fazer nenhuma demora, soomente em
» quanto lhe o tempo servyr a popa fazerem seu cami-
» nho pelo sul. E se ouverem de gynar, seja sobre a
» banda do sudueste, e tanto que neles deer o vento
» escasso devem hyr na volta do mar até meterem o

(1) Tome VIII, 1er de la 2e série, pp. 99 à 115.

(2) Le mot *parar* ou celui de *p'm'cer* (*permanecer*) ferait mieux sans doute pour la contexture de la phrase ; mais c'est bien le mot *pensar* qui est écrit, quelque incertitude que puisse d'ailleurs laisser, en général, l'écriture presque indéchiffrable du feuillet original.

» cabo de Boõa Esperança em leste franco, e dy em
» diante navegarem segundo lhe servyr o tempo, e mais
» ganharem, porque como forem nadyta parajem nam
» lhe myngoará tempo, com ajuda de Nosso Senhor,
» com que cobrem o dito cabo; e por esta maneira lhe
» parece que ha navegaçam sera mais breve, e os na-
» vyos mais seguros do busano, e iso mesmo os man-
» tymentos se teem milhor, e a jente yraa mais sãa. »

Ces instructions équivalent, eu égard à la direction connue des vents alisés de l'hémisphère austral, à une recommandation expresse de prendre, à partir de leur rencontre, la bordée du sud-ouest pour courir babord-amures tant que le vent refuserait, faisant bonne route pour gagner la région ultérieure, où les vents permettraient de gouverner droit à l'est pour doubler le cap.

L'opportunité de cette manœuvre est aisée à comprendre lorsqu'on a sous les yeux des cartes, comme celles du capitaine de vaisseau Lartigue (1), sur lesquelles se trouve résumé par saisons le système général des vents réguliers ou variables qui soufflent à la surface des mers. Et l'effet combiné des vents et des courants qui portèrent Cabral à la côte du Brésil s'explique naturellement si l'on jette en même temps ses regards sur des cartes où soient spécialement indiqués les courants de cette région, comme celles de Rennel (2). L'étude des *Wind and current charts* du

(1) *Exposition du système des vents*, 2e édition, Paris 1855, in-8°, avec deux cartes générales.

(2) *An investigation of the currents of the Atlantic Ocean*, Londres 1832, in-8°, avec atlas.

lieutenant Maury, U. S. Navy, conduirait aux mêmes conclusions; mais la multiplicité des notations qui y sont accumulées exige une dose peu ordinaire d'attention et de perspicacité, et les résultats n'y sont point aussi faciles à saisir.

On trouve dans la *Revista trimensal* (1) une dissertation pleine d'érudition et d'intérêt, de M. Joachim Norberto de Souza Silva, sur cette question tirée au sort par l'empereur Pierre II : « La découverte du » Brésil par Pierre Alvares Cabral, fut-elle due à un » simple hasard, ou bien eut-il à ce sujet quelques » indices? » On devine que c'est un plaidoyer contre le hasard.

Mais là ne pouvait s'arrêter le litige; et le cahier tout entier du troisième trimestre 1855 de la *Revista* (2) est consacré à des considérations, réflexions et réfutations sur le même sujet. Ce fut d'abord M. Joseph-Joachim Machado d'Oliveira qui, de Saint-Paul, envoya quelques pages (3) où il se bornait à rappeler que la destination expresse de Cabral était l'Inde orientale (4), et qu'il avait été devancé au Brésil par Vincent Pinçon; puis ce fut, en présence de l'empereur, une contradiction en règle de la dissertation de M. Nor-

(1) Tome XV, pp. 125 à 209.

(2) Tome XVIII, pp. 279 à 405.

(3) *Algumas considerações*, pp. 279 à 288.

(4) Cet argument, assez considérable par lui-même, acquiert une force désormais irrésistible par cette locution significative, pour maintenir la route au sud-ouest, de « courir la bordée du large » (*Yr na volta do mar*).

berto, par le D[r] Antoine Gonçalves Dias (1); puis enfin, encore en présence de l'auguste juge, la réplique de M. Norberto au soutien de sa thèse (2).

On ne peut se défendre d'un sentiment profond de respect et de sympathie pour le prince éclairé qui se fait un doux passe-temps de ces luttes courtoises, de ces tournois littéraires, où se débattent, au double profit de la culture intellectuelle et du développement de l'esprit national, des questions qui pour être abordées exigent des études préliminaires sérieuses et une érudition spéciale.

NOTE E.

Voici, non dans son interminable développement, mais du moins en sa partie la plus importante, la *phrase* essentielle de la bulle d'Alexandre VI :

« De nostrâ merâ liberalitate, et ex certâ scientiâ ac » de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas » et terras-firmas inventas et inveniendas, detectas et » detegendas versùs occidentem et meridiem, fabri- » cando et constituendo unam lineam a polo arctico » scilicet septentrione ad polum antarticum scilicet » meridiem, sive terræ-firmæ et insulæ inventæ et in- » veniendæ sint versùs Indiam aut versùs aliamquam-

(1) *Reflexões ácerca da memoria do illustre membro o Sr. Joaquim Norberto de Souza Silva*, pp. 289 à 334.

(2) *Refutaçaõ ás Reflexões do digno membro o Sr. Dr. A. Gonçalves Dias*, pp. 335 à 405.

» cumque partem, quæ linea distet a quâlibet insula-
» rum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et
» Cabo Verde centum leucis versùs occidentem et meri-
» diem, ità quod omnes insulæ et terræ-firmæ repertæ
» et reperiendæ, detectæ et detegendæ a præfatâ lineâ
» versus occidentem et meridiem, per alium regem
» aut principem christianum non fuerint actualiter
» possessæ usque ad diem Nativitatis Domini nostri
» Jesu-Christi proximè præteritum, a quo incipit annus
» præsens M.CCCC.XCIII, quando fuerunt per nun-
» tios et capitaneos vestros inventæ aliquæ prædicta-
» rum insularum, auctoritate omnipotentis Dei nobis
» in beato Petro concessâ ac vicariatûs Jesu-Christi
» quo fungimur in terris, cum omnibus illarum domi-
» niis, civitatibus, castris, locis et villis juribusque et
» jurisdictionibus ac pertinentiis universis, vobis hære-
» dibusque et successoribus vestris Castellæ et Legio-
» nis regibus in perpetuum tenore præsentium dona-
» mus, concedimus et assignamus, etc.

La bulle entière est insérée par Navarrete, sous le n° XVIII, parmi les documents diplomatiques de sa *Colleccion de los viages y descubrimentos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV* (1); et La Popellinière en a donné une version française abrégée dans l'article 2 du second livre de ses *Trois mondes*.

(1) Madrid 1825 à 1837, 5 vol. petit in-4°; tome III, pp. 28 à 35.

NOTE F.

Voici, dans ses termes essentiels, la stipulation fondamentale du traité de Tordesillas :

« Otorgaron y consintieron que se haga y assigne
» por el dicho mar Océano una raya o linea derecha de
» polo à polo, del polo ártico al polo antártico, que es
» de norte à sur, la cual raya ó linea é señal se haya
» de dar y dé derecha como dicho es, à trescientas se-
» tenta leguas de las islas de Cabo Verde para la parte
» de poniente, por grados ó por otra manera como mejor
» y mas presto se pueda dar, de manera que no será
» más. Y que todo lo que hasta aqui se tenga hallado y
» descubierto y de aquí adelante se hallare y descu-
» briere por el dicho señor rey de Portugal y por sus
» navíos, así islas como tierra-firme desde la dicha
» raya arriba dada en la forma susodicha, yendo por
» la dicha parte de levante dentro de la dicha raya à la
» parte de levante ó de norte ó de sur de ella, tanto
» que no sea atravesando la dicha raya, que esto sea
» y quede y pertenezca al dicho señor rey de Portugal
» y à sus subcesores para siempre jamás. Y que todo
» lo otro, asi islas como tierra-firme, halladas y por
» hallar, descubiertas y por descubrir, que son ó fueren
» halladas por los dichos señores rey y reina de Cas-
» tilla y de Aragon, etc., y por sus navíos, desde la
» dicha raya dada en la forma susodicha, yendo por la
» dicha parte de poniente, despues de pasada la dicha
» raya para el poniente ó al norte ó al sur de ella, que
» todo sea y quede y pertenezca à los dichos señores

» rey y reina de Castilla y de Aragon, etc., y a sus » subcesores para siempre jamás. »

Voir le traité entier, sous le nº LXXV, dans NAVARRETE (*ubi suprà*, tome II, pages 130 à 143).

NOTE G.

La réponse de François Ier aux plaintes de l'Espagne et du Portugal, rapportée dans toute sa désinvolture par Raynal (1), est ainsi traduite par Herrera en termes officiels :

« Que él entendia seguir sus conquistas y navega- » ciones que de derecho le competian como à los otros » principes de la Christiandad, y que queria conservar » amistad y buena inteligencia con algunos princípes » de las Indias (2). »

Les doctrines françaises sur ce point se trouvent rappelées avec autant de force que de clarté dans une plainte du baron de Saint-Blancard, général des galères, contre les voies de fait commises en 1532 à l'égard du navire français *la Pélerine* et du poste français de Fernambouc, comme on verra plus loin. Voici un passage digne d'être cité :

« Dictus Rex Serenissimus [Portugaliæ] nullum ha- » bet dominium nec jurisdictionem in dictis insulis;

(1) *Histoire philosophique des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, livre XV, chap. III.

(2) HERRERA, *Historia de las Indias occidentales*, Madrid 1726, 5 vol. in-fol.: decada VII, lib. I, cap. IX, p. 14.

» imò gentes eas incolentes plurimos habent regulos » quibus more tamen et ritu silvestri reguntur, et ità » ponitur in facto. Etiam ponitur in facto probabili » quod dictus serenissimus Rex Portugaliæ nullam » majorem habeat potestatem in dictis insulis quàm » habet Rex Christianissimus, imò enim mare sit com- » mune, et insulæ præfatæ omnibus apertæ, permissum » est nedum Gallis, sed omnibus aliis nationibus eas » frequentare et cum accolis commercium habere (1).»

La Popellinière a consacré à ce sujet les articles 12 et 13 du second livre de ses *Trois mondes.*

Comme sanction de ses droits à la libre navigation vers les terres nouvelles, le roi de France donnait à ses armateurs et capitaines, au delà du méridien de l'île de Fer et du tropique du Cancer, l'autorisation « d'en- » treprendre à l'encontre des Espagnols et Portugais, » ainsi qu'ils trouveront leurs avantages, jusqu'à ce » que lesdits Espagnols et Portugais aient souffert le » commerce libre à nosdits sujets en l'étendue des dites » terres et mers des Indes et de l'Amérique, et leur aient » donné libre entrée et accès pour cet effet dans lesdits » pays et dans les ports et hâvres d'iceux pour y traiter » et négocier ainsi qu'au deçà des dites lignes (2). »

NOTE H.

Ce que nous possédons de Vespuce se borne à cinq documents dictincts, dont l'ordre chronologique de ré-

(1) Varnhagen, *Historia geral do Brazil* : notas e provas, p. 443.

(2) Voir la Déclaration du Roi du 1er juillet 1634, célèbre pour avoir fixé le premier méridien légal à l'île de Fer.

daction est loin de s'accorder avec celui de la publication. Ce sont :

I. — Une lettre du 18 juillet 1500, adressée de Séville à Laurent de Médicis, et contenant le récit du deuxième voyage de Vespuce ; publiée pour la première fois par Bandini (1), et reproduite dans le livre posthume de Canovai (2).

II. — Une lettre du 4 juin 1501, adressée du cap Vert à Laurent de Médicis, et offrant une relation de la rencontre, en cet endroit, de deux navires de la flotte de Cabral qui revenaient des Indes orientales ; publiée pour la première fois par Baldelli (3). Il en a été donné une traduction française par Alexandre de Humboldt (4).

III.—Une lettre adressée de Lisbonne, encore à Laurent de Médicis, en [septembre ou octobre] 1502, au retour du voyage pendant lequel avait été écrite la lettre précédente, formellement rappelée dans celle-ci : c'est un premier aperçu des résultats de l'expédition, avec promesse d'une relation ultérieure plus étendue. Cette lettre a été publiée pour la première fois par Bartolozzi (5).

(1) *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, Florence 1745, in-4° : pp. 64 à 86.

(2) *Viaggi d'Americo Vespucci*, Florence 1817, in-8° : pp. 50 à 69.

(3) *Il milione di Marco Polo*, Florence 1827, in-4° : tome I, pp. LII à LIX.

(4) *Géographie du Nouveau Continent*, tome V, pp. 34 à 44.

(5) *Ricerche istoriche critiche circa alle scoperte d'Americo Vespucci con l'aggiunta di una relazione del medesimo fin ora inedita*, Florence 1789, in-8° : pp. 168 à 180.

IV. — Une lettre non datée, qui nous paraît être des premiers mois de l'année 1503, adressée pareillement de Lisbonne au même Laurent de Médicis, débutant par rappeler la précédente, et contenant la relation promise. Cette lettre a été publiée pour la première fois, à ce qu'il semble, dans la même année, en latin, par Jean Lambert, imprimeur à Paris, en un cahier in-4° de 6 feuillets, sans indication du lieu ni de la date de l'impression, avec cet intitulé : *Albericus Vespucius Laurentio Petri Francisci de Medicis salutem plurimam dicit.* Pour le dire en passant, une désignation si claire du personnage à qui la lettre est adressée aurait dû épargner aux critiques (1) d'oiseuses discussions sur ce point. Quant au traducteur latin (Giuliano di Bartolommeo del Giocondo), il se fait ainsi connaître dans l'épilogue : « ex italica in latinam linguam Jocundus interpres hanc epistolam vertit. »

Une autre édition latine de 8 feuillets, très petit in-8° (que l'on a pris à tort pour un in-16), pareillement sans désignation du lieu ni de la date, mais avec le nom de Gilles de Gourmont, qui implique l'impression à Paris, dut suivre de près; elle a pour titre : *Mundus novus, de naturâ et moribus et ceteris id generis gentisque in novo mundo operâ et impensis serenissimi Portugaliæ regis invento.* — On trouve en outre décrites ou signalées par Brunet (2) cinq autres éditions latines, dont trois (*Mundus novus*) sans lieu ni date, et deux

(1) Santarem, *Recherches sur Vespuce*, Paris 1842, in-8° : pp. 59 à 64.

(2) *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris 1842 à 1844, 5 vol. gr. in-8° : tome IV, pp. 596 et 597.

datées, l'une (*Mundus novus*) de 1504 chez Ottmar à Augsbourg, l'autre (*De orâ antarcticâ*) de 1505 chez Hupfuff à Strasbourg.

L'une des éditions latines de Paris, probablement celle de Gilles de Gourmont, reçue dans une ville d'Allemagne au mois de mai 1505 (1), y servit de texte à une version allemande, intitulée : *Von den neüw gefunden Region die wol ein Welt genent mag werden durch den christlichen Künig von Portugal wunderbarlich erfunden;* mais le lieu ni l'année d'impression ne sont désignés. — Brunet (2) signale encore trois autres éditions allemandes, de Strasbourg 1506, Leipzig 1506, et Strasbourg 1508, avec le titre : *Von den nüwen Insulen und Landen so yttz kürtzlichen erfunden synt durch der Künig von Portugall.*

Une première version italienne, faite expressément sur la rédaction latine du Giocondo (*el Jocondo interprete*), fut imprimée dans la collection de voyages publiée à Vicence en 1507, par Montalboddo Fracan [zano] comme porte la dédicace à Joanne Maria Anzolello, ou Fracanzio da Monte-Alboddo comme l'explique Morelli (3), en un mince volume in-4° ayant pour titre *Paesi novamente ritrovati et Novo mondo da Alberico Vespucci florentino intitolato*, dont on cite d'autres éditions pareillement italiennes, de Vicence 1508, de Milan

(1) « Auss Latein ist diss Missive in Teutsch gezogen auss dem » Exemplar das von Pariss kam in Mayen Monet nach Christi Geburt » xv hundert und funff Jar ».

(2) *Ubi suprà*, p. 597.

(3) *Lettera rarissima di Cristoforo Colombo*, Bassano 1810, in-8 : pp. 45-46.

1508, 1512 et 1519, toutes in-4°, et une de Venise 1521, in-8°; sans parler des versions de seconde main qui en furent données en latin, en allemand et en français (1), comme nous le dirons plus loin à propos du voyage de Vincent Pinçon.

Une autre rédaction italienne fut donnée en 1550 par Ramusio, dans sa collection des *Navigazioni et Viaggi* (2), avec une adresse à Pierre Soderini, ce qui offre une différence frappante avec toutes les publications antérieures. En reproduisant à nouveau en 1745 cette même lettre de Vespuce conformément à la rédaction de Ramusio, Bandini (3) eut soin de restituer l'adresse à Laurent de Médicis le jeune, constatée par les éditions latines primitives ; et c'est ainsi qu'elle a été réimprimée en 1817 dans le volume de Canovai.

La date de cette lettre a été, par une fausse interprétation du sens de quelques phrases qui la terminent, supposée par Bandini (4), et même par Humboldt (5), devoir être postérieure au retour du quatrième voyage du navigateur florentin, c'est-à-dire au 18 juin 1504, tandis qu'elle a été certainement écrite, ainsi que l'a très bien compris Bartolozzi (6), entre le 7 septembre 1502 fin du troisième voyage, et le 10 mai 1503 com-

(1) Mathurin du Redouer, qui déclare avoir fait sa traduction sur l'Italien, translate aussi *il Jocondo interprete* en *le joyeulx interpréteur* (fol. 76).

(2) Tome I, folios 140 verso à 143 verso.

(3) *Ubi suprà*, pp. 100 à 121.

(4) *Ibidem*, pp. LIV-LV.

(5) *Géographie du nouveau continent*, tome IV, p. 169.

(6) *Ricerche historico-critiche*, p. 66.

mencement du quatrième et date de la mort de Laurent de Médicis destinataire de la lettre : il suffit, pour s'en convaincre, de peser plus attentivement les termes qui ont causé l'erreur. Qu'on nous pardonne une petite digression sur ce point. Voici les phrases les plus significatives :

« Queste sono le cose che in questa *ultima* naviga-
» zione ho reputate degne da sapere ; nè senza cagione
» ho chiamato quest' opera *Giornata terza*, perciocchè
» prima *io avea composti due altri libri* di questa navi-
» gazione la quale di comandamento del Re Ferdi-
» nando di Castiglia feci verso ponente, e in quei asse-
» gnatamente *scrissi* di molte cose non indegne da sa-
» pere..... Le *altre due* giornate penso di *differirle in*
» *altro tempo*..... Ma poichè ho indugiato infine al pre-
» sente giorno a far quest' opera, peravventura vi ag-
» giugnerò la *quarta giornata*. Ho in animo di nuovo
» andare a cercar quella parte del mondo che riguarda
» mezzogiorno ; e per mandare ad effetto un cotal pen-
» siere, già sono apparecchiate e armate due cara-
» velle... » etc.

Il ressort évidemment de cet ensemble, que le troisième voyage de Vespuce, *giornata terza*, est bien, au moment où il écrit, son dernier voyage accompli, *ultima navigazione ;* qu'il avait déjà composé, *avea composti*, qu'il a rédigé, *scrissi*, les récits de ses deux précédents voyages, *due altri libri*, *altre due giornate*, dont il diffère l'envoi, *penso di differirle in altro tempo ;* et puisqu'il a tardé ainsi, peut-être, *per avventura*, pourra-t-il y joindre un quatrième récit, *la quarta giornata*, car il projette, *ho in animo*, d'aller de nouveau

courir ces parages du sud, et déjà, pour l'exécuter, il y a deux caravelles toutes prêtes..... Certes, s'il parle de son quatrième voyage, ce n'est pas qu'il l'ait fait, c'est qu'il va le faire ; il en est assez près puisque déjà deux caravelles sont armées et approvisionnées, pas assez près cependant pour savoir encore que c'est avec six navires qu'il partira ; et puisque son départ eut lieu le 10 mai suivant, nous ne pouvons nous éloigner beaucoup de la vérité en estimant qu'il écrivait ces choses un ou deux mois auparavant, vers le milieu de mars par exemple.

D'où il suit que l'impression de la lettre où elles sont consignées ne peut être rapportée ni à l'année 1501 comme l'indiquent Meusel (1) et Camus (2), ni à l'année 1502 comme le conjecture Brunet (3).

V. — Le cinquième et dernier document qui nous soit parvenu de Vespuce, est une longue lettre du 4 septembre 1504, adressée de Lisbonne à son ami d'enfance le gonfalonier perpétuel de la république de Florence, Pierre Soderini. Elle a été publiée pour la première fois, sans indication du lieu ni de la date de l'impression, en un mince volume petit in-4° de 16 feuillets, d'une grande rareté, intitulé : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi;* Bandini en 1745, et l'éditeur posthume de Canovai en 1817, l'ont reproduite d'après cette édition originale.

(1) *Bibliotheca historica*, tome III, part, I, pag. 265.

(2) *Mémoire sur les grands et petits voyages*, p. 130.

(3) *Manuel du libraire*, tome IV, p. 597.

On peut conjecturer qu'une copie, ou peut-être une traduction française, envoyée par Soderini à René d'Anjou, duc de Lorrraine et de Bar, roi (*in partibus*) de Jérusalem et de Sicile, fut communiquée par ce prince à un cosmographe en renom dont il était le Mécène, Martin Waltzemüller de Fribourg (qui latino-grécisait son nom en Hylacomylus), et que celui-ci, traduisant cette lettre en latin avec la préoccupation de la source d'où elle lui venait, la supposa adressée à son protecteur, et transforma naïvement en *Vestra Majestas* la *Vostra Magnificenza* de Soderini, sans se douter que les souvenirs d'ancienne camaraderie d'études sous l'oncle Frà Giorgio-Antonio Vespucci, eussent un autre destinataire que le duc de Lorraine son seigneur.

Cette traduction latine, imprimée à la suite d'une Introduction à la Cosmographie, du même Valtzemüller, parut pour la première fois à Saint-Dié, le 25 avril 1507, en un petit volume in-4°, si promptement enlevé que dès le 29 août de la même année il en était publié une seconde édition pareillement à Saint-Dié ; on en connaît encore une de Strasbourg en 1509, une de Lyon sans date, supposée de 1510, et deux de Venise en 1535 et 1554 (1). Ces éditions multipliées d'un livre publié loin de Vespuce et sans son concours, propagèrent son nom dans toute l'Europe, et l'immortalisèrent en l'attachant indélébilement au Nouveau Monde, sans qu'Améric fût lui-même complice de cette injure à la mémoire de l'illustre découvreur génois.

(1) Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, tome IV, p. 114.

Le *Novus Orbis* de Grynæus reproduisit la version de Waltzemüller, à Paris en 1532, et à Bâle en 1532, 1537 et 1555; elle reparut en 1616 dans l'édition restreinte de Rotterdam; elle a été réimprimée en 1829 par Navarrete (1) d'après l'édition de Strasbourg 1509. La traduction allemande du *Novus Orbis*, publiée à Strasbourg en 1534, contint naturellement celle de la version latine de Waltzemüller qui y était reproduite; et les héritiers De Bry firent retraduire en latin la version allemande du *Novus Orbis*, pour l'insérer en 1619, en deux fractions, dans la xe partie des *Grands voyages* et la xie partie des *Petits voyages.*

Ramusio, en 1550, inséra dans son premier volume (2) une traduction italienne, faite sur le latin de Waltzemüller, de la portion relative aux deux derniers voyages, se réservant d'insérer l'autre partie dans un volume ultérieur consacré aux voyages espagnols. Enfin nous avons une version française de la version italienne de Ramusio, dans l'édition de Jean Temporal, parue à Lyon en 1556 en deux volumes in-folio, et réimprimée à Paris en 1830 en quatre volumes in-8°.

NOTE I.

Dans son écrit intitulé : *As primeiras negociações diplomaticas respectivas ao Brasil,* compris dans l'unique

(1) *Viages y descubrimientos*, tome III, pp. 191 à 290.
(2) *Navigazioni et Viaggi*, folios 138 verso à 140 verso.

volume des Mémoires de l'Institut de Rio de Janeiro (1), M. de Varnhagen, analysant la correspondance de l'envoyé portugais à la cour d'Espagne, Alvaro Mendes de Vasconcellos, du 18 septembre au 24 décembre 1531, avec son gouvernement, y relève le compte rendu d'une conversation avec l'Impératrice, à qui le diplomate avait rappelé une précédente demande « que cada huma das » partes averiguasse quando tinham primeiro os de » cada nação descuberto o Rio da Prata; pois que por » parte de Portugal fôra elle descuberto por huma » armada que là fôra no tempo de ElRey D. Manoel, » e da qual fôra por chefe hum tal D. Nuno Manuel, e » que a final se veria a quem tocava a primacia do desco- » brimento, que era o verdadeiro direito de posse (2). »

Au surplus, l'hypothèse du commandement de l'expédition de 1501 par Nuno Manuel s'est aussi présentée à l'esprit de M. de Varnhagen : « Em um docu- » mento lemos que mandou ainda ao Rio da Prata uma » expedição sob o commando de D. Nuno Manoel; po- » rêm nem se quer a certeza nos resta de que essa não » fosse a de 1501 (3). »

Quel qu'ait été le chef de l'expédition exploratrice de 1501, c'est la seule à laquelle semblent pouvoir être rapportées les dénominations, puisées dans le martyrologe romain, qui se suivent sur la côte brésilienne dans l'ordre du calendrier, et dont on voit figurer une partie dès 1507 dans la carte de Jean Ruysch qui ac-

(1) Voir ci-dessus, à la fin de la note A.

(2) *As primeiras negociações*, p. 133.

(3) *Ibidem*, p. 123.

compagne la célèbre édition latine de Ptolémée donnée à Rome par Marco Beneventano ; M. de Varnhagen en a ingénieusement fait, dans ses annotations au *Diario de Pero Lopes* (1), un relevé critique et raisonné, dont l'intérêt spécial nous détermine à le reproduire ici :

[1501]	16 août. Saint-Roch.........	*Cabo de São Roque*
	28 août. Saint-Augustin......	*Cabo de Santo-Agostinho.*
	29 septembre. Saint-Michel...	*Rio de São-Miguel.*
	30 septembre. Saint-Jérôme...	*Rio de São-Jeronimo.*
	4 octobre. St-Franç.-d'Assise.	*Rio de São-Francisco.*
	21 octobre. Les 11,000 vierges de Cologne.....	*Rio das Virgens.*
	13 décembre. Sainte-Luce....	*Rio de Santa-Luzia.*
	21 décembre, Saint-Thomas. .	*Cabo de São-Thomé.*
	25 décembre. Naissance du Sauveur........	*Bahia do Salvador.*
[1502]	1er janvier.....	*Rio de Janeiro.*
	6 janvier. Les Rois.........	*Angra dos Reis.*
	20 janvier. Saint-Sébastien...	*Ilha de São-Sebastian.*
	22 janvier. Saint-Vincent. ...	*Rio ou Porto de São Vicente.*

NOTE J.

« Astur Ovetensis avito genere quidam, nomine » Joannes Dias de Solis, qui se Nebrissæ, quæ doctos » edit viros, natum inquit. » C'est ainsi que le désigne Pierre Martyr d'Anghiera, vers la fin de sa deuxième décade (2) ; il l'avait déjà nommé « Joannes quidam

(1) *Diario*, pp. 88 à 90.

(2) *De rebus Oceanicis*, Cologne 1574, in-8; decad. II, lib. x, p. 201.

» Diaz Solisius nebrissensis » à la fin de la décade précédente (1).

Que Solis tirât son origine d'une famille d'Oviedo dans les Asturies, nous n'avons aucun motif de le nier; qu'il fût devenu habitant ou bourgeois de Lebrija après son établissement en Espagne, rien ne semble s'y opposer; mais qu'il y fût né, cela paraît moins certain, puisque le fait est contesté. Damien de Goes, en sa chronique (2) en fait un pilote portugais : « Per erros » que hum piloto portuguez per nome Joam Dias » Golis cometeo, fugio destes regnos et se foi a Castella, onde persuadio a alguns mercaderes que ar» massem duas naos, et que elle as guiaria à terra de » Sancta-Cruz do Brasil, et as traria carregadas de » mercadorias em que fezessem muito proveito; com » as quaes naos seguio sua viagem et tornou neste » anno m. d. xvj. Do que sendo avisado Dom Carlos » Rei de Castella archeduque de Austria, per cartas » del Rei Dom Emanuel, escreveo aos regedores de » Sevilha que castigassem todolos culpados neste ne» gocio como quebrantadores das pazes et capitulações » feitas entre os Reis de Castella et destes regnos; o » que elles fezeram com muito rigor et diligencia. »

Il est évident que le célèbre chroniqueur accommode et brouille à sa façon des faits dont il n'a eu qu'une connaissance imparfaite, le tout assaisonné d'une coquille typographique défigurant Solis en Golis.

Le pilote Jean Diaz de Solis, quelle que fût sa natio-

(1) *De rebus Oceanicis*, decad. I, lib. X p. 120.
(2) Part. IV, cap. xx : tome II, p. 437.

nalité, avait quitté le Portugal pour certains griefs, le fait n'est pas douteux, mais ces griefs n'étaient pas d'avoir commis quelque faute, c'était de ne pouvoir se faire payer de sommes considérables qui lui étaient dues; il avait fait marché avec des armateurs pour une expédition au Brésil, oui sans doute, c'est ainsi qu'il faisait son expédition de 1515 secrètement subventionnée par le roi d'Espagne, mais il avait alors trois navires, et c'est pour l'expédition de 1508 qu'il en avait deux : l'expédition de 1515 revint en Espagne, non en 1517, mais avant septembre 1516 (1), et Solis, qui y avait péri, ne put en revenir et être puni à cette époque; mais nous savons qu'au retour de l'expédition de 1508 il fut emprisonné, non sur les plaintes du roi de Portugal, qui ne se produisirent que plus tard, mais à la suite de différends avec Pinçon : ces plaintes du roi de Portugal, insinuées par son ambassadeur en 1512, n'empêchèrent pas l'expédition, et renouvelées en 1516 (2), elles ne pouvaient plus avoir d'effet à l'égard de Solis. On voit, par cet échantillon, combien même ce Damien de Goes, dont l'exactitude est tant vantée, a pu accumuler de confusion sur un point unique.

Quoi qu'il en soit, son indication relative à la nationalité, naturelle ou acquise, de notre navigateur, et à son expatriation volontaire, se trouve confirmée par les détails sur les sujets de plainte par lui articulés, et sur les démarches faites près de lui pour le ramener, contenus dans la correspondance de l'ambassadeur portu-

(1) Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome III, p. 50.

(2) Herrera, *Historia de las Indias*, decad. II, lib. II, cap. viij.

gais Jean Mendes Vasconcellos avec son souverain; Navarrete (1) rapporte deux lettres de ce seigneur, écrites de Logroño le 30 août et le 7 septembre 1512, où se rencontrent de significatives révélations : « João
» Diz de Solis, o piloto que me Voss' Alteza escreveo
» que lhe dizerão que hia a Malaca, està aqui; e man-
» dei-o muitas vezes buscar,..... e elle se me fez muito
» agravado de Voss' Alteza, e o principal agravo he
» não lhe pagarem o que se lhe deve,.... e diz que de-
» sesperado de se lhe não pagar, se veo quà..... O João
» Diz de Solis diz que lhe dão quà 200 cruzados cad'
» anno,..... e mais que he piloto môr, e outros ventos.»
— « Eu tomei por fundamento dizer-lhe..... que eu
» trabalharia todo o que podesse por que Voss' Alteza
» lhe perdoasse e lhe fizesse mercè..... » etc.

Solis était bien en effet, comme il le disait à l'ambassadeur portugais, pilote-major de Castille depuis la mort de Vespuce (2), et il eut Sébastien Cabot pour successeur dans cette charge.

NOTE K.

Sébastien Cabot, le second des trois fils du vénitien Jean Cabot établi à Bristol, après avoir navigué plusieurs années au compte du roi Henri VII d'Angleterre, à la recherche d'un passage au nord-ouest pour aller

(1) *Ubi suprà*, tome III, pp. 127 à 133.

(2) Cédule royale du 28 mars 1512, dans Navarrete, *ubi suprà*, tome III, p. 305.

aux îles des Épices et en Chine, avait été sollicité d'entrer au service de l'Espagne, où il fut admis en effet avec le titre de capitaine, par cédule royale du 20 octobre 1512 (1), et engagé pour un voyage qu'il devait entreprendre au printemps de 1516 ; mais la mort de Ferdinand le Catholique, avant que l'expédition fût préparée, fit avorter ce projet, et Cabot, revenu en Angleterre, exécuta en 1517, pour Henri VIII, un nouveau voyage au nord-ouest, qui eut peu de succès. Rappelé en Espagne, il y succéda en 1518 (2) à Solis comme pilote major de Castille, et fit partie, en cette qualité, des conférences de Badajoz relatives à la ligne de démarcation, au mois d'avril 1524 (3).

Chargé, par acte du 4 mars 1525, d'une expédition aux Moluques par le détroit de Magellan, il eut à lutter, comme Magellan et comme Solis, contre de sourdes intrigues s'attachant à faire avorter son entreprise. Enfin il partit de San-Lucar le 3 avril 1526 avec quatre navires ; mais des jalousies de nationalité, les dissensions intestines qui s'ensuivirent, l'insuffisance des approvisionnements, et surtout la perte du navire amiral, comme le remarque très bien Galvam (4), le forcèrent à s'arrêter dans le fleuve de Solis, où il arriva le 15 février 1527, et qu'il remonta fort haut, établissant sur sa route plusieurs postes fortifiés, notamment le fort de son nom sous l'invocation du Saint-Esprit. Quelques

(1) Navarrete, *Disertacion sobre la historia de la Náutica*, p. 138.

(2) Herrera, decad. II, lib. III, cap, vij.

(3) Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome IV, pp. 339 à 341.

(4) *Tratado dos descobrimentos antigos e modernos feitos até a era de* 1550, Lisbonne 1731, in-fol., p. 68.

lames d'argent, ou de *plata* comme disent les Castillans (et comme nous disons nous-mêmes pour désigner la vaisselle de ce métal), qu'il recueillit dans sa navigation sur ce fleuve, et qu'il envoya en Espagne, firent oublier le nom de Solis, remplacé désormais par celui de la Plata. Après avoir attendu vainement pendant plus de trois années les renforts qu'il avait demandés en Europe, Cabot revint à Séville à la fin de juillet 1530, ainsi que le constate une lettre adressée au roi de Portugal le 2 août suivant, par le docteur Simon Alphonse, un des agents de ce prince, et publiée par M. de Varnhagen dans son appendice (1); il fut, à son arrivée, emprisonné à la poursuite des familles de quelques-uns de ses compagnons qui avaient péri dans l'expédition, et bientôt remis en liberté sous caution (2).

Il reprit alors l'exercice de sa charge de pilote major, et le continua jusqu'en 1548, qu'il retourna en Angleterre pour y finir ses jours.

Il avait publié quatre ans auparavant, en 1544, une grande mappemonde elliptique de 1 mètre 48 centimètres de large sur 1 mètre 11 centimètres de haut, accompagnée, sur les côtés, de deux *tables* de légendes explicatives nombreuses et étendues : la Bibliothèque impériale de Paris en possède un exemplaire, acheté en Allemagne en 1844 par les bons offices de M. de Martius (3). Un fac-simile de ce précieux document est

(1) *Historia do Brazil*, p. 439, note 26.

(2) Rapport du Conseil des Indes, du 16 mai 1531, dans NAVARRETE, *Viages y descubrimientos*, tome V, p. 333.

(3) *Bulletin de la Société de géographie*, 3ᵉ série, tome II, p. 409.

compris dans la collection, si belle et si utile, des *Monuments de la Géographie*, de M. Jomard, qui se propose de faire imprimer aussi les textes qui complètent l'œuvre de l'habile cosmographe. Il ne se trouve sur l'original aucune indication du lieu de publication, non plus que de l'artiste à qui l'exécution en est due, ainsi que le faisait remarquer en 1570 Abraham Ortelz dans le catalogue des cartes qui lui ont servi pour la rédaction de son *Theatrum orbis terrarum* (1). Il n'est pas sans intérêt d'annoter que dans un des angles de la carte sont figurées les armes impériales de Charles-Quint.

Un exemplaire de la mappemonde de Cabot se conservait à Oxford en 1566, comme nous le savons par le témoignage de Nathan Kochhaf (plus connu sous le nom gréco-latin de Chytræus), qui copia les légendes annexées au-dessous, moins pour la latinité (*quæ non magna est*, dit-il), que pour le fond même des choses y contenues, insérant le tout dans ses *Variorum in Europa itinerum deliciæ*, dont il existe trois éditions, toutes trois imprimées à Herborn, chez Christophe Corvin, dans le format in-8° du temps, sous les dates successives de 1594, 1599 et 1606 (2). Une collation com-

(1) Il faut distinguer dans les exemplaires de cet ancien atlas, la date de l'édition et celle du tirage, et ne point compter autant d'éditions, c'est-à-dire de rédactions révisées, que de dates différentes : je possède personnellement un beau tirage, daté de 1571, de l'édition princeps de 1570. Une bonne recension bibliographique est encore à faire du *Théâtre* d'Ortelz, qui est bien digne d'un pareil travail.

(2) Dans l'édition princeps, que je possède, les légendes de Cabot occupent 23 pages (773 à 795); les deux autres éditions, plus compactes, et calquées exactement l'une sur l'autre, n'y emploient que

parative de cette publication avec les légendes latérales de la carte de Paris, donne lieu de reconnaître quelques variantes légères, propres à constater que les deux exemplaires n'étaient pas identiques : outre que les légendes étaient différemment placées, chose peu importante puisqu'elles forment dans tous les cas un appendice typographique annexé après coup ; ces légendes, portant de part et d'autre les mêmes numéros de référence, sont données à la fois en espagnol et en latin dans la carte de Paris ; celles que Nathan Kochhaf a relevées sur l'exemplaire d'Oxford sont exclusivement latines, et il y a de plus, à chaque numéro de celles-ci, un titre spécial, qui manque à celles de l'exemplaire parisien. Au n° 8, une date de 1494 correctement écrite dans ces dernières (1) se trouve, par une bourde typographique qui ne remonte peut-être pas plus haut que la copie de Kochhaf, transformée en une date im-

16 pages, (599 à 614) : « Sub tabulis geographicis sequentes inscriptiones leguntur » etc. C'est vraisemblablement d'après la transcription, dans le livre de Kochhaf, de la légende xvii de Cabot, que Guillaume Delisle, dans une notice sur la déclinaison de l'aimant, disait que « le premier qui l'ait publiée a été Caboto, navigateur vénitien, en 1549 ». (*Histoire de l'Académie des sciences*, *année MDCCXII*, Paris 1731, in-4, p. 17.)

(1) Cette légende, intitulée dans Kochhaf *De terra nova, quam vulgus Baccalios appellat*, commence ainsi dans le texte espagnol de la carte de Paris : « Esta tierra fué descubierta par Joan Caboto veneciano y Sebastian Caboto su hijo, anno del nacimiento de nuestro » salvador Jesu-Christo, de M CCCC.XCIIII, a veinte y quatro de Junio por la mannana », et dans la version latine : « Terram hanc » olim nobis clausam aperuit Joannes Cabotus venetus, nec non Sebastianus Cabotus ejus filius anno ab orbe redempto 1494, die vero » 24 junii, hora 5 sub diluculo ».

possible de 1594 : mais ce qui est plus significatif, c'est qu'au n° 17, la date de 1544 relative à la publication de la carte de la Bibliothèque impériale de Paris, est changée en 1549 pour la carte d'Oxford. Voilà donc, à ce qu'il semble, deux éditions successives bien caractérisées, l'une antérieure, l'autre postérieure au retour de Cabot en Angleterre.

Nous avons la preuve irrécusable de l'existence d'une autre édition, différente des deux premières : Hakluyt (1) a copié sur la carte de Cabot, *gravée par Clément Adams* (le rédacteur latin de la relation de Chancelor), et dont on pouvait voir des exemplaires tant au palais de Westminster que chez beaucoup d'anciens marchands, une des légendes, le n° 8 des éditions de Paris et d'Oxford : or c'est une rédaction modifiée, offrant un latin plus médiocre encore que celui dont Kochhaf faisait si peu d'estime (2); on peut conjecturer que c'est une version nouvelle du texte espagnol original. De plus, le millésime 1494 de Paris, 1594 de Kochhaf, devient 1497 dans Hakluyt; mais ce n'est probablement point ici une faute d'impression, et l'on peut soupçonner une correction volontaire hasardeusement intro-

(1) *Voyages, navigations, traffiques and discoveries of the English nation*, Londres 1598 à 1600, trois vol. in-fol.; tome III, p. 6 : « An » extract taken out of the map of Sebastian Cabot, cut by Clement » Adams, concerning his discovery of the west Indies, which is to be » seene in her Maiesties privie gallerie at Westminster, and in many » other ancient merchants houses ».

(2) « Anno domini 1497 Joannes Cabotus venetus, et Sebastianus » illius filius eam terram fecerunt perviam, quam nullus priùs adire » ausus fuit, die 24 junii, circiter horam quintam bene mane ».

duite par le reproducteur Clément Adams. Évidemment voilà bien une troisième édition, dont nous ignorons la date, mais que l'intervention d'un graveur étranger doit nous faire supposer postérieure à la mort de Cabot (1), puisqu'au dire de Richard Willes, l'édition originale, dont il cite un exemplaire appartenant au comte de Bedford à Cheynies (2), était de la propre main du célèbre navigateur.

Il n'est pas aussi certain qu'il y ait lieu de considérer comme offrant une édition différente des trois précédentes, la carte appendue dans la galerie royale de Whitehall, dont parle sir Humphrey Gilbert (3). Cela ne serait point douteux si ce qu'il en dit était littéralement puisé dans les légendes et ne pouvait être simplement conclu des délinéations graphiques. Dans tous les cas Gilbert parle du 11 juin, au lieu du 24 juin que mentionnent les trois autres éditions; mais il faut bien

(1) La date de cette mort, postérieure au 29 mai 1557, paraît avoir suivi d'assez près.

(2) Hakluyt, *ubi suprà*, tome III, p. 25 : « Sebastian Cabot in his » table which the earle of Bedford hath at Cheinies »; et p. 26 : « as in » his owne discourse of navigation you may reade in his carde drawen » with his owne hand ». (*Certaine other reasons or arguments to proove a passage by the Northwest, learnedly written by M. Richard Willes gentleman*).

(3) Hakluyt, *ibidem*, tome III, p. 16 : « Sebastian Cabota....., des- » cribed this passage in his Charts, which are yet to be scene in the » Queens Majesties privie Gallerie at Whitehall ».—« He sayled... on » the northside of Terra de Labrador the eleventh of June, until he » came to the septentrional latitude of 67 degrees and a halfe ». (*A discourse written by sir Humfrey Gilbert knight, to prove a passage by the Northwest to Cathaia and the East Indies*).

se garder de croire, avec Campbell (1), que le portrait de Sébastien Cabot, peinture attribuée à Holbein, et qui de la galerie de Whitehall a passé de mains en mains à la famille Harford (2), fût gravé sur la carte que nous signalons : une locution amphibologique de Purchas (3) a seule causé l'équivoque. En présence d'indications si peu assurées, nous n'osons affirmer qu'il y eût là indubitablement une quatrième édition ; mais sous cette réserve, nous pouvons sans inconvénient tenir compte spécial de l'édition de Whitehall.

Qu'on nous pardonne ces détails, qui n'étaient encore nulle part recueillis, et qui déterminent les bases fondamentales de toute nouvelle étude sur Cabot. Il y faut ajouter, outre les éléments rassemblés au commencement du troisième volume de Hakluyt, avec les importantes notices de Pierre Martyr, de Galvam, de

(1) *Lives of the Admirals and other eminent british seamen*, Londres 1781, 4 vol. in-8 : tome I, pp. 259-260, à l'article *Historical memoirs of sir John Cabot* : « On the map of his discoveries drawn by his son » Sebastian and cut by Clement Adams which hung in the privy Gal- » lery at Whitehall, there was this inscription under the author's pic- » ture : *Effigies Seb. Caboti angli* », etc. (p. 314 de l'édition de 1817).

(2) Biddle, *A memoir of Sebastian Cabot*, appendice F, pp. 323 à 325. — Woodbine Parish, *Buenos-Ayres and the Rio de la Plata*, *second edition enlarged*, Londres 1852, in-8 : le frontispice de cette nouvelle édition offre précisément une gravure sur bois du portrait de Sebastien Cabot par Holbein, inséré aussi dès 1825 dans les *Memoirs of Bristol* de Seyer.

(3) Purchas, *his pilgrimes*, Londres 1625, 4 vol. in-fol. : tome IV, p. 1812, à la marge : « Sir Seb. Cabota. His picture in the privie gal- » lerie at Whitehall hath these words : Effigies Seb. Cabotæ angli » etc. et dans le texte : « the map with his picture in the privy Gallery ».

Ramusio et de Herrera, et les constatations graphiques de Jean de la Cosa, l'excellent Mémoire sur Cabot dû à la haute critique de l'américain M. R. Biddle (1) et qu'un biographe récent a plaisamment transformé en des mémoires laissés par Cabot (2); il faut, pour compléter cette provision de documents essentiels, y joindre une lettre de Laurent Pasqualigo de Londres, à ses frères de Venise, publiée pour la première fois par M. Rawdon Brown, et reproduite en dernier lieu par le comte Miniscalchi (3). Il est moins indispensable de recourir à la notice du cardinal Zurla (4), à la dissertation de M. Roux de Rochelle (5), ou à la récente étude bibliographique de M. Kohl (6).

Les expéditions de découvertes des deux intrépides navigateurs du nom de Cabot, Jean et Sébastien, le père et le fils, ont été l'objet de beaucoup d'incertitudes et de confusion, non encore suffisamment éclair-

(1) *A memoir of Sebastian Cabot, with a review of the history of maritime discovery, illustrated by documents from the rolls, now first published*, Londres 1831, in-8; remis en circulation avec quelques cartons et un nouveau frontispice, comme *seconde édition*, Londres 1832.

(2) *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Didot, in-8; tome VIII, 1854.

(3) *Le Scoperte artiche*, Venise 1855, in-8 avec atlas : p. 128.

(4) *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani piu illustri*, Venise 1818, deux vol. gr. in-4 : tome II, pp. 274 à 286.

(5) *Bulletin de la Société de Géographie* d'avril 1832, tome XVII, pp. 197 à 217.

(6) *A descriptive catalogue of maps relating to America mentioned in Hakluyt*, Washington 1857, in-8 : pp. 11 à 16.

cies par une judicieuse critique. En attendant le jugement des maîtres compétents que nous savons engagés dans ces recherches (M. Jomard, M. Asher, M. da Silva), voici comment nous semblent devoir être résumés et coordonnés les faits qui ressortent des documents et des témoignages les plus assurés.

Dès 1494, Jean Cabot fit, avec son fils Sébastien, un premier voyage à ses frais, vers le nord-ouest, et aperçut le 24 juin, à 5 heures du matin, une terre inconnue, et une île à laquelle fut donné le nom de Saint-Jean, patron du jour de la découverte (1).

Puis, en vertu de lettres royales d'Henri VII d'Angleterre, datées du 5 mai 1496 (2), ils effectuèrent, sur un navire armé à Bristol aux frais de ce prince, et accompagné de trois bâtiments marchands, un second voyage, dont ils étaient de retour au commencement d'août 1497 (3), au bout de trois mois de voyage, après une navigation de trois cents lieues le long d'une côte sur laquelle ils avaient planté les bannières de Saint-Georges et de Saint-Marc en l'honneur de l'Angleterre et de Venise leur double patrie, sans avoir rencontré un seul habitant.

Après de nouvelles lettres royales du 3 février 1498 (4), Sébastien Cabot prenait, au lieu et place de son père empêché ou peut-être mort, le commandement

(1) Carte de Cabot, légende n° 8, dans l'exemplaire de Paris, et dans celui d'Oxford suivant Kochhaf, p. 781.

(2) Hakluyt, tome III, pp. 4 et 5.

(3) Biddle, p. 80, à la note; et lettre de Laurent Pasqualigo, du 23 août 1497, dans Miniscalchi, *Scoperte artiche*, p. 128.

(4) Biddle, pp. 76-77.

d'une troisième expédition composée de deux bâtiments armés aux frais du roi et portant trois cents hommes, avec lesquels il alla encore sous ces froides latitudes, où la rigueur de la saison, bien qu'on fût au mois de juillet, lui fit perdre une grande partie de son monde. Après avoir atteint 56° à 58° de latitude septentrionale, il fut arrêté par les banquises et les îles flottantes de glace, redescendit la côte jusqu'à la hauteur du détroit de Gibraltar; et, ses vivres étant épuisés, il revint en Angleterre (1), ramenant avec lui trois sauvages, qui furent présentés au roi quelque temps après (2).

Enfin, en 1517, Henri VIII l'envoya sur ses vaisseaux, en compagnie de sir Thomas Pert, poursuivre sur les mêmes côtes la recherche du passage au nord-ouest; il s'éleva cette fois jusqu'à 67° 30' de latitude septentrionale, qu'il atteignit le 11 juin (3); la mer était

(1) Pierre Martyr, decad. III, lib. vi, pp. 267-268. — Ramusio, tome I, fol. 415 A (*Discorso sopra li viaggi delle spetierie*). — Galvam, p. 32. — Gomara, *Historia general de las Indias*, cap. xxxix; dans Barcia, *Historiadores primitivos*, Madrid 1749, 3 vol. in-fol : tome II, p. 30. — Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, Paris 1558, in-8° : p. 149.

(2) Hakluyt, tome III, pp. 9-10. — Biddle, pp. 44 et 229 : il semble oublier que le fait rapporté dans le passage de Robert Fabian transcrit par Hakluyt est indiqué sous la rubrique de la 14e année de Henri VII, c'est-à-dire avant le 14 août 1499, et qu'il est postérieur à l'administration de William Purchas comme lord maire, c'est-à-dire au 28 octobre 1498.

(3) Carte de Cabot, exemplaire de Whitehall, suivant le témoignage de Humfrey Gilbert, dans Hakluyt, tome III, p. 16; exemplaire de Cheynies, suivant le témoignage de Richard Willes, *ibidem*, pp. 25 et 26; exemplaire de Paris, dont le tracé est conforme à ces indications. — Lettre de Cabot à Ramusio, mentionnée par celui-ci dans

ouverte, mais la timidité de son collègue de commandement, et l'opposition des équipages, empêchèrent d'aller plus loin : on redescendit jusqu'aux Antilles, et l'on rentra bientôt après en Angleterre.

Quant à l'expédition de la Plata, entreprise neuf ans plus tard au compte de l'Espagne, elle fait l'objet d'une légende spéciale de la carte de Cabot (1). M. de Varnhagen a donné en 1852 dans la *Revista trimensal* (2), d'après l'original par lui copié à la Bibliothèque de l'Escurial, une lettre du 10 juillet 1528, écrite du poste de San-Salvador par un des compagnons de Cabot, nommé Louis Ramirez, lequel raconte tous les événements de cette longue campagne jusqu'à la date de sa lettre.

En désignant Sébastien Cabot dans le texte de son Histoire (3), M. de Varnhagen employe cette locution : « Sebastião Cabot, filho do maritimo de igual apellido » que descobrira por Inglaterra as costas da America » do Norte, por onde *haviam tambem navegado* os Cor- » tereaes » ; il manque à ce dernier membre de phrase un adverbe (tel que *depois* ou *em pós delles*) qui vienne préciser davantage l'ordre relatif des navigations sep-

la préface de son tome III, à la 6ᵉ page. — François Bacon, *the historie of the Reigne of king Henry the seventh*, Londres 1629, petit in-fol : pp. 187 à 189. — Herrera, decad. II, lib. v, cap. iii, pp. 113 à 115. — Biddle, chapp. xiii à xv, pp. 103 à 119.

(1) Légende n° 7 dans l'exemplaire de Paris, et dans celui d'Oxford suivant Kochhaf, pp. 779 à 781, où elle porte ce titre : *De Argenteo flumine quod vulgó Rio de la Plata nuncupatur.*

(2) Tome XV, pp. 14 à 41.

(3) *Historia do Brazil*, p. 38.

tentrionales des deux Cabot et des deux Cortereal : il ne faut pas que M. de Varnhagen, qui n'est pas en défaut sur ce point (1), trop souvent encore méconnu, laisse arriver jusqu'à lui cette réclamation un peu aggressive d'un écrivain anglais assez récent :

« Upon these voyages of the Cortereals, the Portugueze attempted to establish a claim to the discovery of Newfoundland and the adjacent coasts of north America, though there is ample historical evidence that both had been visited by the two Cabots three [*read seven*] years prior to the departure of Cortereal from Lisbon. Maps appear to have been forged to support this unfair assumption; and in a volume published by Madrignano at Milan in 1508, which represents itself to be a translation of the italian work entitled *Paesi nuovamente ritrovati*, the original letter of Pasquiligi describing the arrival of Gaspard Cortereal, is disgracefully garbled and corrupted, for the purpose, as it would seem, of keeping the prior discoveries of the Cabots in the back-ground, and advancing a fabricated claim for the Portugueze. It is unfortunate that this desingenious process of poisoning the sources of historic truth has succeeded, and that many authors, not aware of its apocryphal character, which has been acutely exposed by the biographer of Cabot, have given currency to the fable of Madrignano (2). »

(1) *Historia do Brasil*, pp. 27, et 434 note 18.

(2) *The northern Coasts of America, and the Hudson's Bay territories*, Londres 1853, post 8° : pp. 20-21. — Ce volume est attribué à M. Patrick Fraser Tytler.

NOTE L.

Il s'agit ici de Rodrigue d'Acuña, qui commandait le navire le *Saint-Gabriel*. L'histoire de ses infortunes est consignée dans deux lettres du 15 juin 1527 adressées l'une au très noble Christophe de Haro, l'autre au révérendissime Garcie de Loaysa évêque d'Osma et président du Conseil des Indes, celle-ci se référant expressément à la première. M. de Varnhagen (1) a par inadvertance confondu ces deux personnages en un seul, quoiqu'ils fussent bien distingués entre eux par Navarrete (2); notre auteur reproduit aujourd'hui intégralement, dans son appendice (3), sans juger nécessaire d'en répéter la suscription (ce qui ne serait pourtant pas tout à fait inutile), la lettre à l'évêque d'Osma, dont Navarrete n'avait donné qu'un extrait pris aux Archives de Lisbonne par Muñoz.

Mais le document le plus important à ce sujet est l'acte de notoriété dressé le 12 novembre 1528 à Fernambouc, à la requête de Rodrigue d'Acuña, d'après le témoignage des marins qui avaient partagé les mêmes hasards, acte publié en 1837 par Navarrete (4) et réimprimé en 1843 par M. de Varnhagen (5). On lit, à la suite, les déclarations de deux Bretons relatives à la

(1) *As primeiras negociaçoẽs*, p. 128.

(2) *Viages y descubrimientos*, tome V, pp. 234 à 239.

(3) *Historia do Brazil*, p. 437 note 22.

(4) *Viages y descubrimientos*, tome V, pp. 313 à 323.

(5) *As primeiras negociaçoẽs*, pp. 139 à 154.

rencontre des trois navires français qui avaient secouru le *Saint-Gabriel*. Peut-être M. de Varnhagen a-t-il donné à son récit de cette rencontre (1) une couleur un peu plus chargée qu'elle ne nous semble résulter de l'enquête même.

NOTE M.

Voici comment le fait est exposé dans la réclamation officielle du baron de Saint-Blancard.

« Promiserunt dicti Lusitani dicto Barran conservan-
» tiam usque in dictam Massiliam. Et fide sic data et
» accepta, omnes unà a dicto portu de Malega solve-
» runt..... Et die sequenti qui erat dies Assumptionis
» virginis Mariæ, dictus Dom Martin fingens velle omnes
» nautas præfectosque navium consulere circà naviga-
» tionem fiendam, accivit ad se dictum Barran et nau-
» clerum patronum suæ navis, quos adventatos, ipso
» Correa præsente et favente, Dom Martin cepit, et
» deinde alios sodales dictæ Peregrinæ, et omnes vin-
» culis dedit, vinculatosque per vim, et navi cum mer-
» cibus deprædatâ, merces, navem et homines Regi
» jamdicto serenissimo mandavit, » etc. (2)

La date de cette prise est du 15 août 1532 (et non 1531), comme le prouve une lettre royale adressée de Lisbonne le 28 septembre 1532, et plusieurs fois pu-

(1) *Historia do Brazil*, p. 40.

(2) *Ibidem*, *Notas e provas*, pp. 442-443.

bliée, notamment deux fois par M. de Varnhagen lui-même, d'abord dans ses notes au *Diario de Pero Lopes* (1), puis dans son Histoire du Brésil (2). On y lit, en ce qui concerne le fait actuel, le passage suivant :

« Na costa de Andalusia foi tomada agora pelas mi-
» nhas caravelas que andavam na armada do Estreito,
» uma náo franceza carregada de brasil, e trazida a
» esta cidade ; a qual foi de Marselha a Pernambuco, e
» desembarcou gente em terra ; a qual desfez uma fei-
» toria minha que ahi estava, e deixou là setenta (*lease*
» *trenta-sete*) homens com tenção de povoarem a terra
» e de se defenderem. »

NOTE N.

Le baron de Saint-Blancard expose le fait ainsi qu'il suit dans sa réclamation adressée à la commission arbitrale franco-portugaise :

« Inita fuit inter eos transactio quâ lautum fuit quòd
» castrum dicto Loppes pro dicto Rege serenissimo
» traderetur, et idem Loppes salvaret homines ac mer-
» ces in dicto castro existentes ; quos homines et merces
» promisit in loco libero subvehere, et dimittere fran-
» cos et liberos cum mercibus et his quæ in dicto castro
» habebant. Et dicta transactio fuit juramento dicti Lop-
» pes jurata solemniter suprà sanctum corpus Christi a
» presbytero ibi tunc consecratum. Et illo nonobstante,

(1) Pages 81 à 83 : documento VI.
(2) Pages 61 à 63.

» tradito castro dicto Loppes, idem Loppes suspendio » dedit dictum dominum Della Mote capitaneum, et vi- » ginti alios ex suis sodalibus, duosque vivos silvestri- » bus delaniandos et mandendos tradidit..... » etc. (1)

Ceci contredit singulièrement les récits bénévoles transcrits par le P. Gaspard da Madre de Deos (2) et par M. de Varnhagen dans ses additions au *Diario de Pero Lopes* (3).

NOTE O.

Un vaisseau portugais destiné pour l'Inde ayant naufragé près du rio Vermelho dans la province de Bahia, fut pillé par les sauvages de la côte, et l'équipage massacré. Miraculeusement échappé à cette tragédie en se cachant dans les bois (on montre encore l'arbre derrière lequel il s'était blotti), Diogo Alvares Correa, de Viana, découvert à son tour, devint pour les barbares un objet de respect et d'effroi en faisant usage d'une arme à feu qu'il avait eu le bonheur de sauver; les Toupinambás, émerveillés de cette étrange puissance, le désignèrent par le nom de *Caramourou* (l'homme de feu, disent les uns — le grand dragon de mer, disent les autres), et le supplièrent d'employer son irrésistible pouvoir contre les Pacês, qui venaient les attaquer : une balle alla frapper au loin le chef ennemi, et l'ascendant de Diogo

(1) Varnhagen, *Notas e provas*, p. 443.

(2) *Memorias da Capitania de S. Vincente*, pp. 139 à 143.

(3) Pages 113-114 (extrait du Fr. Augustin de Santa Maria).

Alvares n'eut plus de bornes. Les filles des guerriers les plus braves devinrent ses femmes; parmi elles se distinguait la belle Paragouassou. Or un jour qu'un navire européen était en vue, Diogo Alvares fit des signaux, un canot se détacha, et Diogo Alvares en profita pour s'échapper ; mais Paragouassou le vit, s'élança à la mer, et gagna en nageant le navire étranger, qui faisait voile pour la France. Le couple fut présenté au roi Henri II, et Catherine de Médicis donna son nom, sur les fonts baptismaux, à la belle Indienne. Il fallut s'échapper encore furtivement de cette cour séductrice, pour se conserver sujet fidèle du Portugal; le couple aventureux, revenu au Brésil, s'établit à Bahia, et bâtit, sur l'emplacement de Villa-velha une église à Notre-Dame-de-Grâce, dans laquelle une épitaphe d'une véracité plus que douteuse atteste encore que Catherine Alvares, là inhumée, avait donné à la couronne de Portugal ce pays, dont elle était souveraine, et à l'ordre de Saint-Benoît cette église élevée par elle en 1582 (1) »

Cette légende, dont les détails ont peine à s'accorder avec les conditions de la chronologie, est le sujet d'un poëme populaire au Brésil, composé par le frère Joseph de Santa-Rita Durão, sous le titre de *Caramurú*, publié pour la première fois en 1781 à Lisbonne, en un volume petit in-8° ; nous en avons en français une traduction par Eugène Garay de Monglave (2); M. de Varnhagen

(1) Qu'il nous suffise de citer simplement ici Ferdinand Denis, *Brésil*, pp. 35 à 38 : « Histoire de Caramourou et de Paragouassou l'In» dienne. »

(2) Paris 1829, 3 vol. in-12.

a donné lui-même une nouvelle édition du texte original (1).

Le nouvel éditeur a de plus, il y a une dixaine d'années, fait une étude particulière du sujet, afin d'y démêler la part qui en pouvait être raisonnablement acceptée comme tradition de faits véritables, et il présenta en 1848 à l'Institut de Rio de Janeiro, où elle fut couronnée, une dissertation intitulée *O Caramurú perante a historia*, qui se trouve imprimée dans la *Revista trimensal* (2).

Quant à la signification du nom de *Caramurú*, à l'égard duquel il a été dit force billevesées, nous renvoyons à une remarque sur laquelle il nous semble que M. de Varnhagen (3) eût pu s'arrêter davantage, savoir, qu'un descendant de Diogo Alvares signait indifféremment son nom indigène de *Caramurú* ou celui de *Moréa* qui en est la traduction portugaise (l'équivalent du latin *Muræna*) : M. Ferdinand Denis (4) a expressément consacré à cet objet une note spéciale sous la rubrique *Étymologie indienne restituée ;* le P. Claude d'Abbeville (5) nous avait déjà dit en parlant des poissons : « il y a le » caramourou, assez semblable à l'anguille, long d'une » brasse et demie et gros à proportion ». Ajoutons que l'appellation de *Moréa* n'est point tellement spécifique

(1) *Epicos Brasileiros*, Lisbonne 1845, in-32.

(2) Tome X, 3e de la 2e série, pp. 129 à 152.

(3) *Historia do Brazil*, p. 319 *b*.

(4) *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en* 1550, Paris 1850, br. in-8° : p. 68.

(5) *Histoire de la mission des pères Capucins en l'île de Maragnan*, Paris 1614, in-8° : fol. 246.

qu'elle ne s'applique très bien, comme chez nous celle d'anguille, au fameux gymnote électrique ou anguille de Surinam, qui foudroie, même à distance, ses ennemis avec une puissance d'action bien supérieure à celle de la torpille, qui est plus généralement connue ; on comprend aisément comment des sauvages, instruits par l'expérience de cette terrible faculté d'un poisson qui fréquente leurs grands fleuves, lui aient comparé l'homme qui disposait à leurs yeux d'une force occulte analogue, et lui aient appliqué en conséquence le même nom.

Note P.

Dans les *Reflexões criticas sobre o escripto do seculo XVI impresso com o titulo de Noticia do Brasil* (c'est-à-dire sur le livre de Gabriel Soares alors encore anonyme), travail inséré en 1839 par l'Académie de Lisbonne dans sa *Collecção de Noticias para a historia e geografia de Nacões ultramarinas* (1), M. de Varnhagen a donné à la suite, sous la rubrique *Observação D* (2), une liste des donataires accompagnée de diverses indications que nous regrettons de ne pas retrouver dans son Histoire du Brésil : c'est le relevé des actes officiels de donation, ou de priviléges y afférents (ce que les Portugais appellent *Foral*), expédiés en faveur de chacun des concessionnaires. Ce n'est point un renseigne-

(1) Tome V, n° II, 120 pages petit in-4°.

(2) *Ibidem*, pp. 83 à 86.

ment oiseux, et l'ordre dans lequel ces actes se succèdent chronologiquement, a un degré d'intérêt qui n'est point à dédaigner : ce motif nous détermine à résumer ici, dans une même liste, cette série de renseignements ainsi rangés, en nous réglant principalement sur la date des *foraes* qui offrent en quelque sorte la constitution de chaque capitainie.

1 — Francisco Pereira Coutinho, donataire de Bahia : donation du 5 avril 1534, foral du 26 août suivant;

2 — Pero do Campo Tourinho, donataire de Porto-Seguro : donation du 27 mai 1534, foral du 23 septembre suivant;

3 — Martim Affonso de Souza, donataire de São Vicente : donation du (20 janvier 1535), foral du 6 octobre 1534;

4 — Pero Lopes de Souza, donataire de Santo-Amaro et d'Itamaracá ; donation du 1er septembre 1534, foral du 6 octobre suivant;

5 — Vasco Fernandez Coutinho, donataire d'Espirito-Santo : donation du 1er juin 1534, foral du 7 octobre suivant;

6 — Duarte Coelho, donataire de Pernambuco : donation du 10 avril 1534, foral du 24 octobre suivant;

7 et 8 — João de Barros et Ayres da Cunha, donataires en commun de Rio Grande et de Maranhão : donation du (18 juin 1535), foral du 11 mars 1535;

9 — Jorge de Figueiredo Correa, donataire d'Ilheos : donation du....., foral du 1er avril 1535;

10 — Fernand Alvarès d'Andrade, donataire de (*Paranahyba*) : donation du 18 juin 1535, foral du.....

11 — Antonio Cardoso de Barros, donataire de

(*l'Acaracu*) : donation du (19 novembre 1535), foral du 20 novembre 1535 ;

12 — Pero de Goes, donataire de São Thomé : donation du 28 janvier 1536, foral du 29 février suivant.

M. de Varnhagen a imprimé, à la fin de ses notes sur le *Diario de Pero Lopes* (1), la donation en faveur de ce dernier (déjà publiée plusieurs fois) datée du 1er septembre 1534, avec une addition du 21 janvier 1535, et le foral (jusqu'alors inédit)du 6 octobre 1534. Il a également transcrit, à la suite, le préambule du foral de même date en faveur de Martim Affonso, déclaré en tout semblable à celui de Pero Lopes : Il y a lieu de penser que la date du 20 janvier 1535, donnée par le P. Cazal (2) à la donation de Martim Affonso, s'applique à une addition analogue à celle du 21 janvier 1535 pour son frère, et que la donation même, qui a dû précéder le foral, portait une date voisine de celle qui s'applique au corps de la donation à Pero Lopes. Quelque chose d'analogue doit se conclure à l'égard de la donation applicable à la fois à João de Barros et Ayres da Cunha en commun, et à Fernand Alvares d'Andrade séparativement, laquelle porte une date finale du 18 juin 1535, afférente probablement à une addition postérieure, puisque le foral, qui a dû suivre la donation, est du 11 mars 1535.

La collection de documents manuscrits recueillis à la *Torre do Tombo* de Lisbonne mettra sans doute notre auteur à portée de lever à cet égard toutes nos incertitudes.

(1) *Nota final*, pp. 117 à 130.

(2) *Corographia Brazilica*, tome I, p. 201.

Un relevé général de toutes les parts respectivement attribuées aux divers donataires, fait ressortir, pour le développement du littoral concédé, un chiffre d'ensemble de 735 lieues, ainsi qu'il suit en allant du nord au sud.

Maranhão	50 lieues.
(*Paranahyba*)	75
(*Acaracu*)	40
Rio Grande	100
Itamaracá	30
Pernambuco	60
Bahia	50
Ilheos	50
Porto-Seguro	50
Espirito-Santo	50
São Thomé	30
São Vicente, partie nord	65
Santo Amaro, partie nord	10
São Vicente, partie sud	35
Santo Amaro, partie sud	40
Total	735 lieues.

La concession de São Vicente était expressément de 100 lieues; les chiffres 65 et 35 en expriment par aperçu la répartition proportionnelle résultant de la coupure déterminée par les 10 lieues intermédiaires de Santo-Amaro.

NOTE Q.

Les dénominations générales des grands reliefs du système orographique brésilien, *serra do Mar*, *serra do*

Espinhaço, serra dos Vertentes, on le sait dès longtemps par Alexandre de Humboldt (1) qui les a vulgarisées, sont dues principalement au baron Guillaume-Louis d'Eschwege, qui les a en parties créées, en partie dotées d'une acception plus large, dans ses divers ouvrages sur la géognosie et la topographie du Brésil (2). Elles synthétisent commodément des chaînes montagneuses pour lesquelles il existe une multitude de dénominations locales particulières, ainsi qu'on le peut voir sur une belle carte anonyme et sans date, dont il ne circule encore qu'un petit nombre d'épreuves, intitulée *Tabula geographica Brasiliæ et terrarum adjacentium exhibens itinera botanicorum*, et qui ne tardera sans doute point à être publiée avec le nom de M. de Martius et la date de 1857 (3).

Mais cette nomenclature générale introduite par Eschwege n'est qu'un premier pas dans une route où il convient de persévérer et de poursuivre, car il reste encore à systématiser toutes les montagnes au delà du Paraná et du San-Francisco, depuis la *serra d'Hybiap-*

(1) *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, Paris 1814 à 1825, 13 vol. in-8° : tome X, pp. 164 à 177 (*Groupe des montagnes du Brésil*).

(2) *Geognostisches Gemälde von Brasilien*, Weimar 1822, in-8°. — *Brasilien die neue Welt*, Braunschweig 1824 (avec un nouveau titre en 1830), 2 vol. in-8°. — *Noticias e reflexoẽs estadisticas a respeito da provincia de Minas Geraes*, dans le tome IX des Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisbonne, 1825, in-folio. — *Beiträge zur Gebirgskunde Brasiliens*, Berlin 1832, in-8°.

(3) L'auteur me pardonnera, je l'espère, cette indiscrétion, qui me permet de le remercier ici d'avoir mis par anticipation ce beau travail entre mes mains.

pába au nord jusqu'aux *campos dos Parecis* à l'ouest.

Quelques réserves sont peut-être à faire, cependant, quant à la méthode, au procédé fondamental d'application de ces dénominations d'ensemble par lesquelles il s'agit de déterminer les grands traits de l'orographie brésilienne. Sans doute il y a toujours avantage, dans l'attribution des noms généraux, de les approprier à des groupes dont les éléments offrent entre eux le plus grand nombre possible de caractères communs, et la considération des conditions géognostiques ingénieusement associée à l'étude des configurations du sol serait la meilleure base d'une nomenclature rationnelle. Mais l'aspect des montagnes saisit l'œil bien avant que le marteau du géologue en ait révélé la constitution intime et fait deviner l'histoire : aussi quelques centres seulement sont-ils suffisamment explorés, et la conjecture seule étend au loin les conclusions que l'observation directe n'autorise que dans un rayon fort restreint. Ainsi Eschwege aurait voulu étendre de l'extrémité australe du Brésil jusqu'au cap Saint-Roch la dénomination de *serra do Mar*, et il applaudissait à la conjecture de Feldner que la *serra d'Hybiappaba* était un prolongement de la *serra do Espinhaço*, tandis que d'autres ont différemment combiné leurs suppositions sur l'agencement géologique de ces montagnes.

Il semblerait donc plus sûr de présenter le tableau des reliefs du sol simplement au point de vue des formes extérieures ; mais dans ce mode d'exposition, deux systèmes sont en concurrence : d'un côté celui des terrasses étagées, de l'autre celui des lignes continues de faîte déterminées par les versants.

Le premier s'inquiète peu des sillons tracés en travers des chaînes par les eaux qui descendent en cascades d'étage en étage jusqu'à la mer ; les culminances montagneuses sont comme les parapets de ces terrasses : ainsi la *serra do Mar*, acceptable à ce point de vue dans toute l'extension qui souriait à Eschwege, borde du côté de la mer la terrasse étendue au pied de l'*Espinhaço*, laissant échapper par de nombreuses coupures tous les fleuves côtiers, et ouvrant une coupure plus grande à la décharge du San-Francisco qui vient de plus loin. De même la *serra do Espinhaço* dans toute l'extension admise par Feldner et approuvée par Eschwege borde, au-dessus de l'étage que nous venons de mentionner, une seconde terrasse beaucoup plus élevée, parcourue dans une grande partie de sa longueur par le Rio de San-Francisco qui franchit enfin l'énorme parapet et traverse la terrasse inférieure pour venir tomber à la mer. Et derrière et au-dessus de la seconde terrasse arrosée par le San-Francisco s'élève un troisième étage dont le parapet n'a point encore un nom d'ensemble, et qui n'a d'autre terme à l'ouest que le pied des Andes.

Le système des faîtes continus interamnenses procède autrement : il trace une ligne sinueuse à ramifications multiples entre les versants des bassins contigus ; il donne une importance majeure à des reliefs quelquefois peu sensibles, et ne considère les plus hautes culminances qui dévient de sa ligne normale, que comme des accidents plus ou moins considérables, d'une valeur secondaire : ainsi quelques soldats dont la tête s'élève au sein de leurs bataillons, se coordonnent dans leurs lignes et leurs files sous le commandement des chefs qui exercent sur tous indistinctement une égale

autorité. Sous cet aspect, l'importance première dans l'orographie brésilienne, est acquise à la ligne flexueuse qui, des Andes à l'Atlantique, serpente entre les grands bassins de l'Amazone et de la Plata, depuis Chuquisaca jusqu'à Goyaz, et paraît devoir suivre les hauteurs qui dominent Piracatú, Formiga, Queluz, Barbazena, Ayuruocá, en descendant vers Saint-Paul, pour aller expirer à Ubatuba. De ce faîte principal se détachent des rameaux subordonnés qui distinguent les bassins moins importants du Paranahyba, du San-Francisco, du Parahyba-do-sul, etc.

Dans chacun de ces systèmes, comme partout et toujours, *summum jus*, *summa injuria* : il faut donc que le géographe éclairé sache tenir compte tout à la fois, et des reliefs généraux accusés par le cours des eaux, et des culminances montagneuses assez irrégulièrement distribuées sur ces lignes de faîte, mais se correspondant entre elles suivant d'autres lois plus conformes peut-être aux révélations de la géologie. L'étude intime de leurs conditions caractéristiques d'existence n'a pas encore été accomplie sur un assez grand nombre de points pour qu'il soit possible de tracer une esquisse irréprochable où seraient combinés avec intelligence les deux ordres de faits ; cependant il nous semble que déjà les *serras* particulières se dessinent de manière à éclairer quelques conjectures précédemment hasardées, et que leurs directions respectives les classent assez bien suivant les trois grands axes

S.S.O. — N.N.E.
E. — O.
S.E. — N.O.

afférents aux trois soulèvements auxquels les géologues

attribuent l'émersion du Brésil. Sous ce rapport, la *serra d'Hybiappába* affecte, dans la nouvelle carte de Martius, une orientation qui confirme, contre la conjecture de Feldner et d'Eschwege, sa dépendance du système Chiquitéen de d'Orbigny, résultant du troisième soulèvement.

Il est dans la destinée des études qui ne peuvent se compléter que par un vaste ensemble d'observations, d'édifier prématurément, de démolir ensuite, puis de reconstruire, et de modifier encore à mesure que de nouveaux faits se constatent, les essais d'un système où tous les résultats se puissent encadrer sans effort : il ne faut pas qu'une prudence outrée arrête ces tentatives de synthèse, car c'est un des moyens par lesquels se fraye la voie qui conduit à la vérité.

N'oublions pas que l'un des éléments les plus intéressants de l'orographie, ce sont les déterminations hypsométriques, qui servent à l'appréciation exacte des hauteurs relatives tant des cimes et des plateaux que des plaines et des vallées : on trouve, à la fin du troisième volume du *Reise in Brasilien* des DD. de Spix et de Martius (1) un *Geographischer Anhang* de 40 pages, terminé par un précieux relevé des *Hohenpuncte in parisian Fuss nach den barometrischen Beobachtungen von W. v.* ESCHWEGE, *v.* SPIX *und v.* MARTIUS, où l'on compte non moins de 187 altitudes déterminées.

(1) Munich 1823 à 1831, 3 vol. in-4° et atlas.

NOTE R.

Après les indices épars dans les relations des voyageurs, et les ouvrages que nous avons déjà cités du baron d'Eschwege, nous avons à signaler plus particulièrement ici, pour les aperçus généraux de la géologie brésilienne qui y sont exposés sur une échelle graduellement élargie,

1° Les *Notes géologiques sur la province de Minas Geraes au Brésil*, par P. Claussen, insérées dans le recueil des *Bulletins de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles* (1), et renfermant en outre, sur la paléontologie brésilienne, les résultats de ses explorations en compagnie du Dr Lund;

2° Les *Lettres* du Dr Lund lui-même, adressées, soit à M. Victor Audoin, de l'Académie des sciences de Paris, le 5 novembre 1838 (2), soit au secrétaire de l'Institut de Rio de Janeiro les 12 janvier 1842 et 21 avril 1844 (3), touchant ses découvertes paléontologiques et les faits géologiques auxquels elles se rattachent;

3° Un article intitulé *Geologia da provincia de Santa Catharina*, extrait d'un *Mémoire historique, statistique, etc.*, de M. Charles Van Lede, et traduit par le Dr Antoine-Marie de Miranda e Castro; inséré dans la *Revista trimensal* (4);

(1) Tome VIII, 1re partie, Bruxelles 1841, in-8° : pp. 322 à 343.

(2) *Comptes rendus hebdomadaires*, tome VIII, Paris 1839, in-4° : pp. 570 à 577.

(3) *Revista trimensal*, tome IV, pp. 80 à 87 ; et tome VI, pp. 326 à 334.

(4) Tome VII, pp. 87 à 93, et 178 à 195.

4° Un *Mémoire sur la position géologique des terrains de la partie australe du Brésil, et les soulèvements qui à diverses époques ont changé le relief de cette contrée*, par M. A. Pissis, présenté à l'Académie des Sciences de Paris le 27 juin 1842, et inséré dans son recueil des *Savants étrangers* (1); il en a été inséré un sommaire dans les *Comptes rendus hebdomadaires* (2), où se trouve également (3) le *Rapport* qui en fut fait à l'Académie dans sa séance du 3 juillet 1843, par M. Dufrénoy au nom d'une commission dont faisaient aussi partie MM. Cordier et Élie de Beaumont ;

5° Enfin, et par-dessus tout, dans la *Géologie* (4) du *Voyage dans l'Amérique méridionale* d'Alcide D'Orbigny (5), le chap. XII : « Considérations générales sur la géologie de l'Amérique méridionale », et le chap. XIII : « Coup-d'œil d'ensemble sur les grands faits géologiques dont l'Amérique méridionale a été le théâtre »; et le *Rapport* qui en fut fait à l'Académie des Sciences le 28 août 1843 par M. Élie de Beaumont au nom d'une commission dont faisaient aussi partie MM. Alexandre Brongniart et Dufrénoy (6).

(1) Tome X, Paris 1848, in-4° : pp. 353 à 413, avec 7 planches.
(2) Tome XIV, pp. 1044 à 1046.
(3) Tome XVII, pp. 28 à 38
(4) Troisième partie du 3e volume.
(5) Paris 1842, gr. in-4° avec atlas : pp. 209 à 264, et 265 à 275.
(6) *Comptes rendus*, tome XVII, pp. 379 à 417.

NOTE S.

Que les étymologies énoncées par M. de Varnhagen soient purement conjecturales, nous n'en voulons d'autre preuve que le choix qu'il fait expressément entre celles qui pour un même mot se présentent à son esprit ou lui sont indiquées.

Telle est celle du nom des *Potyuára.*

Ferdinand Denis, dans une *Lettre sur l'introduction du tabac en France*, adressée en 1847 à M. Alfred Demersay, et publiée par celui-ci dans ses *Études économiques sur l'Amérique méridionale* (1), avait naturellement rattaché à la spécialité de son sujet toutes les étymologies où le *Petun* trouvait place, et il avait, sinon précisément insinué, du moins laissé la faculté de supposer que le peuple Potyuára pourrait bien être tout simplement une nation de *Petynguára* ou de fumeurs de tabac. Or M. de Varnhagen avait préféré, sagement selon nous, l'étymologie qui en fait des pêcheurs de crevettes (2), d'autant mieux qu'ils habitaient sur les bords du fleuve *Poting'y* (le Rio grande do Norte) dans le nom duquel il semble bien difficile de ne pas reconnaître la double racine *Poty-yg*, rivière aux crevettes; et Claude d'Abbeville (3) nous fournit des exemples répétés de dénominations où la terminaison *engouare* (*uára* avec le son nasal inchoatif) se joint à un nom de rivière ou autre indication de localité, pour en dési-

(1) Paris 1851, br. gr. in-8° : p. xxxv.

(2) *Historia do Brazil*, p. 101.

(3) *Mission de Maragnan*, foll. 260 verso et 261.

gner les habitants. Cependant, dans un autre endroit (1), notre auteur se reprend à hésiter, ou plutôt il paraît se décider pour l'autre étymologie, en rappelant comme justification un passage de la relation d'Antoine Knivet (2) où il est parlé du grand usage que les *Petewares* faisaient du tabac. Mais toutes les relations et celle de Knivet lui-même attribuent à tous les Brasiliens en général l'usage continuel et immodéré du tabac (3), en sorte que ce ne pouvait être un caractère spécial pour distinguer une de leurs tribus en particulier.

Il est plusieurs autres noms à l'égard desquels nous inclinons pour des étymologies différentes de celles que M. de Varnhagen a adoptées. Il explique *Tibirá* par infâmes et *Tabajára* par domiciliés (4) : il nous semble préférable de reconnaître dans ces appellations, comme dans celles de *Tamóyo* et de *Temiminó*, une

(1) *Historia do Brazil*, p. 311 *a* et *b*.

(2) *The admirable adventures and strange fortunes of master Antonie Knivet, which went with master Thomas Candish in his second voyage to the South Sea*, 1591. — Dans Purchas, tome IV, pp. 1201 à 1242 : spécialement p. 1226.

(3) Léry, pp. 212 à 214. — Soares, p. 176. — Knivet, p. 1228.

(4) Figueira (*arte da lingua brasilica*, Lisbonne 1687, très petit in-8° : p. 77) donne le mot « *Tebira*, nefando », et le *Diccionario portuguez e braziliano* de 1795, p. 54, donne à son tour « nefando, *Tiviro* ». — Figueira, p. 76, nous offre « *Tába*, aldea », et le Dictionnaire, p. 9 : « Aldea, *Tába* » ; et p. 71 : « Senhor, *Jára* » : d'où *Tábajára*, Seigneur de village. — Fr. Francisco dos Prazeres Maranhaõ (*Colleccaõ de Etymologias Brazilicas*, dans la *Revista trimensal*, tome VIII, 1er de la 2e série, pp. 69 à 81) explique de même (p. 79) « Tába-jára, *Senhor da Aldea* », sans donner, suivant nous, plus de poids à cette interprétation.

allusion directe à des relations de parenté ; pour nous, *Tybyrá* représente les puînés (1), et *Tobaiára* les beaux-frères (2), ce qui fait rentrer ces mots dans un système général de dénominations corrélatives aux fractions successivement détachées d'une même race, dont la marche pourrait ainsi être suivie depuis le point de départ où étaient restés les aïeux (les *Tamoyos* voisins de Rio de Janeiro), jusqu'à celui où s'étaient avancés les derniers parents ou alliés (les *Tobajaras* des montagnes d'Hybiappaba).

NOTE T.

Passons en revue les nations indigènes que Gabriel Soares nous décrit à part de la masse générale des peuples de race Toupi.

« Os Goaitacazes... antigamente partião, pela banda » da Costa do mar, da banda do sul com os Tomoyos, » e dá do norte com os Papanazes, que viviam entre » elles e os Tupiniquins..... Estes indios tem a côr mais » branca que os que dissemos atraz, e tem differente » lingoagem (3). »

(1) Figueira, *ubi suprà*, p. 75 : « *Tybyra*, irmão mais moço do varão ».

(2) *Diccionario portuguez e brasiliano*, p. 25 : « Cunhado do homem, *tobajára*. »

(3) Gabriel Soares, *Noticia do Brazil*, cap. XLV : pp. 64-65 de l'édition de Lisbonne, ou p. 77 de l'édition donnée par Varnhagen dans la *Revista trimensal* de Rio de Janeiro.

» Os Papanazes..... cuja linguagem entendem os » Tupiniquins e Guaitacazes, ainda que mal (1). »

« Os Goainazes..... tem continuamente guerra com » os Tamoyos de uma banda, et com os Carijós da ou- » tra..... A linguagem deste gentio e differente da de » seus visinhos, mas entendese com os Carijós (2). »

« Os Carijós saõ contrarios dos Guaianazes..... Esta » gente e de bom corpo ; cuja linguagem e differente » da de seus visinhos (3). »

Voilà bien quatre nations, désignées comme étrangères à la race Tupi, et non comprises cependant parmi les Tapuyas, quoique ayant chacune sa langue propre ; toutefois quelque incertitude semble exister encore sous ce dernier rapport, en ce sens que la différence énoncée du langage pourrait à la rigueur n'être qu'une simple diversité de dialecte : M. de Varnhagen, dans son commentaire sur Gabriel Soares, fait remarquer, à propos des Papanazes, que puisque leur langue était entendue, quoique difficilement, par les Goaitacazes et les Tupiniquins, c'est qu'il y avait une parenté générale entre le Papaná, le Goaitacá et le Tupi (4).

Il est à observer de même, quant aux Goaianazes et aux Carijós, que puisqu'ils s'entendaient entre eux, et que nous avons d'un autre côté des témoignages qui

(1) Soares, *ubi suprà*, cap. XLVI : p. 65 éd. de Lisb., ou p. 78 éd. de Rio.

(2) Idem, *ibidem*, cap. LXIII, p. 85 éd. de Lisb., ou pp. 99-100 éd. de Rio.

(3) Idem, *ibidem*, cap. LXVIII : p. 89 éd. de Lisb. ou pp. 103-104 éd. de Rio.

(4) *Revista trimensal*, tome XIV, p. 376, n° 46 ; voir aussi p. 379, n° 68.

affirment la parenté du Carijó avec le Tupi (1), il s'en suit que le Goianá et le Carijó doivent aussi, comme le Goaitacá et le Papanà, être comptés parmi les dialectes du Tupi.

Il ne se présente pas d'incertitude semblable à l'égard des Ubirajáras :

« Pelo sertaõ da Baia alem do Rio de Sam-Francisco...
» vive uma certa naçaõ de gente barbara, a que cha-
» mam Ubirajáras, que quer dizer senhores dos páos;
» os quaes se naõ entendem na linguagem com outra
» nehuma naçaõ do gentio (2). »

Voilà bien un peuple étranger, ayant une langue complétement inintelligible à tous les autres peuples du Brésil, et qui cependant n'est pas compté parmi les Tapuias.

Venons aux Tapuias eux-mêmes.

« Os Tapuias..... he o mais antigo gentio que vive
» nessa costa; do qual ella foi toda senhoreada desde
» a boca do rio da Prata até à do rio das Amazonas,
» como se vê do que està hoje povoado e senhoreado
» delles... onde atégora vivem divididos em bandos (3)...
» costumes e linguagem ... Os mais chegados Tapuias
» aos povoadores da Baia são uns que se chamam de
» alcunha os Maracás..... O qual gentio falla sempre

(1) Léry, p. 354. — Knivet, p. 1232.

(2) Soares, *ubi suprà*, cap. CLXXXII : p. 311 éd. de Lisb., ou pp. 347-348 éd. de Rio.

(3) Idem, *ibidem*, cap. CLXXXIII : pp. 312-313 éd. de Lisb., ou p. 349 éd. de Rio.

» de papo tremendo com a falla, e naõ se entende com
» outro nenhum gentio que naõ seja Tapuia (1).....
» Pelo sertaõ..... estam umas serras que se estendem....
» mais de duzentas legoas, todo povoado de Tapuias
» contrarios destes..... que se dizem os Maracás; mas
» todos fallam, cantam e bailam de uma mesma fei-
» çaõ (2).

La nationalité des Tapuias est ici bien déterminée : ils ont parmi eux des tribus distinctes, mais une langue commune.

Une tribu seulement, celle des Aimorés, qui a longtemps vécu loin de toutes les autres, a perdu sa langue native et s'en est créé une autre :

« Os Aimorés..... descendem..... de outros gentios
» a que chamam Tapuias, dos quaes nos tempos
» d'atraz..... foram-se para umas serra mui asperas.....
» onde residiram muitos annos sem verem outra gente;
» e os que destes descenderam vieram a perder a lin-
» guagem, e fizeram outra nova que se naõ entende de
» nenhuma outra naçaõ do gentio de todo este estado
» do Brazil..... A sua falla e rouca da voz, a qual ar-
» rancan da garganta com muita força, e naõ se poderá
» escrever, como Vasconço (3). »

(1) Soares, *ibidem*, cap. CLXXXIV : pp. 313-314 éd. de Lisb., ou p. 350 éd. de Rio.

(2) Idem, *ibidem*, cap. CLXXXV : p. 315 éd. de Lisb., ou p. 351 éd. de Rio.

(3) Idem, *ibidem*, cap. XXXII : pp. 46-47 éd. de Lisb., ou pp. 57-58 éd. de Rio.

NOTE U.

Cela est amplement exposé dans les ouvrages de Jean de Léry (1) et de Thevet (2), où Jean De-Laet (3) en a puisé l'indication, dans laquelle la sagacité d'Alexandre de Humboldt (4) a trouvé toute une révélation historique si ingénieusement signalée par une comparaison des Caraïbes du Brésil aux Chaldéens de l'antique Asie.

M. de Varnhagen lui-même a écrit, sans paraître en apercevoir toute la portée, cette phrase si gravement significative : « A tradiçaõ recolhida da bocca dos In- » dios em tantos pontos do Brazil e por autoridades » differentes (Thevet, Lery, e o celebre jesuita Nobrega) » e concorde em asseverar que parte dessa civilisaçaõ, » e sobre tudo a cultura e preparaçaõ da mandioca, » fôra trazida por un barbado alienigena de quem con- » servavam grata memoría. Chavamam-lhe *Sumé;* e » outros o designavam somente por *Caryba*, nome que » em signal de respeito, davam tambem no principio » aos Europeos (5) ». Quel indice plus frappant se pourrait-il rencontrer que les Caraïbes étaient adventices et apportaient la civilisation?

Ce dernier trait est peut-être ici un reflet de ce que rapporte le vieux voyageur Jean Allefonsce de Xaintonge,

(1) *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, pp. 268 à 283.

(2) *Cosmographie universelle*, Paris 1575, in-fol.: pp. 913 à 918.

(3) *Novus orbis, seu descriptionis India occidentalis libri XVIII* Leide 1633, in-fol. : p. 543.

(4) *Voyage aux Régions équinoxiales*, in-8° : tome IX, pp. 10 à 53.

(5) *Historia do Brazil*, p. 135.

cité à ce propos par Ferdinand Denis en annotation un fragment de Thevet qu'il a reproduit dans sa brochure sur *Une fête brésilienne* (1). Nous avons remarqué en effet, dans une copie que M. Margry nous a obligeamment communiquée de la Cosmographie manuscrite de ce navigateur, sur lequel nous reviendrons (2), cette déclaration formelle en parlant des Brésiliens : « Et nous appellent nous aultres Françoys Caraybbes. » Cela ressort aussi de nombreux passages d'Yves d'Evreux (3) et notamment de ces phrases toupinambas par lui rapportées : « *Aourt ugar-ouassou Karaybe*, » voilà de grands navires de France qui viennent (4) », et « *y katou Karaybe*, les Français sont bons (5). »

Cette désignation a été considérée aussi par les Portugais comme applicable à eux-mêmes, car on trouve dans le *Diccionario portuguez e brasiliano* anonyme (p. 20) un article ainsi conçu : « Branco *Portuguez*, Cary'ba. » Et les Espagnols en peuvent dire autant de leur côté, puisque dans le premier voyage d'Améric Vespuce avec les Castillans, nous trouvons, à propos des indigènes de la côte de Paria, cette mention expresse : « E ci chiamavano in lor lingua *Carabi*, che vuol dire » uomini di gran savidoria » (6).

(1) « Fragment d'une théogonie brésilienne recueilli au xvie siècle », p. 84, à la note.

(2) Voir ci-après la note Z.

(3) *Suitte de l'Histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan*; passim.

(4) Idem, *ibidem*, fol. 236 recto.

(5) Idem, *ibidem*, fol. 239 verso.

(6) Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, p. 27. — Canovai *Viagi d'Amerigo Vespucci*, p. 45.

NOTE V.

Le bon accueil que les Français recevaient des indigènes, constaté par les anciennes relations, s'explique naturellement, ainsi que les Tupinambás le disaient expressément à Hans Staden (1), par la nature même de leurs expéditions purement commerciales : venant en amis, non en conquérants, ils étaient reçus avec sympathie, et trouvaient de parfaits alliés dans ces populations sauvages qui se montraient au contraire rebelles au joug portugais. L'anglais Antoine Knivet (2) se déclare français, et les Tamoyos qui venaient de massacrer ses compagnons portugais, lui disent : « Ne crains » rien, car tes ancêtres ont été nos amis, et nous les » leurs ; tandis que les Portugais sont nos ennemis et » nous font esclaves ; ce pourquoi nous avons agi en» vers eux comme tu l'as vu ». Aussi Knivet recommande-t-il, dans les rapports avec les indigènes, de commencer par les assurer qu'on ne vient pas, comme les Portugais, pour prendre leurs femmes et leurs enfants, et les faire esclaves.

Dans le *Discorso d'un gran capitano di mare* que nous a conservé Ramusio (3), se trouve, à la fin de l'article

(1) *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages dans le Nouveau Monde*, dans la Collection de *Voyages, relations et mémoires*, etc. de M. Henri Ternaux ; Paris 1837, in-8° : chap. XXIV, p. 110.

(2) Dans PURCHAS, tome IV, pp. 1217 et 1237.

(3) *Navigationi et viaggi*, tome III, foll. 423 à 433, et spécialement fol. 428 F. — Sur l'auteur de ce *Discorso*, voir ci-après la note BB.

du Brésil, la réflexion suivante : « Se volesse (il re » Francesco) dar la briglia alli mercatanti del suo paese, » loro conquistariano i traffichi et amicitie delle genti » di tutte quelle terre nuove in quattro o cinque anni, » et il tutto per amore et senza forza, et sariano pe- » netrati piú á dentro che non hanno fatto li Porto- » ghesi in cinquanta anni (1), et li popoli di dette terre » li discacciariano come suoi nimici mortali : et questa » è una delle ragioni principali, per laquale non vo- » gliono che li Francesi vi conversino, imperoche dopo » che li Francesi praticano in qualche luogo, non si » dimandan piú Portoghesi, ma quelli del paese gli » hanno in abiettione et dispregio. »

La relation sommaire de Daniel de la Ravardière dont Diègue de Campos a inséré une traduction dans ses mémoires (2), témoigne de la conduite pacifique et conciliante des Français, qui avaient su réunir des nations auparavant ennemies, et inspirer à toutes, par leur loyauté, une confiance qui contrastait avec la suspicion trop justifiée qu'elles manifestaient à l'égard des Portugais (3).

Les Brasiliens ne faisaient pas difficulté de s'embar-

(1) Si les *cinquanta anni* ne proviennent pas d'une simple inadvertance de lecture de 50 pour 40 ou même pour 30, il faudra y reconnaître une locution indéterminée, employant la progression décuple de *cinq* à *cinquante* pour exprimer un temps beaucoup plus court. comparativement à un temps beaucoup plus long; car de fait, l'auteur écrivait ceci en 1539, et la découverte ne remontait qu'à 1500.

(2) *Jornada do Maranhão*, dans la collection académique des *Noticias ultramarinas*, Lisbonne 1812, petit in-4° : tome I, n° III, pp. 113 à 116.

(3) Idem, *ibidem*, pp. 98-99, et 102-103.

quer sur nos vaisseaux pour venir en France, si bien qu'à l'occasion d'une visite de Henri II et Catherine de Médicis à Rouen, le 1er octobre 1550, il s'en trouva jusqu'à cinquante, Tobaiares et Toupinambas, pour figurer, avec deux cent cinquante Français habitués à leur pays et à leurs coutumes, qui se mêlèrent à eux, nus et tatoués comme eux de rocou et de genipa, pour figurer dans les fêtes que la ville donnait aux royaux visiteurs, ainsi qu'il est rapporté dans une relation imprimée l'année suivante à Rouen en un petit volume in-4°, dont extrait en cette partie a été reproduit par M. Ferdinand Denis sous le titre de *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en* 1550, avec de nombreuses et intéressantes annotations.

NOTE X.

Le milanais Pierre-Martyr d'Anghiéra, que Bettinelli (1) signale comme médecin du roi de France Louis XI et son envoyé à Rome, vint en 1487 s'établir en Espagne, où il fut plus tard protonotaire apostolique et membre du conseil des Indes. Outre un recueil posthume de ses lettres (2), au nombre de 813, distri-

(1) *Del risorgimento d'Italia negli studj, nelle arti e ne' costumi dopo il mille*; Bassano 1775, 2 vol. in-8° : tome I, pp. 307 et 337.

(2) *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii, mediolanensis*; Alcala 1530, in-folio. — Réimprimé en 1670, dans le même format, chez Daniel Elzevir à Amsterdam, par les soins du célèbre Charles Patin. — Un biographe (voir l'article Martyr dans la *Biographie universelle* de Furne, Paris 1833, 6 vol. grand in-8°, tome III, p. 1898), ne se

buées en 38 livres (un par année depuis le commencement de 1488 jusqu'au milieu de 1525), et parmi lesquelles il en est de très intéressantes pour l'histoire de l'Amérique (1) ; outre quelques autres opuscules dont il n'est pas nécessaire de s'occuper ici (2) ; nous avons de lui un livre aussi important que renommé, celui des Décades océaniques (dont le nombre, successivement accru, s'élève jusqu'à huit) de l'ensemble desquelles il n'existe non plus que des éditions posthumes (3). Il n'a été publié, de son vivant, que les

souvenant pas de la distinction à faire entre deux écrivains du nom de Pierre Martyr, ainsi que l'avait recommandé Vossius (*De historicis latinis*, Leyde 1651, in-4° : p. 671) attribue au plus jeune, c'est-à-dire au florentin Pierre Vermigli, les lettres du milanais Pierre Martyr d'Anghiéra imprimées en 1670 chez Elzevir avec un supplément de Ferdinand del Pulgar. — Alexandre de Humboldt a inséré un petit traité spécial *Des lettres de Pierre Martyr d'Anghiéra* dans les « Notes » et éclaircissements pour la section I » de son *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent* (tome II, note A, pp. 279 à 294).

(1) Meusel (*Bibliotheca historica*, tome III, partie I, p. 272) signale particulièrement les lettres numérotées 130, 133, 142, 144, 146, 152, 156, 158, 164, 168, 202, 532, 545, 549, 551, 560 et 562. — Humboldt, (*ubi suprà*, pp. 290 à 292) montre que la lettre 152 a été dérangée de sa véritable place, et portée en 1493 tandis qu'elle est réellement de 1494 ; et il fait des observations analogues sur la lettre 168 et la lettre 202.

(2) *De Insulis nuper inventis et de moribus incolarum earumdem.* — *De legatione Babylonicâ libri III.*

(3) Petri Martyris Anglerii *De orbe novo decades octo*, Alcala 1530, in-folio gothique. — Seconde édition dans le même format, Paris 1536. — Troisième édition, revue et annotée par Richard Hakluyt, Paris 1587, in-8°. — D'après la première édition fut rédigé un abrégé italien compris dans un volume in-4° imprimé à Venise en 1534,

trois premières, les seules dont nous ayons intérêt à parler.

Anghiéra, répondant aux questions que lui adressait de Milan son ancien patron le cardinal Ascagne Sforce, sur les nouvelles découvertes qui venaient de s'accomplir, lui écrivit d'abord le 13 novembre 1493, puis le 29 avril 1494, deux lettres qui circulèrent dans les cours étrangères, et dont le roi de Naples Frédéric III lui fit plus tard demander une suite, par son neveu le cardinal Louis d'Aragon, à qui Pierre-Martyr remit en conséquence une série de sept autres cahiers recueillis hâtivement par un scribe sous sa dictée, et accompagnés d'un billet d'envoi daté du 23 avril [1501]. Il écrivit dix ans après, pour Ignigue Lopez de Mendoza comte de Tendilla, vice-roi de Grenade, un dixième livre, complétant ainsi sa première décade océanienne (1).

L'envoyé romain à la cour d'Espagne, Galéas Bottrigari (2), réclama à son tour, au nom de Léon X, une

dont il forme la première partie sous le titre de *Sommario dell' historia delle Indie occidentali, cavato da' libri scritti dal signore D. Pietro Martyre milanese*, etc.; reproduit par Ramusio au commencement de son troisième volume (foll. 1 à 43).

(1) Il avait d'abord restreint son IXe livre exclusivement au récit de l'expédition de Vincent Pinçon, qui en forme aujourd'hui la première moitié; et le surplus, consacré à ce qu'il appelle « De superstitionibus » insularium solutum per se libellum », complétait provisoirement la décade, à titre de X^e livre; mais il réunit plus tard cette deuxième partie à la précédente et ajouta le Xe livre actuel. La trace de ces arrangements successifs est demeurée très visible dans l'ouvrage, où ils sont d'ailleurs explicitement rappelés.

(2) C'est ce même Galéas Bottrigari que Hakluyt nomme expressément comme étant le « gentilhuomo grandissimo philosopho et ma-

continuation de cette histoire du Nouveau Monde, et Pierre-Martyr rédigea pour l'illustre pontife une seconde décade, datée du 14 décembre 1514 ; puis sur de nouvelles incitations il en écrivit une troisième, en partie (au moins jusqu'au sixième livre) dans le courant de l'année 1515 (1), et les derniers livres en 1516, si bien qu'il en put adresser une copie au nouveau roi Charles-Quint, avec une épitre datée de Madrid le 30 septembre 1516 ; ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter encore quelques pages de rédaction pour y faire entrer les dernières nouvelles qui lui étaient apportées le 14 octobre suivant (2).

La première édition de ces trois décades parut cette même année 1516 en un volume in-folio ; elle fut reproduite en pareil format à Paris en 1532 et à Bâle en 1533, puis à Cologne en 1574, in-8° : cette dernière édition est la plus répandue de celles des trois décades (3).

» thematico... il nome del quale per suoi rispetti non si dice », que Ramusio avait rencontré en 1549, chez son ami Fracastor à sa villa de Caffi, discourant si doctement de haute géographie et de découvertes (*Navigationi et viaggi*, tome III, fol. 413 A) et rapportant d'anciennes conversations avec Cabot (*Ibidem*, foll. 414 D et 415 A). La négation de Biddle à ce sujet (*Memoir of Cabot*, pp. 18-19) ne nous semble pas concluante.

(1) « Martio mense anni futuri MDXVI puto ad explorandum » discessurum », dit-il de Cabot (Décad. III, lib. vi, p. 268).

(2) « Hæc aïunt qui ex Dariene referunt : hæc refero ». Ainsi terminait-il son livre (p. 323) ; mais il reprend après coup : « Pridiè » Idus Octobris hujus anni MDXVI, Rodericus Colmenares de quo » suprà et Franciscus quidam dictus De la Puente ad me vene- » runt »,... etc.

(3) C'est celle à laquelle se réfèrent tous les renvois du présent écrit.

Il existe, de la première décade, la seule qui nous intéresse véritablement dans la question actuelle, une première édition séparée, comprenant aussi quelques autres opuscules d'Anghiéra (1), donnée sans son aveu (2), à Séville en 1511, en un volume in-folio, par Antoine de Lebrija, l'intime ami, et le trop élégant correcteur, dit-on, de la latinité de l'écrivain original. Quelques bibliographes (3) ont cru à la réalité d'une édition semblable, de 1500, qui n'a probablement d'existence que dans une transcription fautive du millésime 1511.

Ce qui est plus certain, c'est que le manuscrit de cette première décade, telle qu'elle avait été disposée au 23 avril 1501, ayant été libéralement communiqué par l'auteur à quelques ambassadeurs étrangers, fut indiscrètement copié et traduit en italien, dès la même année, par Ange Trévisan, chancelier de la légation vénitienne (4), et envoyé à mesure au patrice Dominique

(1) *Petri Martyris ab Angleria mediolanensis Opera : Legatio Babylonica, Oceani decas, poëmata, epigrammata;* volume d'une rareté moins grande que ne l'indiquent certains bibliographes.

(2) « Duas decades addidi primæ quæ me inconsulto prælis fuit » impressorum exposita », dit-il dans son épître du 30 septembre 1516 à Charles-Quint.

(3) Meusel, *ubi suprà*, tome III, part. I, p. 273. — Voir aussi Morelli, *lettera rarissima*, p. 43.

(4) Anghiéra en eut connaissance longtemps après, par la collection de Vicence de 1507, et il attribuait le larcin à Cadamosto, dont le nom figure au commencement de cette collection : « Ex tribus meæ » decadis primis libellis... scriptitata ea excerpsit et suffuratus est... » Potuit et fortè apud oratorem aliquem venetum in eos libros incidisse. Celebres namque viri ab illustrissimo Senatu illo missi sunt

Malipiero, ainsi que le démontrent quatre lettres d'envoi parvenues jusqu'à nous, et citées, après Foscarini, par Morelli ainsi que par Zurla (1). Et cette version d'Ange Trévisan fut imprimée à Venise en 1504 par Albertin Vercellese da Lisona, en un petit volume in-quarto intitulé : *Libretto di tutta la navigazione dei Re di Spagna delle isole et terreni nuovamente trovati ;* livre rarissime, dont un exemplaire se trouvait en 1818 en la possession de l'abbé Morelli (2).

Ce petit volume publié en 1504, de la version italienne faite en 1501 par Ange Trévisan, sur la première rédaction latine de Pierre-Martyr, avant les retouches de style du puriste Antoine de Lebrija, conserve, à ce point de vue, une importance toute particulière, qui s'est perpétuée dans les reproductions successives dont il nous reste à parler.

Et d'abord, il devint un des éléments de la précieuse collection donnée à Vicence trois ans après par Fracanzio de Montalboddo, sous le titre de *Paesi novamente ritrovati et Novo mondo da Alberico Vespucci florentino intitolato*, et plusieurs fois réimprimée ainsi que nous l'avons dejà dit plus haut (3), mais dont toutes les édi-

» ad reges hos Catholicos : quibus ego ipse illa ostendebam libens, » utque exemplaria ab eis caperent facilè assentiebar ». (Decad. II, lib. VII, p. 178.)

(1) Foscarini, *Della letteratura veneziana*, Padoue 1752, in-fol. : p. 427. — Morelli, *lettera rarissima*, pp. 43 à 46. — Zurla, *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani*, tome II, pp. 362 à 365.

(2) Morelli (*ubi suprà*, p. 44) l'avait vu autrefois dans la riche bibliothèque Canonici ; il en devint possesseur plus tard (Zurla, *ubi suprà*, tome II, p. 108).

(3) Voir ci-dessus la note II.

tions sont plus ou moins rares, et dont une exacte réimpression serait encore fort désirable. Cette collection est distribuée en six livres, dont les trois premiers sont relatifs aux navigations portugaises autour de l'Afrique jusqu'à Calicut (Cadamosto, Cintra, Gama, Cabral) ; la rédaction d'Ange Trévisan forme le quatrième livre ; la lettre de Vespuce à Médicis, contenant la relation détaillée de son troisième voyage, remplit le cinquième livre ; et enfin dans le sixième sont réunies diverses lettres adressées de Portugal et d'Espagne en Italie, et la relation de Joseph l'Indien.

Il existe dans la bibliothèque Magliabecchi de Florence, un exemplaire de cette collection vicentine grossi de nombreuses additions, de manière à former deux volumes, l'un des navigations orientales, intitulé *Niccolò Conti* parce que la relation de ce voyageur est placée en tête; l'autre, des navigations occidentales, intitulé *Alberico* à cause de la relation de Vespuce qui y est contenue (1) : parmi les pièces ainsi recueillies, il en est dont la date descend jusqu'en 1524 (2). Baldelli a reconnu que le compilateur de ce gros recueil fut le vénitien Alexandre Zorzi ; mais nous craindrions de donner à la formation de ce curieux exemplaire d'amateur une signification trop étendue si nous admettions, malgré les énonciations précises de toutes les éditions, qu'il fallût reconnaître, comme le veut M. de Humboldt (3), ce même vénitien Zorzi, au lieu de Fracanzio

(1) Baldelli, *Storia del Milione*, p. xxxii.

(2) Idem, *ibidem*, pp. xxxiv-xxxv.

(3) *Géographie du Nouveau Continent*, tome IV, pp. 79-80 et 97.

de Montalboddo, pour le véritable rédacteur de la collection vicentine de 1507.

Cette collection de 1507 fut traduite en latin par le frère Archange Madrignan, moine cistercien de Clairvaux (1), sous le titre de *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in Indiam et inde in occidentem et demùm ad aquilonem*, publié à Milan le 1er avril 1508 en un volume in-folio de 88 feuillets chiffrés. Biddle (2) a signalé le peu d'exactitude de cette traduction, qui est devenue presque exclusivement le texte vulgaire du recueil, depuis que Simon Grynée en a multiplié les éditions, successivement grossies par l'addition de relations nouvelles (3), sous le titre de *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, in-folio, Bâle 1532, Paris 1532, puis encore Bâle 1537 et 1555, outre une reproduction in-12 à Rotterdam, en 1616, des parties spécialement américaines. Il y a de plus une traduction allemande, faite sur l'édition latine de 1532, et publiée à Strasbourg en 1534, in-folio (4).

(1) « Archangelus Madrignanus Carevalensis, ordinis Cisterciensis » dans l'épître dédicatoire au président de Dauphiné vice-chancelier de Milan; « Interprete Archangelo Madrignano mediolanense monacho Carevallensi » en tête du texte traduit. Il nous paraît hors de doute qu'il faut lire *Clarevallensis*, *Clarevallensi*, et qu'il s'agit de la maison de Clairvaux en l'ordre de Cîteaux, *ordinis Cisterciensis*.

(2) *A memoir of Sebastian Cabot*, pp. 239 et 251-252.

(3) Le *Novus Orbis* de Paris 1532 contient déjà dix articles de plus que l'*Itinerarium Portugalensium*; celui de Bâle 1555 en a encore cinq en sus.

(4) *Die Newe Welt der Landschaften und Insulen so bis hieher allen alten Weltbeschreibern unbekandt, y yüngst aber von den Portugalesern und Hispaniern im Niedergenglichen Meer erfunden.*

Le recueil de Fracanzio avait déjà été directement traduit en allemand sur l'édition italienne originale, par Jobst Ruchamer, et publié dès 1508 à Nuremberg en un volume in-folio intitulé *Newe unbekanthe Landte und ein newe Weldte in kurtz verganger Zeyth erfunden.*

Il existe une version française imprimée plusieurs fois à Paris, toujours sans date, en un petit volume in-quarto portant ce titre : « S'ensuyt le nouveau monde » et navigations faictes par Emeric de Vespuce floren- » tin, des pays et isles nouvellement trouvez, aupara- » vant à nous incogneuz, tant en l'Ethiope que Arrabie, » Calichut et aultres plusieurs régions estranges. Trans- » laté de ytalien en langue françoyse par Mathurin du » Redouer licencié ès loix. » — L'une de ces éditions, la plus ancienne peut-être, n'offre d'autre révélation d'imprimeur que cette mention, à la fin de la table : « On les vent à Paris en la rue neufve Nostre-Dame, à » l'enseigne de l'Escu de France », ce qui désigne avec certitude l'imprimerie de Jean Trepperel, passée à sa veuve depuis 1493 (1) : c'est un volume de 88 feuillets chiffrés, plus quatre feuillets préliminaires non chiffrés. Une autre édition de 132 feuillets, avec le nom de Galliot du Pré, a un privilége daté du 10 janvier 1516 (2); d'autres portent les noms de Jean Janot, de Denis Janot, de Philippe le Noir (3).

(1) Ambroise Firmin Didot, article *Typographie*, dans l'*Encyclopédie moderne*, Paris 1847 à 1852, 27 vol. in-8; tome XXVI, p. 745.

(2) Brunet, *Manuel du libraire*, tome IV, p. 599. — Ternaux, *bibliothèque américaine*, n° 17.

(3) Brunet, *ibidem*. — Les noms de Jean et Denis Janot impliquent, suivant sa remarque, une date antérieure à 1521 pour le premier, postérieure pour le second.

NOTE Y.

La huitième des questions posées dans l'enquête poursuivie au nom du Fisc, énonçait que « Diego de » Lepe é los que con él fueron otro viage, descubrieron » desde la dicha punta (cabo de San Agustin) la costa » que vuelve fácia el mediodia ó el sur, fasta el término » que agora está descubierto » (1). — Arias Pérez déclara que lui-même revenant du cap Saint-Augustin, se croisa avec l'expédition de Lepe « é que por la infor» macion que dél hubieron, fueron adelante é doblaron » la punta de San Agustin, é fueron à la vuelta del sur, » é descubrieron la costa por su industria é saber, é » fué asi como en la pregunta se contiene » (2).

Arias Pérez parle plus spécialement du navire conduit par le commandeur Francisco Velez, de Moguer, avec lequel il communiqua (3). Or dans un autre document cité par Muñoz et par Navarrete (4), savoir, l'avis formulé, à la date du 13 novembre 1515, par la commission de cosmographes et de pilotes réunie à Séville pour vérifier la démarcation hispano-portugaise et corriger le tracé des cartes officielles (5); parmi les décla-

(1) Navarrete, *Viages y descubrimientos*, tome III, p. 553.

(2) Idem, *ibidem*, p. 555.

(3) « Lo contenido en la dicha pregunta descubrieron Francisco Velez » comendador vecino de Moguer [y los que con él fueron], è lo descu» brieron al tiempo que este testigo habiá venido de descubrir su viage ». (*Ibidem.*)

(4) Navarrete, *ubi suprà*, tome III, pp. 319-320 et 594-595.

(5) Herrera, *Historia de las Indias*, Déc. II, lib. I, cap. xij : p. 18.

rations relatives à la position du cap Saint-Augustin données par Sébastien Cabot, Jean Vespuce, André et Ferdinand de Morales, Nuño Garcia, etc., nous avons celle du pilote royal Jean Rodriguez Serrano, qui seize ans auparavant, c'est-à-dire précisément à la fin de 1499, était parti de Séville avec l'expédition de deux caravelles où se trouvait comme capitaine le commandeur Alonso Velez de Mendoça, de Moguer, laquelle se rendit par les Canaries et le Cap Vert au cap Saint-Augustin, qu'elle doubla (1). Malgré la différence de prénom, il paraît impossible de ne pas reconnaître de part et d'autre un seul et même commandeur Velez, de Moguer, capitaine de l'une des deux caravelles dont l'autre était sous la conduite directe de Diègue de Lepe; et ce Jean Rodriguez Serrano, alors pilote royal, semble ne pouvoir être, non plus, autre que le pilote Jean Rodriguez qui avait expressément fait partie de l'expédition de Lepe (2).

Or un renseignement curieux qui vient s'ajouter à ces faits, c'est que Vespuce, revenu en juin 1500 à Séville, écrivait le 18 juillet suivant à Laurent de Médicis : « Quí m'armano tre navili perchè nuovamente vadia a » discoprire, e credo che istaranno presti a mezzo set- » tembre » (3); que pendant ce temps le commandeur

(1) « *Ha 16 años poco mas ó menos que parti desta dicha ciudad* » [de Sevilla] *en dos caravelas, que fué por capitan Alonso Velez de* » *Mendoza;* y desde Canarias se dirigieron á las islas de Cabo Verde, » y de allí al Cabo de S. Agustin y le doblaron ». (NAVARRETE, *ut suprà*, pp. 594-595).

(2) IDEM, *ibidem*, tome III, p. 553.

(3) BANDINI, *Vita e lettere di Amérigo Vespucci*, p. 84 (ou dans CANOVAI, p. 67). — Conf. NAPIONE, *Esame critico*, p. 27, ad calcem.

Alphonse Velez de Mendoza, de Moguer, traitait d'une expédition projetée, dont la capitulation fut signée à Séville les 20, 21, 22 juillet et 18 août (1), mais ne paraît pas avoir eu d'autre suite ; et qu'enfin le 15 novembre suivant était expédiée à Diègue de Lepe l'autorisation royale de faire un nouveau voyage avec trois caravelles (2), les mêmes peut-être dont avait parlé Vespuce et dont l'armement pouvait avoir été entravé par les embarras financiers de Lepe (3).

NOTE Z.

Il est arrivé plus d'une fois à l'orgueil national portugais de revendiquer historiquement comme siens des hommes que la politique exclusive et jalouse de ce peuple avait autrefois tenté de retenir ou d'appeler à son service, à raison de l'habileté qu'ils avaient acquise dans les navigations lointaines. Ainsi nous paraît-il en avoir été de l'espagnol Jean Diaz de Solís (4), d'origine asturienne, et déclaré natif de Lebrija par ceux-là mêmes qui étaient à portée d'être le mieux instruits.

Pareillement en a-t-il été du français Jean Allefonsce (ainsi écrivait-il lui-même) de Saintonge, l'*excellent pilote* (5) que Roberval eut avec lui dans son expé-

(1) NAVARRETE, *ubi suprà*, tome II, pp. 247 à 252.

(2) IDEM, *ibidem*, tome III, p. 81.

(3) IDEM, *ibidem*, tome III, pp. 80-81.

(4) Voir ci-dessus la note J.

(5) « Sir John Francis de la Roche, knight, lord of Roberval, ap» poynted by the king as his Lieutenant general in the countreis of

dition au Canada, partie de la Rochelle le 16 avril 1542 et ramenée en France deux ans après par Jacques Cartier : Hakluyt nous a conservé « An excellent Ruttier » shewing the course from Belle-Isle, Carpont and the » Grand Bay up the river of Canada for the space of » 230 leagues, observed by John Alphonse of Xanct- » oigne, chiefe pilote to monsieur Roberval, 1542 » (1). — Le P. de Charlevoix, dont la véracité est généralement tenue en médiocre estime, énonce dans son *Histoire de la Nouvelle France*, précisément dans un passage dont l'inexactitude sous d'autres rapports est bien reconnue, que Roberval, remontant le Saint-Laurent, « envoya un de ses pilotes nommé Alphonse, né en » Portugal selon les uns et en Galice suivant les autres, » chercher au-dessus de Terre-Neuve un chemin aux » Indes Orientales » (2). Cette nationalité de par delà les Pyrénées pourrait bien avoir été forgée à l'étourdie sur le nom de *Xanctoigne* imprimé dans Hakluyt, et qu'on aurait pris pour celui de la ville espagnole de Santoña, petit port sur la côte des Asturies, au lieu d'y reconnaître, ainsi qu'il convient, non, à la vérité, la province française de Saintonge comme on le pense vulgairement, mais bien le village ou pays (*pagus*) de même nom, près de Cognac.

» Canada, Saguenay and Hochelaga,..... accompanied with divers » gentlemen of qualitie..... and John Alfonse of Xanctoigne an excel- » lent pilot, set sayle from Rochel the 16 of april 1542. » (Hakluyt, *Voyages*, tome III, p. 240.)

(1) Idem, *ibidem*, tome III, pp. 237 à 240.

(2) Charlevoix, *Histoire et description de la Nouvelle France*, Paris 1744, 3 vol. in-4 : tome I, p. 21.

Une indication assurée et précise de cette origine spécialement française de notre pilote, est consignée dans un petit ouvrage offrant une sorte de portulan général du monde alors connu, publié pour la première fois à Poitiers par Jean de Marnef, à qui Mellin de Saint-Gelais en avait remis une copie, difficile à se procurer depuis la mort de l'habile marin, suivant que le fait connaître un avis préliminaire de l'éditeur, imprimé au dos du frontispice. L'ouvrage a pour titre : *Les voyages avantureux du capitaine Jan Alfonce Sainctongeois;* il forme un petit volume in-quarto de 68 feuillets chiffrés, sans date, ayant à la suite sept feuilles non chiffrées de Tables de la déclinaison du soleil mises en ordre par Olivier Bisselin « et achevé d'imprimer à la fin » du mois d'avril en l'an mil cinq cens cinquante neuf ». Au verso du feuillet 68ᵉ et dernier de l'œuvre principale se lit l'épilogue que voici : « Fin du présent livre, » composé et ordonné par Jan Alfonce, pilote expéri- » menté ès choses narrées en ce livre, natif du pays de » Xainctonge (1), près la ville de Cognac. Fait à la re-

(1) Le mot de *pays*, employé généralement dans le sens étendu de province, de grand état, de contrée, a conservé néanmoins aussi l'acception restreinte indiquée par son étymologie, celle de *pagus*, village, hameau : or il est arrivé ici que le commun des lecteurs a pris l'un pour l'autre, induit à ce quiproquo par la notoriété de la dénomination de la province de Saintonge, en regard de l'obscurité du petit village de même nom assis sur les bords de la Charente, un peu au-dessus de Gondeville, et compris aujourd'hui dans la commune de Saint-Mesme, laquelle appartient au canton de Ségonzac, qui fait à son tour partie de l'arrondissement de Cognac; on a entendu la phrase comme s'il était écrit : « natif d'auprès de la ville de Cognac, au pays » de Saintonge »; tandis que l'indication réellement écrite désigne

» queste de Vincent Aymard, marchant du pays de » Piedmont, escrivant pour lui Maugis Vumenot, mar- » chant d'Honfleur. »

Cette dernière mention nous révèle, suivant toute apparence, l'auteur véritable de cette rédaction abrégée et peu fidèle, que par erreur Brunet (1) attribue à Saint-Gelais lui-même. Ce n'est pas la seule inadvertance du savant bibliographe : il lui a semblé trouver dans l'avis préliminaire de *Jan de Marnef au lecteur*, l'indication certaine que Mellin de Saint-Gelais était encore vivant à la date non exprimée de l'édition princeps, et il en conclut que cette édition est antérieure à octobre 1558 époque de la mort du poète saintongeois ; cependant il suffisait de lire à la page suivante, qui justement fait face, un sonnet signé de Sc. DE S. M. (évidemment Scévole de Sainte-Marthe) adressé précisément A L'OMBRE DE SAINGELAIS, pour être assuré au contraire de l'exactitude de la date de 1559, qui se trouve à la fin de l'annexe consacrée aux Tables de Bisselin. Il est vrai que certains exemplaires offrent derrière le frontispice, au lieu de l'avis de Marnef, le privilége royal, daté du 7 mars 1557, mais il est immédiatement suivi de la mention : « Achevé d'imprimer le 2 mai 1559 » ; il ne peut donc rester aucun doute sur ce point.

Outre l'édition originale in-4°, que nous venons de signaler, il en existe une autre de même format, donnée à Rouen en 1578 par Thomas Mallard, également avec

directement, par sa contexture même, le *pays ou village de Saintonge, près la ville de Cognac.*

(1) *Manuel du libraire*, tome I, p. 66.

les Tables de Bisselin, mais sans les pièces de vers en l'honneur d'Allefonsce qu'on voit en tête de la première ; on cite en outre une édition de Paris, de 1598, dans le format in-8°. — M. Léon Guérin, qui dans ses *Navigateurs français* a consacré une notice à Alphonse le Saintongeois, y a inséré une analyse générale de ce volume.

Les *Voyages avantureux de Jan Alfonce* rédigés par Maugis Vumenot, non plus que l'*Excellent ruttier* traduit par Richard Hakluyt, ne peuvent être considérés comme des échantillons de bon aloi de l'œuvre originale de ce pilote, conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris, et qu'avait déjà signalée Antoine de Léon Pinelo dans sa Bibliothèque orientale et occidentale (1), sorte de fouillis bibliographique, peu sûr, mais plein de renseignements utiles, sous réserve de contrôle. Ce manuscrit forme un volume in-folio, intitulé *Cosmographie* et dédié au roi François Ier ; il offre un texte assez étendu, dans lequel est intercalé le tracé successif des côtes qui y sont décrites. M. Pierre Margry, qui projette de le comprendre dans la collection qu'il prépare des documents relatifs aux *Origines historiques de la France d'outre-mer*, et qui nous en a montré une copie faite entièrement de sa main, a eu lieu de reconnaître que la rédaction de Maugis Vumenot n'est qu'un abrégé dérisoire (2), et le fragment

(1) *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental, náutica y geographica*, Madrid 1737, 3 vol. in-folio réunis : col. 1406 : « Juan » Alonso, piloto Santoñés : Cosmografia, acabada por Raulin Saca- » lart, dedicada à Francisco I. MS. fol. »

(2) Outre le travestissement des noms, tels que *Trop-bonne* pour Taprobane, *Marron* pour Maraguan, etc.

translaté par Hakluyt une version défigurée par les plus singulières méprises (1).

Le volume original est terminé par l'épilogue suivant : « Fin de la Cosmographie faite et composée » par nous Jehan Allefonsce et Paulin Sécalart, cappi» taines et pillottes de navires, demourant en la ville » de la Rochelle, en la rue Sainct-Jehan des Pretz de» vant l'église dudict Sainct Jehan. Le 24[e] jour du » moys de novembre l'an 1545, achevay de par moy » Paulin Sécalart cosmographe de Honnefleur, désirant » faire servisce à Vostre Maigestay réaille : qui sera fin » de ce présent libvre — 1545. » On peut conjecturer d'après ces indications, que Jehan Allefonsce, qui rédigeait sa Cosmographie en 1544, après 48 ans de navigation, en se faisant aider par un secrétaire, pilote comme lui, *Paulin Sécalart, pouvre et loyal*, fut surpris par la mort avant d'avoir mis la dernière main à son travail, et que ce même Paulin Sécalart de Honfleur l'acheva seul, le 24 novembre 1545, dans la propre maison où ils étaient logés ensemble à la Rochelle.

Dans sa longue carrière maritime, le capitaine Jean Allefonsce avait navigué sur des bâtiments portugais, et avait commandé, notamment, un navire appartenant à Édouard de Paz (2); naturellement il avait reçu de

(1) Le Figuier (*Yucatán*) et le Pérou y sont devenus des figues et des poires !....

(2) « O proprio João Affonso, de appellido Francez, pratico do Bra» zil (e que antes de fugir de Portugal fôra mestre de um navio de » Duarte de Paz) recebeu d'elrei carta de seguro de que não seria de» mandado nem perseguido por incurso nas penas dos que acceitavam

ses armateurs, comme sobriquet, la désignation nationale de Français (*Francez*), que M. de Varnhagen a prise pour un nom propre de famille (*appellido*) portugais, en rappelant des lettres royales de sauf-conduit en faveur dudit « Joannis Affonsi Francez, qui erat exper- » tus in viagiis ad Brasiliarias insulas » (1), qu'on cherchait à rappeler, et auquel on promettait qu'il ne serait recherché ni poursuivi en vertu des lois rendues contre les marins qui abandonnaient le Portugal pour prendre du service à l'étranger ou qui allaient sans licence aux possessions portugaises d'Amérique.

Quand on se souvient avec quelle rigueur sauvage le gouvernement portugais d'alors en usait vis-à-vis des étrangers qui osaient violer ce qu'il appelait son droit exclusif de conquête (2), on conçoit aisément que des lettres de sauf-conduit fussent indispensables pour des étrangers aussi bien que pour des nationaux qui auraient consenti à retourner en Portugal : les offres de cette nature n'impliquent donc nullement une négation quelconque de la nationalité espagnole de Solis ni de la nationalité française de Jean Allefonsce.

» serviço do mar das outras nações ou iam às conquistas sem licença. » (Varnhagen, *Historia do Brazil*, p. 46.)

(1) Idem, *ibidem*, même page, notes 2 et 3.

(2) Voir ci-dessus, aux dernières pages du § IV, les notes extraites de la plainte du baron de Saint-Blancard et de la correspondance de Diogo de Gouvêa. Voir aussi les notes M et N de cet appendice.

NOTE AA.

« Les habitants de cette côte rapportent que de temps » en temps ils voient arriver d'autres navires, montés » par des gens qui sont habillés comme nous ; d'après » ce qu'en disent les indigènes, les Portugais jugent » que ce sont des Français ; ils ont généralement la » barbe rousse. Les Portugais instruits supposent que » ce sont des fondeurs qui naviguent vers Malaca, parce » que l'argent èt le cuivre y sont à meilleur marché que » dans notre pays ».

Ce passage contient, dans le texte, une phrase qui embarrasse à bon droit les traducteurs : « und wollen » die ersamen Portugaleser sagen es seien Gezyner so » gen Malaqua navigieren ». M. de Humboldt a traduit *die ersamen Portugaleser* par « d'honorables Portugais » (1), et le point de doute (?) dont l'illustre savant a accompagné le mot *ersamen* doit être considéré comme le cachet de son exquise modestie bien plutôt que comme la révélation d'une hésitation réelle ; *Ehrsamen*, ce sont évidemment les fidalgos, les gens de distinction, ceux que leur éducation a placés au-dessus du commun, et qui sont ainsi en état d'émettre une opinion digne d'être écoutée..

La véritable difficulté porte sur le mot *Gezyner*, que M. Ternaux a laissé en blanc dans sa version, et à l'égard duquel M. de Humboldt exprime ainsi son embarras : « On peut être surpris de ce mot de *Gezyner*,

(1) *Géographie du Nouveau Continent*, tome V, p. 244.

» qui est entièrement étranger à l'idiome allemand, et » jeté dans la phrase suivante : « Les Portugais — et » même les plus honorables (*ersame*) parmi eux—recon- » naissent des Français dans ces étrangers qui portent » des habits comme nous et qui font des incursions sur » ces côtes (pour en tirer des fourrures ou du bois de » brésil). Ces Portugais (continue le texte allemand) » les prennent pour des *Gezyner* à cause du trafic qu'ils » font avec les métaux ». — Ce mot Gezyner paraît une » faute typographique pour *Zygeuner* (Zygener ?), *cigani* » en portugais, *gitani* en espagnol (1), *zingari* en italien. » Mais que faire de Bohémiens qui naviguent, et de » Bohémiens français ? Comment l'idée de l'échange de » métaux rappelle t-elle les Zigeuner ? » (2)

S'il nous était permis de nous hasarder dans cette épineuse question, nous nous trouverions tellement frappé des objections de M. de Humboldt contre sa propre conjecture des *Z'geuner*, que nous commencerions par l'écarter tout à fait ; et en admettant qu'il doit y avoir quelque faute typographique dans le mot *Gezyner*, nous tenterions, au risque de tomber sur un barbarisme, de corriger cette faute en nous restreignant à la moindre altération possible, pour nous rapprocher d'un mot remplissant la condition essentielle d'avoir trait au commerce ou au travail des métaux précieux, en lisant *Gezyher* par exemple, ce qui supposerait uniquement, de la part de l'imprimeur, la substitution inattentive d'un *n* à un *h*. Mais le mot *Gezyher*, résul-

(1) Lisez *Ciganos* et *Gitanos*.

(2 Humboldt, *ubi suprà*, tome V, p. 250

tant de cette modification si simple sera-t-il accepté même comme un archaïsme ou un idiotisme provincial, à titre de forme collective ou fréquentative du simple *Zieher*, affineur, tréfileur ?

Ainsi lancés dans le champ indéfini de la conjecture, pourquoi nous arrêterions-nous en si beau chemin ? Au lieu de tourner la difficulté, prenons le taureau par les cornes : — Est-il donc absolument indispensable de corriger ce mot de *Gezyner*, et ne saurait-il, sans se transformer, acquérir, que dis-je, conserver un droit légitime de bourgeoisie dans la cité allemande, si libérale et si large en ses adoptions ? Le radical *Zain* lingot, (d'où le verbe *zainen*, réduire en lingots) ne nous suffit-il pas à forger régulièrement une dénomination de *Gezyner* pour le faiseur de lingots, le fondeur en métaux ? Et ne voilà-t-il pas encore, et bien mieux, une solution naturelle, prochaine, directe, rigoureuse, au problème de la signification étymologique de ce mot imprimé en toutes lettres dans le vieil opuscule allemand, *Gezyner* ?

Nous serions presque tenté de nous répondre à nous-même par ce dicton paradoxal : « Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr ! »

NOTE BB.

Il n'est pas impossible de déterminer, sinon avec une entière certitude, au moins avec une grande probabilité, quel est l'auteur véritable de cette *Scrittura o vogliamo dir Discorso fatto nel* 1539 *d'un gran capitano francese ;* nous voyons en effet que « il sopra detto ca-

» pitano poi con due navi armate in Dieppa di Normandia volse andar fino all' Isola Taprobana in levante, hora detta Summatra, dove contrattó con quei popoli, et carico di specie ritornó á casa » (1). Or M. Estancelin a retrouvé et publié (2) le journal d'un voyage à Sumatra fait en 1529 par les deux navires dieppois *la Pensée* et *le Sacre*, contenant des détails caractéristiques qui ne laissent aucun doute sur l'identité de ce voyage avec celui qui est mentionné dix ans après dans le *Discorso*. L'expédition avait pour commandant le capitaine Jean Parmentier, qui mourut à Ticou le 3 décembre (3), suivi de près au tombeau par son frère Raoul capitaine du *Sacre* (4).

M. Estancelin aurait été porté à attribuer la rédaction du journal à Pierre Mauclerc, l'astronome du *Sacre* (5); mais la supposition est inadmissible, le rédacteur étant certainement embarqué sur *la Pensée*, ainsi que cela résulte expressément de nombreux passages (6). Il résulte aussi de l'ensemble de la rédaction que l'auteur devait être précisément l'astronome de *la Pensée*; il note tous les jours la hauteur observée, et la direction de la route; il parle même de l'estime de son point (7). Cupidon, Eolus et Thétis viennent parfois

(1) Ramusio, *Navigationi e viaggi*, tome III, fol. 417 E.

(2) *Voyages et découvertes des navigateurs normands*, pp. 241 à 312.

(3) Estancelin, *ibidem*, p. 307.

(4) Idem, *ibidem*, p. 308.

(5) Idem, *ibidem*, p. 45.

(6) Idem, *ibidem*, pp. 244, 245, 247, 251, 254, 259, 266, 279, 309, 312.

(7) Idem, *ibidem*, pp. 261, 281.

orner agréablement la narration (1) comme pour trahir en même temps le poète.

Autre détail très significatif : Un ami de cœur des frères Parmentier, qui était du voyage, n'est pas nommé une seule fois dans la relation, ce qui n'eût pu arriver si ce n'était lui-même qui parle à la première personne. Or, cet ami, c'est le dieppois Pierre Crignon, poëte et savant, cité dans l'histoire des sciences pour ses observations (2), qui publiait après le retour de l'expédition, en un petit volume in-quarto, les poésies de Jean Parmentier, avec les siennes propres (3), le tout précédé d'un *prologue* (4) où, ne laissant place à aucun doute, il rappelle lui-même qu'il a « rédigé par escrit ladicte

(1) Estancelin, *ubi suprà*, pp. 250, 262.

(2) *Histoire de l'Académie des Sciences, année MDCCXII*, in-4°, p. 17 : « M. Delisle a un manuscrit d'un pilote dieppois nommé Cri-» gnon, qui est un ouvrage dédié à l'amiral Chabot en 1534, et où il » est fait mention de la déclinaison de l'aiman. Cette nouveauté » révolta les philosophes dont elle dérangeait trop les idées, ils la » nièrent fièrement, mais enfin elle devint incontestable et il fallut » s'y rendre. »

(3) *Description nouvelle des merveilles de ce monde, et de la dignité de l'homme, composé en rithme françoyse en manière de exhortation*, par Jan Parmentier *faisant sa dernière navigation avec* Raoul *son frère en l'isle Taprobane aultrement dicte Samatra — Item un champ royal..... — Item plusieurs champs royaux..... — Item moralité très élégante .... — Déploration sur la mort des dictz Parmentier, composée par* Pierre Crignon *compaignon des dictz Parmentier en la dicte navigation;* imprimé à Paris en la rue de Sorbonne le septième jour de janvier l'an de grâce mil DXXXI ; petit in-4° gothique de 48 feuillets non chiffrés.

(4) Ce prologue a été reproduit en 1847, par M. Léon Guérin, dans ses *Navigateurs français*, pp. 157-158.

» navigation et voyage », qu'il l'a « escrite assez au » long. »

C'est donc bien certainement le nom de Pierre Crignon qu'il faut mettre à la relation publiée par M. Estancelin, ainsi que l'a, au surplus, dès longtemps reconnu M. Léon Guérin dans l'article consacré à Jean et Raoul Parmentier parmi ses *Navigateurs français* (1), intéressant volume qu'il a fondu plus tard dans son *Histoire de la marine française* (2) ; et c'est de même le nom de Pierre Crignon qui pour nous se cache, dans le recueil de Ramusio, sous la désignation anonyme du *gran capitano di mare francese del luogo di Dieppa.*

NOTE CC.

Il est important de transcrire textuellement ici l'extrait donné par Berredo des lettres-patentes de concession en faveur de Benoît Maciel Parente, du 14 juin 1636 ; car il est essentiel d'en bien peser les termes pour en contrôler l'application.

« Hey por bem e me praz de lhe fazer, como com » effeito faço por esta presente carta, irrevogavel doa-

(1) « Au nombre de ces trois Français (descendus à Ticou le » 3 novembre) se trouvait le rédacteur de cette navigation, que nous » supposons avoir été le poëte Pierre Crignon, ami de Jean Parmen- » tier. » (GUÉRIN, *ubi suprà*, p. 150.)

(2) Paris 1851, 6 vol. gr. in-8° colombier ; voir, pour les frères Parmentier, tome II, pp. 114 à 143 et 470 à 475.

» ção entre vivos, valedoura deste dia para todo sem-
» pre, de juro e herdade para elle e todos os seus filhos,
» netos, herdeiros e successores que apos elle vierem,
» assim descendentes como transversaes e collateraes
» (segundo ao diante hirá declarado), das terras que
» jazem ao cabo do Norte, com os rios que dentro nellas
» estiverem, que tem pela costa do mar trinta e cinco
» até quarenta leguas de destricto, que se contaõ dodito
» cabo até o rio de Vicente Pinçon, aonde entra a re-
» particaõ das Indias do reino de Castella; e pela terra
» dentro, rio das Amazonas arriba, da parte do canal
» que vay sahir ao mar, oitenta para cem leguas até o
» rio dos Tapuyaussús; com declaraçaõ que nas partes
» referidas por onde acabaráõ as ditas trinta e cinco
» ou quarenta leguas de sua capitanía, se poráõ marcos
» de pedra, e estes marcos correráõ via recta pelo
» certaõ dentro; e bem assim mais seraõ do dito Bento
» Maciel Parente e seus successores, as ilhas que hou-
» ver até dez leguas ao mar, na fronteira demarcaçaõ
» das ditas trinta e cinco ou quarenta leguas de costa
» da sua capitanía, as quaes se entenderáõ medidas
» via recta, e entraráõ pelo certaõ e terra firme dentro,
» pela maneira referida, até o rio Tapuyaussús, e dahi
» por diante tanto quanto poderem entrar e forem da
» minha conquista », etc.

Nous posons en fait, dans notre texte, que le cap du Nord dont il est ici question n'a pu être que celui-là même qui porte spécialement aujourd'hui le nom de Maguari (à cause de l'abondance des hérons qui en peuplent les abords). Les îles jusqu'à dix lieues au large étant comprises dans cette donation, on voit que

l'étendue de la concession, progressant en longitude d'est en ouest pour arriver jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, c'est-à-dire jusqu'au bras occidental de l'Amazone actuelle, dut en même temps progresser en latitude vers le nord pour englober les îles voisines surajoutées; la limite extrême de la concession ainsi mesurée put donc aller atteindre la Ponta-Grossa ou cap méridional de l'Araouary.

A cette limite extrême les lettres royales obligeaient le capitaine donataire d'établir une borne de pierre, et cette particularité mérite attention : car si Maciel fit son mesurage en dedans des îles, il dut aboutir à la pointe Pedreira, et nous aurions à nous demander si cette dénomination-là n'est pas résultée précisément de la pierre délimitative qui avait été établie sur ce cap. Si au contraire Maciel fit son mesurage hors-œuvre, et plaça son *padraõ* à la Ponta-Grossa, il sera tout naturel que le capitaine Jean Paes do Amaral, envoyé en 1723 à la recherche des monuments lapidaires de ce genre, étant arrivé à 1° 30' de latitude, ait retrouvé justement sur la rive droite du fleuve qui débouche en cet endroit, la borne élevée par Maciel Parente, et dont on a bravement fait honneur à Charles-Quint!...

NOTE DD.

Les deux formes *Yapoc* et *Oyapoc* résument pour nous deux séries de variantes rassemblées avec grand

soin et confondues entre elles avec plus ou moins de raison par un savant homme d'État brésilien chargé d'une négociation récente (1), qui non-seulement a noté les diversités réelles d'orthographe, mais qui a même recueilli dans son catalogue celles qui peut-être ne résultent que d'une lecture douteuse, ou de l'indécision que le burin de Jean Van-Keulen aurait laissée à la forme graphique d'un I ou d'un Y, de manière à lui donner les allures d'un T (2); nous préférons pardonner au calligraphe néerlandais ses hardiesses artistiques, et lire simplement un I là où son intention de l'écrire ne peut être contestable; de même que nous lirons Janssonius (Jan Janszoon) par un J initial, sans hésitation, toutes les fois que nous le rencontrerons dans l'argumentation diplomatique du vicomte de l'Uruguay, bien certain que nous sommes qu'il l'a toujours ainsi orthographié, quoique son imprimeur se soit obstiné à lire Sanssonius (3) dans son manuscrit.

En distinguant entre elles toutes les variantes allé-

(1) Voir les *Protocoles de la conférence sur la Délimitation des Guyanes française et brésilienne*, Rio de Janeiro 1857, in-folio; aux pp. 3 à 7, et en nombre de passages dans tout le cours de la discussion.

(2) *Ibidem*, pp. 5, 7, 37, et nombre de fois ensuite; sans nier l'existence, sur quelques cartes peut-être, des leçons *Tapoco*, *Tapoca*, il ne nous est arrivé de rencontrer, sur les grands atlas et *Flambeau de la mer* édités par Jean Van Keulen, vus par nous, que des *Iapoca* ou *Iapoco*, et des *Wyapoco*. La leçon fautive est en pareil cas une inadvertance de gravure, et ne saurait constituer une variante proprement dite, à recueillir.

(3) *Ibidem*, pp. 4 et 37. Il en est de même des noms de Meutelle, D'Auville, etc.

guées, afin de les ranger en deux catégories, nous aurons d'une part les leçons :

Iapoc	Yapoc	Yapoca
Iapok	Yapok	Yapoco
Iapoca	Yapock	Yapoko
Ioapoc	Yapoque	Hyapoc

sans faire état spécial de celles où le I initial a été écrit sous la forme J (1) qui ne constituait point alors une lettre différente.

De l'autre part, nous aurons une liste encore plus longue, qui se répartit naturellement en plusieurs subdivisions :

Ojapoc	Ouyapoc	Viapoco
Oyapoc	Ouyapoco	Wiapoc
Oyapok	Ouiapoque	Wiapoca
Oyapock	Ouhiapoc	Wiapoco
Oyapoque	Owiapok	Wiapogo
Oyapoca	Waiapoco	Wiapago
Oyapoco	Waiapago	Wiabago
Oyapaco	Waiabago	Wiabego

sans compter les formes oubliées.

Nous avons l'espoir de ne blesser aucun intérêt politique ni géographique, ni même linguistique, en réduisant provisoirement toutes ces richesses onomastiques à nos deux types généraux *Yapoc* et *Oyapoc*, sauf à revenir plus tard sur quelque exception, s'il y a lieu.

On ne fera nulle difficulté, sans doute, de reconnaître

(1) Comme dans les diverses éditions du Traité d'Utrecht. — M. da Silva s'est arrêté sur ce point particulier (*Revista trimensal*, tome XIII, pp. 480 à 484) avec le soin qui lui est ordinaire.

en chacun de ces deux types, deux éléments formatifs,

Ya—poc............ pour le premier,
Oya—poc........... pour le second;

et comme l'élément final *poc* est le même dans les deux cas, il semble que nous n'ayons à étudier ici, en définitive, que trois éléments formatifs, *ya*, *oya*, *poc*.

Commençons notre examen par ce dernier, qui se représente plus fréquemment, à ce qu'il semble, dans la nomenclature géographique de la même région, où nous pouvons relever en effet successivement, en allant du nord au sud, les noms de

Winipoco;
Iwaripoco, Waripoco, ou Waripogo;
Arrapoco, Arapoco, Aripoco, ou Arapecú;
Sapenopoko ou Sapanapock;
Callepoca ou Callepoke;
Mallepoco, Mallepoca, ou Malapecú;
Anaurapucú ou Anareapock;

nous pourrons même, en allant beaucoup plus loin dans le sud, rattacher à notre liste les noms plus connus de Pernambuco, forme brésilienne que nous avons façonnée à l'européenne en l'écrivant Fernambouc (ou même Fernambourg (1), la ville de Ferdinand!...), et Paranapucú ou Paranapicú, ancienne dénomination de l'île actuelle *do Governador* dans la baie de Rio de Janeiro.

Ces deux noms, dont la décomposition naturelle nous

(1) C'est la forme adoptée dans les *Voyages avantureux du capitaine Jan Alfonce sainctongeois*, foll. 32 verso et 33 : « Fernambourg » est à 7° de la ligne..... Fernambourg est la première demourance » des Portugalois..... ».

offre un vocable initial (*paraná*, la mer) parfaitement déterminé, doivent faciliter notre recherche étymologique, d'autant plus que nos devanciers y ont déjà pourvu.

M. de Varnhagen a expliqué littéralement *Paraná-pucú* par *mar comprido*, la mer étendue (1), bien qu'il s'agisse d'une île : d'où il faut conclure que de semblables dénominations n'avaient pas toujours une application directe à l'objet désigné, mais s'y rapportaient par une voie détournée en signalant les circonstances extérieures qui le caractérisaient. *Pucú* figure dans le *Tesoro de la lengua Guarani* du P. Ruiz (folio 323) avec la signification de *largo*, qui implique la double acception de longueur dans l'espace et dans le temps ; et nous le retrouvons sous la forme *pecú* dans le *Diccionario portuguez e brasiliano* anonyme, avec l'une et l'autre signification (2), de même que sous la forme *ipucú* dans le *Vocabulario do Alto - Amazonas* de M. Dias, également dans les deux sens (3).

On pourrait supposer que le nom de Pernambuco n'a pas besoin d'une étymologie différente, tant il se rapproche du précédent : M. de Varnhagen propose néanmoins de le décomposer autrement, savoir, *Paraná* mer, et *mbô* ou *mbuk* bras (4) ; mais il oublie de nous signa-

(1) *Historia do Brazil*, p. 253, note 3, et au *Supplément*, p. 448.

(2) D'une part, aux mots : *Comprida (cousa)*, *Comprimento*, *Fazer comprido*, *Alargar*, *Prolongar*, *Barra*, *Lavanca*, *Páo comprido* ; — d'autre part, aux mots : *Tardar*, *Retardar*, *Dilatar-se*, *Entreter-se*, *Durar*, *Estar muito tempo*.

(3) *Revista trimensal*, tome XVII, p. 560, au mot *Comprido* ; et p. 562, au mot *Durar*.

(4) *Historia do Brazil*, p. 38, dans le texte et à la note.

ler le dictionnaire auquel il emprunte ce dernier vocable. Le P. Francisco dos Prazeres Maranhão, dans son recueil d'étymologies brésiliennes, ne trouve rien de mieux que d'expliquer Pernambuco par *Paranábúca*, bouche de mer, en confessant qu'il prend ainsi comme naturalisé parmi les sauvages le mot portugais *bôca* (1), s'y croyant autorisé par d'autres exemples, malheureusement contestables et peu concluants pour nous.

Mais peut-être cette étymologie hétéroclite nous met-elle sur la voie de l'explication véritable, en nous indiquant un sens pour lequel les vocabulaires brésiliens peuvent ne pas être absolument muets. En fouillant le *Tesoro Guarani* du P. Ruiz, nous y découvrons en effet (au folio 26 verso), le mot *pacá* avec la signification d'*abertura*, ouverture; le *Diccionario* anonyme, laborieusement compulsé, ne répond pas, il est vrai, à nos interrogations multipliées; mais le *Vocabulario do Alto-Amazonas* de M. Dias nous procure sans effort la satisfaction la plus complète en nous offrant, en regard du mot portugais *furo*, ouverture, le mot brasilien *ipóca* (2), l'une des formes du radical *póca* (3), comme

(1) *Revista trimensal*, tome VIII, p. 78, au mot *Pernambuco* et à la note explicative au bas de la page.

(2) *Ibidem*, tome XVII, p. 565.

(3) L'étude analytique, la dissection étymologique du vocabulaire Tupi est encore à faire; peut-être cette anatomie du langage, pour laquelle le *Tesoro Guarani* du P. Ruiz offrira de précieuses ressources, permettrait-elle de rapprocher ce radical *póca*, du verbe neutre *póc* que nous offre le *Diccionario* (pp. 15, 38 et 67), aux mots *Arrebentar*, *Estalar*, *Rebentar*, répondant à nos verbes *crever*, *éclater*; le *póca*

il nous avait donné, au mot *comprido*, long, la forme *ipucú* du radical *pucú;* et nous arrivons ainsi à l'étymologie régulière *Paraná-me-Póca* (1) se contractant naturellement en *Parnampóca* ou *Pernampóco* (2) et se traduisant littéralement en portugais par *Furo* ou *Boca ao Mar.*

Nous voici donc en possession, pour l'explication de l'élément terminal *poc*, si fréquent au voisinage des bouches de l'Amazone, de deux radicaux distincts, l'un adjectif, *pucú*, dans la double acception de long, étendu,

brasilien, comme le *furo* portugais, serait ainsi d'autant mieux déterminé dans le sens d'ouverture, de percée, de rupture, qui convient particulièrement aux entrées de rivières et de bras de mer.

(1) L'introduction de *m* entre les deux radicaux formatifs du nom de Pernambuco, n'est point une simple fantaisie euphonique de la prononciation : la preuve en est dans le nom analogue de Paranápucú, où l'insertion n'a pas lieu. C'est l'application d'une règle syntaxique qui transforme en *me*, dans son adjonction à certains mots d'une forme déterminée, le suffixe *pe*, destiné à répondre aux questions de lieu *quò* et *ubi* de nos anciens rudiments latins : *Paraná* la mer, *Paraná-me* vers la mer, à la mer, dans la mer. Voir à ce sujet l'*Arte de Grammatica da lingua Brasilica* du P. Figueira (édition de Lisbonne 1687; p. 121 et pp. 130-131). — Occasionnellement disons ici qu'en outre des cinq éditions de cette grammaire que nous avons indiquées plus haut, dans une note du § VII de cet écrit, nous en avons vu, en la possession de notre excellent ami Ferdinand Denis, une réimpression sous le titre de *Grammatica da lingua geral dos Indios do Brazil*, in-8°, faite en 1851 à Bahia par les soins de Joaõ Joaquim da Silva Guimaraẽs.

(2) Il n'est pas sans intérêt de remarquer, dans les formes *Paranambuco* et *Prannenbucke* données au nom de la ville actuelle de *Pernambuco* par Magallanes de Gandavo et par Haus Staden, une trace des évolutions successives de cette appellation.

et de lent; l'autre, substantif, *póca*, avec la signification directe d'ouverture, d'entrée de la mer dans les terres, ainsi que les Portugais la donnent sur tant de points, en ces mêmes parages, à leurs *Furos*, si analogues pour le sens et pour l'application, aux *Trous* de nos anciens colons de Saint-Domingue.

Nous pouvons dès à présent, comme vérification immédiate de la convenance de ce dernier vocable, remarquer précisément au sud de l'Araouari un autre bras de ce fleuve, visité à plusieurs reprises en 1836 par l'amiral Pénaud alors lieutenant de vaisseau (1), et qui a été cité dans des conférences récentes, sous le nom de *Furo de l'Araguari* (2) : il semble difficile d'y méconnaître l'*Arrapoco* de Robert Harcourt (3), *Arapoco* de l'anonyme anglais publié à la suite (4), *Arapecú* de certaines cartes brésiliennes, où il est inscrit précisément comme désignation de ce même *Furo* (5). Et le

(1) *Journal d'un voyage sur la côte méridionale de la Guyane française*, dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, tome LXI de la Collection (II de la Partie non officielle de 1836) pp. 421 à 467 ; spécialement pp. 446, 447, et 453.

(2) *Protocoles de la Conférence de délimitation*, p. 165. — Nous ne parlons ici que de formes onomastiques. Quant à la question d'application des dénominations aux localités, il serait imprudent de perdre de vue une remarque de l'amiral Pénaud (*ubi suprà*, p. 449) sur la facilité avec laquelle les Portugais ont eu l'habitude d'accommoder leurs cartes aux prévisions de leur politique, faisant flotter d'une rivière à l'autre le nom d'Araguari quand une question de limites a pu s'y rattacher.

(3) PURCHAS, *his Pilgrimes*, tome IV, pp. 1270 et 1282.

(4) *Ibidem*, p. 1286.

(5) *Carta topographica das provincias do Graõ Pará e Rio Negro*, dans les portefeuilles de la Société de Géographie.

rapprochement comparatif des noms *Arapoco*, *Arawari*, *Waripoco* donne lieu de remarquer entre eux une liaison intime, dès longtemps accusée, quant au dernier, par la relation de Keymis, de laquelle il résulte que ce serait encore une branche de l'*Arawari*, un autre *furo* septentrional, comme l'indique l'étymologie. Le *Winipoco* (1), dont le nom a disparu des nouvelles cartes, n'était pareillement qu'un *furo* vers l'embouchure de notre Oyapoc.

L'élément initial qui entre dans la composition de ce mot (Winipoco) mériterait de son côté une étude spéciale dont ce n'est ici le lieu ni le moment de nous occuper : qu'il nous suffise d'annoter combien il est fréquent sur cette côte, soit qu'il s'y reproduise avec le même caractère inchoatif pour dénommer un des grands bras de l'Orénoque *Winikeberi*, soit qu'il se présente comme terminaison dans toute la série des rivières *Coriqwini*, *Maicawini*, *Camawini*, *Marawini*, *Curassawini*, *Quanawini*, *Coroswini*, *Tapanawini* (2), sans compter les noms où cette terminaison oblitérée semblerait pouvoir être reconnue encore, par analogie avec ce qui est advenu de quelques-unes parmi celles que nous venons de passer en revue, par exemple *Marawini*, *Quanawini*, *Coroswini*, dégénérés en *Maroni*, *Conani*, *Carswène* et même *Calçoene* et *Calçoens*... (2).

(1) Marqué sur la carte de *Guiane et Caribane* de Nicolas Sanson d'Abbeville, datée de 1679.

(2) Ces noms subsistaient encore avec leur physionomie indigène à l'époque où Jean De-Laet publiait sa carte de la *Guaiana* en tête du livre XVII de sa *Descriptio Indiæ occidentalis*.

(3) *Calçoens*, culottes : quel thème fertile en doctes conjectures

Passons à l'examen des deux autres éléments formatifs des noms Yapoc et Oyapoc. Disons-le tout de suite, ils appartiennent sous deux formes distinctes, et probablement (au moins en certains cas) avec deux significations distinctes aussi, à une seule et même racine brasilienne signifiant *eau*.

L'émission orale du mot radical indigène présente à des oreilles européennes une articulation difficile à exprimer avec les ressources ordinaires de notre alphabet, ce qui a causé beaucoup d'embarras et de diversité dans l'orthographe adoptée par les grammairiens et les lexicographes ; c'est, à ce qu'il semble, l'*u* français ou *ü* allemand accompagné d'une sorte d'occlusion gutturale qu'on a cherché à représenter par l'addition d'un *g* (muet) : « forma-se na garganta como *ig* » dit le P. Figueira (1) ; « lançando o halito opprimido na gar- » ganta », explique à son tour le *Diccionario*, « com » hum som mixto e confuso entre *i* e mais *u*, et que no » sendo *i* nem *u* envolve ambos, come se vê neste nome » *y*, agua » (2). — Le P. Ruiz l'écrit *ĭ*, le dictionnaire anonyme *y'g*, M. Dias *e'*.

Cela posé, ouvrons le *Tesoro* du P. Ruiz au folio 163 pour y lire son article « *ĭ*, agua, rio », jusqu'au folio 164 verso; puis remarquons au folio 165 le mot « *ĭa*, » calabaço » ; après quoi nous irons trouver au folio 173 le mot « *ĭgá*, empapado », accompagné de « *oïgá* » qui en est la forme dite réciproque.

pour les étymologistes des siècles futurs, quand l'impitoyable routine aura consacré cette leçon ridicule!...

(1) *Arte de Grammatica da lingua Brasilica*, pp. 1-2.

(2) *Diccionario portuguez e braziliano; Advertencia*, p. iij.

Et maintenant, que l'on rapproche et que l'on combine ces divers termes *ĭgá*, *oĭgá*, *ĭa* d'une part, et de l'autre *pucú* et *póca*, et l'on aura toute une famille de noms appellatifs nous représentant des terres noyées étendues, des *furos* ouverts dans des terres noyées, et même sous la forme exacte *ĭapóca* une traduction littérale du nom de cette *crique Calebasse* (1) que nous voyons s'ouvrir à l'ouest de l'île Maracá, justement dans le canal ou baie où La Condamine (2) reconnaissait la rivière désignée dans le traité d'Utrecht sous la double appellation de Japoc et de Vincent Pinçon.

Mais ce n'est pas tout : il y a encore un élément onomastique dont nous avons à tenir compte; c'est le nom national des *Jaos* transmigrés des bords de l'Orénoque à ceux de l'Amazone (3), et domiciliés précisément sur notre Oyapoc, qui pourrait bien, à la différence de la crique Calebasse du cap Nord, des terres noyées de Marayó, et de leurs *furos*, avoir tiré du cantonnement de ce peuple sur ses rives, l'origine d'une dénomination ayant une signification tout autre en dépit de l'homophonie.

(1) Voir Pénaud, *ubi suprà*, pp. 434 à 440. Le mouillage, à l'entrée de ce *Iápóca*, est par 2°8'10" N.

(2) *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, lue à l'Académie des Sciences le 28 avril 1745; dans les *Mémoires de l'Académie* pour ladite année, in-4°, p. 483; et avec quelques coupures, édition spéciale, Paris 1745, in-8°, pp. 198-199.

(3) Voir la relation de Keymis, dans Hakluyt, tome III, pp. 673 et 687.

NOTE EE.

Il est intéressant pour la géographie de rassembler en un faisceau toutes ces dispositions délimitatives renfermées dans des traités peu répandus, qu'il faut péniblement chercher eux-mêmes dans de grandes collections que l'on trouve rarement à sa portée, et qui sont loin d'ailleurs d'être complètes.

Le traité du 4 mars 1700 ne paraît avoir jamais été imprimé qu'en portugais et seulement en 1844, par le vicomte de Santarem (1), d'après qui l'a reproduit en 1851 le chevalier da Silva (2). Voici, dans la rédaction française, les dispositions les plus essentielles.

« S'étant mu depuis quelques années en ça, dans » l'état de Maragnan, quelques contestations et diffé- » rends entre les sujets du roi Très-Chrétien et ceux du » roi de Portugal, au sujet de l'usage et de la posses- » sion des terres du cap de Nord situées entre Cayenne » et la rivière des Amazones,... et y ayant eu aussi de » nouveaux sujets de discorde à l'occasion des forts » d'Araguary et de Cumau ou Macapa élevés et réta- » blis par les Portugais dans lesdites terres,... il a été » proposé un projet de traité provisionnel et de suspen- » sion pour avoir lieu jusqu'à la décision du droit des » deux couronnes,... et l'on est convenu des articles » suivants :

» Art. 1. Le roi de Portugal fera évacuer et démo-

(1) *Quadro elementar das Relaçoẽs politicas e diplomaticas de Portugal*, tome IV, 2ᵉ partie, pp. 758 à 764.

(2) *Revista trimensal*, tome XIII, pp. 497 à 501.

» lir les forts de Araguary et de Cumau autrement dit » Macapa... et en cas qu'il y ait d'autres forts dans » l'étendue des terres depuis lesdits forts jusques à la ri- » vière des Amazones vers le cap de Nord et le long de » la côte de la mer jusques à la rivière d'Oyapoc dite de » Vincent Pinçon, ils seront pareillement démolis.....

» Art. 4. Les Français pourront s'étendre dans les- » dites terres dont... la possession demeure indécise, » jusques à la rivière des Amazones, depuis la situa- » tion desdits forts Araguary et Cumau ou Macapa vers » le cap de Nord et la côte de la mer, et les Portugais » pourront faire de même jusques à la rivière d'Oyapoc » ou de Vincent Pinçon vers la côte de la mer, dans » lesquelles terres les Français ne pourront entrer que » par celles qui sont du côté de Cayenne, et les Portu- » gais par celles qui sont le long de la rivière des » Amazones...

» Art. 9. De la part de l'une et l'autre couronne on » recherchera et on fera venir, jusques à la fin de l'an- » née prochaine 1701, tous les titres et enseignements » allégués dans les conférences, pour servir à l'entier » éclaircissement de la possession qui par le présent » traité demeure indécise, et... le différend dont est » question être terminé définitivement ».

Et le 18 juin 1701, dans un traité éphémère d'alliance entre la France et le Portugal au sujet de la succession d'Espagne, lequel ne se trouve, que nous sachions, imprimé nulle part (1), il est stipulé en l'ar-

(2) L'article 6 seulement en a été donné en portugais par M. da Silva (*ubi suprà*, pp. 501-502), et cité en français, uniquement pour le

ticle 6 que pour faire cesser tout sujet de discorde entre les sujets des deux couronnes... « le traité provisionnel » conclu le 4 mars de l'année précédente 1700, sur la » possession des terres du cap de Nord confinant à la » rivière des Amazones, soit et demeure désormais » comme traité définitif et perpétuel et à toujours ».

NOTE FF.

Ayant accédé à la coalition de l'Europe contre la France dans la grande querelle de la succession d'Espagne, le Portugal eut soin d'insérer, dans le traité conclu pour cet objet à Lisbonne le 16 mai 1703 (1), une stipulation spéciale au sujet de la question des limites brésiliennes, dans laquelle étaient impliqués des intérêts personnels de Monteiro Paym, l'un des négociateurs. L'article 22 est ainsi conçu :

« Eodem modo etiam pax fieri non poterit cum rege » Christianissimo nisi ipse cedat quocumque jure quod » habere intendit in regiones ad promontorium Boreale,

partie essentielle du dispositif, dans l'argumentation du baron de Butenval aux dernières conférences sur la délimitation des Guyanes. (*Protocoles*, p. 137.)

(1) « Fœdus offensivum et defensivum inter Leopoldum imperato- » rem Romanorum, Annam reginam Angliæ et Ordines generales » Fœderati Belgii ab unâ, et Petrum II regem Lusitaniæ ab alterâ » parte initum », dans J. Du Mont baron de Carelscroon, *Corps universel diplomatique du droit des gens*, Amsterdam et La Haye 1726 à 1731, 8 vol. in-fol. : tome VIII, n° xxxix, pp. 127 à 131, spécialement p. 129.

» vulgó Caput de Nort, pertinentes, et ad ditionem sta-
» tûs Marañonii spectantes, jacentesque inter fluvios
» Amazonum et Vincentii Pinsonis, non obstante quo-
» libet fœdere sive provisionali sive decisivo inter sacr.
» Reg. maj. Lusitaniæ et ipsum regem Christianissi-
» mum inito super possessione jureque dictarum re-
» gionum ».

Des négociations pour la paix ayant été entamées, l'ambassadeur portugais en Angleterre remit à cette cour, le 14 décembre 1711 un mémorandum (1) portant, article 5 : « Pelo que respeita a ElRei de França,
» este principe deverá tambem ceder a ElRei de Portu-
» gal, mediante os vigorosos officios de Vossa Mage-
» stade, o direito que pertende ter sobre as terras do
» Cabo do Norte, situadas entre o rio das Amazonas
» e o de Vicente Pinson, a fim que ElRei de Portugal
» e seus successores as gozem para sempre, não ob-
» stante qualquer tratado provisional feito entre as
» duas coroas ».

Une note dans le même sens (2) fut remise au plénipotentiaire anglais envoyé au congrès d'Utrecht :
« Pede-se, quanto á França, a cessaõ das terras cha-
» madas do Cabo do Norte, situadas entre os rios das
» Amazonas e de Vicente Pinsão e pertencentes ao estado
» do Maranhão, de que Portugal esteve sempre de posse,
» e sobre as quaes se fez hum tratado provisional no
» anno de 1700, com a occasiaõ de algumas disputas

(1) Da Silva, *ubi suprà*, p. 304, d'après les papiers du comte de Tarouca, plénipotentiaire portugais au congrès d'Utrecht.

(2) Idem, *ibidem*, pp. 304-305, d'après la même source.

» que alli sobrevierão e por elle demoliraõ os Portu-
» guezes os fortes que alli haviaõ fabricado. Tambem
» se pede que a França ceda todo o direito que pretende
» ter sobre as ditas terras do cabo do Norte, como sobre
» qualquer outro paiz do dominio de Portugal ».

Pendant les conférences, le plénipotentiaire portugais à Utrecht formula les demandes de sa cour dans un mémorandum du 5 mars 1712 (1), dont l'article 2 était rédigé comme il suit :

« Quòd sibi cæterisque Lusitaniæ regibus cedatur a
» Gallia in perpetuum quodcumque jus quod habere
» intendit in regiones ad promontorium Borealem,
» vulgò Caput do Norte, pertinentes, et ad ditionem
» statûs Marañonii spectantes, jacentesque inter fluvios
» Amasonum et Vincentii Pinsonis, non obstante quo-
» libet fœdere sive provisionali sive decisivo inito super
» possessione jureque dictarum regionum; quin etiam
» quodcumque aliud jus quod eadem Gallia habere in-
» tenderit in cæteras monarchiæ Lusitaniæ ditiones ».

Jusque-là il n'était fait mention nulle part, dans les négociations, de la rivière Japoc ou Oyapoc, et l'on ne vit ce nom équivoque apparaître que dans le texte définitif du traité (2), comme un synonyme glissé dans un des articles où sans doute figurait seul d'abord le

(1) *Actes, Mémoires et autres pièces authentiques concernant la paix d'Utrecht*, Utrecht 1714-1715, 6 vol. in-12; tome I, pp. 326 à 330 : « Postulata specifica serenissimi ac potentissimi regis Lusitaniæ »; spécialement p. 328.

(2) Même recueil, tome II, pp. 544 à 564; spécialement pp. 549 à 552. Et dans le *Corps diplomatique* de Du Mont, tome VIII, n° CLIII, pp. 353 à 356; spécialement p. 354.

nom exclusivement prononcé jusqu'alors, de Vincent Pinson.

Rappelons ici textuellement, en les réduisant à leurs termes les plus essentiels, les dispositions de ce traité auxquelles la Géographie est directement intéressée.

« Art. 8. Afin de prévenir toute occasion de discorde
» qui pourrait naître entre les sujets de la couronne de
» France et ceux de la couronne de Portugal, Sa Ma-
» jesté Très Chrétienne se désistera pour toujours,
» comme elle se désiste dès à présent par ce traité,....
» de tous droits et prétentions qu'elle peut et pourra
» prétendre sur la propriété des terres appelées du Cap
» du Nord, et situées entre la rivière des Amazones et
» celle de Japoc ou de Vincent Pinson, sans se réser-
» ver ou retenir aucune portion desdites terres, afin
» qu'elles soient désormais possédées par Sa Majesté
» portugaise...

» Art. 9. En conséquence S. M. P. pourra faire rebâ-
» tir les forts d'Araguari et de Camaü ou Massapá.....

» Art. 10. S. M. T. Chr. reconnaît par le présent
» traité que les deux bords de la rivière des Amazones,
» tant le méridional que le septentrional, appartiennent
» en toute propriété, domaine et souveraineté, à S. M.
» Portugaise...

» Art. 12. Et comme il est à craindre qu'il y ait de
» nouvelles dissensions entre les sujets de la couronne
» de France et les sujets de la couronne de Portugal à
» l'occasion du commerce que les habitants de Cayenne
» pourraient entreprendre de faire dans le Maragnan et
» dans l'embouchure de la rivière des Amazones, S. M.
» T. Chr. promet.... de ne point consentir que lesdits

» habitants de Cayenne ni autres sujets de Sadite Ma-
» jesté aillent commercer dans les endroits sus-men-
» tionnés, et qu'il leur sera absolument défendu de
» passer la rivière de Vincent Pinson pour y négocier et
» pour acheter des esclaves dans les terres du Cap du
» Nord..... »

NOTE GG.

Voici une nouvelle série de conventions délimitatives qui, à défaut de fixité, eurent au moins le mérite de la clarté.

Ce fut d'abord le traité non ratifié du 10 août 1797 (1), lequel portait textuellement :

« Art. 7. Les limites entre les deux Guyanes fran-
» çaise et portugaise seront déterminées par la rivière
» appelée par les Portugais Calçuene, et par les Fran-
» çais, de Vinçent Pinson, qui se jette dans l'océan
» au-dessus du Cap Nord, environ 2° ½ de latitude sep-
» tentrionale. Elles suivront ladite rivière jusqu'à sa
» source vers l'ouest jusqu'au rio Blanco.

» Art. 8. Les embouchures ainsi que le cours entier
» de ladite rivière Calçuene ou de Vincent Pinson,
» appartiendront en toute propriété à la république
» française... » etc.

Dans un livre publié à cette époque, le commissaire général Lescallier s'écriait : « Avec quelle surprise n'a-

(1) G. Fred. de Martens, *Recueil des principaux traités* (seconde édition) tome VI, pp. 413 à 419 ; spécialement p. 415.

» t-on pas dû voir, dans un traité heureusement resté » sans effet, les négociateurs portugais surprendre par » une singulière astuce la bonne foi des nôtres, assi- » miler au nom de Vincent Pinçon celui de *Carsuene* » qui n'existe pas dans les précédents traités, qui est » celui d'une rivière très distincte et bien connue pour » n'avoir rien de commun avec celle de Vincent Pin- » çon? (1) » — *Suum cuique.*

C'est cette même rivière *Calsoène*, à 2° 30′ environ, qui, aux dernières conférences, a été proposée par le plénipotentiaire brésilien comme le dernier terme des concessions de son gouvernement (2).

Dans l'ordre des dates se présente ensuite le traité de Badajoz, du 6 juin 1801, qui ne paraît pas avoir été jamais publié (3), et dont voici le dispositif en ce qui concerne la démarcation géographique :

« Art. 4. Les limites entre les deux Guyanes seront » déterminées à l'avenir par le rio Arawari qui se jette » dans l'Océan au-dessus du Cap Nord près de l'île » Neuve et de l'île de la Pénitence, environ 1° $\frac{1}{3}$ de la- » titude septentrionale. Ces limites suivront le rio Ara- » wari depuis son embouchure la plus éloignée du cap » Nord jusqu'à sa source, et ensuite une ligne droite » tirée de cette source jusqu'au rio Branco vers l'ouest. »

Ce traité demeura sans effet immédiat, ayant été

(1) *Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guyane*, Paris an VI, in-8°; pp. 9-10. — Voir aussi, à ce sujet, les *Protocoles*, p. 136.

(2) *Protocoles de la Conférence sur la délimitation*, p. 170.

(3) Le chev. Da Silva, *ubi suprà*, p. 446, a donné le texte portugais de l'art. 4.

remplacé par celui de Madrid, du 29 septembre suivant (1), qui réglait la question d'après d'autres bases :

« Art. 4. Les limites entre les deux Guyanes, fran-
» çaise et portugaise, seront déterminées à l'avenir par
» la rivière Carapanatuba, qui se jette dans l'Amazone
» à environ un tiers de degré de l'équateur, latitude
» septentrionale, au-dessus du fort Macapa. Ces limites
» suivront le cours de la rivière jusqu'à sa source, d'où
» elles se porteront vers la grande chaîne de monta-
» gnes qui fait le partage des eaux ; elles suivront les
» inflexions de cette chaîne jusqu'au point où elle se
» rapproche le plus du rio Branco vers le 2e degré et $\frac{1}{3}$
» nord de l'équateur. »

L'échange des ratifications eut lieu à Madrid le 19 octobre, lorsque déjà étaient entamées les négociations qui aboutirent au traité d'Amiens (2) du 27 mars 1802, lequel fit revivre complétement, dans son article 7, les stipulations contenues en l'article 4 du traité de Badajoz du 6 juin 1801, et qu'il serait dès lors oiseux de transcrire ici une seconde fois.

Cette délimitation à l'Arawari subsista près de sept années jusqu'à l'invasion de la Guyane française par les Portugais du Pará, qui s'emparèrent d'Oyapoc en novembre 1808, et entrèrent à Cayenne, par capitulation, avec l'aide des Anglais, le 12 janvier 1809.

(1) *Recueil* de Martens, tome VII, pp. 374-375.

(2) Même recueil, même volume, pp. 404 à 413 ; spécialement p. 407.

NOTE HH.

Une dernière série de stipulations diplomatiques relatives à la question des limites entre le Brésil et la Guyane française, s'ouvre en 1814, par le traité de Paris, du 30 mai (1), dont l'article 10 était ainsi conçu :

« Sa Majesté Très Fidèle, en conséquence d'arran-
» gements pris avec ses alliés,..... s'engage à restituer
» dans le délai ci-après fixé (trois mois), la Guyane
» française telle qu'elle existait au 1er janvier 1792.

» L'effet de la stipulation ci-dessus étant de faire
» revivre la contestation existante à cette époque au
» sujet des limites, il est convenu que cette contesta-
» tion sera terminée par un arrangement amiable entre
» les deux cours, sous la médiation de S. M. Britan-
» nique ».

Comme la France était, au 1er janvier 1792, en possession effective d'une notable partie des territoires contestés (2), le Portugal refusa de ratifier cette disposition à laquelle il fut expressément substitué, dans les actes du congrès de Vienne (3), du 9 juin 1815, l'article que voici :

(1) Martens, *Nouveau Recueil*, tome II, pp. 1 à 38 ; spécialement p. 7.

(2) Elle avait établi depuis 1763 la mission de Macari sous l'invocation de saint François-Xavier, et depuis 1782 le poste de Vincent Pinçon : l'un et l'autre à la hauteur de la pointe méridionale de l'île Maracá. Elle ne les abandonna que sous la pression des nécessités amenées par le contre-coup des événements de l'Europe en 1792.

(3) Martens, *Nouveau Recueil*, tome II, pp. 379 à 431 ; spécialement pp. 426-427.

« Art. 107. S. A. R. le Prince Régent du royaume
» de Portugal et de celui du Brésil, pour manifester
» d'une manière incontestable sa considération parti-
» culière pour S. M. Très Chrétienne, s'engage à resti-
» tuer à Sa dite Majesté la Guyane française jusqu'à la
» rivière d'Oyapock, dont l'embouchure est située entre
» le 4e et le 5e degré de latitude septentrionale, limite
» que le Portugal a toujours considérée comme celle
» qui avait été fixée par le traité d'Utrecht.

» L'époque de la remise de cette colonie à S. M.
» T. Chr. sera déterminée dès que les circonstances le
» permettront, par une convention particulière entre les
» deux cours; et l'on procédera à l'amiable, aussitôt
» que faire se pourra, à la fixation définitive des limites
» des Guyanes portugaise et française conformément
» au sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht ».

Le baron Alexandre de Humboldt fut consulté par le gouvernement portugais sur les meilleures voies à prendre et les instructions à donner pour arriver à une démarcation amiable des deux Guyanes; le savant voyageur remit le 6 août 1817 un mémoire où il avait consigné les conseils qu'on lui demandait (1), et bientôt après, la convention particulière à laquelle il avait ainsi indirectement concouru, fut signée à Paris le

(1) *Mémoire sur la fixation des limites des Guyanes française et portugaise*, dans les *Archives historiques et politiques* de Schoell, Paris 1818, in-8°; tome I, pp. 48 à 58. — M. de Humboldt a plusieurs fois fait allusion à cette question des limites dans son *Voyage aux Régions équinoxiales* (tome VIII, p. 53; tome IX, pp. 237 à 239; tome X, pp. 156 à 158) attendant le jour où elles « cesseront d'ap-
» partenir aux illusions de la diplomatie ».

28 août 1817 (1); elle paraphrasait la stipulation de 1815 ainsi qu'il suit :

« Art. 1. S. M. Très Fidèle étant animée du désir » de mettre à exécution l'article 107 de l'acte du con- » grès de Vienne, s'engage à remettre à S. M. T. Chr. » dans le délai de trois mois, ou plus tôt si faire se peut, » la Guyane française jusqu'à la rivière d'Oyapock, » dont l'embouchure est située entre le 4e et le 5e de- » gré de latitude septentrionale, et jusqu'au 322e degré » de longitude à l'est de l'île de Fer, par le parallèle de » 2° 24′ de latitude septentrionale.

» Art. 2. On procédera immédiatement, des deux » parts, à la nomination et à l'envoi de commissaires » pour fixer définitivement les limites des deux Guyanes » française et portugaise, conformément au sens pré- » cis de l'article 8 du traité d'Utrecht, et aux stipula- » tions de l'acte du congrès de Vienne. Lesdits com- » missaires devront terminer leur travail dans le délai » d'un an au plus tard, à dater du jour de leur réunion » à la Guyane. Si à l'expiration de ce terme d'un an les » dits commissaires respectifs ne parvenaient pas à s'ac- » corder, les deux hautes parties contractantes procè- » deraient à l'amiable à un autre arrangement, sous la » médiation de la Grande-Bretagne, et toujours con- » formément au sens précis de l'article 8 du traité » d'Utrecht, conclu sous la garantie de cette puis- » sance. »

Des années succédèrent aux années sans qu'on nommât de part ni d'autre les commissaires aux mains

(1) Martens, *Nouveau Recueil*, tome IV, pp. 490-491.

desquels devait être remis le soin de vider sur place la question restée en suspens : on finit par s'apercevoir qu'avant de prétendre faire opérer sur le terrain une fixation de limites, il fallait au préalable s'accorder sur les bases de cette démarcation (1) ; et d'après une communication du gouvernement français, on résolut en 1841 d'ouvrir une négociation pour s'entendre sur le sens précis de l'article 8 du traité d'Utrecht auquel se référaient les dernières conventions. Les plénipotentiaires désignés alors pour cet objet eurent à peine deux ou trois conférences sans résultat, et la négociation languit encore de longues années.

Enfin le Brésil envoya à Paris, pour la reprendre, un plénipotentiaire spécial, le vicomte de l'Uruguay, qui remit le 15 juin 1855, au gouvernement français, un mémorandum expositif auquel il fut fait le 5 juillet une réponse préliminaire ; et le 4 août suivant le baron His de Butenval fut désigné pour suivre la négociation au nom de la France. Les conférences s'ouvrirent entre les deux plénipotentiaires le 30 août 1855 et se poursuivirent jusqu'au 1er juillet 1856, en quinze laborieuses séances dont les procès-verbaux, soigneusement tenus par le secrétaire, M. Duflot de Mofras, ont été imprimés nouvellement à Rio de Janeiro comme document parlementaire, à titre d'annexe à l'exposé annuel, pour 1857, du ministre brésilien des Affaires

(1) C'est ce qu'exprime une dépêche de M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, adressée à l'envoyé de France au Brésil, rappelée en tête du Mémorandum sur lequel ont été ouvertes les dernières conférences à ce sujet (*Protocoles*, p. 2.)

Étrangères. Ils forment un cahier in-folio de 175 pages sous ce titre : *Protocoles de la conférence sur la délimitation des Guyanes française et brésilienne.* Ils sont pleins d'une érudition géographique toute spéciale, dont le vicomte de l'Uruguay a donné l'exemple, et avec laquelle le baron de Butenval s'est montré à son tour non moins familier.

Les instructions du plénipotentiaire brésilien ne lui permettaient pas de concéder de limite plus méridionale que la rivière *Calsoène* (1) (portée sur les cartes françaises sous le nom de Carsevenne, corruption du nom indigène de Coroswini).

Le plénipotentiaire français, de son côté, a présenté comme ultimatum la déclaration suivante (2) :

« Le gouvernement de l'Empereur consent — non-seulement à ce qu'un article du traité à intervenir rappelle d'une manière expresse et formelle « que les terres » adjacentes au Cap du Nord appartiennent définitive- » ment et à toujours à S. M. Brésilienne » ; — mais encore à ce que la limite future soit ainsi indiquée dans le traité à intervenir : « Le canal de Carapaporis séparant l'île » de Maracá des terres adjacentes au Cap du Nord, puis » la branche nord du fleuve Araouari si cette branche » est libre, ou dans le cas où cette branche serait au- » jourd'hui obstruée, le premier cours d'eau suivant » en remontant vers le nord et se jetant sous le nom de » Mannaya ou de rivière de Carapaporis dans le canal » de Carapaporis, à 1° 45′ environ de latitude nord. »

(1) *Protocoles de la Conférence*, séance du 27 mai 1856 ; p. 170.

(2) *Ibidem*, séance du 1er juillet 1856 ; p. 174.

— La limite, partant de la côte suivrait le cours du fleuve sus-indiqué jusqu'à sa source, puis se prolongerait à égale distance de la rive gauche de l'Amazone jusqu'à ce qu'elle rencontrât la limite ouest du rio Branco.

Sur quoi le plénipotentiaire brésilien, considérant ses pouvoirs comme épuisés, s'est borné à conclure que cette proposition serait écrite dans le protocole, et portée avec le protocole à la connaissance de son gouvernement ; et la négociation a été close.

ERRATA.

Page 195, avant-dernière ligne du texte, *au lieu de* 28° 13' *lisez* 20° 13'.

Page 341, à la fin du texte, ajoutez (1) et en note : (1) Peut-être aurions-nous même encore à examiner si le toucan (*Aviapoco* dans Humboldt, *Régions Equinoxiales*, tome VIII, p. 38) n'aurait pas donné son nom à quelqu'un de tous ces Oyapoc, comme le héron a donné le sien au cap *Maguari*.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 17 juillet 1857.

L'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg adresse à la Société la suite de ses publications pour les années 1854, 1855 et 1856.

La Société orientale de Leipzig remercie la Société de l'envoi de son Bulletin et lui adresse deux nouveaux cahiers de son journal.

M. Malte-Brun communique une lettre de M. le Dr Barth sur les avantages que procureraient à la France des relations suivies entre l'Algérie et Tombouctou. Dans cette lettre, le savant voyageur annonce qu'il n'a pas encore reçu de nouvelles du Dr Vogel, mais qu'il s'est mis en mesure d'être tenu promptement au courant de tout ce qui touche à son courageux compagnon.

M. de Quatrefages donne lecture d'une lettre de M. le colonel du génie Gleizes, contenant des questions adressées à la Société sur les fouilles qui viennent d'amener la découverte d'une nécropole dans un champ de la commune de Cazères, (Haute-Garonne).—M. Ern. Desjardins est prié de faire un rapport sur cette communication.

M. Belly, dans une lettre communiquée par M. Jo-

mard, annonce à la Société qu'il est sur le point d'entreprendre un voyage dans l'Amérique centrale, et qu'il explorera particulièrement les territoires de Nicaragua et de Costa-Rica, dans le but d'étudier spécialement la question de la coupure de l'isthme américain. M. Belly prie la Société de vouloir bien l'aider de ses conseils et de ses observations.

M. Alfred Maury offre, au nom de M. le Dr Ph. de Martius, sa carte du Brésil et des contrées environnantes sur laquelle l'auteur a tracé les itinéraires des voyageurs botanistes; il entre dans quelques détails sur la rédaction de cet intéressant travail.

M. Malte-Brun offre au nom de M. H. Kiepert, une brochure sur la distribution géographique des noms des contrées ariennes mentionnées dans le 1er Fargard du Vendidad Sadeh.—Renvoi à M. Vivien de Saint-Martin.

M. E. Desjardins fait hommage, au nom de l'auteur, d'une *Géographie physique et politique de la France*, rédigée conformément au programme officiel du 30 août 1852, pour l'enseignement de la classe de rhétorique et l'admission à l'École militaire, par Alf. Doneaud, professeur d'histoire au lycée de Brest. M. E. Desjardins déclare qu'il a lu avec attention quelques parties de cet ouvrage, et il croit pouvoir le recommander pour l'enseignement de la géographie élémentaire dans les lycées. L'auteur a présenté un résumé de la géographie militaire de M. Lavallée dans la partie de son livre plus particulièrement destinée aux jeunes gens qui se préparent pour l'École militaire, et il a traité avec un soin particulier tout ce qui concerne l'historique de la réunion successive des provinces à la couronne. Ce travail,

comme le fait remarquer M. E. Desjardins, fait du livre de M. Doneaud le plus complet d'entre ceux du même genre qui sont actuellement répandus dans nos lycées.

M. Jomard dépose sur le bureau les derniers numéros du *Journal de l'isthme de Suez* et appelle de nouveau l'attention de la Société sur la grande entreprise de M. Ferdinand de Lesseps, envisagée au point de vue géographique. La Commission centrale charge son bureau de manifester, de la manière qui lui paraîtra la plus convenable, la sympathie de la Société et les vœux qu'elle forme pour la prompte exécution du canal maritime de Suez.

M. De la Roquette lit la suite du rapport de M. Poulain de Bossay sur le voyage de M. le professeur Hansteen en Sibérie.

M. Malte-Brun communique une description de R'dâmès (Ghdamès) qu'il a rédigée d'après les notes de MM. de Bonnemain et Cherbonneau.

M. V. Guérin commence la lecture d'une notice sur la plaine des Philistins. — Renvoi de ces documents au *Bulletin*.

Séance du 7 août 1857.

M. le ministre de la guerre écrit à la Société pour lui adresser les seize premières feuilles de la carte de France au 320,000e, les cartes de l'Algérie publiées depuis 1848 jusqu'à ce jour, les cartes d'Égypte, de Tunis et du Maroc, ainsi que le 9e volume du Mémorial

du dépôt de la guerre. La Commission centrale vote des remercîments à M. le ministre pour ce précieux envoi, et prie M. Malte-Brun de lui en rendre compte.

M. le baron de Steiber, envoyé du Hanovre à Paris, remercie la Société de l'envoi qu'elle lui a fait, au nom de M. le ministre de la guerre, de la 20e livraison de la grande carte de France destinée à M. le major Papen.

M. le Dr David Livingstone accuse réception de la grande médaille d'or que la Société a bien voulu lui décerner pour ses voyages dans l'Afrique australe, et il la prie d'agréer ses remercîments pour ce bienveillant témoignage d'intérêt. Il s'empressera de lui faire don de son ouvrage aussitôt qu'il paraîtra.

M. Casalis, directeur des missions évangéliques, transmet à la Société de la part de M. Frédoux, de Motito, une notice manuscrite sur les Bechuanas, et il lui adresse en son nom et au nom de M. Rolland un exemplaire du *Nouveau Testament* traduit dans la langue des Bassoutos. Ce volume a été imprimé dans la station des missions de Béersebæ avec le secours des indigènes. — Renvoi de la notice au *Bulletin.*

M. Léon de Pontelli, voyageur dans l'Amérique centrale, présenté à la Société par M. Cortambert, donne des détails sur une exploration très complète qu'il a faite des territoires de Soconusco et de Chiapa. Il y a découvert des ruines très curieuses, particulièrement à Copanahuaxtla et à Ostuta ; il y a visité des montagnes, des rivières, un grand nombre de lieux qui jusqu'ici n'avaient encore figuré sur aucune carte ; il a entrepris les levés d'une partie considérable du Mexique méridional, et il se propose de publier une carte et un

mémoire qui présenteront le résultat de ses explorations.

M. V. Guérin lit la suite de sa notice sur la plaine des Philistins. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Noel des Vergers annonce pour la rentrée de la Société après les vacances, la communication des résultats de son récent voyage en Italie et en Afrique.

M. Lourmand dépose sur le bureau son compte rendu de l'Atlas dé la France publié par MM. Bazin et Cadet. — Renvoi au *Bulletin*.

M. de Varnhagen, chargé d'affaires du Brésil en Espagne, présenté par M. d'Avezac et M. le contre-amiral Mathieu, et M. le Dr G. Mendez, de Montevideo, présenté par MM. Demersay et Jomard, sont admis comme membres de la Société.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

AOUT, SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1857.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Alesia, par M. Déy, membre de plusieurs Sociétés savantes. 1856, br. in-8°. M. DÉY.

Lettre adressée à M. Ernest Renan, membre de l'Institut, sur l'Alesia de César, par M. Ernest Desjardins. Paris, 1858, br. in-8°. M. E. DESJARDINS.

Notice sur la Turquie. Aperçu topographique, industrie, propriété, instruction publique, armée française, Koran, capitulations, hommes d'État, dernières réflexions, réformes, par J. Beyran, D[r] en médecine. — La Turquie médicale, au point de vue des armées expéditionnaires et des voyageurs, par J. Beyran, D[r] en médecine. 2 br. in-8°. 1854 et 1855. J. BEYRAN.

AFRIQUE.

Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain, capitaine de vaisseau, publiés par ordre du gouvernement. 2[e] partie. Relation du voyage d'exploration à la côte orientale d'Afrique, tome II. 1857, 1 vol. in-8°. M. GUILLAIN.

Rapport adressé à l'Empereur sur la situation de l'Algérie au point de vue de l'administration des indigènes en 1856, par le maréchal Vaillant, ministre de la guerre. in-8°. 1857. Le mar. VAILLANT.

Percement de l'isthme de Suez. — Meetings anglais en faveur du canal de Suez, documents publiés par M. F. de Lesseps, 4[e] série. 1857, 1 vol. in-8°. — Observations hydrographiques dans la baie de Péluse, par M. le capitaine Philigret. — Rapports et extraits du journal nautique. 1857, br. in-8°. M. F. DE LESSEPS.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Cinquante jours au désert, par Charles Didier. Paris, 1857, 1 vol. in-8°. M. Ch. Didier.

AMÉRIQUE.

Message from the president of the United States to the two houses of Congress. 1854-1855, 3 vol. in-8° avec atlas. — 1855-1856, 2 vol. in-8° avec atlas.— Report of the secretary of the Treasury on the state of the finances. 1854-1855, 1 vol. in-8°. Gouv. des États-Unis.

Thent annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, showing the operations, expenditures, and condition of the institution. 1855, 1 vol. in-8°. — Observations on mexican history and archaeology, with a special notice of Zapotec remains, as delineated in Mr. J. G. Sawkins's drawings of Mitla, etc., by Brantz Mayer. 1856, br. in-4°. — Researches upon the Cyprinoid fishes inhabiting the fresh waters of the U. S. West of the Mississipi valley, from the specimens in the museum of the Smithsonian institution, by Ch. Girard, M. D., br. in-8°. Institut. Smithsonienne.

Memoir to accompany a military map of the peninsula of Florida south of Tampa bay, compiled by lieut. J. C. Ives, topog. ingr. New-York, 1856, 1 vol. in-8°. J. C. Ives.

AUSTRALIE.

Journey of discovery to port Phillip, New south Wales in 1824 and 1825. By W. H. Hovell and H. Hume, esq. second edition. Sydney, 1837, 1 vol. in-8°. Mr. W. H. Hovell.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Mémorial du dépôt général de la guerre, imprimé par ordre du ministre, tome IX, contenant la 3e et dernière partie de la description géométrique de la France. Paris, 1853, 1 vol. in-4°. Dépôt de la guerre.

Observations made at the magnetical and meteorological observatory at Toronto in Canada. Printed by order of Her Majesty's Government

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

under the superintendence of major-general Edward Sabine. Vol. III, 1846, 1847, 1848. London, 1857, 1 vol. in-4°. Le maj.-gén. Edw. Sabine.

Astronomical Observations made during the year 1848 at the U. S. N. observatory, Washington, under the direction of M. F. Maury lieut. U. S. N. superintendent : commodore L. Warrington, chief of bureau of ordnance and hydrography. Vol. IV. Washington, 1856. 1 vol. in-4°. Le lieut. Maury.

Instituzioni elementari di Geografia naturale, topografica, politica, astronomica, fisica e morale ordinate con nuovo metodo da Ferdinando de Luca. Decimasesta edizione. Napoli, 1857, 1 vol. in-8°. — Nuovi elementi di Geografia ec. quinto periodo di geografia secondo l'ordine degli studi geografici che contiene lo studio elementare della geografia antica di Ferdinando de Luca, sesta edizione. Napoli, 1854, in-8°. M. Ferd. de Luca.

Traités de Géographie, pour les classes de 6e, de 5e, de 4e, de 3e et de 2e, rédigés conformément aux programmes arrêtés par M. le ministre de l'instruction publique en 1857, par E. Cortambert. Paris, 1858, 4 vol. in-12. M. E. Cortambert.

Testamente e ncha ea morena le moluki oa zona yesu kreste, e fetoletsoeng puong ea Basuto. Nouveau Testament traduit dans la langue des Bassoutos, par MM. Casalis et Rolland, missionnaires de la Société des missions évangéliques de Paris. Baerseba, 1855, 1 vol. in-8°. MM. Casalis et Rolland.

De l'état de la littérature chez les populations chrétiennes arabes de la Syrie, par M. Reinaud, membre de l'Institut. 1856, br. in-8°. M. Reinaud.

Antiquités de l'Orient, monuments runographiques interprétés par C. C. Rafn et publiés par la Société royale des antiquaires du Nord. Copenhague, 1856, br. in-8°. M. C. C. Rafn.

De la nature, du traitement et des préservatifs du choléra, par F. X. Poznanski, docteur en médecine de l'Académie de Wilna. 2e édition. Paris, 1857, br. in-8°. M. Poznanski.

Discours prononcé par M. F.-O. Ward (Angleterre), à la séance d'ouverture du Congrès international de bienfaisance. Bruxelles, 15 septembre 1856, br. in-8°. M. Ward.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Grammaire française de Lhomond, traduite en arabe, mot à mot, avec le texte en regard, accompagnée d'une traduction libre, de notes explicatives et d'une préface très utile comme guide en Orient, par M. Soliman Al-Harairi, notaire et secrétaire arabe au consulat général de France à Tunis. Paris, 1857, 1 vol. in-8°. M. S. Al-Harairi.

Troisième et dernier rapport général, au nom d'une commission de la Société pour l'instruction élémentaire, sur les objets relatifs à l'enseignement, admis à l'Exposition universelle de 1855, par M. A.-D. Lourmand. Paris, 1857, br. in-8°. M. Lourmand.

Notice biographique sur Mercier de Boissy. — Notice sur la vie et les travaux de Jules Haime, par M. d'Archiac, lues à la Société géologique de France. Br. in-8°. M. d'Archiac.

CARTES.

Par le ministère de la guerre : Carte de la France à l'échelle de $\frac{1}{320\,000}$, dressée au dépôt de la guerre d'après la carte topographique au $\frac{1}{80\,000}$, levée par les officiers du corps d'état-major. 16 feuilles. — Carte générale de l'Algérie à l'échelle de $\frac{1}{1\,600\,000}$, dressée au dépôt de la guerre. Paris, 1856, 2 feuilles. — Carte de l'Algérie à l'échelle de $\frac{1}{400\,000}$, d'après les levés et les reconnaissances des officiers d'état-major, publiée par le dépôt de la guerre. Paris, 1856. Province d'Alger, 2 feuilles; province de Constantine, 2 feuilles; province d'Oran, 2 feuilles. — Carte générale du sud de l'Algérie,, à l'échelle de $\frac{1}{100\,000}$, dressée au bureau topographique d'Alger, par ordre de M. le général comte Randon, gouverneur général de l'Algérie, publiée au dépôt de la guerre. 1855, 2 feuilles. — Carte topographique de la subdivision d'Oran, à l'échelle de $\frac{1}{100\,000}$, d'après les levés des officiers d'état-major, publiée par le dépôt de la guerre. 1853, 1 feuille. — Carte topographique des environs d'Alger, à l'échelle de $\frac{1}{300\,000}$, d'après les levés et les reconnaissances des officiers d'état-major, publiée par le dépôt de la guerre. Paris, 1856, 1 feuille. — Carte topographique des environs de Bône, à l'échelle de $\frac{1}{300\,000}$, etc. Paris, 1851, 1 feuille. — Carte topographique des environs de Constantine, à l'échelle de $\frac{1}{200\,000}$, etc. Paris, 1854, 1 feuille. — Carte topogra-

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

phique des environs d'Oran, à l'échelle de $\frac{1}{200\,000}$, etc. Paris, 1855, 1 feuille. — Carte topographique des environs d'Orléansville, à l'échelle de $\frac{1}{200\,000}$, etc. Paris, 1855, 1 feuille. — Carte de la grande Kabylie et d'une partie de la Medjana, à l'échelle de $\frac{1}{200\,000}$, d'après les reconnaissances des officiers d'état-major, publiée par le dépôt de la guerre. Paris, 1855, 1 feuille. — Carte de la régence de Tunis, à l'échelle de $\frac{1}{400\,000}$, dressée au dépôt de la guerre, d'après les observations et les reconnaissances de M. Falbe, capitaine de vaisseau danois ; de M. Pricot Sainte-Marie, chef d'escadron d'état-major français, et d'après les renseignements recueillis par eux. Paris, 1857, 2 feuilles. — Carte de l'empire du Maroc, à l'échelle de $\frac{1}{1\,000\,000}$, indiquant les communications principales, la division en gouvernements et la répartition de la population des diverses races sur le sol, ainsi que l'état d'obéissance des tribus qui sont comptées comme faisant partie de l'empire du Maroc, par le capitaine d'état-major Beaudouin, réduite et gravée au dépôt de la guerre. Paris, 1848, 2 feuilles. — Carte hydrographique de la Basse Égypte et d'une partie de l'isthme de Suez; carte hydrographique de la Moyenne Égypte ; carte hydrographique de la partie septentrionale de la Haute Égypte, à l'échelle de $\frac{1}{250\,000}$, où sont indiqués les travaux exécutés ou à exécuter d'après les ordres de S. A. Mehemet-Ali, vice-roi d'Égypte, avec le projet de la communication directe des deux mers au travers de l'isthme, par M. Linant de Bellefonds, directeur général des ponts et chaussées en Égypte, gravée au dépôt de la guerre, 4 feuilles. — Carte de l'Etbaye, ou pays habité par les Arabes Bicharis, à l'échelle de $\frac{1}{1\,250\,000}$, comprenant les contrées des mines d'or connues des anciens sous le nom d'Olaki, faite dans les années 1831 et 1832 par M. Linant de Bellefonds, directeur général des ponts et chaussées en Égypte, gravée et publiée par le dépôt de la guerre. Paris, 1854, 1 feuille.

Mapa de la Republica Argentina mostrando la linea del ferro-carril proyectado entre el Rio Parana y Cordova, compilado del de sir W. Parish y otros recursos Allan y Alex. Campbell, ingénieurs. 1855, 1 feuille. M. Birschental.

Mapa geographico del departamento de Junin, formado en 1847 por su prefecto D. Mariano E. de Rivero. 1855, 1 feuille. — Curso del

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Rio Meta dado à luz en 1836 segun las observationes astronómicas hechas por los s[res] Boussingault, Rivero y Roulin en el año de 1823, 1 feuille. — Plano topografico de la villa nueva del Cerro de Pasco y de sus abrededores. 1827, 1 feuille. M. DE RIVERO.

Cartes de l'Asie et de l'Océanie, dressées par E. Desbuissons, sous la direction de M. E. Cortambert. 1857, 2 feuilles. E. CORTAMBERT.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES. — RECUEILS PÉRIODIQUES.

Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino. Seria seconda, t. XVI. 1857, 1 vol. in-4°. — Philosophical transactions of the royal Society of London, for 1856. Part. II et III, in-4°. — Proceedings of the royal Society. Vol. VII (n[os] 3 et 4); vol. VIII (n[os] 22 à 26). — Proceedings of the royal geographical Society (n[os] 5 à 9). — Memoirs of the american Academy of arts and sciences (1[re] série, vol. I, III; nouv. série, vol. II, III). — Proceedings of the american Academy of arts and sciences, vol. III (feuilles 24 à 30). — Proceedings of the Boston Society of natural history, vol. V (feuilles 21 à 25); vol. VI (feuilles 1 et 2). — Compte rendu de la Société géographique impériale de Russie pour l'année 1856, par M. E. Lamanski. In-8°. — Werken van het koninklyk Instituut voor taal, land en volkenkunde van Nederlandsch Indië. 1857, 3 vol. in-8°. — Boletim e annaes do conselho ultramarino. 1854 à 1857, 33 numéros. — The journal of the indian archipelago and eastern Asia, by J. R. Logan. Vol. I, n° 2; vol. II, n° 1. — Journal of the Franklin institute of the state of Pennsylvania, juillet, août et septembre. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie von D[r] A. Petermann, N[os] 4 à 7. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Avril à août 1857. — Zeitschrist der deutschen morgenländischen Gesellschaft. 1 cahier. — Notizblatt des Vereins für Erdkunde und verwandte Wissenschaften zu Darmstadt. N[os] de février à mai 1857. — Bibliothèque universelle de Genève, mai à août; Archives des sciences physiques et naturelles, mai à août (don de M. P. Chaix). — Annales

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

du commerce extérieur, juin à août. — Revue coloniale, juillet à septembre. — Archives des missions scientifiques et littéraires· tome VI. — Journal asiatique, 5ᵉ série, tome IX. — Nouvelles annales des voyages, juillet, août et septembre. — Bulletin de la Société géologique de France, juillet et août. — Revue de l'Orient de l'Algérie et des Colonies, juin.— Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, juillet à septembre. — Annuaire de la Société météorologique de France, juillet et septembre. — Annales de la propagation de la foi, septembre. — Journal des missions évangéliques, septembre. — Journal d'éducation populaire, juillet et août. — Nouveau journal des connaissances utiles, août, septembre et octobre. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juin. — Journal d'éducation populaire, septembre. — Bulletin de la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, année 1854-1855. — Bulletin de la Société centrale d'horticulture du département de la Seine-Inférieure, 1ᵉʳ cahier de 1857. — Rapport fait à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, sur les travaux du Congrès des délégués des Sociétés savantes de France, 1857. — Isthme de Suez, journal de l'union des deux mers, nᵒˢ 25 à 31. — L'Espérance, journal grec, nᵒˢ 46 à 57.

ESQUISSE
DES
ES DE L'AMAZONE
et des
CÔTES VOISINES
pour servir
recherche de la situation véritable
rivière de Vincent Pinçon.
PAR M. D'AVEZAC
ésident de la Soc. de Géographie de Paris &c.
1857.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE 1857.

Mémoires, etc.

QUELQUES MOTS SUR LES BÉCHUANAS.

Les Béchuanas (1), sur lesquels nous allons donner ci quelques détails, sont, comme l'on sait, un peuple indigène de l'Afrique méridionale, contrée dont ils habitent la partie intérieure. On peut indiquer approximativement comme limites anciennes de leur pays, au sud les sources de l'Orange ou du Fal, à l'est les côtes de Natal et de Sofala, au nord le lac N'gami et peut-être la contrée où réside actuellement Mosélékatsé, à l'ouest enfin, celle qu'occupent les Damaras et les Namaquas. On trouve aujourd'hui une de leurs tribus plus au nord, sur les rives du Zambèze, où elle s'est établie il y a une trentaine d'années environ : c'est celle des Mako-

(1) On prononce *Bétchouanas.*

lolos, dont le chef actuel est Sékélétou, fils et successeur de Sébétoané. D'un autre côté, une grande partie de leur propre pays est passée, de nos jours, au pouvoir des fermiers émigrés de la colonie du Cap, lesquels menacent de pousser toujours plus avant leur domination. Déjà, au nord du Fal, elle s'étend jusque vers le 24° de longitude d'une part, sous le tropique du Capricorne de l'autre.

Avant le commencement de ce siècle, les Béchuanas n'étaient que peu connus. En 1801, Fruter et Somerville s'avançèrent dans leur pays jusqu'à Litakou, où s'élevait alors la capitale des Batlapis. Quatre ans plus tard, la même tribu fut visitée par Lichtenstein à Kuruman, où elle s'était transportée pendant cet intervalle. Vers 1808, Towan et Donavon, à la tête d'une expédition envoyée dans l'intérieur de l'Afrique par lord Caledon, alors gouverneur de la colonie du Cap, pénétrèrent à leur tour dans le pays des Béchuanas. Ils devaient se rendre aux établissements portugais de Mozambique ou de Sofala ; mais, arrivés vers le Molopo, ces infortunés voyageurs donnèrent de leurs nouvelles pour la dernière fois, et l'on n'a jamais pu bien savoir de quelle manière ils avaient péri. Il paraîtrait cependant que l'expédition qu'ils commandaient avait réussi à s'avancer jusques assez près de la côte orientale. Quelques années plus tard, en 1812, Burchell explorait la même contrée, et recueillait sur son histoire naturelle et ses habitants une foule de renseignements précieux. Dans le même temps à peu près, les Béchuanas furent également visités par le révérend John Campbell, qui, dans un second voyage accompli en 1820,

pénétra jusqu'à Karichuéné (1) (Kurreechane), au pays des Bahouroutsis. A cette dernière époque, la mission protestante anglaise de Litakou existait déjà, et dix ans plus tard, des missionnaires français venaient à leur tour prêcher l'Évangile aux Béchuanas. En 1834-1835, les mêmes populations furent visitées par l'expédition scientifique du Dr A. Smith, savant naturaliste qui poussa ses recherches jusque sur les rives du Limpopo. Depuis lors, le pays des Béchuanas a été parcouru fréquemment et dans divers sens par des voyageurs européens, et beaucoup a été écrit relativement à ces peuples. Qu'il nous suffise de mentionner ici les ouvrages de MM. Arbousset, Moffat, Methuen et Cumming.

Le nom de Béchuanas ou Bachuanas, comme on l'entend aussi prononcer, ne date peut-être pas d'une époque très reculée. Chez plusieurs tribus, il était encore hors d'usage il n'y a pas bien longtemps, ou l'est encore aujourd'hui. On a proposé de le faire dériver de *chuana*, *ressembler* ou *se ressembler*; pour notre part nous inclinons à lui donner une autre origine. Dans l'idiome du peuple dont nous parlons, on trouve en effet le mot *mochuana* (au pluriel *bachuana*) employé comme une espèce de diminutif de *mônchu*, *noir*, et signifiant *noirâtre* ou *tirant sur le noir*. Il est donc vraisemblable que les Béchuanas (le singulier est *mochuana*) sont ainsi appelés à cause de leur teint, qui est *noirâtre*, mais non d'un noir foncé.

(1) Mot composé de *ka*, par ou avec, et de *richuéné* ou *lichuéné*, les babouins.

Ce peuple se compose d'un fort grand nombre de tribus, qu'il nous serait impossible d'énumérer ici d'une manière complète et exacte. Nous allons donner les noms de la plupart de celles qui sont le mieux connues, en y joignant quelques autres indications qui ne seront peut-être pas sans intérêt. On peut nommer comme appartenant au peuple Béchuana, en commençant par le sud : 1° Les *Bassoutos*, tribu très puissante aujourd'hui qui habite près des sources du fleuve Orange, et dont le chef actuel se nomme Mosesh. C'est au milieu d'elle que sont établis la plupart des missionnaires protestants français ; — 2° Les *Mantatis*, qui, en 1853, ont été complétement subjugués par les Bassoutos, dans le voisinage desquels ils habitaient (1) ; — 3° Les *Bataoungs*, qui vivent aussi dans le voisinage des Bassoutos, et dont le chef est Molitsané (2) ; — 4° Les *Batlapis* (Matchappées, Matclhapees, Bachapins), dont le pays est compris entre le Fal et le 27° de latitude à peu près. Leurs principales résidences sont aujourd'hui Taoung et Borigélong, sur la rivière Hart. Les habitants de la première sont gouvernés par Mahura, fils de Moléhabangué (Malayabang, Mulihaban) ; ceux de la seconde, par Gasibonoé, fils de Mothibi (Mattivi, Mateebe) et neveu de Mahura. Une fraction de la même tribu habite au sud du Fal depuis une trentaine d'années environ. Elle a pour chef Lépui, èt occupe le pe-

(1) Voir le *Journal des Missions Évangéliques*, année 1854, livraison de mai.

(2) On peut consulter, sur ces trois premières tribus, l'ouvrage de M. Arbousset, intitulé : *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance.*

tit territoire de Béthulie, station missionnaire située près du confluent de l'Orange et du Calédon. L'existence des Batlapis, comme tribu de quelque importance, est de date assez récente. Ils ne formaient autrefois qu'une peuplade de rang inférieur et placée sous la dépendance des Barolongs. C'est à ces derniers qu'appartenait alors la contrée où se trouvent Taoung et Litakou (1); — 5° Les *Batlaros* (2) (Bamuchars, Mokarraquas, Matslaroos), qui paraissent être une peuplade détachée anciennement de la tribu des Bahourantis. Ils habitent à l'ouest de la station missionnaire de Kuruman; — 6° Les *Barolongs* (Morolongs), dont le pays, situé au nord de celui des Batlapis, se termine vers le Molopo. Une partie de cette tribu, fort dispersée aujourd'hui, habite à Nyessa et à Morokoeng deux localités situées au nord de Motito, l'une à une douzaine, l'autre à une vingtaine de lieues de cette station missionnaire. Une autre fraction importante du même peuple, fraction qui se rattache à Montsioé, fils de Taoané, réside actuellement à Sélokolèla (Siloqualalie), dans le pays des Baoankétsis. Enfin une division considérable de la tribu des Barolongs, ayant pour chef

(1) Voir, sur les Batlapis, les voyages de Burchell, ceux de Campbell, etc.

(2) On dit aussi quelquefois *Bamotlaros*, ce qui explique comment Burchell a pu écrire le nom de ce peuple *Barnuchars*. *Mokarraquas* (qu'on trouve aussi dans Burchell) est le même mot avec la terminaison hottentote *qua*. — Il paraît que les Batlaros tirent leur nom d'un olivier sauvage (arbre appelé *motluaré* ou *motlaro* en séchuana), auprès duquel ils habitèrent vers le temps de leur séparation d'avec les Bahouroutsis.

Moroké (Moroko), est établi à Fhaba Nchu, près de Bloemfontein, entre le Fal et le fleuve Orange; — 7° Les *Baoànkétsis* (Nuakketsies, Wanketzens, Wankits), qui habitent au nord du Molopo et du pays des Barolongs. Ils obéissent aujourd'hui à deux jeunes chefs, nommés Gasiitsioé et Sentuhé, et l'un et l'autre petits-fils de Makaba. Gasiitsioé serait le chef légitime de la tribu entière, mais Chosè (Tsusane), son père, ayant levé l'étendard de la révolte contre Makaba, à qui il devait succéder, et ayant péri dans cette lutte criminelle, le pouvoir passa à Sébégoé, père de Sentuhé, et maintenant celui-ci se trouve avoir de nombreux partisans, comme Gasiitsioé a aussi les siens (1); — 8° Les *Bahouroutsis* (Baharoutsis, Morutzies, Marootzees), tribu renommée et très puissante autrefois, mais bien déchue aujourd'hui. De même que plusieurs autres, elle a éprouvé de grands désastres depuis un demi-siècle. Son pays, situé vers les sources du Marikoa, est actuellement sous la domination des Boers, après avoir été sous celle de Mosélékatsi; — 9° Les *Bakhatlas*, dont une partie a pour chef Mosiélélé; — 10° Les *Bakuènas* (Baquaines, Bakuin, Maqueens, Macquinis), qui habitent au nord du pays des Baoankétsis, et dont le chef est Sichèlé. Leur résidence actuelle est Lithubaruba (2); — 11° Les *Bapéris*, qui vivent à quelques

(1) Voir sur les Baoankétsis, l'ouvrage de M. Moffat, traduit en français sous le titre de : *Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique, ou travaux, voyages et récits missionnaires.*

(2) Plusieurs peuplades des environs de Marikoa, les Bakhatlas de Mosiélélé mentionnés ci-dessus, les Bamalétis, les Batlakos, etc., fuyant l'oppression des Boers, se sont retirés pendant ces dernières

journées de marche à l'est du Limpopo (1) ; — 12° Les *Bamanguatos*, qui sont aujourd'hui divisés en deux branches, dont la principale a pour chef Sékhomé, et habite au nord du pays des Bakuènas, et dont l'autre, gouverné par Léchulathèbé, se trouve sur les bords du lac 'Ngami. Le dernier chef de la tribu entière se nommait, dit-on, Mathibé. Cet homme, qui a dû vivre pendant le dernier siècle, avait deux fils, dont l'un s'appelait Khamè, et l'autre Taouné. Le premier devait hériter seul du pouvoir ; mais le second montra de bonne heure, il paraît, des sentiments d'envie et d'inimitié envers son frère, et plus tard, s'étant mis à la tête d'une partie de la tribu, qui se rallia à lui, il émigra vers le nord pour y vivre en chef indépendant. De cette époque date la division de la tribu des Bamanguatos, et la partie de cette tribu dont Taoané (ou Taoana) fut le premier chef, s'appelle aujourd'hui, d'après lui, *Botaoana* ou le parti de Taoana ; — 13° Les *Makololos*, qui habitaient autrefois dans le voisinage du pays des Bassoutos, et qui se sont établis depuis sur les rives du Zambèze. Cette tribu était peu connue avant les voyages du Dr Livingstone (2) ; — 14° Enfin les *Bakhalagaris* (Bakarrikarri), qui vivent dispersés dans le désert de Khalagari. Léhontitong, avec quelques localités qui l'avoisinent, au centre de cette vaste

années auprès de Sichèlé, et vivent avec les Bakuènas à Lithubaruba, quoique dans des villages distincts.

(1) Voir une notice intéressante sur les Bapéris, dans l'ouvrage de M. Arbousset cité plus haut.

(2) M. Arbousset avait parlé d'elle sous le nom de *Mangolis* : Voir *Relation d'un voyage d'exploration*, etc., chap. XIII.

contrée, peut, en quelque sorte, être considéré comme le chef-lieu de ce peuple.

Chacune des tribus des Béchuanas révère un objet particulier, duquel elle tire quelquefois son nom, et qui est le plus souvent un animal. Cette espèce de vénération est exprimée en Séchuana par le mot *lina*, qui signifie proprement danser. Ainsi on dit littéralement telle tribu *danse* tel objet. Quelquefois le même objet est vénéré en même temps par deux ou plusieurs tribus, mais, dans ce cas, celles-ci ne sont probablement toujours que les branches d'une tribu unique autrefois. Les Bahouroutsis révèrent le babouin du Cap (*chuéné* en séchuana); les Bakhatlas, le *Khatla* ou *Khabo* (autre espèce de singe); les Bakhuènas, les Baoankétsis, les Bassoutos, le crocodile (appelé *kuèna* en séchuana); les Bathlakos, les Bakaas, les Bapos, les gens de Mankopané (1). l'éléphant (*tlou*); les Bamalétis, le buffle (*nari*); les Bamanguatos, le duiker (*puti.* — *A. mergens*); les Batlokoas, le myrmicophage (*thakaru*); une partie des Makalakas, le porc-épic (*noku*);

(1) Mankopané est le chef d'une tribu nombreuse qui vit à l'est du Limpopo, et au nord-ouest de celle des Bapéris. Le père de ce chef se nommait Mapéla, et c'est pourquoi on désigne quelquefois les gens de cette tribu par le nom de *Bamapélas*. Ils se donnent à eux-mêmes la dénomination de Matébélés, qu'on applique ordinairement aux sujets de Mosélékatsi, et ils appellent ces derniers *Maponous*. — Plus à l'est du pays de Mankopané et probablement dans le voisinage d'Inhambaui, vivent les *Malokuanas* ou *Makwapas* (appelés *Molloquam* par Campbell), peuple qui paraît appartenir à la même famille que les Cafres propres, et qui fut le premier à apporter chez les Béchuanas du nord des grains de verroterie de manufacture européenne, pour les échanger contre de l'ivoire.

d'autres Makalakas, le cœur des animaux (*pelu*); les Baralongs, le marteau ou le fer (*noto*, *tsipi*), etc. Il ne faudrait pas conclure de ce que le fer est l'objet sacré des Barolongs, qu'ils doivent être nécessairement un peuple de forgerons. Au contraire, leur tribu ne travaille pas ce métal, et cela en partie peut-être précisément parce que c'est l'objet qu'elle révère.

Les diverses tribus des Béchuanas ne croient pas avoir toutes des droits égaux à la prééminence; mais elles se trouvent rangées dans une espèce d'ordre hiérarchique, où les rangs sont déterminés par la qualité reconnue d'aînées ou de cadettes des unes par rapport aux autres. Il est vrai que parfois il serait peut-être un peu difficile de savoir laquelle de deux tribus qui ont longtemps vécu dans des contrées différentes doit passer avant l'autre. Cependant tous les Béchuanas (1) paraîssent s'accorder à dire que le premier rang appartient aux Bahouroutsis, que les Bahouroutsis sont la branche aînée, que leur tribu précéda toute les autres. Ce qui a contribué à conserver parmi les Béchuanas le souvenir de cette distinction de rang, c'est le fait que certaines prérogatives se trouvent attachées à la qualité d'aînée d'une tribu relativement à une autre, prérogatives qui d'ailleurs ont probablement été beaucoup

(1) Du moins tous ceux de l'ouest. Nous ne pourrions pas affirmer que tous ceux de l'est en fassent autant. — Il est permis de supposer que les Bahouroutsis révèrent le singe parce qu'il occupe le premier rang parmi les animaux, comme eux-mêmes occupent le premier rang parmi les Béchuanas. Il semblerait cependant, chose étrange, que la prééminence sur toutes les tribus appartiendrait proprement aux Bakhalagaris, mais leur genre de vie les a placés au-dessous de tous les autres Béchuanas.

plus grandes autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui. Lorsque, par exemple, des Béchuanas de deux tribus différentes vivent à côté les uns des autres, c'est toujours aux représentants de celle qui a le droit de prééminence sur l'autre (quel que soit d'ailleurs son état présent), qu'il appartient de se mettre les premiers à labourer la terre, et de donner ainsi aux autres le signal de faire de même ; à eux aussi qu'il est réservé de goûter les premiers des melons de l'année. Dans de telles circonstances, les plus puissants consentent, quand il y a lieu, à céder le pas aux plus faibles.

Au reste, ces diverses tribus n'en vivent pas moins, d'ordinaire, fort indépendantes les unes des autres. Souvent aussi elles diffèrent beaucoup entre elles sous divers rapports, et en particulier sous celui du langage. La langue béchuana se compose en effet de plusieurs dialectes, qui parfois sont assez éloignés les uns des autres. Celui des Bassoutos, par exemple, n'est qu'à demi compréhensible pour les Batlapis et les Barolongs, et réciproquement. Au contraire, la manière de parler de ces deux dernières tribus, qui est à peu près la même, ne diffère que peu non plus de celle des Baoankétsis, des Bahouroutsis, etc.

Une profonde obscurité règne naturellement sur les temps un peu anciens de l'histoire des Béchuanas. Ils doivent avoir vécu pendant des siècles déjà dans la région de l'Afrique où on les trouve encore aujourd'hui. La question de savoir où ils ont plus anciennement habité ne serait pas moins intéressante que difficile à résoudre. Il est assez remarquable que, quoiqu'il ne

reste pas, que nous sachions, d'autre trace évidente qu'ils se soient trouvés jamais en rapport avec des peuples familiarisés avec les faits de l'Histoire Sainte, ils reconnaissaient toutefois parfaitement le jugement célèbre du roi Salomon, relativement à un enfant que deux femmes se disputaient (1) (ou du moins un trait tout semblable à celui-là) (2).

Les productions intellectuelles des Béchuanas ne forment naturellement qu'une assez pauvre littérature. Des chants, des fables et des contes, voilà de quoi elle se compose à peu près tout entière (3). Les chants sont consacrés à divers objets, et les uns sont faits pour être chantés, tandis qu'on se borne à réciter les autres. Les Béchuanas ne manquent pas encore aujourd'hui de prêtres ou de bardes capables d'en composer. Quant aux fables et aux contes, ils paraissent avoir tous une ancienne origine. Parmi plusieurs fables que nous avons recueillies, nous citerons ici la suivante, qui n'a pas encore, que nous sachions, été publiée. Elle en rappellera naturellement une de La Fontaine, avec laquelle elle a beaucoup de rapport :

(1) Liv. III des Rois, ch. 3.

(2) Nous ne savons si nous faisons une erreur en disant que c'est de la bouche du Dr Livingstone que nous apprîmes d'abord l'existence de cette tradition chez les Béchuanas. — On nous parle d'une autre tradition de ce peuple, qui serait relative à l'histoire de Caïn et d'Abel; mais nous avouons ne pas la connaître, si elle existe en effet.

(3) Voir, sur les poésies des Bassoutos, l'ouvrage intitulé : *Études sur la langue Séchuana, par Eugène Casalis*. Voir aussi quelques chants Séchuanas dans le *Journal des missions*, année 1843, pages 477-478; et année 1854, pages 211-213.

La Tortue et le Steenbok.

« Une dispute s'éleva un jour entre la tortue et le steenbok relativement à leur vitesse respective. Celle-là osait soutenir qu'elle pourrait courir plus vite que celui-ci. Là-dessus ils convinrent d'en venir à l'épreuve; mais la rusée tortue eut soin de prendre ses mesures pour tromper le pauvre steenbok. Sur le chemin qu'allait parcourir seul celui-ci, une foule d'autres tortues, invisibles au milieu de l'herbe, se trouvèrent prêtes a se donner chacune pour celle qui était partie avec lui. Celle-ci ne fit donc que quelques pas, puis s'arrêta. Le steenbok ayant parcouru en un instant un espace considérable, leva la tête et s'écria : « Tortue, où es-tu? » Il ne doutait pas de l'avoir déjà de beaucoup devancée ; mais il lui est aussitôt répondu plus loin : « Je suis ici. » Vite il repart, puis un peu après il s'arrêta de nouveau pour répéter ces mots : « Tortue, où es-tu? » — « Je suis ici, » lui répond-on encore au delà du point où il se trouve. Plusieurs fois, à mesure qu'il avance, il renouvelle sa question, mais toujours la même réponse se fait entendre au-devant de lui. Enfin, épuisé de fatigue, le pauvre animal tombe et meurt, tandis que plus loin, se trouvaient encore d'autres tortues qui lui eussent répondu de la même manière que celles qu'il avait déjà dépassées. »

Sous le rapport des idées religieuses, les Béchuanas n'ont peut-être pas encore été l'objet d'une étude suffisamment approfondie. Des recherches sérieuses, sur

sujet conduiraient probablement à la conclusion que ces peuples ont dû posséder jadis un système religieux plus ou moins développé, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques lambeaux conservés, soit dans la mémoire, soit dans les pratiques traditionnelles de ces Africains. Nous ne pouvons avoir la pensée d'entreprendre ici les recherches dont nous parlons ; mais avant de terminer ces pages, nous rapporterons une tradition ou un mythe curieux qui nous paraît propre à jeter quelque jour sur ce sujet. La connaissance de cette tradition est très répandue chez les Béchuanas. Toutefois, aux yeux de la plupart ou de beaucoup d'entre eux, elle se compose peut-être de deux récits distincts et indépendants ; en outre certains détails ne sont pas racontés par tous de la même manière. D'après la version qu'on va lire, le récit paraît bien suivi. Voici ce mythe :

« Dans le pays des Bakuènas se trouve une caverne ou cavité dont l'ouverture (1) est situé dans un roc plat et uni comme une aire à blé. Ce lieu est appelé *Loè* ou *Loè-o-choa-bathu*. C'est de là que sont sortis autrefois les hommes et les animaux. On voit encore sur le roc, qui alors n'était pas encore durci, l'empreinte de leurs pieds. D'abord parurent les Bakhalagaris. *Maboè*, l'une des divinités de la caverne, leur présenta un os de bœuf et un os de bête sauvage, en

(1) Un Bamanguato, qui a visité Loè, nous représente cette ouverture ou ce trou, que nous n'avons pas eu l'occasion de voir nous-même, comme étant circulaire, ayant de diamètre environ deux mètres, et contenant de l'eau mauvaise à boire. Les figures de pieds d'hommes et d'animaux existent en effet, mais nous en ignorons l'origine.

leur disant de choisir. Ils prirent l'os de bête sauvage, et voilà pourquoi les Bakhalagaris sont un peuple chasseur. Après eux sortirent les Bahouroutsis, à qui le même choix fut proposé. Ceux-ci prirent l'os de bœuf, et, en conséquence, ils ont de tout temps été possesseurs de troupeaux. Les autres tribus sortirent ensuite successivement de ce même lieu.

» Maboè avait un fils qui voulut suivre les hommes, mais son père alla le chercher et le ramena dans la caverne (1). Ayant alors marché sur le roc, ce dieu y laissa, lui aussi, l'empreinte de son pied, empreinte aux dimensions énormes, que chacun peut voir encore aujourd'hui.

» Depuis deux jours, les hommes étaient en marche ; le troisième, Maboè leur envoya le caméléon : « Va, lui commanda-t-il, et dis-leur qu'après leur mort *ils reviennent* (*ba boèè*). » Le caméléon part, mais on sait que cet animal manque de vitesse, et il ne devait joindre les hommes que longtemps après.

» Lorsqu'il fut parti, une autre divinité, *Matsieng*, qui dispute à Maboè l'autorité suprême (2), dépêcha de son côté auprès des hommes le *khatoané* (petit lézard qui court très vite), pour leur porter un message tout contraire à celui dont le caméléon était chargé. « Tu leur diras, lui ordonna ce dieu, que lorsqu'ils mourront *ils aillent véritablement* (3) (*ba èlè rure*). »

(1) Le nom de Maboè dérive, il paraît, de *boea*, *revenir*.

(2) *Ba loèla bogosi*, « ils se disputent le royaume. »

(3) Nous croyons devoir traduire littéralement. Par les expressions *revenir* et *aller véritablement*, les Béchuanas entendent aujourd'hui *ressusciter* et *ne pas revenir en vie*.

Il lui recommanda en même temps de faire un détour pour éviter le caméléon. Le khatoané eut bientôt joint les hommes, et il s'acquitta du message dont l'avait chargé Matsieng. Quant au caméléon, il ne put arriver que pendant la troisième lune. Il venait trop tard, les hommes ne voulurent pas le croire : « Les premières paroles, lui dirent-ils, sont les vraies, les tiennes ne sont rien (1). »

Aujourd'hui, plusieurs des tribus des Béchuanas ont déjà subi à un certain degré l'influence du christianisme et de la civilisation. Quel sera leur avenir, nous ne pouvons le dire; mais peut-être sera-t-il difficile à la plupart d'entre elles de conserver longtemps encore en face de l'homme blanc leur nationalité, à moins qu'elles ne se décident à quitter leur pays pour s'enfoncer dans l'intérieur de l'Afrique.

F. Frédoux,
Missionnaire à Motito.

(1) Il paraît que pour punir le khatoané d'avoir été un messager de malheur, les Béchuanas le tuent quelquefois, et qu'en le frappant ils s'écrient : « Ah! scélérat, c'est toi qui as dit : Quand les hommes meurent, qu'ils ne reviennent pas! » Ils ont en même temps horreur du caméléon.

VOYAGE AU MEXIQUE.

DÉCOUVERTE D'UN ANCIEN VOLCAN.

Lettre de M. de Saussure à M. de La Roquette.

Monsieur,

« Vous avez bien voulu me demander la communication de quelques détails touchant mon voyage au Mexique, mais jusqu'à ce jour il ne m'a pas encore été possible de commencer la rédaction de mes observations sur la géographie de cet intéressant pays. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous parler de la découverte d'un ancien volcan éteint qui renferme de remarquables curiosités, dignes d'attirer l'attention du géographe autant que celle du géologue. En vous parlant de la découverte de cette grande montagne, je ne prétends pas qu'elle n'ait encore été visitée par personne, car les habitants du district environnant la connaissent fort bien, mais aucun voyageur n'a jamais soupçonné son existence, et les habitants même des villes du Mexique sont à son sujet dans l'ignorance la plus complète.

Au S.-O. de la vallée de Mexico, s'étend la verte province de Michoacan qui passe avec raison pour le jardin du Mexique, et qui réunit les avantages d'un sol accidenté, sillonné par un grand nombre de cours d'eau et d'un climat tempéré. Lorsque le voyageur débouche dans ces vertes prairies, après avoir longtemps parcouru les plaines sablonneuses de l'Anahuac, et les

marais du bassin de Mexico, il éprouve un ravissement particulier à la vue de ces collines boisées entre lesquelles s'étendent de verdoyantes prairies, des rivières à l'onde pure et fraîche, et des lacs enchanteurs du sein desquels s'élèvent des îles couvertes d'une riche végétation. Dans d'autres districts de ce fertile pays, des montagnes d'un aspect rude et sauvage récèlent dans leurs entrailles ces veines de métaux précieux qui, de nos jours, sont restées la seule richesse des républiques espagnoles. Le plus florissant de ces districts est celui d'Angangeo, situé sur les confins de l'état de Mexico.

Je quittai cette localité le 6 août 1855 et me dirigeai à l'ouest vers le village de Taximaroa, en évitant de mon mieux les nombreuses bandes de brigands, dont la révolution avait inondé la campagne. J'avais reçu quelques vagues indications sur l'existence dans cette région d'une grande montagne portant le nom de *San-Andres*, mais j'eus quelque peine à trouver un guide pour m'y conduire. Le pays est tellement couvert d'épaisses forêts dans toute cette contrée accidentée, que l'horizon en est borné de très près et qu'elles dérobent souvent à la vue les montagnes les plus élevées et les plus voisines. Aussi, quoiqu'on nous assurât que le San-Andres fut à peu de distance de nous, au nord de Taximaroa, il nous fut impossible de le découvrir. Toutes les grandes montagnes du Mexique s'élèvent du reste si graduellement, que dans leur proche voisinage l'on n'aperçoit encore que les mamelons de leur base.

Il paraît qu'un court espace de temps suffit pour gagner un des points culminants de la montagne en

partant de Taximaroa, mais la population indienne de la contrée est tombée dans un tel état d'abrutissement qu'il est impossible d'en obtenir le moindre renseignement. Nous acquîmes plus tard la certitude que notre guide nous avait engagé dans un chemin détourné qui nous fit perdre une journée entière. Dans ce pays si riche en observations nouvelles, le voyageur perd la plus grande partie du fruit de ses peines, faute de pouvoir recueillir les indications nécessaires. C'est sans doute aussi grâce à cette indifférence absolue des habitants que les voyageurs ont côtoyé le volcan de San-Andres, sans même être avertis de son existence.

La journée était déjà fort avancée lorsque notre petite caravane s'engagea dans les immenses forêts dont le pied de la montagne est tapissé. Nous étions en pleine saison des pluies, et nous ne tardâmes pas à être assaillis par un de ces orages tropicaux, qui, durant cette période de l'année éclatent presque tous les soirs. La nuit nous surprit au milieu de ces solitudes sans bornes et notre guide qui n'avançait plus qu'à contre-cœur en profita pour s'esquiver à travers le fourré du bois. Abandonnés à nous-mêmes dans une position aussi critique, il ne nous restait plus qu'à suivre en tâtonnant l'étroit sentier où nous nous étions engagés, dans lequel les mules chargées de notre bagage, rencontraient mille obstacles embarrassants. Grâce à la clarté de la lune, nous le suivîmes tant bien que mal et après plusieurs heures d'une marche extrêmement pénible nous atteignîmes une clairière où quelques huttes d'Indiens nous offrirent un abri momentané. Nous apprîmes là, qu'au lieu de nous élever sur la montagne, nous n'a-

vions fait que la contourner au levant et qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que de continuer à la contourner au nord sur un espace de six à huit lieues. C'est ce que nous fîmes en effet, et en atteignant le village de Jaripeo j'eus le bonheur d'y trouver quelques Français qui facilitèrent infiniment l'exécution de mes projets.

Les immenses forêts de chênes et de sapins qui garnissent toutes les montagnes du Mechoachan devraient fournir à ce pays des ressources infinies, mais l'industrie la plus élémentaire y est restée inconnue. Les habitants ne savent pas utiliser ces excellents matériaux pour la construction des maisons, des ponts, des bateaux et des instruments aratoires de toute espèce. Ils ignorent l'art de faire des planches; la hache est chez eux un instrument presque oublié, aussi n'habitent-ils que des maisons de pierre bâties à l'espagnole, sans toiture, sans planchers et sans fenêtres, ou de misérables huttes. Les rivières se passent à gué; la crue des eaux contraint souvent les troupes du gouvernement, les convois de marchandises et les voyageurs à chômer durant des semaines entières sur leurs rives désertes, et les courriers chargés de dépêches s'y noient périodiquement. Néanmoins, plutôt que d'établir à peu de frais des ponts ou des bacs, la nation tout entière habituée à une patience illimitée, se plie à ces inconvénients majeurs, que sa paresse lui fait croire sans remède. Et grâce à cette force d'inertie si caractéristique de la race espagnole, plutôt que d'abattre quelques arbres sur l'emplacement même du passage, soldats, négociants et muletiers accepteront sans murmures un retard périodique de huit jours, comme un tribut

à payer à la nature. L'homme dont tous les besoins se bornent à ne pas mourir de faim, ignore l'usage des meubles et des ustensiles les plus indispensables ; je ne fus donc pas médiocrement surpris de trouver à Jaripeo des maisons construites en bois, des enclos garnis de palissades et d'y voir même une grande et belle scierie en pleine activité. C'est ainsi que partout où un Européen a pu exercer son influence pendant quelques années, le pays change de face, et des villages florissants s'élèvent partout où l'industrie de notre continent introduit quelque faible perfectionnement dans les procédés sauvages et stationnaires dont l'Espagne a doté ses colonies.

Je n'eus qu'à me féliciter de m'être égaré en route, car notre hôte de Jaripeo nous apprit qu'il avait établi sur le volcan une exploitation de soufre pour la fabrication de la poudre que consomment les mines du voisinage. Quoique tourmenté depuis plusieurs jours par une fièvre opiniâtre, je n'hésitai pas à faire l'ascension de la montagne ; le désir que j'en éprouvais était encore augmenté par l'espérance d'y trouver mille attrayantes curiosités. Laissant donc notre caravane à Jaripeo, nous partîmes au point du jour, M. Peyrot et moi, à travers les forêts du San-Andres.

Tous les volcans du Mexique sont d'un accès facile. La pente de leurs flancs est tellement douce qu'on les gravit à cheval jusqu'à une hauteur considérable ; mais toujours ils sont envahis par d'immenses forêts qui masquent l'horizon et le sommet de la montagne. Partout le rayon visuel est arrêté par les troncs des arbres séculaires qui semblent se disputer le sol ou qui gisent

et s'entassent en immenses monceaux de pourriture, où toute une nature vivante se meut à l'abri des regards du passant. Cette végétation vigoureuse et gigantesque, fruit d'une nature tropicale éminemment fertile, excite pendant longtemps l'imagination du voyageur, puis elle finit par fatiguer, et sa monotonie remplit l'âme d'ennui et de tristesse. Ici cependant, l'uniformité est rompue par de grandes clairières dont le sol horizontal me paraît avoir appartenu à une série de petits lacs desséchés. La montagne de San-Andres a en effet un développement très considérable. Ses pans ne sont pas uniformément inclinés, mais ils sont coupés de plaines, de mamelons et de collines placés sur la montagne elle-même. Ce vaste ensemble offre un massif de dômes et de croupes, séparés par des plaines et des vallons, et s'élève graduellement par étages jusqu'au dernier plateau, du niveau duquel surgit le rocher arrondi qui forme la cîme la plus élevée.

L'étroit sentier qui conduit de Jaripeo au lieu d'exploitation du soufre, serpente à travers ces forêts mpénétrables, tantôt traversant les marécages des plateaux, tantôt s'enfonçant dans des ravins où les pas les plus difficiles créaient à nos montures un danger de tous les moments. Le sol de la montagne est tout entier composé d'un trachyte perlstein bleuâtre, traversé lui-même par une infinité de filons d'obsidienne d'une grande largeur, à tel point qu'en bien des endroits hommes et chevaux marchent littéralement sur du verre. Toutes les plaines avoisinantes offrent aussi le même caractère, et sont en outre inondées de débordements basaltiques qui ont fait éruption par une multi-

tude de fentes dont le sol a été criblé durant les nombreux cataclysmes qu'ont amené d'incessantes secousses volcaniques. Mais, comme j'ai rendu compte de ce phénomène dans une note adressée à la Société géologique de France, vous me dispenserez d'y revenir ici.

Après plusieurs heures de marche, nous débouchâmes subitement dans un amphithéâtre rocailleux où le plus curieux spectacle s'offrit à nos yeux. Au fond de cette espèce d'entonnoir de la montagne, l'on voit un étang circulaire de plus de cent mètres de largeur, rempli d'une eau trouble et bouillante d'où s'échappe un nuage de vapeur, chargé de gaz méphitiques. Toutes les parois de l'amphithéâtre sont des rochers, dépourvus de terre végétale, ramollis et blanchis par les vapeurs sulfureuses dont l'atmosphère de ce gouffre est chargée. Sur ces rochers se dessinent des auréoles jaunes et rouges qui témoignent de l'action incessante du soufre, et une végétation languissante surplombe de tous côtés leurs bords taillés à pic. Cette lutte entre une végétation envahissante et les émanations pernicieuses qui la refoulent, a quelque chose de triste qui rend plus sauvage encore l'aspect de ces lieux désolés. La mare d'eau chaude qui en occupe le fond, à en juger par l'inclinaison de ses bords, paraît être d'une assez grande profondeur. C'est de son sein que l'on retire continuellement le soufre mêlé de boue dont on se sert pour la fabrication des poudres, après l'avoir purifié par la fusion. Quelques huttes de terre et un petit bâtiment d'exploitation, ont été construits dans ce désert pour servir à ces travaux et s'élèvent à une petite distance de la lagune, dans un autre endroit de

la montagne, où l'on se ressent moins des mofettes ; mais telle est encore l'influence des vapeurs sulfureuses à cette distance, qu'elle transforme la terre argileuse dont les maisons sont bâties en sulfates divers, principalement en alun, au point de les faire écrouler périodiquement. Ce phénomène est l'un des plus curieux qu'il soit possible d'observer.

Nous consacrâmes le reste de la journée à explorer diverses parties de la montagne, et guidés par deux Indiens nous pénétrâmes dans une vallée élevée, en nous frayant une route à coups de hache à travers l'épaisseur de la forêt, dont la végétation extraordinaire dépasse ici en majesté et en vigueur tout ce que j'ai vu sur les montagnes du Mexique. Le sol est jonché de troncs gigantesques qui s'entassent pêle-mêle sous l'épais feuillage des arbres vivants, et lorsqu'on cherche à les franchir en s'appuyant sur leur écorce, ils s'affaissent aussitôt et tombent en poussière, en vous entraînant dans leur chute au fond d'un fourré de fougères et de plantes diverses, ou vous restez comme enseveli entre des montagnes de bois vermoulu.

Depuis une demi-heure environ, notre attention était attirée par un bruit étrange, assez semblable à celui d'une cataracte lointaine, lorsque nous aperçûmes une grande colonne de vapeur blanche, projetant avec violence ses flocons moutonnés par-dessus la cîme des sapins qui couvrent les flancs de la vallée.

En atteignant le lieu d'où partait ce bruit, nous fûmes saisis de la grandeur du spectacle qu'il nous présenta. Devant nous s'élevait une pente blanchie et qui semblait couverte de blocs de porcelaine. Au som-

met se trouve un puits de deux mètres d'ouverture, d'où s'échappe avec un sifflement horrible un immense jet de vapeur qui s'élève dans les airs à une hauteur considérable.

En même temps un flot d'eau bouillante deborde de l'ouverture et s'écoule en plusieurs ruisseaux vers le fond de la vallée. Ce grand phénomène ne saurait être comparé qu'à celui du Geiser en Islande, et ici comme là bas, ses résultats sont les mêmes. Les eaux en s'écoulant déposent une grande quantité de silice et forment aux environs ces rochers blancs dont je compare la substance à celle de la porcelaine. Toutes les pierres que ces eaux humectent sont en voie d'accroissement. Leur surface est molle comme une espèce de pâte, et se solidifie ensuite pour former une sorte d'opale compacte.

Mais le San-Andres renferme encore d'autres curiosités. Non loin du jet de vapeur, et dans la même vallée, l'on voit jaillir une autre source chaude, au milieu de divers petits bassins qui semblent taillés de main d'homme. Mais celle-ci n'offre guère d'autre intérêt que celui d'une simple source thermale, si ce n'est la haute température de ses eaux qui atteint près de cent degrés.

Nous continuâmes à cheminer à travers les bois, toujours guidés par nos Indiens, en nous élevant graduellement sur les flancs de la vallée, mais sans sortir du rayon d'une demi-lieue (1). Subitement nous vîmes s'ouvrir de-

(1) Comme la marche excessivement difficile à travers l'épaisseur de la forêt, ne peut s'exécuter sans une multitude de contours, il nous était impossible de nous rendre compte de la distance et de la direction.

vant nous un gouffre dont les bords argileux coupés à pic menacèrent de s'ébouler sous nos pas. Dans la profondeur de ce trou, nous vîmes une mare d'eau bourbeuse, agitée par une violente ébullition. Son niveau s'abaissait, puis s'élevait en immenses boursouflures qui éclataient en jetant de tous côtés des flots d'écume. Des sapins que l'éboulement des bords avaient entraînés, s'étaient abattus dans cet entonnoir, et agités par les flots brûlants d'une vase grise, ils subissaient une véritable coction, allant et venant comme un légume dans une marmite d'eau bouillante. La soudaineté de ce spectacle le rend encore plus effrayant ; nous reculâmes saisis de terreur à la pensée que la terre pourrait manquer sous nos pas et que la moindre imprudence nous précipiterait dans ce gouffre, où une mort affreuse deviendrait inévitable.

Nous ne pûmes nous empêcher de comparer cette merveille pittoresque à certaines scènes féeriques que l'imagination du moyen âge a enfantées, et si au lieu d'être placée au sein des déserts de l'Amérique, la montagne que nous décrivons s'élevait sur les bords du Rhin, elle eût ajouté plus d'une légende aux traditions gothiques de l'Allemagne. La marmite de Rubezahl n'est-elle pas réalisée dans cette chaudière de la montagne où cuisent les arbres de la forêt, et cet enfer-là, animé par les sorcières de Macbeth, ne formerait-il pas un tableau parfait ?

Il est probable que le San-Andres récèle encore d'autres objets dignes d'attention, mais les forêts impénétrables qui le couvrent en entier, empêchent le voyageur de l'explorer à son aise. Dans une autre

excursion que je fis plus tard depuis la fabrique de soufre, je vis une vaste clairière, dont le sol est occupé par un lac d'eau amère, alimenté sans doute par des sources souterraines. Rien n'est plus triste que ces lieux isolés, cette nappe d'eau saumâtre, bordée tout à l'entour par les arbres séculaires de la forêt silencieuse et monotone, que les cerfs, les aras et les perroquets ne parviennent pas à animer. C'est là que saisi d'un violent accès de fièvre, je devins incapable de pousser plus loin l'exploration du San-Andres. Je déplorai d'autant plus ce contre-temps qu'il me mit dans l'impossibilité de visiter le piton de la montagne que les habitants du pays désignent sous le nom de *Cerro-Grande*, et dont l'altitude dépasse sensiblement la limite de la végétation arborescente. On prétend même qu'il n'est pas dépourvu de neiges persistantes; mais les renseignements que le voyageur peut obtenir des naturels sont trop vagues pour qu'il puisse leur accorder une grande confiance.

Je ne donne ici aucune mesure de hauteur, car je n'ai atteint le San-Andres qu'après de longues péripéties, parmi lesquelles j'avais eu la douleur de voir tous mes instruments se briser successivement. D'après les renseignements que j'ai recueillis, j'estime que l'altitude de cette montagne doit être supérieure à 4000 mètres. Ses curiosités très remarquables la recommandent assez à l'attention du voyageur pour que les géographes et les géologues qui visiteront le Mexique subviennent à cette omission. C'est un objet de recherches que je suis obligé de laisser à mes successeurs, ainsi que tant d'autres dont je n'ai eu ni le loisir ni la possibilité de

compléter l'observation, et que les voyageurs futurs, guidés par mes indications, n'auront aucune peine à poursuivre.

P. S. Dans un pays sauvage et peu peuplé, les montagnes n'ont pas toutes reçu de nom; la plupart empruntent le leur au centre de population le plus voisin. Comme saint André a donné son nom à une infinité de bourgades et de villages du Mexique, je crus que le volcan de San-Andres était ainsi désigné d'après un hameau situé aux abords de cette montagne, et je m'épuisais en vains efforts à la recherche de ce lieu imaginaire auprès duquel j'espérais trouver sans peine la montagne du même nom. Ici le nom de San-Andres s'applique au volcan lui-même. On doit donc dire le mont San-Andres, ou le San-Andres tout court, comme on dit : le Chimborazo ou le Popocatepetl. Le voyageur qui ne serait pas averti de cette circonstance perdrait, comme moi, beaucoup de temps à la recherche d'un lieu qui n'existe pas.

Je dois encore prémunir contre la confusion entre la montagne qui est l'objet de ces pages et le pic d'Orizava. Ce dernier s'élève sur le plateau de Cholchicomula, ville à laquelle les Espagnols ont donné le nom de San-Andres, ce qui fait que sur le plateau de l'Anahuac on désigne souvent ce pic sous celui de volcan de San-Andres. »

DESCRIPTION DE GHADAMES

(R'DAMES)

D'APRÈS LES NOTES DE MM. DE BONNEMAIN (1) ET CHERBONNEAU.

Ghadâmes, (qu'un système de transcription a transformé en R'dâmes), est l'ancienne Cydamus de Pline ; ce dernier nom, prononcé rapidement, est devenu Cdamus, Cdams, d'où Ghdams et Ghadâmes. Il faudrait cependant se garder de croire que la ville soit pour cela d'origine romaine, le mot *Cydamus* n'étant probablement lui-même que la reproduction en langue latine d'un nom indigène.

Ghadâmes ne ressemble pas aux autres oasis, c'est une ville assez grande qu'entoure un rempart de plus de trois mètres de hauteur; on y entre par plusieurs portes dont la principale est ouverte au nord-ouest et flanquée d'une espèce de corps de garde. A partir de ce point elle s'enfonce dans l'épaisseur des palmiers qui lui forment une seconde enceinte presque infranchissable.

A droite en entrant dans la ville, et le long du rempart sont les maisons des Touâregs, elles sont séparées les unes des autres comme dans les villes du nord de

(1) M. le capitaine de Spahis de Bonnemain, a séjourné à Ghadâmes en décembre 1856. Avant lui, le major Laing, en 1826, et James Richardson, en 1845, avaient visité cette ville. J. Richardson en donne une description au tome I[er] de son ouvrage : *Travels in great desert of Sahara.*

l'Afrique. Les autres maisons des indigènes se tiennent toutes par le sommet et servent par conséquent de base à une immense plate-forme, sous laquelle serpentent les rues comme autant de couloirs à peine éclairés par des soupiraux grillés. La ville est coupée en sept parties inégales par ces rues couvertes.

La plupart des maisons sont construites en terre; cependant celles des riches sont bâties en moellons de plâtre relié par un mortier formé de plâtre cuit et de sable fin comme à Touggourt. Les sept quartiers présentent ainsi une agglomération capricieuse d'habitations plutôt qu'une ville; les murs de ces habitations ont été élevés sans trop de souci des règles de l'art et du fil à plomb.

Chacune des terrasses qui surmontent les maisons a un lit maçonné à la façon des tombeaux musulmans et décoré aux deux extrémités de petites dentelures.

La ville compte sept mosquées passablement entretenues et divisées en deux compartiments, dont l'un, celui de derrière est réservé pour les femmes. La maison du hakem ou gouverneur, est de médiocre apparence, mais l'intérieur est disposé en raison du climat; toutes les chambres s'ouvrent sur la cour et sont à peu près sombres, il ne faut pas y chercher le luxe oriental. C'est tout au plus si cette habitation égale celle des riches particuliers de Constantine ou d'Alger.

La fontaine qui alimente la ville et les jardins est comprise dans un enclos de 25 mètres de long sur 15 mètres de large. Elle forme un bassin qu'on appelle improprement *Bahr.* De chacun des angles part un canal, qui a son gardien; le gardien qui prend le nom

de *Kaïd-el-ma* (caïd de l'eau passe la journée dans une espèce de guérite placée à environ 150 mètres de la fontaine, et voici comment il procède à la répartition de l'eau pour les cultures. De temps en temps il emplit d'eau un entonnoir en palmier nain (*doum*) qu'une couche de goudron a rendu imperméable; il suspend cette clepsydre au mur de sa logette et lorsqu'elle s'est vidée par l'égouttement du liquide, il la remplit de nouveau en s'écriant : c'est le tour de un tel !

Un tour d'irrigation peut se louer, mais il ne se vend pas; quelques propriétaires en possèdent jusqu'à cinq et en tirent un bon revenu. Quand le possesseur de ce droit (*sâheb ed dâla*), meurt sans postérité, c'est le beylik qui en hérite. La fontaine n'est pas la seule ressource de la ville, il y a en outre plusieurs puits à bascule qui sont desservis par des nègres qu'on paye cinquante centimes par jour.

A Ghadâmes les marchandises sont entreposées dans des magasins qui restent fermés; on n'y voit point de boutiques; la société n'y est nullement constituée. On ne rencontre dans les rues et sur les places que des hommes, des esclaves et des négresses. Les femmes des habitants demeurent en quelque sorte sur les toits; elles y tiennent le marché aux légumes. Les enfants sont gardés dans les mosquées pendant une grande partie de la journée, sous la surveillance des maîtres d'école; on ne les laisse pas courir en liberté dans les jardins ou dans les rues.

Le vendredi est à Ghadâmes une fête comme le dimanche dans nos villages d'Europe. Ce jour-là, il y a fusion entre les différentes castes de la population. On

se rassemble après la prière de midi, sur la petite place du marché qui occupe à peu près le milieu de la ville. Le caïd, prévôt des marchands, qui a pour mission de surveiller les transactions, de peser les monnaies ou la poudre d'or (*tabeur*) se tient dans une espèce de boutique donnant sur le marché. On vend à la criée des nègres, des chameaux, des moutons, des costumes, des peaux, des dents d'éléphants, des brodequins, de la verroterie, de la soie moulinée, des épices, du cuivre, des cotonnades et de la poudre d'or.

C'est aussi le vendredi que se tient le grand *medjless*, ou conseil des notables, dont la présidence appartient nécessairement au hâkem. Les autres membres sont le muphti, le cadi, le khodja ou secrétaire du gouverneur, le prévôt des marchands et les *amin* des différentes nations.

Les jardins qui entourent la ville sont enfermés dans un mur de pisé, avec soubassement en pierres sèches de toute grosseur; l'humidité bienfaisante qui y règne pendant toute l'année, entretient une verdure constante. Il y croît, sous l'ombrage tutélaire des palmiers, une foule d'arbres, tels que des figuiers, des abricotiers, des cognassiers; et le terrain produit en outre quelques légumineuses. Les dattes de Ghadâmes qui appartiennent au genre *Sylvestris*, sont cylindriques et de la grosseur d'une olive; elles sont recouvertes d'une peau lisse et à peu près noire, elles ont peu de goût.

La ville est dominée au nord-ouest par une colline de sable demi-circulaire, d'où l'on pourrait compter ses jardins et ses dattiers; c'est dans l'espace compris entre cette hautenr et le rempart que s'étend le cime-

tière, où l'on remarque quelques tombes ornées d'œufs d'autruche, notamment celle des riches.

Autour de la ville on voit quelques marabouts, et à une heure et demie de marche vers le nord-est, on rencontre une petite oasis. Le capitaine de Bonnemain ne mentionne pas dans les notes qu'il a communiquées à M. Cherbonneau, et à l'aide desquelles nous avons rédigé ces quelques pages, *cette muraille de la hauteur des maisons qui coupent*, au dire de quelques écrivains, (Karl Ritter, le général Daumas), *Ghadâmes en deux parties à peu près égales, ne communiquant entre elles que par des portes rares étroites et basses.*

La distance de l'oasis de Souf à R'dâmes est de 140 lieues, et l'on peut évaluer la distance de cette ville à Constantine, à environ 260 à 270 lieues géographiques.

V. A. Malte-Brun.

SOUVENIRS DE VOYAGE AU CHILI

ET D'UNE

VISITE CHEZ LES ARAUCANIENS (1),

PAR M. H. DELAPORTE.

(Extrait d'une lettre communiquée par M. F. A. Garnier.)

Santiago, 7 décembre 1856.

Je n'ai nullement oublié la promesse que je vous fis en partant de France ; vous avez déjà reçu quelques preuves de la fidélité avec laquelle je veux remplir mon engagement, et je pense plus que jamais à vous envoyer des notes spéciales sur un pays que j'habite depuis plus de deux ans et qui est fort peu connu en Europe, au point de vue surtout des mœurs et des procédés de culture.

Vous savez du reste que j'aurais de très valables motifs d'excuse à mon retard, car chargé par le gouvernement chilien de l'organisation d'un établissement d'instruction agricole (2), j'avais forcément à y consacrer presque tout mon temps, et par cela même je ne pouvais guère m'en éloigner pour aller recueillir directement des renseignements qu'il ne m'était possible de bien apprécier qu'en visitant et connaissant la campagne.

(1) Suite d'une notice dont la première partie a paru dans le *Bulletin* de la Société de juillet 1855.

(2) M. Delaporte, aujourd'hui directeur de l'école d'agriculture à Santiago (*Chili*), est un ancien élève de l'école agronomique de Grignon.

Aujourd'hui, un peu plus libre, j'ai déjà eu l'occasion de parcourir différents points de la république. Comme vous le savez déjà par le mémoire que je vous ai adressé sur l'*Araucanie*, j'ai parcouru les provinces de Conception et d'Araucq, devenant *huaso* moi-même, courant toute la journée à cheval sur la selle à *pellones*, mangeant le pain à la graisse (*galleta*), la farine rôtie délayée dans de l'eau (*harina tostada*), prenant le *maté* avec le Chilien dans la campagne, et dormant quelquefois dans son *rancho* (mauvaise cabane de terre) avec sa famille, ses poules, ses chiens et ses puces.

J'ai parcouru également la plaine de Santiago et celle du Maipo, descendant jusqu'à Rancagua, situé à 25 lieues au sud de la capitale ; je connais Guillota et sa vallée, Colina et ses bains, Valparaiso, enfin tous les environs du grand centre gouvernemental.

Ainsi, je commence à être en état de tenir ma promesse, non-seulement quant au Chili, mais encore quant à d'autres pays que j'ai visités en partie avant d'y arriver, tels l'Angleterre et les États-Unis ; quant à certaines provinces de la France que j'avais parcourues avec soin avant mon départ pour l'Amérique, et dont j'ai conservé le souvenir dans un journal de voyage rès détaillé ; enfin, quant à des travaux spéciaux résultant de mes études persévérantes, et entre autres, une monographie et culture du safran, un essai de classification des blés accompagné d'un travail spécial sur la végétation du blé, du seigle, de l'orge et de l'avoine ; une culture de la cardère en Normandie, etc.

Jusqu'ici, du reste, j'ai peu livré à la publicité ; c'était peu dans mes goûts : la plupart de mes travaux

sont enfouis dans mes papiers, et j'avais adopté cette opinion juste en général d'un de nos bons écrivains agricoles, que dans cette branche surtout des connaissances humaines, on ne doit guère écrire avant la trentaine, mais jusque-là, observer, comparer et mûrir son jugement.

Vous retrouverez ici le même touriste de 1850, avec son zèle passionné pour l'observation directe, avec son amour de l'exactitude dans ses relations, et toujours ennemi de l'exagération, aussi bien au delà qu'en deçà de l'Océan.

1° *Aperçu général.*

La position géographique et topographique du Chili, en fait un pays tout spécial : près de 600 lieues de côtes sur le Pacifique, limité à l'est par la chaîne des Cordillères courant parallèlement à la mer à une distance qui varie de 40 à 60 lieues, limité au nord par le désert d'Atacama et au sud par la Patagonie ; il renferme dans son étendue un territoire, occupé par des tribus indiennes indépendantes, connu sous le nom d'Araucanie.

C'est donc une espèce de langue étroite, courant du 24° jusqu'au 44° degré de latitude sud, embrassant des climats très divers et s'adossant à l'une des chaînes les plus élevées du globe, qui s'abaisse progressivement jusqu'à l'Océan par une série de rampes bien distinctes.

Au nord, certains produits des tropiques peuvent s'y obtenir : la banane, le chirimollo, la canne à sucre, le coton ; au sud, au contraire, on trouve des régions ou le blé ne peut mûrir.

Au nord, les pluies sont excessivement rares; elles deviennent, au contraire, de plus en plus abondantes au fur et à mesure que l'on descend vers le sud. Dans la province du Copiapo, c'est à peine s'il pleut une ou deux fois par année, tandis qu'à Chiloé, les pluies sont tellement abondantes que la pomme de terre est à peu près la seule grande culture annuelle qui puisse y réussir.

A ce sujet, je me rappelle que, passant à Lima au commencement d'août, j'y vis le ciel couvert, et l'atmosphère chargé d'une brume assez épaisse pareille à une forte rosée qui se condense sur le sol. Ce sont là les seules pluies que l'on y connaisse, si l'on peut qualifier de la sorte cet état atmosphérique, ou plutôt il est bien vrai de dire que sur cette côte du Pérou il ne pleut jamais; c'est pour ce motif, comme tout le monde le sait, que le guano des îles de Chincha a conservé toute sa puissance fertilisante, et qu'il est apprécié en Europe au-dessus de tous les autres.

Quoique la topographie du pays ait à peu près le même caractère dans toute son étendue, il est bon cependant de faire une distinction entre les provinces situées au nord de Santiago, et celles situées au sud.

Ainsi, au nord, le pays est irrégulièrement coupé de montagnes, présentant seulement quelques vallées fertiles, — Ovalle, Llapel, Coquimbo, Aconcagua, — courant dans différentes directions, et où se concentre l'industrie agricole.

Au sud, depuis Santiago jusque chez les Indiens, la première rampe de la Cordillère se traduit par une plaine courant à son pied, se resserrant de temps en

temps par le rapprochement des bras de la chaîne, et au milieu de laquelle, de distance en distance, sont établis les chefs-lieux des provinces. Elle est presque partout très élevée, et au niveau de Santiago, on calcule qu'elle est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là la partie essentielle du Chili ; c'en est l'âme, car c'est là son centre agricole.

De la plaine à la mer, le pays redevient montagneux ; deux autres chaînes, dépendant de la première, le traversent dans la même direction, donnant naissance à quelques vallées, plaines ou plateaux de peu d'étendue, dont l'altitude devient de moins en moins grande.

Le troisième chaînon parallèle à la Cordillère forme la côte, qui ne présente d'extension qu'en très peu d'endroits.

De nombreuses rivières arrosent le pays ; elles prennent naissance dans la Cordillère, et courent à peu près parallèlement les unes aux autres jusqu'à la mer ; leur pente est rapide ; à peine ont-elles le temps de se constituer et de passer de l'état torrentueux à l'état d'un cours d'eau régulier, car leur embouchure est peu distante de leur source.

C'est là un des grands éléments de richesse du pays, car ici, sauf pour les provinces du sud, l'eau est un des premiers besoins de la culture ; l'eau est presque tout dans un climat comme celui-ci, où darde un soleil ardent, où les pluies sont très rares, l'atmosphère généralement pur, et l'altitude presque toujours prononcée.

Le Biobio, le Cachapoal, le Maule, le rio Claro, le Maipo, l'Impériale, sont les principales rivières, mais

peu sont navigables, et quand elles le sont, c'est seulement pour des *lanchas*, barques couvertes, d'une capacité de 20 à trente tonneaux. Le Biobio, par exemple, dont la navigation par lanchas remonte assez haut vers sa source, a un fond mouvant de sable qui à chaque crue se déplace et oblige les *lancheros* à beaucoup de prudence.

Cependant, ce système a tellement d'inconvénients, surtout à cause de la lenteur qui en résulte, que l'on s'occupe sérieusement de la navigation à vapeur de certaines rivières du sud, et l'on a grande espérance d'y arriver, moyennant quelques travaux d'endiguement, quoique les premiers essais dont je fus le témoin sur le Biobio eussent été infructueux.

Ce sont les Américains du nord, si entreprenants, qui se chargent de l'entreprise. Si elle réussit, ce sera un grand élément de progrès pour les provinces qui en jouiront.

Quant aux rivières du nord, elles sont beaucoup plus torrentueuses que celles du sud ; leur source est à une altitude beaucoup plus grande, car la Cordillère s'abaisse progressivement vers le pôle boréal.

Deux grandes industries constituent la principale source de richesse du pays : l'industrie minière et l'industrie agricole. La première est concentrée dans le nord et en particulier dans les provinces de Coquimbo et de Copiapo, où l'on extrait des quantités considérables d'argent et de cuivre.

Chanarsillo et *Tres Puntas* sont les plus riches centres d'exploitation de l'argent. Le cuivre s'exploite plus particulièrement dans la province de Coquimbo. C'est

dans l'industrie minière que se créent les plus grandes fortunes chiliennes.

L'industrie agricole est surtout l'apanage des provinces situées au sud de Santiago, et l'on peut dire à un point de vue général, qu'elle se base sur deux seuls éléments : 1° le bétail, 2° le blé ; puis viennent tout à fait comme accessoires, la vigne, le maïs, les légumes, fruits, etc.

Cette industrie, susceptible d'aussi beaux résultats dans un pays aussi avantageusement doté que le Chili, y est encore presque dans l'enfance ; cependant, elle est loin d'être stationnaire, et il est facile de voir qu'elle s'efforce à secouer le joug de la routine si pesant à son égard.

Du reste, sous une impulsion énergique, l'on obtient ici des résultats que l'on ne pourrait obtenir en France, dans la plupart de nos provinces, et soyez convaincu que la routine chez nous et dans la plupart des pays de la vieille Europe, est beaucoup plus enracinée qu'ici, dans ce pays neuf, si éloigné, et dont nos masses connaissent à peine le nom.

Voyez avec quelle lenteur, quelle difficulté, surtout de la part de la classe rurale, se propagent les bons instruments chez nous, dans les campagnes ; l'araire de Roville ou celui de Grignon, par exemple.

Ici, on peut passer instantanément, du jour au lendemain pour ainsi dire, de l'araire des Bédouins à toute autre espèce de charrue, qu'elle soit à versoir fixe ou à versoir mobile, à deux mancherons ou à un seul, à roues ou sans roues. Quelque instrument nouveau que ce soit à introduire, vous pouvez vous hasar-

der sans crainte, pourvu que vous soyez en état d'en faire connaître les avantages et le maniement aux ouvriers.

Mais la population ouvrière est rare. Dans les campagnes surtout, le manque de bras se fait souvent sentir cruellement, quoique l'agriculture soit extensive à un très haut degré. Sous ce rapport, la construction des voies ferrées, l'exploitation des mines, lui font une concurrence redoutable. Cette population a comme toutes, ses défauts et ses qualités : elle est peu routinière, en ce sens qu'elle se prête volontiers aux nouvelles méthodes quand on sait la diriger, mais aux environs des villes surtout, elle a l'instinct du vol et de la paresse; le jeu et la boisson la perdent aussi. L'administration agricole demande ici une vigilance assidue et plus que de la fermeté de caractère.

Quand il s'agit d'introduire dans le pays quelque nouvelle machine qui doit économiser sensiblement la main-d'œuvre ou supplanter quelque monopole de la campagne, on trouve bien chez quelques meneurs un esprit d'opposition, mais qui a peu de conséquences, et qui ne peut se comparer à ce que j'ai vu en France, dans certaines de nos provinces, entre autres en Basse-Bretagne, en Picardie, en Provence. Vous savez comme moi quel entêtement et quelle routine on trouve chez le paysan picard, chez le Breton et chez le Provençal ; vous ne trouverez pas cet esprit chez le paysan chilien, et c'est pour moi une qualité qui devient souvent un élément de succès.

Le prix de la main-d'œuvre dans les campagnes varie assez suivant les endroits. A Santiago, aujourd'hui,

on paye 3 réaux (1 fr. 85 c.) par jour ; à quelques lieues de la ville, 2 réaux 1/2 (1 fr. 60 c.) ; plus au sud, à Ranaagua, par exemple, 2 réaux (1 fr. 25 c.) ; à Coquimbo dans la campagne, 1 réal 1/4 (0 fr. 75 c.) et la nourriture, valeur payée moitié en argent, moitié en étoffes.

Il y a en outre certaine fluctuation entre l'hiver et l'été, d'autant plus qu'à l'époque de la moisson, on donne à tâche le sciage des blés, et qu'alors l'ouvrier peut gagner 1 piastre (5 fr.) et plus par jour. Aussi, depuis janvier jusqu'en mars, une grande quantité d'ouvriers désertent la ville et ses environs pour se répandre dans les grandes fermes, et profiter des avantages du travail à tâche de la moisson.

L'ouvrier du nord est plus travailleur que celui du sud, et au fur et à mesure que l'on descend des provinces de mines aux provinces agricoles, on trouve cette tendance à la paresse beaucoup plus prononcée, à tel point, que dans la province de Concepcion, par exemple, le fermier ou propriétaire ne trouve presque aucun journalier parmi les hommes faits. Ceux-ci, une fois mariés et casés, vivent en travaillant pour eux-mêmes quelque coin de terre qu'ils ont loué ou que leur cède le *patron* de l'hacienda où ils vivent comme *inquilinos*.

C'est ainsi que sont qualifiés les paysans attachés à un domaine par droit de naissance et bon plaisir du propriétaire, la possession éventuelle d'une cabane de terre et la jouissance d'un morceau de terrain. L'*inquilino* a vis-à-vis de son *patron* certaines obligations, telles que d'aider aux *rodeos* et à la *trilla ;* ce sont les

deux grands travaux de l'agriculture chilienne, dont je vous entretiendrai par la suite.

Ainsi donc, dans le sud, on ne voit guère comme journaliers que des jeunes gens de 15 à 22 ans ; les femmes travaillent encore moins volontiers. Il est facile de voir par là que l'on touche à la frontière des Indiens; il y a beaucoup de mélange dans le sang, et de plus l'influence du voisinage.

Les besoins de cette population étant très réduits, rien ne la stimule à secouer son indolence ; un peu de farine rôtie, du maté et du blé bouilli dans l'eau lui suffisent : c'est à peu près là toute son ambition.

Au nord, les masses sont plus ouvrières, plus paisibles ; au sud, plus remuantes, plus belliqueuses, et ce sont surtout ces dernières qui ont fourni le principal noyau des bataillons qui ont lutté soit au dedans soit au dehors du pays.

Le commerce est et sera sans doute longtemps encore la principale branche de revenu du gouvernement chilien. Ce sont ses droits de douane sur les marchandises étrangères qui emplissent son trésor. Cependant, il existe un impôt foncier, représenté jusque dans ces derniers temps par l'ancienne dîme espagnole, et que l'on cherche à transformer aujourd'hui en impôt régulier, avec le secours du cadastre auquel travaillent des ingénieurs étrangers.

Le commerce d'exportation consiste surtout en blés, farines, viande séchée ou salée, minerais ou métaux ; celui d'importation amène dans le pays des marchandises françaises, anglaises et allemandes, étoffes, tissus,

meubles, quincaillerie, vins, huiles, sucres, objets d'art et d'ornement, etc.

Certaines de nos marchandises ont été longtemps sans prendre faveur ; je veux dire surtout nos étoffes et tissus, nos soieries, nos châles ; elles sont d'une qualité et d'un goût supérieurs à celles des Allemands, mais plus chères ; cependant aujourd'hui, l'on commence à apprécier la différence de goût et de qualité, et sous ce rapport, nous entrons en concurrence sérieuse avec nos voisins.

La douane seule de Valparaiso, qui est le centre du commerce d'importation, a donné au trésor, en 1854, la somme de 3 065 374 piastres (la piastre est d'environ 5 fr.), et les dépenses de l'État, pour 1853, se sont élevées à 5,304,713 piastres, c'est-à-dire qu'aujourd'hui encore le droit frappé sur les marchandises étrangères, est la principale base sur laquelle s'appuie le gouvernement chilien, pour soutenir et faire progresser toutes ses branches d'administration publique.

La dîme vendue à l'enchère, n'a produit, en 1853, que 581 015 piastres.

Si Valparaiso est le centre du commerce d'importation, celui d'exportation ne lui est pas exclusivement réservé, et la douane vient encore s'enrichir des droits à la sortie que lui payent les provinces minières du nord, à *la Serena*, au *Huasco* et à Copiapo. En comptant Valparaiso, la douane a retiré de ces droits en 1854.

Le Chili, gouverné en république, a une constitution sociale aristocratique ; un million et demi d'habitants à peine couvre son territoire, susceptible d'en nourrir

six ou sept fois autant au moins. Le pays jouit d'une grande liberté ; les impôts fonciers, soit en dîme, soit en impôt cadastral, sont très faibles ; il n'y a pas d'impôt personnel, pas d'impôt des portes et fenêtres ; la presse est libre ; la police faiblement organisée, et la campagne est un refuge assuré contre des poursuites judiciaires ou des persécutions politiques.

La propriété est très peu divisée ; les domaines sont très étendus ; aux environs des villes, dans quelques vallées populeuses seulement, les propriétés foncières sont réduites.

La rareté de la population, le droit d'aînesse supprimé depuis quelques années seulement, et les congrégations religieuses, ont contribué jusqu'ici à maintenir cet état de choses.

Les *haciendas* de 10 000 hectares ne sont pas rares ici, et il y en a, telles que la *Compañia* et *las Canteras*, qui sont plus grandes que certains de nos départements ; cette dernière compte plus de 10 000 hectares.

L'*hacienda* représente la grande propriété ; la propriété moyenne se qualifie de *chacara-hacienda* et de *chacara*, et enfin la *quinta* est la petite propriété, celle qui entoure les centres de population.

Ce pays, ami du progrès, reçoit les étrangers avec bienveillance ; le gouvernement actuel surtout les accueille volontiers, et on leur confie la plupart des grands travaux d'utilité publique, et des établissements d'instruction pour la jeunesse chilienne. Je me plais à ajouter que nos compatriotes sont en grande majorité sous ce rapport. Non-seulement le gouvernement, mais encore les particuliers s'adressent à l'étran-

ger. La plupart des bons ouvriers sont Français. La main-d'œuvre industrielle du pays est à meilleur marché, mais ou elle est peu soignée, ou elle n'existe pas.

Cependant le gouvernement s'occupe sérieusement d'instruire les masses et de leur donner non-seulement l'instruction primaire, mais encore l'éducation professionnelle.

Santiago a une école normale, un institut, une université, une école des arts et métiers, une école d'agriculture pratique, une école militaire, une école de musique, etc., etc. Longtemps encore, sans doute, l'étranger aura peu à craindre, à cet égard, de la concurrence des fils du pays, mais peu à peu, l'instruction se répandra dans le peuple, l'esprit de progrès lui donnera plus d'énergie et d'ambition, le contact européen les formera, les écoles se constitueront sur des bases plus larges et meilleures, et le Chili finira par trouver dans son sein les hommes et les industries qui lui manquent ou qu'il emprunte à la vieille Europe.

L'esprit de la nation est garant de son avenir, et sous ce rapport, il est bien supérieur à la plupart de ses voisins de l'Amérique du Sud.

Analyses, Rapports, etc.

VOYAGE DE DÉCOUVERTE A PORT PHILLIPP

(NOUVELLE-GALLES MÉRIDIONALE),

EXÉCUTÉ EN 1824 ET 1825, PAR MM. HOVELL ET HUME.

Seconde édition. — *Sydney*, 1837.

Avec une carte.

COMPTE RENDU PAR M. DE LA ROQUETTE.

—

Dans la relation d'un voyage exécuté en 1817 et 1818, par feu M. Oxley, inspecteur général (*surveyor general*) en Australie, publié sous le titre de *Oxley's Journal*, ce fonctionnaire s'exprime ainsi dans l'appendice :

« Nous avons démontré d'une manière incontestable » (*beyond a doubt*) qu'aucune rivière ne peut se rendre » dans la mer entre le cap Otway et le golfe de Spen- » cer, aucune du moins dérivant ses eaux de la côte » orientale ; et que le pays au sud du 44ᵉ parallèle, et » à l'ouest du méridien 147° 30′ est de Greenwich » (145° 09′ 36″ de Paris) était *inhabitable* et ne pouvait » être d'aucune utilité pour les besoins de l'homme » civilisé. » En plusieurs endroits de son journal, M. Oxley soutient la même opinion avec encore plus de force.

Malgré ces assertions d'un homme, qui par sa posi-

tion officielle semblait on ne peut plus compétent, MM. Hume et Hovell, résidant depuis quelques années dans la Nouvelle-Galles méridionale, résolurent d'en vérifier l'exactitude, sans se laisser arrêter par l'opinion de plusieurs anciens colons qui considéraient leur entreprise comme ne devant produire aucun résultat favorable.

C'est du récit de l'exploration de ces voyageurs, entreprise à leurs frais en 1824 et 1825, sans être soutenus par le gouvernement colonial et mentionnée trop succintement dans le *Bulletin* de 1826, p. 95, que l'un d'eux, M. Hovell, membre de la Société géographique de Londres, m'a chargé de vous offrir la seconde édition, imprimée à Sydney en 1837, et dont je crois devoir vous dire quelques mots.

Ce fut le 2 octobre 1824, que MM. Hovell et Hume, partis d'Appin dans le comté de Cumberland (Nouvelle-Galles méridionale), se mirent en route avec six hommes tous bien armés, ainsi qu'eux mêmes, une couple de charrettes, contenant leurs provisions et quelques instruments, tirées par quatre bœufs, et de plus un cheval et un bœuf de rechange.

Le 14 ils se trouvaient auprès du lac George ayant une longueur de 20 milles sur environ 8 milles de large, situé par 34° 48′ de latitude sud, et 149° 21′ de longitude est de Greenwich (147° 00′ 36″ de Paris).

Après avoir franchi le Gondorroo, petit cours d'eau, branche de la Murrumbidgee, nos voyageurs se dirigèrent au sud-ouest, et pour traverser à gué cette dernière rivière, dont les eaux étaient à cette époque très hautes, furent obligés de décharger les charrettes et

de transporter leurs provisions sur de légers radeaux improvisés. On pourrait dire que c'est ici que commence vraiment leur exploration, car la contrée qu'ils allaient parcourir n'avait pas été encore visitée par des Européens.

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur les différents incidents du voyage de MM. Hovell et Hume, sur les difficultés qu'ils eurent à rencontrer et qu'ils surmontèrent par leur courage et leur persévérance, nous nous bornerons à dire qn'ils virent plusieurs chaînes de montagnes bien boisées, des vallées dont le sol était très fertile, un grand nombre de cours d'eau et trois à quatre rivières considérables et poissonneuses qui reçurent les noms de Hume, Oven, Howell, etc., et que plusieurs des plaines qu'ils eurent à traverser étaient couvertes d'une herbe propre à la nourriture des bestiaux, ou convenables pour la culture des céréales, etc. Des bandes de canards et de cygnes noirs couvraient les lagunes dont le pays était parsemé, des kangurous, d'une taille presque gigantesque se montraient en assez grand nombre, et le lin sauvage, dont la hauteur était généralement de six pieds, croissait en plusieurs endroits, et ils s'assurèrent de l'existence d'une communication intérieure très facile entre le Port-Phillip et le Port-Western et la côte occidentale de l'Australie. Les résultats de cette importante exploration prouvent donc l'utilité du voyage de MM. Hovell, et Hume et par conséquent le peu de fondement des suppositions de M. Oxley, surtout si on lie ces découvertes à celles qui ont été faites postérieurement sur la même contrée par le capitaine C. Sturt et par le major Mitchell.

Arrivés le 16 décembre à la baie qui forme le Port-Phillip, but de l'excursion de nos voyageurs, ils se disposèrent à retourner sur leurs pas le 18 du même mois. Ils suivirent en partie la même route, et le 18 janvier 1825, après une absence d'un peu plus de trois mois et demi, ils atteignirent la résidence de M. Hume située sur le lac George.

Nous devons ajouter que pendant leur voyage, MM. Hovell et Hume ont aperçu un assez grand nombre de naturels, surtout des femmes et des enfants, que plusieurs de ces aborigènes s'enfuirent à leur approche, tandis que d'autres n'en paraissaient aucunement effrayés ; ils les ont trouvés en général assez bien conformés.

Nous ajouterons en outre que, d'après leurs observations thermométriques, nos voyageurs ont trouvé, par exemple que, le 1er novembre 1824, le thermomètre marquait à midi 50° Fahrenheit (10° centigrades), et le même jour, dans leur tente 89° Fahrenheit (31° 66' centigrades); que le 21 la température était chaude à midi et tempérée le matin et le soir; que le 6 janvier 1825, le thermomètre marquait à midi, à l'ombre, 76° Fahrenheit (24° 44' centigr.), et le 7 pendant le jour, 46° Fahrenheit (7° 77' centigr.)

M. Hovell doit bientôt retourner en Australie et a promis de me transmettre toutes les informations qu'il lui sera possible de recueillir sur cette vaste contrée, et en particulier sur la province de Victoria. Lorsqu'elles me seront parvenues je m'empresserai de les communiquer à la Société. D. L. R.

RAPPORT

SUR L'ATLAS SPÉCIAL DE LA FRANCE,

PUBLIÉ PAR MM. F. BAZIN ET F. CADET.

PAR M. A.-D. LOURMAND,

Messieurs,

Chargé de vous rendre compte d'une publication géographique assez remarquable, destinée à l'enseignement, je me suis senti longtemps arrêté par une circonstance que je vais vous soumettre à la fin de ce rapide exposé. Il s'agit de l'*Atlas spécial de la géographie physique, politique et historique de la France*, *dressé conformément aux nouveaux programmes de la classe de rhétorique des lycées et de l'École impériale de Saint-Cyr*, par MM. François Bazin et Félix Cadet, tous les deux professeurs d'histoire et de géographie dans l'Université de France, tous les deux membres de notre Société.

Au lieu de 30 cartes, annoncées d'abord, cet atlas en contient 32, dont chacune peut s'acquérir isolément, mais qui toutes gagnent beaucoup à se trouver réunies en un rationnel ensemble ; et, dans ce nombre de 32, ne comptent pas les annexes assez multipliées (petites cartes accessoires comprises dans le cadre des grandes) pour le complément nécessaire ou le développement désirable de certaines notions.

Les auteurs se sont proposé de remplir, de la manière la plus avantageuse à l'étude, les programmes universitaires mentionnés dans le titre. Leur procédé, c'est de substituer à la confusion rebutante d'une embarrassante concentration des objets en une feuille ou deux, l'attrayante clarté d'une distribution commode en autant de feuilles que le demande la diversité des points de vue.

La table générale donnerait une idée exacte du plan ; mais la reproduction de cette nomenclature semblerait trop longue, parce qu'elle serait trop sèche, et je l'abrége. — Quinze cartes composent la première partie de cet Atlas, proportionné à l'importance de sa spécialité. La première carte présente la « France physique ; » la deuxième, la « France oro-hydrographique : » on n'a pas mal fait de les détacher, quoique la matière des deux rentre, au fond, dans la dénomination de la première. Viennent ensuite trois cartes (une par versant) pour le « tracé du littoral ; » puis trois autres, suivant l'orientation, pour les limites terrestres ou frontières. La neuvième est consacrée aux Alpes françaises ; la dixième, aux Pyrénées françaises ; les cinq dernières, aux cinq grands bassins. — La seconde partie contient 17 cartes. Les deux premières de cette série, la seizième et la dix-septième de la liste totale, retracent, l'une les canaux de la France, l'autre ses chemins de fer ; celle-ci marque la « liaison avec les chemins de fer de la Belgique et de l'Allemagne. » La suivante, canevas des anciennes provinces, offre « la date et l'historique sommaire de leur réunion à la couronne ; » documents utilement placés dans chaque circonscrip-

tion. La vingt-deuxième (nommée, dans la table, « France ecclésiastique, » et, moins improprement, sur le prospectus et sur la planche, « France religieuse, ») indique, comme le devraient toutes celles de ce genre, « les consistoires luthériens, calvinistes, israélites, les séminaires calvinistes et luthériens, et l'école centrale rabbinique. » Nous avons déjà passé trois cartes et nous allons en omettre encore cinq appropriées aux différents autres aspects sous lesquels peut se considérer la France continentale. La vingt-huitième appartient à l'Algérie. Ce qui élève le nombre définitif à 32, c'est l'avantageux dédoublement des deux promises pour les colonies françaises : par réflexion, les auteurs ont séparé nos colonies d'Asie de celles d'Afrique; ils ont de même groupé à part nos possessions en Amérique et nos possessions en Océanie.

L'emploi régulier de signes conventionnels bien choisis facilite extrêmement toute espèce de recherches, et fixe par la vue le souvenir. Je ne saurais entrer dans les détails de l'exécution, qui paraît presque de tout point satisfaisante. Je noterai une seule amélioration qui n'est pas neuve, mais qui n'est pas encore assez répandue pour n'avoir plus besoin d'être relevée : le golfe qui reçoit le Rhône porte, chaque fois qu'il se montre (23 fois), le nom justifié de *golfe du Lion*, au lieu de cette fautive et routinière dénomination de « golfe de Lyon, » que j'ai contribué, depuis plus de trente ans, à bannir de l'enseignement où elle régnait en souveraine, qui n'a pas encore entièrement disparu, et qui ne trompera plus les étudiants pourvus d'un

atlas où le nom véritable est seul et si souvent répété. La production de MM. Bazin et Cadet ne manque donc point de mérite, ni surtout d'utilité pratique.

Voici toutefois la circonstance qui n'a pas laissé de m'embarrasser, et sur laquelle je dois enfin appeler votre attention. — Dans le prospectus et dans l'avertissement, j'ai lu avec surprise cette phrase : « Nous espérons que cet ouvrage, *patronné par la Société de géographie de Paris*, trouvera un accueil favorable auprès des personnes qui ne sont pas indifférentes au progrès des études. » — L'incidente exprime une erreur, dont la rectification est indispensable en raison des conséquences. La publication s'est faite par portions, en deux années ; il se peut que le président, lors de la réception d'un des fascicules, ait invité les auteurs à persévérer dans leur entreprise ; il est naturel d'accueillir avec des termes très obligeants un hommage, surtout un hommage adressé par des collègues. Mais une faveur aussi insolite que le patronnage de la Société, engageant sa responsabilité morale, eût exigé une délibération formelle dont il ne reste aucune trace : les politesses de la présidence, comme les conclusions de ce rapport, doivent se résumer en simples vœux de succès.

A.-D. LOURMAND.

Rapport sur l'ouvrage intitulé : *Auxerre, ville municipale des Gaules*, par A. Dév.

M. Dév se propose, dans cette brochure, de prouver que la ville d'Auxerre était un municipe romain. Il se fonde : 1° sur l'inscription gravée au pointillé, et répétée sur deux patères d'argent exactement semblables, trouvées près des ruines d'un temple, sur l'emplacement de l'ancienne Auxerre, et qui est ainsi conçue :

DEO. APOLLINI. R. P. PAG. II
M. AVTESSIODVRI

que M. Léon Renier explique de la manière suivante. Cette restitution est certaine :

DEO. APOLLINI. Res Publica PAGI secundi Municipii AVTESSIODVRI ;

2° Sur un passage de Grégoire de Tours qui désigne Auxerre sous le nom de *municipium ;*

Et 3° sur les faits qui rappellent dans l'histoire d'Auxerre l'existence civile *municipale*.

Je m'empresse de dire d'abord que l'interprétation de M. Léon Renier et les conclusions de M. Dév sont hors de doute ; mais cette preuve qui suffirait pour démontrer la thèse que soutient M. Dév n'est pas la seule. La meilleure preuve n'a pas été donnée par l'auteur de la brochure, elle est tirée du nom moderne d'Auxerre. M. Léon Renier se propose d'en démontrer prochainement les motifs.

En recommandant ce petit travail à l'attention de la Commission, en approuvant sans réserve les conclusions qu'il donne, je ne puis admettre les explications

que propose l'auteur dans un paragraphe intitulé : *Quels étaient les caractères constitutifs du municipe?* Dans cette question délicate, les connaissances épigraphiques sont indispensables. L'auteur paraît ignorer en quoi consistaient les magistratures municipales et tout le système des institutions religieuses et politiques des cités connues sous le nom de municipe.

L'exemple récent d'un docte helléniste nous prouve que, sans le secours de l'épigraphie, les hommes les plus éminents par leur savoir s'exposent à commettre les plus graves erreurs sur ces difficiles questions. Il serait plus sage de s'instruire auprès des hommes compétents, comme MM. Borghesi, Mommsen, de Rossi, Léon Renier, Henzen, et de lire leurs ouvrages, au lieu de répandre dans le public les idées les plus fausses sur l'administration romaine.

Ernest Desjardins.

Rapport sur l'ouvrage intitulé : *Les Philistins, colonie grecque de la Palestine*, par Ch. Guys, ancien consul de France en Syrie. 1 br. in-8.

Au moment où l'Europe entière appelle de ses vœux la réalisation du grand projet de percement de l'isthme de Suez, M. Ch. Guys croit devoir attirer l'attention du public sur un petit pays qui, à travers la succession des siècles, a su conserver sa physionomie particulière, et que sa position aux portes de la nouvelle Peluse peut appeler à de nouvelles destinées. Ce pays est celui des Philistins.

L'auteur, en parcourant plusieurs fois leur pays, s'est toujours étonné que leur histoire ne nous soit ar-

rivée que par les relations plus ou moins partiales des Hébreux qui furent si souvent en rivalité d'intérêt avec eux. Il croit, à l'aide de notes qu'il a recueillies et de ce qu'il a vu de ses propres yeux, apporter quelques éclaircissements sur leur destinée historique.

Il fait une analyse succincte de tous les événements dont le pays des Philistins a été le théâtre, depuis l'arrivée sur les côtes de Syrie de la colonie grecque venue de Cophtar (île de Crète), qui donna naissance à ce peuple, jusqu'à sa fusion dans l'empire romain, rappelant, pour terminer, qu'au moyen âge ce fut dans la *Philistine* qu'eut lieu la bataille d'Ascalon dans laquelle les croisés battirent Saladin.

Au temps de leur plus grande puissance, sous les règnes de Saül et de David, le pays des Philistins était partagé en sept satrapies : celles de Jamoria, d'Azot, d'Ascalon, de Gaza, sur le littoral de la Méditerranée ; celles de Gath, de Bethugabris et de Gerara dans l'intérieur. La dernière satrapie était la plus importante ; il paraît que le *sazenim*, ou satrape de Gerara, avait autorité sur les autres satrapes. M. Guys croit que l'on peut sans exagération porter la force militaire de ce petit pays à 150 000 combattants ; ce chiffre, que nous croyons un peu fort, n'a rien d'exagéré, dit M. Guys, lorsque l'on songe au caractère belliqueux des Philistins, et que l'on se rappelle la résistance désespérée qu'ils opposèrent aux Hébreux.

M. Guys entre dans de curieux détails sur les antiques cités de la Philistine, sur les fouilles faites par lady Stanhope à Ascalon, sur le beau territoire de Gerara et les ruines grecques et romaines qui le couvrent.

Il termine son intéressant travail par une dissertation relative au *torrens Ægypti* qui séparait autrefois la Palestine de l'Égypte, et qui se perd dans le désert; il pense que l'on pourrait à peu de frais le rendre à son ancien lit, et que de la sorte on pourra se procurer pour la consommation de la nouvelle Peluse, ou Port-Saïd, une eau plus limpide et plus fraîche que celle du Nil.

Rapport sur le *Guide de la Macédoine*, par CH. GUYS, ancien consul de France à Salonique. 1 vol. in-8. 1857.

Cet ouvrage est, ainsi que le précédent, un des fruits de la longue carrière consulaire de l'auteur; rentré dans sa patrie, M. Ch. Guys a voulu être utile à ceux de ses compatriotes que leurs affaires ou leur curiosité conduiraient en Macédoine.

Cette province de l'empire ottoman est digne d'ailleurs d'être mieux connue; elle a été visitée par l'Anglais Pokocke, le Suédois Biornstal, les Français Félix de Beaujour, Cousinery, Boué, Viquesnel, et le Grec Mynoïde Minas; chacun a décrit la partie par lui visitée au point de vue de son étude favorite: la géologie, l'histoire naturelle, l'avenir commercial, la numismatique et l'archéologie. M. Guys, autorisé par six années de séjour en Macédoine, par ses diverses courses à l'intérieur, a cru utile de rédiger le résultat de ses observations.

Il commence par tracer un tableau historique de la Macédoine, qu'il complète par d'intéressants détails sur la numismatique de ce pays et sur l'état de son

commerce et de sa navigation en 1839, époque où il quitta Salonique.

Il consacre un long et important chapitre à cette dernière ville, dont il fait le point de départ de la plupart de ses excursions. Puis il décrit successivement, dans les dix chapitres suivants, les villes de la côte et de l'intérieur, en faisant connaître leur état actuel, leurs ressources agricoles et commerciales, les ruines que l'on peut visiter dans leurs environs, les itinéraires à suivre et les heures de marche qui séparent les étapes qui y conduisent. Quelquefois, par une digression rendue nécessaire par l'importance du sujet, il entre dans d'intéressants détails qui reposent utilement l'esprit.

Salonique, la ville principale de la province; Serrés, ville importante par son commerce avec l'Allemagne, et qui a pour port Orphano; la Cavale, patrie de Méhémet-Ali; le mont Athos et l'île de Thaso, sont les parties qui ont plus particulièrement fixé son attention. Le commerçant trouvera dans cet ouvrage d'utiles renseignements; il nous suffira de citer le chapitre XIX : *Ventes de laines à Salonique;* le chapitre XX : *Navigation par bateaux à vapeur autrichiens et français.* Ajoutons, en terminant, que dans un appendice, l'auteur entre dans des détails indispensables à connaître pour toute personne destinée à fréquenter les Turcs et les Grecs.

Le travail de M. Guys est d'un bon et utile exemple. La science géographique et le commerce n'auraient qu'à gagner si nos consuls à l'étranger consacraient quelques-uns de leurs loisirs à la réunion de documents semblables à ceux que l'on trouve dans le *Guide en Macédoine.*

Rapport sur un ouvrage intitulé : *Cinquante jours au désert*, par Ch. Didier. 1 vol. in-18, Paris, 1857.

Nous avons déjà eu occasion de consacrer quelques pages à un premier ouvrage de M. Ch. Didier, intitulé : *Séjour chez le grand schérif de la Mecque* (1). Dans le livre que nous avons sous les yeux, l'auteur, que nous avions laissé à Souakim, nous donne la relation de son voyage de ce port jusqu'à Khartoum, à travers le désert peu fréquenté, qui sépare le Nil de la mer Rouge, et dans lequel errent seulement quelques tribus des Arabes Bicharis et Soukrias. Ce récit, dont l'intérêt est constamment soutenu, nous vaut quelques renseignements précieux sur une partie du désert de Nubie qui n'avait été visitée par aucun Européen depuis la grande excursion de Linant-bey, et notamment sur quelques localités peu connues, telles que Filik, Mitkenab et Kanala, situées dans le voisinage de l'Habesch. M. Ch. Didier a traversé l'Atbara dont les eaux étaient alors fort basses (9 avril 1854), près d'Hamed ; et il a atteint le Nil Bleu à Abou-Karah, en passant par Souk-Aboussine, gros village de création récente qui prend le nom d'un cheik Soukria, et par Kalaah.

Abou-Karah ou Abou-Haraz, qui doit son nom à une espèce de *mimosa*, est une ville située à 40 lieues environ au sud de Khartoum ; elle est importante à cause de son voisinage de la frontière de l'Abyssinie, mais peut-être moins encore que Ouled-Medeny, construite à l'embouchure du Rahad avec le Nil Bleu, et qui paraît plus commerçante. M. Ch. Didier, faute de barques, dut suivre la

(1) Voir au *Bulletin* de juillet 1857.

rive droite du fleuve jusqu'à Khartoum, mais près de Rifa'ah il s'égara, et ce qui lui arriva alors n'est pas un des moindres incidents curieux de son voyage.

Le livre de M. Ch. Didier, écrit sur place jour par jour, offre un tableau fidèle et véritable des phénomènes que présente le désert, de la vie qu'on y mène, des rencontres qu'on y fait, des impressions qu'on en reçoit, des événements grands et petits dont il est chaque jour le théâtre.

Nous témoignerons le regret que l'Éditeur n'ait pas cru devoir l'accompagner d'une carte, d'autant plus que plusieurs des noms signalés par M. Ch. Didier sont entièrement nouveaux.

Rapport sur le *Cours complet de géographie, rédigé conformément aux programmes universitaires du mois d'août* 1857, par E. Cortambert. 6 vol. in-12.

D'utiles et nécessaires modifications ont été apportées au mois d'août 1857, par divers arrêtés de M. le ministre de l'instruction publique, dans le programme des études universitaires. L'enseignement de la Géographie y a eu une large part, et il a été mieux approprié au développement graduel de l'intelligence de la jeunesse.

Aux élèves des classes de grammaire (sixième, cinquième, quatrième), on a sagement pensé qu'il ne fallait donner que des idées générales sur l'ensemble du globe, et s'abstenir de tous ces détails, nécessaires à la vérité, mais qui au jeune âge chargent la mémoire et absorbent les traits généraux qu'il importe surtout de graver dans l'esprit des élèves.

En sixième, on a donc prescrit la géographie phy-

sique générale du globe et la géographie générale de l'Asie moderne ;

En cinquième, la géographie générale de l'Europe et de l'Afrique modernes ;

En quatrième, la géographie générale de l'Amérique et de l'Océanie.

L'élève ainsi préparé, possédant les traits généraux et caractéristiques de l'ensemble de notre planète, peut aborder avec plus de profit les détails de chacune des cinq parties du monde, c'est-à-dire la géographie politique et statistique des États ; aussi le programme d'études prescrit-il pour les classes d'humanités :

En troisième, la description particulière de l'Europe ;

En seconde, la description particulière de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie ;

Enfin, *en rhétorique*, la géographie physique et politique de la France, dont la parfaite connaissance est aujourd'hui sérieusement demandée aux jeunes gens qui subissent les épreuves des examens du baccalauréat et de l'admission aux écoles spéciales.

Nous ne doutons pas qu'un tel programme géographique porte ses fruits, surtout lorsque, conformément aux désirs du ministre, le professeur facilitera le développement de la leçon du jour en traçant sur le tableau noir, à l'aide de la craie, la représentation graphique des pays, des bassins, des montagnes, des fleuves, etc., qui en feront l'objet.

Mais il importe, tout d'abord, que l'élève ait entre les mains des ouvrages concis et particulièrement appropriés au cours qu'il doit suivre, ne renfermant rien de trop, mais aussi n'omettant aucun des traits les plus importants qui suffisent souvent seuls pour caractériser

une région, un État. Les ouvrages de M. Cortambert nous ont paru remplir ce but. La nouvelle édition que nous avons sous les yeux, en même temps qu'elle a été modifiée de manière à satisfaire aux exigences du nouveau programme, a reçu les additions nécessitées par les derniers travaux et les dernières découvertes ; aucun des résultats géographiques qui ont fait l'objet des communications de la Société de Géographie de Paris, et qu'il importe de propager, n'a été omis : on pourra surtout s'en convaincre en parcourant ses descriptions particulières de l'Afrique et de l'Amérique.

Nous l'approuvons fort d'avoir mis entre parenthèse les noms indigènes (*Norge*, *Köln*, *Aachen*, *Julich*) de pays et de certaines villes, à côté des noms tels que nous les écrivons. C'est là une heureuse innovation qui aujourd'hui était nécessaire.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les détails relatifs à la statistique et aux chemins de fer sont aussi empruntés aux documents les plus récents.

Il y a plus de vingt ans que M. Cortambert a fait paraître ses premiers traités de géographie élémentaire. Que l'on veuille bien comparer les éditions successives qu'il en a données avec celle que nous avons sous les yeux, et l'on jugera des soins constants que l'auteur a pris pour ne placer entre les mains des jeunes gens que des ouvrages sérieusement mis au courant.

C'est ce que nous avons cru de notre devoir de constater ici, comme témoignage de l'emploi heureux que l'on peut faire, pour l'enseignement, des documents de toute nature que renferme le *Bulletin de la Société de Géographie*.

V. A. M-B.

Nouvelles et communications.

A l'exemple d'un grand nombre de Sociétés et institutions savantes de l'Europe, la Société de Géographie a voulu manifester son opinion sur le projet de canal maritime, à travers l'isthme de Suez, et elle a décidé qu'il serait écrit, en conséquence, à M. Ferdinand de Lesseps, promoteur de cette grande entreprise.

LETTRE

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE A M. DE LESSEPS.

Monsieur,

La Société française de Géographie vous est redevable de nombreux et riches documents sur le projet du *percement de l'isthme de Suez*, entreprise à laquelle vous avez glorieusement attaché votre nom, et qu'elle a depuis longtemps appuyée de son adhésion sympathique. Elle ne peut mieux, monsieur, vous témoigner ses remercîments, pour avoir enrichi sa bibliothèque des trois volumes que vous avez publiés, du grand atlas qui y est joint et de la collection de votre recueil périodique consacré à l'*union des deux mers*, qu'en manifestant les motifs particuliers sur lesquels s'appuie son suffrage; émanant d'une association spécialement

occupée de découvertes géographiques, cette adhésion a son caractère propre; c'est pourquoi la Société a décidé que son Bureau, servant d'interprète à sa gratitude pour vos généreux présents, et en vous adressant de justes félicitations, prendrait occasion de cette circonstance pour exposer le point de vue scientifique sous lequel nous pouvons et devons envisager l'entreprise.

Ce n'est pas que la Société demeure étrangère ou indifférente aux résultats commerciaux et politiques qui résulteront infailliblement de l'ouverture de l'isthme africain, aux progrès qui doivent en découler pour la civilisation et le bien de l'humanité; enfin, aux avantages qu'en doit retirer la patrie en même temps que toutes les nations de la terre. Il est incontestable à ses yeux que la navigation étant rendue plus facile, plus rapide et moins dispendieuse, les peuples de tous les continents étant mis en relations fréquentes, on verra s'abaisser de plus en plus les barrières qui les séparent, quelles que soient les distances et les différences de race et de langage. Ce résultat moral et politique, qui changerait en quelque sorte la face du monde, serait, avec le temps, la conséquence de la coupure de l'isthme africain et de celle de l'isthme américain (1). Il n'est donné à qui que ce soit de fermer les yeux sur de tels avantages, et nous, moins que personne, y serions insensibles. Mais nous devons principalement signaler

(1) Si un jour l'isthme de Nicaragua, ou celui de Costa-Rica, ou celui de Darien, était coupé, comme le sera infailliblement celui de Suez, on pourrait faire le tour du monde en trente-huit jours. E. J.

une autre conséquence probable de l'ouverture de l'isthme de Suez.

En effet, si l'on se représente le canal maritime de Suez comme déjà exécuté (et il faudra peu d'années pour en venir à bout), il est évident que des voyageurs, partis de France pour explorer les rivages de l'Afrique orientale, vers le détroit du golfe Arabique, et jusqu'à la région équatoriale, sous les rapports de la géographie et de l'histoire naturelle, avec la mission de remonter les fleuves qui, du centre de l'Afrique australe, débouchent dans la mer des Indes, seraient rapidement portés sur les lieux, et pourraient commencer leurs opérations un petit nombre de semaines après avoir quitté Marseille; il en sera de même pour les autres nations savantes des bords de la Méditerranée (1). Maintenant, que l'on compare à cette ligne la route ordinaire qu'on suit pour arriver aux mêmes points, la navigation par l'Océan, les relâches ou le séjour forcé dans plusieurs stations, les retards provenant des saisons, la difficulté qu'opposent les moussons dans la mer des Indes; une expédition dirigée de nos ports (ou de l'Océan, ou de la Méditerranée), et suivant la voie actuelle, mettrait trois fois plus de temps pour arriver sur les mêmes points, et courrait toutes les chances qui résultent d'une navigation prolongée. S'il s'agit d'une expédition au golfe Persique, ou au golfe du Bengale, ou aux îles néerlandaises, ou aux Philip-

(1) On doit faire ici abstraction du chemin de fer d'Alexandrie à Suez; le commerce, surtout, aurait à souffrir de la nécessité de rompre charge deux fois.

pines, ou aux mers du Japon et de la Chine, et même au nord de l'Australie, partout l'économie de temps est considérable. La question de temps, on le sait, est beaucoup pour le succès d'un voyage ; il n'y a souvent qu'une saison favorable pour observer à l'aide des instruments, pour faire les relevés hydrographiques, et pour recueillir les produits de tout genre que les expéditions scientifiques sont chargées de rapporter en Europe. En un mot, réduire le temps c'est multiplier les résultats, et la science n'a pas moins à profiter de cet avantage considérable que le commerce lui-même.

La Société de Géographie est persuadée, monsieur, que tel serait le résultat de l'exécution du canal maritime de Suez, et si elle lui donne son adhésion tout entière et sans réserve, c'est qu'elle aussi en a reconnu la possibilité. Elle sait d'ailleurs que de tout temps les hommes éclairés l'ont appelée de leurs vœux : il suffirait de citer le plus savant d'entre les philosophes modernes, le grand Leibnitz. Elle n'ignore pas non plus que sans les événements politiques, un grand roi de France, guidé par ses conseils, et d'accord avec la Porte, aurait fait de cette entreprise l'objet principal d'une occupation de l'Égypte ; qu'un siècle et demi plus tard, le premier des capitaines de notre temps, le héros de l'Italie et de l'Égypte, fit explorer dans cette vue tout l'isthme égyptien, et rédiger un livre destiné à préparer l'exécution du canal des deux mers.

La Société sait que cette question, agitée depuis un temps immémorial, est aujourd'hui *mûrie par le temps*, *éclairée par la science*, *jugée par l'Europe*, et qu'aucune objection sérieuse n'a été élevée contre le projet,

tel que vous l'avez soumis à l'Académie des sciences de l'Institut de France ; que ce corps savant s'est prononcé à plusieurs reprises d'une manière formelle, notamment dans ces derniers jours, par l'organe d'une commission dont le baron Charles Dupin a été le savant rapporteur.

Elle n'ignore pas que d'autres sociétés savantes ont émis la même opinion, entre autres la *Société impériale de géographie de Vienne ;* elle sait surtout que la vieille erreur qu'entretenaient les pilotes arabes, sur la difficulté de la navigation dans la mer Rouge, est radicalement détruite par les expériences non interrompues des dix dernières années, et que, loin de là, toute espèce de bâtiment à voile ou à vapeur peut, en tout temps, de jour et de nuit, comme en toute saison, parcourir sans péril, sans obstacle, toute l'étendue du golfe Arabique, où d'ailleurs les ports ne manquent pas. Nous savons enfin, avec toute l'Europe, que les études les plus consciencieuses ont été faites sur tout le parcours de la ligne, sur les ports qui en occupent ou en occuperont les extrémités, et cela par des hommes versés dans la connaissance ou la pratique des ouvrages de ce genre ; que la Commission internationale qui a fait ces opérations, perfectionné de plus en plus, et complété tous les travaux préparatoires, compte dans son sein de savants ingénieurs de tous les pays de l'Europe : des Anglais, des Hollandais, des Français, des Italiens, des Allemands, des Espagnols, etc.

La Société de Géographie, disons-nous, qui connaît tous ces faits, ne peut que renouveler *aujourd'hui* son adhésion complète et entière à l'ouverture du *canal*

maritime de Suez, et exprimer encore une fois le vœu le plus ardent de voir l'entreprise promptement menée à fin, persuadée que les sciences, et la Géographie en particulier, en devront retirer des fruits abondants.

Nous avons l'honneur, etc.

Les membres du bureau de la Commission centrale

Signés : JOMARD, D'AVEZAC, GUIGNIAUT, DE LA ROQUETTE, ALFRED MAURY ET V. A. MALTE-BRUN.

RÉPONSE DE M. FERDINAND DE LESSEPS

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Monsieur le Président,

En arrivant ce matin d'Angleterre, j'ai eu connaissance de la lettre que m'a fait l'honneur de m'adresser le Bureau de la Société de Géographie de Paris. Je suis très touché de cette marque nouvelle de sympathie que veut bien accorder la Société à la grande entreprise que je poursuis. La Société de Géographie est surtout frappée des conséquences scientifiques que peut avoir l'ouverture de l'isthme de Suez ; et elle insiste particulièrement sur les conséquences, sans oublier les résultats d'un autre ordre, si nombreux et si graves, que provoquera cette voie nouvelle de communication entre l'Europe et l'Asie.

L'adhésion de la Société de Géographie m'est dou-

blement flatteuse, en ce qu'elle vient d'une autorité si haut placée dans la science, et en ce qu'elle est absolument désintéressée comme la science elle-même. C'est en effet un privilége de ce grand projet du canal de Suez de rallier toutes les puissances de la civilisation : le commerce, l'industrie, la navigation, la science sous ses formes les plus diverses et la religion elle-même. Il devait attirer l'attention de la Société de Géographie à bien des égards; et je vous prie de transmettre à cette Société l'expression de ma sincère gratitude. Des appuis tels que le sien me sont infiniment précieux.

Je vous prie, monsieur le Président, de vouloir bien agréer, etc.

FERD. DE LESSEPS.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 16 *octobre* 1857.

S. Exc. M. le ministre de la guerre offre à la Société le rapport qu'il a adressé à l'Empereur sur la situation de l'Algérie en 1856, au point de vue de l'administration des indigènes.

M. Jose Tavares de Macedo adresse, au nom du Conseil des colonies, la collection des annales publiées par ce Conseil.

M. Perez Rosales, consul général du Chili à Hambourg, offre un exemplaire de son *Essai sur le Chili*.

M. Vandermaelen présente, de la part de M. de Rivero, consul général du Pérou à Bruxelles, trois cartes qui accompagnent la collection de ses Mémoires scientifiques, agricoles et industriels sur cette contrée.

M. Ferdinand de Luca offre la 16e édition de sa Géographie naturelle, topographique, politique, astronomique, physique et morale, et la 6e édition de sa Géographie ancienne.

M. le Dr Beyran, médecin de l'ambassade de Turquie, envoie deux ouvrages dont il est l'auteur : 1° *Turquie médicale*, 2° *Notice sur la Turquie au point de vue des réformes*; il sollicite de la Société le titre de correspondant.

L'Institution smithsonienne, l'Académie américaine des arts et sciences de Boston, et la Société d'histoire naturelle de la même ville, adressent la suite de leurs publications et remercient la Société de l'envoi de son *Bulletin*.

M. l'amiral Lütke, président de la Société impériale géographique de Russie, écrit pour annoncer que cette Société vient, avec l'approbation de S. M. l'Empereur Alexandre II, de donner à son secrétaire, M. E. Lamansky, la mission de visiter les principales institutions géographiques de l'Europe, et de recueillir sur les lieux des renseignements touchant l'état présent des travaux géographiques et statistiques. M. le président présente à ses confrères M. Lamansky qui assiste à la séance ; il rend, à cette occasion, hommage au zèle éclairé de la savante Société qui a accrédité près d'elle M. Lamansky, et propose à l'assemblée de nommer celui-ci, par acclamation et séance tenante, membre correspondant. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. Ferdinand de Lesseps écrit à la Société pour la remercier des marques de sympathie qu'elle vient de lui donner, au sujet de sa grande entreprise du percement de l'isthme de Suez, entreprise si importante, tant pour les progrès scientifiques que sous le rapport des résultats auxquels conduira l'existence de cette voie nouvelle de communication entre l'Europe et l'Asie. La Commission centrale décide que cette réponse sera insérée au *Bulletin* à la suite de la lettre écrite à M. de Lesseps par la Société.

M. le président donne lecture d'une lettre récemment arrivée d'Égypte et renfermant les nouvelles suivantes :

Le sultan du Dârfour a envoyé à Saïd-Pacha un ambassadeur du nom d'El Ajuid Seïd Akhmed, avec des présents. Ce personnage est natif du Sénégal, où va retourner un de ses compagnons de route qui est du même pays. Il assure que le Dârfour maintenant est ouvert aux étrangers ; un Allemand notamment y réside avec sa famille. L'ambassadeur ajoute qu'un Européen a été condamné à mort par le sultan chérif du Waday, en représailles d'une saisie opérée, dans la régence de Tripoli, par le consul anglais sur les marchandises venues du Waday. Halim-Pacha a donné à un négociant de Khartoum un bateau à vapeur pour faire la traite de l'ivoire sur le Keïlak. On dit que les missionnaires du fleuve Blanc reviennent, abandonnant la mission que la métropole ne soutient plus.

M. Jomard dépose ensuite sur le bureau la 4e série des documents relatifs au percement de l'isthme de Suez, la suite du journal de l'isthme de Suez, et une traduction arabe de la grammaire française de Lhomond due à Soliman Al-Harairi et destinée à faciliter aux Orientaux la connaissance et l'usage de notre langue.

M. de La Roquette offre à la Société, de la part de M. le capitaine Guillain, le troisième et dernier volume de la relation de son voyage d'exploration à la côte orientale d'Afrique ; il présente ensuite de la part de M. Hovell, la seconde édition de son *Journey of discovery to Port Phillip, New South Wales, in* 1824 *and* 1825 ; il y joint un aperçu de ce livre dont la publication remonte déjà à l'année 1837. — (Renvoi au *Bulletin*).

M. Malte-Brun offre de la part de M. Ch. Didier un ouvrage ayant pour titre : *Cinquante jours au désert*,

comprenant le récit d'un voyage à Souakim, sur la mer Rouge, à Khartoum, dans le Soudan égyptien.

M. Cortambert fait hommage d'une carte de l'Asie, d'une de l'Océanie, ainsi que de ses nouveaux traités de Géographie rédigés conformément aux programmes arrêtés en 1857 par M. le ministre de l'Instruction publique.

M. Ernest Desjardins offre de la part de M. Déy une brochure sur Alesia, et fait hommage, en son nom, d'une seconde brochure sur la même question.

M. Lourmand dépose sur le bureau son troisième et dernier rapport sur les objets relatifs à l'enseignement admis à l'Exposition universelle de 1855.

M. de La Roquette lit une notice que vient de lui adresser M. de Saussure, relativement à son voyage au Mexique, et spécialement sur la découverte d'un volcan éteint de la montagne de San-Andres, qui renferme des curiosités dignes d'attirer l'attention du géographe et du géologue. — Renvoi de cette communication au *Bulletin*.

M. Ernest Desjardins, auquel avait été renvoyé l'examen des questions de M. le colonel du génie Gleizes, au sujet de la découverte récente d'une nécropole dans un champ de la commune de Cazères (Haute-Garonne), propose d'ajourner cet examen jusqu'à la réception de nouveaux renseignements. Cet ajournement est prononcé.

M. Jomard rend compte d'une excursion qu'il vient de faire en Savoie ; il signale une inscription romaine récemment découverte, et qui est relative à la délimitation faite, sous l'empereur Vespasien et par son ordre, entre les *Viennenses* et les *Centrones*. Cette inscription a

été trouvée au lieu dit *La Rioz*, au sommet de la Forclaz du Prarion (environ 1501 mètres au-dessus de la mer). Elle est gravée sur une pierre de micaschiste, et porte le nom du général de l'armée germanique supérieure ; elle fera au reste l'objet d'une communication ultérieure. D'autres inscriptions conservées à Passy, non loin de la rive droite de l'Arve, font mention du culte adressé au dieu Mars.

Le même membre recommande la nouvelle carte de M. le D[r] Payen, dressée à une grande échelle, comme la meilleure dont on puisse faire usage pour parcourir les environs de Saint-Gervais jusqu'à une assez grande distance. A cette occasion, il mentionne deux ascensions qui ont été faites au sommet du Mont-Blanc, au mois de juillet dernier. En partant des bains de Saint-Gervais, deux jours suffisent par cette voie, pour aller et revenir, tandis que de Chamounix il faut au moins trois jours et une dépense beaucoup plus considérable. La description de cette nouvelle voie fera l'objet d'une notice spéciale.

M. Jules Duval, l'un des rédacteurs du *Journal des Débats*, est présenté comme candidat pour faire partie de la Société, par MM. Jomard et Malte-Brun.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

PUBLICATIONS DU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA MARINE EN 1856-1857.

Cartes, plans, vues de côtes, mémoires et instructions nautiques, publiés par le Dépôt de la marine en 1856 et 1857. — 1533. Côte occidentale du Centre-Amérique, comprise entre la pointe Herradura et la pointe Platanal. — 1534. Côte occidentale du Centre-Amérique, d'Istapa à Acajutla. — 1535. Port d'Amapala, partie orientale du golfe de Fonseca. — 1536. Plan du havre de Balade (Nouvelle-Calédonie). — 1537. Plan du port de Kanala (Nouvelle-Calédonie). — 1538. Carte de la Nouvelle-Calédonie, des îles Loyalti et d'une partie des Nouvelles-Hébrides. — 1539. Plan des baies de Nouméa et de Moraré (Nouvelle-Calédonie). — 1540. Plan du port de Saint-Vincent (Nouvelle-Calédonie). — 1541. Plan du mouillage d'Alexandrette (côte de Syrie). — 1542. Carte de l'embouchure de la Gironde. — 1543. Carte des entrées de la partie occidentale de la mer Baltique jusqu'à l'île d'Oland. — 1544. Plan des havres de Saint-Julien et des Grandes-Oies (côte orientale de Terre-Neuve). — 1545. La Barbuda (Petites-Antilles). — 1546. Baie de Mayagües (Porto-Rico). — 1547. Le Grand-Caïman. — 1548. Mouillage de l'île Crooked (îles de Bahama). — 1549. Port de Clarence (île Longue-Bahama). — 1550. Port de l'île Ragged (grand banc de Bahama). — 1551. Canal de Wide Opening (grand banc de Bahama). — 1552. Passe de la Caye de Wax (grand banc de Bahama). — 1553. Le Petit-Port et le port du Pélican (petit banc de Bahama). — 1554. Mouillage de la Guayra (côte nord de Vénézuela). — 1555. Port de Barcelona (côte de Vénézuela). — 1556. Port de Sabanilla (côte de la Nouvelle-Grenade. — 1557. Banc d'Alacran et port d'Alacran (côte du Yucatan). — 1558. Lagune de Chiriqui (côte de la Nouvelle-Grenade). — 1559. Canal du Tigre (lagune de Chiriqui). — 1560. Canal de Crawl (lagune de

Chiriqui). — 1561. Bouche de Toro (lagune de Chiriqui). — 1562. Bouche du Dragon (lagune de Chiriqui). — 1563. Port de Shepherd (lagune de Chiriqui). — 1564. Port de Greytown (côte de Mosquitos). — 1565. Banc Serranilla (côte de Mosquitos). — 1566. Cayes des Perles (côte de Mosquitos). — 1567. Cap Catoche (côte de Yucatan). — 1568. Caye d'Arenas (côte de Yucatan). — 1569. Cayes Arcas (côte de Yucatan). — 1570. Triangle du S. E., banc de l'Obispo (côte de Yucatan). — 1571. Port de New-London (États-Unis). — 1572. New-York. — 1573. Port Edgartown. — 1574. Port de New-Haven. — 1575. Canal d'Hatteras. — 1576. Rivière de la Delaware. — 1577. Entrée de la Delaware. — 1578. Détroit de l'île des Pêcheurs. — 1579. Nouvelle-Providence (grand banc de Bahama). — 1580. Baies de l'ouest et du sud-ouest (Nouvelle-Providence). — 1581. Port de Nassau (Nouvelle-Providence). — 1582. Ile de la Jamaïque. — 1583. Port de la Grande-Exuma (îles de Bahama). — 1584. Iles Saint-Jean et Saint-Thomas. — 1585. Ile de Vièques. — 1586. Ile de Sainte-Croix. — 1587. Mouillage des îles Ragged (grand banc de Bahama). — 1588. Golfe du Port-au-Prince (île de Saint-Domingue). — 1589. Canal de Nurse (grand banc de Bahama). — 1590. Canal du Navire (grand banc de Bahama). — 1591. La Vieille-Providence (côte de Mosquitos). — 1592. Récifs des Colorados (île de Cuba). — 1593. Entrée de la lagune des Perles (côte de Mosquitos). — 1594. Lagune de Blewfield (côte de Mosquitos). — 1595. Banc de Serrana, banc du Roncador (côte de Mosquitos). — 1596. Omoa, baie de l'Hôpital (côte de Honduras). — 1597. Port de Matanzas (île de Cuba). — 1598. Petite et grande île de Corn (côte de Mosquitos). — 1599. Le grand Stirrup (grand banc de Bahama). — 1600. Cayes Morant (Jamaïque). — 1601. Port de Jagua (Cuba). — 1602. Lagune de Terminos (côte du Yucatan). — 1603. Carte des vents généraux dans l'océan Indien. — 1604. Carte des courants généraux dans l'océan Indien. — 1605. Carte des routes dans l'océan Indien. — 1606. Carte des vents généraux dans l'océan Atlantique. — 1607. Carte des courants généraux dans l'océan Atlantique. — 1608. Carte des routes dans l'océan Atlantique. — 1609. Carte des vents généraux dans l'océan Pacifique. — 1610. Carte des courants généraux dans l'océan Pacifique. — 1611. Carte générale des routes dans l'océan Pacifique.

1612. Carte des vents généraux dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique. — 1613. Carte des courants généraux dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique. — 1614. Carte des routes dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique. — 1615. Plan de l'embouchure du Tibre. — 1616. Plan de l'embouchure de la Loire entre Saint-Nazaire et Paimbœuf. — 1617. Côte occidentale d'Afrique entre le cap des Palmes et le cap Coast. — 1618. Côte occidentale d'Afrique entre le cap Sierra-Leone et le cap des Palmes. — 1619. Mouillage de Tarifa. — 1620. Plan du port de Tripoli de Barbarie. — 1621. Golfe de Para (côte E. de Vénézuela). — 1622. Anse du S. O. (île Saint-André). — 1623. Canal de Highborn (grand banc de Bahama). — 1624. Ile Cozumel (côte du Yucatan). — 1625. Mouillage de la Tortue-Verte (petit banc de Bahama). — 1626. Atterrage de la baie de Truxillo (côte de Honduras); Trou de Coxen; Port-Royal (île Roatan). — 1627. Port de l'île Royale (grand banc de Bahama). — 1628. Ile Royale (grand banc de Bahama). — 1629. Canal de François Drake (îles Vierges). — 1630. Ile Anegada (îles Vierges). — 1631. Gorda Sound (île de Virgin-Gorda). — 1632. Ile de Saint-André (côte de Mosquitos). — 1633. Port de refuge de Little Egg (États-Unis). — 1634. Curazao et Buen-Ayre; baie de Santa-Anna (côte N. de Vénézuela). — 1635. Mouillage du cap Canaveral (Floride). — 1636. Plan et mouillage de Sisal; bancs N. O. et S. E. (côte du Yucatan). — 1637. Baie de San-Juan-Griego et de Pampatar (île de Margarita). — 1638. Port de Gracias a Dios (côte de Mosquitos). — 1639. Cayes Courtnow; Cayes d'Albuquerque (côte de Mosquitos). — 1640. Mouillage de Dunbar (île Bonacca). — 1641. Canal de Fleeming ou des Dix-Shillings (grand banc de Bahama). — 1642. Mouillage Man of war (petit banc de Bahama). — 1643. Port de Hyannis (États-Unis). — 1644. Mouillage du cap Hatteras (États-Unis). — 1645. Puerto-Cabello (côte N. de Vénézuela). — 1646. Savana de la Mar (Jamaïque). — 1647. Port Morant (Jamaïque). — 1648. Port de Lucca (Jamaïque). — 1649. Port de l'île Verte (Jamaïque). — 1650. Port Mosquito (Jamaïque). — 1651. Baie de Sainte-Anne (Jamaïque). — 1652. Port Bluefields (Jamaïque). — 1653. Baie de Hold-Harbourg (Jamaïque). — 1654. Baie de Morant (Jamaïque). — 1655. Baie Montego (Jamaïque). — 1656. Baie d'Anota (Jamaïque). — 1657. Port de Falmouth ou de Marta-Brac (Jamaïque). — 1658. Port de Kingston (Jamaïque). — 1659. Banc

de la Caye de Sel (îles de Bahama); Cayes du Boulet-Ramé. — 1660. Passe de Racoon (grand banc de Bahama). — 1661. Rade de Douglas (grand banc de Bahama). — 1662. Entrée de la rivière du cap Fear (États-Unis). — 1663. Port de New-Bedford (États-Unis). — 1664. Banc et mouillages de Chinchorro (golfe de Honduras). — 1665. Iles Culebra et de Vièques. — Porto-Mula (île de Vièques). — 1666. Ile de Virgin-Gorda. 1667. Ile Bonacca (golfe de Honduras). — 1668. Port de Carthagène (côte de la Nouvelle-Grenade. — 1669. Baie de Road (île de Tortola). — 1670. Ile de Margarita et golfe de Cariaco (côte nord de Vénézuela). — 1671. Port d'Espagne (île de la Trinité). — 1672. Port d'Antonio (Jamaïque).— 1673. Port de Belize (côte du Honduras anglais). — 1674. Embouchure de la rivière Sabine (côte des États-Unis). — 1675. Port de Mugères (côte du Yucatan). —1676. Baie de l'Ascension et d'Espiritu (côte du Honduras anglais).— 1677. Port et île de Nantucket (États-Unis). — 1678. Banc de la Floride, partie O. (États-Unis). — 1679. Banc de la Floride, partie E. (États-Unis). — 1680. Caye de l'Ouest (côte des États-Unis). — 1681. Passe Caballo (côte des États-Unis). — 1682. Ile Antigoa. — 1683. Baie Willoughby (île Antigoa). — 1684. Môle de Saint-Nicolas (Saint-Dominique). — 1685. Jaquemel (île Saint-Dominique). — 1686. Rivière de Tampico (côte du Mexique). — 1687. Navaza (canal du Vent). — 1688. Grande-Exuma (île de Bahama). — 1689. Carte du cours de la Gironde de la pointe de Grave à Pauillac. — 1690. Plan de la partie N. E. de l'île de Kirpon (côte nord de Terre-Neuve). — 1691. Plan de la rade de Macao. — 1692. Plan du canal sud de Lantao (rivière de Canton. — 1693. Plan du canal nord de Lantao (rivière de Canton). — 1694. Carte du détroit de Banca (îles de la Sonde). — 1695. Plan du havre de Lark, situé dans la baie des Iles (côtes ouest de Terre-Neuve). — 1696. Plan du port de Santa-Barbara (presqu'île de Samana, côte sud d'Haïti). — Plan de la baie de la Caldera côte sud d'Haïti. — 1697. Plan du mouillage extérieur de Kinbourn et de l'entrée du Liman du Dniéper. — 1698. Plan du havre du Petit-Port et de ses environs (côte ouest de Terre-Neuve). — 1699. Entrée du Guadalquivir (côte d'Espagne). — 1700. Tétouan (côte d'Afrique, Maroc). — 1701. Tanger et ses atterrages (côte d'Afrique, détroit de Gibraltar). — 1702. Plan de la baie du cap Normand et du havre de Cook (côte nord de Terre-Neuve). — 1703. Plan de Bahia-Honda

(Nouvelle-Grenade). — 1704. Plan de la baie du Sacre (côte nord de Terre-Neuve). — 1705. Plan du havre de Port-au-Choix (côte nord-ouest de Terre-Neuve). — 1706. Côte occidentale d'Afrique, partie comprise entre le Sénégal et le cap Roxo. — 1707. Plan de la baie de Pueblo-Nuevo (côtes occidentales de la Nouvelle-Grenade). — 1708. Carte de l'embouchure du Tigre (côtes de Chine). — 1709. Plan de la baie de David ou Chiriqui (côtes occidentales de la Nouvelle-Grenade). — 1710. Rade de Larache (Maroc). — 1711. Carte de la côte nord du Maroc. — 1712. Carte de la côte occidentale d'Afrique, partie comprise entre la Cazamance et Sierra-Leone. — 1713. Plan de la baie de Vado et du port de Savone (côtes d'Italie). — 1714. Plan du port de Gênes et de ses environs. — 1715. Carte particulière des côtes d'Italie (États Sardes). — 1716. Carte de l'archipel des Pomotous. — 1717. Côte occidentale d'Afrique. — 1718. Plan des passes de Kertch et d'Iénikalé. — 1719. Côte occidentale du Centre-Amérique. — Le Pilote de la mer Baltique, de l'amiral suédois G. Klint, augmenté des documents hydrographiques les plus récents, traduit et publié par M. Alexandre Le Gras, capitaine de frégate. Paris 1856. 1 vol. in-8° avec un supplément. — Instructions nautiques sur les mers de l'Inde, par James Horsburgh, traduites de l'anglais, en 1857, par M. Le Prédour, 2e édition, revue sur la 6e édition anglaise de 1852, et augmentée de documents récents empruntés à diverses publications françaises et étrangères, par M. B. Darondeau, ingénieur hydrographe de 1re classe et M. G. Reille, ancien lieutenant de vaisseau. T. II, Paris 1856. — Renseignements hydrographiques sur la mer d'Azof, recueillis et rédigés par G. C. Cloué, capitaine de frégate. Paris, 1856, in-8°. — Considérations générales sur l'océan Pacifique, par M. Ch. Philippe de Kerhallet, capitaine de vaisseau, suivies des prescriptions nautiques pour échapper aux ouragans. 2e édition. Paris, 1856. — Observations sur la navigation des paquebots qui traversent l'Atlantique. Routes à suivre pour éviter les abordages en mer. Br. in-8°. Paris, 1856. — Reconnaissance hydrographique des côtes occidentales du Centre-Amérique, exécutée par la corvette *la Brillante*, sous le commandement de M. T. de Lapelin, capitaine de frégate, d'après les ordres de M. le contre-amiral Odet-Pellion, commandant la division des côtes occidentales d'Amérique. 1 vol. in-8°, 1854. — Description nautique de la côte nord du Maroc, par C. A. Vincendon-Dumoulin, ingénieur-hydro-

graphe de 1[re] classe et C. P. de Kerhallet, capitaine de vaisseau. 1 vol. in-8°, 1857. — Manuel de la navigation dans le Rio de la Plata, d'après les documents nautiques les plus récents, recueillis et mis en ordre par A. Boucarut, lieutenant de vaisseau. Paris, 1857, br. in-8°. — Instructions pour entrer dans le port d'Alexandrie (Méditerranée). Paris, 1856, br. in-8°. —Description des îles et des passages compris entre la partie nord de l'île de Luçon et les îles du Japon. Résumé des documents français et étrangers les plus récents, mis en ordre et publiés par M. A. Le Gras, capitaine de frégate. Paris, 1857. Br. in-8°.— Annuaire des marées des côtes de France, pour l'année 1857, publié au dépôt de la marine par A. M. R. Chazalon, ingénieur-hydrographe de la marine. Paris, 1856, 1 vol. in-12.—Phares, *série* A. Mer Blanche, mer du Nord et mer Baltique. *Série* B. Côtes des Iles Britanniques. *Série* C. Côtes nord et ouest de France, et côtes ouest d'Espagne et de Portugal. *Série* D. Méditerranée, mer Noire et mer d'Azof. *Série* E. Côtes orientales de l'Amérique du Nord. *Série* F. Golfe du Mexique et mer des Antilles. *Série* G. Côtes occidentales d'Afrique et îles éparses de l'océan Atlantique. *Série* H. Côtes occidentales de l'Amérique du Sud. *Série* K. Mers des Indes et de Chine, Australie, Terre de Van-Diémen et Nouvelle-Zélande. *Série* L. Grand Océan, îles éparses et côtes occidentales d'Amérique, 1856, 10 br. in-8°. — Catalogue chronologique des cartes, plans, vues de côtes, mémoires, instructions nautiques, etc., qui composent l'hydrographie française, avec un supplément, 1856 et 1857. 1 vol. in-8°.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1857.

Mémoires, etc.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 NOVEMBRE 1857.

DISCOURS DE M. DAUSSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PRÉSIDENT.

Messieurs,

Appelé par vos honorables suffrages à présider cette réunion, je sens vivement combien il est difficile de vous parler convenablement de la science qui fait l'objet de nos études. Le champ qu'elle embrasse est si vaste, qu'il est presque impossible d'en suivre les progrès dans toute leur étendue. La géographie en effet se rattache à toutes les sciences d'observation, depuis la géologie, qui scrute l'intérieur du globe, jusqu'à l'astronomie, qui fournit par l'observation des astres les moyens de déterminer les positions des lieux sur la terre. La connaissance de notre globe ne serait pas complète si l'on n'y rattachait pas celle des animaux qui l'habitent et des plantes qui l'ornent ; comme aussi la

zoologie et la botanique ont besoin de connaître les lieux où se rencontrent les animaux et les plantes qu'elles décrivent, l'histoire elle-même vient demander à la géographie de lui désigner les lieux qu'ont successivement occupés les peuples dont elle raconte les faits. Toutes ces sciences se prêtent un mutuel secours et se complètent les unes les autres ; mais c'est de la disposition des lieux sur la surface du globe que la géographie proprement dite s'occupe particulièrement. Longtemps de vastes parties de la terre nous sont restées inconnues. Les peuples, séparés les uns des autres par les mœurs aussi bien que par les climats, se laissaient difficilement pénétrer. Il nous souvient encore, nous, dont les souvenirs remontent à plus d'un demi-siècle, combien nous étions obligés de laisser sur nos cartes de parties blanches avec cette légende : « Pays inconnu, » et quels dangers attendaient ces voyageurs hardis qui osaient pénétrer, je ne dirai pas dans l'Afrique, aujourd'hui encore le but de tant de recherches, mais dans cet empire ottoman, où un chrétien osait à peine se montrer, et qui bientôt va se trouver sillonné de chemins de fer.

De tous côtés le voile qui couvrait tant de parties de la terre se déchire : déjà le vaste océan n'a presque plus de terres nouvelles à découvrir. L'Amérique du Nord est couverte d'États qui luttent de civilisation avec les États européens, et l'Amérique du Sud compte à peine quelques parties centrales qui n'aient pas encore été explorées ; l'Asie voit les travaux des Russes en Sibérie et ceux des Anglais dans les Indes se rapprocher tous les jours ; les parties inconnues de l'Afrique,

longtemps l'effroi des voyageurs, se resserrent de plus en plus; les régions polaires même, que des glaces éternelles semblaient défendre contre l'intrépide curiosité humaine, voient pénétrer le secret de leurs configuration, et si d'intrépides marins succombent dans leurs efforts pour les explorer, d'autres, non moins ardents, s'élancent sur leurs traces, et vont braver les mêmes dangers, sinon pour sauver leurs malheureux devanciers, du moins pour recueillir leurs débris et consacrer leur mémoire.

Cependant, malgré les progrès rapides qu'a faits la connaissance de la terre dans ces derniers temps, il reste encore un vaste champ pour les voyageurs qui cherchent à combler les lacunes qui existent encore dans nos cartes, et notre savant secrétaire va vous développer, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, tout ce que cette année a apporté d'augmentation dans nos connaissances; je n'anticiperai point sur le rapport que vous allez entendre, mais je signalerai à votre attention un nouveau point de vue sous lequel la géographie nous promet d'importants résultats.

Ce n'est pas seulement par la découverte de nouvelles contrées, par l'exploration de pays inconnus que la géographie voit étendre son domaine.

Après un premier aperçu, suffisant pour faire connaître les principaux traits qui caractérisent un pays, vient la détermination exacte de tous les points qui entrent dans son étendue; après les reconnaissances préliminaires, le besoin de données plus précises se fait sentir, et la géodésie vient achever de caractériser chaque partie, et nous fournir les moyens d'en tracer des

cartes exactes. Portant ses recherches encore plus loin, et réunissant ses efforts à ceux de l'astronomie, elle cherche à connaître d'une manière plus certaine la forme de notre globe ; mais cette appréciation devient tous les jours plus difficile, à mesure que nos connaissances deviennent plus précises, et nos moyens d'opérer plus exacts. Ce n'est plus en effet à une sphère que nous pouvons comparer le globe terrestre. Depuis longtemps on a reconnu que le diamètre polaire était plus petit que celui de l'équateur ; la figure d'un ellipsoïde de révolution autour de son petit axe paraît être celle que l'on peut admettre comme représentant le mieux la figure générale de la terre. Pour parvenir à connaître les dimensions de ce sphéroïde, on a mesuré la longueur des degrés à différentes latitudes. La France a la première donné l'exemple d'un travail de ce genre, en envoyant pour cet objet des académiciens à l'équateur et sous le cercle polaire ; d'autres mesures ont été effectuées dans divers pays, et quand on a voulu déterminer la longueur normale qui devait servir de base à tout notre système de poids et mesures, un arc du méridien a été mesuré sur toute la surface de la France, afin d'obtenir la véritable longueur du méridien terrestre, dont la 40,000,000e partie devait donner l'étalon du mètre. De la combinaison de toutes ces mesures on a cherché à déduire définitivement les dimensions du sphéroïde terrestre, et le grand arc de 25° qui vient d'être mesuré dernièrement par les astronomes russes, norwégiens et suédois entre le Danube et la mer Glaciale est venu ajouter un puissant auxiliaire pour cette détermination ; mais on a reconnu bientôt que la gran-

deur des divers degrés du méridien que l'on obtenait ainsi ne s'accordait pas exactement avec celles qu'on aurait déduites de l'hypothèse d'un méridien elliptique. Les différences surpassaient la limite des erreurs que l'on pourrait assigner aux observations ; on est donc obligé de les attribuer à des inégalités dans la courbure de la terre, il devient dès lors nécessaire de déterminer ces inégalités. C'est cette étude qui fait aujourd'hui l'objet des recherches des savants les plus illustres. La surface de l'Europe est presque entièrement couverte d'un immense réseau de triangles observés avec une grande précision, et qui permettent de déterminer exactement la distance des points les plus éloignés, tant dans le sens des méridiens que dans celui des parallèles. Les observations astronomiques obtenues aujourd'hui avec une grande exactitude nous donnent la valeur des degrés du méridien sous les différentes latitudes. Grâce à l'immense rapidité de l'électricité, les différences de longitude pourront bientôt être déterminées avec presque autant de précision que les latitudes : dès lors on pourra comparer avec certitude les arcs de parallèles avec les arcs de méridien, et obtenir ainsi, en combinant toutes les observations faites sur toute la surface de la terre, d'abord sa figure générale et ses dimensions, et ensuite les inégalités que présente cette surface, les parties où sa courbure paraît plus forte ou plus faible que la courbure générale, et même les centres d'attraction, qui dans certains points font dévier le fil à plomb.

Espérons que ces intéressantes opérations, auxquelles la France doit prendre une grande part, se développeront activement sous l'impulsion des nouveaux moyens

dont on dispose aujourd'hui, et que nous parviendrons avant peu d'années à avoir une connaissance précise de la surface terrestre, et par conséquent à pouvoir en donner une représentation exacte et rigoureuse, ce qui est l'objet de la géographie, et le but que s'est toujours proposé la Société qui fait de cette science l'objet spécial de ses travaux.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

SUR LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES PENDANT L'ANNÉE 1857.

PAR M. ALFRED MAURY, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE.

Messieurs,

J'aurais voulu pouvoir vous présenter, cette année, un aperçu complet des expéditions qui se préparent et des travaux qui se poursuivent pour l'avancement de la géographie. Mais, en dépit des communications fréquentes qu'entretiennent entre elles les différentes sociétés savantes, il est difficile de connaître, à un moment donné, l'état des projets et le degré d'élaboration des ouvrages entrepris. Le succès d'une expédition dépend souvent, d'ailleurs, du secret dont elle a été environnée, à son origine, et l'intérêt d'un travail tient aussi quelquefois à l'inattendu de sa publication. Malgré mes efforts, il me sera donc impossible d'être complet, et je tiendrai ma tâche pour suffisamment remplie, si je parviens seulement à vous dire ce qui s'est accompli de plus important.

Je prendrai, comme je le fis l'an dernier, principalement pour guides, les envois que notre Société a reçus. C'est dans nos archives que se trouvent journellement déposés, grâce à la libéralité des gouvernements et des auteurs, les cartes et les principaux ouvrages qui jalonnent la marche de notre science de prédilection. Faire le relevé de ce que nous avons reçu, c'est presque énumérer ce qui a paru dans l'année, en fait de topographies et de voyages, de traités généraux ou élémentaires. Il me suffira d'ajouter quelques mots sur un petit nombre d'ouvrages importants qui ne nous sont pas parvenus, pour que vous sachiez, messieurs, à peu près, ce qui s'est dit et ce qui s'est fait.

Mais avant d'aborder une tâche, que chaque jour, je sens davantage au-dessus de mes forces, permettez-moi de vous remercier de la nouvelle marque de confiance que vous m'avez donnée, en m'investissant des fonctions dont ce rapport est le plus important attribut. La Société de géographie a besoin, pour faire face à la mission qu'elle s'est imposée, d'un dévouement désintéressé : ce dévouement, c'était le seul titre que j'eusse à vos suffrages.

Le corps de l'état-major continue à donner l'exemple et à fournir de parfaits modèles des travaux cartographiques. L'exécution de la carte de l'empire, au $\frac{1}{80000}$, se poursuit avec une célérité et une intelligence dont les amis de la géographie doivent s'applaudir. Nous avons reçu la 20e livraison de ce magnifique travail ; elle est consacrée à plusieurs départements de l'ouest et du sud-ouest. Le Dépôt de la guerre ne s'est pas contenté de poursuivre l'achèvement d'une œuvre qui représente,

sous de grandes dimensions, la configuration du territoire ; il a encore voulu mettre à la disposition de tous les résultats principaux d'un levé, si bien fait pour inspirer la confiance, et, grâce à ses soins, une réduction de la carte générale, à l'échelle de $\frac{1}{320000}$, présente, en 17 feuilles, le tableau géographique et linéaire de tous les départements. Vous entendrez bientôt, sur cette réduction de la carte originelle, un excellent rapport de notre confrère, M. V. A. Malte-Brun, que vous m'avez associé pour la publication de votre Bulletin et dont le concours m'a toujours été si précieux.

L'Algérie est relevée aujourd'hui par l'état-major, avec autant de soin et de précision que nos départements français. Dans peu, nos possessions africaines seront connues avec les moindres détails, et leurs cartes ne le céderont en rien à celles des pays où les géographes s'exercent depuis plus de deux siècles. Le ministre de la guerre nous a fait parvenir le riche ensemble de cartes des différentes parties de l'Algérie. L'échelle en varie, suivant leur importance respective, depuis $\frac{1}{100000}$ jusqu'à $\frac{1}{800000}$.

Les officiers français étendent leurs études dans toutes les contrées où nous avons porté nos armes. Ils profitent d'occupations temporaires ou de simples missions, pour dresser la carte de pays situés hors de notre territoire, et dont on ne possédait, auparavant, que des relevés topographiques incomplets ou inexacts. C'est ainsi que nous avons reçu la carte de la partie S.-O. des États de l'Église, dressée à l'échelle de $\frac{1}{80000}$, d'après la triangulation effectuée par les officiers de l'armée d'Italie. A ce travail important a été joint un plan de

Rome et de ses environs, levé à $\frac{1}{20000}$, et publié également au Dépôt de la guerre.

Le voisinage de nos possessions africaines a permis à l'état-major de dresser une carte de la régence de Tunis, d'après les observations et les reconnaissances de M. Falbe; et une de l'empire de Maroc, où M. le capitaine Baudouin a pris soin d'indiquer les communications principales, la distribution de la population des diverses races, des diverses tribus sujettes de cet empire. Il faut espérer que ces travaux seront le point de départ d'un relevé topographique complet du territoire des anciennes régences. Ce sont en effet les Français qui donnent partout, en Afrique, l'impulsion aux travaux géodésiques. C'est un ingénieur français au service du Pacha, M. Linant, qui a repris, en Égypte, les études topographiques dont, il y a cinquante ans, notre corps des ingénieurs géographes donnait les premiers modèles. Après avoir relevé les côtes et dressé une excellente carte hydrographique des trois provinces, M. Linant a fait paraître une carte de l'Etbay, pays habité par les Arabes Bicharis ; et dans peu, il y a lieu de l'espérer, nous posséderons la carte complète des diverses parties du Soudan oriental, dont nous n'avons encore sous les yeux que des relevés généraux. Le percement de l'isthme de Suez, cette œuvre magnifique réclamée par les amis de la civilisation et de la science, achèvera de doter l'Égypte d'ingénieurs qui en porteront au dernier degré d'exactitude la topographie. Vous avez manifesté, messieurs, votre approbation pour un projet qui ne trouve d'opposition que de la part d'intérêts mesquins et exclusifs, comprenant qu'une voie de communica-

tion de plus est une brèche nouvelle faite à la barbarie, et qu'ouvrir un pays au commerce et à l'activité des Européens, c'est assurer tôt ou tard sa conquête par les idées d'humanité et de progrès.

J'ai parlé du rôle des officiers français dans les travaux cartographiques, je ne dois pas oublier non plus les autres nations. A l'étranger, en effet, ces travaux ne se sont pas ralentis. La Société impériale de géographie de Russie, unie aujourd'hui à la nôtre par des liens plus étroits que jamais, vous a fait parvenir un atlas du gouvernement de Twer, publié sous ses auspices. Cet atlas nous montre avec quelle précision et quel soin la Russie commence à dresser le tableau géographique de son vaste territoire. Grâce aux opérations topographiques des officiers russes, nous pouvons maintenant nous faire une idée vraie du relief et des accidents du sol dans toute la Russie d'Europe. Aussi l'établissement géographique de M. Justus Perthes a-t-il pu compléter récemment l'excellent atlas de Stieler par une carte des frontières de la Russie d'Europe, dont nous avons reçu la seconde livraison. On aimerait à posséder les cartes des parties moins connues de l'empire. Les frontières du côté de la Chine réclament surtout une carte, ou plutôt elles demandent un atlas tout entier qui lève l'incertitude où sont, à leur sujet, nos géographes. L'annonce faite par la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, d'une carte générale de la Russie d'Europe, à l'échelle de $\frac{1}{680000}$, sera accueillie avec faveur par tous les géographes. Mais c'est encore plus la Russie d'Asie, dont nous attendons de nos confrères de Saint-Pétersbourg un relevé précis et détaillé.

Les cartes de la Russie orientale font, en effet, défaut parmi nous; et cela tient, il faut en convenir, à la difficulté qu'on rencontre à se procurer des représentations topographiques de la Sibérie et de cet ensemble de contrées que nos atlas continuent d'englober dans l'empire chinois, ou d'inscrire comme indépendantes, tandis que le drapeau russe y flotte depuis longtemps, sans que la politique occidentale y ait pris plus garde que la géographie. Nous l'espérons, l'expédition de la Russie orientale, qui a porté de si heureux fruits, fournira les éléments d'une carte qui est le complément indispensable de celle qu'on nous a promise pour la Russie d'Europe.

La Grande-Bretagne s'est, elle, au contraire, montrée presque toujours empressée à communiquer au monde savant le produit de ses explorations et le résultat de ses conquêtes. Elle poursuivait son *General Survey* de l'Inde, quand éclata la redoutable insurrection qui menace autant la civilisation et la science que la puissance britannique. Le magnifique travail de M. le colonel Waugh, auquel a été décernée la grande médaille de la Société de géographie de Londres, demeurera une des œuvres topographiques les plus importantes qui aient jamais été exécutées. Toutes les parties du vaste empire fondé dans l'Hindoustan par les Anglais ont été non-seulement décrites et représentées sur le papier, mais des cartes qui sont entre les mains de tous, et qui permettent de suivre avec plus d'intérêt les événements de la guerre, ont été tirées à des milliers d'exemplaires. Tandis que l'on cherche vainement dans nos atlas l'indication de stations russes aussi importantes que Aschou-

Nadeh, au sud de la Caspienne, et Kopal, à l'est du lac Balkasch, il n'y a pas une seule station militaire des Anglais que l'Européen ne puisse connaître aussi bien que l'armée de la Compagnie des Indes. Peut-être la politique ne trouve-t-elle pas toujours son compte à cette publicité. Mais on nous permettra, à nous, les champions de la science, de regretter que les différents pays ne mettent pas généreusement à la portée de tous les lumières dont ils ont tiré profit.

L'Espagne et les contrées de l'Amérique d'origine espagnole sont largement entrées dans la voie des publications topographiques. Nous en possédons plusieurs témoignages importants que je dois mentionner ici. C'est d'abord l'atlas géographique, statistique et historique de la république mexicaine, dû à D. Antonio Garcia y Cubas; cet excellent travail se poursuit avec activité, et nous en avons reçu cinq livraisons. C'est ensuite la carte d'une partie de l'isthme de Darien, dressé par le docteur Cullen, et que l'on peut comparer à celle que le savant M. Kiepert a publiée, cette année, dans le *Journal de géographie générale* de Berlin. M. de Rivero vous a offert trois cartes, intéressantes par les indications qu'elles fournissent, pour deux parties importantes de l'Amérique méridionale: le département de Junin, au Pérou, et le cours du rio Meta; il y a joint un plan topographique de la ville de Serro de Pasco et de ses environs. Ce plan, qui a paru déjà depuis plusieurs années, n'a été reçu que récemment par notre Société.

Les Américains n'ont pas, du reste, le monopole de la cartographie du nouveau monde; plusieurs ingé-

nieürs et voyageurs européens ont suppléé, par leurs propres travaux topographiques, à ce qu'il manque encore à l'Amérique. M. A. Morlet nous a fait parvenir du Yucatan et du Guatémala une carte qu'il a dressée pour l'intelligence de son voyage. Un savant et courageux missionnaire, M. l'abbé Doménech, a enrichi votre collection d'une carte du Texas, dressée d'après les documents officiels et les travaux de M. J. Cordova. Un de vos plus éminents correspondants, M. le docteur de Martius, vous a offert une carte de son voyage au Brésil, dont vous avez apprécié le mérite et l'intérêt. Enfin, vous devez à M. Birschenthal une carte de la république Argentine, dressée surtout pour le tracé d'un chemin de fer à établir entre le Parana et Cordova. Quoique ces cartes ne puissent encore aspirer à la dernière précision, elles ont cependant l'avantage de compléter, à certains égards, les nôtres.

La carte de l'Uruguay et de l'Entre-Rios, que M. Kiepert a dressée, d'après les dernières cartes publiées, est de nature à satisfaire davantage les géographes. Jamais l'hydrographie de ce pays, si prodigieusement arrosé, n'avait été présentée avec autant de détails; et cette carte est certainement une des plus intéressantes entre celles qui ont paru récemment dans le *Journal de géographie* de Berlin.

L'Asie a fourni cette année moins d'occasions de travaux topographiques. Je ne dois pas oublier cependant une carte de cette partie du monde dressée par M. Desbuissons, sous la direction de notre confrère M. Cortambert, dont vous appréciez tous le savoir et le zèle, et une carte géognostique de l'île Timor et des îles voi-

sines, dressées par M. Salomon Müller, qui a déjà tant fait pour la géographie de l'archipel Indien. Son travail fait honneur à l'Institut royal des Indes néerlandaises, dans les Mémoires duquel il a paru. M. le baron Melville de Carnbee continuait, quand la mort est venu le frapper, la publication de son grand atlas des Indes néerlandaises, dont seize feuilles ont déjà paru. Ce travail, d'un haut intérêt, nous donne l'état complet des possessions de la Hollande en Asie, et nous montre les progrès de sa colonisation. Je ne vous parlerai pas de la carte de Palestine de M. Kiepert, que vous connaissez déjà, et dont les éditions et les réductions se multiplient dans toute l'Allemagne. On doit à un géographe infatigable, M. A.-H. Dufour, une carte physique et ethnographique de la Turquie d'Asie, gravée avec talent par M. Erh. Schieble. Jointe à celle que les mêmes auteurs viennent de donner des provinces danubiennes, de la Grèce et de la Turquie d'Europe, elle constitue un véritable atlas, éminemment propre à populariser parmi nous les connaissances géographiques que l'intérêt de la guerre d'Orient a rendues indispensables.

Les États-Unis, dont le territoire agrandi et remanié, pour ainsi dire, chaque année, réclame sans cesse de nouvelles cartes, sont le centre d'un grand mouvement cartographique, ainsi qu'on peut s'en convaincre en interrogeant le catalogue que vous a envoyé M. J.-G. Kohl. Un atlas, celui de Black, gravé par M. Bartholomew, a paru en Amérique, consacré exclusivement à donner, État par État, les subdivisions politiques et territoriales que leur nombre et leur

étendue empêchent nos cartes françaises d'indiquer.

Notre Société a voulu fournir aussi son contingent à cette grande œuvre de la cartographie, dont les ouvriers sont maintenant distribués dans toutes les parties du monde civilisé. Si elle n'a pas toujours pu vous donner des cartes inédites, elle a cherché du moins à reproduire celles qui n'étaient encore qu'à la disposition d'un petit nombre, et à mettre sous les yeux de nos compatriotes une esquisse topographique des dernières découvertes. M. V.-A. Malte-Brun, qui apporte à nos séances un concours si précieux, s'est plus particulièrement chargé de ce soin. Il a enrichi votre recueil d'une carte de l'Australie, indiquant ses divisions actuelles, et les découvertes les plus récentes. Il a pris soin de tracer la route des derniers voyageurs, et en particulier, celle de M. A.-C. Gregory, dont l'expédition n'a pas malheureusement dépassé, dans la direction du N. au S., le Grand Lac salé, qui s'étend jusqu'au 20° de latitude australe. A l'ouest du continent australien, notre confrère a tracé l'itinéraire suivi par le même voyageur, en 1846, et celui de M. Robert Austin, en 1854. La petitesse de l'échelle qu'il a dû adopter l'a empêché de représenter avec détails tout le pays situé au nord du *Swan river*, et d'indiquer même la route d'un des explorateurs de cette partie du continent, M. Hillman, qui se rendit, en juillet 1846, vers le lac Moore. Mais M. Malte-Brun n'avait pas la prétention de donner une carte détaillée, et pour compléter son croquis, on devra consulter le rapport et la carte de M. Austin, consignés dans le dernier volume du *Journal de la Société de géographie de Londres*. En je-

tant les yeux sur cette carte d'un pays qui est désormais tout anglais, on voit que c'est précisément la bande tropicale qui, jusqu'à présent, a résisté aux tentatives des explorateurs. Tout le centre de l'Australie est encore une terre inconnue, et il s'en faut de plus de 5 degrés que M. Gregory n'ait rejoint le point extrême qu'atteignit, en venant du sud, M. Ch. Sturt, dans l'année 1845.

Il est une autre terre qui continue de figurer dans nos atlas par un tracé bien incertain et bien défectueux, c'est la Nouvelle-Guinée. Il y a longtemps que la science réclamait une exploration complète de cette île ; et la Société apprendra certainement avec satisfaction que le gouvernement néerlandais prépare une expédition en vue d'atteindre ce but. Jusqu'à ce que nous soyons en possession des levés et des plans que ne manquera pas de dresser cette expédition, nous en serons réduits à des croquis qui datent de plus de vingt années. M. Salomon Müller a cherché à tirer des dernières informations une description complète de la Nouvelle-Guinée, et à en donner une carte, essai, il est vrai, encore bien imparfait. Cette carte est jointe au voyage dans l'archipel Indien publié dans les mémoires de l'Institut royal des Indes orientales. Il y a peu de temps, une pareille pénurie d'informations ne nous aurait pas permis de tracer des cartes exactes de la grande mer de corail, dans laquelle donne accès le détroit de Torrès et qui s'étend jusqu'au S. de l'archipel des îles Salomon. M. Malte-Brun n'a pu lui-même qu'incomplétement dessiner, dans sa carte de l'Australie, la presqu'île du cap York, les documents lui manquant. Les *riffs*

font de cette mer le désespoir des navigateurs qui n'ont pas suffisamment exploré ses diverses parties et les terres dont elle est entourée. Cependant la marine anglaise s'occupe aujourd'hui de combler cette lacune de nos atlas. Les archipels coralligènes qui s'étendent au N. de la presqu'île du cap York ont été récemment explorés. Le travail des officiers anglais est d'autant plus digne d'éloges, que l'inspection de la carte dressée par M. K. Neumann, d'après les cartes britanniques, nous montre tous les dangers de la navigation dans ces mers. M. Meinicke de Prenzlau, qui a accompagné cette carte d'un savant mémoire rempli des détails les plus curieux pour la géographie physique, est parvenu à rendre, dans un très petit espace, la physionomie curieuse de ces atolls, qui n'apparaissent sur les autres cartes qu'incertains et confus.

C'est aussi grâce à notre confrère, M. Malte-Brun, que nous avons publié la réduction de la carte itinéraire des explorations faites, de 1849 à 1856, par le Rév. David Livingstone. Tout abrégée que paraît cette carte, elle était, au moment de sa publication, si neuve pour les géographes français, si pleine d'indications récentes, qu'on ne saurait trop remercier son auteur de l'empressement qu'il a mis à nous la communiquer.

Je ne vous parlerai pas des cartes des contrées polaires. J'aurai occasion tout à l'heure de revenir à leur sujet, en traitant des explorations auxquelles ces contrées ont donné lieu.

Toutefois je ne peux prononcer le nom de ces contrées, où les mers de glace occupent plus d'espace que les continents, sans vous rappeler quelques-unes des

cartes dont s'est, depuis peu, enrichie l'hydrographie. L'Angleterre poursuit activement l'exécution de ses excellentes cartes hydrographiques, qui forment, aujourd'hui, une collection considérable. Vingt régions maritimes sont maintenant à l'étude. Tandis que l'on soumettait à un relevé plus exact et plus détaillé les côtes de la Grande-Bretagne, on profitait de la guerre pour dresser des cartes complètes du delta du Danube, des côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof. Deux officiers, qui se sont fait connaître par des explorations dans d'autres contrées, les capitaines Spratt et Sherard Osborn, se chargèrent plus particulièrement de cet important travail. MM. Richards et Inspick ont préparé les éléments d'une nouvelle carte du golfe de Siam, dans une visite faite par eux à Bangkok. La carte de la Nouvelle-Zélande, à laquelle les officiers anglais travaillent depuis plus de dix années, se continue avec une activité qui promet son prompt achèvement; tandis que le commandant du *Herald*, M. le capitaine Denham, poursuit son exploration de la partie S.-O. de la mer Pacifique, et celle en particulier de l'archipel Fidji. Un des chirurgiens de l'expédition, M. Macdonald, a visité et relevé, dans toutes ses parties, l'île principale, Viti-Lévu. Enfin, l'hydrographie des côtes de la Nouvelle-Écosse et du Canada, dirigée si longtemps par l'amiral Bayfield, touche à son terme.

Les officiers et les ingénieurs de la marine française n'ont pas fourni à une tâche moins étendue, et l'ensemble des publications dont ils ont enrichi, depuis peu, notre bibliothèque, est tellement considérable, que je ne puis en présenter ici même la simple énumération.

Tandis que MM. Delamarche et Ploix achevaient de lever les dernières difficultés attachées à la navigation entre la France et Alger, par une ligne de sondages, de Port-Vendres à la côte d'Afrique, un autre ingénieur-hydrographe, M. Vincendon-Dumoulin, de concert avec notre confrère M. le capitaine de Kerhallet, rédigeait une description nautique de la côte septentrionale du Maroc. La seconde édition récemment publiée des *Études sur les ports de l'Algérie* nous fournit une série de cartes détaillées, dont l'exécution fait honneur au savoir de M. A. Lieussou, membre distingué du corps des hydrographes, où un vrai mérite est la condition indispensable d'admission.

M. le lieutenant de vaisseau A. Boucarut a recueilli et mis en ordre les documents nautiques qui peuvent entrer dans un Manuel de la navigation au Rio de la Plata. M. le capitaine de frégate A. Legras est l'auteur d'une excellente *Description des îles et des passages compris entre la partie N. de l'île de Luçon et les îles du Japon.* Le même officier a fait passer dans notre langue le *Pilote de la mer Baltique*, de l'amiral suédois G. Klint. Un autre Manuel nautique, que M. l'amiral Le Prédour avait déjà mis à la portée de tous les marins français, les *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*, par James Horsburgh, viennent de recevoir, grâce à MM. Darondeau et Reillé, des additions qui en font un ouvrage tout à fait neuf. M. le capitaine Cloué a rédigé sur la mer d'Azof des renseignements hydrographiques d'un grand intérêt ; et M. le capitaine T. de Lapelin, commandant de la corvette *la Brillante*, a opéré la reconnaissance des côtes occidentales du centre de l'Amé-

rique, et en a consigné les résultats dans un ouvrage que vous venez de recevoir.

Le Dépôt de la marine vous a, cette année, envoyé plus de cent cartes, qui donnent, tantôt les principaux ports du nouveau monde, tantôt des lagunes et des mouillages, des atterrages et des passes dont la connaissance est de la plus grande importance pour les navigateurs. D'autres cartes représentent diverses parties de la côte occidentale de l'Afrique ; quelques-unes, plus générales, indiquent les routes de l'océan Indien, de l'océan Pacifique, de l'océan Atlantique et de la mer des Antilles. Cette riche collection fournira de curieux sujets d'étude aux amis de la cartographie, à vous, messieurs, qui pouvez la consulter si facilement, grâce à l'obligeance et à l'administration intelligente de notre agent, M. Noirot.

Je viens de vous faire connaître les principaux travaux dont la cartographie a fait l'objet depuis une année. Je dois maintenant vous dire quelques mots d'un système qui tendrait à faire, dans cet art, une véritable révolution. M. Babinet vous a offert ses cartes *homalographiques*, dans lesquelles il a appliqué une conception neuve, propre à donner une idée plus exacte des rapports de superficie qui lient les différentes parties du globe. Dans le système de M. Babinet, tous les méridiens sont des ellipses, et les parallèles des lignes droites; en sorte que les aires comprises entre deux couples de méridiens respectivement équidistants sont égales ; de même que les aires comprises entre les mêmes parallèles, à égalité de base. Dans les autres systèmes de projection, au contraire, la véritable physionomie de la surface terrestre est dénaturée. Le procédé homa-

lographique présente donc un avantage très digne d'attention, quand il est important d'indiquer, comme cela arrive, par exemple, pour les cartes de géographie botanique, les rapports respectifs des superficies entre elles.

Ce ne serait peut-être pas ici le lieu de vous entretenir des publications qui n'ont point un caractère exclusivement cartographique. Mais, comme quelques-unes d'entre elles doivent précisément à leurs cartes la faveur qu'elles rencontrent chez le public, je consignerai maintenant les observations qui me sont suggérées par ces recueils. L'une des plus importantes, sans contredit, est celle que dirige notre correspondant M. Auguste Petermann. Je ne saurais trop la recommander à nos confrères, et mon seul regret, c'est qu'une édition française ne permette pas aux nombreuses personnes qui ignorent parmi nous la langue allemande, de profiter des riches documents qu'on y a rassemblés. M. Bernard Perthes vient d'être enlevé à la science par une mort prématurée. La géographie, qui lui était tant redevable, fait une perte dont elle se ressentira longtemps. La Société avait apprécié l'esprit libéral et élevé de la maison qui avait pour gérant ce géographe, et elle lui donne ici un témoignage solennel d'estime et de regret. La mort nous l'enlève précisément au moment où il songeait à imprimer aux publications de la maison Perthes plus d'activité que jamais. Dans un appel fait au public, M. Justus Perthes réclamait récemment, de tous ceux qui s'intéressent à la géographie, des informations nouvelles et des communications. Cet appel sera entendu, j'en ai la confiance. Grâce aux efforts des éditeurs des

Mittheilungen, dont M. Adolphe Müller sera certainement un digne continuateur, la géographie parvient à suppléer par d'excellentes cartes provisoires, à l'absence de cartes officielles. M. A. Petermann prépare les matériaux des grands atlas, et plusieurs de ces matériaux eux-mêmes sont déjà des travaux achevés. Je me plaignais tout à l'heure de la réserve mise par la Russie à nous faire connaître ses conquêtes. Les *Mittheilungen* tentent de suppléer à ce silence, et obtiennent par des communications officieuses ce que le gouvernement russe ne fait pas connaître. C'est ainsi que l'éditeur de ce recueil a pu donner une esquisse de la plus grande partie du lac Baïkal et des contrées qui s'étendent au sud d'Irkoutsk, y joignant un croquis moins complet, il est vrai, des bouches de la Léna et de l'Oulouss de Shigans. Une autre carte nous fait connaître les établissements russes des bords de l'Amour. Nous y trouvons marquées les villes de Nikolaïewsk, sur le liman du fleuve, d'Alexandrowsk, plus au sud, séparée par une petite langue de terre du lac Kisi, qui confond ses eaux avec l'Amour, et sur le bord septentrional duquel s'élève la ville russe de Marinsk. Les établissements moscovites descendent au delà du 49e, jusqu'à la baie de Barracouta, au fond de laquelle s'élève maintenant Constantinowosk. Le détroit de Tartarie devient ainsi pour la marine russe une magnifique rade presque inattaquable, couverte qu'elle est par l'île, en partie russe aujourd'hui, de Sakhalin. Les Chinois semblent avoir abandonné tout le cours inférieur du magnifique fleuve de l'Amour, et leur flotte s'est réfugiée en amont du confluent de l'Ussuri, dans la partie qui s'étend du

47° au 51° de latitude nord. C'est sur l'une et l'autre rive du cours moyen du fleuve, que sont échelonnés les postes mandchoux. Il reste encore aux Russes à reconnaître différents affluents de l'Amour, notamment les rivières Angoune et Gurine, situées à une faible distance du port de Nicolaïewsk.

Je ne vous parlerai pas des autres cartes dont nous sommes redevables à l'établissement de Gotha, et qui ont pour nous moins le caractère de nouveauté. Je vous renverrai simplement à l'excellente bibliographie que M. H. Ziegenbalg a donnée dans le VIII° numéro des *Mittheilungen* de cette année ; on y trouve une énumération complète des publications géographiques et cartographiques, faites depuis le commencement de 1857. Vous y verrez signalées quelques publications que j'aurais voulu avoir le temps d'analyser en détail : par exemple, une carte des altitudes de 234 localités, et de 272 montagnes, dressée par M. J.-K.-F. Trommer, et publiée à Dresde ; une carte des missions anglicanes, faisant connaître chronologiquement les progrès des missions protestantes dans toutes les parties du monde, et publiée à Londres ; une carte des chemins de fer espagnols, qui a paru in-folio à Madrid ; une carte donnant la distribution des gîtes de houille et d'anthracite, et publiée à Berlin, in-folio, par M. W. Hermann ; une carte historique de l'ancienne Prusse, sous la domination des chevaliers teutoniques, publiée à Dantzig par M. Paulowski, et une seconde édition de la carte de l'état-major prussien à $\frac{1}{100\,000}$ pour la section de Mersebourg.

La carte géologique de l'Europe de M. André Dumont, enlevé, il y a peu de temps, par une mort prématurée

à la Belgique et à la science, est sur le point de paraître. Je ne vous dirai rien de la nouvelle carte de Suisse de M. Ziegler, accompagnée d'un index et de l'hypsométrie de ce pays. Notre confrère M. Malte-Brun a appelé déjà notre attention sur cette importante publication. Je joindrai à la série des publications cartographiques faites en Angleterre : les cartes pour l'intelligence de la guerre de Chine, publiées à Londres par M. G. Wyld ; une carte de la ville chinoise de Canton, et de l'établissement anglais de Hong-Kong, d'après le relevé du capitaine Sir Ed. Belcher ; une carte de la côte des Mosquitos, publiée par J. Scott ; enfin, un atlas complet des États-Unis, du Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve, de l'Amérique centrale, de Cuba, de la Jamaïque, accompagné des plans des principales villes, et publié à Londres par MM. Dariom Rogers et Keith.

Dans ce relevé des dernières publications cartographiques, la France n'occupe peut-être pas le rang qui lui appartient. Sans doute, à n'en juger que par le nombre, notre pays n'est pas resté en arrière, et les nombreuses publications de M. Dufour nous sont une preuve du besoin qu'il y a parmi nous de notions géographiques et d'idées exactes sur l'emplacement des lieux. Mais, loin d'aller en avant, nos compatriotes se bornent le plus souvent à publier, en les traduisant, les cartes étrangères, et ils n'y apportent presque aucune des corrections qui auraient pu leur donner le mérite d'une œuvre originale. Que l'exemple donné par M. J. Perthes, qui se trouve placé pourtant dans une ville beaucoup moins riche en documents que Paris, soit pour eux un

enseignement. Le succès obtenu par les *Mittheilungen* est la preuve que, quand le public demande des cartes, il ne tarde pas à savoir apprécier les meilleures et les plus consciencieuses.

L'accueil qui vient d'être fait à l'*Atlas royal illustré de géographie moderne*, publié avec une introduction de M. Norton Shaw, et dont plusieurs cartes ont été dressées par M. Petermann, prouve qu'en Angleterre comme en Allemagne, le public est bon juge. La bibliographie qui accompagne cet atlas ajoute singulièrement à sa valeur, aussi le recommandons-nous tout particulièrement aux professeurs et aux hommes instruits. Il est du droit, en effet, de la Société, tout en évitant ce qui pourrait ressembler à une réclame, d'éclairer les gens du monde sur la valeur des ouvrages géographiques qu'on écrit pour eux. Il circule tant d'ouvrages défectueux, de compilations inexactes et indigestes, accréditées souvent par l'intérêt d'un libraire ou l'ignorance du public, que c'est notre devoir de mettre en garde contre un pareil danger. Les rapports contenus dans notre Bulletin doivent surtout viser à ce but, que cherchent d'un autre côté à atteindre les *Annales des voyages*, plus exclusivement destinées aux gens du monde, et que dirige avec succès notre confrère M. Malte-Brun. Quelques personnes, oubliant le rôle d'impartialité qui est commandé à la Société, sollicitent souvent d'elle des témoignages et des attestations qu'elle ne saurait donner sans une extrême réserve. Nous ne devons pas en effet entrer dans des intérêts privés, quelque légitimes qu'ils puissent être. Les rapports que vous entendez, messieurs, sont donc destinés à vous

éclairer, et non à prôner des ouvrages dont les auteurs pourraient avoir droit à notre sympathie et à notre estime.

C'est assez vous entretenir des publications qui ont marqué, dans ces derniers temps, les progrès de la cartographie. J'arrive maintenant aux ouvrages consacrés aux relations de voyages, aux descriptions géographiques, à la géographie physique et à l'ethnologie, et dans cette revue rapide je procéderai suivant un ordre inverse de celui qui est adopté pour la recherche de la vérité. Je descendrai de l'inconnu au connu, au lieu de remonter du connu à l'inconnu ; c'est-à-dire que, prenant pour mesure la difficulté et l'intérêt scientifiques, je vous parlerai d'abord des contrées imparfaitement explorées, pour finir par celles que l'on ne fait que décrire à nouveau, ou étudier dans les moindres détails.

L'Afrique, cette partie du monde dont le centre se dérobe à nous derrière un désert de sable, mais dont le mystère commence à se laisser pénétrer, a droit, en conséquence, tout d'abord, à notre examen. Je n'ai que peu de choses à vous dire des explorations nouvellement entreprises. J'ai parlé, dans notre dernière séance publique, du mémorable voyage de M. Livingstone, dont la relation vient enfin d'être livrée à notre curiosité (1). Cette relation, qui a tout l'intérêt d'un livre d'aventures, nous donne sur les populations et la géographie

(1) Voy. *Missionary Travels and Researches in South Africa, including a sketch of sixteen years Residence in the interior of Africa, and a journey from the Cape of Good Hope to Louanda on the west coast thence across the continent down the river Zambesi to the eastern Ocean*, in-8°, 1847.

physique et politique du midi de l'Afrique des détails on ne peut plus précieux. Le lecteur y est mis constamment en présence de contrées, de races, dont il ne soupçonnait pas même les noms. Le missionnaire écossais a su constamment associer ses travaux évangéliques aux recherches scientifiques. Médecin et ministre de J.-C., géologue et chasseur, M. Livingstone réunissait tout ce qu'il fallait pour faire un missionnaire de la civilisation ; il a payé de sa personne, et couru les plus grands dangers. Son livre, empreint d'une extrême modestie personnelle, n'entretient le public de lui-même que pour mieux faire comprendre quel est le sort du voyageur dans ces contrées où notre espèce semble déprimée sous l'action des causes d'abâtardissement ; et cependant, si ce n'étaient les caractères physiques de l'homme qui trahissent souvent sa dégradation, la nature n'aurait rien perdu sous ces cieux de son grandiose. Les cataractes du Zambési, qui le disputent en magnificence au Niagara, déposent de cette vérité. Lorsqu'on s'approche du Congo, du Loanda, le type humain reprend un peu de sa beauté, surtout chez les femmes. Celles-ci cherchent à la rehausser par la bizarrerie de leur coiffure, tantôt disposée comme une auréole, tantôt comme un diadème, tantôt comme une crinière ou un casque. Sur l'autre côté du continent africain, M. Livingstone a visité Tete et les établissements en ruine de la domination portugaise. Après avoir traversé toute l'Afrique, de l'ouest à l'est, il est venu s'embarquer pour l'île Maurice à Quilimane, près des bouches du Zambési, dont il avait suivi si longtemps les rives. Le Zambési, ou, comme il est désigné dans une partie de son cours, le Liambye, est le

grand fleuve, ainsi que l'indique son nom, *la rivière par excellence* de cette région de l'Afrique. C'est sur sa véritable direction que le voyageur écossais nous apporte des renseignements les plus nouveaux. Tout le pays qu'il arrose est peuplé d'un nombre prodigieux d'antilopes, dont plusieurs espèces nous étaient inconnues. Les gros mammifères se trouvent là, en général, dans une abondance qui rappelle les premiers âges de la création, et indique que notre espèce a pris à peine possession de ces lieux, puisque les animaux féroces fuient d'ordinaire sa présence. Au voisinage du grand désert de Kalahari, et dans le pays des Béchuanas, l'homme n'est pas, il est vrai, l'ennemi le plus redoutable qu'ils aient à craindre. Les vers intestinaux font plus de ravage chez les lions, les éléphants, les rhinocéros, les zèbres, les antilopes, les girafes, que les flèches ou les lances des chétifs indigènes. En ces lieux, le plus terrible de ces mammifères est le lion ; il n'est pas rare de le rencontrer de jour par troupes de six ou huit. Toutefois M. Livingstone s'efforce de nous en faire une peinture qui diminue la frayeur que cet animal inspire, et détruise la quasi-admiration que nous avons pour son courage, pour la noblesse de son allure et de ses mouvements.

Tout ce qui touche à l'histoire naturelle est traité avec un grand soin par le courageux missionnaire. La nature animale est, sans doute, ce qui présente, dans cette partie de l'Afrique, le plus de sujets d'observation. Les indigènes ne se prêtent pas aussi facilement à l'étude du voyageur, qui ignore presque toujours la langue par laquelle il pourrait pénétrer dans leurs mœurs et leurs

idées. Cependant M. Livingstone s'est entretenu fréquemment avec les chefs, dont il aime à tracer le portrait, et son esprit pénétrant a pu saisir, au passage, bien des traits qui eussent échappé à de moins habiles.

Antérieurement à la publication du voyage de M. Livingstone, la Société de géographie de Londres avait déjà fait paraître différents documents qui y sont empruntés, et notamment une relation de la visite faite à Mosélékatsé, roi de Matabélé, par M. Moffat, l'ami et le parent du missionnaire écossais.

M. James Macqueen, en combinant les notes fournies par M. Livingstone et les voyageurs portugais qui l'avaient précédé, a tenté de dresser une carte de l'Afrique centrale du sud, qui peut compléter celle qu'avait antérieurement publiée M. Malte-Brun. Celle-ci, où l'on a pris M. Livingstone exclusivement pour guide, ne s'accorde pas en tous points avec le travail de M. Macqueen. Le géographe anglais donne notamment, avec détail, tous les cours d'eau de la partie occidentale, que M. Malte-Brun a, lui, à peine indiqués. Toutefois la carte de M. Macqueen aura besoin d'être discutée, et de nouveaux voyages peuvent seuls nous apporter sur elle un jugement définitif. La contrée figurée s'étend au midi jusqu'au Chobé, affluent méridional du Zambési, et dont la source n'est séparée du Coanza et du Capororo que par une ligne de faîtes qui court du Bambo au Nano, et de là redescend au pays des Ganguelas. Le pays de Cazembé occupe le centre de cette partie peu connue de l'Afrique, d'où les eaux s'échappent dans trois directions différentes. La carte de M. Macqueen a un extrême intérêt, et ajoute beaucoup aux

notes dont elle est, pour ainsi dire, l'exposé graphique.

Bien que rédigé à un point de vue militaire et politique, le livre qu'a composé feu le général Sir John Cathcart, gouverneur de la colonie du Cap, sur la guerre de Cáfrerie, est un précieux tribut apporté à la géographie de cette contrée. Il achève de nous faire connaître le peuple féroce qui résiste si énergiquement à la domination britannique. Son intérêt explique la rapide apparition d'une seconde édition. La cinquième édition du célèbre ouvrage de M. Gordon Cumming sur le sud de l'Afrique nous prouve quel accueil le public fait aux relations de voyages dans cette partie du monde.

Je ne vous parlerai ni du voyage de M. Mansfield Parkyns en Abyssinie, relation d'un séjour de trois années, que je n'ai pu avoir sous les yeux, ni de celui de M. James Hamilton à Benghazi, à Cyrène et à l'oasis de Syouah, ouvrage important, dont la publication n'est pas tout à-fait récente, mais dont je n'ai pu vous entretenir à temps. Je mentionnerai, seulement en passant, l'intéressante notice de M. L. Leclerc, *Sur les Oasis de la province d'Oran, et les Oulad Sidi Cheikh*, remplie de détails intéressants sur l'histoire naturelle, l'hygiène de cette partie de nos possessions africaines. Je ne pourrais en finir avec l'Afrique, si je voulais tout citer, tant elle pique la curiosité et aiguise le courage des explorateurs. Je dirai cependant encore qu'un médecin anglais, M. James Campbell, qui a séjourné sur la côte S.-O. de l'Afrique, a donné à la Société de géographie de Londres, sur le cours du Zaïre ou Congo, et les contrées environnantes, des détails importants pour la climatologie de cette partie du monde. Feu M. le capitaine

Hyde-Parker a consigné dans son journal, sur le cours du Quilimane et du Zambési, un aperçu auquel un voyage au Maruru donne surtout de l'intérêt.

Je renverrai ceux de nos confrères qui ont à cœur de s'éclairer davantage sur l'histoire des découvertes faites au sud et au centre de l'Afrique, au précieux recueil intitulé : *Boletin e Annaes do Conselho ultramarino*, qui paraît périodiquement à Lisbonne. Il n'y a pour ainsi dire pas de numéro de ce journal qui ne renferme, dans sa partie non officielle, des relations inédites ou des documents géographiques d'une grande importance. C'est ainsi que dans ces dernières années nous avons pu y lire une notice sur les cantons et les tribus de la partie méridionale de la province d'Angola, et un Voyage d'Angola à Contra-Costa, par M. A.-F. Ferreira da Silva Porto, fait en 1852 et 1853. Ce dernier voyage mériterait par son étendue, par les détails nouveaux qui s'y trouvent semés, une analyse spéciale dans notre Bulletin ; il fournit à l'ethnologie et à la géographie politique du Congo des matériaux dont on ne saurait trop profiter. Toutefois ces relations semblent abrégées quand on les rapproche de la belle relation du Dr H. Barth. Le monde savant attendait avec impatience la publication de cet ouvrage, qui doit former cinq volumes, et dont trois ont déjà paru. Tout s'y trouve réuni pour captiver l'intérêt du lecteur.

Nous connaissions, en partie du moins, par l'ouvrage posthume de James Richardson, les détails relatifs au commencement de l'expédition, et les circonstances qui accompagnèrent sa traversée du désert. Mais, sans parler de tout ce que le Dr Barth ajoute à cette

relation, disons qu'une fois entré au cœur du Soudan, le voyageur allemand nous conduit dans des pays qu'il est le premier à nous faire connaître. Le second volume appartient tout entier au Dr Barth, puisqu'il commence précisément à sa séparation d'avec l'infortuné chef primitif de l'expédition. Ce n'est pas seulement un itinéraire que M. Barth a retracé, un journal de voyage où se trouvent accidentellement introduites des considérations générales, c'est l'ensemble de tout ce que le courageux explorateur a recueilli sur les pays qu'il a visités, sur leur histoire, leur ethnologie et la géographie physique. Il nous donne de la nation Haoussa, dont les conquêtes ont changé, dans ces derniers siècles, l'état politique du Soudan, un aperçu qu'il tâche d'éclairer par des données chronologiques. Ces données sont d'autant plus précieuses qu'on s'était habitué à répéter qu'il n'existe pas d'histoire pour les races noires, et qu'il est impossible de remonter au passé d'une population fixée, depuis nombre d'années, au centre de l'Afrique, peu soucieuse, ajoutait-on, de savoir d'où elle vient et qui l'avait précédée. Les renseignements recueillis par M. Barth, tout incomplets qu'ils paraissent, suffisent pour nous démontrer qu'on pourra un jour écrire l'histoire du Soudan. L'islamisme est pour les nègres un véritable bienfait : il leur apporte l'écriture, et les met en rapport avec des populations de l'Orient, qui leur sont bien supérieures en lumières ; il leur fournit un moyen de compter le temps. Aussi, après avoir fait tant de progrès en Afrique, cette religion ne peut-elle manquer de répandre de plus en plus l'esprit de tradition et de suite chez des races qui,

sans cela, auraient manqué de lien historique. L'examen critique fait par le Dr Barth de ce que nous savons de l'histoire du Bornou est un excellent spécimen de la méthode à suivre dans de pareilles études.

L'illustre voyageur nous décrit Kukoua, la capitale du royaume de Bornou ; il nous trace d'une des provinces de l'Haoussa un tableau séduisant. Le Katséna est un des plus riches cantons de tout le Soudan ; son sol, légèrement ondulé, fournit aux eaux un écoulement facile. Ses rivières, d'un côté, vont se jeter dans le lac Tchad, et de l'autre se rendent au bassin du Niger. L'altitude moyenne du Katséna est de 12 à 1500 pieds anglais. Le Dr Barth donne du lac Tchad une description que la géographie consignera dans ses traités, avec d'autant plus d'empressement, que c'est la première qui ait paru ; et il est à craindre qu'elle ne soit, d'ici à longtemps, la seule que nous possédions. Le Dr Barth explora, de concert avec l'infortuné Overweg, ce large réservoir, ou plutôt ce vaste marais. Aux bords, le papyrus et les roseaux forment d'épais buissons, dont la hauteur dépasse quelquefois 12 mètres. L'eau, aussi douce que celle de nos sources les plus vives, ne présente pas la salure habituelle aux lacs placés dans les mêmes conditions, et qu'on se serait naturellement attendu à rencontrer dans un réservoir qui ne verse directement ses eaux en aucune mer.

Les hippopotames fourmillent dans le lac Tchad, et les antilopes Kélara viennent par troupes s'y abreuver. Les premiers de ces animaux habitent en grand nombre dans quelques-unes des îles Budduma, qui forment, au centre du lac, un véritable archipel. Des troupeaux de

buffles appartenant aux habitants des nombreux villages répandus sur les bords de cette mer marécageuse, disputent aux animaux sauvages la jouissance de ses eaux, où la présence du lotus vient se joindre à celle de l'hippopotame pour rappeler les bords du Nil.

Le lac Tchad n'est pas le seul marais qu'on rencontre en ces contrées. Le Bornou est rempli de marécages qui alternent parfois avec d'épaisses forêts. Ces marais ne se forment, en réalité, qu'après la saison des pluies, et au temps de la sécheresse, il ne reste plus que quelques flaques d'eau. Le Dr Barth en traversa plusieurs, lorsqu'il prit la route de l'Adamawa, ce pays dont le nom n'avait été, avant lui, que vaguement prononcé, et dont les montagnes constituent pour ainsi dire le dernier contre-fort de l'Atlas. Il pénétra dans le pays de Marghi, qui présentait alors les traces récentes de la désolation et de la guerre. Le peuple qui l'habite est une race à part, remarquable par la beauté de ses traits, l'élégance de ses formes, et ne conservant presque plus le type nègre. On ne retrouve chez lui ni ces cheveux laineux, ni ces lèvres démesurément épaisses, qui sont si caractéristiques dans la Guinée et le Congo. Le front des Marghis est haut. Chose remarquable ! leur couleur alterne du noir le plus luisant au jaune-cuivre, et cela sans nuance intermédiaire. On dirait que deux races distinctes se sont donné rendez-vous dans l'Adamawa. La partie orientale de la province est de plus habitée par une autre population, les Fulbes, dont le teint chocolat forme comme un intermédiaire entre le noir foncé des tribus du Torode et la nuance rhubarbe de celles du Fouta-pullo.

Les races sont, on le voit, singulièrement multipliées au Soudan. Des migrations nombreuses ont versé dans le sang nègre des éléments qui en ennoblissent les rejetons, et en modifient heureusement la constitution. Depuis bien des siècles, les Arabes n'ont cessé de s'avancer dans l'intérieur, et jusqu'à l'occident de l'Afrique, où leur civilisation et leur langue amènent la fusion de races originairement distinctes. C'est ainsi que le Dr Barth a rencontré dans le Bornou une tribu arabe, les Chouas, établis depuis plus de deux siècles et demi dans le Kanem, et qui paraissent avoir émigré de la Nubie et du Kordofan. Ils parlent un dialecte arabe tout à fait différent du moghrébite, et rappelant à beaucoup d'égards le dialecte pur du Hedjaz. Leur nombre n'est pas inférieur à deux cent ou deux cent cinquante mille.

Une bonne partie du second volume est consacrée à l'Adamawa. L'intrépide voyageur nous conduit jusqu'à Taëpé, où, le 13 juin 1851, il eut le bonheur de découvrir le confluent du Faro et du Bénoué. Le Bénoué, dont le cours majestueux s'étend de l'E. à l'O. dans une contrée ouverte, mêle ses eaux au Faro, qui vient du sud, et dont le Dr Barth n'a pu remonter le cours. De Taëpé le voyageur allemand se rendit à Iola, où il séjourna à la fin de juin 1851. Cette ville est la capitale de l'Adamawa ou du Fumbena, car tel est le véritable nom du pays; celui d'Adamawa lui ayant été donné par les Fulbes en l'honneur de Mallem-Adama, le père du prince actuel. Iöla est placée dans une contrée marécageuse, et n'a pas moins de trois milles de longueur. Sa population est d'environ 12,000 âmes, et cependant

il n'y a que peu de commerce dans cette cité. Le marché ne connaît guère d'autres articles que les *turkédis* fabriqués à Kano, les toiles peintes, la verroterie et le sel. A l'intérieur, on ne rencontre, en fait d'ouvriers, que des forgerons.

Le pays est généralement plat, bien qu'élevé de huit cents à neuf cents pieds anglais au-dessus du Bénoué, et atteignant même au sud une altitude de quinze cents pieds. Quant aux montagnes, aux monts Alantika que l'on aperçoit à l'horizon, et qui lui forment comme une ceinture, elles paraissent s'élever de huit mille à huit mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la vallée.

Dans ces cantons, les habitants cultivent le sorgho et la pistache de terre ; de vastes forêts alternent avec les marécages ; le baobab croît en abondance et couvre notamment de ses troncs gigantesques le village de Guroré. Le papayer, l'arbre à beurre (*Bassia Parkii*), l'*Elaïs guineensis*, le Guro (*Sterculia acuminata*), fournissent les traits principaux de la flore du pays, tandis que la faune est représentée par les éléphants, les rhinocéros, qui se montrent principalement dans la partie orientale. Les buffles sont partout abondants ; leurs troupeaux hantent les deux rives du Bénoué, et parcourent la vaste plaine qui vient mourir au pied de l'Alantika, et où tous les quadrupèdes domestiques de nos contrées semblent s'être donné rendez-vous. Les hyènes, les léopards fréquentent les forêts, tandis que les eaux du Bénoué sont habitées par des crocodiles, des hippopotames et une espèce particulière de lamantin, l'*Ayu*, auquel s'attachent, chez les naturels, des récits

merveilleux (1). Le cheval, introduit depuis peu dans l'Adamawa, est petit et de faible encolure. Enfin les airs retentissent, dans cette partie de l'Afrique, des cris des perroquets.

M. Barth n'a pu nous faire connaître toutes les tribus indigènes de ce curieux pays. Il nous donne pourtant sur plusieurs d'entre elles, sur leurs langues, des renseignements précieux et de la plus grande importance pour l'ethnologie africaine.

Je ne vous donnerai pas le catalogue de ces langues, car, dans cette région du Soudan, chaque village a pour ainsi dire la sienne. On ne compte pas moins de cinquante idiomes dans l'Adamawa, et le voyageur a eu de la peine à en recueillir seulement les noms. Il serait presque aussi difficile de fournir une classification exacte des différentes tribus que composent les naturels. Les Battas, qui se subdivisent en plusieurs branches, sont les plus nombreux ; ils rappellent, par leurs formes et leurs traits, les Marghís. Mais on ne rencontre pas chez eux la couleur cuivrée que je viens de signaler.

Le troisième volume comprend la relation du séjour que fit à Kukoua le voyageur, en 1851, pendant la saison des pluies, son expédition à Kanem, les récits de la guerre contre le Mandara, la description des contrées limitrophes du Choua, le retour dans le Bornou, le voyage au Baghirmi, enfin le retour à Kukoua. L'ap-

(1) Selon le D[r] Shaw, cet animal, observé aussi par l'infortuné Vogel, serait un cétacé d'un genre voisin du *Manatus senegalensis*. (Voyez *Report of the British Association for* 1856, p. 98.)

pendice joint à ce volume lui donne un intérêt tout particulier; c'est un ensemble de mémoires rédigés d'après des renseignements que le Dr Barth a puisés près des naturels. Je signalerai de préférence une description de la partie orientale du Kanem, un essai d'histoire et d'ethnographie du Wadaï, un état de son gouvernement et un tableau des itinéraires qui conduisent de ce royaume au Baghirmi.

C'est au commencement de 1852 que le Dr Barth se rendit dans ce dernier pays, dont la capitale est Maseña. Le 17 avril 1852, il atteignit cette ville qui est placée au centre d'un pays que le Chari sépare du Bornou. Il dut traverser cette rivière à deux reprises ,mais ne put malheureusement en reconnaître le cours septentrional. Un affluent important du Chari traverse le Logon, pays tributaire du Bornou dont il forme la frontière orientale.

Maseña est bâtie dans une large plaine, et a environ sept milles de circonférence; mais la moitié seulement en est habitée. Elle est disposée dans un enfoncement du terrain, ce qui en fait, durant la saison des pluies, une véritable mer de boue. Les maisons sont construites en argile, le palais du sultan est seul entouré d'une muraille de briques cuites.

La partie occidentale du Baghirmi, que traversa le Dr Barth, est une immense fôret de mimosas, de tamarins, de palmiers, de balanites et d'autres essences, et au milieu de laquelle errent des éléphants, des rhinocéros, des oryx, et où les fourmis élèvent leurs gigantesques nids de 5 mètres de diamètre. Au delà de cette fôret, en s'approchant de Maseña, le pays devient plus ouvert, et la culture y remplace la végétation

arborescente ; le cotonnier, le sésame, sont l'objet principal de la culture des habitants. Le Chari est, comme le Bénoué, peuplé d'hippopotames et de crocodiles.

Je voudrais avoir ici le temps de vous parler du Mussgou, pays qui s'étend au sud du Logon. Le Dr Barth s'est avancé jusqu'aux limites du Tuburi par 10° de latitude ; il a par conséquent traversé tout le Mussgou, et atteignait, au commencement de 1852, le Sserbéwuel, principal affluent du Chari, qui coupe le Mussgou, du sud au nord. Ce curieux pays présente, en certains endroits, de larges marécages qui prennent, durant la saison des pluies, les dimensions de lacs, et ont fait croire, sur le rapport des naturels, à l'existence de vastes mers intérieures. Ce ne sont là que des accidents, et dans le Mussgou, comme dans les pays dont je parlais tout à l'heure, les forêts, les cultures alternent avec les marécages. Les habitants du Mussgou sont essentiellement cultivateurs. Chaque maison ou plutôt chaque hutte a son grenier, haut de 4 à 5 mètres, construit en terre et surmonté d'un toit en voûte, au-dessus duquel un autre petit toit de paille forme comme une sorte de clocher.

La population du Mussgou appartient à la grande race des Ma-Ssa, de même que les Kotokos établis au sud-est du lac Tchad, les habitants du Logon et les Mandara ou Ar-Wandala. C'est vraisemblablement de la même souche que sortent les Battas dont j'ai déjà cité le nom. La tribu des Mussgous est alliée, de très près, à celle qui peuple le Logon ; toutefois les Logonnais leur sont supérieurs en civilisation. Le type physique des Mussgous rappelle tout à fait celui

que nous sommes convenus d'appeler nègre : les lèvres épaisses, les narines ouvertes, les sourcils touffus, les os maxillaires proéminents, les jambes arquées du dehors au dedans ; toutefois leur front haut, les lignes régulières de leur visage annoncent une intelligence supérieure à celle d'autres races nègres de l'Afrique. Leur teint est un noir sale, et leur peau n'a rien de ce luisant que l'on remarque chez la plupart des nègres. Ils portent la barbe courte, et presque tous ont, en guise de collier, une sorte de corde faite du bois du palmier doum, et appelée Ngillé. Tous les Ma-Ssa parlent des idiomes appartenant à la même famille. Le Dr Barth nous a révélé ce fait curieux que partout, au Soudan, les populations noires, qu'on se représenta longtemps comme une race indolente et stupide, cultivent le sol avec autant et plus d'intelligence, que bon nombre de populations blanches primitives. L'introduction du tabac remonte, dans le Bornou, à une époque fort ancienne, qui paraît même avoir de beaucoup précédé la culture de cette plante chez les Arabes. L'habitude de fumer y est générale, non-seulement parmi les hommes, mais encore chez les femmes. Spectacle remarquable ! on voit au centre de l'Afrique le tabac croître à côté du coton ; des cultures que l'on n'aurait été tenté d'aller chercher qu'au nouveau monde ou dans les colonies européennes, font au Bornou, et dans les contrées limitrophes, la richesse des habitants.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps d'un voyage que tous vous aurez bientôt lu sans doute. Il me suffit d'avoir signalé ici quelques-uns des faits nouveaux qu'il met en lumière.

Quittons maintenant l'Afrique centrale, et portons-nous plus à l'est. L'Afrique orientale s'est déjà, depuis plusieurs années, ouverte à la curiosité européenne. Mais elle est bien loin encore d'avoir été explorée dans toutes ses parties, et elle peut défrayer de faits nouveaux plus d'une relation. M. le capitaine de vaisseau Guillain vient d'achever l'important ouvrage dont je vous avais entretenus, l'an dernier. Le second volume de la deuxième partie renferme la Relation du voyage d'exploration du *Ducouëdic* à la côte orientale d'Afrique pendant les années 1846, 47 et 48. Le lecteur y remarquera surtout la description de Guèledi, les détails réunis sur Zanzibar, la description de Meurka, celle de Mombase, enfin l'appendice sur les idiomes de cette partie de l'Afrique. L'ouvrage de M. Guillain, poursuivi et achevé dans des conditions qui en eussent rendu l'exécution impossible à des volontés moins énergiques, fait honneur au courageux commandant du *Ducouëdic*.

Le gérant du consulat autrichien de Khartoun, M. Théodore de Heuglin, a profité de sa résidence dans la contrée du haut Nil pour explorer le Sennar oriental, le Taka et l'est de l'Abyssinie ; il a dressé de ces provinces, qu'il visita en 1852 et 1853, une carte qu'il a jointe à sa relation, qui vient de paraître à Gotha (*Reisenin nord-ost-Afrika*). Intéressant, mais malheureusement un peu court, le livre de M. de Heuglin renferme pour l'histoire naturelle des observations à noter.

Les documents statistiques et commerciaux que la France publie pourraient fournir, à eux seuls, la matière d'un rapport. La *Revue coloniale*, bien que consacrée en général à faire connaître l'état de toutes nos

colonies, a donné, cette année, la préférence, à l'Afrique. Elle nous renseigne sur la situation du commerce français dans les comptoirs de Grand-Bassam, d'Assinie et de Gabon. Des articles que M. Flize a consacrés au Bambouk, au Ndiambour et au Gadiaga seront lus par vous avec profit et intérêt. Une autre province du Sénégal, le Khasso, a fait le sujet d'un article également instructif.

La civilisation européenne continue à s'avancer dans la partie occidentale de l'Afrique. La France a pris possession du territoire de Dakar, en face de Gorée. Le Dr Baikie s'est rendu avec deux compagnons à Freetown, pour reprendre l'exploration du Niger. Il se propose de remonter la principale branche du fleuve jusqu'à Rabba, d'où il compte continuer son voyage par terre jusqu'à Sakkatou, après avoir tenté de pénétrer plus avant dans le pays d'Yoruba. M. Laird a envoyé, de son côté, sur le Niger, un vapeur destiné à établir des communications régulières entre les bouches du fleuve et Fernando-Po.

Les missionnaires anglais, qui préparent les voies aux Européens, tentent de répandre dans le Haoussa les lumières de l'Évangile, et d'étendre leurs travaux apostoliques du golfe de Guinée jusqu'au Soudan.

Les missionnaires catholiques, moins entreprenants sur le sol africain que ceux de la Grande-Bretagne, n'ont pas cependant tout à fait abandonné cette partie du monde à leurs rivaux. Il suffit d'ouvrir les *Annales de la propagation de la Foi*, pour s'en convaincre. Un religieux, le père Léon des Avanchers, dans une lettre adressée à ce recueil, a retracé l'état actuel des îles

Seychelles, que nos géographes ont un peu perdues de vue ; et, malgré les préventions de son auteur, elle servira à nous donner une idée exacte de la situation des Seychellois. Une autre île sur laquelle les Européens ont au contraire de plus en plus les yeux fixés, celle de Madère, si belle par sa nature, si douce par son climat, a fourni à M. Robert White la matière d'un livre intéressant.

De nouveaux voyages se préparent dans l'intérieur de l'Afrique. Le capitaine Burton a courageusement entrepris de remonter aux sources du Nil, et nous comptons avoir bientôt de ses nouvelles. Tout fait espérer que le Kordofan ne tardera pas à s'ouvrir à notre commerce et à notre curiosité. Le percement de l'isthme de Suez achèvera d'abaisser les obstacles qui nous ferment l'accès de l'Afrique orientale. L'ensemble du cours du Nil finira par être connu jusque dans ses moindres détails, et l'essai qu'a tenté M. G. A. de Kloeden dans son ouvrage sur le bassin du haut Nil, pourra être amené à une précision aujourd'hui impossible. Son ouvrage n'en restera pas moins un résumé consciencieux de ce que les relations des voyageurs nous ont appris sur cette partie de l'Afrique. Les documents anciens y sont rapprochés des informations nouvelles et discutés savamment.

L'Asie, plus connue que l'Afrique, ne nous fournit pas naturellement un aussi riche ensemble de publications dignes de vous être signalées. Quelques voyages le disputent cependant en importance à ceux que je viens de vous faire connaître. Je citerai, en premier lieu, celui de M. Kennet Loftus, publié d'abord par

extrait dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, et qui a fourni depuis la matière d'un ouvrage d'un haut intérêt : *les Voyages et recherches dans la Chaldée et la Susiane* (Londres, 1857). M. Loftus a dirigé avec autant de bonheur que d'intelligence des fouilles à Warka et à Sinkara. Warka, ville aujourd'hui désolée, située non loin du point de jonction de l'Euphrate et du Schatt-el-Hijeh, est, aux yeux de Sir H. Rawlinson, l'Erech de la Genèse, la ville de Nemrod. Les ruines de deux édifices importants marquent encore l'emplacement de l'antique cité : le *Buwariya*, sorte de tour haute de plus de 30 mètres, et construite en briques cuites ; et le *Wuswas*, sur le caractère originel duquel il est encore difficile d'émettre une opinion. Sinkara n'est située qu'à 15 milles anglais au S.-E. de Warka ; ses ruines s'étendent sur l'extrême frontière d'un désert qui sépare l'Euphrate du Schatt-el-Kahr. Le voyageur n'a pas trouvé là, comme à Warka, des monnaies, des vases, des objets de verre, des poteries vernissées de mille sortes ; mais, en revanche, il a découvert des bas-reliefs sur terre cuite d'un haut intérêt, et qui appartiennent peut-être au plus ancien art assyrien. Chose remarquable, et qui prouve la durée des usages dans ces contrées ! on retrouve sur ces bas-reliefs le même costume que portent maintenant les Arabes du désert. L'Assyrien n'a pas plus changé de caractère que le lion, dont il redoute encore le voisinage autant que dans ces âges primitifs.

M. Loftus a visité tout le pays arrosé par le Kuran, le *Pasitigris* des anciens, et notamment la ville d'Hawaz, bâtie sur cette rivière. Il nous donne sur Dizful, qu'il

appelle le Manchester de l'Assyrie, et qui s'élève sur la rive gauche de la rivière Diz, l'ancien *Copratès*, des renseignements tout à fait neufs. Dizful est habitée par 15 à 18,000 musulmans et quelques familles sabéennes. La présence de ces familles ajoute, pour l'ethnologie surtout, à l'intérêt de la ville, car nous reconnaissons en elles les derniers vestiges de la vieille race assyrienne, dont elles conservent, bien que défigurées, les traditions religieuses. Le savant ouvrage de M. Chwolsohn a récemment jeté sur ce point curieux de l'histoire un jour inattendu.

M. Loftus a aussi fouillé le territoire de l'ancienne Suse, cette capitale de la Perse, dont le livre d'Esther a rendu le nom si populaire. Sir H. Rawlinson a rédigé sur Moham-rah et le Chaab-Arabs un rapport qui achève d'éclairer l'hydrographie des contrées visitées par M. Loftus. Dans un autre rapport, le même officier a composé sur la géographie de la Perse méridionale un mémoire que la politique avait inspiré, mais dont la science recueillera seule les fruits.

Déjà un général anglais, dont le nom doit à la défense de Kars une glorieuse renommée, M. Williams, avait comme préludé à ces fouilles. M. Loftus a découvert les restes de deux palais, et pu rétablir, d'après les auteurs anciens, la véritable géographie de toute la Susiane.

La Palestine éveille en nous une curiosité qui n'est jamais satisfaite. Nous ne nous lassons pas, pour ainsi dire, d'interroger ses ruines et son sol, dans l'espoir de leur arracher les secrets d'un passé qui éveille à la fois la vénération et l'intérêt. Aussi, chaque année, avons-

nous à enregistrer quelques voyages nouveaux. Je ne vous parlerai pas de celui qu'entreprend en ce moment, avec une mission du gouvernement français, notre confrère, M. Victor Guérin, ancien membre de l'école d'Athènes, qui a inséré dans votre Bulletin une intéressante description des ruines d'Ascalon. Le voyage de M. Henri Poole, dont le journal a été communiqué à la Société de géographie de Londres, peut fournir un jour la matière d'une relation piquante. M. Poole a visité les lieux explorés déjà par notre savant confrère, M. de Saulcy. Il a longé la mer Morte et passé non loin du théâtre de la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe. Nous devons au voyage de M. J. L. Porter, dans le pays de Damas et dans le Liban, une carte qui l'emporte en exactitude sur toutes celles qui avaient été dressées auparavant pour le même pays. M. Porter a rectifié, pour le Ledjah surtout, les indications des voyageurs et notamment celles de Burkhardt. Sa relation, publiée en 1855, à Londres, en deux volumes, renferme sur ce district, qui occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne Trachonitide, les détails les plus intéressants. Il a, pendant un séjour de cinq années, visité Damas, Palmyre, le Liban, le Hauran; il s'est arrêté dans cet antique pays de Bakhan, immortalisé par le Psalmiste. Sa relation, écrite avec savoir, apporte à l'archéologie et à la géographie ancienne des renseignements inédits.

La publication du voyage en Turquie et en Perse de M. Hommaire de Hell se poursuit avec une louable persévérance. Ce n'est, hélas ! qu'un journal développé; la mort a empêché son auteur de le soumettre à une

dernière révision et de le compléter par les faits qu'il avait laissé à sa mémoire le soin de conserver. Mais tout incomplet qu'il est, cet ouvrage n'en garde pas moins un intérêt dont il est redevable aux observations du voyageur; la lecture en est indispensable à ceux qui veulent connaître à fond un pays dont l'importance politique ne peut que s'accroître. Si la Perse, en effet, n'a plus pour nous l'attrait d'une contrée à peine connue, telle qu'elle était au temps de Chardin, elle présente, par contre, tout l'intérêt qui s'attache au théâtre où l'on s'attend à voir entrer en lutte les plus grandes puissances et se jouer les plus importantes destinées. La Perse est une grande étape à moitié chemin de la Russie dans l'Inde, elle est sur la route qu'ont suivie, en des directions opposées, les peuples qui allèrent coloniser l'Europe et conquérir l'Hindoustan. Qui sait les conquérants qui la peuvent prendre encore? Ces redoutables problèmes de l'avenir donnent un intérêt tout particulier à la relation du voyage d'un de nos compatriotes, M. J. P. Ferrier, entré au service de la Perse, après avoir fait ses premières armes sous le drapeau tricolore. Nous ne connaissons sa relation que grâce à la version du capitaine Jesse, publiée en 1856 par les soins de M. H. D. Seymour. M. Ferrier a parcouru non-seulement la Perse, mais l'Afghanistan, le Turkestan et le Beloutchistan. Il a, le premier, fait connaître ce que des politiques rivales tenaient caché; il a jugé par ses propres yeux de l'état de ces populations asiatiques, dont plusieurs sont tombées dans une barbarie qui donne à réfléchir sur l'incertitude de la durée des civilisations. Nous lui devons, en parti-

culier, une connaissance plus exacte du Seistan, province qui ne figure sur nos atlas que d'une manière fort incomplète. D'après M. Ferrier, nous ne connaîtrions que bien inexactement la partie de l'Asie centrale voisine de la Perse ; toutes nos cartes seraient plus ou moins incorrectes ; des rivières, des lacs entiers seraient oubliés, et le cours des autres aurait été imparfaitement tracé. La configuration du lac de Zurrah, ou plus exactement *lac de Seistan*, est très inexactement représentée. Nous continuons à marquer des villes importantes, telles que Douchakh, Iloumdar, comme des villages, et à représenter comme des déserts des provinces fertiles et peuplées. C'est seulement depuis 1842 que, grâce aux Anglais, nous possédons sur ce pays quelques notions précises. L'accueil qu'a déjà fait le public au livre de M. Ferrier me dispense de le recommander ici.

Je ne vous dirai rien de l'Hindoustan, ni du Thibet; j'attends que la relation des frères Schlagintweit, qui viennent d'opérer leur retour en Europe, ait été publiée. Déjà le *Journal de géographie de Berlin* a fait paraître les derniers rapports de ces savants voyageurs. M. B. H. Hodgson, auquel l'ethnologie a de si grandes obligations, vient de donner, sur la position de diverses montagnes de l'Himalaya, et notamment sur celle du mont Everest, situé par 27° 59′ 16″ de lat. N. et à 29 002 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, des indications qui permettront de dresser une carte exacte du Népaul. La science attend de ces savants voyageurs un digne pendant du voyage de Jacquemont. M. Harry Parkes, consul anglais à Amoy, a communiqué à la Société de Londres des notes touchant la

géographie de l'empire de Siam, qui, malgré leur brièveté, suppléeront cependant, en bien des points, au silence de nos géographes sur les villes et les divisions territoriales du N. de ce royaume. La carte qu'il a donnée du cours septentrional du Meïnam, la grande artère de communication du Siam, est chargée de noms qui nous étaient auparavant inconnus. Ce royaume se compose de quatre parties distinctes: 1° au centre, le Siam proprement dit, divisé en 41 provinces; 2° les États malayens tributaires, au S.; 3° le terrain conquis du Camboge et du Korat, à l'E.; 4° enfin les États tributaires de Laos, au N. et au N.-E. Les Chans, nom sous lequel les Barmans désignent les habitants du Laos, se donnent eux-mêmes celui de Taï, ou mieux Taï-Yaï, c'est-à-dire *les anciens Taï*, par opposition aux Taï-Noï, c'est-à-dire *les jeunes Taï*, appellation qu'ils appliquent aux Siamois. Cette population du Laos présente un grand intérêt ethnologique. Elle paraît étroitement alliée d'origine à celle du Siam, et parle des idiomes de la même famille; quoique ayant emprunté son alphabet aux Barmans, dont la langue appartient à un autre groupe linguistique. La simplicité et l'honnêteté des mœurs des Laos s'allient cependant à des habitudes toutes sauvages. Une de leurs tribus, *les Laos au ventre noir*, se couvre le corps d'un épais tatouage, et s'inonde la peau de toutes les figures de monstres imaginables. Le Korat est encore imparfaitement connu. Situé à l'E. du Siam, il en est aujourd'hui un des plus redoutables boulevards; sa capitale est environnée d'une épaisse jongle dont l'accès difficile ajoute à la puissance de ses fortifications. On trouvera encore plus

de détails sur Siam dans l'ouvrage de M. John Bowring (*The Kingdom and people of Siam*, London, 1857), où sont exposés les travaux de la mission protestante en 1855.

Les notes de M. le capitaine Michel Quin sur l'archipel Bonin serviront à fixer la position des différentes îles qui le composent. M. A. G. Findlay a communiqué, en 1856, à l'Association britannique pour l'avancement des sciences, de curieux détails sur ces mêmes îles, dont il conteste avec raison la découverte aux Américains. Ceux-ci les ont récemment visitées dans leur voyage au Japon, sous la conduite du commodore C. Perry. M. Wilhelm Heine vient de faire paraître en Allemagne l'intéressante relation du voyage du commodore américain; il a trouvé les Japonais moins inexorables envers la curiosité des peuples chrétiens. Les îles Lieou-Kieou, voisines du Japon, sont devenues le théâtre des efforts des missionnaires catholiques, qui nous ont donné à leur sujet, dans les *Annales de la propagation de la Foi*, quelques détails curieux. Ce recueil n'a pas autrement offert en 1857 d'intérêt géographique. Le récit des souffrances et des misères de nos missionnaires a malheureusement pris la place des relations de voyages que nous aimions à y rencontrer.

Le Mémoire de sir John Francis Davis sur les environs de Canton et sur la côte orientale de la Chine, publié par la Société de géographie de Londres, est un travail précis et consciencieux; il devra désormais être consulté par les géographes qui s'occuperont de décrire cette partie de l'Asie.

Il me reste peu de choses à ajouter sur l'Océanie, à ce que j'ai déjà dit en traitant des cartes de l'océan Pacifique. M. Schirren a publié à Riga un recueil de traditions sur les migrations des habitants de la Nouvelle-Zélande, ou plutôt des vues ethnologiques suggérées par les traditions religieuses de ces indigènes. Quoique l'auteur ne soit point arrivé à des résultats bien concluants, on ne peut cependant qu'applaudir à l'emploi de la méthode qu'il a essayée.

L'Amérique n'a pas donné lieu, depuis l'an dernier, dans ses parties tropicales ou tempérées, à des voyages qui puissent fournir à la géographie des données absolument neuves; mais un grand nombre de relations et de mémoires estimables sont venus grossir la masse déjà si considérable des informations que l'on possède en Europe à ce sujet. Une relation cependant fait exception, et nous apporte sur la partie la plus australe du nouveau monde des renseignements réellement inédits, et dont la navigation fera surtout son profit. Je veux parler de l'ouvrage du commandant du yacht *Allen Gardiner*, M. W. Parker Snow. Ce marin a profité d'une croisière de deux années dans les eaux des Malouines et de la Terre de Feu, sur la côte de Patagonie et à l'embouchure de la Plata, pour recueillir sur ces contrées une foule de données précieuses. Son livre renferme des détails intéressants sur les infortunés Pécherais, sur la colonie pénale des Malouines. De bonnes cartes ajoutent encore à son prix. En vous signalant plus particulièrement ce voyage, je n'entends pas dire que ceux que je vais passer en revue ne renferment que des redites; plusieurs ont une très réelle

valeur, mais ils n'apportent pas à la connaissance des lieux des documents qu'on puisse regarder comme tout à fait inédits.

Don Valentin Ledesma a donné, dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, un tableau géographique du Pérou, qui, malgré sa regrettable concision, reste sur ce pays encore le document statistique le plus exact que nous possédions. M. J.-M. Guttierez a publié un aperçu des travaux géodésiques qui se poursuivent en ce moment dans la province de Buenos-Ayres. Le recueil où ce travail a été imprimé s'est enrichi d'un article de M. K. Andree, de Dresde, sur la province argentine d'Entre-Rios. Notre Bulletin a fait paraître un rapport étendu, écrit avec autant de critique que de savoir, sur l'histoire du Brésil, à propos d'un curieux ouvrage de M. de Varhnagen, et dû à notre confrère M. d'Avezac. En examinant ce livre dont s'est enrichie notre bibliothèque, votre vice-président a traité plusieurs questions qui intéressent à un haut degré la géographie, et indiqué dans une carte jointe à son travail les limites successives de ce vaste empire. Rarement notre journal avait eu l'occasion de s'enrichir d'un rapport aussi complet, aussi approfondi. Quoique inspiré par une intention plus économique que géographique, le livre de notre confrère M. S. Dutot, intitulé *France et Brésil*, renferme sur l'empire fondé par les Portugais dans le nouveau monde des renseignements statistiques, topographiques et ethnologiques, indispensables à ceux qui s'occupent de sa géographie. L'auteur, qui possède une parfaite connaissance du Brésil, et s'applique à la solution des grands problèmes

de la colonisation, met en circulation des idées judicieuses et prévoyantes que ne sauraient trop méditer les Français. Il appelle au secours du Brésil notre activité et nos lumières, et nous fait entrevoir une voie féconde ouverte à notre commerce et à notre industrie.

M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, dont vous avez entendu, l'an dernier, avec tant d'intérêt, l'*Aperçu d'un voyage dans les États de San-Salvador et de Guatémala*, vient de faire paraître le second volume de l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb*. C'est sur les lieux qu'il en a été recueillir les matériaux. Ce travail, rempli de faits curieux et de documents puisés dans les monuments et les traditions des indigènes, sera certainement accueilli avec intérêt. Sans doute, les vues de l'auteur n'ont pas toujours le même caractère de critique et de réserve; le savant missionnaire se laisse quelquefois entraîner à prêter une confiance trop absolue aux documents qu'il a sous les yeux. Mais on ne peut nier qu'il ne soit en possession de faits d'une incontestable valeur, à l'interprétation desquels il a été préparé par une étude consciencieuse et patiente. Au même ordre d'études se rattachent les curieuses observations de M. Brantz Mayer sur les monuments Zapotèques et les antiquités du Mexique, que vous devez à la libéralité de l'Institut Smithsonien. Les dessins de M. Sawkin qui accompagnent ce mémoire y ajoutent un intérêt particulier. M. Mayer signale judicieusement, dans son travail, le caractère mythique, et par conséquent incertain, des plus anciennes traditions mexicaines.

La fièvre de l'or s'est ralentie en Californie, et les progrès qu'y fait la colonisation semblent occuper moins que par le passé l'attention de l'Europe. Cependant l'observateur trouve encore là un champ à peine exploité, et les aventures donnent à la vie du mineur et du colon tout le piquant et l'imprévu du roman. La lecture de l'ouvrage de M. J.-D. Borthwick, intitulé *Trois ans en Californie* (1), nous donne un tableau saisissant des mœurs californiennes, et de l'existence que l'on mène aux mines. On y trouve le portrait de chaque catégorie de mineurs ; l'auteur décrit l'ethnologie de ce qu'on pourrait appeler la Babel du nouveau monde. Je ne saurais passer sous silence ce que M. Borthwick dit en particulier des mineurs français établis en majorité sur le *Creek*. « Des hommes de différentes nations qui se sont transportés aux mines, écrit-il, les Français sont certainement ceux qui ont su se faire le chez eux (*home*) le plus confortable, et qui disposent leurs huttes avec le plus de méthode et de goût, bien qu'ils ne se donnent pas plus de peine que les autres, pour ce qui touche à leurs arrangements domestiques. Jamais on ne rencontre de Français isolés. Dès qu'on les trouve, c'est en grand nombre : et en effet le Français est trop sociable (*too gregarious*) pour qu'il en soit autrement. Il ne voyage guère, et quand il le fait, c'est en troupe. Tandis que les Américains font des centaines de milles dans le but seul de découvrir un endroit riche en métal, le Français n'a d'autre vue que de se trouver près d'un grand nombre de ses compatriotes. On n'ob-

(1) *Three years in California.* In-8, London, 1857.

serve pas chez lui cet esprit d'indépendance et de confiance individuelle qui entraîne l'Américain et l'Anglais à dédaigner les avis de la prudence, la société de ses semblables, pour tenter les plus audacieuses entreprises, dès qu'il croit qu'elles ont chance de réussite. »

Je me suis étendu un peu trop, pensera-t-on, sur ce portrait des mineurs français, tracé par un observateur fin et impartial ; mais j'ai cédé au désir de vous apprendre quelle impression nos colons ont produite au nouveau monde. Toute l'histoire de nos colonies est là. La géographie trouve, dans ces paroles, comme le mot qui lui explique comment la race anglo-saxonne prend de plus en plus possession d'une partie du globe où les Français avaient cependant tant de droits à attacher leur nom. La cause des révolutions géographiques n'est pas seulement dans les événements politiques et dans les conquêtes de la science, elle est encore dans le génie des races qui viennent se fixer au cœur des pays ouverts à l'activité européenne.

Je voudrais pouvoir vous faire connaître les agrandissements de l'Union américaine, et tracer en quelques mots les nouvelles conquêtes des États du *Far-West*. Les tribus indiennes, bloquées, pour ainsi dire, entre les montagnes Rocheuses, le Missouri et le Red river, opposent aux colons américains une résistance désespérée. Les peuplades qui, dans le principe, vivaient le plus éloignées les unes des autres, se rapprochent par degrés, ou passent sur le territoire du N.-O. et de la baie d'Hudson. Quelques années suffisent pour transformer complétement ces régions désertes, et une carte des

États-Unis est à peine terminée, qu'il faut déjà en remanier les détails, parce qu'en quelques mois ont été opérées des constructions de villes et des changements complets de circonscriptions et de limites. Aussi la délimitation des frontières des États-Unis est-elle toujours une opération difficile qui offre tous les périls et tout l'intérêt d'un voyage de découvertes. Nous en avons la preuve en lisant l'intéressant rapport que le major américain William H. Emory a fait sur la fixation des limites des États-Unis et du Mexique. C'est un travail considérable qui ne forme pas moins d'un volume in-4°; on y trouve incidemment traitées une foule de questions de géographie, de physique, d'ethnologie et de géologie. De nombreuses cartes accompagnent ce remarquable ouvrage.

Je ne dois pas mentionner cette publication sans dire quelques mots du livre intitulé « *Memorandum de los negocios pendientes entre Mexico y Espana*, » qui se rattache, par un autre point, à l'histoire du Mexique, et qui a été imprimé, cette année, en France. Le Mexique est environné de tous côtés de difficultés politiques qui nuisent singulièrement à ses progrès matériels, et l'expose à tomber un jour sous la dépendance des Anglo-Américains. Déjà le Nouveau-Mexique est devenu un territoire de l'Union. Il semble être dans les destinées du nouveau monde de subir partout l'ascendant d'une race infatigable, qui triomphe par la persévérance, l'audace et le travail, des difficultés contre lesquelles vient se briser le caractère impétueux, mais inconstant, des races latines.

Telle est la réflexion que l'on fait, en lisant deux des

derniers ouvrages dont cette partie de l'Amérique a fait l'objet : *Minnesota et le Far-West*, et *la Vie dans le Far-West ;* le premier dû à un voyageur distingué, chargé longtemps de la direction des affaires indiennes du Canada, et qui s'est jadis fait connaître par un voyage au Népaul, M. Laurence Oliphant ; le second, sorti de la plume d'un intrépide voyageur, M. G.-F. Buxton, est arrivé en peu de temps à sa seconde édition. Puisque j'ai prononcé le nom de M. Laurence Oliphant, quoique ce ne soit pas ici le lieu, je rappellerai cependant, la géographie y étant intéressée, le succès qu'a obtenu son voyage au Volga et dans le pays des Cosaques du Don. Cette relation, qui fait partie d'un exposé de la campagne de Crimée de 1852 (1), est certainement l'une des meilleures que l'on ait données ; elle est profondément empreinte de l'esprit d'observation propre à nos voisins d'outre-Manche.

J'ai parlé, dans mes rapports précédents, des nombreuses publications que dirigent le gouvernement des États-Unis et les sociétés savantes de ce pays, entre lesquelles je citerai surtout l'Institut Smithsonien. Je ne compléterai pas, cette année, une énumération que je laisse à mes successeurs le soin de terminer. J'ai hâte de remonter plus au N., et de vous entretenir encore, comme je le fis, l'an dernier, des contrées arctiques.

La dernière terre habitée au nord est le Groënland qui, bien connu depuis des siècles, n'avait, avant M. H. Rink, jamais été complétement décrite. L'auteur

(1) *Russian Shores of the Black sea in the autumn of* 1852. In-8, Londres, 4e édit.

danois n'a rien négligé pour que son livre, récemment publié (1), embrassât la géographie et la statistique complète de cette contrée désolée où l'homme s'efforce de disputer aux glaces quelques lambeaux de terre habitable.

Dans le premier volume se trouvent une notice sur la population groënlandaise et la description des districts de Godhavn, d'Egedesminde, Christianshaab, Ritenbenk, Omenak et Upernivik. Le second volume renferme un aperçu historique de la découverte et de la colonisation du Groënland, des notices sur sa géographie physique et son climat, sur ses productions et ses habitants. Des appendices, joints aux deux volumes, sont consacrés à l'énumération, à la description des minéraux, de la flore et de la faune du pays. Ce qui donne à l'ouvrage de M. Rink une valeur particulière, ce sont les cartes détaillées dont il est accompagné et où se trouvent figurés, dans toutes leurs parties, des cantons que l'on n'indique que fort inexactement dans nos atlas. L'une de ces cartes nous a été offerte par M. Rink lui-même. Les personnes qui ne comprennent pas la langue danoise pourront du moins profiter de ces données topographiques. L'index général des noms de lieux, dont on a fait suivre l'ouvrage, devra être consulté par les futurs auteurs de dictionnaires géographiques, car il fournit une foule de noms qui ne se trouvent encore dans aucun de ces recueils. Les planches laissent sans doute à désirer pour l'exécution, mais a-t-on le droit d'exiger un

(1) *Grönland geographisk og statistisk beskrevet.* Kiöbenhavn, 1857.

grand fini de dessin dans une région où les doigts sont constamment engourdis par le froid ? Je ne puis m'arrêter davantage sur une publication qui peut-être sera bientôt analysée plus au long dans notre recueil et qui a tant de droits à nos encouragements. J'ai voulu seulement attirer sur elle votre attention.

Je passe maintenant à des contrées plus septentrionales encore que le Groënland.

La découverte du passage N.-O. est un fait trop important dans l'histoire de la géographie, pour que nous ne désirions pas connaître toutes les circonstances qui l'ont accompagnée. Le chirurgien de l'*Investigateur*, M. Alexandre Armstrong, a fait paraître, cette année, une relation qu'on ne lira pas sans un vif sentiment de curiosité. Sans doute, dans les expéditions de cette sorte, les aventures et les périls occupent une plus grande place que la science pure. Pour faire diversion à la monotonie des glaciers et des banquises, le narrateur est obligé d'intéresser aux moindres actions de ceux qui en affrontent les dangers. Le livre de M. Armstrong n'a pu échapper à cette nécessité. Les routes suivies par l'*Investigateur* et l'*Entreprise*, depuis le détroit de Beering jusqu'au point où fut rencontré le lieutenant Pim, ne pouvaient offrir aux yeux qu'un bien médiocre intérêt. Quelques Eskimaux établis non loin de l'embouchure du Mackensie, au N.-O. de la Terre du Prince-Albert, sont à peu près les seuls êtres humains que les marins anglais pussent rencontrer. Le fait capital, et comme le dénoûment du livre, c'est l'arrivée du lieutenant Pim, un des officiers du *Résolu*; c'est le retour de l'équipage de l'*Investigateur* sur le

navire *l'Étoile polaire*, qui prenait en même temps à son bord les équipages de l'*Intrépide*, du *Résolu*, de l'*Assistance* et du *Pionnier*. Tous ces navires, qui avaient noblement lutté contre les glaces, restaient au champ d'honneur, abandonnés par ceux qu'ils avaient si longtemps portés dans leurs flancs ; ils restaient comme un témoignage de l'intrépidité inspirée par l'exemple de John Franklin. Les hommes du capitaine Mac-Clure avaient été pendant cinq ans absents de leur patrie. On peut juger quelles fatigues et quelles privations ils avaient endurées. Mais on ne se les représente véritablement qu'après avoir lu la relation de M. Armstrong. La carte dont son ouvrage est accompagné, et qui donne la route et les relâches des deux navires, offre, à elle seule, un résumé des découvertes arctiques. Chaque lieu d'hivernement y est soigneusement marqué avec sa date. Et, dans ce dédale de terres glacées, l'œil suit avec intérêt la ligne colorée qui peut-être mettra un jour en communication directe l'Europe et la Sibérie.

Nous devons à M. George Mac-Dougall le pendant de la relation du Dr Armstrong. Maître du navire le *Résolu*, commandé par le capitaine Kellet, et qui avait à son bord un officier français, M. Émile de Bray, digne émule de Bellot, M. Mac-Dougall a eu, lui aussi, sa part de souffrances et de tribulations ; il vient, sous la forme d'un journal, de rédiger une odyssée qui, pour l'intérêt, ne le cède en rien au livre du Dr Armstrong.

Peut-être tous ces voyageurs dans les mers du Nord, à la recherche de John Franklin, inspireront-ils un jour aux Eskimaux, devenus plus civilisés, quelques poëmes où les noms du grand navigateur anglais et de

ceux qui allèrent à sa recherche s'offriront entourés de la même auréole merveilleuse que les héros des épopées homériques. A ce nom se rattachera aussi un autre bien plus illustre. La renommée l'avait, depuis longtemps, porté jusqu'aux confins de l'univers ; mais la gloire qui s'y attache n'était pour les habitants des contrées glacées qu'une tradition lointaine et étrangère. Un prince, dont l'active et intelligente curiosité conçoit tous les jours de nouveaux sujets d'exploration, a voulu montrer dans la Scandinavie, aux Feroë et au Groënland, un pavillon qui n'y apparaît que rarement. Le vapeur *la Reine-Hortense* a transporté dans les régions arctiques le prince Napoléon et une commission scientifique dont il s'était fait accompagner. La présence d'un Bonaparte a excité un vif enthousiasme, et fait presque une révolution chez ces misérables pêcheurs du Groënland, ces pauvres habitants de l'Islande, dont le prince a voulu étudier les mœurs, recueillir les sagas et les antiquités. Plusieurs d'entre vous ont sans doute visité la curieuse collection rapportée par le neveu de Napoléon Ier. Son voyage vient de faire l'objet d'une relation intéressante rédigée par M. Charles-Edmond Choiecki, et dont s'est enrichie récemment votre bibliothèque. Les planches qui l'accompagnent donnent à ce livre une valeur artistique, et promènent, pour ainsi dire, une seconde fois sous nos yeux la curieuse collection exposée au Palais-Royal.

Qu'on ne croie pas que la nouvelle ère d'exploration qui a eu pour point de départ la disparition de l'*Erebus* et du *Terror* soit enfin close. Vous avez entendu notre zélé confrère, M. de la Roquette, annoncer encore, dans

une de nos dernières séances, une nouvelle expédition.

Si je suis revenu sur des explorations dont le résultat vous était déjà connu, l'an dernier, Messieurs, c'est que l'intérêt qui s'attache à ces contrées, si maltraitées par la nature, ne s'est pas affaibli. L'histoire des voyageurs qui ont tant souffert, en cherchant à porter secours à John Franklin ou à ceux de ses compagnons qui auraient échappé à la mort, est une source, en quelque sorte inépuisable, d'émotions pleines d'enseignements et de nouveautés. Les malheurs des hommes héroïques qui se sont dévoués à cette dangereuse entreprise ne peuvent trouver indifférents les amis de la science. Vous serez donc heureux d'apprendre, Messieurs, quel accueil a fait le public aux deux relations de l'infortuné Dr Kane. La première, dont je vous avais déjà parlé, vient d'arriver à sa seconde édition. On y trouve réuni, pour l'esprit et les yeux, tout ce qui peut intéresser dans les régions arctiques ; la physique et la météorologie y puiseront des observations intéressantes que l'on aurait aimé à rencontrer en aussi grande abondance dans les autres relations (1).

Je n'ai pas à vous signaler de grands voyages de circumnavigation. Celui de la frégate impériale autrichienne *Navara*, entrepris surtout pour le progrès des sciences naturelles, promet à la botanique d'importants matériaux. Ses instructions ont été rédigées avec un soin tout particulier. Je ne puis prononcer le mot de

(1) *The United States Grinnel expedition in search of sir John Franklin. A personal narrative* by Elisha Kent Kane. In-8°, Philadelphie, London, 1857.

circumnavigation sans vous parler des voyages d'une femme extraordinaire, que vous avez tenu à honneur d'inscrire parmi vos membres. Madame Ida Pfeiffer, qui a accompli seule, et avec les plus faibles ressources, deux fois le tour du monde, est partie pour une nouvelle exploration. Nous apprenons qu'elle a récemment quitté Madagascar. Bien que les conditions dans lesquelles voyage, je suis presque tenté de dire se promène cette femme étonnante, ne lui permettent pas de rendre à la science tous les services dont elle serait capable, nous n'en devons pas moins une reconnaissance réelle, une vive admiration à son intrépidité. La relation de ce qu'on pourrait appeler ses mémoires a au moins le mérite de populariser le goût des voyages et de la géographie, et de faire naître chez quelques-uns la pensée d'explorer des contrées inconnues. Son ouvrage, récemment traduit en français, a été accueilli par vous avec tout l'intérêt dont il est digne.

La physique de l'Océan, complément indispensable de l'hydrographie, continue à trouver dans le lieutenant F. Maury un de ses plus ingénieux interprètes. Ses *Sailing-directions*, ou documents nautiques, analysés par la *Revue coloniale*, ont acquis dans la science une légitime autorité. D'autres poursuivent avec une ardeur presque égale des travaux analogues. Notre confrère, M. le capitaine de Kerhallet, vous a offert des *Considérations générales sur l'océan Pacifique* qui renferment des détails importants sur les moyens d'échapper aux ouragans. Plusieurs des cartes dont nous a enrichis le Dépôt de la marine appartiennent encore plus à la physique des mers qu'à l'hydrographie proprement

dite. Telles sont celles des vents et des courants généraux de l'océan Pacifique, de l'Atlantique et de la mer des Antilles. M. le capitaine danois Irminger a communiqué, dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, un rapport intéressant sur le courant qui environne le Groënland. M. le capitaine Alfred Parish a, dans ses recherches sur les cyclones ou vents rotatoires doués d'une force de propulsion, traité un point important pour les navigateurs. Et cette question de la physique des mers me conduit naturellement à parler d'un autre problème météorologique, celui de la sécheresse et de l'aridité de certaines contrées, vastes mers de sable dont la constitution climatologique a quelque analogie avec celle de l'Océan. M. Thomas Hopkins s'est occupé avec succès de ce point difficile dans une séance de la Société de géographie de Londres, à laquelle nous sommes redevables d'un extrait de son travail. Ce sont là autant de questions qui appartiennent à la géographie physique, dont le goût se répand chaque jour davantage; on peut au moins l'inférer du grand nombre d'ouvrages consacrés en tout ou en partie à l'exposé de cette science, publiés depuis quelques années. Notre bibliothèque s'est enrichie de celui dont M. Ferdinand de Luca a fait paraître à Naples, en 1857, la 16ᵉ édition. Un tel succès prouve combien la géographie est étudiée dans les écoles de l'Italie. Les ouvrages élémentaires de notre confrère M. Cortambert, si zélé pour tout ce qui tient à l'enseignement de cette science, ne sauraient être oubliés ici. De même que ceux de M. de Luca, ils sont destinés à faire marcher de front l'étude de la

géographie physique et celle de la géographie politique.

L'Europe est aujourd'hui trop explorée pour que sa géographie proprement dite puisse faire l'objet d'investigations réellement nouvelles. C'est à la géographie physique, à la géologie, de compléter ce que nous savons des différentes régions de cette partie du monde, de mesurer l'altitude des montagnes que l'on n'a pu encore évaluer, de fixer la position et la marche des glaciers, d'étudier le régime des eaux, de suivre les phénomènes volcaniques. Il y a encore bien des travaux de ce genre à faire même près de nous. Nous en trouvons la preuve dans la troisième partie du *Voyage en Sardaigne*, que vient de faire paraître M. le comte Albert de la Marmora. Les deux volumes dont elle se compose sont consacrés tout entiers à la description géologique de l'île. Cette troisième partie ne le cède en rien pour l'intérêt à celui des autres volumes. L'excellente dissertation que M. le major Sonklar a donnée, dans les *Mémoires de la Société impériale de géographie de Vienne*, sur les glaciers du Hoelzthal, près des sources de l'Inn, et dont il a dressé la carte, nous est la preuve de tout ce qu'on peut encore faire d'utile et d'intéressant dans ce genre. Les travaux de cette compagnie, qui a déjà pris un rang éminent parmi les associations scientifiques de l'Allemagne, semblent destinées à cimenter de plus en plus l'alliance de la géographie et de la physique du globe. Si l'étude matérielle des lieux, si les relations de voyages en Europe ont perdu un peu de leur intérêt, les questions d'ethnologie et de géographie ancienne prennent naturellement leur place.

Je n'aurai donc à vous signaler que des travaux de ce genre. Et d'abord, les deux publications de M. Ch. Guys sur la Macédoine, et sur les Philistins, que des rapports spéciaux vous ont fait connaître dans notre Bulletin ; les excellentes recherches de M. Deloche sur les *Lemovices de l'Armorique mentionnés par César*, dignes de figurer à côté de nos meilleurs mémoires d'antiquités nationales ; celui de M. Vincent sur la fondation d'Hesdinfert ou le nouvel Hesdin, touche au point intéressant de la topographie d'une ville de France dont le rôle a été important dans nos guerres du XVIe siècle ; le travail de M. Périer, consigné dans notre Bulletin, et où il a repris cette question toujours débattue des Galls et des Kimris, qui apparaît comme un vieux titre de propriété dont l'écriture est confuse et effacée. Le même sujet a été traité cette année par un professeur de l'université de Leipsick, M. le Dr H.-B. Chr. Brandes, dans un savant ouvrage rédigé avec autant de critique que de méthode : *Les rapports ethnographiques des Celtes et des Germains, déterminés d'après les opinions des anciens et les éléments linguistiques.* L'auteur y a mis heureusement en œuvre les résultats de plusieurs travaux publiés dans notre pays.

L'ethnologie pure trouve, dans plusieurs ouvrages publiés cette année, une source abondante de renseignements. Le catalogue de la collection de crânes de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, rédigé d'après la classification de Morton, par M. J. Aitken Meigs, et accompagné de planches sur bois, mettra à la disposition de tous les amis de la science

des documents indispensables pour l'histoire naturelle des races humaines. On aurait toutefois pu souhaiter, sur chaque article, quelques détails historiques qui eussent enlevé à cet inventaire un peu de sa sécheresse et de son uniformité. Un autre catalogue, celui des objets d'industrie et d'art primitifs que possède le Muséum de l'Académie royale d'Irlande a été rédigé par M. W. R. Wilde, avec plus de développements. Les notices jointes aux planches en font un véritable traité élémentaire d'archéologie. Les détails qu'il renferme contribueront beaucoup à éclairer l'ethnologie des races qui ont peuplé la Grande-Bretagne. La dissertation de M. Louis Wihl sur les Pélasges, publiée dans la *Revue philosophique*, n'est qu'un extrait d'un travail plus étendu qui présente des aperçus profonds et ingénieux. Le rapport de l'Association britannique pour l'avancement des sciences a, comme toujours, consacré dans son dernier volume plusieurs pages à l'ethnologie et à la géographie. Je signalerai les communications de M. J. Barnard Davis sur la forme des crânes des Anglo-Saxons, de M. Fred. D. Hartland sur le Vésuve; des recherches sur le Bosphore Cimmérien et le site de l'antique Panticapée, par M. le Dr Macpherson. Il est à regretter que les auteurs du rapport n'aient inséré que le titre de plusieurs des communications ethnologiques ou géographiques qui ont été faites au congrès de Cheltenham.

Je ne pourrais noter ici toutes les publications intéressant la géographie ancienne et l'ethnologie, qui nous sont parvenues dans les derniers temps. Je me bornerai à citer encore quelques-unes de celles dont j'ai

été le plus frappé, par exemple, la *Bibliotheca arabo sicula*, dans laquelle se trouvent réunis tous les textes arabes qui se rapportent à la géographie et à l'histoire de la Sicile. Cette publication, dont les débuts remontent déjà à plus de deux années, honore la Société orientale allemande, qui en a fait les frais. Elle inspirera aux géographes orientalistes une juste confiance par le nom de son auteur, M. Michel Amari, chez lequel un profond savoir vient en aide à un noble patriotisme pour écrire l'histoire d'un pays dont il est un des hommes les plus instruits et les plus respectables.

L'histoire du commerce maritime est presque une branche de la géographie; car c'est aux navigations hauturières des marchands vénitiens, génois, portugais, normands, espagnols, hollandais, bretons, que nous sommes redevables de la plupart des grandes découvertes qui, du XVe au XVIIe siècle, ont sextuplé le champ de nos explorations. Ce commerce a trouvé, pour la ville de Rouen, un historien consciencieux, patient, dans M. Ernest de Fréville, enlevé prématurément à l'étude qu'il cultivait avec une passion désintéressée. Son livre, fruit de savantes et longues investigations, a paru récemment en deux parties, l'une consacrée à l'histoire et l'autre aux preuves. Grâce aux soins pieux de Mme de Fréville, qui a tenu à mettre au jour l'œuvre de prédilection de son mari, nous pouvons suivre le développement graduelle de la cité normande, d'où partit le pilote Camart, qui se rendit avec le capitaine Jean Denis, de Honfleur à Terre-Neuve, deux ans seulement après Jean et Sébastien Cabot. L'ouvrage de M. de Fréville

est, par plusieurs de ses chapitres, tout à fait du domaine de notre Société.

La question d'*Alise* semblait épuisée, quand tout à coup les défenseurs d'Alaise se sont ravisés, et ont transporté le lieu du combat hors du canton où l'avantage menaçait de leur échapper. Notre confrère, M. Ernest Desjardins, a, dans une lettre adressée à M. E. Renan, produit de nouveaux arguments en faveur de la thèse franc-comtoise. Un officier, M. de Coynart, est venu au secours d'Alise, dans un dernier article qu'a fait paraître le *Spectateur militaire;* il a ainsi complété les deux premiers mémoires qu'il avait publiés. Ces luttes pacifiques entretiennent le goût de la géographie ancienne, qui fait contracter à l'esprit des habitudes de discussion et de recherches dont il profite pour l'examen des questions contemporaines. La géographie ancienne est à la géographie moderne ce que les langues classiques sont aux langues vivantes. L'étude des unes gagne à avoir été préparée par celle des autres. La règle s'est en quelque sorte imposée avant la routine, et l'esprit s'est exercé avant les yeux. Qu'on ne croie pas qu'un véritable géographe puisse se former sans avoir médité sur les auteurs anciens, et cherché à restituer la carte de quelque antique pays, à l'aide de documents rapprochés par l'étude et contrôlés par la critique. Aussi avons-nous vu avec satisfaction commencer en Angleterre la publication d'un grand *Dictionnaire de géographie ancienne*, qui promet de mettre à la portée de tous les dernières conquêtes de l'érudition, celui de William Smith, dont les ouvrages classiques jouissent en Angleterre d'une juste estime. C'est la

géographie des temps anciens qui rattache la science de la terre à celle de l'homme ; c'est par elle que nous passons de la connaissance des localités à celle des faits historiques. Peut-être les personnes qui prennent intérêt à la géographie n'ont-elles pas toutes assez réfléchi à l'alliance nécessaire des deux branches qui la composent. On ne peut bien connaître un pays, en apprécier les ressources, en juger les moyens de défense, en comprendre les divisions naturelles, en saisir le mode et la distribution de population, qu'après avoir étudié ce qu'il a été aux diverses époques de son existence. C'est ainsi que Napoléon I[er], quand il préparait, entre deux batailles, les opérations par lesquelles il tentait de sauver notre pays d'une invasion désastreuse, méditait les *Commentaires* de César.

Le rôle de la Société de géographie de Paris est de maintenir cette heureuse alliance des découvertes modernes et des recherches du passé. A d'autres peuples plus entreprenants est surtout réservée la gloire de pénétrer dans les contrées du globe où l'Européen n'a point encore pu atteindre. A la France il convient de féconder les résultats de ces explorations, par une critique intelligente et sévère qui confronte les témoignages de toutes les époques, et ne laisse échapper aucun renseignement, tout antique que soit sa date. Aussi notre compagnie ne repousse-t-elle aucune branche d'étude, quelque petit, quelque indirect que paraisse d'ailleurs le contingent que cette branche apporte à nos travaux. Notre bibliothèque ne tient pas seulement à s'enrichir d'ouvrages spéciaux sur la géographie et les voyages ; elle accueille avec satisfaction

tous les ouvrages historiques, physiologiques et philosophiques, sachant que l'ethnologie, à défaut de la géographie, en tirera toujours parti. Voilà pourquoi elle a été heureuse de recevoir l'*Histoire générale du Brésil*, de M. de Varnhagen, publiée, cette année, en portugais dans la capitale même de l'empire. J'ai déjà rappelé le titre de cet ouvrage à propos du mémoire de M. d'Avezac. Je n'aurai plus qu'à faire une remarque à son sujet. Ce travail historique est le plus important, le plus consciencieux et le plus magnifiquement exécuté qu'ait peut-être encore vu paraître Rio-de-Janeiro.

Malgré son titre insolite de *Cinésiologie*, l'ouvrage de M. N. Dally, en apparence consacré à la science du mouvement, traite toutes les grandes questions de l'humanité primitive, et par conséquent de l'ethnologie. L'auteur s'y est livré à des recherches consciencieuses, où se trouvent mêlées des opinions hasardées. Il ne m'appartient pas de juger en quelques mots le livre d'un de nos confrères qui vous a exposé lui-même avec clarté ses idées, et dont le savoir ne saurait être mis en doute.

La géographie a eu encore cette année ses pertes à déplorer, et notre Société, en particulier, s'est vu enlever plusieurs de ses membres les plus estimés. Un général qui avait appris dans le rude métier de la guerre à manier les intérêts de la politique, qui représenta, dans des temps difficiles, la France à Constantinople, avec autant de fermeté qu'il l'avait défendue à Waterloo, M. le général et sénateur Aupick, avait présidé une de vos dernières séances annuelles; il voulut, vers

la fin de sa carrière, s'associer à nos travaux. Un autre officier général, M. Auvray, sorti du corps de l'état-major, où la science a toujours été au service du courage, assista pendant plusieurs années avec assiduité à nos séances, et sa modestie naturelle lui fit refuser une présidence à laquelle l'appelaient son mérite et notre estime. Un magistrat, aussi savant que laborieux, dont la vie fut partagée entre l'étude et la politique, qui défendit avec résolution la cause des idées libérales, inséparable à ses yeux de celle de la science, M. Isambert, conseiller à la cour de cassation, ancien député, ancien constituant de 1848, avait été l'un des fondateurs de notre Société; il en resta l'un des membres les plus assidus et les plus écoutés, jusqu'au moment où la mort l'enleva à ses amis et à ses confrères. Quoique nous ne vissions plus paraître depuis longtemps à nos séances le baron Hyde de Neuville, l'un de vos présidents honoraires, vous n'en avez pas moins été vivement affectés de sa mort. Cet homme de bien, qui a laissé au ministère de la marine, où il avait fait une trop courte apparition, le souvenir d'un administrateur éclairé, est demeuré jusqu'à la fin de ses jours le modèle de la fidélité aux convictions. Le crime d'un misérable sans doute encore plus insensé que pervers, en privant la ville de Paris d'un prélat vertueux et tolérant, vous enlevait du même coup un membre qui avait depuis peu voulu contribuer à nos efforts. La mort de Mgr Sibour, qui a eu en France un si douloureux retentissement, laisse dans nos rangs des regrets tout particuliers. L'ardeur de l'étude et les fatigues inséparables de longues explorations nous ont

ravi depuis un des voyageurs qui ont servi le plus utilement la géographie, l'histoire naturelle et l'ethnologie. M. Alcide d'Orbigny, professeur de paléontologie au Muséum, auteur d'un excellent voyage dans l'Amérique méridionale, d'un livre sur les races américaines, est mort encore dans la force de l'âge, et au milieu de travaux inachevés. Notre Société tient à rendre cette justice suprême à un savant qui attendit longtemps la légitime récompense de ses efforts.

Quoique M. Ad. Dureau de la Malle n'appartînt point à notre Société, je ne puis oublier ici son nom. L'auteur de la *Géographie physique de la mer Noire* et des *Recherches sur Carthage* était, à l'Institut, l'un des représentants de la géographie. La mort est venue le trouver encore plein d'activité, malgré son grand âge. Toute sa vie fut consacrée à la science dont son père lui avait légué le goût, et qu'il cultivait avec une ardeur désintéressée.

A l'étranger, les pertes de la géographie n'ont été ni moins nombreuses ni moins senties. En Hollande, M. le baron de Derfelden de Hinderstein et M. Melville de Carnebée, qui nous ont fait si souvent parvenir d'intéressantes communications sur les Indes néerlandaises, dont ils dirigeaient la carte, ont été, depuis peu, enlevés à notre Société. Je vous ai déjà parlé de la mort de M. Bernard Perthes. En Suède, une perte non moins cruelle est venue priver ce pays d'un naturaliste des plus distingués, et d'un voyageur intrépide qui explorait l'Afrique australe, M. J.-A. Wahlberg ; il périt âgé de quarante-cinq ans, dans une chasse à l'éléphant, en mars 1856. M. W. Peters lui a consacré

une intéressante notice dans le *Journal de géographie de Berlin*. La Société de Londres s'était à peine vue privée du vénérable amiral Beechey, qu'elle avait à déplorer une nouvelle mort. Le comte d'Ellesmere, ancien lord lieutenant d'Irlande, qui, l'année précédente, avait fait, en qualité de président, le rapport annuel, a été depuis enlevé au pays dont il était l'une des gloires. Son instruction, son talent comme politique, en faisaient un des hommes les plus éminents de la Grande-Bretagne. Issu d'une famille illustre, il consacra généreusement sa fortune à aider la science et l'humanité. L'un des doyens des navigateurs dans les régions arctiques, M. William Scoresby, qui quitta la marine pour entrer au service de l'Évangile, a terminé, en mars dernier, une carrière illustrée par d'importantes découvertes et d'excellentes observations de physique terrestre. Je rappellerai, en finissant, le nom de M. le colonel Thomas Best Jervis, qui s'était fait dans l'Inde la réputation d'un ingénieur consommé, et auquel on doit divers mémoires et des traductions de voyages.

C'est une tâche pénible, messieurs, d'avoir à clore l'exposé de nos travaux par cette énumération de nos pertes. Soldats dans cette rude guerre qu'on appelle l'étude, contre cet ennemi qui se nomme l'ignorance, nous sommes tous exposés à tomber au champ d'honneur. Nous disparaissons tous à notre tour, après avoir fourni une carrière plus ou moins longue, avec des services divers. Mais la science, elle, ne meurt pas. La science est comme le pays, comme la patrie, elle reste à l'abri des malheurs individuels. Elle grandit, elle

s'approche d'autant plus de son but que plus de gens ont péri en voulant l'atteindre ; elle recueille les trophées que les travailleurs ont remportés au prix de l'existence. Cette voie glorieuse, bien que pénible, est surtout celle de la géographie, qui inspire des entreprises périlleuses, conduit dans des pays malsains, entraîne à des dépenses ruineuses. Nous, Messieurs, qui ne partageons pas ces dangers, payons du moins notre dette en cherchant à les faire disparaître, et en récompensant ceux qui les ont surmontés.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 *novembre* 1857.

M. E. Lamansky, secrétaire de la Société impériale russe de Géographie, écrit à la Société pour la remercier du titre de correspondant étranger qu'elle vient de lui conférer, et annonce qu'il fera tous ses efforts pour resserrer de plus en plus les liens existant déjà entre les Sociétés géographiques de Paris et de Saint-Pétersbourg.

M. A. de Varnhagen, chargé d'affaires du Brésil à Madrid, adresse ses remercîments à la Société pour son admission et promet de concourir à ses utiles travaux.

M. de la Roquette communique une lettre datée du 6 août, et qui lui a été transmise par lady Franklin, à laquelle elle a été écrite par le capitaine Mac Clintock, commandant du *Fox*, expédié par cette dame dans les régions arctiques à la recherche de son illustre époux et de ses compagnons.

M. Ch. Ed. Guys, ancien consul de France dans le Levant, et l'un des membres fondateurs de la Société, lui offre le *Guide de la Macédoine* et la *Notice sur le pays des Philistins* qu'il vient de publier ; il joint à cet envoi la nomenclature de tous les ouvrages qu'il a publiés et de ceux qu'il a sous presse.

M. le commandant de Coynart adresse à la Société un exemplaire des trois articles qu'il vient de publier dans le *Spectateur militaire* sur la question d'Alesia ; il

fait observer que, s'il n'a pas résolu une question si vivement controversée depuis quelque temps, il a du moins attiré l'attention sur les rapprochements à opérer entre le texte latin et l'état des lieux, et il serait heureux que la Société portât sur son travail un jugement favorable.

M. Victor Masson écrit à la Société pour lui demander l'échange de son Bulletin avec l'*Ingénieur*, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'industrie. — Renvoi à la section de comptabilité.

M. d'Avezac offre à la Société, de la part de M. le baron de Slane, une édition du texte arabe de la *Description de l'Afrique septentrionale* d'Abou-Obeid-el-Bekry, déjà connue par une notice étendue que M. Étienne Quatremère publia il y a plusieurs années, dans les notions et extraits de manuscrits publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. de Slane est parvenu, par la confrontation de quatre manuscrits existants à Paris, à Londres, à l'Escurial et à Alger, à établir un texte correct qui a été ensuite imprimé à Alger sous les auspices du gouverneur général, et auquel le savant orientaliste a joint une traduction française qui, selon toute vraisemblance, sera imprimée très prochainement à Paris.

M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, présent à la séance, fait hommage de son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb*. La Commission centrale accueille cet ouvrage avec intérêt, et M. Jomard se charge d'en rendre compte.

M. Arthur Bertrand fait don des trois volumes d'*Études sur les Beaux-Arts*, de M. de Mercey.

M. Ernest Desjardins offre une brochure de M. Déy, sur Auxerre, ville municipale des Gaules, et présente quelques observations sur ce travail. — Renvoi au Bulletin.

M. Jomard annonce le départ de M. Victor Guérin, membre de la Commission centrale, pour la mission scientifique en Syrie et en Palestine dont il vient d'être chargé par le gouvernement.

Séance du 20 *novembre* 1857.

M. Hubaine, secrétaire du prince Napoléon, écrit à la Société pour lui offrir, au nom de S. A. I., un exemplaire de la relation du voyage fait en 1856 dans les mers du Nord à bord de la corvette *la Reine-Hortense*. La Commission centrale accueille cet ouvrage avec le plus vif intérêt, et prie M. de la Roquette de lui en rendre compte.

M. Jules Duval, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remercîments, et lui fait don de plusieurs ouvrages sur l'Algérie, dont il est auteur.

M. Malte-Brun communique une lettre de M. le Dr Barth. Dans cette lettre le célèbre voyageur exprime le regret de ne pouvoir plus garder un espoir fondé de revoir l'infortuné Vogel. Seul il aurait pu donner quelques renseignements sur les cours d'eau situés à l'est du lac Tchad, entre le Waday et le Darfour. Si au moins, ajoute-t-il, on parvenait à sauver ses notes et son journal de voyage ! Le petit nombre des observations

astronomiques que M. Vogel a fait parvenir en Angleterre sera cependant encore d'un puissant secours pour la critique des rapports qui nous sont parvenus sur les pays dans la direction du Benué. Le Dr Barth signale à ce propos l'importance qu'il y a pour les voyageurs de désigner exactement le lieu de leurs observations.

L'Académie royale des sciences de Madrid, les Sociétés géographiques de Saint-Pétersbourg et de Berlin, l'Institut Smithsonien de Washington, les Sociétés philosophiques de Philadelphie, d'histoire naturelle, des sciences et arts de Boston, et l'Académie des sciences de Saint-Louis, adressent la suite de leurs publications et remercient la Société de l'envoi de son Bulletin.

M. Adolphe Müller annonce à la Société la mort de M. Bernhardt Perthes, directeur de l'établissement géographique auquel la Société est redevable des cartes envoyées à l'Exposition universelle de Paris. M. Adolphe Müller reste chargé des rapports de l'établissement de Gotha avec la Société géographique de Paris.

M. Jomard présente au nom de l'auteur, M. le général comte Albert de la Marmora, la troisième partie de son voyage en Sardaigne, qui contient la description géologique de cette contrée.

M. le chevalier da Silva offre, de la part de M. de Varnhagen, le second volume de son *Histoire du Brésil*, et il fait hommage d'une ancienne édition espagnole de la *Cosmographie de Rocamora*, et de deux éditions du *Traité de la sphère* de Sacrobosco, une en latin, et l'autre en espagnol. Le même membre, à propos de la publication du dernier numéro du Bulletin de la Société,

demande l'autorisation de présenter à la Commission centrale une réponse au rapport de M. d'Avezac sur le premier volume de l'histoire de M. de Varnhagen, en ce qui concerne les limites de la Guyane française avec le Brésil.

M. Dally présente à la Société un ouvrage dont il est l'auteur, et qui a pour titre : *Cinésiologie, ou science du mouvement dans ses rapports avec l'éducation, l'hygiène et la thérapie chez les anciens et chez les modernes;* il ajoute que les considérations dans lesquelles il est entré lui semblent être en grande partie du domaine de la Société. M. le Président engage M. Dally à remettre à la Société une note sur les questions qu'on pourrait adresser aux voyageurs relativement à l'hygiène des pays qu'ils explorent.

M. le Président annonce que M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale, vient d'être nommé membre titulaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Dureau de la Malle, décédé au mois de mai dernier. Cette communication est accueillie avec une vive satisfaction.

M. Lourmand fait un rapport sur les *Éléments de géologie* offerts à la Société par M. le Canu. — Renvoi au Bulletin.

M. Malte-Brun rend compte des cartes de l'Égypte et de l'Etbaye de M. Linant de Bellefonds, publiées par le Dépôt de la guerre. — Renvoi au Bulletin.

Le même membre présente ensuite quelques observations sur la carte industrielle de la Suisse, dont M. Ziegler vient de faire hommage à la Société.

La Commission centrale, sur le rapport de la section

de comptabilité, accepte l'échange qui lui a été proposé entre le journal *l'Ingénieur* et son Bulletin. Et conformément aux conclusions de la même commission, elle accorde en même temps au département de la marine la faculté de faire tirer à ses frais 500 exemplaires de la carte des Bouches de l'Amazone, insérée dans le dernier Bulletin de la Société.

Assemblée générale du vendredi 27 *novembre* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. DAUSSY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

M. le Président ouvre la séance par un discours dans lequel il établit l'alliance étroite de la géographie avec l'astronomie, les sciences naturelles et l'histoire, et signale les progrès que la géographie a faits depuis un demi-siècle. Il appelle, en particulier, l'attention sur les derniers travaux dans lesquels les géographes et les astronomes se sont prêté un mutuel concours pour déterminer d'une manière plus précise la forme de la terre.

Le secrétaire de la Société lit, au nom de M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale, un *Rapport sur les travaux de la Société et les progrès des sciences géographiques pendant l'année* 1857.

M. d'Avezac remercie la Commission centrale d'avoir consenti à consacrer trois de ses bulletins mensuels à reproduire en entier son travail sur le Brésil.

M. E. Lamansky, secrétaire de la Société impériale de géographie de Russie, lit un travail intitulé : *Esquisse*

géographique du bassin de la mer d'Aral; — Trait de mœurs des habitants de Boukhara, Khiva et Kokan.

M. Jomard, président de la Commission centrale, communique des nouvelles toutes récentes de l'expédition du capitaine R. Burton, lues à la séance de la Société royale de géographie de Londres, le lundi 23 novembre dernier. On sait que le voyageur est dans l'Afrique orientale : à Zanzibar et à Mombase il a trouvé un riche pays et une végétation tropicale des plus luxuriantes; mais les Arabes sont très hostiles. D'après le rapport d'une caravane, le voyageur confirme l'existence d'un grand lac intérieur appelé *Uniamesi*, et de montagnes couvertes de neige. A peu de distance du rivage, il y a des collines de grès dur, hautes d'environ 1200 pieds, et le pays intermédiaire est favorisé de la plus riche végétation.

L'heure avancée n'ayant pas permis à M. Jomard de lire la relation de M. James Hamilton sur l'oasis de Syouah ou d'Ammon, il a improvisé quelques remarques sur les singularités qui caractérisent la curieuse région des anciens Ammoniens, les mœurs des habitants actuels, et les restes des monuments qui y subsistent encore, ainsi que sur la langue du pays.

M. de la Roquette devait lire un *Mémoire sur le volcan de San-Andres, au Mexique*, par M. H. de Saussure. L'heure avancée l'a également empêché de faire cette lecture.

On procède à l'élection de trois membres de la Commission centrale en remplacement de MM. les généraux Aupick et Auvray, et de M. Isambert, décédés.

MM. de Saulcy, membre de l'Institut, Barbié du

Bocage et Froidefonds des Farges, ayant réuni le plus grand nombre de suffrages, sont proclamés membres de la Commission centrale.

Séance du 4 décembre 1857.

La Société impériale géographique de Russie écrit à M. le Président pour le remercier de l'accueil que la Société de Paris a bien voulu faire à M. E. Lamansky, son secrétaire, actuellement en mission dans cette ville, et elle annonce l'envoi du douzième volume de ses Mémoires.

M. Grosselin offre à la Société huit cartes qu'il vient d'éditer, et qui sont destinées à entrer dans l'atlas classique de Delamarche.

M. le chevalier da Silva annonce la prochaine arrivée à Paris de M. de Varnhagen, appelé par la publication d'une notice sur l'empereur Don Pedro Ier, destinée à servir de complément à son histoire générale du Brésil. Le même membre ajoute que M. de Varnhagen profitera de son séjour à Paris pour lire à la Société une réponse générale au travail de M. d'Avezac sur le premier volume de son ouvrage.

M. d'Avezac, à propos de cette communication, se félicite d'avoir attiré par son mémoire l'attention de deux hommes aussi distingués que MM. da Silva et de Varnhagen.

M. de la Roquette annonce qu'il vient de recevoir de Turin une lettre en date du 9 novembre dernier, et dans laquelle on exprime des inquiétudes sur le sort du voya-

geur Brun-Rollet, dont il avait plusieurs fois demandé des nouvelles. Il ajoute qu'on en recevra bientôt probablement de positives de deux jeunes Italiens riches et instruits, MM. les comtes Luigi Leonardi, de Novare, et Tancredi Mosti, de Ferrare, récemment partis pour la Nubie, dans l'intention de remonter le Nil Blanc, avec des lettres de recommandation pour M. Brun-Rollet.

M. Jomard communique une lettre de M. Lejean, datée de Jassy, le 12 août 1857, et dans laquelle ce voyageur rend compte à la Société des résultats de sa mission dans les contrées danubiennes. M. Lejean entre spécialement dans des détails sur le delta du Danube et la Bessarabie moldave, mettant à profit des documents inédits que le gouvernement moldave a mis à sa disposition ; il annonce en même temps son départ prochain pour la Bulgarie. Cette lettre, et la petite carte qui l'accompagne, sont renvoyées au Bulletin.

M. de Quatrefages renouvelle, à cette occasion, le désir qu'il a déjà exprimé plusieurs fois à la Société, de voir les voyageurs s'occuper spécialement d'ethnographie, et rapporter, autant que possible, des crânes des diverses races des contrées qu'ils visitent. La commission centrale prie M. de Quatrefages de rédiger une série de questions sur ce sujet, et elle les fera connaître aux voyageurs par la voie de son Bulletin.

M. Lourmand rappelle également à cette occasion l'utilité qu'il y aurait à joindre, dans les recherches des voyageurs, à la partie matérielle de l'ethnographie, la partie intellectuelle et morale ; il voudrait qu'on recueillît avec méthode le plus de documents possible

sur l'état des connaissances, des opinions, des lois, des coutumes ; il demande si l'on ne devrait pas rédiger, sous ce point de vue, une espèce de questionnaire général, ou un ensemble d'instructions positives, susceptible de modifications selon les conditions particulières de chaque voyage, et propre à régulariser l'obtention de notices importantes sur cet objet, but essentiel des études ethnographiques. M. Lourmand est invité à développer ses idées dans une prochaine séance.

M. E. Lamansky annonce que la Société impériale de géographie de Russie vient, avec l'agrément de l'Empereur, de confier une mission scientifique à M. de Khanikoff, et il entre dans quelques détails sur les diverses entreprises de cette Société, actuellement en cours d'exécution. M. Lamansky est prié de remettre une note au Bulletin sur l'expédition de M. de Khanikoff.

Séance du 18 *décembre* 1857.

Le secrétaire de la Société donne communication du procès-verbal de l'assemblée générale du 27 novembre.

M. J. M. Lafragua, ministre plénipotentiaire du Mexique en Espagne, adresse ses remercîments à la Société pour l'avoir admis au nombre de ses membres, et annonce qu'il a le vif désir de concourir à ses travaux, et se propose de lui communiquer des renseignements sur le Mexique. En attendant cette communication, M. Lafragua offre à la Société un *Album de la ville de Mexico et de ses environs*, par lequel on pourra

s'assurer des progrès qu'a faits la lithographie dans cette capitale.

S. Exc. M. de Brock, ministre des finances de Russie, adresse à la Société un exemplaire des *Annales de l'Observatoire physique central de Russie*, publiées par l'administration impériale des Mines pour l'année 1854.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg envoie un nouveau volume de ses Mémoires.

M. le docteur Barth fait hommage à la Société des trois premiers volumes de la relation de son voyage dans le nord et le centre de l'Afrique.

M. Justus Perthes, de Gotha, adresse la relation du voyage de M. Th. de Heuglin en Abyssinie.

M. Alex. Vattemare offre, au nom de M. le commodore Th. Page, de la marine des États-Unis, les cartes contenant ses observations pendant le voyage d'exploration que cet officier a accompli en 1855.

M. Lourmand offre à la bibliothèque le double d'un exemplaire qu'il possède d'un atlas du monde ancien, en langue grecque, destiné à l'enseignement, et lithographié à Athènes en 1841 et 1842. Il donne quelques détails sur la composition de cet atlas. M. le Président dit que cet ouvrage paraît digne d'intérêt et adresse des remercîments au donateur.

M. Jomard communique une lettre de M. le capitaine Stokes, lauréat de la Société. Cet officier a profité de son séjour à Paris pour la féliciter du zèle qu'elle n'a pas cessé d'apporter, depuis son origine, aux progrès des découvertes ; il la remercie en même temps de l'intérêt qu'elle a pris à ses explorations dans la Nouvelle-Zélande. Il annonce l'arrivée à Paris de miss Mitchell,

astronome américaine, et la présence de M. de Varnhagen, auteur de l'histoire générale du Brésil. M. Jomard signale, d'après les journaux anglais, un écueil de la mer Rouge qui n'était pas marqué dans la carte de Moresby, et où s'est perdu récemment un navire de la Compagnie péninsulaire. Il avertit MM. les membres que la première séance de janvier aura lieu le second vendredi au lieu du premier, et qu'il en sera de même au mois d'avril prochain.

M. Constantin Sabir, gentilhomme de S. M. l'Empereur de Russie, est admis comme membre donateur de la Société.

M. de Varnhagen communique à la Société un Mémoire sur les voyages de Vespuce ; il y entreprend de montrer que la première navigation du célèbre Florentin peut être admise dans l'histoire des découvertes, sans rien changer aux dates (jusqu'à ce jour si vivement contestées) sous lesquelles elle est inscrite dans l'unique récit original parvenu jusqu'à nous, sans rien changer non plus aux chiffres de latitude, que la critique a crus erronés, en les rapportant au nom de Paria, substitué à celui de Lariab qu'offre réellement le texte de la relation ; tandis que la véritable leçon paraît être Cariah, ce qui transporte le point en litige au Yucatan et s'accorde parfaitement avec la mention voisine du tropique du Cancer. M. de Varnhagen réhabilite ainsi la véracité d'Améric Vespuce sur les points où elle avait reçu les plus rudes atteintes.

M. Jomard remercie M. de Varnhagen de cette communication qui présente un intérêt particulier, de nature à la faire accueillir avec empressement dans le Bulletin

de la Société. Il exprime en même temps l'opinion qu'Améric Vespuce est tout à fait étranger à la dénomination qu'a reçue le nouveau continent à la fin du XVe siècle ; cette opinion est à la fois celle de M. le baron de Humboldt et des savants italiens.

M. le chevalier da Silva croit devoir faire observer que si le livre de M. de Humboldt a réhabilité d'une manière générale le caractère de Vespuce, il a cependant élevé des doutes sur les dates et les chiffres de latitude, énoncés dans le récit du premier voyage. Ces doutes, l'explication toute nouvelle de M. de Varnhagen peut être regardée à bon droit comme les ayant levés.

MM. Daussy et de la Roquette pensent que de graves objections subsistent contre l'explication proposée.

M. d'Avezac s'empresse de déclarer, pour sa part, que, toutes objections réservées, le nouveau jour sous lequel est présentée la question lui paraît mériter le meilleur accueil de la part de la Société.

Le renvoi du Mémoire de M. de Varnhagen au Bulletin est unanimement prononcé.

M. de la Roquette lit pour M. Malte-Brun un rapport sur la carte topographique de l'état-major au $\frac{1}{320\,000}$. Ce rapport, précédé d'un coup d'œil historique sur les grandes cartes topographiques de la France depuis le XVIIIe siècle, est renvoyé au Bulletin.

M. E. Lamansky communique un extrait du voyage de M. Séménoff dans l'Asie centrale.

M. A. de Froidefonds des Farges lit une note sur les îles des Cocos. Renvoi au Bulletin.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1857.

EUROPE.

Etude historique, topographique et militaire de la cité gauloise d'Alesia; — le siége d'Alesia; — l'Alesia de César laissée à sa place, par M. R. de Coynart, chef d'escadron d'état-major. 3 broch. in-8°, avec cartes (extraites du *Spectateur militaire*). M. R. de Coynart.

Auxerre, ville municipale des Gaules, par A. Déy. Auxerre, 1857, broch. in-8°. M. A. Déy.

Bibliotheca Arabo-sicula ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, le biografie e la bibliografia della Sicilia messi insieme da Michele Amari e stampati a spese della Società Orientale di Germania. Lipsia, 1857, 3 vol. in-8.
Soc. Orient. d'Allemagne.

Voyage en Sardaigne, ou Description statistique, physique et politique de cette île, avec des recherches sur ses productions naturelles et ses antiquités, par le comte Albert de la Marmora. Troisième partie. Description géologique. Turin, 1857, 3 volumes in-8° avec atlas. Le comte Albert de La Marmora.

Guide de la Macédoine, par Ch. Ed. Guys, ancien consul de France dans le Levant. Paris, 1857, 1 vol. in-8. M. Ch. Ed. Guys.

ASIE.

Les Philistins, colonie grecque de la Palestine, par M. Ch. Ed. Guys, ancien consul de France. Marseille, 1856, br. in 8. M. C. E. Guys.

Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français, pendant les années 1846, 1847 et 1848, par Xavier Hommaire de Hell. Paris, 1854. 3 vol. in-8°.
Mme Hommaire de Hell.

AFRIQUE.

Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeid-el-Bekri, texte arabe revu sur quatre manuscrits et publié sous les auspices

de M. le maréchal comte Randon, gouverneur général de l'Algérie, par le baron de Slane. Alger et Paris, 1857, 1 vol. in-8°

M. le baron de Slane.

Travels and Discoveries in North and Central Africa : being a journal of an expedition undertaken under the auspices of H. B. M'. S. Government, in the years 1849-1855. By Henry Barth, Ph. D., D. C. L., fellow of the Royal geographical and Asiatic Societies, etc., in five volumes. Vol. I, II et III, 1857. M. H. Barth.

Reisen in Nord-Ost-Afrika, von Theod. von Heuglin (1852-1853). Gotha, 1857, 1 vol. in-8°. M. Justus Perthes.

Manuel descriptif et statistique de l'Algérie, contenant le tableau exact et complet de la colonie sous les rapports géographique, agricol, commercial, industriel, maritime, historique, politique, etc., à l'usage des administrateurs, des commerçants, des colons et des voyageurs en Algérie, par M. Jules Duval. Paris, 1855, 1 vol. in-12. — Catalogue explicatif et raisonné de l'exposition permanente des produits de l'Algérie, suivi d'un catalogue méthodique des produits algériens à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Paris, 1855, 1 vol. in-8°. — De l'assimilation douanière entre l'Algérie et la France, par M. Jules Duval, ancien magistrat. Paris, 1856, br in-8°. — Concession et vente des terres de colonisation, par le même. Paris, 1857, br. in-8. M. J. Duval.

Le pays et la société kabyle (expédition de 1857), par M. le baron Henri Aucapitaine. Paris, 1857, br. in-8°. — Les Yem-Yem, tribu anthropophage de l'Afrique centrale, par le même. Paris, 1857. (Extraits des *Nouvelles Annales des voyages*).

M. le baron Aucapitaine.

AMÉRIQUE.

Historia geral do Brazil isto é do seu descobrimento, colonisação, legislação, desinvolvimento, e da declaraçao da independencia e do imperio, escripta em presença de muitos documentos ineditos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal, da Hespanha e da Hollanda, e dedicada a Sua Magestade Imperial o Senhor D. Pedro II. Tomo segundo. Rio de Janeiro, 1857. M. de Varnhagen.

Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle histoire générale du Brésil récemment publiée en

portugais à Madrid par M. François-Adolphe de Varnhagen, chargé d'affaires du Brésil en Espagne. Rapport fait à la Société de géographie de Paris dans ses séances des 1er mai, 15 mai et 5 juin 1857, par M. d'Avezac, vice-président de cette Société et de sa Commission centrale, etc., etc. Paris, 1857, 1 vol. in-8. M. d'Avezac.

Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique, et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatemala). Paris, 1857, 2 vol. in-8. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

Memorandum de los Negocios pendientes entre Mexico y Espãna presentado al Exmo Sr Ministro de Estado por el Representante de la Republica. El dia 28 de Julio de 1857. Poissy, 1857, 1 vol. in-8. M. J. M. Lafragua.

Report on the commercial relations of the United States wit hall foreign nations. Edmund Flagg, superintendant. Prepared and printed under the direction of the Secretary of State, in accordance with resolutions of the house of Representatives. Washington, 1856, vol. I. —Message from the President of the United States to the two houses of Congress, 1856-1857, 2 vol in-8. — Report of the Secretary of the Treasury, on the state of the finances. 1855-56, 1 vol. in-8. — Report of the Secretary of the Treasury on the commerce and navigation of the United States. 1856, 1 vol. in-8.—Report of the Secretary of War, communicating a copy of a report from lieut.-colonel Graham of the harbours, etc., in Wisconsin, Illinois, Indiana, and Michigan, under his superintendence. 1856. 1 vol. in-8. — Message of the President of the United States, communicating a copy of the report and maps of Captain Marcy of his explorations of the Big Witchita and head waters of the Brazos rivers. 1856, 1 vol. in-8. Gouv. des États-Unis.

United States and Mexican boundary Survey. Report of William H. Emory, major first cavalry and U. S. Commissioner. Vol. I, 1857. M. W. H. Emory.

Explorations in the Dacota country in the year 1855, by lieut. G. K. Warren, topog. engineers of the Sioux expedition. In-8, 1856.

M. G. K. WARREN.

Lecture on the plan of a chartographical depot for the history and geography of the American continent, by J. G. Kohl. Br. in-8°.

M. J. G. KOHL.

CARTES.

Atlas classique de Delamarche, édité par M. Grosselin. 1857, 8 feuill.

Military map of the peninsula of Florida south of Tampa bay, compiled from the latest and most reliable authorities by lieut. J. C. Yves top. engineers, under the general direction of capt. A. A. Humphreys top. engineers. 1856, 1 feuille.

Map of central America compiled from materials furnished by the committee on foreign relations of the Senate of the U. S., executed at the Office of the U. S. coast Survey. A. D. Bache superintendent under special direction of captain W. R. Palmer U. S. top. engin. 1856, 4 feuilles.

Map of routes for a pacific railroad compiled to the accompany the report of the hon. Jefferson Davis, Secr. of War in office of P. R. R. Surveys, 1855, by G. K. Warren. 1 feuille.

Chicago harbour and Bar, Illinois, 1856, 3 feuilles;—Sheboygan harbour, Wisconsin, 1856, 1 feuille;—Manitowoc harbour, Wisconsin, 1856, 1 feuille; — St-Joseph harbor, Michigan, 1856, 1 feuille.— Grand River harbour, including part of the town of Grand Haven, Michigan, 1856, 1 feuille. From Survey made under the direction of brevet lieut.-colonel J. D. Graham major U. S. top. engineers.

Track-Survey of the rivers Salado, Parana and Colastiné. Mouths of the Parana and Uruguay, sheet n° 1 Martin Garcia and Martin Chico Channels; track survey of the river Parana, sheet n° 2. Surveyed by commander Thomas J. Page U. S. S. Wather Witch, 1855, 3 feuilles.

M. T. J. PAGE.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Sphæra Joannis de Sacrobosco, emendata. Lutetiæ. 1562, in-12. — Exposicion de la Esfera de Juan de Sacrobosco, doctor parisiense, traduzida por F. Luys de Miranda. En Salamanca, 1629, in-12.

—Sphæra del Universo por D. Gines Rocamora. Madrid, 1599, in-8. M. le chev. DA SILVA.

Exposition des opérations faites en Lapponie, pour la détermination d'un arc du méridien en 1801, 1802 et 1803, par MM. Oefverbom, Svanberg, Holmquist et Palander. Rédigée par Joens Svanberg, membre de l'Académie Royale des sciences à Stockholm et directeur de son observatoire astronomique, etc., et publiée par l'Académie des sciences. Stockholm, 1805, 1 vol. in-8.
ACAD. DES SCIENCES DE STOCKHOLM.

Annales de l'observatoire physique central de Russie, publiées par ordre de S. M. I., sous les auspices de S. Exc. M. de Brock, ministre des finances et chef du corps des ingénieurs des mines, par A. T. Kupffer, directeur de l'Observatoire physique central, année 1854, 2 vol. in-4°. S. Exc. M. DE BROCK.

Nouvelles recherches sur la division de l'année des anciens Egyptiens, par M. Henri Brugsch (articles de M. J. B. Biot, extraits du *Journal des savants*. Br. in-4°. M. ALFRED MAURY.

Cape Verde and Hatteras hurricane, of aug.-sept. 1853, with a hurricane chart, and notices of various storms in the Atlantic and Pacific oceans north of the Equator, by W. C. Redfield. 1854, br. in-8°. M. W. C. REDFIELD.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1854, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises. Paris, 1857, br. in-8°.
LE MIN. DE LA MARINE.

Al-Kindi, genannt der Philosoph der Araber. Ein Vorbild seiner Zeit und seines Volkes, von Dr G. Flügel. Leipzig, 1857, broch. in-8.
M. C. FLUEGEL.

Mithra. Ein Beitrag zur Mithengeschichte des Orients, von Dr Friedrich Windischmann. Leipzig, 1857, br. in-8. M. F. WINDISCHMANN.

Cinésiologie, ou science du mouvement dans ses rapports avec l'éducation, l'hygiène et la thérapie. Études historiques, théoriques et pratiques, par N. Dally. Paris, 1857, 1 vol. in-8, relié et doré sur tranche. M. N. DALLY.

Études sur les Beaux-Arts, depuis leur origine jusqu'à nos jours, par F. B. de Mercey. Paris, 1855-57, 3 vol. in-8. M. ARTHUS-BERTRAND.

Rapports lus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les

séances publiques de 1856 et 1857, au nom de la Commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes, par M. Guigniaut, in-4. M. GUIGNIAUT.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1858. 1 vol. in-18. M. DAUSSY.

Suite d'articles sur les progrès récents de la Géographie dans chaque partie du monde, insérés dans le journal *la Science pour tous*. M. RICHARD CORTAMBERT.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, sciences mathématiques et physiques, tome VI, 1857. — Transactions of the Royal Society of Edinburg, vol. XXI, part. IV, 1856-1857 ; Proceedings of the Royal Society of Edinburgh, 1856-1857. —Memorias de la Real Academia de Ciencias de Madrid, tomo IV. —Ciencias naturales. tomo II, parte II.—Smithsonian Contributions to knowledge, vol. IX. Washington, 1857.—Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution, for the year 1856. Washington, 1857. —Transactions of the American philosophical Society, held at Philadelphia, for promoting useful knowledge, vol. XI, new series, part I. Philadelphia, 1857. — Proceedings of the American philosophical Society. —Memoirs of the American Academy of arts and sciences, vol. VI, part. I. — Proceedings of the Boston Society of natural history. — The Transactions of the Academy of sciences of St-Louis, vol. I, n° 1, with plates illustrating papers.—Thirty-eighth annual Report of the controllers of the public schools of the first school district of Pennsylvania, for the year 1856.—Journal of the Franklin Institute, octobre et novembre. —Mémoires de la Société Impériale de géographie de Russie, tome XI. — Bulletin de la même Société, n°s 5 et 6 de 1856, 1, 2 et 3 de 1857.—Compte rendu de la même société pour 1856 — Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, janvier à mars et septembre et octobre. — Annales du commerce extérieur, octobre. — Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, n° 4 de 1857.

(*La suite au prochain numéro*).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XIV DE LA 4e SÉRIE.

Nos 79 à 84.

(Juillet à Décembre 1857.)

MÉMOIRES, ETC.

Pages

Expédition du nord de l'Australie, de M. A. C. Gregory, en 1855 et 1856, par M. V. A. Malte-Brun.................... 5

Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil, examen critique d'une nouvelle Histoire générale du Brésil récemment publiée en portugais à Madrid, par M. François-Adolphe de Varnhagen, chargé d'affaires du Brésil en Espagne : Rapport fait à la Société de géographie de Paris, dans ses séances des 1er mai, 15 mai et 5 juin 1857, par M. d'Avezac, vice-président de la Société et de la Commission centrale...... 89

PREMIÈRE PARTIE.

Analyse critique de la nouvelle Histoire du Brésil.

§ I. Une nouvelle Histoire générale du Brésil est présentée à la Société de Géographie.......................... 89

II. Devanciers, programme, matériaux................. 92

III. Aperçu général du nouvel ouvrage................. 97

IV. Découverte et prise de possession du pays............ 102

V. Répartition du littoral entre douze capitaines donataires. 114

VI. Description du sol, révolutions physiques............ 121

VII. Habitants indigènes et adventices.................. 127

Pages.

VIII. Établissement et organisation du gouvernement portugais au Brésil.............................. 138
IX. Tentatives d'établissement des Français, et occupation hollandaise.............................. 143

DEUXIÈME PARTIE.

Discussion spéciale de quelques points réservés.

§ X. Les expéditions des découvreurs espagnols............ 153
XI. Les anciennes navigations des Français............... 166
XII. Détermination exacte de la fameuse *ligne de démarcation*. 177
XIII. Variations dans les prétentions respectives de l'Espagne et du Portugal.............................. 190
XIV. La limite entre la France et le Portugal, à l'Amazone. 202
XV. Équivoques et déplacements des dénominations géographiques.................................... 216
XVI. Épilogue.. 231

APPENDICE.

Notes et éclaircissements.

A. (§ I, 91). L'institut historique et géographique du Brésil, et ses travaux............................ 233
B. (§ I, 93). Bibliographie des histoires générales du Brésil.. 237
C. (§ III, 98). Désignation précise d'un livre mal connu de Raymond Lulle.......................... 244
D. (§ III, 99). Navigation de Pierre Alvares Cabral......... 246
E. (§ III, 99; § XII, 178). Fixation de la première *démarcation* papale.............................. 249
F. (§ III, 99; § XII, 178). Nouvelle *démarcation* fixée par le traité de Tordesillas......................... 251
G. (§ III, 100). Protestation de François Ier et de ses successeurs. 252
H. (§ IV, 103). Bibliographie des relations originales d'Améric Vespuce.............................. 253
I. (§ IV, 104). Exploration de 1501..................... 261
J. (§ IV, 107). Jean Dias de Solis était Espagnol........... 263
K. (§ IV, 109). Sébastien Cabot, sa mappemonde et ses voyages. 266

Pages

L. (§ IV. 111). Le navire espagnol *Saint-Gabriel* secouru par des navires français. 279

M. (§ IV. 113). Le navire français *la Pélerine* capturé par les Portugais. 280

N. (§ IV. 113). La capitulation de Fernambouc violée par les Portugais. 281

O. (§ V. 115). Légende du Caramurú ; signification certaine de ce nom. 282

P. (§ V. 117). Relevé chronologique des actes de concession des premières capitainies. 285

Q. (§ VI. 122). Systèmes de description orographique du Brésil. 288

R. (§ VI. 122). Documents généraux sur la géologie du Brésil. 294

S. (§ VII. 133). Étymologie de quelques noms de peuples indigènes. 296

T. (§ VII. 134). Nations indigènes étrangères à la race Tupi. . 298

U. (§ VII. 135). Les Caraïbes, civilisateurs des Toupinambás. . 302

V. (§ VIII. 140). Les Français considérés comme des amis par les Brasiliens indigènes. 304

X. (§ X. 157). Les Décades de Pierre Martyr, et les Collections de Venise, de Vicence, de Milan et de Bâle. . . 306

Y. (§ X. 165). Corrélation des voyages de Lepe, de Velez de Mendoza, et de Vespuce. 315

Z. (§ XI. 166). Jean Allefonsce de Xainctonge, pilote français 317

AA. (§ XI. 168). Du nom de *Gezyner* appliqué à d'anciens visiteurs français du Brésil. 324

BB. (§ XI. 171). Pierre Crignon est le grand capitaine de mer dieppois de Ramusio. 326

CC. (§ XIV. 210). Capitainie du cap du Nord concédée à Maciel Parente. 329

DD. (§ XV, 216-220). Étymologie brasilienne des noms de Yapoc et Oyapoc. 331

EE. (§ XV. 229). Dispositions délimitatives des traités de 1700 et de 1701. 342

FF. (§ XV. 230). Stipulations de 1703, 1711 et 1712, et clauses du traité d'Utrecht de 1713. 344

Pages.

GG. (§ XV. 142). Déterminations des traités de 1797, de 1801 et de 1802 348

HH. (§ XV. 142). Traités de 1814, 1815 et 1817, et dernières négociations de 1856 351

Quelques mots sur les Béchuanas, par M. F. Frédoux, missionnaire à Motito 369

Voyage au Mexique, découverte d'un ancien volcan ; lettre adressée à M. De la Roquette, par M. de Saussure 381

Description de Gadames (R'dames), d'après les notes de MM. de Bonnemain et Cherbonneau, par M. Malte-Brun 396

Souvenirs de voyage au Chili, et d'une visite chez les Araucaniens, par M. H. de La Porte. (Extrait d'une lettre communiquée par M. F. A. Garnier 401

Assemblée générale du 27 novembre 1857. Discours de M. Daussy, président 449

Rapport fait à la Société de géographie de Paris, sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1857. Par M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale... 451

ANALYSES, RAPPORTS, ETC.

Rapport de M. Alfred Maury, sur l'ouvrage intitulé : *Traité de géographie et de statistique médicales, et des maladies endémiques*, par M. Boudin, médecin en chef de l'hôpital du Roule 22

Rapport sur les *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, de M. Christophe Hansteen, directeur de l'Observatoire de Christiania, par M. Poulain de Bossay 42

Voyage de découverte à Port Phillipp (Nouvelle-Galles méridionale), exécuté en 1824 et 1825, par MM. Hovell et Hume. Compte rendu par M. De la Roquette 414

Rapport sur l'Atlas spécial de la France, publié par MM. F. Bazin et F. Cadet, par M. A.-D. Lourmand 418

Rapport de M. Ernest Desjardins, sur l'ouvrage intitulé : *Auxerre, ville municipale des Gaules*, par A. Déy 422

Pages.

Rapport de M. V.-A. Malte-Brun, sur l'ouvrage intitulé : *Les Philistins, colonie grecque de la Palestine*, par Ch. Guys, ancien consul de France en Syrie........................ 423
Rapport de M. V.-A. Malte-Brun, sur *le Guide de la Macédoine*, par Ch. Guys, ancien consul de France à Salonique........ 425
Rapport de M. V.-A. Malte-Brun, sur l'ouvrage intitulé : *Cinquante jours au désert*, par Ch. Didier.................. 427
Rapport sur le *Cours complet de Géographie, rédigé conformément aux programmes universitaires du mois d'août* 1857, par M. E. Cortambert........................... 428

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Nouvelles d'Égypte et d'Éthiopie, par M. Jomard........... 66
Nouvelle expédition envoyée dans les régions arctiques, par lady Franklin. Lettre adressée à M. le capitaine M' Clintock, commandant le navire à hélice *le Fox*, le 3 juin 1857, par M. De la Roquette, vice-président de la Société de Géographie 69
Réponse de M. le capitaine M' Clintock, commandant l'expédition de lady Franklin, à la lettre qui lui avait été écrite le 3 juin 1857, par M. De la Roquette.................... 73
Canal maritime sans écluses, entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique, par la voie des rivières Truando et Atrato. Extrait d'une lettre adressée le 10 juin 1857, de New-York, par M. F. Kelley, à M. De la Roquette................. 75
Note sur la cause principale du phénomène nommé *seiche*.... 77
Lettre de la Société de Géographie à M. de Lesseps........... 431
Réponse de M. Ferdinand de Lesseps à la Société de Géographie. 436

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale............................. 79, 357, 438, 524
Ouvrages offerts......................... 85, 362, 443, 537
Table des matières du XIVe volume..................... 543

CARTES.

Carte de l'Australie indiquant ses dernières divisions et les découvertes les plus récentes. — Carte de l'exploration faite en 1855 et 1856, par M. A. C. Gregory, dressée d'après M. J. Arrowsmith, par M. V. A. Malte-Brun, 1857.

1. Esquisse du Brésil, où sont indiquées les limites successives de la première découverte, et les divers emplacements attribués, par les prétentions espagnoles et portugaises, à la ligne de démarcation de leurs domaines d'outre-mer.
2. Esquisse des Bouches de l'Amazone et des côtes voisines, pour servir à la recherche de la situation véritable de la rivière de Vincent Pinçon.

COMPTE

DES RECETTES ET DÉPENSES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

1857.

COMPTE DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ

RECETTES.

NUMÉROS DES CHAP.	DÉSIGNATION des chapitres DE LA RECETTE.	Nos des art.	NATURE DES RECETTES.	RECETTES par articles.	RECETTES par chapitres.
I.	Produit ordinaire des réceptions.	1	Cotisations. Année courante.	5 760 »	6 192 »
		2	— arriérées.	396 »	
		3	— anticipées	36 »	
II.	Produit extraord. des réceptions.	4	Diplômes des nouv. membres.	425 »	425 »
		5	Cotisat. une fois payées. . . .	» »	
III.	Produit des publications.	6	Abonnements au *Bulletin*. . .	898 80	1 007 30
		7	Vente du *Recueil des Memoires*	96 »	
		8	Vente des cartes.	12 50	
IV.	Allocations et recettes diverses.	9	Rentes sur l'État.	607 »	4 196 80
		10	Souscription du ministère de l'instruction publique . . .	600 »	
		11	Souscription du ministère des affaires étrangères	120 »	
		12	Souscription du ministère de la marine.	116 40	
		13	Souscription du dépôt de la marine.	698 40	
		14	Allocation de l'Empereur. .	1 000 »	
		15	Bons du Trésor.	1 055 »	
			Total.		11 821 10
V.	Solde du compte précédent. . . .	16	Reliquat de caisse de 1856		3 360 88
			Total général.		15 181 98

BALANCE DES RECETTES ET DES DÉPENSES.

Montant des recettes. . . .	15 181 98
Montant des dépenses. . . .	12 766 27
Excédant des recettes. . .	2 415 71

Certifié conforme par le trésorier de la Société.

MEIGNEN.

DE GÉOGRAPHIE, POUR L'ANNÉE 1857.

DÉPENSES.

NUMÉROS DES CHAP.	DÉSIGNATION des chapitres DE LA DÉPENSE.	Nos des art.	NATURE DES DÉPENSES.	DÉPENSES par articles.	DÉPENSES par chapitres.
I.	Personnel.	1	Agence. Traitement.	1 200 »	1 790 60
		2	Agence. Travaux extraordin.	400 »	
		3	Agence. Droits de recette. . .	190 60	
II.	Frais de logement.	4	Loyer.	2 000 »	2 597 45
		5	Contributions.	175 55	
		6	Chauffage.	170 »	
		7	Eclairage.	151 90	
		8	Service des salles.	100 »	
III.	Frais de bureau. .	9	Dépenses diverses.	138 05	396 45
		10	Ports de lettres et affranchiss.	20 85	
		11	Impression d'avis, circulaires.	237 55	
IV.	Matériel.	12	Mobilier.	195 »	589 62
		13	Biblioth. Port de livres, de journaux, etc. . .	93 87	
		14	Biblioth. Affranchiss. id. . .	» »	
		15	Biblioth. Achat id. . .	» »	
		16	Biblioth. Reliures, brochures	300 75	
V.	Publications. . . .	17	*Bulletin* Impr., pap. broch.	3 268 90	4 030 25
		18	*Bulletin* Grav. de cartes. . .	345 »	
		19	*Bulletin* Tirage de cartes . .	187 70	
		20	*Bulletin* Port et affranchissement.	228 65	
		21	Mémoir. Impress., papier. .	» »	» »
		22	Mémoir. Ports et affranchissements	» »	
		23	Mémoir. Grav. de cartes. . .		
		24	Mémoir. Tirage de cartes. .	» »	
VI.	Plac. de capitaux.	25	Bons sur le Trésor	2 000 »	2 000 »
VII.	Dépenses général.	26	Prix annuel	946 90	1 361 90
		27	Dép. imprévues, jetons de présence, tenue des séanc. gén.	415 »	
			Total		12 766 27

Arrêté le présent compte, après vérification, en recette, à quinze mille cent quatre-vingt-un francs quatre-vingt-dix-huit centimes, et en dépense, à douze mille sept cent soixante-six francs vingt-sept centimes, d'où résulte un excédant de recettes de deux mille quatre cent quinze francs soixante et onze centimes.

Les membres de la section de comptabilité :

LEFEBVRE-DURUFLÉ, Président; F.-A. GARNIER, AL. BONNEAU.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

AU 31 DÉCEMBRE 1857 (1).

—

S. M. NAPOLÉON III, Empereur des Français, Protecteur.

S. A. LE PRINCE CHARLES-LUCIEN BONAPARTE.

S. A. R. LE PRINCE ROYAL de Suède et de Norwége, duc de Scanie.

MM. *ABBADIE (Antoine d'), correspondant de l'Académie des sciences, rue de Bellechasse, 31.

**ABBADIE (Arnaud d'), rue de Grenelle, 112.

AGASSE, rue Jacob, 23.

ALBERDI, ministre de la Confédération argentine, rue Taitbout, 52.

ALBERT-MONTÉMONT, rue Saint-Honoré, 357.

*ANCIZAR (Manuel), à Bogota.

ANDRIVEAU-GOUJON, rue du Bac, 21.

ANSART, professeur d'histoire et de géographie, rue Monsieur-le-Prince, 61.

ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, 21.

ASPINWALL, président des directeurs du chemin de fer de Panama.

AUPICK (le général), sénateur, rue du Cherche-Midi, 91.

(1) Les noms des membres donateurs sont précédés d'un astérique * et ceux des membres honoraires de deux **.

MM. *Avezac (d'), chef au ministère de la marine, rue du Bac, 42.

Avril (le baron d'), rédacteur au ministère des affaires étrangères, rue Marbeuf, 13.

Barbié du Bocage (Amédée), rue de la Chaussée-d'Antin, 58 *bis*.

Barrot (Adolphe), ministre plénipotentiaire de France en Belgique.

Bartholony (François), r. de La Rochefoucauld, 12.

Bauerkeller, rue de Vendôme, 12.

Beaujouan, libraire, rue Hautefeuille, 21.

Besson, professeur à Sainte-Barbe, r. de Seine, 95.

Blanchet, rue de Londres, 31.

Blosseville (Ernest de), à Amfreville (Eure).

Bonnardot (Léon), à Chatenoy-le-Royal.

Bonneau (Alexandre), rue Vanneau, 40.

Bouillet, inspecteur de l'Académie de Paris, rue Favart, 6.

Bourdin, libraire, rue de Seine, 51.

*Brisbane (le lieutenant général baron Thomas), au château de Kelso, en Écosse.

De Brossard, rue de la Ferme-des-Mathurins, 29.

Bruant (Alfred), consul de France à Édimbourg.

Brun-Rollet, voyageur en Afrique.

Buisson, géographe du ministère des affaires étrangères, rue des Noyers, 56.

Cadet, professeur de logique au lycée impérial d'Alger.

**Callier (le général), rue Castiglione, 7.

Canot, propriétaire, rue Vanneau, 40.

Cartwright, rue de Chaillot, 74.

Catoire de Bioncourt, rue Monsieur-le-Prince, 2.

MM. Chauveau, avocat, rue du Cherche-Midi, 21.

Clément de la Roncière le Noury (le baron), capitaine de vaisseau, rue Caumartin, 39.

Cochelet (Adrien), sénateur, rue de la Victoire, 40.

Cochelet (Charles), rue Blanche, 67.

Cocheris, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, rue Saint-Jacques, 161.

Cortambert, rue de Saintonge, 64.

Costaz (Anthelme), rue de Choiseul, 5.

C. de Courcel, rue de Vaugirard, 20.

Dally, avenue Gabriel, 46 (Champs-Élysées).

Daussy, membre de l'Institut, rue de Vaugirard, 57.

David (Étienne), rue de Ponthieu, 20.

Delamare, graveur-géographe, rue Saint-André-des-Arts, 45.

Delessert (Benjamin), rue Montmartre, 176.

Delessert (François), membre de l'Institut, rue Montmartre, 176.

Deloche, chef au ministère des travaux publics, rue Montholon, 14.

Demersay (Alfred), aux Ballus (Loiret).

Démidoff (le prince), à Florence.

Derfelden de Hinderstein (le baron de), à Utrecht.

Desjardins (Ernest), profess. au lycée Bonaparte, cité Trévise, 18.

Des Monstiers-Mérinville (la comtesse), au château du Fraisse (Haute-Vienne).

Devars, rue Neuve-des-Petits-Champs, 33.

Didelot (Octave), capitaine de vaisseau, à Brest.

Didion (Charles), rue de la Chaussée-d'Antin, 11.

Dinomé (l'abbé), à Orléans.

MM. *Dubuc, rue Lafayette, 13.

Duchanoy (Hip.), ancien inspecteur des finances, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 22.

Duchanoy (Charles), ingénieur des mines, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 22.

*Duflot de Mofras, rue de la Paix, 26.

Dumon (Sylvain), ancien ministre du commerce, rue Rumfort, 8.

Dussieux, professeur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr, rue du Potager, 1, à Versailles.

Duval (Jules), rue de Parme, 7.

Eichthal (Gustave d'), rue Neuve-des-Mathurins, 34.

Escayrac de Lauture (le comte d'), rue Neuve-du-Luxembourg, 41.

Espeuilles (le marquis d'), sénateur, rue de Belle-Chasse, 24.

Fabre (Amédée), consul de France à Christiania.

Fabre (Ferd.), employé au ministère des finances, rue Singer, 7, à Passy.

Faidherbe (le colonel), gouverneur du Sénégal, à Saint-Louis.

Ferry (Hippolyte), rue de Beaune, 31.

Fleutelot, professeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, 62.

Flury (Hippolyte), consul de France à Lisbonne.

Flury-Hérard, rue Saint-Honoré, 372.

Fourment (baron de), sénateur, r. de Mulhouse, 9.

*Frapolli (le colonel), à Lugano (Suisse).

Froberville (Eugène de), au château de Villouet, (Loir-et-Cher).

Froidefonds des Farges (A. de), r. de Suresnes, 17.

MM. GARNIER, géographe, rue de Provence, 65.

**GAY (Claude), boulevard Bonne-Nouvelle, 25.

GIORDANO (le lieutenant-colonel), directeur du bureau topographique, à Naples.

GROSSELIN, rue Serpente, 25.

GROSSOLLES-FLAMARENS (le comte de), sénateur, rue de Verneuil, 44.

GUÉRIN (Victor), professeur d'histoire et de géographie, rue d'Enfer, 53.

GUIGNIAUT, membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.

HECQUART, consul de France à Scutari (Albanie).

HERCULAIS (le comte d'), quai de Monsieur, 5, à Lyon.

HUET, consul de France.

HYDE DE NEUVILLE (le baron), rue de Lille, 56.

IBAÑEZ (le colonel), en Espagne.

IMBERT DES MOTTELETTES, rue du Port-Mahon, 14.

ISAMBERT, conseiller à la Cour de cassation, rue Thérèse, 10.

JACOBS, graveur-géographe, rue de Condé, 1,

JOHNSTON (A. K.), esq. S[t]. Andrew Square, n[o] 4, à Édimbourg.

JOMARD, membre de l'Institut, rue Neuve-des-Petits-Champs, 14.

JORDAN, rue Lamartine, 34.

KERHALLET (de), capitaine de vaisseau, rue Blanche, 6.

KERR (M[me] Alexandre), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 118.

LABARTE, rue Drouot, 2.

LAFOND (Gabriel), place de la Bourse, 4,

MM. La Guiche (le comte Philibert de), rue Matignon, 12.

Larabit, sénateur, rue de l'Université, 8.

La Roquette (de), rue Mazarine, 19.

Lavallée (Francis), rue Christine, 5.

Lebas (Philippe), membre de l'Institut, impasse des Feuillantines, 7.

Lecocq, graveur-géographe, r. Pavée-Saint-André-des-Arts, 5.

Lefebvre-Duruflé, sénateur, rue de Vaugirard, 46.

Legras, capitaine de frégate, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 83.

Lejean (G.), rue Saint-Benoît, 24.

Lemaitre, rue de Lille, 86.

Lévi-Alvarès, rue de Lille, 17.

Lévi-Alvarès (Théod.), cité Trévise, 7.

Lourmand, rue Saint-Louis, 26, au Marais.

Mahmoud, astronome, rue Notre-Dame-des-Champs, 29.

Malte-Brun (Victor-Adolphe), rue Jacob, 16.

Marzolla (le chevalier Benedetto), 34, Str. S. Carlo, à Naples.

Mathieu (le contre-amiral), directeur du dépôt de la marine, rue Caumartin, 44,

Mauger, rue du Cherche-Midi, 44.

Mauroy, rue de Sèvres, 111.

Maury (Alfred), membre de l'Institut, rue de Seine, 1.

Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Meissas, rue de Condé, 14.

Mendez (le docteur), rue de l'Échiquier, 8.

MM. Montesquiou (le général comte de), rue d'Anjou-Saint-Honoré, 32.

Montigny (de), consul de France à Chang-Haï.

Morel-Fatio, conservateur du Musée de marine, au Louvre.

Morin (Ernest), rue de Boursault, 19.

Muteau, officier de marine.

Negri (le chevalier Cristoforo), chef de division au ministère des affaires étrangères, à Turin.

Noël des Vergers, correspondant de l'Institut, rue Jacob, 54.

Nougarède de Fayet, rue de l'Université, 24.

Oliveira (Ant. d'), à Fayal (îles Açores).

Passama (J. de), capitaine de frégate, à Toulon.

Pauthonnier (Selim-Bey), lieutenant-colonel, rue d'Amsterdam, 71.

Pelet (le général baron), sénateur, rue de l'Université, 80.

Périgot, professeur au lycée impérial d'Alençon.

Philippon, rue des Maçons-Sorbonne, 14.

Pinondel de Labertoche, rue Lavoisier, 20.

Ployer, boulevard Poissonnière, 24.

Poinsignon, censeur des études au lycée impérial du Mans.

Pongerville (de), membre de l'Institut, rue de Bellefonds, 20.

Poulain de Bossay, rue de Madame, 1.

Quatrefages (de), membre de l'Institut, quai de Béthune, 36.

Renard (Ed.), négociant, boul. Bonne-Nouvelle, 10.

Revenaz (Amédée), rue du Sentier, 45.

Ribeiro (Guillaume), à Fayal (îles Açores).

MM. Romain des Fossés (l'amiral), sénateur, rue de la Chaussée-d'Antin, 21.

Saavedra Meneses (le lieutenant-colonel), en Espagne.

Salm-Dyk (le prince de), au château de Dyk-Neuss (Prusse).

Salzbacher (le docteur), à Vienne (Autriche).

Saulcy (de), membre de l'Institut, r. du Cirque, 5.

*Saxe-Weimar (le duc Bernhardt de), à la Haye.

Schieble (Erhard), graveur-géographe, rue Bonaparte, 44.

Sédillot, professeur d'histoire au Collége de France.

Silva (le chevalier Da), chargé d'affaires du Brésil, rue de Bourgogne, 21.

Simons, rue Saint-Honoré, 374.

Sparre (le comte Gustave de), au château de la Brunette (Vaucluse).

Stanhope (Spencer), à Londres.

Talabot (Paulin), rue de Rivoli, 212.

Tardieu (Amédée), sous-bibliothécaire de l'Institut, rue de Berlin, 20.

Teisserenc (Edmond), rue de Grenelle, 80.

Ternaux-Compans, rue Neuve-des-Mathurins, 39.

Thayer (Edouard), sénateur, r. de Courcelles, 30.

Théroulde, négociant armateur, r. Caumartin, 67.

Thomson (James), rue de l'Université, 23.

Toureille (de), chancelier du consulat de France à Caracas, rue de Grenelle, 122,

*Trémaux (Pierre), quai Voltaire, 17.

Vandermaelen, directeur de l'Établissement géographique, à Bruxelles.

Vaquez (Anatole), r. du Four-Saint-Germain, 25.

MM. Vauvilliers, r. de la Ferme-des-Mathurins, 34 *bis*.
Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'Institut.
Vivien de Saint-Martin, rue Martel, 11.
Varnhagen (de), chargé d'affaires du Brésil en Espagne, à Madrid.
Vlangali-Handjeri (le prince Michel), rue du Cirque, 19.
West (Gérard), rue Bergère, 29.
Yel de Castelnault, rue Godot-Mauroy, 20.
Zarco del Valle (le général), à Madrid.

LISTE
DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS
DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM. H. S. Tanner, à Philadelphie.
W. Woodbridge, à Boston.
Le général Edward Sabine, à Londres.
Le docteur Reinganum, à Berlin.
Le docteur J. Richardson, à Londres.
Le professeur Rafn, à Copenhague.
Ainsworth (William), à Londres.
Le colonel Long, à Louisville (Kentucky).
Le capitaine Maconochie, à Sydney.
Le conseiller de Macedo, à Lisbonne.
Le professeur Karl Ritter, à Berlin.
Le capitaine John Washington, à Londres.
P. de Angelis, à Buenos-Ayres.
Le docteur Kriegk, à Francfort.
Erman (Adolphe), à Berlin.

MM. Le docteur WAPPAUS, à Gœttingue.
LUCA (Ferdinand de), à Naples.
Le docteur BARUFFI, à Turin.
Le colonel FR. COELLO, à Madrid.
Le professeur MUNCH, à Christiania.
Le général comte ALBERT DE LA MARMORA, à Turin.
SCHEFFER (Ch.), professeur de turc à l'École des langues orientales vivantes, à Paris.
Le professeur PAUL CHAIX, à Genève.
J. S. ABERT, colonel des ingénieurs topographes, à Washington (États-Unis).
Le professeur ALEX. BACHE, surintendant du *Coast Survey*, à Washington (États-Unis).
LEPSIUS (Richard), membre de l'Académie royale des sciences, à Berlin.
DE MARTIUS, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, à Munich.
KIEPERT (Henri), membre de l'Académie des Sciences de Berlin, Puttkammer Strasse, 18, à Berlin.
PETERMANN (Augustus), géographe, à Gotha.
LAMANSKY (Eugène), secrétaire de la Société impériale géographique de Russie, à Saint-Pétersbourg.

LISTE

DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ.

MM. Le capitaine sir John Franklin, à Londres.
Le capitaine Graah, à Copenhague.
Le capitaine sir John Ross, à Londres.
Le capitaine G. Back, à Londres.
L'amiral James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine Robert Mac Clure, à Londres.
Le docteur Henri Barth, à Londres.
Le révérend David Livingstone, à Londres.

Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.




3 9015 06218 7789